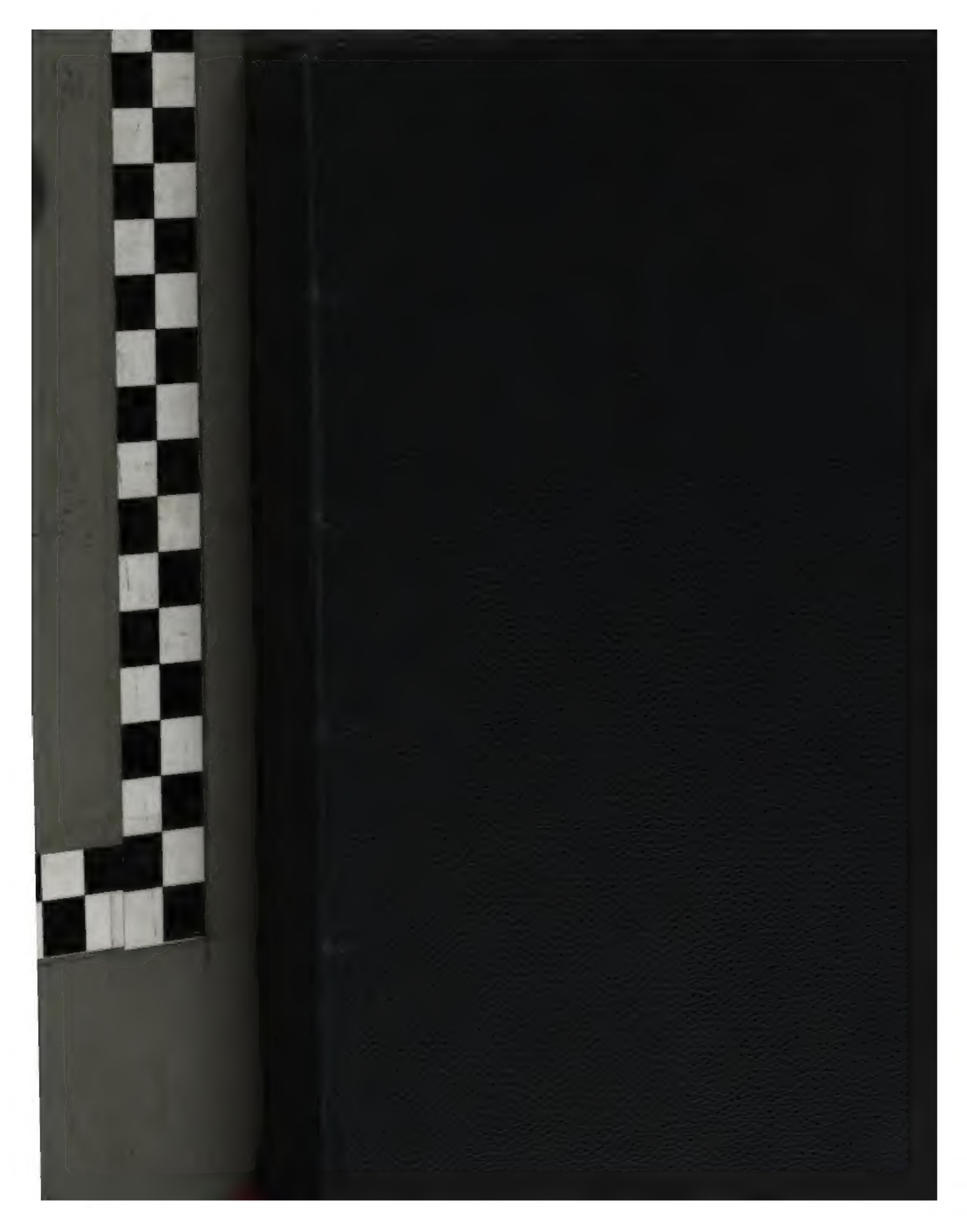
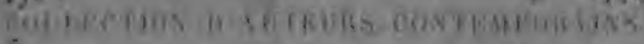






COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

[illegible]



FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME III

LES TYRANS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible]


600019040K



COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

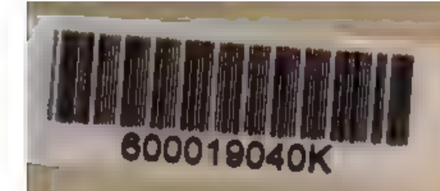
TOME III

LES TYRANS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR





FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME III

LES TYRANS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME III

LES TYRANS

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD ET A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME III

LES TYRANS



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

1859

INTRODUCTION.

I

Le voyageur qui visite l'abbaye de Westminster remarque, au fond de la chapelle d'Édouard le Confesseur, un fauteuil de forme byzantine dont le siége de bois est creux à force d'être usé, et dont le dossier, surmonté d'un chevet triangulaire, est à peine retenu par deux bras de chêne vermoulu. C'est le trône des rois d'Écosse.

En l'an de grâce 1037, ce vieux fauteuil était neuf encore. Placé sur une haute estrade dans le chœur de la cathédrale de Scone, il étincelait d'incrustations et de dorures, et les deux bêtes, aujourd'hui informes, qu'on voit couchées à ses pieds, avaient tout à fait l'air de lions.

Un prince qui s'appelait Duncan venait de s'y asseoir à la place d'un autre prince qui avait nom Malcolm II.

Le roi Duncan, fils de Crinan, abbé de Dunkeld, avait été élevé plutôt pour le cloître que pour le palais. Il était bon, pacifique, et si doux que ses sujets eux-mêmes l'appelaient une *sainte soupe au lait*. Certes, l'avénement d'un tel prince était une excellente occasion pour les ennemis de la dynastie nouvelle. Quelques turbulents voulurent en profiter pour refuser l'impôt. Duncan envoya vite un de ses capitaines,

Banquo, thane de Lochaber, pour les mettre à la raison. Mais les insurgés placèrent à leur tête un certain Macdowald, et, ayant reçu d'Irlande un renfort de Kernes et de Gallowglasses, repoussèrent Banquo, qui s'en revint près du roi, couvert de blessures. Duncan dépêcha une seconde armée, commandée par Malcolm. Les rebelles battirent Malcolm, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête.

Le bon roi, terrifié par cette double défaite, ne savait plus que faire; il allait fuir et se réfugier dans son couvent, quand Macbeth parut.

Macbeth, fils de Sinell, thane de Glamis, et de Doaca, fille de Malcolm II, était cousin du roi. Mais les deux cousins se ressemblaient peu. Autant Duncan était timide, autant Macbeth était vaillant. Autant Duncan se plaisait à la méditation, autant Macbeth se plaisait à l'action. Et puis, Macbeth avait épousé la belle Gruoch, fille de Bodhe; et, pour rendre Gruoch fière de lui, il n'était rien que ne fît Macbeth.

Macbeth obtint de Duncan le commandement d'une troisième armée, marcha sur les rebelles, les dispersa, et força Macdowald à fuir dans un château où le redoutable chef se tua pour ne pas se rendre.

Tel fut le premier exploit du fils de Sinell. A quelque temps de là, les pirates scandinaves qui venaient de fonder une dynastie en Angleterre voulurent en établir une autre en Écosse. Suénon, roi de Norwége, fit une descente sur la côte: cette fois, Duncan voulut combattre en personne; il risqua la bataille, fut mis en déroute et n'eut que le temps de se jeter dans la forteresse de Perth, où les Norwégiens vinrent l'assiéger. Ce fut encore Macbeth qui sauva le roi. Il accourut avec la réserve, surprit les Norwégiens endormis dans leur camp, les massacra, et réduisit Suénon à se rembarquer en hâte avec dix hommes qui lui restaient.

Le troisième exploit du fils de Sinell fut le plus glorieux.

Canut, le fameux Canut qui avait gagné la couronne

d'Angleterre et qui épouvantait l'Europe, voulut venger le massacre des Norwégiens et la défaite de son frère Suénon. Il fréta une immense expédition et débarqua dans le comté de Fife. — Cette fois, le péril est suprême. C'en est fait, non-seulement de la dynastie de Crinan, mais de la race des Pictes. Qui pourra résister au conquérant qui a vaincu les Saxons et qui envahit l'Écosse à la tête de quatre peuples? Un seul homme ose une pareille lutte : c'est le thane de Glamis.

Le danger national rend Macbeth héroïque : Macbeth sonne l'alarme dans les montagnes, il appelle et rallie tous les clans autour de sa fanfare; puis, assisté de Banquo, il aborde l'ennemi. Le choc des Pictes contre les Scandinaves est terrible : Macbeth est au milieu de la mêlée et fait des prodiges. Enfin, les pirates reculent et regagnent leurs barques. L'invasion est repoussée, Macbeth a vaincu le vainqueur des Saxons, et Canut humilié lui achète la permission d'enterrer ses morts.

Ce fut après ce triomphe décisif qu'une tentation étrange s'offrit à Macbeth.

« Un jour, dit le chroniqueur Holinshed, que Macbeth et Banquo se rendaient à Forres où le roi couchait en ce temps-là, flânant ensemble par les chemins, sans autre compagnie qu'eux-mêmes, il arriva qu'après avoir traversé des bois et des champs, ils rencontrèrent brusquement, au milieu d'une clairière, trois femmes en costume bizarre et sauvage, ressemblant aux créatures d'un monde plus âgé. Comme ils les considéraient attentivement, grandement étonnés d'un tel spectacle, la première de ces femmes parla et dit : *Salut, Macbeth, thane de Glamis!* (En effet celui-ci venait d'être investi de cette dignité et de cet office par la mort de son père Sinell.) La seconde dit : *Salut, Macbeth, thane de Cawdor!* Mais la troisième dit : *Salut, Macbeth, qui seras roi d'Écosse!*

» — Quelle sorte de femmes êtes-vous donc, s'écria alors Banquo, vous qui me paraissez si peu favorables, tandis qu'à mon compagnon, outre de hauts offices, vous assignez la royauté, sans rien m'accorder?

» — Si fait, dit la première, nous te promettons de plus grands bienfaits qu'à lui, car il est vrai qu'il régnera. mais pour faire une fin malheureuse, et sans laisser derrière lui une postérité qui le remplace ; tandis que toi, il est vrai que tu ne régneras pas, mais de toi naîtront des princes qui gouverneront le royaume d'Écosse par une longue succession en descendance directe.

» Sur ce, les susdites femmes s'évanouirent. Cette apparition ne fut d'abord regardée que comme une illusion vaine et fantastique par Macbeth et Banquo; à ce point que Banquo appelait, en riant, Macbeth roi d'Écosse, et qu'en revanche, par plaisanterie, Macbeth appelait Banquo le père de tant de rois. Mais ce fut dans la suite l'opinion générale que ces femmes étaient les sœurs fatales, c'est-à-dire les déesses de la destinée, ou bien quelques nymphes ou fées, douées par la nécromancie d'une science prophétique, parce que tout s'accomplit comme elles l'avaient dit. En effet, peu de temps après, le thane de Cawdor ayant été condamné à Forres, pour trahison envers le roi, ses terres, ses biens et ses dignités furent accordés à Macbeth par la libéralité royale.

» Dans la soirée même de ce jour-là, à souper, Banquo, plaisantant avec Macbeth, lui dit :

» — Eh bien, Macbeth, tu as obtenu les choses que les deux premières sœurs t'avaient prédites : il ne te reste plus qu'à acquérir celle que la troisième t'a annoncée.

» Sur quoi Macbeth, retournant la chose dans sa pensée, commença immédiatement à réfléchir comment il pourrait atteindre à la royauté ; mais pour le présent il se décida à laisser faire le temps, qui l'y élèverait, grâce à la divine

Providence, comme il l'avait déjà fait monter à la dignité récente.

» Mais peu après, il arriva que le roi Duncan, ayant deux fils par sa femme, laquelle était fille de Siward, comte de Northumberland, fit l'aîné, appelé Malcolm, prince de Cumberland, voulant par là le désigner pour être son successeur dans le royaume immédiatement après sa mort. Macbeth en fut vivement troublé, car il vit son espoir cruellement ruiné par cette mesure, — les vieilles lois du royaume ayant réglé que, dans le cas où le successeur direct ne serait pas en âge de régner par lui-même, son plus proche parent serait admis à sa place. Il commença donc à se demander comment il pourrait usurper la royauté par la force, ayant, dans son opinion, de justes griefs pour le faire, car ce Duncan avait fait son possible pour le dépouiller des titres de toute espèce que Macbeth pouvait faire valoir dans l'avenir à l'appui de ses prétentions à la couronne.

» Les paroles des trois sœurs fatales dont il vient d'être fait mention l'encourageaient grandement dans son projet, mais c'était surtout sa femme qui pesait rudement sur lui pour lui faire tenter la chose, attendu qu'elle était très-ambitieuse et qu'elle brûlait d'un désir inextinguible de porter le nom de reine. »

Tous les arguments, lady Macbeth les employa pour déterminer son mari. Elle invoqua auprès de lui l'amour, l'ambition, la rancune. D'ailleurs, il y avait un exemple fameux qu'elle pouvait proposer au thane indécis : c'était la manière terrible dont le thane Donwald s'était vengé du roi Duffe, en l'an 965.

Cet événement était alors dans la mémoire de tous. Donwald avait été offensé par Duffe qui lui avait refusé la grâce d'un de ses amis. Que fit-il? Il invita le roi à venir loger chez lui dans son château de Forres. Et voici, d'après Holinshed, ce qui se passa :

« Le roi se retira dans sa chambre privée avec deux de ses chambellans. Ceux-ci, l'ayant mis au lit, sortirent de nouveau et se mirent à banqueter avec Donwald et sa femme, qui avaient préparé divers plats délicats et plusieurs sortes de boissons pour leur arrière-souper ou collation. Ils restèrent à table si longtemps et se chargèrent l'estomac de tant de rasades, qu'aussitôt après avoir mis la tête sur l'oreiller, ils s'endormirent profondément. Alors Donwald, à l'instigation de sa femme et malgré toute l'horreur qu'il éprouvait pour une pareille action, appela à lui quatre de ses serviteurs, auxquels il avait fait confidence de ses intentions, et qu'il avait gagnés par de vastes présents, — et leur déclara de quelle manière ils devaient agir. Ceux-ci obéirent volontiers à ses instructions; se préparant vite au meurtre, ils entrèrent un peu avant le chant du coq dans la chambre du roi, et, sans tumulte, lui coupèrent secrètement la gorge, puis, par une poterne, emportèrent immédiatement le cadavre dans les champs... Au moment où le meurtre était commis, Donwald s'était mis parmi ceux qui faisaient le guet et resta avec eux tout le reste de la nuit. Mais le matin, quand, à la découverte du lit vide et taché de sang, le bruit que le roi avait été tué retentit dans l'appartement royal, Donwald accourut avec le guet, comme s'il ne savait rien de l'affaire, et, trouvant des caillots de sang dans le lit et sur le plancher à côté, tua immédiatement les chambellans comme coupables de ce meurtre... »

Pressé de suivre l'exemple formidable de Donwald, Macbeth hésitait toujours. Alors sa femme employa, pour le décider, cet argument désespéré : l'invective. « Elle » l'appela faible couard, et lui reprocha de ne pas être » désireux d'honneur, parce qu'il n'osait pas affronter » avec virilité et courage la chose qui lui était offerte par » la bienveillance de la fortune, bien que beaucoup d'au» tres avant lui eussent couru de plus grands risques

» pour des succès qu'ils ne désiraient pas autant [1]. »

Enfin, le thane consentit à faire le coup. « Il communiqua ses intentions à ses amis fidèles, dont le principal était Banquo, et, sur la promesse de leur assistance, il tua le roi Duncan à Inverness, d'autres disent à Botgosvane ; puis, ayant rassemblé autour de lui les complices de son entreprise, il se fit proclamer roi et se rendit immédiatement à Scone où, du consentement de tous, il reçut l'investiture de la royauté selon les formes d'usage [2]. »

Ainsi Macbeth a acheté par un crime le droit de s'asseoir sur ce fauteuil de Scone qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine. O néant de la grandeur royale! C'est pour s'asseoir un instant là que le héros s'est fait assassin ! Mais il ne suffit pas d'avoir occupé le trône, il faut le garder.

Macbeth est condamné à la tyrannie par l'usurpation. Afin de prévenir la révolte, il épouvante la noblesse, il désarme le peuple, il caresse le clergé. Il multiplie les lois répressives : défense, sous peine de mort, de se rendre avec un compagnon à l'église, au marché, ou dans un lieu public. Défense d'entretenir un cheval, si ce n'est pour l'agriculture. Défense aux seigneurs de s'allier par mariage, si leurs terres sont voisines. Défense aux cours seigneuriales de siéger, etc. Mais, en revanche, comme il est pieux, le despote! comme il est assidu aux églises, que de messes il fonde, et avec quelle onction il s'agenouille devant les châsses !

Sa dévotion est telle que le pape désire le bénir. En 1049, le meurtrier de Duncan quitte la cotte de mailles pour le froc de bure et l'épée pour le bourdon ; puis s'en va faire pénitence à Rome. La ballade écossaise célèbre alors sa charité. « Quand Léon IX était pape, il alla comme pèlerin à la

[1] Chronique de Boèce.
[2] Holinshed.

» cour de Rome, semant l'argent dans ses aumônes à tous » les pauvres. Toujours il travailla dans l'intérêt de la sainte » Église [1]. »

Macbeth revint d'Italie, absous par le Saint-Père. Mais il avait beau être rassuré pour l'autre monde, il ne l'était pas pour celui-ci. « Il craignait toujours, dit Holinshed, qu'on ne le servît dans la même coupe qu'il avait fait vider à d'autres. Et puis il ne pouvait effacer de son esprit les paroles des trois sœurs fatales qui, tout en lui promettant la royauté, l'avaient promise également à la postérité de Banquo »

Exhorté par son premier crime, Macbeth n'hésita pas devant le second. « Il invita donc le susdit Banquo, ainsi que son fils, nommé Fléance, à un souper qu'il avait préparé pour eux. Ce souper, tel qu'il l'avait imaginé, devait être pour les deux conviés une mort immédiate, Macbeth ayant loué pour les assassiner certains meurtriers qui, postés en dehors du palais, devaient tomber sur Banquo et son fils et les tuer, au moment où ils retourneraient à leur logis. De cette façon, Macbeth éloignait l'accusation de sa maison, et comptait pouvoir toujours se justifier, si jamais quelque soupçon pouvait surgir à sa charge.

» Il arriva pourtant que, bien que le père fût tué, grâce à l'obscurité de la nuit, et grâce à la protection du Dieu tout-puissant, le fils échappa au danger. Fléance apprit plus tard, par un avertissement secret qu'il reçut de ses amis à la cour, qu'on n'en voulait pas moins à sa vie qu'à celle de son père, et qu'en effet celui-ci n'avait pas été tué par un brusque accident (ainsi que Macbeth avait fait présenter la chose), mais dans un guet-apens prémédité : sur ce, pour éviter de nouveaux périls, il s'enfuit au pays de Galles [2]. »

Après le meurtre de Banquo, Macbeth peut se croire

[1] *Histoire d'Écosse*, par Pinkerton.

[2] Holinshed.

tout-puissant. Cette turbulente Écosse paraît enfin soumise. Les thanes les plus fiers viennent en tremblant lui faire hommage; le clergé s'époumonne pour lui en *Te Deum*; la populace, travestie en peuple, l'acclame; les bourgeois oublient le proscrit Fléance et déclarent éternel l'empire de Macbeth. Seul, dans cet enthousiasme général, un homme est resté silencieux; cet homme, c'est le thane de Fife. Tandis que tous les nobles se rallient à la nouvelle cour, Macduff s'en exile; il refuse toutes les invitations du roi; il s'enferme dans son manoir et vit là solitaire et triste, avec sa femme et ses enfants. Cette attitude hautaine déplaît à Macbeth; il s'inquiète de ce que lui veut Macduff; et, en même temps qu'il le fait suivre par sa police secrète, il le fait surveiller par sa police occulte.

« Certains sorciers dans la parole desquels il avait grande confiance, surtout depuis que la prédiction faite par les trois fées ou sœurs fatales s'était si bien réalisée, lui apprirent qu'il devait prendre garde à Macduff, qui chercherait à le détruire un jour à venir.

» Et, sur cet avis, il aurait certainement mis Macduff à mort, n'était qu'une sorcière en qui il avait une grande foi, lui avait dit que jamais il ne serait tué par un homme né d'une femme, ni vaincu avant que la forêt de Bernane marchât sur le château de Dunsinane. Grâce à cette prophétie, Macbeth bannit toute crainte de son cœur, supposant qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait sans crainte d'en être puni: car, suivant la première prédiction, il croyait impossible à tout homme de le vaincre, et, suivant la seconde, impossible de le tuer. Ce vain espoir lui fit faire bien des choses outrageantes pour la cruelle oppression de ses sujets. A la fin Macduff, pour échapper au péril qui menaçait sa vie, résolut de passer en Angleterre pour décider Malcolm Cammore à réclamer la couronne d'Ecosse. Mais ce projet ne fut pas tenu assez secret par Macduff pour que Macbeth

n'en eût pas connaissance : car les rois ont, comme on dit, la vue aussi perçante que le sphynx, et les oreilles aussi longues que Midas ; et, en effet, Macbeth avait dans la maison de chaque noble un espion payé par lui pour lui révéler ce qui se faisait ou se disait, et c'est par ce moyen qu'il frappa la plupart des nobles de son royaume.

» Ayant donc été averti du moment où Macduff devait partir, il accourut immédiatement avec de grandes forces dans le comté de Fife, et assiégea sur-le-champ le château de Macduff, espérant l'y trouver. Ceux qui gardaient la maison ouvrirent les portes sans résistance et le laissèrent entrer, ne lui soupçonnant aucune mauvaise intention. Mais Macbeth n'en fit pas moins massacrer cruellement la femme et les enfants de Macduff, ainsi que tous ceux qu'il trouva dans le château. De plus, il confisqua les biens de Macduff, le proclama traître et le bannit de toutes les parties de son royaume ; mais Macduff, déjà hors de danger, s'était rendu en Angleterre auprès de Malcolm Cammore, pour obtenir son appui et tâcher de venger le meurtre si cruel de sa femme, de ses enfants et de ses amis[1]. »

Ce Malcolm Cammore était le fils aîné de Duncan. Après l'assassinat de son père, il s'était sauvé en Angleterre et avait trouvé asile chez Édouard le Confesseur, un saint roi « qui, dit la chronique, était inspiré du don de prophétie et avait la faculté de guérir les maladies. » C'est donc à la cour saxonne que Macduff rejoignit Malcolm. Le thane de Fife avait une double mission : venger sa famille et délivrer sa patrie. Il dépeignit au jeune prince les misères de l'Écosse, et le pressa vivement d'y mettre un terme en réclamant la couronne usurpée par Macbeth. Alors eut lieu entre les deux proscrits ce curieux dialogue qu'Holinshed a fidèlement rapporté :

[1] Holinshed.

« — Je suis vraiment, dit Malcolm, fort affligé des maux qui accablent mon pays ; mais, bien que je n'aie jamais eu de plus grand désir d'y remédier, je m'en sens complétement incapable, en raison de certains vices incurables qui règnent en moi. D'abord, je suis poursuivi d'une luxure si immodérée, d'une si voluptueuse sensualité (abominable source de tous les vices), que, si j'étais fait roi d'Écosse, je chercherais à perdre toutes vos vierges et toutes vos matrones, et que mon incontinence vous serait plus insupportable que ne vous l'est en ce moment la sanglante tyrannie de Macbeth.

» — C'est là sans doute, répliqua Macduff, un bien funeste défaut, car il a fait perdre la vie et le trône à bon nombre de nobles princes et rois ; néanmoins il y a assez de femmes en Écosse ! Ainsi donc, suis mon conseil : fais-toi roi, et j'arrangerai si secrètement les choses que tes désirs seront satisfaits sans qu'aucun homme en sache rien.

» Alors Malcolm dit : — Je suis la créature la plus avare qu'il y ait sur la terre, à ce point que, si j'étais roi, je tâcherais d'acquérir des terres et des biens par tous les moyens possibles, et que je tuerais la plupart des nobles d'Écosse sur des accusations inventées, dans le but de jouir de leurs terres, de leurs biens et de leurs possessions ; enfin, pour vous montrer quels maux peut vous causer mon insatiable cupidité, je vous raconterai une fable. Il y avait un renard qui avait une plaie couverte d'un essaim de mouches, lesquelles suçaient continuellement son sang ; un jour, quelqu'un qui passait, ayant vu son tourment, lui offrit de chasser ces mouches de son côté : « Non, répondit-il, car, si ces mouches qui sont déjà pleines, et qui par cette raison ne sucent plus très-avidement, étaient chassées, d'autres qui sont vides et affamées voleraient vite à leur place, et suceraient le reste de mon sang, en me causant beaucoup plus de douleurs que celles-ci qui, étant assouvies, ne me font

plus tant souffrir. » Ainsi, ajouta Malcolm, laissez-moi rester où je suis, de peur que, si j'arrive au gouvernement de votre royaume, mon avarice inextinguible ne vous fasse bien vite trouver vos misères actuelles bien douces en comparaison des outrages incommensurables qui pourraient résulter de ma venue au milieu de vous.

» A cela Macduff répondit : — C'est un défaut bien pire que l'autre; car l'avarice est la racine de tous les crimes, et pour ce vice la plupart de nos rois ont été tués et entraînés à leur chute. Mais néanmoins, suis mon conseil et prends la couronne. Il y a assez d'or et de richesses en Écosse pour satisfaire tes plus avides désirs.

» — Mais, poursuivit Malcolm, ce n'est pas tout : je suis incliné à la dissimulation, diseur de mensonges et de toutes sortes de faussetés; par nature, je n'ai pas de plus grande jouissance que de tromper et de trahir ceux qui ont quelque foi et quelque confiance dans mes paroles. Donc, s'il est vrai que rien ne sied mieux à un prince que la constance, la vérité, la franchise, la justice, et tout ce louable cortége de belles et nobles vertus qui sont comprises dans la probité, comme celle-ci est détruite en moi par le mensonge, vous voyez combien je suis incapable de gouverner aucune province ou aucun royaume. Ainsi, puisque vous avez trouvé des remèdes pour habiller et cacher mes autres vices, je vous prie de trouver un expédient pour couvrir ce vice-là.

» Alors Macduff s'écria : — Non! Celui-là est le pire de tous, et aussi je te laisse, et je dis : O malheureux, misérables Écossais, ainsi flagellés de calamités plus cruelles les unes que les âutres ! Vous avez un tyran maudit et odieux qui règne sur vous sans droit et sans titre en vous opprimant de sa plus sanglante cruauté. Cet autre qui a tous les droits à la couronne est si rempli des goûts inconstants et des vices manifestes des Anglais, qu'il n'est plus digne de la posséder : car, d'après sa propre confession, non-seule-

ment il est avare, non-seulement il est en proie à une insatiable luxure, mais il est fourbe et traître à ce point qu'on ne peut avoir confiance dans aucune de ses paroles. Adieu, Écosse ! je me regarde comme un homme banni à jamais, sans espoir et sans consolation !

» Et à ces mots, des larmes saumâtres ruisselèrent le long de ses joues. Il allait partir lorsque enfin Malcolm le prit par la manche et lui dit : — Rassure-toi, Macduff, je n'ai aucun des vices que je viens d'énumérer, et, si j'ai plaisanté avec toi de cette manière, c'était uniquement pour éprouver ton âme : car déjà plusieurs fois Macbeth a cherché par ce moyen à me faire tomber dans ses mains; mais plus je me suis montré lent à accéder à tes conseils pressants, plus je mettrai de diligence à les suivre.

» Sur ce, ils s'embrassèrent immédiatement, et, ayant promis de s'être fidèles l'un à l'autre, ils se mirent à délibérer sur le meilleur moyen d'accomplir tous leurs projets. »

Enfin l'insurrection est décidée. Macduff et Malcolm en arrêtent le plan avec le pieux Édouard, qui met à leur disposition ses meilleures troupes commandées par Siward, comte de Northumberland. L'armée libératrice envahit l'Écosse en proclamant la déchéance de Macbeth et l'avénement de Malcolm III. Elle traverse sans coup férir les Marches, le Lothian, le comté de Perth. Mais où donc est Macbeth ? où donc est l'ancien vainqueur de Suénon et de Canut ? Il s'est retranché dans le château de Dunsinane : et, malgré la défection des thanes, il attend en riant les insurgés.

« Macbeth croyait, tant il avait foi dans les prophéties, qu'il ne serait jamais vaincu avant que la forêt de Bernane eût été amenée à Dunsinane, et qu'il ne pouvait être tué par aucun homme né d'une femme.

» Malcolm, poursuivant Macbeth en toute hâte, parvint à la forêt de Bernane la nuit avant la bataille, et, quand son armée se fut reposée et rafraîchie là quelque temps, il com-

manda à chaque homme de prendre dans sa main une branche d'arbre, aussi grosse qu'il la pourrait porter, et de marcher ainsi de façon que, dès le lendemain, toutes les troupes fussent à portée de l'ennemi sans avoir été aperçues.

» Le lendemain, quand Macbeth les vit venir de cette manière, il se demanda d'abord avec étonnement ce que la chose signifiait; mais à la fin il se rappela la prédiction qui lui avait été faite sur l'arrivée de la forêt de Bernane au château de Dunsinane, et il pensait que sans doute elle allait être accomplie. Néanmoins il rangea ses hommes en ordre de bataille et les exhorta à agir vaillamment : mais les ennemis eurent à peine jeté leurs branches, que Macbeth, apercevant leur nombre, prit immédiatement la fuite. Macduff le poursuivit avec une grande haine jusqu'à Lunfannaine. Là Macbeth, voyant que Macduff était presque sur son dos, sauta à bas de son cheval en s'écriant : — Traître, qu'as-tu à me suivre si vainement, moi qui ne suis pas désigné pour être tué par une créature née d'une femme? Allons! reçois la récompense que tu as méritée pour ta peine. — Et sur ce, il leva son épée, pensant le tuer.

» Mais Macduff, ayant évité son élan par un rapide mouvement de son cheval, lui répondit, tenant son épée nue à la main : — Tu as dit vrai, Macbeth, le moment est venu où ton insatiable cruauté doit avoir sa fin, car je suis celui-là même dont tes sorciers t'ont parlé : je ne suis pas né de ma mère, mais j'ai été arraché de son ventre. — Et aussitôt il marcha à lui et le tua sur la place. Alors, lui ayant coupé la tête, il la mit au haut d'une perche, et la porta à Malcolm.

» Telle fut la fin de Macbeth, qui avait régné dix-sept ans sur les Écossais. Au commencement de son règne, il accomplit bien des actes méritoires, très-profitables à la république; mais ensuite, cédant à l'illusion du diable, il la déshonora par la plus terrible cruauté. Il fut tué en l'an de

l'Incarnation 1057, et dans la seizième année du règne d'Édouard, roi d'Angleterre[1]. »

II

Nous venons de voir comment se gagnent les couronnes au XIe siècle. Un seigneur, qui passe pour le meilleur et le plus brave de son temps, assassine son hôte endormi, et devient roi par un régicide. Voyons donc si de nouvelles générations vaudront mieux. Quittons le XIe siècle, franchissons tout le XIIe, et, gardant pour guide le véridique Holinshed, observons ce qui se passe.

En 1199, un prince appelé Jean gouverne l'Angleterre. De quel droit? En vertu de la loi héréditaire, la couronne devrait appartenir à Arthur Plantagenet, fils de Geoffroy, frère aîné de Jean. Mais Arthur n'est qu'un enfant âgé de onze ans, et Jean en a plus de trente. Arthur est faible, Jean est fort. Et voilà pourquoi Jean est roi. L'oncle a détrôné le neveu.

Au reste, ce n'est pas spontanément que Jean a commis une pareille usurpation. Il a été poussé à ce crime par sa mère, la reine Eléonore, une Médicis du Moyen Age, qui le domine comme Catherine dominait Charles IX. Cette horrible vieille est jalouse de sa bru, la belle Constance, veuve de Geoffroy, et c'est pour l'empêcher d'être régente qu'elle a fait déposséder son petit-fils par son fils. « La reine Éléonore, dit Holinshed, était irritée contre son neveu Arthur, plutôt par haine de sa mère que par une juste rancune contre l'enfant; car elle voyait que, s'il devenait roi, sa mère Constance voudrait garder le pouvoir dans le royaume, jusqu'à ce que son fils fût en âge de régner. »

[1] Holinshed.

L'Angleterre, la Normandie, le Maine, l'Anjou, l'Aquitaine reconnaissent la souveraineté de Jean, et il ne reste plus à Arthur que le duché de Bretagne. Mais Constance ne se résigne pas à cette tranquille dépossession de son fils: elle réclame auprès de Philippe-Auguste; le roi de France consent à soutenir les droits d'Arthur, mais à une condition, c'est qu'Arthur lui fera hommage pour toutes les provinces qu'il possède en France. Constance ayant accepté cette condition, Philippe n'hésite plus : il proclame Jean usurpateur et lui déclare la guerre.

Après huit mois de lutte, le roi de France s'est emparé de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et de la Touraine. Mais que fait-il? Au lieu de remettre ces provinces à son protégé, il les livre à son ennemi. Par le traité du 22 mai 1200, Philippe cède à Jean tous les domaines qu'il vient de conquérir, pourvu que Jean s'engage à les léguer après sa mort à la couronne de France. Pour gage de cet inique accommodement, négocié par la reine-mère Éléonore, un mariage est conclu entre le fils du roi de France et la nièce du roi d'Angleterre. « Finalement, les deux rois s'abouchèrent entre les villes de Vernon et des Andelys, et décidèrent le mariage entre Louis, fils de Philippe, et madame Blanche, fille d'Alphonse, roi de Castille, huitième du nom, et nièce du roi Jean par sa mère Éléonore [1]. » Quant à Arthur, il dut se contenter du duché de Bretagne et du comté de Richmond que les deux rois voulurent bien ne pas lui prendre.

Constance mourut en 1201, quelques mois après cette convention. Fut-ce de douleur? La chronique ne le dit pas.

Débarrassée de son infatigable rivale, la reine-douairière Éléonore regardait la cause d'Arthur comme perdue à tout jamais. Mais elle avait compté sans les passions de son

[1] Holinshed.

fils, qui vinrent se jeter à la traverse de ses calculs. Dans un voyage qu'il avait fait en Aquitaine, le roi Jean était devenu éperdument amoureux d'Isabelle d'Angoulême, femme du comte de la Marche; il trouva tout simple de l'enlever et de l'épouser, bien qu'il fût déjà marié lui-même. Le comte de la Marche dénonça cet outrage avec une fureur digne de Ménélas ; et, à son instigation, Philippe-Auguste déclara au nouveau Pâris une seconde guerre de Troie. Voilà donc l'Angleterre et la France en feu, comme jadis la Grèce et l'Asie. Philippe reprit sous sa protection Arthur de Bretagne, et la lutte recommença avec plus d'acharnement que jamais. Tandis que le roi de France attaquait la Normandie, et le comte de la Marche l'Aquitaine, Arthur, alors âgé de quinze ans, envahissait le Poitou avec un bande de Bretons, pour tâcher de prendre son aïeule la reine Eléonore, qui s'était réfugiée dans le château de Mirebeau. Après quelques jours de siége, la vieille ennemie de Constance se disposait à capituler, quand, dans la nuit du 1er août 1202, le roi Jean, survenant tout à coup, fondit sur les assiégeants endormis et fit son neveu prisonnier dans son lit. Que devint le malheureux enfant entre les mains de son oncle ? Rappelez-vous comment les princes se traitaient alors ; souvenez-vous d'Isaac l'Ange, aveuglé et détrôné tout récemment par son propre frère Alexis, et puis écoutez le récit d'Holinshed :

« Il est dit que le roi Jean, ayant mené son neveu Arthur à Falaise, l'engagea, par tous les moyens, à abandonner l'amitié et l'alliance du roi de France, et à s'attacher à lui, son oncle naturel. Mais Arthur, manquant de prudence et abondant trop complaisamment dans sa propre opinion, fit une réponse présomptueuse, non-seulement se refusant à la demande du roi Jean, mais encore lui commandant de lui restituer les royaumes d'Angleterre, ainsi que

toutes les autres terres et possessions que le roi Richard possédait au moment de sa mort. En effet, tout cela lui appartenant par droit d'héritage, Arthur déclarait que, si la restitution n'en était pas faite au plus vite, son oncle ne resterait pas longtemps tranquille. Le roi Jean, piqué au vif par les paroles que lui adressait ainsi son neveu, décida qu'il serait étroitement gardé en prison, d'abord à Falaise, et ensuite à Rouen, dans le nouveau château.

» Peu de temps après, le roi Jean, passant en Angleterre, se fit couronner de nouveau à Cantorbéry par les mains d'Hubert, archevêque de ce siége, le quatorzième jour d'avril, et ensuite s'en retourna en Normandie. Immédiatement après son arrivée, la rumeur se répandit par toute la France que son neveu Arthur était mort. Le fait est qu'une requête imposante avait été faite pour réclamer la mise en liberté d'Arthur, aussi bien par le roi de France que par Guillaume de Miches, vaillant baron du Poitou, et divers autres seigneurs bretons. Ceux-ci, n'ayant pu réussir dans leur requête, se liguèrent ensemble, et, ayant formé une confédération avec Robert, comte d'Alençon, le vicomte Beaumont, Guillaume de Fougères et d'autres, commencèrent une rude guerre contre le roi Jean en divers lieux, si bien qu'on pensa que, tant qu'Arthur vivrait, il n'y aurait pas de repos dans cette province. Sur quoi, le roi Jean, persuadé, dit-on, par ses conseillers, désigna certaines personnes pour se rendre à Falaise, où Arthur était enfermé sous la garde d'Hubert du Bourg, avec mission d'arracher les yeux au jeune seigneur.

» Mais Arthur fit une telle résistance à l'un des tourmenteurs qui étaient venus exécuter l'ordre du roi (car l'autre aima mieux abandonner son prince et sa patrie que de consentir à obéir en ce cas à l'autorité royale), et proféra de si lamentables paroles, qu'Hubert du Bourg le sauva du supplice, convaincu qu'il obtiendrait du roi plutôt des re-

mercîments que des reproches, pour s'être opposé à une infamie qui aurait rejailli jusque sur Son Altesse, si le jeune seigneur avait été si cruellement traité. Car il réfléchit que le roi Jean avait pris cette décision seulement dans la chaleur de la colère. Et cette passion, chacun le sait, pousse les hommes aux entreprises les plus funestes; fort malséante chez un homme du commun, elle est beaucoup plus blâmable chez un prince, tous les hommes dans cette humeur devenant aussi fous que furieux, et étant enclins à accomplir les pensées perverses de leurs cœurs possédés, ainsi que quelqu'un l'a fort bien dit :

> Pronus in iram
> Stultorum est animus, facile excandescit et audet
> Omne scelus, quoties concepta bile tumescit.

» Hubert du Bourg pensa donc que le roi, après plus mûre réflexion, se repentirait d'avoir donné un pareil ordre, et lui saurait peu de gré de l'avoir mis à exécution. Toutefois, pour le satisfaire momentanément et pour contenir la rage des Bretons, il fit dire par le pays, d'un côté, que l'ordre du roi avait été exécuté, et, de l'autre, qu'Arthur était mort de chagrin et de douleur. Durant l'espace de quinze jours, cette rumeur courut incessamment les royaumes d'Angleterre et de France, et les cloches retentirent par toutes les villes et tous les villages comme pour ses funérailles La rumeur ajoutait que son corps était enseveli dans le monastère de Saint-André de l'ordre de Cîteaux.

» Mais les Bretons, loin d'être pacifiés par cette nouvelle, n'en furent que plus ardents à venger la mort de leur souverain par toutes les violences qu'ils pouvaient imaginer. Alors il n'y eut pas d'autre remède que de déclarer publiquement qu'Arthur était toujours vivant et en

bonne santé. Aussi, quand le roi apprit la vérité sur toute cette affaire, il ne fut nullement mécontent de ce que son ordre n'avait pas été exécuté, plusieurs de ses capitaines lui ayant signifié nettement qu'il ne trouverait pas de chevaliers pour garder ses châteaux, s'il traitait si cruellement son neveu. Car, s'il arrivait à l'un de ceux-ci d'être pris par le roi de France ou par quelqu'un de ses alliés, il serait sûr de goûter à la même coupe.

» Maintenant, quant à la manière dont eut lieu véritablement la fin d'Arthur, les écrivains font des rapports divers. Il est certain, toutefois, que, l'année suivante, il fut transporté de Falaise au château de Rouen, et que nul ne peut affirmer l'avoir vu en sortir vivant. Les uns ont écrit que, comme il essayait de s'évader de prison et de sauter par dessus les murs du château, il tomba dans la Seine et s'y noya. D'autres écrivent qu'il se consuma dans la langueur et le chagrin, et mourut de maladie naturelle. Mais d'autres encore prétendent que le roi Jean le fit assassiner et dépêcher en secret. On ne sait donc pas au juste de quelle manière il a fini ses jours. Mais le fait est que le roi Jean resta en grande suspicion, à tort ou à raison, Dieu le sait. »

Après le meurtre d'Arthur, Jean triomphe, comme tout à l'heure Macbeth, après l'assassinat de Duncan. Seulement, pour être roi, ce n'est pas son hôte que Jean a tué, c'est son neveu ; et, plus heureux que son devancier, il n'a pas de Malcolm à craindre : car il a vu mourir l'unique héritier légitime de la couronne. Il est donc bien fermement assis sur le trône, puisque le prétendant a disparu. Cependant, attendons l'avenir. En 1208, cinq années après l'horrible drame qu'Holinshed vient de nous raconter, Innocent III met l'Angleterre en interdit, pour punir le roi Jean, non d'avoir assassiné Arthur, mais d'avoir chassé de son siége l'archevêque Langton, dûment élu par les moines de Cantorbéry. L'interdit ayant duré quatre ans sans que

Jean ait fait réparation à l'archevêque, le pape se décide à des mesures plus rigoureuses. En 1212, il fait excommunier le roi par son légat, le cardinal Pandolphe, prononce sa déchéance, et, en vertu de son autorité apostolique, concède à Philippe-Auguste la couronne d'Angleterre. Philippe prend Innocent III au mot, accepte l'offre, et prépare une immense expédition pour occuper son nouveau royaume. Dans cette crise suprême, Jean montre une activité surprenante : lui qui, en 1204, avait perdu la Normandie sans coup férir, il prend cette fois l'offensive ; il réunit à Portsmouth tous les navires capables de porter six chevaux, passe la Manche, brûle Dieppe, et détruit dans le port de Fécamp les armements de Philippe.

Cependant un personnage singulier vient le déranger au milieu de ses victoires. « Dans ce temps-là il y avait un ermite nommé Pierre, qui demeurait aux environs d'York. Cet homme avait une grande réputation dans le commun peuple, parce qu'il avait coutume de prédire l'avenir, soit que, selon l'opinion populaire, il fût inspiré de quelque esprit de prophétie, soit qu'il eût quelque expérience remarquable de l'art magique. Le 1er janvier (1213), Pierre déclara au roi qu'il serait dépossédé de son royaume à la fête de l'Ascension prochaine. Et il s'offrit à subir la mort, si ses paroles ne se réalisaient pas [1]. » Le roi Jean traita l'homme d'imposteur et le fit jeter en prison ; mais alors des signes apparurent dans le ciel comme pour confirmer les paroles du prophète populaire. Un soir, les habitants de la province d'York virent distinctement « cinq lunes ; la première à l'Est, la seconde à l'Ouest, la troisième au Nord, la quatrième au Sud, et la cinquième, environnée de nombreuses étoiles, au milieu des autres. Ces lunes tournèrent cinq ou six fois les unes autour des autres pendant près d'une heure, et,

[1] Holinshed.

peu après, s'évanouirent [1]. » En apercevant ces météores, le roi se rappelle la chute de César : il redoute quelque catastrophe imprévue ; je ne sais quel vertige le gagne ; et, croyant éviter le danger, il s'y précipite. — Le 15 mai 1213, au jour même que Pierre de Pomfret avait indiqué, Jean fait hommage au pape, et, par un traité solennel, déclare le royaume d'Angleterre fief du saint-siége. Ainsi, il réalise fatalement la prophétie de l'ermite : pour ne pas être détrôné par Philippe-Auguste, il abdique entre les mains d'Innocent III. — Quoiqu'il eût si bien prédit, Pierre de Pomfret n'en fut pas moins pendu : Jean le fit tirer de la prison de Corfe et mener à la potence. « D'aucuns ont pensé qu'il avait été injustement mis à mort, parce que la chose arriva comme il l'avait annoncé, le roi ayant cédé au pape la souveraineté de son royaume et ayant cessé réellement d'être roi absolu [2]. »

Innocent III, on le voit, n'a pas de scrupule, tout vicaire du Christ qu'il est. Il avait donné à Philippe-Auguste la royauté d'Angleterre ; mais, maintenant que Jean la lui repasse, il veut la garder pour lui-même. Tout à l'heure, il contestait à Jean le droit de porter la couronne ; maintenant, il lui reconnaît le pouvoir d'en disposer. Qu'importent au pape ces honteuses contradictions ? Tant que Jean lui résistait, il l'excommuniait : maintenant que Jean se soumet, il le protége : et, pour commencer, il fait défendre à Philippe-Auguste d'attaquer le vassal de l'Église.

Philippe-Auguste ne tient aucun compte de cette défense. A l'anathème du pape, il répond par la victoire de Bouvines. Alors les barons anglais, las de la tyrannie, se révoltent, déclarent Jean déchu et offrent le trône au fils du vainqueur. Appelé par eux, le prince Louis de France fait son entrée

[1] Holinshed.
[2] *Ibid.*

triomphale dans Londres, le 30 mai 1216. De son côté, Jean, n'ayant plus autour de lui que des troupes mercenaires, se retranche dans la forteresse de Boston, comme jadis Macbeth dans le château de Dunsinane. Enfin, le 12 octobre, il veut franchir le golfe qui sépare la côte de Lincoln de la côte du Norfolk ; il engage son avant-garde sur la chaussée romaine, que le reflux de l'Océan laisse à découvert ; mais, tandis qu'elle est en marche, la marée monte, et Jean voit du rivage s'engloutir dans les vagues ses meilleurs soldats, toutes ses munitions, tous ses trésors. Présage sinistre ! une lame a emporté la couronne d'Angleterre ! Frappé par ce désastre, le tyran s'affaisse : la défection de son peuple ne l'avait pas abattu ; la révolte de la nature l'accable. Éperdu, épuisé, tremblant la fièvre, il se traîne jusqu'à l'abbaye la plus voisine, et c'est là, enfin, que l'égorgeur d'Arthur meurt empoisonné. Élevé par le guet-apens, Jean Sans-Terre succombe dans le guet-apens. « Après avoir perdu son armée, le roi Jean se rendit à l'abbaye de Swineshead, dans le comté de Lincoln. Ayant appris là que le blé serait bon marché et abondant, il en manifesta un grand déplaisir : car la rancune qu'il gardait aux Anglais de l'avoir trahi en faveur de son adversaire le Dauphin était si grande, qu'il leur souhaitait toutes les misères possibles. Il s'écria donc, dans un accès de colère, qu'avant longtemps il ferait hausser de beaucoup le prix des grains. Sur quoi, un moine qui l'avait entendu parler, ému d'un beau zèle pour la délivrance de sa patrie, donna du poison au roi dans une coupe d'ale, à laquelle il avait goûté le premier pour ne pas éveiller les soupçons, et tous deux moururent à la fois. »

III

Sortons de ce sombre XIIIe siècle où les monarchies s'improvisent par la trahison, par le parjure, par l'assassinat.

Quand l'honnête homme a vécu par la pensée dans cette affreuse époque, il a le cœur serré, il étouffe, il a besoin d'air et de lumière, et il aspire à des jours meilleurs. Traversons vite le XIVe siècle, car il est trop funèbre encore; laissons derrière nous tout le Moyen Age et arrêtons-nous à l'aube des temps modernes. Nous voici au moment des grandes révélations de la science et de l'art. La peinture et la musique renaissent, l'imprimerie est découverte, le Nouveau Monde va l'être. Alors, sans doute, les mœurs, sinon les lois, doivent être plus douces et les hommes doivent être meilleurs, ne fût-ce que par lassitude du mal. Eh bien! voyons l'humanité à l'œuvre, et jugeons-la d'après son élite.

Nous sommes en 1478. Édouard IV gouverne l'Angleterre depuis bientôt sept ans. Il est roi, par la grâce de Dieu, en vertu de la victoire de Tewkesbury et de l'assassinat du prince de Galles. Mais qu'importe le moyen? Édouard ne s'en croit pas moins légitime puisqu'il descend du troisième fils d'Édouard III, tandis que son rival ne descend que du quatrième. Édouard IV a épousé la veuve d'un petit gentilhomme de province, Élisabeth Woodewille, et il a eu d'elle deux fils, Édouard, prince de Galles, et Richard, duc d'York. Si, par malheur, ceux-ci meurent avant l'âge, la couronne doit revenir de droit au frère puîné du roi, Georges, duc de Clarence, et à ses descendants directs. Ce règlement de la succession est approuvé par les partisans de la Rose-Blanche : pourtant, s'il faut en croire certaines indiscrétions, il ne satisfait guère le duc de Glocester, frère cadet du roi.

Quelle est la raison de ce mécontentement? La voulez-vous savoir? Écoutez à ce sujet un homme bien informé, un page du cardinal Morton, qui a obtenu de Son Éminence les renseignements les plus précis sur la cour d'Édouard IV; écoutez maître Thomas Morus :

« Richard, duc de Glocester, était, pour l'esprit et pour le courage, égal à ses frères Édouard et Georges; mais, pour la beauté et pour les traits extérieurs, il était bien au-dessous d'eux, car il avait la taille petite, les membres disproportionnés, le dos voûté, l'épaule gauche beaucoup plus haute que la droite, et cette sorte de visage ingrat qui à la cour passe pour figure martiale, et, parmi les gens du commun, pour un visage dur. Il était malicieux, pervers et envieux ; et l'on rapporte que sa mère, la duchesse, eut beaucoup de peine à le mettre au monde, et que, quand il y vint, ce fut les pieds par devant, et non sans avoir des dents; est-ce là un rapport exagéré fait par ses ennemis, ou bien la nature changea-t-elle réellement son cours dès le commencement d'une vie que devaient marquer tant de choses contre nature? c'est ce que Dieu seul peut décider. Il n'était pas mauvais capitaine dans la guerre, ayant naturellement pour elle plus de goût que pour la paix. Il remporta plusieurs victoires, et, s'il subit quelques défaites, ce ne fut jamais par la faute de sa propre personne, ni par manque de hardiesse ou d'ordre politique. Il était généreux de ses largesses, et libéral un peu au-dessus de ses moyens; il s'acquit par de vastes présents des amitiés incertaines, pour lesquelles il voulait toujours emprunter, piller et extorquer le bien des autres, s'attirant ainsi des haines certaines. Il était mystérieux et secret, profondément dissimulé, bas de contenance, arrogant de cœur, familier extérieurement avec ceux qu'il haïssait intimement, ne s'abstenant pas de baiser qui il songeait à tuer ; rancuneux et cruel, non par mauvais vouloir toujours, mais souvent par ambition et pour atteindre son but; amis et ennemis lui étaient tous indifférents là où son intérêt surgissait; il n'épargnait jamais la mort à quiconque faisait par sa vie obstacle à ses plans. Il tua dans la Tour le roi Henri VI en disant : « Maintenant il n'y a plus d'autres héritiers mâles du roi Édouard III, que nous autres

de la maison d'York! » Et ce meurtre fut commis sans l'assentiment du roi Édouard IV, qui aurait désigné pour ce métier de boucher tout autre que son propre frère. Des hommes sages insinuent aussi qu'il servit ses desseins en contribuant à la mort de son propre frère Clarence, et que, bien qu'il y résistât en apparence, il la désira intérieurement. Ceux qui ont observé ses actes et sa conduite donnent ici pour raison que, longtemps avant la fin du règne d'Édouard, Richard songeait à obtenir la couronne, dans le cas probable où son frère, dont la vie devait être abrégée par un régime funeste, laisserait en mourant ses enfants en bas âge, ainsi que cela arriva. Alors, si le duc de Clarence avait vécu, le plan projeté par Richard eût été grandement empêché ; car, soit que le duc de Clarence fût resté fidèle à son neveu le jeune roi, soit qu'il eût pris la royauté pour lui-même, le duc de Glocester aurait eu toutes les cartes contre lui. Mais, une fois son frère Clarence mort, il savait bien qu'il pouvait jouer à coup sûr. Il n'y a pas de certitude sur tous ces points, et quiconque devine ou conjecture peut aussi bien tirer trop loin que trop près. Toutefois cette grave conjecture se réalisa plus tard. »

Ainsi l'historien n'accuse pas formellement Richard d'avoir causé la perte de son frère Georges ; il le soupçonne seulement de l'avoir voulue. Cet avertissement donné, Thomas Morus raconte dans quelles circonstances et par quels moyens eut lieu la mort du duc de Clarence :

« Dans la septième année du règne d'Édouard, il tomba une étincelle de malice privée entre le roi et son frère Clarence. Avait-elle jailli des vieilles rancunes d'une époque passée, ou d'un feu nouvellement allumé par la reine et par ses parents qui, se méfiant toujours de la famille du roi, jappaient sourdement contre elle? ou bien était-il vrai que le duc était désireux de régner après son frère? La certitude

s'est toujours dérobée aux recherches sérieuses des hommes qui se sont adressés sur ce sujet à de grands personnages de cette époque ; et jamais elle n'a pu être découverte que par des conjectures qui trompent l'imagination du rêveur aussi fréquemment qu'elles lui révèlent la vérité en conclusion. Le bruit courait que le roi ou la reine, ou tous les deux, avaient été vivement troublés par une prophétie absurde, et que c'est pour cela qu'ils commencèrent à s'irriter et à maugréer cruellement contre le duc : la prédiction était à cet effet qu'*après le roi Édouard régnerait un prince dont le nom commencerait par un G* ; et, comme c'est l'habitude du diable d'envelopper et d'embarrasser dans de tels sortiléges les esprits des hommes qui se plaisent à ces fantaisies diaboliques, on ne manqua pas de dire plus tard que cette prophétie eut son plein effet quand le roi Richard Glocester usurpa la couronne.

» D'autres allèguent, pour cause de la mort de Clarence, que, la vieille rancune entre lui et le roi ayant été nouvellement ranimée (et la haine n'est jamais plus violente qu'entre deux frères une fois qu'elle est bien enracinée), le duc, qui n'était pas encore marié, essaya, par l'entremise de sa sœur Madame Marguerite, duchesse de Bourgogne, d'obtenir pour femme Madame Marie, fille et héritière du duc Charles, et que ce mariage fut blâmé et rompu par le roi Édouard, jaloux du bonheur de son frère. Cette dissension intime fut apparemment conciliée, mais non intérieurement oubliée, ni même extérieurement pardonnée : car, nonobstant ce raccommodement, un domestique du duc de Clarence fut, à tort ou à raison, brusquement accusé par les ennemis du duc, d'empoisonnement, de sortilége et de magie, condamné comme coupable, à la peine de mort, et exécuté. Le duc, ne pouvant souffrir la condamnation de son homme, — condamnation qu'il trouvait injuste dans sa conscience, — et outré par l'inique exécution de son fidèle serviteur, flé-

trissait journellement cet acte par des murmures acerbes. Le roi, piqué et gêné par les plaintes quotidiennes et par les continuelles récriminations de son frère, le fit appréhender et jeter à la Tour, où, une fois enfermé et déclaré traître, il fut secrètement noyé dans un tonneau de Malvoisie.

» Mais il est certain que, bien que le roi Édouard eût consenti à la mort et à la destruction de son frère, il pleura amèrement sa fin infortunée et se repentit de sa brusque exécution : à ce point que, quand une personne implorait de lui le pardon d'un malfaiteur condamné à la peine de mort, il avait coutume de s'écrier hautement : *O malheureux frère, pour la vie de qui pas une créature n'a voulu intercéder!* voulant dire apparemment par cette exclamation qu'il avait été entraîné à perdre son frère par quelques-uns des nobles qui l'avaient circonvenu [1]. »

Le duc de Clarence fut exécuté le 17 février 1478. Peu d'années après, au mois d'avril 1483, le roi Édouard mourut de débauche. Ainsi débarrassé de ses deux frères, Richard n'était plus séparé du trône que par des enfants. Le prince de Galles avait douze ans lorsqu'il fut proclamé sous le nom d'Édouard V. La mort de son père le surprit au château de Ludlow, où il était élevé sous la surveillance d'un conseil composé des parents et des amis de la reine.— Le jour du couronnement ayant été fixé au 4 mai, Édouard quitte le pays de Galles, le 24 avril, entouré d'une faible escorte que ses ennemis avaient diminuée à dessein. Rivers, son oncle maternel, Grey, son frère

[1] Voir la *Vie du roi Richard III*, par sir Thomas More. Cette histoire, malheureusement inachevée, fut publiée pour la première fois en 1513, quand Thomas Morus était sous-shérif de la cité de Londres. Elle a été presque littéralement copiée par Hall dans ses *Chroniques*, et c'est sans doute par cette reproduction que Shakespeare a connu le récit de l'historien-martyr.

utérin, et sir Thomas Vaughan, l'accompagnent. Le cortége royal, suivant au galop la route de Londres, parvient à Northampton le 29 avril. De son côté, Glocester était parti au-devant de son neveu, avec le duc de Buckingham et une nombreuse cavalcade. Il avait cru surprendre Édouard à Northampton, mais il arrive deux heures trop tard et ne trouve plus que Rivers. Il enferme celui-ci dans une auberge et court à franc étrier à Stony Stratford. Là, enfin, il trouve le jeune roi qui remontait en selle : il arrête Grey et Vaughan, et ramène le roi à Northampton. Épouvantée par l'arrestation de ses parents, la reine-mère Élisabeth quitte son palais en toute hâte et se réfugie dans le sanctuaire de Westminster avec son second fils, le duc d'York. « Là, dit Thomas Morus, elle s'assit sur la natte, toute désespérée, et l'archevêque d'York la consolait de son mieux. »

Cependant, le duc de Glocester n'a pas encore jeté le masque. S'il a fait arrêter les parents de la reine, c'est uniquement parce qu'ils menaçaient sa vie. Il proteste de son dévouement et de sa fidélité au jeune roi. Et le 8 mai, lorsque Édouard V fait son entrée dans Londres, Richard lui prodigue publiquement « toutes les marques de tendresse et de respect. » Lui, Richard, usurper la couronne! Lui, aspirer à l'empire! lui, manquer à son serment! quelles calomnies! Le Protecteur se récrie hautement contre la défiance de la reine à son égard, et il la blâme de séquestrer ainsi ce cher petit York. Vite Hastings et ce bon cardinal Bourchier vont chercher le pauvre enfant et l'arracher à cette marâtre.

« Quand le cardinal et les autres lords eurent reçu le jeune duc d'York, ils le menèrent dans la Chambre étoilée ; là, le Protecteur le prit dans ses bras et lui dit en l'embrassant : — Je vous souhaite la bienvenue, Milord, de tout mon cœur. — Et, en parlant ainsi, il avait l'air d'un homme profondément sincère. Sur ce, il le conduisit au roi son frère,

dans le palais de l'évêque de Londres, à Saint-Paul, et, de là, il escorta honorablement les deux princes à travers la Cité jusqu'à la Tour, dont ils ne devaient plus sortir. Dès que le Protecteur les tint en sa possession, et qu'il les eut mis en lieu sûr, la soif le prit de voir la fin de son entreprise. Pour éviter tout soupçon, il invita tous les lords qu'il savait fidèles au roi à s'assembler au château de Baynard pour délibérer sur les mesures relatives au couronnement, tandis que, se réunissant à Crossby-Place avec ses alliés et ses complices, il se concertait sur un projet tout différent qui devait le faire roi lui-même. Il n'y eut qu'un petit nombre d'intimes qui furent admis à ce conseil. »

Quelques semaines seulement nous séparent du 24 juin, jour définitivement fixé pour le couronnement du jeune roi. Les préparatifs sont poussés avec activité. Déjà même, les lords et les représentants des communes ont prêté serment de fidélité à Édouard V. Pressé par cette date fatidique, le 24 juin, Richard se décide enfin à brusquer son coup d'État. Dans la soirée du 1er juin, il fait venir à Crossby-Place ses amis les plus intimes, Buckingham, Lovel et Catesby, et, après leur avoir donné ses instructions, il leur dit : C'est pour ce mois-ci. Les amis comprennent et s'apprêtent à agir. Mais il y a un homme dont l'appui est indispensable au succès du complot, c'est le lord chancelier Hastings, président de la chambre haute. Hastings est un vieil ami de Richard ; il est un de ceux qui ont assassiné le prince de Galles, fils de Henri VI ; tout récemment encore, il a signé des deux mains l'ordre de mettre à mort sans jugement les parents de la reine : nul doute qu'un pareil personnage ne donne son adhésion au coup d'État. A la requête du Protecteur, Catesby se charge de voir le chancelier et de le sonder sur les événements qui se préparent. O prodige ! Hastings fait la sourde oreille : il arrête Catesby dès les premiers mots, et lui dé-

clare nettement qu'il ne consentira pas à la déchéance du jeune roi. Il a prêté serment à Édouard V; il ne veut pas violer son serment. Lui qui a assassiné, il refuse de se parjurer. Cela suffit. Hastings va payer cher ce refus.

« Dans la nuit du 12 au 13 juin 1483, lord Stanley dépêcha un messager fidèle pour presser lord Hastings de se lever et de partir à cheval avec lui. Ce qui le décidait à ne pas demeurer plus longtemps, c'était un rêve terrible dans lequel lord Stanley venait de songer qu'un sanglier les écorchait tous deux à la tête avec ses défenses, si fort que le sang leur jaillissait par les épaules. Comme le duc de Glocester avait le sanglier dans ses armoiries, lord Stanley s'était imaginé qu'il s'agissait là du Protecteur. Ce rêve avait fait une impression si terrible sur son cœur qu'il s'était immédiatement déterminé à ne pas tarder plus longtemps et à faire seller son cheval; si lord Hastings voulait partir avec lui, ils galoperaient assez loin pendant la nuit pour être hors de danger le jour suivant. — « Ah! Seigneur » Dieu! répliqua lord Hastings au messager, milord ton » maître a-t-il donc tant de confiance dans de pareilles » niaiseries? A-t-il donc tant de foi dans ces rêves » qui sont ou inventés par sa propre frayeur ou provo» qués au milieu de son repos de la nuit par ses préoc» cupations du jour? Dis-lui que c'est sorcellerie pure » de croire à de tels rêves. Si ce songe est un présage des » choses à venir, comment ne voit-il pas que nous avons » autant de chance d'en amener l'accomplissement par » notre fuite, dans le cas où nous serions attrapés et rame» nés? car alors il est problable que le sanglier aurait un » motif de nous frapper avec ses défenses, comme des gens » qui se sont enfuis pour quelque trahison. Donc, de deux » choses l'une, ou il y a péril, ou il n'y en a pas; s'il y en » a, c'est plutôt à partir qu'à rester. D'ailleurs, si nous de» vons succomber de façon ou d'autre, j'aime mieux faire

» dire que c'est par la trahison des autres hommes, que de » faire croire que c'est par notre propre faute et par notre » faiblesse de cœur. Ainsi, va trouver ton maître, fais-lui » mes compliments, et dis-lui que je le prie d'être gai et » sans crainte, car, je puis le lui assurer, je suis aussi » sûr de l'homme en question que je le suis de ma main » droite. » — « Dieu vous envoie sa grâce ! » dit le messager. Et sur ce, il partit.

» Il est également certain que, quand lord Hastings se rendait à la Tour, le matin même où il fut décapité, le cheval qu'il avait coutume de monter broncha sous lui deux ou trois fois, presque à tomber : chose qui, bien qu'elle arrive journellement à ceux qu'aucun malheur ne menace, est cependant un mauvais présage ancien qu'on a observé sur la route des dangers.

» Maintenant ce qui suit n'était pas un avertissement, mais une odieuse dérision. Dans la même matinée fatale, avant même qu'il fût hors de son lit, il reçut la visite de sir Thomas Howard, fils de lord Howard, lequel lord était dans la plus secrète confidence des projets et des actes du Protecteur. Ce sir Thomas était venu, en apparence, par courtoisie, pour accompagner lord Hastings au conseil, mais, en réalité, pour l'y faire venir plus vite, et accomplir ainsi une mission donnée par le Protecteur.

» Lord Hastings s'étant arrêté un moment pour communier avec un prêtre qu'il avait rencontré dans Tower-Street, sir Thomas interrompit sa prière, en lui disant brusquement : « Allons, Milord, venez donc ; pourquoi causez-vous si longtemps avec ce prêtre ? Vous n'avez pas encore besoin d'un prêtre. » Et il lui riait au visage, comme pour lui dire : Vous en aurez besoin bientôt. L'autre se doutait peu de ce qu'entendait par là son compagnon ; mais ceux qui entendirent ces paroles s'en souvinrent bien avant la nuit suivante. Donc, le candide lord Hastings se

méfiait fort peu ; jamais il n'avait été plus gai, et jamais, ce qui est souvent un signe de changement, il n'avait cru son existence plus assurée. On aura peine à croire quelle folle confiance avait cet homme si près de la mort. Sur le quai même de la Tour, à une portée de pierre de l'endroit où sa tête devait si tôt tomber, ayant rencontré un poursuivant d'armes de sa maison, nommé Hastings, il lui rappela une précédente rencontre qu'ils avaient eue tous deux au même endroit, dans un temps où lui, lord Hastings, avait été accusé auprès du roi par lord Rivers, le frère de la reine, et avait subi une disgrâce momentanée. Comme il se retrouvait à la même place avec le même poursuivant, il eut grand plaisir à causer avec lui de la crise qu'il avait si bien traversée : — Ah ! Hastings, lui dit-il, te souviens-tu du jour où je t'ai rencontré ici pour la première fois? J'avais le cœur tellement accablé !

— Oui, Milord, répondit l'autre, je m'en souviens bien : Dieu soit loué ! ils n'ont rien gagné à cela et vous n'y avez rien perdu.

— Tu dirais cela d'autant mieux, si tu savais, comme moi, ce qui va arriver avant peu.

» La nouvelle à laquelle il faisait allusion était que le comte de Rivers, lord Richard et sir Thomas Waughan devaient être décapités ce jour-là même à Pomfret. Lord Hastings était dans la confidence de cet acte, mais il était loin de se douter que la hache était suspendue si près de sa tête.

— Sur ma foi, l'ami, ajouta-t-il, jamais je n'ai été si désolé, jamais je n'ai été en plus grand danger de mort que quand je te rencontrai alors. Et vois comme le monde est changé aujourd'hui : maintenant ce sont mes ennemis qui sont en danger, comme tu pourras bientôt en avoir la preuve, tandis que moi, jamais, dans ma vie, je n'ai été plus joyeux, ni dans une aussi grande sécurité.

— Je prie Dieu que l'avenir vous donne raison, fit le poursuivant d'armes.

— L'avenir ! Tu en doutes. Bah ! bah ! je te le garantis. Et sur ce, lord Hastings entra à la Tour, quelque peu mécontent. »

Maintenant que Hastings est dans la Tour, maintenant qu'il a pris place dans la salle du Conseil, que va-t-il se passer ? Écoutez encore le dramatique récit de Thomas Morus :

« Les lords étaient en séance et délibéraient, quand le Protecteur parut au milieu d'eux. Il était neuf heures. Il les salua avec courtoisie, et s'excusa de son retard en disant qu'il avait été grand dormeur ce matin-là. Après avoir causé avec eux quelques instants, il dit à l'évêque d'Ély : — *Milord, vous avez de bien bonnes fraises dans votre jardin d'Holborn, je vous prie de nous en régaler.* — *Bien volontiers, Milord,* répondit l'évêque, *je voudrais avoir quelque chose de mieux que je pusse vous offrir aussi aisément* : et il envoya immédiatement un de ses gens chercher un plat de fraises. — Après avoir animé la discussion, le Protecteur pria les lords de se passer de lui un moment et se retira. Entre dix et onze heures, il revint dans la salle du Conseil, tout changé ; la physionomie pleine d'aigreur et de colère, les sourcils froncés, le front rembruni, se mordant les lèvres, farouche, il se remit à sa place. Tous les lords étaient épouvantés, et cruellement surpris de ces façons et de ce changement soudains, ne sachant ce que le Protecteur pouvait avoir. Quelque temps après s'être assis, il rompit le silence par ces mots : — *De quoi sont-ils dignes, ceux qui méditent et imaginent de me détruire, moi, le parent si proche du roi et le protecteur de son royaume ?* A cette demande, les lords restèrent stupéfaits sur leurs siéges, tous se demandant à qui s'adressait une question contre laquelle chacun se croyait garanti.

» Enfin lord Hastings, se croyant autorisé par la familia-

rité qui existait entre le Protecteur et lui, prit la liberté de répondre que ceux-là, quels qu'ils fussent, étaient dignes de la peine des traîtres; tous les autres firent la même affirmation. —*Eh bien*, repartit le Protecteur, *les coupables, c'est cette sorcière de là-bas, la femme de mon frère, et l'autre avec elle.* Il voulait parler de la Reine. A ces mots, un grand nombre de lords qui étaient du parti de celle-ci furent cruellement interdits; mais lord Hastings aimait mieux, au fond de son cœur, que la chose tombât sur la reine que sur quelqu'un de ses amis. Il était seulement contrarié de n'avoir pas été consulté sur ce sujet, comme il l'avait été sur l'enlèvement et l'exécution des parents de la reine.—*Voyez*, continua le Protecteur, *comme cette sorcière, aidée de la femme de Shore et de ses complices, a ruiné mon corps.* Et aussitôt, retroussant la manche de son pourpoint, il découvrit jusqu'au coude son bras gauche tout desséché et tout grêle. A cette vue, l'incrédulité s'empara des assistants: tous comprirent que ce n'était là qu'un faux prétexte pour une querelle, sachant bien que la reine était trop sensée pour s'occuper de pareilles folies, et que, s'en fût-elle occupée, la femme de Shore eût été la dernière personne qu'elle eût prise pour confidente, car la reine haïssait pardessus tout cette concubine que le roi son mari avait tant aimée.

» En outre, chacun savait que, depuis le jour de sa naissance, le duc de Glocester avait toujours eu le bras ainsi fait.

» Cependant lord Hastings qui, depuis la mort du roi Édouard, entretenait la femme de Shore, dont il s'était quelque peu épris du vivant du roi (il prétendait l'avoir recueillie par respect pour son roi et par une sorte de fidélité envers son ami), lord Hastings, disons-nous, fut quelque peu mécontent de voir celle qu'il aimait sous le coup d'une accusation si grave et, il le savait bien, si injuste. Il répondit donc: — *Certainement, Milord, si elles ont fait cela, elles méritent*

un terrible châtiment. — Comment, s'écria le Protecteur, *tu me sers, je crois, avec des si et des mais. Je te dis, moi, qu'elles l'ont fait, et je te le prouverai sur ta tête, traître que tu es!* Et en même temps, comme s'il était en grande colère, il frappa violemment du poing sur le bureau. A ce signal, quelqu'un du dehors cria : *Trahison!* Une porte craqua aussitôt, et des hommes armés s'élancèrent dans la salle, assez nombreux pour la remplir. Alors le Protecteur dit à Hastings : — *Traître, je t'arrête. — Comment! moi, Milord?* fit celui-ci. — *Oui, traître!* répliqua le Protecteur. En même temps, un des hommes armés fondit sur lord Stanley, qui se jeta sous la table, et qui, sans cet obstacle, aurait eu le crâne fendu jusqu'aux dents; car, si rapide qu'eût été sa fuite, il avait reçu à la hauteur des oreilles un coup qui faisait jaillir son sang. Enfin, l'archevêque d'York, le docteur Morton, évêque d'Ely, lord Stanley et plusieurs autres furent arrêtés et enfermés dans des chambres séparées. Il ne resta que lord Hastings à qui le Protecteur ordonna de faire sa confession au plus vite : — *Par saint Paul,* lui dit-il, *je ne dînerai pas que je n'aie vu ta tête à bas.* Cela ne servait de rien à lord Hastings de demander pourquoi. Accablé, il prit un prêtre, et fit une courte confession, car on ne l'eût pas tolérée trop longue, tant le Protecteur avait hâte de dîner, — et l'on sait que, pour tenir son serment impie, il ne devait pas se mettre à table avant que le meurtre fût commis. Ce fut ainsi que le chancelier fut amené sur la pelouse à côté de la chapelle, dans l'intérieur de la Tour. Sa tête fut ployée sur une poutre qui était étendue là pour la construction de la chapelle, et tyranniquement tranchée. Après quoi, ses restes furent enterrés à Windsor, près de son maître, le roi Édouard IV. Puisse Jésus pardonner à leurs âmes!

. . . .

» Le bruit de la mort de lord Hastings se répandit à travers la cité et les environs, comme un vent qui eût soufflé à l'oreille de chaque homme. Mais, immédiatement après le dîner, le Protecteur, voulant donner quelque couleur à l'affaire, fit mander en toute hâte à la Tour quelques hommes importants de la cité.

» Pour les recevoir, le duc de Buckingham et lui s'étaient équipés comme de vieux brigands de mauvaise mine, et affublés d'un costume tel que, pour le leur faire mettre sur le dos, il avait fallu, devait-on croire, la pression d'une nécessité soudaine. Le lord Protecteur expliqua à ces gens que lord Hastings et ses complices avaient fait le complot de l'assassiner, lui, ainsi que le duc de Buckingham, ce jour-là même, en conseil. Quelles étaient les intentions ultérieures des conjurés, on ne le savait pas encore bien. Le Protecteur n'avait pas eu connaissance de leur trahison avant dix heures du matin; et voilà pourquoi, saisis d'une frayeur soudaine, ils avaient été forcés, lui et le duc de Buckingham, de revêtir pour leur défense la première armure qu'ils avaient eue sous la main. Mais, grâce à Dieu, le mal était retombé sur ceux qui voulaient le commettre. C'est ainsi que le prince pria ses auditeurs de rapporter les faits. Tous répondirent favorablement, comme si nul n'eût eu des doutes sur une explication à laquelle, en réalité, nul ne croyait. »

La mort de Hastings frappa de terreur le Parlement. Désormais sûr de l'appui des chambres, Richard, ce malfaiteur de génie, entreprit une tâche plus difficile encore. C'était d'obtenir le consentement de la nation. Il avait cette idée grandement horrible de faire toute l'Angleterre sa complice. Pour réaliser cette idée, il s'adressa au clergé. La presse n'existant pas encore, la chaire était l'unique moyen de propagande. Le Protecteur l'employa à son projet. Chose monstrueuse! il trouva des prêtres pour prêcher le crime.

A son instigation, le docteur Ralph Shaw, curé de Saint-Paul de Londres, fit, devant toute la cour, un sermon où il démontrait de la façon la plus édifiante que les enfants d'Édouard IV étaient bâtards, et concluait à la nécessité de détrôner le jeune roi. Grande fut la surprise causée dans Londres par cette brusque déclaration. Le Protecteur, inquiet pour ses desseins, envoya vite à l'Hôtel de ville l'orateur le plus disert de l'époque, le duc de Buckingham. Celui-ci harangua la Commune, et se mit en frais d'éloquence pour prouver que la couronne revenait de droit au Protecteur, seul héritier légitime. Thomas Morus, dans son histoire de Richard III, que nous avons déjà citée, a raconté en détail la curieuse séance qui eut lieu dans la grand'salle du Guildhall, le mardi 24 juin 1583.

« Le duc de Buckingham avait espéré que le peuple, travaillé d'avance par le maire, s'empresserait, cette proposition flatteuse une fois faite, de crier : Vive le roi Richard ! vive le roi Richard ! Aussi fut-il merveilleusement confus, quand il eut parlé, de voir que tous restaient impassibles et muets, sans répondre un seul mot. Il prit donc à part le maire et d'autres qui étaient dans le secret de la chose, et leur dit à voix basse : — *Que signifie ceci? pourquoi le peuple reste-t-il silencieux?* — *Monsieur,* répondit le maire, *peut-être ne vous comprend-il pas bien.* — *Si ce n'est que cela,* fit le duc, *nous allons y porter remède.* Et immédiatement, prenant un ton un peu plus haut, il se mit à redire les mêmes choses, dans un autre ordre et en d'autres termes, d'une manière si élégante et si ornée, et néanmoins si évidente et si claire, avec une voix, une contenance, un geste si convenables et si séduisants, que tous les auditeurs étaient émerveillés et pensaient n'avoir jamais de leur vie entendu plaider si bien une si mauvaise cause. Mais soit crainte, soit étonnement, soit que chacun attendît que son voisin parlât le premier, il n'y eut pas, dans toute la foule qui se tenait là, une seule voix

qui répondit au duc : tous restèrent silencieux comme la nuit. Voyant cela, le maire, accompagné des autres affidés au projet, prit le duc à part et lui dit que le peuple n'avait pas l'habitude d'être harangué par d'autre que le recorder, qui est l'orateur de la cité, et que sans doute il répondrait à celui-ci. Sur ce, le recorder, nommé Thomas Fitz William, un homme grave et honnête qui, tout nouveau-venu dans cet office, n'avait pas encore parlé au peuple, et qui avait grande répugnance à débuter par cette affaire, le recorder, cédant à l'injonction du maire, redit aux membres de la commune ce que le duc leur avait déjà expliqué lui-même ; mais il prit soin, dans son discours, d'exposer la chose telle que le duc l'avait présentée, sans rien ajouter de lui-même. En dépit de tout cela, aucun changement ne se manifestait dans le peuple, qui restait toujours comme pétrifié. Alors le duc dit à voix basse au maire : Voilà un silence étrangement obstiné ; puis, se retournant vers le peuple : « Chers amis, » s'écria-t-il, nous venons vous soumettre une question sur » laquelle nous n'avions peut-être pas grand besoin de » vous consulter. Les lords et les autres communes de ce » royaume auraient suffi pour la résoudre ; mais telle est » l'affection, telle est la sollicitude que nous avons pour » vous, que nous n'aurions pas pris sans déplaisir une déci- » sion qui intéresse votre fortune et votre honneur. Jusqu'ici » vous n'avez pas paru comprendre ni apprécier notre de- » mande : nous vous prions donc de nous répondre, oui » ou non, si c'est votre intention, comme c'est celle de tous » les nobles de ce royaume, que le noble prince, aujourd'hui » protecteur, soit votre roi ? » A ces mots, les gens du peuple commencèrent à chuchoter entre eux, de telle sorte que leurs voix, n'étant ni basses ni hautes, ressemblaient à celles d'un essaim d'abeilles. A la fin cependant, les serviteurs du duc firent entendre un bourdonnement à l'extrémité inférieure de la salle, puis un certain Nashfield et d'autres

appartenant au Protecteur, joints à quelques apprentis et à quelques gamins qui s'étaient fourrés dans la salle au milieu de la foule, se mirent brusquement à crier au dos des gens aussi fort qu'ils purent : *Vive le roi Richard! vive le roi Richard!* et en même temps jetèrent leurs bonnets en l'air, en signe de joie; quant à ceux qui se tenaient devant, tout étonnés, de cette démonstration, ils retournèrent la tête, mais sans rien dire.

» Quand le duc et le maire virent l'affaire, ils la firent habilement servir à leurs desseins et déclarèrent que, tous ayant répondu d'une voix unanime, sans qu'aucun eût dit non, il était impossible d'entendre une acclamation plus magnifique et plus réjouissante. « Amis, dit le duc, nous » voyons que c'est votre désir à tous d'avoir pour roi ce noble » seigneur. Nous ferons donc à Sa Grâce un rapport édifiant » de cette manifestation qui, nous n'en doutons pas, sera » grandement utile à votre fortune et à vos intérêts. Nous » vous prions donc de nous accompagner demain auprès de » Sa Grâce, afin de lui faire notre humble pétition et de lui » présenter une requête conforme à notre projet. »

» Le lendemain, le maire, les aldermen et les principaux de la cité, s'étant réunis à Saint-Paul, se transportèrent au château de Baynard où couchait le Protecteur, tandis que, selon la convention faite, le duc de Buckingham s'y rendait de son côté, en compagnie de plusieurs nobles et d'un grand nombre de chevaliers et de gentilshommes. Le duc fit sur-le-champ annoncer au lord Protecteur la présence d'une imposante compagnie accourue pour entretenir Sa Grâce d'une grave affaire. Le Protecteur fit de grandes difficultés pour descendre auprès des nouveaux-venus, sans connaître le but de leur démarche, et affecta d'être mis en défiance par l'arrivée de ce grand nombre de gens qui le surprenaient ainsi, sans lui faire connaître d'abord si leurs intentions étaient favorables ou hostiles. Quand le duc eut expli-

qué cela au maire et aux autres pour leur prouver à quel point le Protecteur s'attendait peu à la chose, ceux-ci envoyèrent au prince le plus affectueux message, et le firent supplier par le messager de daigner les admettre en sa présence, pour qu'ils lui soumissent leur projet qu'ils ne voulaient révéler à aucun autre. A la fin, le Protecteur sortit de sa chambre, sans toutefois descendre auprès de la députation : il se fit voir à elle, entre deux évêques, sur une galerie supérieure d'où il pouvait l'entendre, affectant de ne pas l'approcher avant de savoir ce qu'elle voulait. Sur ce, le duc de Buckingham, prenant la parole au nom de tous, supplia humblement le Protecteur de vouloir bien leur pardonner et leur permettre d'exposer à Sa Grâce le but de leur visite : ils n'oseraient jamais, sans être sûrs de son pardon, l'entretenir de cette affaire ; car, bien qu'ils ne voulussent que la grandeur de Sa Grâce et le bonheur de tout le royaume, ils ne savaient pas comment le prince la prendrait. Alors le Protecteur, feignant une grande douceur et un vif désir de savoir ce qu'on lui voulait, autorisa le duc à parler librement, exprimant l'espoir qu'en considération de la bienveillance qu'il avait pour tous, aucun des nouveaux-venus n'aurait contre lui de pensée hostile. Quand le duc fut ainsi autorisé à parler, il prit la liberté d'exposer au Protecteur les intentions et le projet de la députation, ainsi que toutes les causes qui l'avaient déterminée ; il finit par supplier le prince, au nom de sa bonté accoutumée et de son patriotisme, de jeter un regard de pitié sur la longue détresse et l'abaissement du royaume, et de consacrer sa main auguste à le régénérer, en prenant sur lui la couronne et le gouvernement du pays, conformément au droit et au titre dont il était le légitime héritier.

» Quand le Protecteur eut entendu cette proposition, il prit un air fort étonné, et répondit que, tout en reconnaissant pour justes la plupart des arguments allégués par le

duc, il avait pour le roi Édouard et pour ses enfants une affection si entière, il regardait sa renommée comme tellement plus précieuse qu'une couronne, qu'il ne pouvait accéder à un tel désir ; car, dans tous les autres pays où la vérité ne serait pas bien connue, on l'accuserait peut-être d'avoir déposé le prince et pris la couronne dans une pensée d'ambition personnelle, et il ne voudrait, au prix d'aucune couronne, voir son honneur souillé par une telle infamie... Néanmoins, non-seulement il pardonnait à tous la démarche qu'ils faisaient auprès de lui, mais il les remerciait de leur dévouement et de leur amour, tout en les priant de les reporter vers le prince sous lequel il était et serait toujours content de vivre.

» Sur cette réponse, le duc de Buckingham, ayant obtenu la permission du Protecteur, s'entretint quelques instants à voix basse avec les nobles qui l'entouraient, ainsi qu'avec le maire et le recorder de Londres. Après quoi, il déclara à voix haute au Protecteur, pour conclusion finale, que le pays était résolu à ne plus laisser régner sur lui la lignée d'Édouard, et qu'ils s'étaient tous avancés trop loin pour qu'il y eût sécurité à reculer... En conséquence, s'il plaisait au prince de prendre la couronne, ils le suppliaient de le faire ; si, ce qu'à Dieu ne plût, il s'y refusait absolument, alors ils seraient obligés de chercher, et ils ne manqueraient pas de trouver quelque autre grand seigneur qui y consentirait.

» Ces paroles émurent beaucoup le Protecteur, qui, ainsi que tout homme de quelque intelligence doit le penser, répugnait fort à une pareille solution. Quand il vit que la couronne serait perdue pour les siens comme pour lui, s'il ne la prenait pas, il dit aux lords et aux Communes : « Puis» que, à notre grand regret, le royaume tout entier est dé» cidé à ne plus se laisser gouverner par la lignée du roi » Édouard, et que nul être terrestre ne peut le gouverner

» contre sa volonté; puisque, d'autre part, nous reconnais-
» sons avoir plus de droits que tout autre à la couronne,
» étant l'héritier légitime engendré du corps de notre très-
» redouté et très-cher père, feu Richard, duc d'York, et
» étant, en outre, élu par vous, les nobles et les Communes
» du royaume, — titre que nous tenons pour le plus puis-
» sant de tous, — nous nous résignons et nous consentons
» de bonne grâce à accéder à votre requête, et conséquem-
» ment nous prenons ici la double couronne des nobles
» royaumes d'Angleterre et de France. »

» A ces mots, il y eut un grand cri de : *Vive le roi Richard!* Immédiatement, les lords se rendirent auprès du roi, et, à partir de ce jour, le Protecteur fut appelé par ce titre. »

Ainsi, la farce est jouée. Le peuple a prononcé. Richard le parjure, Richard l'assassin s'intitule Richard III, par la grâce de Dieu et la volonté nationale. *Vox populi, vox Dei.* Bien fous ou bien méchants ceux qui oseraient maintenant protester contre cette libre expression de la souveraineté de tous. Donc, le 6 juillet 1483, en présence de toute la cour, Richard III est couronné à Westminster avec sa femme Anne, cette misérable veuve du fils de Henri VI, remariée à l'assassin de son mari! Les voyez-vous d'ici, ce roi et cette reine? Les voyez-vous marcher sur le long drap rouge, de la grand'salle de Westminster à la chapelle Saint-Édouard? Les abbés et les évêques, mitre en tête, les précèdent. Voici Northumberland qui, devant eux, porte l'épée de guerre; voici Stanley avec la masse; voici Lovel qui tient le glaive de justice; voici Suffolk qui chancelle sous le sceptre; voici Lincoln qui trébuche sous le globe; voici Norfolk qui ploie sous la couronne; voici Buckingham, page splendide, qui se courbe sous la queue du manteau royal. Tout cela reluit, tout cela brille, tout cela resplendit de pierreries, de pourpre et d'or. La canaille bat des mains et crie : hourrah!

devant ces Majestés qui passent, et l'archevêque les sacre au nom du Dieu d'amour.

Maintenant, détournons-nous de cette parade éblouissante, sortons de l'abbaye de Westminster, et dirigeons-nous, en longeant la Tamise, vers ce sombre édifice qui domine la Cité. Nous voici à la Tour de Londres. Passons sous l'ogive de sa première porte. Franchissons ce pont-levis qui domine un fossé profond, engageons-nous dans ce chemin de ronde resserré entre de hautes murailles, et montons dans cette tourelle qui défend la seconde porte. Entendez-vous comme des cris étouffés qui partent d'un cachot du premier étage? Ce sont les enfants d'Édouard qui se débattent. Thomas Morus va vous raconter cette horrible exécution :

« Le roi Richard, s'étant mis dans l'idée que, tant que ses neveux vivraient, il ne serait jamais regardé comme le possesseur légitime de la couronne, songea, en conséquence, à se débarrasser d'eux sans délai, comme si le meurtre de ses parents pouvait consacrer sa cause et le faire agréer pour roi. Sur ce, il envoya John Green, en qui il avait une confiance particulière, à sir Robert Brakenbury, constable de la Tour, avec une lettre requérant sir Robert de mettre à mort les deux enfants par tous les moyens possibles. Ce John Green fit sa commission auprès de Brakenbury, après s'être agenouillé devant Notre-Dame de la Tour : celui-ci répondit nettement que jamais il ne consentirait à les mettre à mort sur un pareil ordre. Green se rendit à Warwick pour rapporter cette réponse au roi Richard qui était encore en voyage : le roi en fut si profondément mécontent que la même nuit, il dit à un page qui était son confident : « Ah!
» à quel homme me fierai-je? Ceux dont j'ai moi-même fait
» la fortune, ceux que je regardais comme des serviteurs
» sûrs, ceux-là même me manquent et se refusent, même
» sur mon ordre, à rien faire pour moi. — Seigneur, ré-
» pondit le page, il y a un homme couché dans l'anticham-

» bre qui, j'ose le dire, fera certainement la volonté de Votre » Grâce : il faudrait que la chose fût bien difficile pour qu'il » refusât. » Il voulait parler de James Tyrrel...

» James Tyrrel imagina de tuer les enfants dans leur lit, sans qu'il y eût de sang répandu : pour l'exécution, il choisit Miles Forest, un des quatre geôliers qui les gardaient, gaillard qui était le meurtre incarné, et lui adjoignit un certain John Dighton, son propre jockey, un drôle gros, large, carré et fort. Tous les autres ayant été éloignés, ce Miles Forest et ce John Dighton entrèrent vers minuit dans la chambre où les pauvres enfants étaient couchés, et, les enveloppant brusquement dans leurs draps, ils les entortillèrent et les lièrent, en rabattant le lit de plume et les oreillers sur leur bouche avec tant de force, qu'en un moment ils les eurent étouffés et étranglés. Le souffle leur manquant, les enfants remirent à Dieu leur âme innocente destinée aux joies du ciel, laissant aux bourreaux leur corps mort gisant sur le lit. Quand, après avoir lutté contre les angoisses de la mort, ils eurent cessé de bouger, les assassins, jugeant qu'ils étaient bien morts, mirent leurs corps sur le lit et allèrent chercher James Tyrrel pour qu'il les vît. Quand celui-ci eut vu qu'ils étaient parfaitement insensibles, il les fit enterrer par les meurtriers dans un trou profond fait au pied de l'escalier, sous un monceau de pierres.

» Après quoi, James Tyrrel monta à cheval et se rendit en grande hâte auprès du roi Richard pour lui exposer tous les détails du meurtre. Le roi lui adressa de grands remercîments, et ce fut alors, dit-on, qu'il le fit chevalier. »

L'assassinat des enfants d'Édouard, médité de sang-froid par Richard III, fit horreur à Buckingham lui-même. Étranges scrupules de conscience ! Ce duc de Buckingham qui avait proposé la déchéance des jeunes princes ne voulut pas consentir à leur mort. Que, pour devenir roi, Richard eût fait périr son frère Clarence, qu'il eût fait décapiter Rivers,

Grey, Vaughan, Hastings, soit : après tout, c'étaient des hommes ! Mais étrangler dans leur prison de pauvres petits qui dorment! c'était aller trop loin. Buckingham se sentit dépassé. Et puis le roi venait de lui refuser le beau comté de Hereford qui lui avait été solennellement promis. Ce comté fut pour le duc la raison décisive. Furieux, il se retira dans le pays de Galles, et, de concert avec Morton, prépara un soulèvement en faveur d'un certain comte de Richmond, descendant de Jean de Gand. Le mouvement avorta. Les bandes galloises qui avaient suivi le duc furent arrêtées, pendant dix jours, par des pluies continuelles, sur les bords de la Severn, et finirent par déserter faute de vivres. Abandonné de ses soldats, Buckingham fut trahi par un de ses gens, vendu à Richard, et exécuté à Salisbury le 2 novembre.

La répression terrible de cette révolte parut consolider le gouvernement de Richard III. Comme Macbeth après la destruction du château de Fife, comme le roi Jean après l'incendie de Dieppe, Richard croit désormais son règne assuré. Le Parlement reconnaît définitivement la dynastie fondée par lui, et attribue à ses descendants la possession héréditaire de la couronne par un sénatus-consulte du 24 janvier 1484. Le peuple accepte, tout au moins par le silence, le régime nouveau ; les hommes d'ordre font plus que l'accepter, ils le louent : ils proclament hautement les mérites d'un prince si longtemps méconnu. Quand il n'était qu'Altesse, tous trouvaient Richard ridicule, difforme, incapable, impossible ! Aujourd'hui qu'il est passé Majesté, tous le déclarent habile, imposant et presque beau. Il n'y a que des hommes de désordre qui puissent contester cela ! Que parlent-ils de serment violé, de droit méconnu, de gens massacrés? Richard n'est-il pas le fils de ce grand duc d'York qui remporta tant de victoires en France? N'est-il pas lui-même l'élu de la nation ? Jugez-le à l'œuvre. En si peu de temps,

que de mesures excellentes ! que de réformes utiles ! Richard a aboli le monstrueux impôt établi par Édouard IV sous le nom de *bienveillances*, il a affranchi de ses charges la propriété foncière, il a adouci la procédure criminelle, il a exigé l'éducation des jurés ; le premier, il a fait rédiger les actes publics dans la langue nationale ; enfin, il a réuni Berwick à l'Angleterre. C'est un législateur ! C'est un conquérant ! Vive Richard III !

Tout à coup, au milieu de cet enthousiasme général, une nouvelle éclate comme la foudre : le comte de Richmond a passé la Severn ! A l'apparition du Prétendant, Richard tressaille, comme le roi Jean à l'approche de Louis de France, comme Macbeth à l'arrivée de Malcolm. « Quand il reçut le message, il poussa un cri de douleur, demandant vengeance contre ceux qui, au mépris de leur serment, l'avaient si déloyalement trompé. Entouré de ses gardes et des yeomen de la couronne, le sourcil froncé, l'air farouche, il monta sur son grand cheval blanc. Ses fantassins le suivirent, la cavalerie formant les ailes. Et, gardant cet ordre de bataille, Richard entra en grande pompe dans la ville de Leicester, après le coucher du soleil [1]. » Prévenu de cette marche, Richmond court au-devant de son ennemi ; il part de Shrewsbury, traverse Lichfield et campe à Tamworth. De Tamworth à Leicester, il n'y a que quelques heures de marche. « Sur ces entrefaites, le roi Richard, — condamné à finir sa tâche par la justice divine de la Providence qui lui réservait la punition méritée de ses crimes et de ses forfaits, — marcha sur un point propre à la rencontre de deux armées, en avant d'un village appelé Bosworth, qui n'est pas loin de Leicester ; là il planta sa tente, rafraîchit ses soldats, et prit du repos. Le bruit courut qu'il eut, cette nuit-là même, un songe effrayant et terrible, car il lui sembla, dans

[1] Extrait de la chronique de Hall.

son sommeil, voir diverses images, semblables à d'horribles démons, qui le tiraient et le secouaient, sans lui laisser un moment de calme et de tranquillité. Cette étrange vision eut pour effet, non pas précisément de frapper son cœur d'une frayeur soudaine, mais de lui troubler l'esprit et de lui bourrer la tête d'hallucinations terribles et incessantes : car, perdant presque le courage immédiatement après, il fit prévoir d'avance l'issue critique de la bataille, — n'ayant plus cette vivacité, cette gaieté d'esprit et de physionomie qu'il avait coutume de montrer quand il marchait au combat. Et, pour qu'on ne crût pas que son abattement et sa mine piteuse étaient causés par la crainte de l'ennemi, il révéla, dans la matinée, et raconta à ses amis intimes l'étonnante vision et le rêve terrible qu'il venait d'avoir [1]. »

Enfin, voici les deux armées en présence l'une de l'autre. Nous sommes en plein été, dans la matinée du 22 août 1485, et pourtant le jour est si sombre qu'on le prendrait pour un crépuscule. Richard vient de haranguer ses soldats et de leur promettre la victoire. Maintenant écoutons l'émouvant récit du chroniqueur :

« Le roi avait à peine fini de parler que les deux armées s'aperçurent. Seigneur ! avec quelle hâte les soldats bouclèrent leurs casques ! comme les archers eurent vite tendu leurs arcs et serré leurs plumets ! avec quelle promptitude les piquiers brandirent leurs haches et essayèrent leurs lances ! tous prêts à se lancer dans la mêlée, dès que la terrible trompette aurait sonné la fanfare sanglante de la victoire ou de la mort. Entre les deux armées, il y avait un grand marais, que le comte de Richmond laissa sur sa droite, dans l'intention d'en faire un rempart pour son flanc ; par ce mouvement, il mit le soleil derrière lui et en plein sur le visage de ses ennemis. Quand le roi Richard vit que les

[1] Extrait de la chronique de Hall.

compagnies du comte avaient passé le marais, il commanda en toute hâte de marcher sur elles. Alors les trompettes retentirent et les soldats crièrent, et les archers du roi firent vaillamment voler leurs flèches : les archers du comte ne restèrent pas inactifs et ripostèrent vigoureusement. La terrible décharge une fois passée, les armées s'abordèrent et en vinrent aux mains, n'épargnant ni la hache ni l'épée; et ce fut alors que lord Stanley fit sa jonction avec le comte... Tandis que les deux avant-gardes combattaient ainsi mortellement, chacune voulant vaincre et écraser l'autre, le roi Richard fut averti par ses éclaireurs et par ses espions que le comte de Richmond, accompagné d'un petit nombre d'hommes d'armes, n'était pas loin : s'étant approché et ayant marché vers lui, il reconnut parfaitement son personnage à certains signes et à certaines particularités sur lesquels il avait été renseigné. Enflammé de colère et tourmenté par une haineuse rancune, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, galopa hors des rangs de son armée, laissant l'avant-garde combattre, et, comme un lion affamé, courut sur le comte, la lance en arrêt. Le comte de Richmond aperçut bien le roi qui venait furieusement à lui ; cette bataille devant décider de toutes ses espérances et de tous ses projets de fortune, il saisit avidement cette occasion de se mesurer avec son ennemi, corps à corps et homme contre homme. Le roi Richard s'élança si vivement que du premier choc il abattit le drapeau du comte en tuant son porte-étendard, sir William Brandon, renversa hardiment, après une lutte à bras raccourci, sir John Cheinye, qui voulait lui résister, et s'ouvrit ainsi le passage à coups d'épée. Alors le comte de Richmond résista à sa furie et le maintint à la pointe de l'épée; mais déjà ses compagnons croyaient la partie perdue pour lui et désespéraient de la victoire, quand sir William Stanley vint à son secours avec trois mille hommes solides. Alors les gens de

Richard furent repoussés et mis en fuite, et le roi lui-même, tout en combattant vaillamment au milieu de ses ennemis, fut frappé à mort, comme il l'avait mérité. »

IV

Prodigieux pouvoir de la poésie! Un homme se parjure, assassine, règne et tombe; puis un chroniqueur obscur, ayant nom Holinshed ou Hall, écrit dans l'ombre la biographie de cet homme. Le livre qui contient cette biographie reste pendant de longues années enfoui dans le coin de quelque bibliothèque avec un millier d'autres volumes : personne ne le lit, la poussière le couvre, la moisissure l'envahit, et bientôt l'histoire du tyran va être mangée des vers, comme son cadavre. Un beau jour, cependant, un poëte, inspiré du ciel, entre dans cette salle déserte; il ramasse le bouquin oublié, il le parcourt, il le lit, et, dans le récit naïf du chroniqueur, il retrouve, feuille à feuille, les forfaits perdus : le parjure, l'assassinat, l'usurpation. Alors il s'émeut, il s'indigne, il entend à travers les âges l'appel de ceux qu'on égorge. Il entend Duncan qui lui crie : Au secours! et, comme il s'appelle Shakespeare, il fait *Macbeth*. Il entend Arthur qui lui crie : Pitié! et il fait le *Roi Jean*. Il entend les enfants d'Édouard qui lui crient : Justice! et il écrit *Richard III*.

Alors un phénomène extraordinaire se produit. Grâce à l'évocation du poëte, les faits ensevelis dans la légende reparaissent au grand jour du théâtre; les morts sortent de leur tombeau et reviennent sur la scène; les victimes ressuscitent, traînant après elles leurs bourreaux. Châtiment terrible! les tyrans, qui se croyaient du moins absous par l'oubli, sont condamnés à venir répéter et jouer leurs crimes sous les yeux de chaque génération.

Shakespeare est un magistrat inflexible. Tant que l'humanité existera, les princes coupables n'obtiendront pas grâce de lui : il faut qu'ils soient à jamais l'épouvante et l'horreur du monde. Trois d'entre eux ont été appréhendés, jugés et condamnés : l'arrêt est sans appel. Ils sont là pour toujours, exposés sur le même tréteau, — écumant, hurlant, se tordant, invoquant un Horace Walpole qui les délivre ; mais, quoi qu'ils fassent, ils ne descendront jamais de ce pilori.

Pourquoi, dans la foule des rois, Shakespeare a-t-il choisi ces trois princes, Macbeth, Jean, Richard III? Pourquoi le poete, que certains critiques ont voulu faire si bon royaliste, a-t-il tiré de la chronique, pour les mettre sur la scène, ces échantillons sinistres de la monarchie? Quelle intention avait-il? Quelle pensee voulait-il propager dans les masses? Je vais essayer de le deviner ; j'expliquerai en même temps par quel motif ces trois grands drames historiques se trouvent ici placés dans le même volume.

A mon avis, ces trois pièces, *Macbeth*, *le Roi Jean*, *Richard III*, sont les parties diverses d'une œuvre unique, les développements successifs de la même idée, les portions à la fois distinctes et inséparables d'une trilogie immense qui pourrait s'intituler LE TALION.

Voyons d'abord quels rapports les réunissent ; nous verrons ensuite quelles différences les distinguent.

Dans les trois pièces, un prince assassine son parent et usurpe la couronne, puis il règne, ne se soutenant sur le trône que par le meurtre ; puis il est trahi par ceux qui le servent, puis il est attaqué par un prétendant que les peuples suscitent contre lui ; puis il risque une lutte décisive où il succombe.

D'abord le crime, puis le succès, puis le châtiment. C'est dans ce cadre uniforme que se meut la triple action.

Dans la première pièce, Macbeth devient roi par le

meurtre de Duncan, puis gouverne par la terreur et fait tuer Banquo, lady Macduff et les enfants de Macduff. Alors les thanes qui l'avaient reconnu se soulèvent contre lui : Menteth, Cathness, Angus, Lenox se joignent au prétendant qui envahit l'Écosse. Une bataille définitive a lieu près de Dunsinane. Le roi est vaincu par Malcolm et meurt.

Dans la seconde pièce, Jean devient roi par le meurtre d'Arthur, puis gouverne par la terreur et fait pendre Pierre de Pomfret. Les barons qui l'avaient soutenu se révoltent contre lui : Salisbury et Pembroke se joignent au fils de Philippe-Auguste qui envahit l'Angleterre. Un combat définitif a lieu près de Saint-Edmondsbury. Le roi se sauve du champ de bataille et meurt.

Dans la troisième pièce, Richard devient roi par le meurtre de Clarence et d'Hastings; puis gouverne par la terreur et fait exécuter les parents de la reine Elisabeth, étrangler les enfants d'Edouard et décapiter Buckingham. Alors les seigneurs qui l'avaient appuyé l'abandonnent et se joignent au prétendant qui débarque en Angleterre. Une lutte définitive a lieu près de Bosworth. Stanley fait défection, comme ailleurs Lenox et Pembroke. Le roi est battu par Richmond et meurt.

Partout, pour que la leçon fût bien comprise, le poëte a voulu que la chute de l'usurpateur fût annoncée comme la conséquence inévitable de son crime. La sorcière Hécate prédit la perte de Macbeth ; le prophète Pierre, celle de Jean ; la reine Marguerite, celle de Richard.

La ressemblance, si remarquable dans le plan général, ne l'est pas moins dans la composition de certains caractères et de certaines scènes. Seyton, Hubert et Ratcliff ont tous trois le même dévouement servile pour leur roi. Ross, Pembroke et Stanley sont tous trois de l'école des Monk et des Talleyrand : ils servent le maître en attendant qu'ils le trahissent.

Dans chacune des pièces, le poëte tient à prouver que les crimes commis ont été longuement prémédités. C'est devant le public que Macbeth embauche les assassins de Banquo, que le roi Jean invite Hubert à le débarrasser d'Arthur, que Richard prépare avec deux sbires la mort de Clarence. Ces scènes funèbres, où les rois flattent les meurtriers et où le sceptre courtise le poignard, ont une analogie frappante :

MACBETH, aux assassins de Banquo.

Votre courage brille à travers vous. Dans une heure au plus, je vous indiquerai où vous devez vous poster. Ayez soin de bien épier l'heure, le moment...

LE ROI JEAN.

Viens ici, Hubert, ô mon doux Hubert; nous te devons beaucoup. Dans ces murs de chair, il y a une âme qui te tient pour son créancier et qui veut te payer ton amour avec usure... Donne-moi ta main... Bon Hubert! Hubert! Hubert! jette tes yeux sur ce jeune garçon là-bas : l'avouerai-je, mon ami? c'est un serpent sur mon chemin. Et partout où mon pied se pose, il est en travers devant moi. Tu me comprends? tu es son gardien...

RICHARD, aux assassins de Clarence.

Eh bien! mes hardis, mes robustes, mes braves camarades, allez-vous expédier la chose?

PREMIER ASSASSIN.

Oui, Monseigneur.

RICHARD.

Je vous aime, mes enfants : vite à la besogne! allez! allez! dépêchez-vous!

Détail significatif! Shakespeare, qui refuse la pitié au cœur des grands, la met dans l'âme des petits. Hubert, chargé de tuer Arthur, le fait évader. Un des hommes apostés par Macbeth éteint son flambeau pour que Fléance se

sauve. Un des bravi payés par Richard refuse de frapper Clarence. Pour le poëte, les oppresseurs sont pires que les bourreaux

Les forfaits du despotisme troublent les bêtes elles-mêmes. Dans la nuit où Duncan est tué, ses chevaux redeviennent sauvages; quand Hastings se rend à la Tour, son cheval se cabre. L'émotion gagne jusqu'aux choses. Le fer se refroidit, le feu s'éteint, pour ne pas aveugler Arthur. Le ciel s'indigne et proteste par de lumineux désordres. Cinq lunes apparaissent pour menacer le roi Jean; le soleil se cache pour ne pas éclairer Macbeth et Richard III. — « Ah! s'écrie le thane de Ross, voyez, les cieux, troublés par l'action de l'homme, menacent son sanglant théâtre; d'après l'horloge, il est jour, et pourtant une nuit noire étouffe le flambeau voyageur. » Dans les champs de Bosworth, Richard fait la même remarque, presque dans les mêmes termes : « Le soleil dédaigne de briller, dit-il; d'après le calendrier, il devrait éblouir l'Orient depuis une heure; ce sera un jour bien noir pour quelqu'un. » Ainsi, Shakespeare nous fait remarquer partout l'ombre étrange que font les grands crimes sur la terre [1].

J'ai indiqué les rapports qui existent entre les trois pièces. Voyons maintenant les différences essentielles.

[1] Il faut citer ici ces belles paroles signées AUGUSTE VACQUERIE : « C'est un caractère bien essentiel du théâtre de Shakespeare que ces bouleversements de la nature dont il ne manque jamais d'accompagner les grands forfaits. L'assassinat de Duncan, l'ingratitude des filles de Lear, tous les crimes, soulèvent toujours dans les profondeurs du ciel et de la terre les protestations des tonnerres et des tremblements. C'est qu'encore au Moyen Age l'humanité est presque tout matière et communique incessamment avec la matière. La créature n'est pas encore très-distincte de la création ; elle fait corps avec elle ; elle est à ce moment où Daphné, à moitié occupée par la végétation, n'est qu'à moitié femme ; elle tient au sol et ses pieds sont encore des racines. » (*Article sur* MACBETH ; *collection de* L'ÉVÉNEMENT.)

Macbeth est né bon et loyal. *Il est*, nous dit le poete, *plein du lait de la tendresse humaine. Il veut être grand, car il a de l'ambition, mais cette ambition est exempte de mal. Ce qu'il veut fièrement, il le veut saintement.* Macbeth est vaillant, il vient de remporter une immense victoire et de sauver sa patrie de la plus formidable invasion qui l'ait jamais menacée. Quand il quitte le champ de bataille, il n'a d'autre intention que d'aller saluer son roi et puis de rentrer vite dans son château d'Inverness pour déboucler son armure, accrocher sa lance, et jouir de ce repos qu'il a si noblement gagné. Mais, tandis qu'il chemine en causant avec son ami Banquo, il voit tout à coup apparaître des créatures bizarres qui l'abordent avec ce cri : Salut, Macbeth, qui seras roi ! Macbeth était si peu préparé à cette prédiction des Sœurs fatales qu'il frémit de tous ses membres ; et l'honnête Banquo lui-même le blâme de *sembler craindre des choses qui sonnent si bien.* A la lueur de cet éclair qui vient d'illuminer l'avenir, le thane de Glamis se voit entraîné à des actions dont l'image lui fait dresser les cheveux sur la tête : il aperçoit le fantôme du meurtre. Alors, il se détourne de ce spectacle, il chasse de sa pensée la suggestion des sorcières, et, quand Duncan vient le visiter à Inverness, Macbeth déclare que le roi est sous la double sauvegarde de la loyauté et de l'hospitalité. Mais le thane a beau lutter contre la prophétie, la prophétie est plus forte que lui. A ce moment, lady Macbeth intervient, lady Macbeth, cette femme qui voudrait *se défaire de son sexe et avoir du fiel dans les mamelles*, lady Macbeth, cette mère qui, si elle l'avait juré, *n'hésiterait pas à broyer la cervelle de son enfant, au moment où il lui sourit.* Alors a lieu entre les deux époux cette scène intime qui devrait se passer dans l'alcôve. Lady Macbeth veut être reine : elle veut mettre une couronne dans ses cheveux : c'est si beau une couronne, et cela va si bien ! Cruel le mari qui refuserait à sa

femme une telle parure! Lady Macbeth reproche au thane son inaction ; elle traite de lâche ce héros, elle le compare au pauvre chat du proverbe; au milieu de ses invectives, elle lui jette cette apostrophe suprême : « Désormais je sais à quoi m'en tenir sur ton amour. » Ce cri si réel, qui a si souvent retenti dans les querelles des amants, détermine enfin Macbeth : — Je suis décidé, s'écrie-t-il ; et, dès que sa femme sonne la cloche, le voilà qui entre dans la chambre de Duncan et qui le tue. Pourtant Macbeth n'a pas perdu tout sentiment moral : la preuve, c'est qu'il a des remords. Dès qu'il a fait la chose, il voudrait ne plus avoir la connaissance de lui-même : plût au ciel que Duncan pût être réveillé! Pour lui, désormais, le vin de la vie est épuisé, et il n'en reste plus que la lie!

Macbeth voudrait encore revenir au bien, mais, hélas! « il est tellement engagé dans le sang qu'il trouve aussi pénible d'avancer que de reculer. » Le mal l'entraîne avec une inexorable logique. Condamné au meurtre, il tue Banquo, il massacre la famille de Macduff. Alors il nous paraît bien horrible ; mais, soyons justes, la faute n'est pas toute à lui. Ce sont les sorcières qui l'ont tenté, c'est sa femme qui l'a décidé. Ah ! c'est cette femme surtout qu'il faut accuser; c'est cette femme qu'il faut maudire. Regardez-la, pendue au cou du noble thane, cette créature pâle et blonde, souple, féline, charmante, irrésistible. C'est l'image vivante de la séduction. Dans l'antiquité biblique, elle s'est appelée Ève et Dalila ; dans l'antiquité grecque, elle s'est appelée Hélène; dans l'antiquité romaine, elle s'est appelée Cléopâtre; il y a quelques siècles, elle s'appelait Frédégonde. De tout temps, elle a sollicité l'homme à la faute, au crime, à la chute. Elle a perdu Adam, Samson, Pâris, Antoine, Chilpéric, et la voilà qui perd Macbeth !

Macbeth est dominé par sa femme; le roi Jean, par sa mère. L'amour conjugal est la justification du premier; le

respect filial, l'argument du second. Lady Macbeth veut devenir reine, et voilà pourquoi Duncan est tué; Eléonore veut rester reine, et voilà pourquoi Arthur est tué. Dès la première scène, l'influence sinistre d'Eléonore se manifeste. C'est elle qui relève l'insulte faite à Jean par l'envoyé de Philippe; c'est elle qui alarme le roi : « Eh bien! mon fils, ne vous ai-je pas toujours dit que cette ambitieuse Constance n'aurait point de repos, qu'elle n'eût embrasé la France et le monde entier? » C'est Éléonore qui décide Jean à s'assurer la possession du trône, dans une confidence que *le ciel, le roi, et elle, doivent seuls entendre*. C'est Éléonore qui, tout d'abord, cherche à attirer Arthur : « Viens à ta grand'mère, enfant! » Et Constance, qui devine la trahison, dit à son fils ironiquement : « Va, enfant, va trouver ta grand'mère, enfant; donne à grand'maman un royaume, et grand'maman te donnera une prune, une cerise et une figue, cette bonne grand'maman. » Enfin, après la victoire, c'est Eléonore qui retient Arthur par la main, tandis que Jean invite Hubert à l'assassiner. Et alors Constance s'écrie en la montrant du doigt : « Tout vient d'elle et tout est pour elle! Malédiction sur elle! » Le poëte l'a dit quelque part, Eléonore, c'est *l'Até qui excite le roi d'Angleterre au sang et au combat*. Ainsi, Jean n'est, pas plus que Macbeth, absolument responsable de ses actions. Mais la culpabilité des deux hommes est différente. Macbeth, lui, a eu le sentiment moral; il a eu la notion du juste, et, s'il a commis le crime, c'est que chez lui l'amour a été plus fort que la raison. Mais Jean n'a pas de conscience; il a grandi dans l'ignorance du bien et du mal; il été élevé par sa mère qui, en fait d'équité, ne lui a enseigné que le droit du plus fort; et, quand il commet le crime, il ne fait que mettre la leçon en pratique [1].

[1] Il est à remarquer que, dans la pièce primitive qui a été faite sur le

Macbeth et le roi Jean sont tous les deux entraînés dans le mal par la fatalité. Seulement, pour le premier, la fatalité se nomme la Passion ; pour le second, elle se nomme l'Éducation.

Richard III n'a ni l'excuse de Macbeth ni l'excuse du roi Jean. Il n'est pas égaré par la passion, car il n'aime personne; il n'aime pas sa mère, il n'aime pas ses frères, il n'aime pas sa femme, il n'aime pas ses amis, il n'aime pas ses serviteurs. Il n'est pas égaré par l'éducation, car sa mère, qui finira par le maudire, lui a appris ce que c'est que la justice et que la vertu. Il a pleine conscience de ce qu'il est, et, dès les premiers mots, il vous le dit : Je suis subtil, faux et traître, *I am subtle, false and treacherous*. Pour Richard, les sentiments existent, mais comme des masques. Il feint l'amour fraternel, et il tue Clarence; il feint l'amitié, et il tue Hastings; il feint l'amour conjugal, et il tue sa femme; il feint l'affection pour ses neveux, et il les tue ; il feint le patriotisme, et il opprime le peuple. Quand il fait le mal, c'est en citant l'Évangile : « J'habille ma vilenie, dit-il, avec de vieux centons volés aux livres sacrés, et j'ai l'air d'un saint quand je joue le mieux au diable. » Ce qui caractérise Richard, c'est l'hypocrisie. Les crimes de Macbeth et du roi Jean sont des forfaits sauvages; les forfaits de Richard sont des crimes savants. L'instrument employé par ceux-là, c'est le fer; le moyen dont se sert celui-ci, c'est l'intrigue. Ceux-là n'agissent que par la violence; celui-ci agit par la calomnie. On sent, — et cette gradation est admirablement marquée dans Shakespeare, — on sent que les deux premiers

roi Jean (voir plus loin), l'assassin meurt en proie au repentir. Dans la pièce définitive, Shakespeare a retiré au roi tout remords de son action. Cette suppression vient à l'appui de notre opinion sur le caractère que le poëte a créé. Le remords suppose toujours chez celui qui l'éprouve la connaissance du bien et du mal, et, cette connaissance, le roi Jean ne l'avait pas.

vivent au milieu du Moyen Age, et le troisième, à la fin. Pour régner au XI[e] siècle et au XIII[e], il suffit de massacrer; pour régner au XV[e], il faut quelque chose de plus : il faut corrompre l'armée, il faut flatter le clergé, il faut suborner les magistrats, il faut obtenir ou escamoter les suffrages, il faut tromper cette puissance nouvelle, l'opinion publique. Macbeth et Jean sont encore des tyrans primitifs; Richard, c'est déjà le despote moderne. On devine, quand on voit agir ce dernier, que la diplomatie commence et que Machiavel est né.

De toutes les oppressions, la plus hideuse, la plus exécrable, la plus digne de la malédiction de Dieu et des hommes, c'est l'oppression moderne, c'est cette oppression qui associe à son triomphe la civilisation elle-même; c'est cette oppression qui simule toutes les vertus, affecte tous les mérites, et qui, égoïste toujours, a toujours à la bouche ces grands mots du désintéressement : ordre, religion, progrès! Du moins, l'oppression d'autrefois, — Macbeth et le roi Jean le prouvent, — pouvait s'expliquer par l'entraînement ou par l'ignorance. Autrefois, la lumière morale étant confuse encore, les passions et les instincts étaient tout-puissants. Mais, à une époque différente, quand la raison est pleinement développée, quand le droit est reconnu, quand la conscience humaine existe, massacrer des hommes, tuer des enfants, rompre la foi jurée, déchirer les contrats inviolables, prendre les peuples en traître, et puis après régner au nom du bien public, ah! tu as raison, Shakespeare, c'est monstrueux!

Les tyrans du Moyen Age, poussés au mal par la fatalité, nous apparaissent plutôt comme des victimes que comme des bourreaux : ils nous font pitié autant qu'horreur. Voilà pourquoi le poëte a pu, sans inconséquence, rendre Macbeth intéressant. Voilà pourquoi il a pu, sans contradiction, plaindre le roi Jean mourant, et rallier à la cause du fils un

peuple justement révolté contre le père. Shakespeare regarde sans doute les crimes de Jean et de Macbeth comme suffisamment expiés par leur chute. Mais il n'en est pas de même des forfaits de Richard. L'assassin passionné de Duncan et le meurtrier abruti d'Arthur peuvent obtenir un jour l'indulgence du ciel; mais l'égorgeur civilisé des enfants d'Édouard ne le peut pas. « Richard, s'écrie le poëte par la » bouche de Marguerite, Richard ne vit que comme le noir » messager de l'enfer; il ne reste dans ce monde que comme » un courtier pour acheter des âmes et les expédier là-bas. » Mais voici, voici qu'elle approche, sa fin déplorable et non » déplorée : la terre s'entrouvre, l'enfer flamboie, les démons » rugissent, pour qu'il soit au plus vite emporté d'ici. »

Shakespeare ne punit Macbeth et Jean que de la déchéance; il punit Richard III de la damnation.

C'est ainsi que le poëte proportionne toujours la peine à la faute. Mais, remarquons-le bien, si parfois il absout les despotes dans l'autre monde, il les condamne toujours dans celui-ci. Ses drames, si divers qu'ils soient par l'invention des caractères et par la conduite même de l'action, sont dominés par cette pensée suprême qu'il n'y a pas de prescription pour le crime. Selon Shakespeare, les actions des hommes, qu'ils le veuillent ou non, sont soumises à une sorte d'équilibre moral qui donne toujours le redressement pour contrepoids à l'infraction. Ce redressement peut avoir diverses formes : il peut se faire avec un fleuret démoucheté, comme dans *Hamlet*, avec une épée, comme dans *Macbeth*, avec du poison, comme dans *le Roi Jean*. Il peut s'appeler le duel, le combat, le meurtre : il peut sembler une vengeance, il est toujours la justice.

Voulez-vous voir à quel point l'implacable Équité préoccupe Shakespeare? Lisez attentivement les trois pièces que j'ai traduites plus loin, en les comparant aux récits des chroniqueurs. Tout en respectant scrupuleusement les faits, tels

que l'histoire les lui présentait, le poëte s'est réservé le droit de les expliquer, de les diriger et de les grouper. Eh bien! vous le remarquerez, c'est au grand principe de l'expiation qu'il a soumis partout la marche du drame.

Aussitôt que le crime est commis, Shakespeare n'a plus qu'une idée : le châtiment. Pour arriver plus vite à ce but suprême, voyez comme l'auteur précipite les événements. Peu lui importe que, selon les chroniques, Macbeth ait régné quinze ans; peu lui importe qu'il ait fait un pèlerinage à Rome; Shakespeare n'a pas la patience de l'histoire. Macbeth a usurpé, donc il doit être détrôné. Macbeth a régné par l'épée, donc il périra par l'épée. En avant, vieux Siward! En avant, thanes d'Écosse! En avant, Menteith, Cathness, Angus, Lenox! En avant, Macduff! Malcolm, en avant!

Les annales ont beau dire que le roi Jean a régné dix-huit ans; elles ont beau dire qu'il a, pendant six ans, tenu tête à l'Église; elles ont beau dire qu'il a octroyé la grande Charte. Qu'est-ce que cela fait à Shakespeare? Jean a assassiné Arthur. — Moine, prépare le poison.

Que murmure encore l'histoire? que Richard de Glocester était un capitaine? qu'il a agrandi l'Angleterre d'une province? qu'il a accompli de grands actes? qu'il a supprimé des impôts onéreux, favorisé l'agriculture, inauguré officiellement la langue nationale? Est-ce que tout cela regarde Shakespeare? Richard s'est parjuré, il doit être trahi; Richard a usurpé, il doit être déchu; Richard a tué, il doit mourir. Ah! n'entendez-vous pas l'appel des spectres, et croyez-vous qu'on puisse faire la sourde oreille aux morts? — Debout, donc! aux armes, milord Oxford, sir James Blunt, sir Walter Herbert! Aux armes, chevaliers! aux armes, citoyens! Si vous n'avez pas d'arquebuses, prenez des arbalètes! Si vous n'avez pas d'arbalètes, prenez des bâtons! Si vous n'avez pas de bâtons, prenez des pierres! Et maintenant que vous êtes tous armés, si vous doutez que l'insur-

rection contre le tyran soit légitime, écoutez Richmond, votre chef :

« Bien-aimés compatriotes, Dieu et notre bon droit com-
» battent pour nous. Les prières des saints et des âmes of-
» fensées se dressent devant nous comme d'immenses bou-
» levards. Richard excepté, ceux contre qui nous combattons
» nous souhaitent la victoire plutôt qu'à celui qu'ils suivent.
» Qui suivent-ils, en effet? Vous le savez, Messieurs, un
» tyran sanguinaire et homicide, élevé dans le sang et établi
» dans le sang ! Un homme qui a employé tous les moyens
» pour parvenir ! Un homme qui a toujours été l'ennemi de
» Dieu ! Donc, au nom de Dieu et de tous les droits, arborez
» vos étendards et tirez vos épées ardentes ! »

Hauteville-House, mars 1859.

MACBETH

PERSONNAGES :

DUNCAN, roi d'Écosse.

MALCOLM, DONALBAIN, ses fils.

MACBETH, BANQUO, généraux de l'armée du roi.

MACDUFF, LENOX, ROSSE, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, nobles d'Écosse.

FLÉANCE, fils de Banquo.

SIWARD, comte de Northumberland, général de l'armée anglaise.

Le jeune SIWARD, son fils.

SEYTON, officier de la suite de Macbeth.

FILS DE MACDUFF.

UN MÉDECIN ANGLAIS. — UN MÉDECIN ÉCOSSAIS.

UN SOLDAT. — UN PORTIER. — UN VIEILLARD.

LADY MACBETH.

LADY MACDUFF.

UNE SUIVANTE de lady Macbeth.

HÉCATE, et trois sorcières.

La scène est, partie, en Écosse, partie, en Angleterre.

SCÈNE I.

[Un lieu découvert. Tonnerre et éclairs.] (1).

Les TROIS SORCIÈRES entrent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous réunirons-nous de nouveau toutes les trois, — en coup de tonnerre, en éclair, ou en pluie?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

— Quand le vacarme aura cessé, — quand la bataille sera perdue et gagnée.

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— En quel lieu?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Pour y rencontrer Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, Graymalkin.

LES TROIS SORCIÈRES.

— Paddock (2) appelle... Tout à l'heure!... — Le beau est affreux, et l'affreux est beau. — Planons à travers le brouillard et l'air impur.

Les sorcières s'évanouissent.

SCÈNE II.

[Un camp près de Fores. Alarme derrière le théâtre.] (3).

Entrent le roi DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX et leur suite. Ils rencontrent un soldat ensanglanté.

DUNCAN.

— Quel est cet homme sanglant? Il peut, — à en juger par l'état où il est, nous donner — les plus récentes nouvelles de la révolte.

MALCOLM.

C'est le sergent — qui a combattu en bon et hardi soldat — pour me sauver de la captivité. Salut, brave ami! — Dis au roi ce que tu sais de la mêlée, — telle que tu l'as quittée.

LE SOLDAT.

Elle restait douteuse. — On eût dit deux nageurs épuisés qui se cramponnent l'un à l'autre — et étouffent leur savoir-faire... L'implacable Macdonwald, — bien digne d'être un rebelle, tant — les vilenies multipliées de la nature — pullulent en lui,... avait reçu des îles de l'ouest — un renfort de Kernes et de Gallowglasses (4); — et la fortune, souriant à sa révolte damnée, — semblait se prostituer au rebelle. Mais tout cela a été trop faible. — Car le brave Macbeth (il mérite bien ce nom) — dédaignant la fortune et brandissant son épée — toute fumante de ses sanglantes exécutions, — en vrai mignon de la valeur, s'est taillé un passage — jusqu'à ce misérable; — et il ne lui a serré la main et ne lui a dit adieu — qu'après lui avoir fendu la tête du crâne à la mâchoire — et l'avoir fixée sur nos créneaux.

DUNCAN.

– O vaillant cousin ! digne gentilhomme !

LE SOLDAT.

– De même que, souvent, du point d'où partent les rayons du soleil, – jaillissent des tempêtes grosses de naufrages et d'effrayants tonnerres, – ainsi la source apparente de notre salut – était enflée de nos périls. Écoutez, roi d'Écosse, écoutez : – A peine la justice, armée de la valeur, avait-elle – forcé les Kernes bondissants à se fier à leurs talons, – qu'épiant une occasion, le lord de Norwége, – avec des armes fraîchement fourbies et de nouveaux renforts, – a commencé un autre assaut.

DUNCAN.

Cela n'a-t-il pas effrayé – nos capitaines, Macbeth et Banquo?

LE SOLDAT.

– Oui, comme le moineau effraie l'aigle, ou le lièvre le lion. – Pour dire vrai, je dois déclarer qu'ils étaient – comme deux canons chargés à double mitraille, – tant ils frappaient sur l'ennemi à coups redoublés! – Voulaient-ils se baigner dans des blessures fumantes – ou immortaliser un second Golgotha? – je ne puis le dire. – Mais je suis épuisé : mes plaies crient au secours !

DUNCAN.

– Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures : – elles sentent également l'honneur. Allez, qu'on lui donne des chirurgiens.

Le soldat sort, s'appuyant sur des aides.

– Qui vient ici?

Entre ROSSE.

MALCOLM.

C'est le digne thane de Rosse.

LENOX.

— Quel empressement dans ses regards! — Il a l'air d'un homme qui a d'étranges choses à dire.

ROSSE.

— Dieu sauve le roi!

DUNCAN.

— D'où viens-tu, digne thane?

ROSSE.

De Fife, grand roi, — où les bannières norwégiennes narguent le ciel — et éventent notre peuple qui en frissonne. — Le roi de Norwége lui-même, avec ses masses terribles, — assisté par le plus déloyal des traîtres, — le thane de Cawdor, engageait une lutte fatale, — quand lui, le fiancé de Bellone, cuirassé à l'épreuve, — l'a affronté, dans une joûte corps à corps, — pointe contre pointe, bras contre bras, — et a dompté sa valeur sauvage. Pour conclure, — la victoire nous est échue.

DUNCAN.

O bonheur!

ROSSE.

Si bien que maintenant — Swéno, roi de Norwége, demande à entrer en composition; — nous n'avons pas daigné lui laisser enterrer ses hommes — qu'il n'eût déboursé, à Saint-Colmes-Inch (5), — dix mille dollars à distribuer entre nous tous.

DUNCAN.

— On ne verra plus ce thane de Cawdor trahir — notre plus cher intérêt : allez, qu'on prononce sa mort — et que du titre qu'il portait on salue Macbeth.

ROSSE.

— Je veillerai à ce que ce soit fait.

DUNCAN.

— Ce qu'il a perdu, le noble Macbeth l'a gagné.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Une bruyère. Tonnerre.] (6).

Les TROIS SORCIÈRES entrent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Où as-tu été, sœur?

SECONDE SORCIÈRE.

— Tuer le cochon.

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— La femme d'un matelot avait dans son tablier des châtaignes — qu'elle mâchait, mâchait, mâchait... Donne-m'en, lui dis-je. — Décampe, sorcière! crie la carogne au croupion bien nourri. — Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre*, — mais je vais m'embarquer à sa poursuite dans un crible, — et, sous la forme d'un rat sans queue, — j'agirai, j'agirai, j'agirai.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

— Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Et moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Et moi-même j'ai tous les autres; — je sais les ports mêmes où ils soufflent, — et tous les points marqués — sur la carte des marins. — Je le rendrai sec comme du foin : — le sommeil, ni jour ni nuit, — ne se pendra au rideau de sa paupière. — Il vivra comme un excommunié.

— Neuf fois neuf semaines de fatigue — le rendront malingre, have, languissant : — et, si sa barque ne peut se perdre, — elle sera du moins secouée par la tempête. — Regardez ce que j'ai là.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— C'est le pouce d'un pilote — qui a fait naufrage en revenant dans son pays.

Bruit de tambours sur le théâtre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Le tambour ! le tambour ! — Macbeth arrive !

TOUTES TROIS, dansant.

— Les sœurs Fatales, la main dans la main, — messagères de terre et de mer, — ainsi vont en rond, en rond. — Trois tours pour toi, et trois pour moi, — et trois de plus, pour faire neuf. — Paix !... Le charme a tracé son cercle.

Entrent MACBETH et BANQUO.

MACBETH.

— Je n'ai jamais vu un jour si sombre et si beau.

BANQUO.

— A quelle distance sommes-nous de Fores ? Quelles sont ces créatures — si desséchées et si étranges dans leur accoutrement, — qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre, — et pourtant sont sur la terre ? Vivez-vous ? Êtes-vous quelque chose — qu'un homme puisse questionner ? On dirait que vous me comprenez, — à voir chacune de vous placer son doigt tranchant — sur ses lèvres de parchemin... Vous devez être femmes. — Et pourtant vos barbes m'empêchent de croire — que vous l'êtes.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez... Qui êtes-vous ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Glamis (7) !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

— Salut, Macbeth ! salut à toi, thane de Cawdor (8) !

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Salut, Macbeth qui seras roi !

BANQUO.

— Mon bon seigneur, pourquoi tressaillez-vous, et semblez-vous craindre — des choses qui sonnent si bien ?

(Aux sorcières.)

Au nom de la vérité, — êtes-vous fantastiques, ou êtes-vous vraiment — ce qu'extérieurement vous paraissez ? Vous saluez — mon noble compagnon de ses titres présents et de la haute prédiction — d'une noble puissance et d'un aveuir royal, — si bien qu'il en semble ravi. A moi vous ne parlez pas. — Si vous pouvez voir dans les semences du temps, — et dire quelle graine grandira et quelle ne grandira pas, — parlez-moi donc, à moi qui ne mendie et ne redoute — ni vos faveurs ni votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Salut !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

— Salut !

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Salut !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Moindre que Macbeth, et plus grand.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

— Pas si heureux, pourtant bien plus heureux !

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Tu engendreras des rois, sans être roi toi-même ; — donc, salut, Macbeth et Banquo !



PREMIÈRE SORCIÈRE.

– Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH.

– Demeurez, oracles imparfaits, dites-m'en davantage. – Par la mort de Sinel, je le sais, je suis thane de Glamis, – mais comment de Cawdor? Le thane de Cawdor vit, – gentilhomme prospère; et, quant à être roi, – cela n'est pas plus dans l'horizon de ma croyance — que d'être thane de Cawdor. Dites de qui – vous tenez cet étrange renseignement? ou pourquoi – sur cette bruyère désolée vous barrez notre chemin – de ces prophétiques saluts? Parlez, je vous l'ordonne.

Les sorcières s'évanouissent.

BANQUO.

– La terre a comme l'eau des bulles d'air, – et celles-ci en sont : où se sont-elles évanouies?

MACBETH.

– Dans l'air : et ce qui semblait avoir un corps s'est fondu – comme un souffle dans le vent... Que ne sont-elles restées!

BANQUO.

– Les êtres dont nous parlons étaient-ils ici vraiment, – ou avons-nous mangé de cette racine insensée – qui fait la raison prisonnière?

MACBETH.

– Vos enfants seront rois!

BANQUO.

Vous serez roi!

MACBETH.

– Et thane de Cawdor aussi; ne l'ont-elles pas dit?

BANQUO.

– En propres termes, avec le même accent... Qui va là?

Entrent Rosse et Angus.

ROSSE.

– Le roi a reçu avec bonheur, Macbeth, – la nouvelle de ton succès : et, en lisant – tes aventures personnelles dans le combat contre les révoltés, – il ne sait, partagé entre la surprise et l'enthousiasme, – s'il doit penser à toi ou à lui-même. Devenu muet – en voyant les autres événements de la même journée, – il te trouve dans les rangs épais des Norwégiens, – impassible devant tous ces spectres étranges – que tu fais toi-même. Aussi pressés que la parole, – les courriers succédaient aux courriers, et chacun d'eux – apportait les éloges de ta grande lutte pour son royaume, – et les versait à ses pieds.

ANGUS.

Nous sommes envoyés – pour te transmettre les remerciments de notre royal maître : – chargés seulement de t'introduire près de lui, et non de te récompenser.

ROSSE.

– Et, comme arrhes d'un plus grand honneur, – il m'a dit de t'appeler, de sa part, thane de Cawdor. – Salut donc, digne thane, sous ce titre nouveau, – car il est à toi !

BANQUO.

Quoi donc ! le diable peut-il dire vrai ?

MACBETH.

– Le thane de Cawdor vit. Pourquoi m'habillez-vous – de manteaux empruntés ?

ANGUS.

Celui qui était thane de Cawdor vit encore ; – mais un lourd jugement pèse sur cette vie – qu'il a mérité de perdre. – S'est-il ligué avec ceux de Norwége, – ou a-t-il appuyé les rebelles par des secours – et des encouragements cachés ; ou bien a-t-il avec ces deux ennemis travaillé – au naufrage

de son pays? je ne sais pas : — mais le crime de haute trahison prouvé et avoué — a causé sa chute.

MACBETH, à part.

Glamis, et thane de Cawdor! — Le plus grand est encore à venir!

Haut, à Angus.

Merci de votre peine.

Bas, à Banquo.

— N'espérez-vous pas que vos enfants seront rois, — puisque celles qui m'ont donné le titre de Cawdor — ne leur ont pas promis moins qu'un trône?

BANQUO, bas à Macbeth.

— Cette croyance, une fois au fond de votre cœur, — pourrait bien vous allumer à prendre la couronne, — plus haute que le titre de Cawdor. Mais c'est étrange. — Souvent, pour nous attirer à notre perte, — les instruments des ténèbres nous disent des vérités; — ils nous séduisent par des riens inoffensifs, pour nous pousser en traître — à des conséquences plus profondes.

A Rosse et à Angus.

— Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH, à part.

— Voilà deux vérités de dites, — heureux prologues à ce drame gros — d'un dénoûment impérial.

A Rosse et à Angus.

Merci, Messieurs.

A part.

— Cette sollicitation surnaturelle — ne peut être mauvaise, ne peut être bonne.... Si elle est mauvaise, — pourquoi m'a-t-elle donné un gage de succès, — en commençant par une vérité? Je suis thane de Cawdor. — Si elle est bonne, pourquoi cédé-je à une suggestion — dont l'épouvantable image fait que mes cheveux se dressent — et que mon cœur immobile se heurte contre mes côtes, — malgré les lois de

la nature? Ce qui effraie — est moins horrible, présent, qu'imaginaire. — Ma pensée, où le meurtre n'est encore que fantastique, — ébranle à ce point ma faible nature d'homme, que la vie — y est étouffée par une supposition : et rien n'est pour moi — que ce qui n'est pas.

BANQUO.

Voyez en quelle extase est notre compagnon.

MACBETH.

— Si la chance veut me faire roi, eh bien ! la chance peut me couronner — sans que je m'en mêle.

BANQUO.

Les honneurs nouveaux se posent sur lui — comme des habits neufs : ils n'adhéreront à leur moule — que par l'usage.

MACBETH.

Advienne que pourra. — Le temps et l'occasion passent à travers la plus orageuse journée.

BANQUO.

— Digne Macbeth, nous attendons votre bon plaisir.

MACBETH, à Rosse et à Angus.

Excusez-moi : — mon sombre cerveau était travaillé par des choses oubliées. — Bons seigneurs, vos services sont sur ce registre — dont je tournerai chaque jour la feuille pour les lire. — Allons vers le roi.

(A Banquo.)

Pensez à ce qui est arrivé ; et, dans quelque temps, — après un intérim de réflexions, nous nous parlerons — l'un à l'autre à cœur ouvert.

BANQUO.

Très-volontiers.

MACBETH.

— Jusque-là, assez !... Allons, amis !

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Fores. Une chambre dans le palais. Fanfare.] (9).

Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX et leur suite.

DUNCAN.

— A-t-on exécuté Cawdor ? — Ceux que j'en avais chargés ne sont-ils pas de retour ?

MALCOLM.

Mon suzerain, — ils ne sont pas encore revenus, mais j'ai parlé — à quelqu'un qui l'a vu mourir. D'après son rapport, — Cawdor a franchement avoué sa trahison, — imploré le pardon de Votre Altesse et montré — un profond repentir ; rien dans sa vie — ne l'honore plus que la façon dont il l'a quittée : il est mort — en homme qui s'était étudié à mourir, — jetant son bien le plus précieux — comme un futile colifichet.

DUNCAN.

Il n'y a pas d'art — pour découvrir sur le visage les desseins d'une âme : — c'était un gentilhomme sur qui j'avais fondé — une confiance absolue... Oh ! mon noble cousin !

Entrent MACBETH, BANQUO, ROSSE et ANGUS.

A Macbeth.

— Le péché de mon ingratitude me — pesait déjà. Tu es si loin en avant — que la reconnaissance volant à tire d'ailes est lente — à te rattraper. Que n'as-tu mérité moins? — Une juste proportion de remercîments et de récompenses — m'eût été possible ! Tout ce qu'il me reste à dire, — c'est qu'il t'est dû plus que je ne puis te payer.

MACBETH.

— L'obéissance et la loyauté que je vous dois — se paient

elles-mêmes en agissant. Le rôle de Votre Altesse — est de recevoir nos devoirs ; et nos devoirs — sont, pour votre trône et pour l'État, des enfants, des serviteurs — qui ne font que le juste en faisant tout — consciencieusement pour votre bonheur et votre gloire.

DUNCAN, à Macbeth.

Sois le bienvenu ici ! — Je viens de te planter, et je travaillerai — à te faire parvenir à la plus haute croissance.

A Banquo.

Noble Banquo, — tu n'as pas moins mérité, et il faut qu'on sache — tout ce que tu as fait. Laisse-moi t'embrasser — et te tenir sur mon cœur.

BANQUO.

Si j'y jette racine, — la récolte sera pour vous.

DUNCAN.

Ma joie exubérante, — débordant dans sa plénitude, cherche à se déguiser — en larmes de tristesse. Mes fils, mes parents, vous, thanes, — et vous, les plus près d'eux en dignité, sachez — que nous voulons léguer notre empire à — notre aîné, Malcolm, que nous nommons à l'avenir — prince de Cumberland. Ces honneurs, — à lui conférés, ne doivent pas être isolés, — mais les signes nobiliaires brilleront, comme des étoiles, — sur tous ceux qui les méritent. Partons pour Inverness, — que je m'unisse plus étroitement à vous.

MACBETH.

— Le loisir que je n'emploie pas pour vous est fatigue. — Je serai moi-même votre courrier, et je rendrai joyeuse — ma femme en lui apprenant votre approche. — Je prends humblement congé de vous.

DUNCAN.

Mon digne Cawdor !

MACBETH, à part.

— Le prince de Cumberland ! Voilà une marche — que je

dois franchir sous peine de tomber, — car elle est en travers de mon chemin. Étoiles, cachez vos feux! — Que la lumière ne voie pas mes sombres et profonds désirs! — Que l'œil se ferme sur le geste! Et pourtant — puissé-je voir accomplie la chose dont l'œil s'effraie!

Il sort.

DUNCAN.

— C'est vrai, digne Banquo, il est aussi vaillant que tu le dis. — Je me nourris des éloges qu'il reçoit; — c'est un banquet pour moi. Suivons-le, lui — dont le zèle nous a devancé pour nous préparer la bienvenue. — C'est un parent sans égal. —

Fanfares Ils sortent.

SCÈNE V.

[Inverness. Une salle dans le château de Macbeth.] (10).

Entre lady MACBETH, lisant une lettre.

LADY MACBETH.

« Elles sont venues à ma rencontre au jour du succès, et » j'ai appris par la révélation qui s'est accomplie qu'elles ont » en elles une connaissance plus qu'humaine. Quand je » brûlais du désir de les questionner plus à fond, elles sont » devenues l'air même, dans lequel elles se sont évanouies. » J'étais encore immobile dans l'extase de l'étonnement, » quand sont arrivés des messagers du roi qui m'ont pro» clamé thane de Cawdor, titre dont venaient de me saluer » les sœurs prophétiques, en m'ajournant aux temps à venir » par ces mots : *Salut à toi, qui seras roi!* J'ai trouvé bon » de te raconter cela, compagne chérie de ma grandeur, afin » que tu ne perdes pas ta part légitime de joie, dans l'igno» rance de la grandeur qui t'est promise. Garde cela dans » ton cœur, et adieu! » —

— Tu es Glamis et Cawdor, et tu seras — ce qu'on t'a promis... Mais je me défie de ta nature : — elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine — pour que tu saisisses le plus court chemin. Tu veux bien être grand ; — tu as de l'ambition, mais pourvu — qu'elle soit sans malaise. Ce que tu veux fièrement, — tu le veux saintement; tu ne voudrais pas tricher, — et tu voudrais bien mal gagner. Ce que tu veux, noble Glamis, — te crie : « Fais ceci pour m'avoir. » — Tu as plutôt la peur de l'action — que le désir de l'inaction. Accours ici, — que je verse mon énergie dans ton oreille, — et que ma langue valeureuse chasse — tout ce qui t'écarte du cercle d'or — dont le destin et une puissance surnaturelle — semblent t'avoir couronné.

Entre UN SERVITEUR.

Quelles nouvelles apportez-vous?

LE SERVITEUR.

— Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Tu es fou de dire cela. — Est-ce que ton maître n'est pas avec lui? Si cela était, — il m'aurait avertie de faire des préparatifs.

LE SERVITEUR.

— La chose est certaine, ne vous en déplaise; notre thane approche; — il s'est fait devancer par un de mes camarades — qui, hors d'haleine et presque mort, a eu à peine la force — d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Qu'on prenne soin de lui; — il apporte une grande nouvelle.

Le serviteur sort.

LADY MACBETH, seule, continuant.

Le corbeau lui-même s'est enroué — à croasser l'entrée fatale de Duncan — sous mes créneaux. Venez, venez, esprits —

qui escortez les pensées de mort! Désexez-moi, — et, du crâne au talon, remplissez-moi toute — de la plus atroce cruauté. Épaississez mon sang, — fermez en moi tout accès, tout passage au remords; — qu'aucun retour compatissant de la nature — n'ébranle ma volonté farouche et ne mette le holà — entre elle et l'exécution! Venez à mes mamelles de femme, — et changez mon lait en fiel, vous, ministres du meurtre, quel que soit le lieu où, invisibles substances, — vous aidiez aux méchancetés de la nature. Viens, nuit épaisse, — et enveloppe-toi de la plus sombre fumée de l'enfer : — que mon couteau aigu ne voie pas la blessure qu'il va faire; — et que le ciel ne puisse pas m'apercevoir à travers le drap des ténèbres, — et me crier : Arrête! arrête!

Entre MACBETH.

LADY MACBETH, continuant.

Grand Glamis! Digne Cawdor! — plus grand que tout cela par le salut futur! — Ta lettre m'a transportée au delà — de ce présent ignorant, et je ne vis plus — que dans l'avenir.

MACBETH.

Cher amour, — Duncan arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

— Et quand repart-il?

MACBETH.

Demain;... c'est son intention.

LADY MACBETH.

Oh! jamais — le soleil ne verra ce demain! — Votre visage, mon thane, est comme un livre où les hommes — peuvent lire d'étranges choses.... Pour tromper le monde, — paraissez comme le monde : ayez la cordialité dans le regard, — dans le geste, dans la voix; ayez l'air de la fleur innocente, — mais soyez le serpent qu'elle couvre. Il faut

pourvoir — à celui qui va venir ; c'est moi que vous chargerez — de dépêcher la grande affaire de cette nuit — qui, pour toutes les nuits et tous les jours à venir, — nous assurera une souveraineté exclusive et l'empire absolu.

MACBETH.

— Nous en reparlerons.

LADY MACBETH.

Ayez seulement le front serein : — il faut toujours craindre de changer de visage. — Pour le reste, laissez-moi faire.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Devant le château. Hautbois.]

Les serviteurs de Macbeth font la haie. Entrent DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSSE, ANGUS et la suite.

DUNCAN.

— La position de ce château est charmante : l'air — pénètre légèrement et doucement — nos sens délicats.

BANQUO.

Cet hôte de l'été, — le martinet, hanteur des temples, prouve, — par sa chère présence, que l'haleine du ciel — embaume amoureusement ces lieux ; pas de saillie, de frise, — d'arc-boutant, de coin favorable, où cet oiseau — n'ait suspendu son lit et son berceau fécond. — J'ai observé qu'où cet oiseau habite et multiplie, — l'air est très-pur.

Entre LADY MACBETH.

DUNCAN.

Voyez! voyez! notre honorable hôtesse! — L'amour qui nous poursuit a beau nous déranger parfois : — nous le remercions d'être l'amour. C'est vous dire — qu'il vous

faut demander à Dieu de nous bénir pour vos peines, – et nous remercier de vous déranger.

LADY MACBETH.

Tous nos services, – fussent-ils en tout point doublés et quadruplés, – seraient une pauvre et solitaire offrande, comparés – à cette masse profonde d'honneurs dont – Votre Majesté accable notre maison. Vos bienfaits passés, – et les dignités récentes que vous y avez ajoutées, – feront de nous des ermites voués à prier pour vous.

DUNCAN.

Où est le thane de Cawdor? – Nous courions après lui, dans l'intention – d'être son maréchal des logis, mais il est bon cavalier, – et son grand amour, aussi excitant que l'éperon, l'a amené – avant nous chez lui. Belle et noble hôtesse, – nous sommes votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos serviteurs – regardent leur existence même et tout ce qui est à eux comme un dépôt – dont ils doivent compte à Votre Altesse, – et qu'ils sont toujours prêts à vous restituer.

DUNCAN.

Donnez-moi votre main; – conduisez-moi à mon hôte: nous l'aimons grandement – et nous lui continuerons nos faveurs. – Hôtesse, avec votre permission!

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Une chambre dans le château. Hautbois et torches.]

UN ECUYER tranchant et des VALETS faisant le service et portant des plats entrent et traversent le théâtre. Puis entre MACBETH.

MACBETH.

– Si, une fois fait, c'était fini, il serait bon – que ce fût

vite fait. Si l'assassinat - pouvait arrêter les conséquences, et, une fois terminé, — assurer le succès; si ce coup — pouvait être tout et la fin de tout, ici-bas, — rien qu'ici-bas, sur le banc de sable, sur l'îlot où nous sommes; — je me jetterais tête baissée dans la vie à venir. Mais ces actes-là — ont ici-bas leur punition. Les leçons sanglantes — que nous enseignons reviennent, une fois apprises, — châtier le précepteur. La justice à la main impartiale — présente la coupe empoisonnée par nous — à nos propres lèvres.... Il est ici sous une double sauvegarde : — d'abord, je suis son parent et son sujet, — deux raisons puissantes contre l'action; ensuite, je suis son hôte : — à ce titre, je devrais fermer la porte au meurtrier, — loin de porter moi-même le couteau. Et puis, ce Duncan — a usé si doucement de son pouvoir, il a été — si pur dans ses hautes fonctions, que ses vertus — viendraient, comme des anges, la trompette à la bouche, dénoncer — le crime damné qui l'aurait fait disparaître. — Et la pitié, pareille à un nouveau-né tout nu — qui chevauche sur l'ouragan, ou à un chérubin céleste — qui monte les coursiers invisibles de l'air, — soufflerait l'horrible action dans les yeux de tous — et ferait couler des larmes qui noieraient le vent... Je n'ai, — pour presser les flancs de ma volonté, que l'éperon — d'une ambition qui prend trop d'élan — et ne peut s'asseoir en selle... Eh bien ! quoi de nouveau ?

Entre Lady MACBETH.

LADY MACBETH.

— Il a presque soupé : pourquoi avez-vous quitté la salle ?

MACBETH.

— M'a-t-il demandé ?

LADY MACBETH.

Ne le savez-vous pas ?

MACBETH.

— Nous n'irons pas plus loin dans cette affaire. — Il vient de m'honorer ; et j'ai acheté — de toutes les classes du peuple une réputation dorée — qu'il convient de porter maintenant dans l'éclat de sa fraîcheur, — et non de jeter sitôt de côté.

LADY MACBETH.

Était-elle donc ivre l'espérance — dans laquelle vous vous drapiez? a-t-elle dormi depuis? — et ne fait-elle que se réveiller pour verdir et pâlir ainsi — devant ce qu'elle contemplait si volontiers? Désormais, — je ferai le même cas de ton amour. As-tu peur — d'être dans tes actes et dans ta résolution le même — que dans ton désir? Voudrais-tu avoir — ce que tu estimes être l'ornement de la vie, — et vivre couard dans ta propre estime, — laissant un *je n'ose pas* suivre un *je voudrais*, — comme le pauvre chat du proverbe (11)?

MACBETH.

Paix ! je te prie. — J'ose tout ce qui sied à un homme : — qui ose au delà n'en est plus un.

LADY MACBETH.

Quelle bête a donc été cause — que vous m'avez jeté ce projet en tête? — Quand vous l'avez osé, vous étiez un homme ; — maintenant, soyez plus que vous n'étiez, vous — n'en serez que plus homme. Ni l'occasion ni le lieu — ne s'offraient alors, et vous vouliez pourtant les créer tous deux. — Ils se sont créés d'eux-mêmes, et voilà que leur concours — vous anéantit. J'ai allaité, et je sais — combien j'aime tendrement le petit qui me tette : — eh bien ! au moment où il souriait à ma face, — j'aurais arraché le bout de mon sein de ses gencives sans os, — et je lui aurais fait jaillir la cervelle, si je l'avais juré — comme vous avez juré ceci !

MACBETH.

Si nous allions échouer?

LADY MACBETH.

Nous, échouer? — Vissez seulement votre courage au point résistant, — et nous n'échouerons pas. Lorsque Duncan sera endormi, — et le rude voyage d'aujourd'hui va l'inviter bien vite — à un somme profond... j'aurai raison — de ses deux chambellans avec du vin et de l'ale, — à ce point que la mémoire, gardienne de leur cervelle, — ne sera que fumée, et le récipient de leur raison — qu'un alambic. Quand le sommeil du porc — tiendra gisant, comme une mort, leur être submergé, — que ne pourrons-nous, vous et moi, exécuter — sur Duncan sans défense? qui nous empêche de prendre — ses officiers pour éponges et de jeter sur eux l'accusation — de ce grand meurtre?

MACBETH.

N'enfante que des fils! — car ta nature intrépide ne doit former — que des hommes... Ne sera-t-il pas admis par tous, — quand nous aurons marqué de sang ses deux — chambellans et employé leurs propres poignards, — que ce sont eux qui ont fait la chose?

LADY MACBETH.

Qui osera admettre le contraire, — quand nous ferons rugir notre douleur et nos lamentations — sur sa mort?

MACBETH.

Me voilà résolu : je vais tendre — tous les ressorts de mon être vers cet acte terrible. — Allons, et jouons notre monde par la plus sereine apparence. — Un visage faux doit cacher ce que sait un cœur faux.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Cour dans l'intérieur du château.]

Entrent BANQUO et FLÉANCE précédés d'un SERVITEUR portant un flambeau.

BANQUO.

— Où en est la nuit, enfant?

FLÉANCE.

— La lune est couchée ; je n'ai pas entendu l'horloge.

BANQUO.

— Elle se couche à minuit.

FLÉANCE.

Je crois qu'il est plus tard, Monsieur.

BANQUO.

— Tiens ; prends mon épée... Le ciel fait de l'économie, — il a éteint toutes ses chandelles... Emporte ça aussi. — La sommation du sommeil pèse sur moi comme du plomb, — et pourtant je ne voudrais pas dormir. Puissances miséricordieuses, — réprimez en moi les pensées maudites auxquelles notre nature — donne accès dans le repos !... Donne-moi mon épée.

Entrent MACBETH et un SERVITEUR qui porte un flambeau.

— Qui va là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO.

— Quoi ! Monsieur, pas encore au lit? Le roi est couché. — Il a été d'une bonne humeur rare, et il — a fait de grandes largesses à vos gens. Il présente ce diamant à votre femme, — comme à la plus aimable hôtesse ; et il s'est retiré — dans un contentement inexprimable.

MACBETH.

N'étant pas préparée, — notre hospitalité a été assujettie au défaut de moyens ; — sans cela, elle se fût exercée largement.

BANQUO.

Tout est bien... — J'ai rêvé, la nuit dernière, des trois sœurs fatales : — pour vous elles se sont montrées assez véridiques.

MACBETH.

Je n'y pense plus. — Cependant, quand nous aurons une heure à notre service, — nous devrions causer de cette affaire, — si vous y consentez.

BANQUO.

A votre convenance.

MACBETH.

— Si vous vous rattachez à mes vues, le moment venu... — vous y gagnerez de l'honneur.

BANQUO.

Pourvu que je ne le perde pas — en cherchant à l'augmenter, et que je garde toujours — ma conscience libre et ma loyauté nette, — je me laisse conseiller.

MACBETH.

Bonne nuit, en attendant.

BANQUO.

— Merci, Monsieur. Même souhait pour vous.

Sort Banquo.

MACBETH, au serviteur.

— Va dire à ta maîtresse que, quand ma boisson sera prête, — elle frappe sur la cloche. Va te mettre au lit.

Sort le serviteur.

MACBETH, seul.

— Est-ce un poignard que je vois là devant moi, — la poignée vers ma main? Viens, que je te saisisse! — Je ne te tiens pas, et pourtant je te vois toujours. — N'es-tu pas,

vision fatale, sensible — au toucher, comme à la vue? ou n'es-tu — qu'un poignard imaginaire, fausse création — sortie d'un cerveau brûlant? — Je te vois pourtant, aussi palpable en apparence — que celui que je tire en ce moment. — Tu m'indiques le chemin que j'allais prendre, — et tu es bien l'instrument que j'allais employer. — Ou mes yeux sont les jouets de mes autres sens, — ou seuls ils les valent tous. Je te vois toujours, — et, sur ta lame et sur ton manche, des gouttes de sang — qui n'y étaient pas tout à l'heure... Mais non, rien de pareil ; — c'est cette sanglante affaire qui prend forme — ainsi à ma vue... Maintenant, sur la moitié de ce monde — la nature semble morte, et les mauvais rêves abusent — le sommeil sous ses rideaux ; la sorcellerie offre — ses sacrifices à la pâle Hécate ; et le meurtre décharné, — éveillé par le loup, sa sentinelle, — dont le hurlement est son cri d'alerte, suit d'un pas furtif — la route oblique du ravisseur Tarquin, et marche — à son projet comme un spectre... Toi, terre solide et ferme, — n'entends point mes pas, quelque chemin qu'ils prennent, — de peur que tes pierres mêmes ne jasent de mon approche — et ne ravissent au temps cette horrible occasion — qui la favorise... Tandis que je menace, l'autre vit. — Les mots jettent un souffle trop froid sur le feu de l'action.

La cloche sonne.

— J'y vais, et c'est fait ; la cloche m'invite. — Ne l'entends pas, Duncan, car c'est le glas — qui t'appelle au ciel ou en enfer.

Il sort.

Entre Lady MACBETH.

LADY MACBETH.

— Ce qui les a rendus ivres m'a rendue hardie. — Ce qui les a éteints m'a mise en flamme. — Écoutez ! Paix ! C'est le hibou qui a crié, — fatal carillonneur qui donne le plus

sinistre bonsoir. – Il y est; les portes sont ouvertes, – et les grooms gorgés se moquent de leur office par des ronflements. – J'ai drogué leur potion du soir (12), – si bien que la mort et la nature disputent entre elles – s'ils vivent ou s'ils meurent.

MACBETH, apparaissant au fond du théâtre.

– Qui est là?... Holà!

Il disparaît.

LADY MACBETH.

– Hélas! j'ai peur qu'ils ne se soient éveillés – et que ce ne soit pas fait : la tentative, sans le succès, – nous perd. Écoutons. J'avais disposé leurs poignards: – il a dû forcément les trouver... S'il n'avait pas ressemblé – dans son sommeil à mon père, j'aurais fait la chose... Mon mari!

Entre MACBETH.

MACBETH.

– J'ai fait l'action... N'as-tu pas entendu un bruit?

LADY MACBETH.

– J'ai entendu le hibou huer et le grillon crier. – N'avez-vous pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

A l'instant même.

MACBETH.

– Quand je descendais?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute! – Qui couche dans la seconde chambre?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, regardant ses mains.

— Voilà un triste spectacle.

LADY MACBETH.

— Stupide pensée, de dire : triste spectacle!

MACBETH.

— Il y en a un qui a ri dans son sommeil — et un qui a crié : Au meurtre! Si bien qu'ils se sont éveillés l'un l'autre. — Je me suis arrêté en les écoutant; mais ils ont dit leurs prières, — et se sont remis à dormir.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés ensemble.

MACBETH.

— L'un a crié : Dieu nous bénisse! et l'autre : Amen! — comme s'ils m'avaient vu avec ces mains de bourreau. — Écoutant leur frayeur, je n'ai pu dire : Amen! — quand ils ont dit : Dieu nous bénisse!

LADY MACBETH.

Ne vous préoccupez pas de cela.

MACBETH.

— Mais pourquoi n'ai-je pas pu prononcer Amen? — J'avais grand besoin de bénédiction, et le mot Amen — s'est arrêté dans ma gorge!

LADY MACBETH.

On ne doit pas penser à ces actions-là — de cette façon : ce serait à nous rendre fous.

MACBETH.

— Il m'a semblé entendre une voix crier : « Ne dors plus!
» — Macbeth a tué le sommeil, le sommeil innocent, — le
» sommeil qui trame l'écheveau débrouillé du souci, le
» sommeil, — mort de la vie de chaque jour, bain du tra-
» vail douloureux, — baume des âmes blessées, second ser-
» vice fourni par la grande nature, — aliment suprême du
» banquet de la vie. »

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire?

MACBETH.

- Et cette voix criait toujours par toute la maison : Ne dors plus ! — Glamis a tué le sommeil ; et aussi Cawdor — ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus.

LADY MACBETH.

— Qui donc criait ainsi ? Ah ! digne thane, — vous débandez votre noble courage jusqu'à ces rêveries — d'un cerveau malade. Allez chercher de l'eau, — et lavez votre main de cette tache accusatrice. — Pourquoi n'avez-vous pas laissé à leur place ces poignards ? — Il faut qu'ils restent là-haut : allez les reporter ; — et barbouillez de sang les chambellans endormis.

MACBETH.

Je n'irai plus ; — j'ai peur de penser à ce que j'ai fait. — Regarder cela encore ! je n'ose pas !

LADY MACBETH.

Faible de volonté ! — Donne-moi les poignards. Les dormants et les morts — ne sont que des images ; c'est l'œil de l'enfance — qui s'effraie d'un diable peint. S'il saigne, — je dorerai de son sang la figure de ses gens, — car il faut qu'ils semblent coupables.

Elle sort. On entend frapper derrière le théâtre.

MACBETH.

De quel côté frappe-t-on ? — Dans quel état suis-je donc, que le moindre bruit m'effare ?

Regardant ses mains.

- Quelles sont ces mains-là ? Ah ! elles m'arrachent les yeux. — Tout l'océan du grand Neptune suffira-t-il à nettoyer — ce sang de ma main ? Non, c'est plutôt ma main — qui donnerait son incarnat aux mers immenses, — en faisant de leurs eaux vertes un flot rouge.

Rentre Lady MACBETH.

LADY MACBETH.

— Mes mains ont la couleur des vôtres; mais j'aurais honte — d'avoir le cœur aussi blême.

On frappe.

J'entends frapper — à l'entrée du sud. Retirons-nous dans notre chambre. — Un peu d'eau va nous laver de cette action. — Comme c'est aisé, voyez donc! Votre résolution — vous a laissé en route.

On frappe.

Écoutez! on frappe encore. — Mettez votre robe de nuit, de peur qu'un accident ne nous appelle — et ne montre que nous avons veillé. Ne vous perdez pas — si misérablement dans vos pensées.

MACBETH.

— Connaître ce que j'ai fait! Mieux vaudrait ne plus me connaître!

On frappe.

— Éveille Duncan avec ton tapage! Je voudrais que tu le pusses. —

Ils sortent.

Entre UN PORTIER.

On frappe derrière le théâtre.

LE PORTIER.

Voilà qui s'appelle frapper! Un homme qui serait portier de l'enfer serait habitué à tourner la clef!

On frappe.

Frappe, frappe, frappe!... Qui est là, au nom de Belzébuth?... C'est un fermier qui s'est pendu à force d'attendre une bonne récolte... Il fallait venir à l'heure; mettez-vous force mouchoirs autour de vous; car vous allez suer ici pour la peine.

On frappe.

Frappe, frappe : qui est là, au nom de l'autre diable? Ma foi, ce doit être un casuiste qui pouvait jurer indifféremment par un des plateaux contre l'autre, et qui, après avoir commis suffisamment de trahisons pour l'amour de Dieu, n'a pas pu cependant équivoquer avec le ciel. Oh ! entrez, maître casuiste.

On frappe.

Frappe, frappe, frappe : qui est là? Ma foi, c'est un tailleur anglais venu ici pour avoir volé sur un haut de chausses français. Entrez, tailleur, vous pourrez chauffer ici votre fer à repasser.

On frappe.

Frappe, frappe. Jamais en repos! Qui êtes-vous?... Décidément, cette place est trop froide pour un enfer. Je ne veux plus être le portier du diable. Je me croirais obligé d'ouvrir aux gens de toutes professions qui s'en vont par un chemin fleuri de primevères au feu de joie éternel.

On frappe.

Tout à l'heure, tout à l'heure. N'oubliez pas le portier, je vous prie.

Il ouvre la porte.

MACDUFF et LENOX entrent.

MACDUFF.

- Il était donc bien tard, l'ami, quand tu t'es mis au lit, -- que tu restes couché si tard? —

LE PORTIER.

Ma foi, Monsieur, nous avons vidé les brocs jusqu'au second chant du coq ; et le boire, Monsieur, est le grand provocateur de trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont les trois choses que le boire provoque spécialement?

LE PORTIER.

Le nez rouge, le sommeil et l'urine. Quant à la paillar-

dise, Monsieur, il la provoque et la réprime; il provoque le désir et empêche l'exécution. On peut donc dire que le boire excessif est le casuiste de la paillardise : il la crée et la détruit; il l'excite et la repousse; il la stimule et la décourage; il la met en érection et pas en érection; pour conclusion, il la mène à un sommeil équivoque et l'abandonne, en lui donnant le démenti.

MACDUFF.

Je crois que le boire t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Oui, Monsieur, un démenti par la gorge. Mais je le lui ai bien rendu; car, étant, je crois, plus fort que lui, bien qu'il m'ait tenu quelque temps les jambes, j'ai trouvé moyen de m'en débarrasser.

MACDUFF.

— Ton maître est-il levé? — Nos coups de marteau l'ont éveillé. Le voici.

MACBETH entre.

LENOX.

— Bonjour, noble seigneur.

MACBETH.

Bonjour à tous deux.

MACDUFF.

— Le roi est-il levé, digne thane?

MACBETH.

Pas encore.

MACDUFF.

— Il m'a ordonné de venir le voir de bon matin; — j'ai presque laissé échapper l'heure.

MACBETH.

Je vais vous mener à lui.

MACDUFF.

— C'est un embarras plein de charme pour vous, je le sais ; — mais pourtant c'en est un.

MACBETH.

— Le plaisir d'un travail en guérit la peine. — Voici la porte.

MACDUFF.

Je prendrai la liberté d'entrer; — c'est une prescription de mon service.

Sort Macduff.

LENOX.

Le roi s'en va-t-il — d'ici aujourd'hui ?

MACBETH.

Oui : il l'a ainsi décidé.

LENOX.

— La nuit a été extraordinaire. Là où nous couchions, — les cheminées ont été renversées par le vent ; on a, dit-on, — entendu des lamentations dans l'air, d'étranges cris de mort — et des voix prophétisant avec un accent terrible — d'affreux embrasements et des événements confus — nouvellement éclos à ce temps de malheur. — L'oiseau obscur a glapi toute la nuit. — On dit même que la terre avait la fièvre et a tremblé.

MACBETH.

— Ç'a été une rude nuit.

LENOX.

— Ma jeune mémoire ne m'en rappelle pas — une pareille.

Rentre MACDUFF.

MACDUFF.

— O horreur ! horreur ! horreur ! — Il n'est ni langue ni cœur qui puisse te concevoir ou te nommer !

MACBETH ET LENOX.

— Qu'y a-t-il ?

MACDUFF.

— Le chaos vient de faire son chef-d'œuvre. — Le meurtre le plus sacrilége a ouvert de force — le temple sacré du Seigneur et en a volé — la vie qui l'animait.

MACBETH.

Que dites-vous? la vie?

LENOX.

— Voulez-vous parler de Sa Majesté?

MACDUFF.

— Entrez dans la chambre et aveuglez-vous — devant une nouvelle Gorgone... Ne me dites pas de parler : — voyez, et alors parlez vous-mêmes.

Sortent Macbeth et Lenox.

Éveillez-vous! — Éveillez-vous! Sonnez la cloche d'alarme... Au meurtre! trahison! — Banquo! Donalbain! Malcolm! éveillez-vous! — Secouez sur le duvet ce sommeil, contrefaçon de la mort, - et regardez la mort elle-même... Debout, debout, et voyez — une image du jugement dernier... Malcolm! Banquo! — levez-vous comme de vos tombeaux et avancez comme des spectres — pour être à l'avenant de cette horreur!... Sonnez la cloche.

La cloche sonne.

Entre lady MACBETH.

LADY MACBETH.

Que se passe-t-il? — Pourquoi cette fanfare sinistre convoque-t-elle — les dormeurs de la maison? parlez! parlez!

MACDUFF.

O douce dame! — vous n'êtes pas faite pour entendre ce que je puis dire... — Ce récit, fait aux oreilles d'une femme, — la tuerait en y tombant...

Entre BANQUO.

— O Banquo! Banquo! notre royal maître assassiné!

LADY MACBETH.

— Quel malheur! hélas! dans notre maison!

BANQUO.

Malheur trop cruel, n'importe où. — Cher Duffe, démens-toi, par grâce, — et dis que cela n'est pas.

Rentrent MACBETH et LENOX.

MACBETH.

— Que ne suis-je mort une heure avant cet événement? — J'aurais eu une vie bénie. Dès cet instant, — il n'y a plus rien de sérieux dans ce monde mortel : — tout n'est que hochet. La gloire et la grâce sont mortes; — le vin de la vie est tiré, et cette cave — n'a plus que de la lie à offrir.

Entrent MALCOLM et DONALBAIN.

DONALBAIN.

— Quel malheur y a-t-il?

MACBETH.

Vous en êtes, et vous ne le savez pas, — la plus haute victime : la fontaine de votre sang — est tarie, tarie dans sa source.

MACDUFF.

— Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh! par qui?

LENOX.

— Par les gens de sa chambre, suivant toute apparence. — Leurs mains et leurs visages étaient tout marqués de sang, — ainsi que leurs poignards que nous avons trouvés, non essuyés, — sur leur oreiller. Ils avaient l'œil fixe et l'air hagard. — A les voir, on ne leur eût confié la vie de personne.

MACBETH.

— Oh! pourtant je me repens du mouvement de fureur — qui me les a fait tuer!

MACDUFF.

Pourquoi les avez-vous tués?

MACBETH.

— Qui peut être sage et éperdu, calme et furieux, — loyal et neutre à la fois? Personne. — La vivacité de mon dévouement violent — a devancé la raison plus lente. Ici gisait Duncan ; — le sang galonnait de ses dorures sa peau argentée, — et ses blessures béantes semblaient une brèche à la nature faite — pour l'entrée dévastatrice de la ruine. Là étaient les meurtriers, — teints des couleurs de leur métier; à leurs poignards — les caillots faisaient une gaîne hideuse. Quel est donc l'être qui, —ayant un cœur pour aimer et du courage au cœur, — eût pu s'empêcher de prouver alors son amour?

LADY MACBETH.

A l'aide! Emmenez-moi d'ici.

MACDUFF.

— Prenez soin de Madame!

MALCOLM.

Pourquoi gardons-nous le silence, — nous qui avons ici une affaire personnelle à évoquer?

DONALBAIN.

— Pourquoi parlerions-nous ici — où la fatalité, cachée dans un trou de vrille, — peut se ruer sur nous et nous écraser? Fuyons; nos larmes — ne sont pas encore brassées.

MALCOLM.

Et notre désespoir — n'est pas en mesure d'agir.

BANQUO.

Prenez soin de Madame.

On emporte lady Macbeth.

— Puis, quand nous aurons couvert nos frêles nudités — pour qui l'air libre est un danger, réunissons-nous — et questionnons ce sanglant exploit — pour le mieux connaître. Les craintes et les doutes nous agitent. — Moi, je me mets dans la main immense de Dieu, prêt — à combattre de là les prétentions encore ignorées — d'une criminelle trahison.

MACDUFF.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous.

MACBETH.

— Revêtons vite une tenue virile, — et réunissons-nous dans la grande salle.

TOUS.

C'est convenu.

Tous sortent, excepté Malcolm et Donalbain.

MALCOLM.

— Que voulez-vous faire? Ne nous associons pas avec eux : — montrer une douleur non sentie est un rôle — aisé pour l'homme faux. J'irai en Angleterre.

DONALBAIN.

— Moi, en Irlande. En séparant nos fortunes, — nous serons plus en sûreté. Ici — il y a des poignards dans les sourires : le plus près de notre sang — est le plus près de le verser.

MALCOLM.

La flèche meurtrière qui a été lancée — n'est pas tombée encore : et le parti le plus sûr pour nous — est de nous mettre hors de portée. Ainsi, à cheval ! — ne soyons pas scrupuleux sur les adieux, — mais allons-nous-en. Le vol qui consiste à se dérober — est permis quand il n'y a plus de merci à attendre.

SCÈNE IX.

[Hors du château.]

Entrent ROSSE et un VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

— J'ai la mémoire nette de soixante-dix années ; — dans l'espace de ce temps, j'ai vu — des heures terribles et des choses étranges ; mais cette nuit sinistre — rend puéril tout ce que j'ai vu.

ROSSE.

Ah! bon père, — tu vois, les cieux, troublés par l'acte de l'homme, — en menacent le sanglant théâtre. D'après l'horloge, il est jour, — et pourtant une nuit noire étouffe le flambeau voyageur. — Est-ce la victoire de la nuit ou la pudeur du jour qui fait — qu'au lieu des baisers de la lumière vivante, le linceul — des ténèbres couvre la face de la terre?

LE VIEILLARD.

Cela est contre nature, — comme l'action qui a été commise. Mardi dernier, — un faucon, planant dans toute la fierté de son essor, — a été saisi au vol et tué par un hibou chasseur de souris.

ROSSE.

— Et, chose étrange et certaine, les chevaux de Duncan, — si beaux, si agiles, ces mignons de leur race, — sont redevenus sauvages, ont brisé leurs stalles et se sont échappés, — résistant à toute obéissance comme s'ils allaient — faire la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils se sont mangés.

ROSSE.

— Oui, au grand étonnement de mes yeux, — je l'ai vu. Voici le bon Macduff.

Entre MACDUFF.

— Comment va le monde à présent, Monsieur?

MACDUFF.

— Quoi! ne le voyez-vous pas?

ROSSE.

— Sait-on qui a commis cette action plus que sanglante?

MACDUFF.

— Ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Hélas! — A quel avantage pouvaient-ils prétendre?

MACDUFF.

Ils ont été subornés; — Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, — se sont dérobés et enfuis : ce qui jette sur eux — les soupçons.

ROSSE.

Encore une chose contre nature! — C'est une ambition extravagante, celle qui dévore ainsi — ses propres moyens d'existence!... Alors il est probable — que la souveraineté va échoir à Macbeth.

MACBETH.

— Il est déjà proclamé et parti pour Scone (14) — où il doit être couronné.

ROSSE.

Où est le corps de Duncan?

MACDUFF.

— Il a été transporté à Colmeskill (15), — dépôt sacré où sont gardés les os — de ses prédécesseurs.

ROSSE.

Allez-vous à Scone?

MACDUFF.

— Non, cousin, je vais à Fife.

ROSSE.

C'est bien, j'irai à Scone.

MACDUFF.

— Soit ! Puissiez-vous y voir les choses se bien passer!... Adieu ! — J'ai peur que nos manteaux neufs ne soient moins commodes que les vieux !

ROSSE, au vieillard.

— Adieu, mon père.

LE VIEILLARD.

— Que la bénédiction de Dieu soit avec vous et avec tous ceux — qui veulent changer le mal en bien et les ennemis en amis !

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Fores. Une salle dans le palais.]

Entre BANQUO.

BANQUO.

— Roi ! Cawdor ! Glamis ! tu possèdes maintenant tout — ce que t'avaient promis les femmes fatales : et j'ai peur — que tu n'aies joué dans ce but un jeu sinistre. Cependant elles ont dit — que ta postérité n'hériterait pas de tout cela, — et que, moi, je serais la racine et le père — d'une foule de rois. Si la vérité est sortie de leur bouche, — ainsi que leurs prophéties sur toi, Macbeth, en sont la preuve éclatante, — pourquoi, véridiques à ton égard, — ne pourraient-elles pas aussi bien être des oracles pour moi — et autoriser mon espoir? Mais, chut! taisons-nous.

Fanfares. Entrent **MACBETH**, en costume de roi, lady **MACBETH**, en costume de reine, **LENOX**, **ROSSE**, **SEIGNEURS**, **DAMES** et **GENS** de la suite.

MACBETH.

— Voici notre principal convive.

LADY MACBETH.

S'il avait été oublié, — c'eût été dans cette grande fête un vide — qui eût tout déparé.

MACBETH.

— Nous donnons ce soir un souper solennel, seigneur ; — j'y sollicite votre présence.

BANQUO.

Que Votre Altesse — me commande. Mon obéissance — est pour toujours attachée à elle par des liens — indissolubles.

MACBETH.

— Montez-vous à cheval cette après-midi?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

— Sans cela, nous vous aurions demandé vos avis, — qui ont toujours été graves et heureux, — en tenant conseil aujourd'hui : nous les prendrons demain. — Irez-vous loin?

BANQUO.

— Assez loin, Monseigneur, pour remplir le temps — d'ici au souper. A moins que mon cheval ne redouble de vitesse, — il faudra que j'emprunte à la nuit — une ou deux de ses heures sombres.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

— Monseigneur, je n'y manquerai pas.

MACBETH.

— Nous apprenons que nos sanguinaires cousins sont réfugiés, — l'un en Angleterre, l'autre en Irlande ; pour ne pas avouer — leur cruel parricide, ils satisfont ceux qui les écoutent — par des fables étranges. Mais nous en parlerons demain, — ainsi que d'une affaire d'État qui réclame également — notre réunion. Vite à cheval, vous, et adieu — jusqu'à votre retour, ce soir ! Fléance va-t-il avec vous ?

BANQUO.

— Oui, Monseigneur : le temps nous presse.

MACBETH.

— Je vous souhaite des chevaux vifs et sûrs ; — et je vous recommande à leurs croupes. — Bon voyage.

Sort Banquo.

— Que chacun soit maître de son temps — jusqu'à sept heures du soir ; pour que la société — n'en soit que mieux venue près de nous, nous resterons seul — jusqu'au souper. Jusque-là, que Dieu soit avec vous !

Sortent lady Macbeth, les seigneurs, les dames, etc.

MACBETH à un serviteur.

— Drôle, un mot ! Ces hommes sont-ils à nos ordres ?

LE SERVITEUR.

— Ils sont là, Monseigneur, à la porte du palais.

MACBETH.

— Amène-les devant nous.

Sort le serviteur.

Être ceci n'est rien ; — il faut l'être sûrement. Nos craintes se fixent — profondément sur Banquo : dans sa royale nature — règne tout ce qui est redoutable. Il est homme à oser beaucoup ; — et au tempérament indomptable de son âme — il joint une sagesse qui guide sa valeur — à un succès sûr. Il est le seul — dont je redoute l'existence, et mon génie — est dominé par le sien, comme, dit-on, — Marc-Antoine l'était par César. Il a apostrophé les sœurs, — quand

elles ont mis sur moi le nom de roi, et il leur a ordonné de lui parler. Alors, de leurs prophéties — elles l'ont salué père d'une race de rois! — Elles m'ont placé sur la tête une couronne infructueuse — et mis au poing un sceptre stérile, — que doit m'arracher une main étrangère, — puisque nul fils ne doit me succéder. S'il en est ainsi, — c'est pour les enfants de Banquo que j'ai souillé mon âme, — pour eux que j'ai tué le gracieux Duncan, — pour eux que j'ai versé le remords dans la coupe de mon repos, pour eux seuls! Mon impérissable joyau, — je l'ai donné à l'ennemi commun du genre humain - pour les faire rois! Les fils de Banquo, rois! — Ah! viens plutôt dans la lice, fatalité, — et provoque-moi à outrance!... Qui est là?..

Rentre le SERVITEUR suivi de DEUX ASSASSINS.

— Maintenant retourne à la porte et restes-y jusqu'à ce que nous appelions.

Sort le serviteur.

N'est-ce pas hier que nous nous sommes parlé?

PREMIER ASSASSIN.

— C'était hier, s'il plaît à Votre Altesse.

MACBETH.

Eh bien! maintenant — avez-vous réfléchi à mes paroles? Sachez que c'est lui qui jusqu'ici a fait votre infortune, tandis que vous en accusiez notre innocente personne. Je vous l'ai démontré — dans notre dernier entretien. Je vous ai prouvé comment vous avez été dupés, contrecarrés, quels étaient les instruments, qui les employait, et mille autres choses qui feraient dire à une moitié d'âme, à un cerveau fêlé : — « Voilà ce qu'a fait Banquo. »

PREMIER ASSASSIN.

Vous nous l'avez fait connaître.

MACBETH.

- Oui; de sorte que j'en suis venu à ce qui est maintenant — l'objet de notre seconde entrevue. Croyez-vous — la

patience à ce point dominante dans votre nature — que vous puissiez laisser passer cela? Êtes-vous évangéliques — au point de prier pour ce brave homme et sa postérité, — lui dont la lourde main vous a courbés vers la tombe — et à jamais appauvris?

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes hommes, mon suzerain.

MACBETH.

— Oui, vous passez pour hommes dans le catalogue; — de même que les limiers, les lévriers, les métis, les épagneuls, les mâtins, — les barbets, les caniches, les chiens-loups, sont désignés tous — sous le nom de chiens; mais un classement supérieur — distingue le chien agile, le lent, le subtil, — le chien de garde, le chien de chasse, chacun — selon les qualités que la bienfaisante nature — lui a départies et qui lui font donner — un titre particulier dans la liste générale — qui les réunit tous. Il en est de même des hommes. — Eh bien! si vous avez une place à part dans le classement, — en dehors des rangs infimes de l'humanité, dites-le; — et alors je confierai à vos consciences un projet — dont l'exécution fera disparaître votre ennemi — et vous ancrera dans notre affection et dans notre cœur, — car nous avons, lui vivant, une santé languissante — qui serait parfaite, lui mort.

SECOND ASSASSIN.

Je suis un homme, mon suzerain, — que les coups avilissants et les rebuffades du monde — ont tellement exaspéré, que je ferais n'importe — quoi pour braver le monde.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi, un homme — tellement épuisé de désastres, tellement tiraillé par la fortune, — que je jouerais ma vie sur un hasard — pour l'améliorer ou la perdre.

MACBETH.

Vous savez — tous deux que Banquo était votre ennemi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est vrai, Monseigneur.

MACBETH.

— Il est aussi le mien, et tellement acharné — que chaque minute de son existence est un coup — qui menace ma vie. Je pourrais — le balayer de ma vue à force ouverte — et mettre l'acte sur le compte de ma volonté; mais je ne dois pas le faire, — par égard pour plusieurs de mes amis qui sont aussi les siens, — et dont je puis garder l'affection pour peu que je pleure la chute — de celui que j'aurai renversé. Voilà pourquoi — j'implore votre assistance; — elle est le masque qui doit, pour mille raisons puissantes, — cacher l'affaire au public.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous exécuterons, — Monseigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Dussent nos vies.....

MACBETH.

— L'ardeur rayonne en vous. Dans une heure, au plus, — je vous désignerai le lieu où vous vous posterez, — je vous ferai connaître le meilleur temps pour l'embuscade, — le moment de la chose. Il faut que ce soit fait ce soir, — à une certaine distance du palais, avec cette idée constante — que j'ai besoin de rester pur. Et — (pour qu'il n'y ait ni accroc ni pièce à l'ouvrage) — Fléance, son fils, qui l'accompagne, — et dont l'absence m'est aussi essentielle — que celle du père, devra embrasser, comme lui, la destinée — de cette heure sombre. Consultez ensemble vos résolutions; — je reviens à vous dans un instant.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Nous sommes résolus, Monseigneur.

MACBETH.

— Je vous rejoins immédiatement; restez dans le palais.

— L'affaire est conclue. Banquo, si ton âme envolée — doit trouver le ciel, elle le trouvera ce soir.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Une autre salle du palais.]

Entrent lady MACBETH et un SERVITEUR.

LADY MACBETH.

— Banquo a-t-il quitté la cour?

LE SERVITEUR.

— Oui, Madame, mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

— Va prévenir le roi que j'attends son bon plaisir — pour lui dire quelques mots.

LE SERVITEUR.

J'y vais, Madame.

Sort le serviteur.

LADY MACBETH.

— On a dépensé tout pour ne rien avoir, — quand on a obtenu son désir sans satisfaction. — Mieux vaut être celui qu'on détruit — que de vivre par sa destruction dans une joie pleine de doutes.

Entre MACBETH.

— Qu'avez-vous, Monseigneur? Pourquoi restez-vous seul, — faisant vos compagnes des plus tristes idées, — et gardant des pensées qui auraient bien dû mourir — avec ceux auxquels elles pensent? Les choses sans remède — ne valent plus la réflexion : ce qui est fait est fait.

MACBETH.

— Nous avons entamé, mais non tué, le serpent. — Il

rejoindra ses tronçons et redeviendra lui-même, et notre inoffensive haine — sera comme auparavant exposée à ses morsures. — Mais puissions-nous voir craquer la machine des choses et s'effondrer les deux mondes, — plutôt que de manger toujours dans la crainte et de dormir — dans l'affliction de ces rêves terribles — qui nous agitent la nuit ! Mieux vaudrait être avec le mort — que nous avons envoyé reposer pour gagner notre repos, — que d'être soumis par la torture de l'esprit — à une infatigable anxiété. Duncan est dans son tombeau : — après la fièvre convulsive de cette vie, il dort bien ; — la trahison a tout épuisé contre lui ; l'acier, le poison, — la perfidie domestique, l'invasion étrangère, rien ne peut le toucher désormais.

LADY MACBETH.

Allons ! — Mon doux seigneur, déridez ce front renfrogné, — soyez serein et enjoué ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

— Je le serai, mon amour ; et vous, soyez de même, je vous prie. — Que vos attentions se concentrent sur Banquo ; — conférez-lui la prééminence par vos regards et par vos paroles. — Temps d'inquiétude, où il nous faut laver nos honneurs au torrent des flatteries, — et, pour le déguiser, faire de notre face le masque de notre cœur !

LADY MACBETH.

Ne pensez plus à cela.

MACBETH.

— Oh ! pleine de scorpions est mon âme, chère femme ! — Tu sais que Banquo et son Fléance sont vivants.

LADY MACBETH.

— Mais l'image de l'humanité n'est pas éternelle en eux.

MACBETH.

— Oui, il y a là une consolation : ils sont attaquables. —

Sois donc joyeuse. Avant que la chauve-souris ait effleuré — le cercle entier de son vol, avant qu'à l'appel de la noire Hécate, — l'escarbot aux ailes d'écaille ait de ses bourdonnements sourds — sonné le carillon assoupi de la nuit, — il sera fait une action terrible et fameuse.

LADY MACBETH.

Quelle action ?

MACBETH.

— Ah ! chère poule, sois innocente de la confidence — jusqu'à ce que tu applaudisses à l'exécution... Viens, noir fauconnier de la nuit, — bande les yeux sensibles du jour compatissant, — et, de ta main sanglante et invisible, — arrache et mets en pièces ce lien immense — qui me rend livide !... La lumière s'obscurcit, et le corbeau — vole à tire d'aile vers son bois favori ; — les bonnes créatures du jour languissent déjà et s'assoupissent, — tandis que les noirs agents de la nuit se dressent vers leur proie. — Tu t'étonnes de mes paroles ; mais sois tranquille : — les choses que le mal a commencées se consolideront par le mal. — Viens avec moi, je t'en prie.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[Une allée de parc conduisant à la porte d'entrée du palais.]

Entrent TROIS ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

— Mais qui t'a dit de te joindre à nous ?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Nous n'avons pas à nous méfier de lui, puisqu'il nous

indique — notre tâche, et tout ce que nous avons à faire, — avec une précision parfaite.

PREMIER ASSASSIN.

Reste donc avec nous. — Le couchant est encore rayé de quelques lueurs du jour. — C'est l'heure où le voyageur attardé presse les éperons — pour gagner à temps l'auberge : et voici qu'approche — celui que nous guettons.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoutez ! j'entends les chevaux.

BANQUO, derrière le théâtre.

— Éclairez-nous là ! hé !

DEUXIÈME ASSASSIN.

Alors c'est lui : tous — les invités qu'on attendait — sont déjà au palais.

PREMIER ASSASSIN.

Les chevaux s'en retournent.

TROISIÈME ASSASSIN.

— A près d'un mille d'ici ; mais il a l'habitude, — comme tout le monde, d'aller d'ici à la porte du palais — en se promenant.

Entrent BANQUO et FLÉANCE, précédés d'un serviteur portant une torche.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Une lumière ! une lumière !

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

PREMIER ASSASSIN.

— Tenons ferme.

BANQUO.

Il y aura de la pluie ce soir.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe !

Il attaque Banquo.

BANQUO.

— Oh ! trahison ! Fuis, bon Fléance, fuis, fuis, fuis ; — tu peux me venger. — O misérable !

Il meurt. Fléance (16) et le serviteur s'échappent.

TROISIÈME ASSASSIN.

— Qui a éteint la lumière?

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le bon moyen?

TROISIÈME ASSASSIN.

— Il n'y en a qu'un de tombé ; le fils s'est échappé.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Nous avons manqué la plus belle moitié de notre affaire.

PREMIER ASSASSIN.

— Allons toujours dire ce qu'il y a de fait.

SCÈNE XIII.

[La grande salle du palais. Un banquet est préparé.]

Entrent MACBETH, lady MACBETH, ROSSE, LENOX, des SEIGNEURS, des GENS DE SERVICE.

MACBETH.

— Vous connaissez votre rang, prenez vos places ; pour premier mot — et pour dernier, cordiale bienvenue à tous !

LES SEIGNEURS.

Merci à Votre Majesté !

MACBETH.

— Quant à nous, nous nous mêlerons à la société, — comme l'hôte le plus humble. — Notre hôtesse restera à la place d'honneur ; mais, en temps opportun, — nous irons lui demander la bienvenue.

LADY MACBETH.

— Exprimez pour moi, Sire, à tous nos amis — ce que leur dit mon cœur : ils sont les bienvenus.

Le PREMIER ASSASSIN paraît à la porte de la salle.

MACBETH.

— Vois, ils te répondent par un remercîment du cœur... — Les deux côtés sont au complet. Je vais m'asseoir ici, au milieu. — Faisons des largesses de gaieté ; tout à l'heure, nous boirons une rasade — à la ronde...

Bas, à l'assassin.

Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN, bas, à Macbeth.

— C'est celui de Banquo alors.

MACBETH.

— Il est mieux sur toi que dans ses veines. — Est-il expédié ?

L'ASSASSIN.

— Monseigneur, il a la gorge coupée : j'ai fait cela — pour lui.

MACBETH.

— Tu es le meilleur des coupe-gorges. Il est bien bon pourtant — celui qui en a fait autant pour Fléance. Si c'est toi, — tu n'as pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Très-royal seigneur, — Fléance s'est échappé.

MACBETH.

— Voilà mon accès qui revient : sans cela, j'aurais été à merveille, — entier comme un marbre, solide comme un roc, — dégagé et dilaté comme l'air ambiant — Mais à présent me voilà claquemuré, encagé, confiné, enchaîné, — dans des inquiétudes et des craintes insolentes. Mais Banquo est-il en sûreté ?

L'ASSASSIN.

— Oui, mon bon seigneur : en sûreté dans un fossé qu'il

habite — avec vingt balafres dans la tête, — dont la moindre serait la mort d'une créature.

MACBETH.

Merci pour cela. — Voilà le vieux serpent écrasé ; le ver qui s'est sauvé — est de nature à donner du venin un jour, — mais il n'a pas de dents encore. Va-t'en ; demain, — une fois rendu à nous-même, nous t'écouterons.

Sort l'assassin.

LADY MACBETH.

Mon royal maître, — vous n'encouragez pas vos convives : c'est leur faire payer la fête — que de ne pas leur rappeler souvent, tandis qu'elle est en train, — que la cordialité la donne. Pour ne faire que manger, mieux — vaut rester chez soi ; hors de là, la grâce — est la meilleure sauce des mets ; — sans elle, la réunion serait fade.

MACBETH.

Douce grondeuse ! — Allons, qu'une bonne digestion vienne après l'appétit, — et la santé à la suite !

LENOX.

Plaît-il à Votre Altesse de s'asseoir ?

Le SPECTRE de BANQUO entre et s'asseoit à la place de MACBETH.

MACBETH.

— La gloire de notre pays aurait eu ici son faîte, — si la gracieuse personne de notre Banquo eût été présente. — Puissé-je avoir à l'accuser d'une incivilité — plutôt qu'à le plaindre d'un malheur !

ROSSE.

Son absence, Sire, — jette le blâme sur sa promesse. Plaît-il à Votre Altesse — de nous honorer de sa royale compagnie ?

MACBETH.

— La table est au complet.

LENOX.

— Voici une place réservée pour vous, Sire.

MACBETH.

— Où?

LENOX.

Ici, mon bon seigneur... Qu'est-ce donc qui émeut Votre Altesse?

MACBETH.

— Qui de vous a fait cela?

LES SEIGNEURS.

Quoi, mon bon seigneur?

MACBETH.

— Tu ne peux pas dire que je l'aie fait! Ne secoue pas — sur moi tes boucles sanglantes.

ROSSE.

— Messieurs, levez-vous; Son Altesse n'est pas bien.

LADY MACBETH.

— Non, dignes amis, asseyez-vous. Mon seigneur est souvent ainsi, — et cela depuis sa jeunesse. De grâce, restez assis. — C'est un accès momentané : rien que le temps d'y songer, — il sera remis. Si vous faites trop attention à lui, — vous l'offenserez et vous augmenterez son mal; — mangez et ne le regardez pas... Êtes-vous un homme?

MACBETH.

— Oui, et un homme hardi à oser regarder en face — ce qui épouvanterait le démon.

LADY MACBETH.

La bonne niaiserie! — C'est encore une image créée par votre frayeur, — comme ce poignard aérien qui, disiez-vous, — vous guidait vers Duncan! Oh! ces frissons et ces tressaillements, — impostures d'une vraie terreur, conviendraient bien — à un conte de bonne femme débité au coin du feu — sous l'autorité d'une grand'mère. C'est la honte même! — Pourquoi faites-vous toutes ces grimaces? Après tout, — vous ne regardez qu'un tabouret.

MACBETH.

— Je t'en prie, vois! examine! regarde! là... Eh bien! que dis-tu? — Bah! qu'est-ce que cela me fait? Puisque tu peux secouer la tête, parle... — Ah! si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer — ainsi ceux que nous enterrons, pour monument — nous leur donnerons la panse des milans!

Le spectre disparaît.

LADY MACBETH.

— Quoi! la folie n'a rien laissé de l'homme?

MACBETH.

— Aussi vrai que je suis ici, je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! quelle honte!

MACBETH.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sang a été versé; dans les temps anciens, — avant que la loi humaine eût purifié la société adoucie, — oui, et depuis lors, il a été commis des meurtres — trop terribles pour l'oreille. Il fut un temps — où, quand la cervelle avait jailli, l'homme mourait, — et tout était fini. Mais aujourd'hui on ressuscite, — avec vingt blessures mortelles dans le crâne, — et on nous chasse de nos siéges. Voilà qui est plus étrange — que le meurtre lui-même.

LADY MACBETH.

Mon digne seigneur, — vos nobles amis vous désirent.

MACBETH.

J'oubliais... — Ne vous étonnez pas, mes très-dignes amis; — j'ai une étrange infirmité qui n'est rien — pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous; — maintenant je vais m'asseoir. Donnez-moi du vin; remplissez jusqu'au bord!

Entre le SPECTRE.

— Je bois à la joie de toute la table, — et à notre cher ami

Banquo qui nous manque. — Que n'est-il ici! A lui et à tous, notre soif! — Buvons tous à tous!

LES SEIGNEURS.

Nous vous rendons et nos devoirs et votre toast.

MACBETH.

— Arrière! ôte-toi de ma vue! que la terre te cache! — Tes os sont sans moelle; ton sang est glacé; — tu n'as pas de regard dans ces yeux — qui éblouissent.

LADY MACBETH.

Ne voyez là, nobles pairs, — qu'un malaise habituel. Ce n'est pas autre chose. — Seulement cela gâte le plaisir de la fête.

MACBETH.

Tout ce qu'ose un homme, je l'ose. — Approche sous la figure de l'ours velu de Russie, — du rhinocéros armé ou du tigre d'Hyrcanie, — prends toute autre forme que celle-ci, et mes nerfs impassibles — ne trembleront pas. Ou bien redeviens vivant, — et provoque-moi au désert avec ton épée; — si alors je m'enferme en tremblant, déclare-moi — le marmot d'une fille. Hors d'ici, ombre horrible!

Le Spectre disparaît.

— Moqueuse illusion, hors d'ici!... Oui! c'est cela... Dès qu'il s'en va, — je redeviens homme... De grâce, restez assis.

LADY MACBETH.

— Vous avez fait fuir la gaieté et rompu notre bonne réunion — par ce désordre surprenant.

MACBETH.

De telles choses peuvent-elles arriver — et fondre sur nous comme un nuage d'été, — sans nous causer un étonnement particulier? Vous me faites oublier — l'émotion même que j'éprouve, — quand je songe que, devant de pareils spectacles, — vous pouvez conserver le rubis naturel

de vos joues, — alors que les miennes sont blanches de peur.

ROSSE.

Quels spectacles, Monseigneur?

LADY MACBETH.

— Je vous en prie, ne lui parlez pas; il va de pire en pire; — toute question le met en rage. Bonsoir en même temps à tous. — N'attendez pas votre tour de partir, — mais partez tous à la fois.

LENOX.

Bonsoir et meilleure santé — à Sa Majesté!

LADY MACBETH.

Affectueux bonsoir à tous!

Sortent les seigneurs et les gens de la suite.

MACBETH.

— Il y aura du sang; on dit que le sang veut du sang. — On a vu les pierres remuer et les arbres parler. — Des augures, des révélations intelligibles, ont, — par la voix des pies, des corbeaux et des corneilles, dénoncé — l'homme de sang le mieux caché... Où en est la nuit?

LADY MACBETH.

— A l'heure encore indécise de sa lutte avec le matin.

MACBETH.

— Que dis-tu de Macduff qui refuse de se rendre en personne — à notre solennelle invitation?

LADY MACBETH.

Avez-vous envoyé vers lui, Sire?

MACBETH.

— Non, j'en suis prévenu indirectement : mais j'enverrai. — Il n'y a pas un d'eux chez qui — je ne tienne un homme à mes gages. J'irai demain, — de bonne heure, trouver les sœurs fatales. — Il faut qu'elles parlent encore ; car je suis maintenant décidé — à savoir le pire, fût-ce par les pires

moyens : devant mes intérêts — tout doit céder. J'ai marché — si loin dans le sang que, si je ne traverse pas le gué, — j'aurai autant d'ennuis à retourner qu'à avancer. — J'ai dans la tête d'étranges choses qui veulent arriver à ma main, — et qu'il faut exécuter avant de pouvoir y réfléchir.

LADY MACBETH.

— Vous avez besoin du cordial de toute créature, le sommeil.

MACBETH.

— Oui, allons dormir. Mon étrange égarement — vient d'une frayeur novice qu'il faut endurcir par l'épreuve. — Nous sommes encore jeunes dans l'action.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[La bruyère. Tonnerre.]

HÉCATE entre ; les TROIS SORCIÈRES vont à sa rencontre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Eh bien ! qu'avez-vous, Hécate ? Vous paraissez en colère.

HÉCATE.

— N'ai-je pas raison de l'être, mégères, quand vous êtes — si insolentes et si effrontées ? Comment avez-vous osé — commercer et trafiquer avec Macbeth — d'oracles et d'affaires de mort, — sans que moi, la maîtresse de vos enchantements, — l'agent mystérieux de tout maléfice, — j'aie été appelée à intervenir — et à montrer la gloire de notre art ? — Et, qui pis est, vous avez fait tout cela — pour un fils entêté, — perfide, violent, qui, comme les autres, — vous aime pour lui-même, non pour vous. — Mais réparez votre faute, maintenant : — partez et venez au trou de l'Achéron

— me rejoindre demain matin : il doit — s'y rendre pour connaître sa destinée. — Préparez vos vases, vos talismans, — vos enchantements, tout enfin. — Moi, je vais dans l'air ; j'emploierai cette nuit — à une œuvre terrible et fatale. — Une grande affaire doit être achevée avant midi. — A la pointe de la lune — pend une goutte de vapeur profonde ; — je l'attraperai avant qu'elle tombe à terre. — Cette goutte, distillée par des procédés magiques, — fera surgir des ombres fantastiques — qui, par la force de leurs illusions, — l'entraîneront à sa ruine. — Il insultera le destin, raillera la mort et mettra — ses espérances au-dessus de la sagesse, de la foi et de la crainte. — Et, vous le savez toutes, la sécurité — est la plus grande ennemie des mortels.

CHANT DERRIÈRE LE THÉATRE.

Venez, venez...

HÉCATE.

— Écoutez, on m'appelle : vous voyez, mon petit esprit — m'attend, assis dans un nuage de brume.

Elle sort.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Allons, hâtons-nous. Elle sera bientôt de retour.

Sortent les sorcières.

SCÈNE XV.

[Fores. Une salle dans le palais.]

Entrent LENOX et un autre SEIGNEUR

LENOX.

— Mes dernières paroles ont atteint votre pensée — qui peut maintenant conclure. Je répète seulement — que les choses ont été étrangement arrangées. Macbeth, direz-

vous, – s'est apitoyé sur le gracieux Duncan ?... Pardieu, il était mort !... – Quant au vaillant Banquo, il s'est promené trop tard !... – Vous pouvez dire, si cela vous plaît, que c'est Fléance qui l'a tué, – car Fléance s'est sauvé... On ne doit pas se promener trop tard ! – Comment se refuser à voir tout ce qu'il y a eu de monstrueux – de la part de Malcolm et de Donalbain – à tuer leur auguste père ? Exécrable action ! – Combien elle a affligé Macbeth ! N'a-t-il pas immédiatement, – dans une rage pieuse, mis en pièces les deux coupables, – qui étaient esclaves de l'ivresse et captifs du sommeil ? – N'est-ce pas là une noble action ?... Oui, et fort prudente aussi, – car cela aurait pu contrarier le cœur d'un vivant – d'entendre ces hommes nier le fait... Bref, je dis – qu'il a fort bien arrangé les choses ; et je pense – que, s'il tenait sous clef les fils de Duncan – (ce qui n'arrivera pas, s'il plaît à Dieu), ils verraient – ce que c'est que de tuer un père ; et Fléance aussi ! – Mais, silence ! car, pour avoir parlé trop haut et manqué – de paraître à la fête du tyran, j'apprends – que Macduff est en disgrâce. Pouvez-vous me dire, Monsieur, – où il s'est réfugié ?

LE SEIGNEUR.

Le fils de Duncan, – dont ce tyran usurpe les droits héréditaires, – vit à la cour d'Angleterre, où il est reçu – par le pieux Édouard avec tant de grâce – que la malveillance de la fortune ne lui fait – rien perdre des honneurs qui lui sont dus. – Macduff aussi – est parti pour la cour du saint roi ; il va le prier de faire marcher, – en faveur du prince, Northumberland et le belliqueux Siward, – afin que, grâce à leur secours et à la bénédiction – du Très-Haut, nous puissions de nouveau – mettre le couvert sur notre table, dormir toutes nos nuits, – affranchir nos fêtes et nos banquets des couteaux sanglants, – rendre un légitime hommage et recevoir de purs honneurs, – toutes choses que

nous souhaitons ardemment. – Cette nouvelle a tellement exaspéré le roi, – qu'il fait des préparatifs de guerre.

LENOX.

Avait-il fait mander Macduff?

LE SEIGNEUR.

– Oui, et, Macduff ayant répondu résolûment : Non, Monsieur ! – le messager lui a tourné le dos d'un air orageux, – en grondant, comme s'il voulait dire : « Vous déplorerez le moment – où vous me chargez de cette réponse. »

LENOX.

Voilà qui doit bien – engager Macduff à être prudent et à garder la distance – que la sagesse lui indique. Puisse quelque saint ange – voler à la cour d'Angleterre et y révéler – son message avant qu'il arrive ; et puisse sur ses ailes la bénédiction – divine revenir au plus vite à notre patrie accablée – sous une main maudite !

LE SEIGNEUR.

Que mes prières l'accompagnent !

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Une caverne obscure. Au milieu un chaudron bouillant. Tonnerre.]

Entrent les TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat moucheté a miaulé.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois ; et une fois le hérisson a grogné.

TROISIÈME SORCIÈRE.

La harpie crie : il est temps ! il est temps !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron :
Et remplissons ses entrailles empoisonnées.
Crapaud qui, sous la froide pierre,
Endormi trente-un jours et trente-une nuits,
As amassé un venin qui fermente,
Bous le premier dans le pot enchanté.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble !
Feu, brûle, et, chaudron, bouillonne !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Filet de couleuvre de marais,
Dans le chaudron bous et cuis.
Œil de salamandre, orteil de grenouille,
Poil de chauve-souris et langue de chien,
Langue fourchue de vipère, dard de reptile aveugle,
Patte de lézard, aile de hibou,
Pour faire un charme puissant en trouble,
Bouillez et écumez comme une soupe d'enfer.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble !
Feu, brûle, et, chaudron, bouillonne !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Écaille de dragon, dent de loup,
Momie de sorcière, estomac et gueule
De requin ravageur des mers,
Racine de ciguë arrachée la nuit,
Foie de juif blasphémateur,
Fiel de bouc, branches d'if
Cassées dans une éclipse de lune,
Nez de Turc et lèvre de Tartare,
Doigt d'un enfant étranglé en naissant
Et mis bas par une drôlesse dans un fossé,
Faites une bouillie épaisse et visqueuse;
Ajoutons les boyaux de tigre,
Comme ingrédient, dans notre chaudron.

TOUTES TROIS.

Double, double, peine et trouble !
Feu, brûle, et, chaudron, bouillonne !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Refroidissons le tout avec du sang de babouin,
Et le charme sera solide et bon.

Entrent HÉCATE et TROIS AUTRES SORCIÈRES.

HÉCATE.

– Oh! c'est bien! j'approuve votre besogne; – et chacune aura part au profit. – Maintenant, entonnez une ronde – de lutins et de fées autour du chaudron – pour enchanter ce que vous y avez mis.

CHANSON.

Noirs esprits, etc. (17).

DEUXIÈME SORCIÈRE.

– Au picotement de mes pouces, – je sens qu'un maudit vient par ici. – Ouvrez, serrures, à quiconque frappe!

Entre MACBETH.

MACBETH.

– Eh bien! mystérieuses et noires stryges, filles de minuit, – que faites-vous?

TOUTES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

– Je vous en conjure, au nom de la chose que vous professez, – quels que soient vos moyens de savoir, répondez-moi; – dussiez-vous déchaîner les vents et les lancer – à l'assaut des églises; dussent les vagues écumantes – bouleverser et engourdir toutes les marines; – dussent les blés en épis être couchés, et les arbres abattus; – dussent les châteaux s'écrouler sur ceux qui les gardent; – dussent les palais et les pyramides pencher – leurs têtes sur leurs fondements; dussent du trésor – de la nature tomber en masse

tous les germes, — jusqu'à ce que la destruction en soit gorgée, répondez — à ce que je vous demande.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Questionne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Dis, aimes-tu mieux tout savoir de notre bouche — ou de celle de nos maîtres ?

MACBETH.

Appelez-les ! faites-les-moi voir.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Versons le sang d'une truie qui a mangé — ses neuf marcassins; prenons de la graisse — qui a suinté du gibet d'un meurtrier, et jetons-la — dans la flamme.

TOUTES TROIS.

Viens d'en bas ou d'en haut, — et montre-toi adroitement dans ton œuvre.

Tonnerre. Une tête armée d'un casque apparaît hors de terre.

MACBETH.

— Dis-moi, puissance inconnue...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée ; — écoute ses paroles, mais ne dis rien.

LE FANTOME.

— Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! défie-toi de Macduff ; — défie-toi du thane de Fife... Renvoyez-moi. C'est assez.

Le fantôme redescend.

MACBETH.

— Qui que tu sois, merci de ton bon avis. — Tu as fait vibrer la corde de ma crainte. Mais un mot encore.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Il ne reçoit pas d'ordre... En voici un autre — plus puissant que le premier.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant ensanglanté sort de terre.

LE FANTOME.

— Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

— Je t'écouterais de trois oreilles, si je les avais.

LE FANTOME.

— Sois sanguinaire, hardi et résolu : ris dédaigneusement — du pouvoir de l'homme, car nul être né d'une femme — ne pourra nuire à Macbeth.

Le fantôme redescend.

MACBETH.

— Alors vis, Macduff. Qu'ai-je besoin de te craindre ? — Non, pourtant ! Je veux avoir une garantie double — et engager le destin. Tu ne vivras pas! — Ainsi je pourrai dire à la peur au cœur blême qu'elle ment, — et dormir en dépit du tonnerre.

Tonnerre. Le fantôme d'un enfant couronné s'élève, ayant un arbre dans la main.

Quel est celui — qui apparaît comme le descendant d'un roi — et qui porte sur son front enfantin le cercle — fermé de la souveraineté ?

LES TROIS SORCIÈRES.

Écoute, mais ne lui parle pas.

LE FANTOME.

— Sois d'humeur léonine, sois fier ; et ne t'inquiète pas — de ceux qui ragent, s'agitent ou conspirent ; — jamais Macbeth ne sera vaincu, jusqu'à ce que — la grande forêt de Birnam marche contre lui — vers la haute colline de Dunsinane.

Le fantôme redescend.

MACBETH.

Cela ne sera jamais. — Qui peut faire la presse sur une forêt et dire à un arbre — de détacher sa racine fixée en terre? Douces prédictions ! O bonheur ! — Révolte, ne lève pas la tête avant que la forêt de — Birnam se lève, et notre Macbeth vivra dans les grandeurs — tout le bail de la nature, pour ne payer qu'à l'heure — habituelle de la mort la dette du dernier souffle... Cependant mon cœur — palpite pour savoir encore une chose : dites-moi, autant — que votre art peut le deviner, si la race de Banquo régnera — jamais dans ce royaume.

LES TROIS SORCIÈRES.

Ne cherche pas à en savoir davantage.

MACBETH.

— Je veux être satisfait. Si vous me le refusez, — qu'une éternelle malédiction tombe sur vous! Dites-moi tout. — Pourquoi ce chaudron s'enfonce-t-il, et quel est ce bruit?

Symphonie de hautbois.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Montrez-vous !

SECONDE SORCIÈRE.

— Montrez-vous !

TROISIÈME SORCIÈRE.

— Montrez-vous !

TOUTES TROIS.

— Montrez-vous à ses yeux et affligez son cœur. — Venez, puis disparaissez, ombres légères.

Huit rois paraissent et traversent le théâtre à la file; le dernier avec un miroir à la main. Banquo les suit.

MACBETH.

— Tu ressembles trop à l'esprit de Banquo ! A bas ! — ta couronne brûle mes yeux... Tes cheveux, à toi, — autre front cerclé d'or, sont comme ceux du premier... — Le troisième ressemble au précédent... Sales stryges, — pour-

quoi me montrez-vous cela?... Un quatrième?... Écartez-vous, mes yeux! — Quoi! cette ligne se prolongera-t-elle jusqu'aux craquements de la fin du monde? — Un autre encore!... Un septième!... Je n'en veux plus voir. — Et pourtant le huitième apparaît, tenant un miroir — qui m'en montre une foule d'autres, et j'en vois — qui portent un double globe et un triple sceptre! — Horrible spectacle! A présent, je le vois, tout s'explique: — car voici Banquo, tout barbouillé de sang, qui sourit — et me montre sa lignée de rois... Eh quoi! serait-ce vrai?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

— Oui, seigneur, tout cela est vrai... — Mais pourquoi Macbeth reste-t-il ainsi stupéfait? — Allons, mes sœurs, relevons ses esprits, — en lui montrant nos plus beaux divertissements. — Je vais charmer l'air pour en tirer des sons, — tandis que vous exécuterez votre antique ronde. — Puisse alors ce grand roi reconnaître — que nous avons dignement fêté sa venue!

Musique. Les sorcières dansent et s'évanouissent.

MACBETH.

— Où sont-elles? parties!... Que cette heure funeste — reste à jamais maudite dans le calendrier!... — Entrez, vous qui êtes là, dehors.

Entre LENOX.

LENOX.

Quel est le désir de Votre Grâce?

MACBETH.

— Avez-vous vu les sœurs fatales?

LENOX.

Non, Monseigneur.

MACBETH.

— N'ont-elles pas passé près de vous?

LENOX.

Non, vraiment, Monseigneur.

MACBETH.

— Infecté soit l'air sur lequel elles chevauchent! — Et damnés soient tous ceux qui les croient!... J'ai entendu — un galop de cheval. Qui donc est arrivé?

LENOX.

— Ce sont deux ou trois cavaliers, Monseigneur, qui vous apportent — la nouvelle que Macduff s'est enfui en Angleterre.

MACBETH.

Enfui en Angleterre?

LENOX.

— Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

— O temps! tu préviens mes exploits redoutés. — L'action ne rattrape jamais l'intention fugitive, — si elle ne marche pas en même temps qu'elle. — A l'avenir, le premier mouvement de mon cœur sera — le premier mouvement de ma main. Aujourd'hui même, — pour couronner ma pensée par un acte, pensons et agissons. — Je veux surprendre le château de Macduff — m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée — sa femme, ses petits enfants et tous les êtres infortunés — qui le continuent dans sa race. Pas de niaise vanterie. — J'accomplirai cette action avant que l'idée refroidisse. — Mais plus de visions!... Où sont ces gentilshommes? — Allons, conduisez-moi près d'eux.

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

[Fife (18.) Une chambre dans le château de Macduff.]

Entrent lady MACDUFF, son FILS et ROSSE.

LADY MACDUFF.

— Qu'avait-il fait qui l'obligeât à fuir le pays?

ROSSE.

— Vous devez avoir de la patience, Madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a pas eu, lui! — Sa fuite est de la folie. A défaut de nos actes, — nos peurs font de nous des traîtres.

ROSSE.

Vous ne savez pas — s'il y a eu de sa part sagesse ou peur.

LADY MACDUFF.

— Sagesse! laisser sa femme, laisser ses enfants, — ses gens et ses titres dans un lieu — d'où il s'enfuit lui-même! Il ne nous aime pas : — il n'a pas même l'instinct de la nature : le pauvre roitelet, — le plus petit des oiseaux, défendra — ses petits dans son nid contre le hibou. — Il n'y a que de la peur, et pas d'affection, — pas plus que de sagesse... dans cette fuite, — emportée ainsi contre toute raison.

ROSSE.

Ma chère petite cousine, — je vous en prie, régentez-vous vous-même. Car, pour votre mari, — il est noble, sage, judicieux; il connaît à fond — les crises de notre époque. Je n'ose en dire davantage : — mais ce sont des temps cruels que ceux où nous sommes traîtres — sans le savoir; où nous écoutons les rumeurs — de la crainte, sans savoir ce que nous craignons; — flottant sur une mer farouche et violente — qui nous agite en tout sens!... Je prends congé de vous : — avant peu, je reviendrai. — Quand une situation est au pire, il faut qu'elle cesse — ou qu'elle se relève... Mon joli cousin, — le ciel vous bénisse!

LADY MACDUFF.

Il a un père, et pourtant il n'a pas de père.

ROSSE.

— Je serais fou de rester plus longtemps; — je causerais ma disgrâce et vous compromettrais. — Je prends donc congé de vous.

Sort Rosse.

LADY MACDUFF.

Cher petit, votre père est mort; — qu'allez-vous faire? Comment vivrez-vous?

L'ENFANT.

Comme les oiseaux, mère.

LADY MACDUFF.

Quoi! de vers et de mouches?

L'ENFANT.

— Je veux dire, de ce que je trouverai; comme eux.

LADY MACDUFF.

— Pauvre oiseau! tu ne craindrais jamais le filet, ni la glu, — ni les piéges, ni le trébuchet!

L'ENFANT.

— Pourquoi les craindrais-je, mère? Ils ne sont pas faits pour les pauvres oiseaux. — Mon père n'est pas mort, quoi que vous disiez.

LADY MACDUFF.

— Si, il est mort. Comment remplaceras-tu un père?

L'ENFANT.

— Et vous, comment remplacerez-vous un mari?

LADY MACDUFF.

— Ah! je puis en acheter vingt au marché.

L'ENFANT.

— Alors, vous ne les achèterez que pour les revendre.

LADY MACDUFF.

— Tu parles avec tout ton esprit, et, ma foi, — avec assez d'esprit pour ton âge. —

L'ENFANT.

Est-ce que mon père était un traître, mère?

LADY MACDUFF.

Oui, c'en était un.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY MACDUFF.

Eh bien ! c'est quelqu'un qui fait un faux serment.

L'ENFANT.

Et ce sont des traîtres tous ceux qui font ça ?

LADY MACDUFF.

Quiconque le fait est un traître et mérite d'être pendu.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font un faux serment méritent-ils d'être pendus ?

LADY MACDUFF.

Tous.

L'ENFANT.

Qui est-ce qui doit les pendre ?

LADY MACDUFF.

Eh bien ! les honnêtes gens.

L'ENFANT.

Alors les faiseurs de faux serments sont des imbéciles ; car ils sont assez nombreux pour battre les honnêtes gens et les pendre.

LADY MACDUFF.

Que Dieu te vienne en aide, pauvre singe ! Qui te tiendra lieu de père ?

L'ENFANT.

Si mon père était mort, vous le pleureriez ; si vous ne le pleuriez pas, ce serait signe que j'en aurais bien vite un nouveau.

LADY MACDUFF.

Petit bavard ! comme tu jases !

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Le ciel vous bénisse, belle dame ! Je ne vous suis pas connu, — bien que je sache parfaitement le rang que vous tenez. — Je soupçonne que quelque danger vous menace.

Si vous voulez suivre l'avis d'un homme qui parle net, — qu'on ne vous trouve pas ici : fuyez avec vos petits. — C'est bien sauvage, je le sens, de vous effrayer ainsi. — Ce qui serait pire, c'est l'horrible cruauté — qui menace de si près votre personne. Dieu vous préserve ! — Je n'ose rester plus longtemps

Sort le messager.

LADY MACDUFF.

Où dois-je fuir ? — Je n'ai pas fait de mal. Mais j'oubliais que je suis dans ce monde terrestre où faire le mal — passe souvent pour louable, et faire le bien, parfois, — pour une dangereuse folie. Pourquoi donc hélas ! — me couvrir de cette féminine excuse — que je n'ai pas fait de mal ?... Quels sont ces visages ?

Entrent des Assassins.

PREMIER ASSASSIN.

— Où est votre mari ?

LADY MACDUFF.

Pas dans un lieu assez maudit, j'espère, — pour qu'un homme tel que toi puisse le trouver.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu mens, scélérat au poil hérissé !

L'ASSASSIN, le poignardant.

Comment ! mauvais œuf ! — vermine de trahison !

L'ENFANT.

Il m'a tué, mère : — sauvez-vous, je vous en prie.

Il meurt.

Lady Macduff sort en criant au meurtre, et poursuivie par les assassins.

SCÈNE XVIII.

[En Angleterre. Une salle dans le palais du roi.]

Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM.

— Allons chercher quelque ombre désolée, et là — pleurons toutes les larmes de nos tristes cœurs.

MACDUFF.

Saisissons plutôt — l'épée meurtrière, et, comme de braves gens, — remontons en selle sur nos droits abattus. Chaque matin, — de nouvelles veuves hurlent, de nouveaux orphelins sanglotent, de nouvelles douleurs — frappent la face du ciel qui en retentit, — comme si, par sympathie pour l'Écosse, il répétait dans un cri — chaque syllabe de désespoir.

MALCOLM.

Je suis prêt à déplorer ce que je crois, — à croire ce que je vois et à réparer ce que je pourrai, — dès que je trouverai l'occasion amie. — Ce que vous avez dit peut être vrai. — Mais ce tyran, dont le seul nom brûle notre langue, — était autrefois réputé honnête; vous l'avez beaucoup aimé; — il ne vous a pas encore effleuré. Je suis jeune, mais vous pouvez — par moi bien mériter de lui; et ce serait sage — de sacrifier un pauvre, faible et innocent agneau — pour apaiser un Dieu irrité.

MACDUFF.

— Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. — Une bonne et vertueuse nature peut faillir — sur un ordre impérial... Mais je vous demande pardon, — mon opinion ne peut changer ce que vous êtes. — Les anges sont brillants toujours, quoique le

plus brillant soit tombé ; — quand tout ce qu'il y a d'infâme aurait le front de la vertu, — la vertu n'en devrait pas moins avoir l'air vertueux.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

— Peut-être à l'endroit même où j'ai trouvé mes doutes. — Pourquoi avez-vous quitté votre femme et vos enfants, — ces objets si précieux, ces nœuds si forts d'amour, — avec cette brusquerie, sans même leur dire adieu?... De grâce, — voyez dans mes soupçons, non votre déshonneur, — mais ma propre sûreté... Vous pouvez être parfaitement sincère, — quoi que je puisse penser.

MACDUFF.

Saigne, saigne, pauvre patrie! — Grande tyrannie, établis solidement ta base, — car la vertu n'ose pas t'arrêter! Jouis de ton usurpation ; — le titre t'est cédé!... Adieu, seigneur! — Je ne voudrais pas être le misérable que tu penses, — pour tout l'espace de terre qui est dans les griffes du tyran, — dût le riche Orient en être l'appoint.

MALCOLM.

Ne vous offensez pas. — Je ne parle pas ainsi par défiance absolue de vous. — Je crois que notre patrie s'affaisse sous le joug ; — elle pleure, elle saigne, et chaque jour de plus ajoute — une plaie à ses blessures. Je crois aussi — que bien des bras se lèveraient pour ma cause ; et ici même le gracieux roi d'Angleterre m'en a offert, — des meilleurs, par milliers. Mais, après tout, — quand j'aurai écrasé et mis au bout de mon épée — la tête du tyran, ma pauvre patrie — verra régner plus de vices qu'auparavant ; — elle souffrira plus et de plus de manières que jamais — sous celui qui lui succédera.

MACDUFF.

Quel sera donc celui-là ?

MALCOLM.

— Ce sera moi-même ! moi en qui je sens — tous les vices si bien greffés — que, quand ils s'épanouiront, le noir Macbeth — semblera pur comme neige ; et la pauvre Écosse — le tiendra pour un agneau, en comparant ses actes — à mes innombrables méfaits.

MACDUFF.

Non ! Dans les légions même — de l'horrible enfer, on ne trouverait pas un démon plus damné — en perversité que Macbeth.

MALCOLM.

J'accorde qu'il est sanguinaire, — impudique, avare, faux, perfide, — brusque, malicieux, imbu de tous les vices — qui ont un nom. Mais il n'y a pas de fond, non, pas de fond, — à ma luxure : vos femmes, vos filles, — vos matrones, vos vierges, ne rempliraient pas — la citerne de mes désirs, et mes passions — franchiraient toutes les digues — opposées à ma volonté. Mieux vaut Macbeth — qu'un roi tel que moi.

MACDUFF.

L'intempérance sans bornes — est une tyrannie de la nature : elle a — fait le vide prématuré d'heureux trônes — et la chute de bien des rois. Cependant ne craignez pas — de prendre ce qui est à vous. Vous pourrez — promener vos désirs dans un champ spacieux — et passer pour un homme froid en vous couvrant d'un manteau. — Nous avons assez de dames complaisantes. Il n'y a pas — en vous de vautour qui puisse dévorer — tout ce qui s'offrira à votre grandeur, — aussitôt cette inclination connue.

MALCOLM.

Outre cela, il y a — dans ma nature, pour comble de perversité, une — avarice si insatiable que, si j'étais roi, — je faucherais tous les nobles pour avoir leurs terres ; — je voudrais les joyaux de l'un, la maison de l'autre ; — et chaque nouvel avoir ne serait pour moi qu'une sauce — qui me

rendrait plus affamé. Je forgerais – d'injustes querelles avec les meilleurs, avec les plus loyaux, – et je les détruirais pour avoir leur bien.

MACDUFF.

L'avarice – creuse plus profondément, elle jette des racines plus pernicieuses – que la luxure, éphémère d'un été : elle est – l'épée qui a tué nos rois. Cependant, ne craignez rien ; – l'Écosse a de quoi combler vos désirs à foison, – rien que dans ce qui vous appartient. Tout cela est supportable, – avec des vertus pour contrepoids.

MALCOLM.

– Des vertus ! mais je n'en ai pas. Celles qui conviennent aux rois : – la justice, la sincérité, la tempérance, la stabilité, – la générosité, la persévérance, la pitié, l'humilité, – la piété, la patience, le courage, la fermeté, – je n'en ai pas même l'arrière-goût ; mais j'abonde – en penchants criminels – que je satisfais par tous les moyens. Oui, si j'en avais le pouvoir, – je verserais dans l'enfer le doux lait de la concorde, – je jetterais l'alarme à la paix universelle, je détruirais – toute unité sur la terre.

MACDUFF.

O Écosse ! Écosse !

MALCOLM.

– Si un tel homme est fait pour gouverner, parle ; – je suis ce que j'ai dit.

MACDUFF.

Fait pour gouverner ! – non, pas même pour vivre… O nation misérable – sous un usurpateur au sceptre sanglant, – quand reverras-tu tes jours prospères, – puisque le fils légitime de ton trône – reste sous l'interdit de sa propre malédiction, – et blasphème son origine !… Ton auguste père – était le plus saint des rois ; la reine qui t'a porté, – plus souvent agenouillée que debout, – est morte chaque jour où elle a vécu. Adieu ! – Les vices dont tu t'ac-

cuses toi-même — m'ont banni d'Écosse .. O mon cœur! — ici finit ton espérance!

MALCOLM.

Macduff, cette noble émotion, — fille de l'intégrité, a effacé de mon âme — les noirs scrupules et réconcilié mes pensées — avec ta loyauté et ton honneur. Le diabolique Macbeth — a déjà cherché par plusieurs ruses pareilles à m'attirer — en son pouvoir, et une sage prudence me détourne — d'une précipitation trop crédule. Mais que le Dieu d'en-haut — intervienne seul entre toi et moi! Car, dès ce moment, — je me remets à ta direction et — je rétracte mes calomnies contre moi-même; j'abjure ici — les noirceurs et les vices dont je me suis chargé, — comme étrangers à ma nature. Je suis encore — inconnu à la femme; je ne me suis jamais parjuré; — c'est à peine si j'ai convoité ce qui m'appartenait; — à aucune époque je n'ai violé ma foi; je ne livrerais pas — un démon à un autre; j'aime — la vérité comme la vie: mon premier mensonge, — je viens de le faire contre moi-même; ce que je suis vraiment — est à ta disposition, à celle de mon pauvre pays. — Déjà, avant ton arrivée ici, — le vieux Siward, à la tête de dix mille hommes vaillants, — tous réunis sur un même point, allait marcher sur l'Écosse; — maintenant, nous partirons ensemble. Puisse la fortune être aussi — bonne que notre cause est juste! Pourquoi êtes-vous silencieux?

MACDUFF.

— Il est bien difficile de concilier immédiatement — d'aussi agréables choses et d'aussi désagréables.

Entre un DOCTEUR.

MALCOLM.

— Bien; nous reparlerons tout à l'heure... Le roi va-t-il venir, dites-moi?

LE DOCTEUR.

— Oui, seigneur : il y a là un tas de misérables êtres — qui attendent de lui la guérison ; leur maladie défie — les puissants efforts de l'art, mais il n'a qu'à les toucher, — et telle est la vertu sainte dont le ciel a doué sa main, — qu'ils se rétablissent sur-le-champ.

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

Sort le Docteur.

MACDUFF.

— De quelle maladie veut-il parler ?

MALCOLM.

On l'appelle le *mal du roi* (19). — C'est une opération tout à fait miraculeuse de ce bon prince, — et que souvent, depuis mon séjour en Angleterre, — je lui ai vu faire. Comment il sollicite le ciel, — lui seul le sait au juste. Le fait est que des gens étrangement atteints, — tout enflés et couverts d'ulcères, pitoyables à voir, — vrai désespoir de la chirurgie, sont guéris par lui : — il pend autour de leur cou une pièce d'or — qu'il fixe avec de pieuses prières ; et l'on dit — qu'il laisse à la royauté qui lui succédera — le pouvoir béni de guérir. Outre cette étrange vertu, — il a le céleste don de prophétie ; — et les mille bénédictions suspendues à son trône — le disent inspiré par la grâce.

Entre ROSSE.

MACDUFF.

Voyez qui vient ici !

MALCOLM.

— Un de mes compatriotes ; mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF.

— Mon cousin toujours charmant, soyez le bienvenu ici.

MALCOLM.

— Je le reconnais. Dieu de bonté, écarte bien vite — les causes qui nous font étrangers!

ROSSE.

Amen, seigneur.

MACDUFF.

— L'Écosse est-elle encore dans le même état?

ROSSE.

Hélas! pauvre patrie! — elle a presque peur de se reconnaître! Elle ne peut plus — être appelée notre mère, mais notre tombe. Hormis — ce qui n'a pas de conscience, nul n'y a été vu sourire : — des soupirs, des gémissements, des cris à déchirer l'air — y sont entendus, mais non remarqués; le désespoir violent — y semble un délire vulgaire; la cloche des morts y sonne — sans qu'à peine on demande pour qui; la vie des hommes de bien — y dure moins longtemps que la fleur de leur chapeau, — elle est finie, avant d'être flétrie.

MACDUFF.

O récit — trop minutieux, et cependant trop vrai!

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus récent?

ROSSE.

— Le malheur vieux d'une heure fait siffler celui qui en parle; — chaque minute en enfante un nouveau.

MACDUFF.

Comment va ma femme?

ROSSE.

— Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfants?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

— Le tyran n'a pas attaqué leur repos?

ROSSE.

— Non; ils étaient bien en repos quand je les ai quittés.

MACDUFF.

— Ne soyez pas avare de vos paroles : où en sont les choses?

ROSSE.

— Quand je suis parti pour porter ici les nouvelles — qui m'ont accablé, le bruit courait — que beaucoup de braves gens s'étaient mis en campagne; — et j'y crois d'autant plus volontiers — que j'ai vu sur pied les forces du tyran. — Le moment de la délivrance est venu; un regard de vous en Ecosse — créerait des soldats, et ferait que nos femmes même combattraient — pour mettre fin à leurs cruelles angoisses.

MALCOLM.

Qu'elles se consolent; — nous partons pour l'Écosse. Sa Majesté d'Angleterre — nous a prêté dix mille hommes et le brave Siward; — pas de plus vieux ni de meilleur soldat que lui — dans la chrétienté.

ROSSE.

Plût au ciel que je pusse répondre — à ces consolations par d'autres! mais j'ai des paroles — qui devraient être hurlées dans un désert — où aucune oreille ne les saisirait.

MACDUFF.

Qui intéressent-elles? — la cause générale? ou ne sont-elles qu'un tribut de douleur — dû à un seul cœur?

ROSSE.

Il n'est pas d'âme honnête — qui ne prenne une part à ce malheur; bien que la plus grande en — revienne à vous seul.

MACDUFF.

Si elle doit m'échoir, — ne me la gardez pas; donnez-la-

ROSSE.

— Que vos oreilles n'aient pas de ma voix une horreur éternelle, — si elle leur transmet le son le plus accablant — qu'elles aient jamais entendu.

MACDUFF.

Humph! je devine!

ROSSE.

— Votre château a été surpris; votre femme et vos enfants — massacrés par des barbares. Vous raconter les détails, — ce serait à la curée de ces meurtres — ajouter votre mort.

MALCOLM.

Ciel miséricordieux!... — Allons! mon cher, n'enfoncez pas votre chapeau sur vos sourcils! — Donnez la parole à la douleur : le chagrin qui ne parle pas — murmure au cœur gonflé l'ordre de se briser.

MACDUFF.

— Mes enfants aussi?

ROSSE.

— Femme, enfants, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

— Et il a fallu que je fusse absent! Ma femme tuée aussi?

ROSSE.

J'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. — Faisons de notre grande vengeance un remède — qui guérisse cette mortelle douleur.

MACBETH.

— Il n'a pas d'enfants!... Tous mes jolis petits? — Avez-vous dit tous?... Oh! infernal milan! Tous? — Quoi! tous mes jolis poussins, et leur mère, — dénichés d'un seul coup!

MALCOLM.

— Raisonnez la chose comme un homme.

MACDUFF.

Oui, — mais il faut bien aussi que je la sente en homme.

— Je ne puis oublier qu'il a existé des êtres — qui m'étaient si précieux... Le ciel a donc regardé cela — sans prendre leur défense? Coupable Macduff, — ils ont tous été frappés à cause de toi! Misérable que je suis, — ce n'est pas leur faute, c'est la mienne, — si le meurtre s'est abattu sur leurs âmes. — Que le ciel les repose maintenant!

MALCOLM.

— Que ceci soit la pierre où votre épée s'aiguise! Que la douleur — se change en colère; n'émoussez pas votre cœur, enragez-le!

MACDUFF.

— Oh! moi! me borner à jouer la femme par les yeux — et le bravache par la langue!... Non! Ciel clément, — coupe court à tout délai; mets-moi — front contre front avec ce démon de l'Écosse, — place-le à la longueur de mon épée, et, s'il m'échappe, — ô ciel, pardonne-lui aussi!

MALCOLM.

Voilà de virils accents. — Allons, rendons-nous près du roi; nos forces sont prêtes; — il ne nous manque plus que les adieux. Macbeth — est mûr pour la chute, et les puissances d'en haut — font mouvoir leurs instruments. Acceptez tout ce qui peut vous consoler. — Elle est longue la nuit qui ne trouve jamais le jour! —

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

[Dunsinane. Une salle dans le château.]

Entrent un MÉDECIN et une DAME DE SERVICE.

LE MÉDECIN.

Voilà deux nuits que je veille avec vous; mais je ne m'aperçois pas que votre rapport se vérifie. Quand s'est-elle ainsi promenée dernièrement?

LA DAME DE SERVICE.

Depuis que Sa Majesté est entrée en campagne. Je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, ensuite le sceller, et retourner au lit, et tout cela dans le plus profond sommeil.

LE MÉDECIN.

Grand désordre dans une nature! Recevoir à la fois les bienfaits du sommeil et agir comme en état de veille. Dans cet assoupissement agité, outre ses promenades et les autres actions dont vous parlez, que lui avez-vous entendu dire?

LA DAME DE SERVICE.

Des choses, Monsieur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pouvez me les dire à moi : cela est très-nécessaire.

LA DAME DE SERVICE.

Ni à vous, ni à personne, puisque je n'ai pas de preuve pour confirmer mes paroles.

Entre lady MACBETH, avec un flambeau.

Tenez, la voici qui vient! Justement dans la même tenue ; et, sur ma vie, profondément endormie. Observez-la; approchez.

LE MÉDECIN.

Comment a-t-elle eu cette lumière?

LA DAME DE SERVICE.

Ah! elle l'avait près d'elle; elle a de la lumière près d'elle continuellement, c'est son ordre...

LE MÉDECIN.

Vous voyez, ses yeux sont ouverts.

LA DAME DE SERVICE.

Oui, mais ils sont fermés à la sensation.

LE MÉDECIN.

Qu'est-ce qu'elle fait là? Regardez comme elle se frotte les mains.

LA DAME DE SERVICE.

C'est un geste qui lui est habituel, d'avoir ainsi l'air de se laver les mains. Je l'ai vue faire cela pendant un quart d'heure.

LADY MACBETH.

Il y a toujours une tache.

LE DOCTEUR.

Écoutez! elle parle : je vais noter tout ce qui sortira de sa bouche, pour fixer plus fermement mon souvenir.

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache damnée! va-t'en, dis-je... Une! Deux! Alors il est temps d'agir!... L'enfer est sombre!... Fi! Monseigneur, fi! un soldat avoir peur!... A quoi bon redouter qu'on le sache, quand nul ne pourra demander de comptes à notre toute-puissance? Pourtant qui aurait cru que le vieux homme avait en lui tant de sang?

LE MÉDECIN.

Remarquez-vous cela?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme; où est-elle à présent?... Quoi! ces mains-là ne seront donc jamais propres?... Assez, Monseigneur, assez : vous gâtez tout avec ces tressaillements.

LE MÉDECIN.

Allez! allez! vous en savez plus que vous ne devriez!

LA DAME DE SERVICE.

Elle a parlé plus qu'elle n'aurait dû, je suis sûre de cela. Le ciel sait ce qu'elle sait!

LADY MACBETH.

Il y a toujours l'odeur du sang... Tous les parfums d'Arabie ne rendraient pas suave cette petite main! Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel soupir ! Le cœur est douloureusement chargé.

LA DAME DE SERVICE.

Je ne voudrais pas avoir dans mon sein un cœur pareil, pour tous les honneurs rendus à sa personne.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien.

LA DAME DE SERVICE.

Priez Dieu que tout soit bien, Monsieur.

LE MÉDECIN.

Cette maladie échappe à mon art ; cependant j'ai connu des gens qui se sont promenés dans leur sommeil et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lavez vos mains, mettez votre robe de nuit ; ne soyez pas si pâle... Je vous le répète, Banquo est enterré ; il ne peut pas sortir de sa tombe.

LE MÉDECIN.

Serait-il vrai ?

LADY MACBETH.

Au lit ! au lit ! on frappe à la porte. Venez, venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut être défait ; au lit ! au lit ! au lit !

Sort lady Macbeth.

LE MÉDECIN.

Ira-t-elle au lit maintenant ?

LA DAME DE SERVICE.

Tout droit.

LE MÉDECIN.

— D'horribles choses ont été murmurées... Des actions contre nature — produisent des troubles contre nature ; les consciences infectées — déchargent leurs secrets sur les sourds oreillers. — Elle a plus besoin du prêtre que du médecin. — Dieu ! Dieu pardonne-nous à tous !... Suivez-la. — En-

pêchez qu'elle ne se fasse mal, — et ayez toujours les yeux sur elle... Sur ce, bonne nuit; — elle a épouvanté mon esprit et ébloui mes regards. — Je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME DE SERVICE.

Bonne nuit, bon docteur.

Ils sortent.

SCÈNE XX.

[Les environs de Dunsinane]

Entrent, tambours battants, enseignes déployées, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, et des soldats.

MENTETH.

— Les forces anglaises approchent, conduites par Malcolm, — son oncle Siward, et le brave Macduff. — La vengeance brûle en eux : une cause si chère — entraînerait à la terrible alarme du carnage — l'homme le plus mort aux passions.

ANGUS.

Nous les rencontrerons sûrement — près de la forêt de Birnam; c'est par cette route qu'ils arrivent.

CATHNESS.

— Qui sait si Donalbain est avec son frère?

LENOX.

— Je suis certain que non, Monsieur. J'ai la liste de — tous les gentilshommes; le fils de Siward en est, — ainsi que beaucoup de jeunes imberbes qui font — aujourd'hui leurs premières preuves de virilité.

MENTETH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

— Il fortifie solidement le donjon de Dunsinane. —Quel-

ques-uns disent qu'il est fou ; d'autres, qui le haïssent moins, — appellent cela une vaillante furie ; mais ce qui est certain, — c'est qu'il ne peut pas boucler sa cause défaillante — dans le ceinturon de la règle.

ANGUS.

C'est maintenant qu'il sent — ses meurtres secrets se coller à ses mains. — A chaque instant des révoltes lui jettent à la face sa foi brisée. — Ceux qu'il commande obéissent au commandement, — nullement à l'affection... Il sent son pouvoir — traîner autour de lui, comme une robe de géant — sur un voleur nain.

MENTETH.

Qui blâmerait — ses sens effarés de se révolter et de bondir, — quand tout ce qui est en lui se reproche — d'y être?

CATHNESS.

Allons ! Mettons-nous en marche — pour porter notre obéissance à qui nous la devons. — Allons trouver celui qui doit guérir la société malade ; — et, réunis à lui, versons, pour purger notre pays, — toutes les gouttes de notre sang.

LENOX.

Versons-en du moins ce qu'il en faudra — pour arroser la fleur souveraine et noyer les mauvaises herbes. — En marche sur Birnam !

SCÈNE XXI.

[Dunsinane. (20) Une salle dans le château.]

Entrent MACBETH, le MÉDECIN, des gens de la suite.

MACBETH.

— Ne me transmettez plus de rapports !... qu'ils désertent tous ! — Jusqu'à ce que la forêt de Birnam se meuve

vers Dunsinane, — je ne puis être atteint par la crainte. Qu'est-ce que le bambin Malcolm? — n'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connaissent — toutes les conclusions mortelles, ont prononcé ainsi à mon égard : — « Ne crains rien, Macbeth; nul homme né d'une femme — n'aura jamais de pouvoir sur toi. » Fuyez donc, thanes traîtres, — et allez vous mêler aux épicuriens anglais. — L'âme sur qui je règne et le cœur que je porte — ne seront jamais accablés par le doute ni ébranlés par la peur...

Entre un SERVITEUR.

— Que le diable te damne tout noir, drôle à face de crème! — Où as-tu pris cet air d'oie?

LE SERVITEUR.

— Il y a dix mille...

MACBETH.

Oisons, maraud!

LE SERVITEUR.

Soldats, seigneur.

MACBETH.

— Va, pique-toi le visage, et mets du rouge sur ta peur, — marmot au foie de lis! Quels soldats, chiffon? — Mort de ton âme! tes joues de linge — sont conseillères de peur. Quels soldats, face de lait caillé?

LE SERVITEUR.

— Les forces anglaises, sauf votre bon plaisir.

MACBETH.

— Ote ta face d'ici!... Seyton!... Le cœur me lève — quand je vois... Seyton! allons!... Cette attaque — va me dégager pour toujours ou me démonter tout de suite. — J'ai assez vécu : le chemin de ma vie — est en proie à la sécheresse, aux feuilles jaunes ; — ce qui devrait toujours accompagner le vieil âge : — le respect, l'amour, l'obéissance, les troupes d'amis, — n'est pas ce que je puis

espérer ; ce qui m'attend à la place, ce sont — des malédictions muettes, mais profondes, des hommages de bouche, murmures — que les pauvres cœurs retiendraient volontiers, s'ils l'osaient !... — Seyton !...

Entre SEYTON.

SEYTON.

— Quel est votre gracieux plaisir?

MACBETH.

Quelles nouvelles encore?

SEYTON.

— Tous les rapports se confirment, Monseigneur.

MACBETH.

— Je combattrai jusqu'à ce que ma chair tombe hachée de mes os... — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Il n'en est pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux la mettre. — Qu'on lance encore de la cavalerie ; qu'on balaie la contrée d'alentour ; — qu'on pende ceux qui parlent de peur... Donne-moi mon armure... — Comment va votre malade, docteur?

LE MÉDECIN.

Elle a moins une maladie, Monseigneur, — qu'un trouble causé par d'accablantes visions — qui l'empêchent de reposer.

MACBETH.

Guéris-la de cela. — Tu ne peux donc pas traiter un esprit malade, — arracher de la mémoire un chagrin enraciné, — effacer les ennuis écrits dans le cerveau, — et, grâce à quelque doux antidote d'oubli, — débarrasser le sein gonflé des dangereuses matières — qui pèsent sur le cœur?

LE MÉDECIN.

En pareil cas, c'est au malade — à se traiter lui-même.

MACBETH.

– Qu'on jette la médecine aux chiens, je ne veux rien d'elle... – Allons! Mettez-moi mon armure; donnez-moi mon bâton de commandement... – Seyton, fais faire une sortie... Docteur, les thanes me désertent... – Allons! mon cher, dépêchons!... Si tu pouvais, docteur, examiner – les eaux de mon royaume, découvrir sa maladie, – et lui rendre en le purgeant sa robuste santé première, – je jetterais tes louanges à tous les échos, – pour qu'ils les répétassent... Ote-moi mon armure, te dis-je... – Quelle rhubarbe, quel séné, quelle drogue purgative – pourrait donc faire évacuer d'ici ces Anglais?... As-tu ouï parler d'eux?

LE MÉDECIN.

– Oui, mon bon seigneur; les préparatifs de Votre Majesté – nous ont donné de leurs nouvelles.

MACBETH.

Porte mon armure derrière moi... – Je ne craindrai pas la mort ni la ruine – avant que la forêt de Birnam vienne à Dunsinane...

Il sort.

LE MÉDECIN.

– Si j'étais une bonne fois élargi de Dunsinane, – il n'est pas d'honoraires qui m'y feraient revenir.

Il sort.

SCÈNE XXII.

[Les environs de Dunsinane. Une forêt à l'horizon.]

Entrent, sous des drapeaux, au son du tambour, MALCOLM, le vieux SIWARD et son fils, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, ROSSE, suivis de soldats en marche.

MALCOLM.

– Cousin, j'espère que le jour n'est pas loin – où nous serons en sûreté dans nos foyers.

MENTETH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

– Quelle est cette forêt devant nous?

MENTETH.

La forêt de Birnam (21).

MALCOLM.

– Que chaque soldat coupe une branche d'arbre – et la porte devant lui; par là nous jetterons l'ombre – sur notre force, et nous mettrons en erreur – les éclaireurs ennemis.

LES SOLDATS.

Nous allons le faire.

SIWARD.

–Tout ce que nous apprenons, c'est que le tyran tient toujours – dans Dunsinane avec confiance, et attendra – que nous l'y assiégions.

MALCOLM.

Là est sa suprême espérance; – car partout où l'occasion s'en offre, – petits et grands lui font défection. – Il n'a plus à son service que des êtres contraints – dont le cœur même est ailleurs.

MACDUFF.

Que nos censures, pour être justes, – attendent l'événement; jusque-là déployons – la plus savante bravoure.

SIWARD.

Le temps approche – où une juste décision nous fera connaître – notre avoir et notre déficit. – Les conjectures de la pensée sont l'écho d'espérances incertaines : – mais le dénoûment infaillible, ce sont les coups qui le déterminent. – Précipitons la guerre à sa fin.

Ils se mettent en marche.

SCÈNE XXIII.

[Dunsinane. Intérieur du château.]

Entrent, sous des drapeaux, au son du tambour, MACBETH, SEYTON et des soldats.

MACBETH.

— Qu'on déploie nos bannières sur les murs extérieurs ; — le cri de garde est toujours : Ils viennent! Notre château est assez fort — pour braver un siége en riant : qu'ils restent étendus là — jusqu'à ce que la famine et la fièvre les dévorent! — S'ils n'étaient pas renforcés par ceux qui devraient être des nôtres, — nous aurions pu aller à eux, barbe contre barbe, — et les faire battre en retraite jusque chez eux... Quel est ce bruit?

SEYTON.

— Ce sont des cris de femme, mon bon seigneur.

MACBETH.

— J'ai presque perdu le goût de la peur. — Il fut un temps où mes sens se seraient glacés — au moindre cri nocturne, où mes cheveux, — à un récit lugubre, se seraient dressés et agités — comme s'ils étaient vivants. Je me suis gorgé d'horreurs. — L'épouvante, familière à mes meurtrières pensées, — ne peut plus me faire tressaillir. Pourquoi ces cris?

SEYTON.

— La reine est morte, Monseigneur.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard ; — le moment serait toujours venu de dire ce mot-là!... — Demain, puis demain, puis demain — se glisse à petits pas de jour en jour — jusqu'à la dernière syllabe du registre des temps : — tous nos hiers

n'ont fait, fous que nous sommes! que nous éclairer — le chemin vers la mort poudreuse. Éteins-toi, éteins-toi, courte chandelle! — La vie n'est qu'une ombre qui passe ; un pauvre comédien — qui se pavane et s'agite durant son heure sur la scène — et qu'ensuite on n'entend plus! C'est un conte — dit par un idiot avec grand bruit et grande passion — et qui ne signifie rien...

Entre un MESSAGER.

— Tu viens pour user de ta langue ; ton histoire, vite!

LE MESSAGER.

Mon gracieux seigneur, — je voudrais vous rapporter ce que j'affirme avoir vu ; — mais je ne sais comment faire.

MACBETH.

Eh bien! parlez, Monsieur!

LE MESSAGER.

— Comme je montais ma garde sur la colline, — j'ai regardé du côté de Birnam, et tout à coup il m'a semblé — que la forêt se mettait en mouvement.

MACBETH, le frappant.

Misérable menteur!

LE MESSAGER.

— Que j'endure votre fureur si cela n'est pas vrai ; — vous pouvez, à trois milles d'ici, la voir qui arrive ; — je le répète, c'est un bois mouvant.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, — je te ferai pendre vivant au premier arbre, — jusqu'à ce que la faim te dessèche ; s'il est sincère, — je me soucie peu que tu m'en fasses autant. — J'abandonne toute résolution, et je commence — à soupçonner l'équivoque du démon — qui ment en disant vrai. « Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt — de Birnam marche sur Dunsinane! » Et voici que la forêt — marche vers Dunsinane... Aux armes! aux armes, et sortons! — Si ce qu'il af-

firme est réel, — peu importe que je fuie d'ici ou que j'y reste. — Je commence à être las du soleil, et je voudrais — que l'empire du monde fût anéanti en ce moment. — Qu'on sonne la cloche d'alarme!... Vent, souffle! viens, destruction! — Nous mourrons du moins le harnais sur le dos.

Ils sortent.

SCÈNE XXIV.

[Une plaine devant le château.]

Entrent, sous des drapeaux, au son des tambours, MALCOLM, le vieux SIWARD, MACDUFF, etc., et des soldats portant des branches d'arbres.

MALCOLM.

— Assez près, maintenant! Jetez vos écrans de feuillage, — et montrez-vous comme vous êtes... Vous, digne oncle, — avec mon cousin, votre noble fils, — vous commanderez notre front de bataille; le digne Macduff et nous, — nous nous chargeons du reste, — conformément à notre plan.

SIWARD.

Adieu. — Pour peu que nous rencontrions ce soir les forces du tyran, — je veux être battu si nous ne les attaquons pas.

MACDUFF.

— Faites parler toutes nos trompettes; donnez-leur tout leur souffle, — à ces bruyants hérauts du sang et de la mort.

Ils sortent. Fanfares d'alarme prolongées.

SCÈNE XXV.

[Dunsinane. Une autre partie de la plaine.]

MACBETH.

— J'ai été lié à un poteau; je ne puis pas fuir, — et il

faut que je me batte jusqu'au bout comme un ours... Où est celui — qui n'est pas né d'une femme? C'est lui que — je dois craindre, ou personne.

Entre le jeune SIWARD.

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

— Non, quand tu t'appellerais d'un nom plus brûlant — que tous ceux de l'enfer.

MACBETH.

Non nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

— Le diable lui-même ne pourrait prononcer un titre — plus odieux à mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus terrible.

LE JEUNE SIWARD.

— Tu mens, tyran abhorré; avec mon épée — je vais te prouver ton mensonge.

Ils se battent; le jeune Siward est tué.

MACBETH.

Tu étais né d'une femme... — Je souris aux épées, je ris jusqu'au dédain des armes — brandies par un homme qui est né d'une femme.

Il sort.

Fanfare d'alarme. Entre MACDUFF.

MACDUFF.

— Le bruit est de ce côté... Tyran, montre ta face; — si tu n'es pas tué de ma main, — les ombres de ma femme et

de mes enfants me hanteront toujours. — Je ne puis pas frapper les misérables Irlandais, dont les bras — sont loués pour porter des bâtons. C'est toi, Macbeth, qu'il me faut; — sinon, je rentrerai au fourreau, sans en avoir essayé la lame, — mon épée inactive. Tu dois être par là. — Ce grand cliquetis semble annoncer un combattant — du plus grand renom. Fais-le-moi trouver, fortune! — et je ne demande plus rien.

Il sort. Fanfare d'alarme.

Entrent MALCOLM et le vieux SIWARD.

SIWARD.

— Par ici, monseigneur;... le château s'est rendu sans résistance: — les gens du tyran combattent dans les deux armées; — les nobles thanes guerroient bravement; — la journée semble presque se déclarer pour vous, — et il reste peu à faire.

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis — qui frappent en l'air.

SIWARD.

Entrons dans le château, seigneur.

Ils sortent. Fanfare d'alarme.

Rentre MACBETH.

MACBETH.

— Pourquoi jouerais-je le fou romain et me tuerais-je — de ma propre épée? Tant que je verrai des vivants, ses entailles — feront mieux sur eux.

Rentre MACDUFF.

MACDUFF.

Tourne-toi, limier d'enfer, tourne-toi.

MACBETH.

— De tous les hommes, je n'ai évité que toi seul ; — mais va-t'en ! mon âme est déjà trop chargée — du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai pas de paroles, — ma voix est dans mon épée, misérable aux crimes — sans nom !

Ils se battent.

MACBETH.

Tu perds ta peine. — Tu pourrais aussi aisément balafrer de ton épée — l'air impalpable que me faire saigner. — Que ta lame tombe sur des cimiers vulnérables : — j'ai une vie enchantée qui ne peut pas céder — à un être né d'une femme.

MACDUFF.

N'espère plus dans ce charme. — Que l'ange que tu as toujours servi — t'apprenne que Macduff a été arraché du — sein de sa mère avant terme.

MACBETH.

Maudite soit la langue qui me dit cela ! — car elle vient d'abattre en moi le meilleur de l'homme. — Qu'on ne croie plus désormais ces démons jongleurs — qui équivoquent avec nous par des mots à double sens, — qui tiennent leur promesse pour notre oreille, — et la violent pour notre espérance!... Je ne me battrai pas avec toi.

MACDUFF.

— Alors, rends-toi, lâche ! — Et vis pour être le spectacle et l'étonnement du siècle. — Nous mettrons ton portrait, comme celui de nos monstres rares, — sur un poteau, et nous écrirons dessous : — « Ici on peut voir le tyran. »

MACBETH.

Je ne me rendrai pas. — Pour baiser la terre devant les pas du jeune Malcolm ! — ou pour entendre la canaille aboyer contre moi ses malédictions ! — Bien que la forêt de

Birnam soit venue à Dunsinane, — et que tu sois mon adversaire, toi qui n'es pas né d'une femme, — je tenterai la dernière épreuve ; j'étends devant mon corps — mon belliqueux bouclier : frappe, Macduff ; — et damné soit celui qui le premier criera : « Arrête ! assez ! »

Ils sortent en se battant.

Retraite. Fanfare. Rentrent, MALCOLM, le vieux SIWARD, ROSSE, LENOX, ANGUS, CATHNESS, MENTETH, et des SOLDATS.

MALCOLM.

— Je voudrais que les amis qui nous manquent fussent ici sains et saufs !

SIWARD.

— Il faut bien en perdre. Et pourtant, à voir ceux qui restent, — une si grande journée ne nous a pas coûté cher.

MALCOLM.

— Macduff nous manque, ainsi que votre noble fils.

ROSSE, à Siward.

— Votre fils, mylord, a payé la dette du soldat ; — il n'a vécu que jusqu'à ce qu'il fût un homme ; — à peine sa prouesse lui a-t-elle confirmé ce titre — au poste où il a combattu sans lâcher pied, — qu'il est mort comme un homme.

SIWARD.

Il est donc mort ?

ROSSE.

— Oui, et emporté du champ de bataille. Votre douleur — ne doit pas se mesurer à son mérite, car alors — elle n'aurait pas de fin.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant ?

ROSSE.

— Oui, de face.

SIWARD.

Eh bien ! qu'il soit le soldat de Dieu ! — Eussé-je autant de fils que j'ai de cheveux, — je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort. — Il suffit : voilà son glas sonné.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets ; — il les aura de moi.

SIWARD.

Il n'en mérite pas plus. — On dit qu'il est bien parti, et qu'il a payé son écot. — Il suffit. Que Dieu soit avec lui !... Voilà une consolation nouvelle.

Rentre MACDUFF, portant la tête de MACBETH.

MACDUFF.

— Salut, roi ! car tu l'es. Regarde ce qu'est devenue — la tête maudite de l'usurpateur. Notre temps est libre ! — Ceux que je vois autour de toi, perles de ta couronne, — répètent mentalement mon salut ; — je leur demande de s'écrier tout haut avec moi : — Salut, roi d'Écosse !

TOUS.

Salut, roi d'Écosse !

Fanfares.

MALCOLM.

— Nous ne ferons pas une large dépense de temps — avant de compter avec tous vos dévouements — et de nous acquitter envers vous. Thanes et cousins, — dès aujourd'hui soyez comtes ; les premiers que jamais l'Écosse — ait désignés par ce titre. Tout ce qui reste à faire — pour replanter à nouveau notre société : — rappeler nos amis exilés qui ont fui — à l'étranger les piéges d'une tyrannie soupçonneuse ; — dénoncer les ministres cruels — du boucher qui vient de mourir, et de son infernale reine — qui s'est, dit-on,

ôté la vie – violemment; enfin, tous les actes urgents – qui nous réclament, nous les accomplirons, – avec la grâce de Dieu, dans la mesure, le temps et le lieu voulus. – Sur ce, merci à tous et à chacun. – Nous vous invitons à venir à Scone voir notre couronnement.

Fanfare. Tous sortent.

FIN DE MACBETH.

LE ROI JEAN [22]

PERSONNAGES :

LE ROI JEAN.

LE PRINCE HENRI, son fils, plus tard Henri III.

ARTHUR, duc de Bretagne, fils de Geoffroi, dernier duc de Bretagne et frère aîné du roi Jean.

WILLIAM MARESHALL, COMTE DE PEMBROKE.

GEOFFROI FITZPETER, COMTE D'ESSEX, grand justicier d'Angleterre.

GUILLAUME LONGUE-ÉPÉE, COMTE DE SALISBURY.

ROBERT BIGOT, COMTE DE NORFOLK.

HUBERT DUBOURG.

ROBERT FAUCONBRIDGE, fils de sir Robert Fauconbridge.

PHILIPPE FAUCONBRIDGE, son frère utérin, dit LE BATARD.

JACQUES GOURNEY, serviteur de lady Fauconbridge.

PIERRE DE POMFRET, prophète.

PHILIPPE, roi de France.

LOUIS, dauphin.

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.

LE CARDINAL PANDOLPHE, légat du pape.

MELUN, seigneur français.

CHATILLON, ambassadeur de France, auprès du roi Jean.

DEUX EXÉCUTEURS.

LA REINE-MÈRE ÉLÉONORE, veuve de Henri II.

CONSTANCE, mère d'Arthur.

BLANCHE, fille d'Alphonse, roi de Castille, et nièce du roi Jean.

LADY FAUCONBRIDGE, mère du Bâtard et de Robert Fauconbridge.

SEIGNEURS, DAMES, CITOYENS D'ANGERS, UN SHÉRIF, DES HÉRAUTS; OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS ET GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt en Angleterre, tantôt en France.

SCÈNE I.

(Northampton. La salle du trône dans le palais.)

Entrent le roi JEAN, la REINE-MÈRE ÉLÉONORE, PEMBROKE, ESSEX, SALISBURY et d'autres COURTISANS, suivis de CHATILLON.

LE ROI JEAN.

– Eh bien ! Châtillon, parlez, que nous veut la France ?

CHATILLON.

– Ainsi, après le salut d'usage, le roi de France parle – par mon entremise, à Ta Majesté, – majesté empruntée d'Angleterre !...

ÉLÉONORE.

– Étrange commencement : majesté empruntée !

LE ROI JEAN.

– Silence, bonne mère ; écoutez l'ambassadeur.

CHATILLON.

– Philippe de France, suivant les droits et au nom – d'Arthur Plantagenet, fils de feu ton frère Geoffroy, – réclame en toute légitimité – cette belle île et ses territoires, – l'Irlande, Poitiers, l'Anjou, la Touraine et le Maine ; – te demandant de déposer l'épée – qui garde tous ces titres usurpés, – et de la remettre dans la main du jeune Arthur, – ton neveu et ton très-royal souverain.

LE ROI JEAN.

— Quelle est la conséquence, si nous n'y consentons pas ?

CHATILLON.

— L'impérieuse contrainte d'une guerre furieuse et sanglante, — pour arracher de force des droits ainsi retenus par la force.

LE ROI JEAN.

— Ici, nous avons guerre pour guerre, sang pour sang, — contrainte pour contrainte : réponds cela à la France.

CHATILLON.

— Reçois donc par ma bouche le défi de mon roi ; — c'est la limite extrême de mes pouvoirs.

LE ROI JEAN.

— Porte-lui le mien et pars en paix. — Apparais comme l'éclair aux yeux de la France ; — sinon, avant que tu aies pu annoncer que je serai là, — le tonnerre de mon canon s'y sera fait entendre. — Hors d'ici, donc ! sois la trompette de notre colère — et le sinistre présage de votre propre ruine — Qu'on lui donne une escorte d'honneur ; — Pembroke, veillez-y. Adieu, Châtillon !

Châtillon et Pembroke sortent.

ÉLÉONORE, bas au roi Jean.

— Eh bien ! mon fils, n'ai-je pas toujours dit — que l'ambitieuse Constance n'aurait point de repos — qu'elle n'eût mis en flammes la France et le monde entier, — pour les droits et la cause de son fils ? — Cette affaire aurait pu être prévenue et arrangée — par quelques protestations faciles d'amitié ; — elle ne peut maintenant se terminer, par l'intervention de deux royaumes, — que dans un dénoûment terrible et sanglant.

LE ROI JEAN, bas à la reine.

— Nous avons pour nous la force de la possession et celle du droit.

ÉLÉONORE, bas au roi Jean.

– La force de la possession, bien plus que celle du droit. – Sans cela, nous serions en péril, vous et moi : – ma conscience chuchote ici à votre oreille – ce que nul ne doit entendre, – hormis le ciel, vous et moi.

Entre le SHÉRIF du comté de Northampton, qui dit quelques mots à voix basse à ESSEX.

ESSEX.

– Mon suzerain, il se présente ici, de province, – pour être jugé par vous, le plus étrange procès – dont j'aie jamais ouï parler ; introduirai-je les parties ?

LE ROI JEAN.

– Qu'elles approchent !

Le shérif sort.

Nos abbayes et nos prieurés paieront – les frais de cette expédition.

Le SHÉRIF revient, accompagné de ROBERT FAUCONBRIDGE et du BATARD PHILIPPE, son frère.

LE ROI JEAN, aux deux frères.

Quels hommes êtes-vous ?

LE BATARD.

– Moi, votre sujet fidèle, je suis un gentilhomme – né dans le comté de Northampton, fils aîné, – à ce que je suppose, de Robert Fauconbridge, – un soldat fait chevalier sur le champ de bataille, – de la main de Cœur de Lion, main donneuse d'honneur !

LE ROI JEAN, à Robert.

– Et toi, qui es-tu ?

ROBERT.

– Le fils et l'héritier du même Fauconbridge.

LE ROI JEAN, montrant le bâtard.

– Celui-ci est l'aîné et tu es l'héritier ? – Vous n'êtes pas sortis de la même mère, il paraît ?

LE BATARD.

— Très-certainement de la même mère, puissant roi, — c'est bien connu, et aussi, je crois, du même père; — mais pour la connaissance certaine de cette vérité-ci, — référez-en au ciel et à ma mère. — J'ai sur ce point les doutes que peuvent avoir tous les enfants des hommes.

ÉLÉONORE.

— Fi, homme grossier! tu diffames ta mère — et tu blesses son honneur par cette défiance.

LE BATARD.

— Moi, Madame? Non pas, je n'ai pas de raison pour ça: — c'est là l'argument de mon frère et non le mien; — s'il peut le prouver, il me fait déguerpir — de cinq cents belles livres de rente au moins. — Le ciel préserve l'honneur de ma mère et ma succession!

LE ROI JEAN.

— Voilà un franc gaillard!... Pourquoi, étant le plus jeune, — ton frère réclame-t-il ton héritage?

LE BATARD.

— Je ne sais pas pourquoi, si ce n'est pas pour avoir la succession. — Un beau jour, il m'a accusé de bâtardise; — ai-je été fait, oui ou non, aussi légitimement que lui? — Je laisse ma mère en répondre sur sa tête. — Mais pour savoir si j'ai été fait aussi bien, — (que la terre soit légère aux os qui ont pris pour moi cette peine!) — comparez nos visages, mon suzerain, et soyez juge vous-même. — Si le vieux sir Robert nous a réellement faits tous deux, — s'il fut bien notre père, et si ce fils-là lui ressemble, — ô vieux père sir Robert, je remercie — à genoux le ciel de ne pas te ressembler!

LE ROI JEAN.

— Ah! quel bonnet à l'envers le ciel nous a envoyé là!

ÉLÉONORE.

— Il a au visage une moue de Cœur de Lion, — et l'accent

de sa voix le rappelle : — ne lisez-vous pas quelques traits de mon fils — dans la large organisation de cet homme?

LE ROI JEAN.

— Mon œil a bien examiné son extérieur — et y retrouve parfaitement Richard.

A Robert Fauconbridge.

Parlez, drôle, — pour quelle raison réclamez-vous la succession de votre frère ?

LE BATARD.

— Parce qu'il a un profil comme celui de mon père ! — Avec cette demi-face-là, il veut avoir toutes mes terres : — cinq cents livres par an, pour ce profil d'un liard !

ROBERT.

— Mon gracieux suzerain, quand mon père vivait, — votre frère l'employait beaucoup...

LE BATARD.

— Soit, Monsieur ; mais ça ne vous donne pas le droit de prendre mes terres : — votre récit doit dire comment il employait ma mère.

ROBERT.

— Une fois, il l'expédia en ambassade — en Allemagne, pour y traiter avec l'empereur — des grandes affaires qui intéressaient ce temps-là. — Le roi prit avantage de cette absence, — et, tant qu'elle dura, séjourna chez mon père. — Comment il triompha? j'ai honte de le dire. — Mais la vérité est la vérité : il y avait d'immenses étendues de mers et de côtes — entre mon père et ma mère, — je l'ai entendu dire à mon père lui-même, — lorsque le robuste gentilhomme que voilà fut conçu. — A son lit de mort, mon père me légua — ses terres par testament, et jura sur sa mort même — que ce fils de ma mère n'était pas de lui, — ou que, s'il l'était, il était venu au monde — quatorze grandes semaines avant le temps voulu. — Ainsi, mon bon suzerain, faites-moi rendre ce qui m'appartient — suivant la volonté de mon père, la succession de mon père.

LE ROI JEAN.

— Drôle, votre frère est légitime; — la femme de votre père l'a eu après le mariage; — si elle a triché, la faute en est à elle. — Cette faute est un des risques que courent tous les maris — le jour où ils prennent femme. Supposez que mon frère, — après avoir, comme vous le dites, pris la peine de faire ce fils-là, — l'eût réclamé de votre père comme son fils, — n'est-il pas vrai, l'ami, que votre père aurait pu garder — ce veau de sa vache, en dépit du monde entier? — Oui, vraiment, il l'aurait pu. En admettant qu'il fût de mon frère, — mon frère ne pouvait pas le réclamer : — donc, même l'enfant n'étant pas de lui, — votre père ne pouvait le renier. Cela est concluant. — C'est le fils de ma mère qui a fait l'héritier de votre père. Qu'importe? — C'est l'héritier de votre père qui doit avoir les biens de votre père (23).

ROBERT.

— La volonté de mon père sera donc de nul effet — pour déposséder l'enfant qui n'est pas le sien?

LE BATARD.

— Elle n'aura pas plus l'effet de me déposséder, — qu'elle n'a eu celui de m'engendrer, je présume.

ÉLÉONORE, au Bâtard.

— Qu'aimerais-tu mieux : être un Fauconbridge — et ressembler à ton frère, pour jouir de tes terres, — ou être réputé le fils de Cœur de Lion, — seigneur de ta haute mine, sans terre aucune?

LE BATARD.

— Madame, si le sort avait voulu que mon frère fût fait comme moi — et moi comme lui, semblable à sir Robert : — si j'avais eu, ainsi que lui, des jambes en forme de deux rotins, — des bras doublés de peau d'anguille, et une face si maigre, — que je n'eusse pas osé m'attacher une rose à l'oreille, — de peur qu'on eût dit : *regardez ce trois-farthings* (24); — si, en sus de sa tournure, j'avais hérité de tout ce royaume:

je veux ne jamais bouger de cette place, — s'il n'est pas vrai que j'en eusse cédé jusqu'au dernier pouce pour avoir la figure que j'ai ; — à aucun prix, je ne voudrais être messire Nabot!

ÉLÉONORE.

— Tu me plais. Veux-tu renoncer à ta fortune, — lui léguer ta terre et me suivre? — Je suis un soldat dont le poste est en France.

LE BATARD, à Robert.

— Frère, prenez mon bien; moi, je prends ma chance. — Votre face vous vaut cinq cents livres par an; — pourtant vendez-la dix sous, et ce sera cher.

A Éléonore.

— Madame, je vous suivrai jusqu'à la mort.

ÉLÉONORE.

— Non, j'aime mieux que vous alliez là devant moi.

LE BATARD.

— Il est dans les mœurs de notre pays de céder le pas à nos supérieurs.

LE ROI JEAN.

— Quel est ton nom?

LE BATARD.

— Philippe, mon suzerain, voilà mon prénom; — Philippe, fils aîné de la femme du bon vieux sir Robert!

LE ROI JEAN.

— Désormais, porte le nom de celui dont tu portes la figure. — Agenouille-toi, Philippe, mais relève-toi plus grand, — relève-toi sir Richard et Plantagenet.

Le Bâtard s'agenouille, et le roi Jean le sacre chevalier.

LE BATARD, se relevant, à Robert.

— Frère... du côté de ma mère, donnez-moi votre main. — Mon père m'a donné l'honneur, le vôtre vous a donné le fonds. — Maintenant, bénie soit l'heure de la nuit ou du jour — où je fus conçu, sir Robert étant absent!

ÉLÉONORE.

— Tout l'esprit d'un Plantagenet! — Je suis ta grand'mère, Richard : donne-moi ce nom.

LE BATARD.

— Grand'mère par hasard, Madame, mais non par droit, mais qu'est-ce que ça fait? — C'est à peu près la même chose, quoique du côté gauche. — Qu'importe qu'on soit venu par la fenêtre ou par la lucarne? — Qui n'ose remuer le jour, doit s'insinuer de nuit. — Attrapez comme vous voudrez, tenir c'est tenir. — De près ou de loin, bien touché c'est bien tiré; — et, fait n'importe comment, je suis ce que je suis.

LE ROI JEAN, à Robert.

— Va, Fauconbridge; tu es maintenant ce que tu désires; — un chevalier sans fonds te fait seigneur foncier.

A la reine-mère.

— Venez, Madame. Viens, Richard. Partons vite. — En France! en France! Nous y sommes plus que nécessaires.

LE BATARD, à Robert.

— Frère, adieu : que la bonne fortune aille à toi! — car tu es venu au monde par la voie de l'honnêteté.

Tous sortent, excepté le Bâtard.

LE BATARD, seul.

— Pour le pas d'honneur que j'ai gagné, — j'ai perdu bien des pieds de terre. — N'importe. Maintenant, je puis faire une lady d'une Jeanneton. — *Bonsoir, sir Richard... Dieu vous garde, l'ami!* — Et si le nom de celui qui me parle est George, je l'appellerai Pierre. — Une noblesse récente vous fait toujours oublier le nom des gens; — il faut trop d'attention et de courtoisie pour vous le rappeler — dans votre position nouvelle... Arrive un voyageur. — Je l'invite, lui et son cure-dent, au dîner de Ma Seigneurie, — et, quand mon estomac chevaleresque est satisfait, — je me suce les dents et je m'adresse — à mon élégant des pays lointains : *Mon cher*

Monsieur, — dis-je d'abord, en m'appuyant comme ça sur le coude, — *je vous demanderai*... Ici la Question ; — sur ce, vient la Réponse, comme dans le catéchisme : — *Oh ! Monsieur*, dit la Réponse, *tout à vos ordres ! — à votre disposition ! à votre service, Monsieur ! — Non, Monsieur*, réplique la Question, *c'est moi, mon doux monsieur, qui suis au vôtre !* — Aussitôt, avant que la Réponse ait su ce que veut la Question, — elle coupe court au dialogue des compliments — et vous parle des Alpes, des Apennins, — des Pyrénées et du Pô ; — et quand elle a fini, il est presque l'heure de souper. — Voilà ce que c'est que la bonne société, — la seule qui convienne aux aspirations de mon esprit. — Le vrai bâtard de notre temps — (j'en serai toujours un, quoi que je fasse), — c'est celui qui ne se conforme pas à la mode, — non-seulement dans ses habitudes, dans sa conduite, — dans ses formes, dans son accoutrement extérieur, — mais dans ses mouvements les plus intimes, et qui ne sait pas débiter — ce poison si doux, si doux, si doux aux lèvres du siècle : le mensonge. — Ce poison, j'en veux faire une étude, non pour l'employer, — mais pour y échapper ; — car je suis sûr qu'il jonchera tous les degrés de mon élévation... — Mais qui donc arrive si vite, en robe de cheval ? — Quelle est cette messagère ? N'a-t-elle pas un mari — qui ait voulu prendre la peine de souffler devant elle dans quelque corne ? — Dieu ! c'est ma mère !

Entrent lady FAUCONBRIDGE et JAMES GOURNEY.

Eh bien, bonne dame, — qui vous amène si précipitamment ici, à la cour ?

LADY FAUCONBRIDGE.

— Où est ton frère ? où est-il, ce drôle — qui pourchasse ainsi mon honneur ?

LE BATARD.

— Mon frère Robert ! le fils du vieux sir Robert ? — ce

nouveau géant Colbrand (25)! cet homme si vigoureux! — Est-ce le fils de sir Robert que vous cherchez ainsi?

LADY FAUCONBRIDGE.

— Le fils de sir Robert! oui, impertinent garçon, — le fils de sir Robert! pourquoi te moques-tu de sir Robert? — Il est le fils de sir Robert, et toi aussi!

LE BATARD.

— James Gourney, veux-tu nous laisser un peu?

GOURNEY.

— Volontiers, bon Philippe.

LE BATARD.

— *Philippe!* pourquoi ce cri de moineau (26)?.. Ah! James, — il court des bruits bien scandaleux; tout à l'heure, je t'en dirai plus long.

Gourney sort.

— Madame, je ne suis pas le fils du vieux sir Robert. — Sir Robert aurait pu manger toute la part qu'il avait en moi — un Vendredi-Saint, sans pour cela rompre son jeûne. — Sir Robert pouvait travailler passablement; mais, morbleu, disons-le franchement, — était-il capable de me faire? Sir Robert ne l'était pas! — nous connaissons de sa fabrique... Ainsi, bonne mère, — à qui suis-je redevable de ces membres? — Sir Robert n'a jamais contribué à faire cette jambe-ci.

LADY FAUCONBRIDGE.

— T'es-tu donc, toi aussi, ligué avec ton frère, — toi qui, dans ton propre intérêt, devrais défendre mon honneur? — Que signifie cette raillerie, effronté manant?

LE BATARD.

— Dites chevalier! chevalier, bonne mère! comme messire Basilisco (27)! — Oui, je viens d'être armé chevalier : je le sens encore à mon épaule. — Voyons, mère, je ne suis pas le fils de sir Robert; — j'ai répudié sir Robert et ma succession : — légitimité, nom, tout est parti. — Ainsi, ma bonne

mère, faites-moi connaître mon père : — c'est quelque homme convenable, j'espère : qui l'a été, ma mère?

LADY FAUCONBRIDGE.

— As-tu donc renié les Fauconbridge?

LE BATARD.

— Aussi loyalement que je renie le diable.

LADY FAUCONBRIDGE.

— Le roi Richard Cœur de Lion fut ton père : — séduite par une longue et ardente poursuite, — je lui fis place dans le lit de mon mari : — puisse le ciel ne pas mettre cette transgression à ma charge ! — Tu es issu de cette chère faute, — où je fus entraînée par une force au-dessus de la mienne.

LE BATARD.

— Eh bien ! par cette lumière, Madame, si j'étais encore à naître, — je ne souhaiterais pas un meilleur père. — Certains péchés portent leurs priviléges sur la terre, — et le vôtre est du nombre. Votre faute n'a point été folie. — Pouviez-vous ne pas livrer votre cœur, — comme un tribut de soumission à un amour souverain, — à ce Richard, contre qui le lion intrépide, n'osant affronter — une furie et une force incomparables, — ne put défendre son royal cœur (28)? — Celui qui violemment dérobe le cœur des lions — peut aisément conquérir celui d'une femme. Ah ! ma mère, — c'est avec tout mon cœur que je te remercie de mon père ! — Qu'un vivant ose seulement dire que tu n'as pas bien fait — de m'enfanter ainsi, et j'enverrai son âme en enfer ! — Venez, Madame, je vais vous présenter à ma famille : — et tout le monde dira que, le jour où Richard fut mon père, — si vous aviez dit non, c'eût été un péché ! — Quiconque prétend que c'en fut un de céder, a menti ; je lui dis : Ce n'est pas vrai !

Ils sortent.

SCÈNE II.

[En France. Devant les murs d'Angers.]

Entrent, d'un côté, à la tête de ses troupes, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, vêtu d'une peau de lion; de l'autre, PHILIPPE, roi de France, et ses troupes; LOUIS, CONSTANCE, ARTHUR; des COURTISANS.

LOUIS, à l'archiduc.

– Devant Angers, brave Autriche, heureux de vous rencontrer! – Arthur, ton grand prédécesseur, – ce Richard qui déroba le cœur du lion – et qui fit les saintes guerres en Palestine, – fut couché avant l'heure dans la tombe par ce brave duc; – et lui, voulant faire réparation à sa postérité, – il est venu ici, à ma demande, – pour déployer ses couleurs, enfant, en ta faveur, – et pour punir l'usurpation de ton oncle dénaturé, l'Anglais Jean: – embrasse-le donc, aime-le et fais-lui fête.

ARTHUR, à l'archiduc.

– Dieu vous pardonnera la mort de Cœur de Lion, – d'autant mieux que vous donnez la vie à ses descendants, — en ombrageant leurs droits sous vos ailes de guerre. – Je vous offre la bienvenue avec une main impuissante, – mais avec un cœur plein d'un amour sans tache. – Soyez le bienvenu devant les portes d'Angers, duc.

LOUIS, à Arthur.

– Noble enfant! qui ne voudrait te rendre tes droits?

L'ARCHIDUC, embrassant Arthur.

– Par ce baiser fervent que je dépose sur ta joue, – je scelle l'engagement qu'a pris mon affection – de ne pas rentrer dans mes États, – avant qu'Angers, et tout ce qui

t'appartient en France, — avant que ce rivage à la face blanche et pâle — qui du pied repousse les marées rugissantes de l'Océan — et tient ses insulaires à l'écart des autres pays, — avant que l'Angleterre, ce champ dont la mer est la haie, — ce boulevard muré d'eau, abrité — et sauvegardé à jamais contre les projets de l'étranger, — avant que ce dernier coin de l'Occident — ne t'ait salué pour son roi! Jusque-là, bel enfant, — je ne penserai pas à mes foyers, et je ne quitterai pas les armes.

CONSTANCE, à l'archiduc.

— Oh! acceptez les remercîments de sa mère, des remercîments de veuve, — jusqu'au jour où votre bras fort aura réussi à lui donner la force — de s'acquitter mieux envers votre dévouement.

L'ARCHIDUC.

— La paix du ciel appartient à ceux qui lèvent leurs épées — pour une guerre si juste et si charitable.

PHILIPPE.

— Eh bien donc, à l'œuvre! notre canon va être tourné — contre le front de cette ville résistante. — Qu'on appelle nos premiers tacticiens — pour choisir les positions les plus avantageuses. — S'il le faut, nous laisserons devant cette ville nos os royaux — et nous nous frayerons un gué dans le sang français jusqu'à sa grand'place, — mais nous la rendrons sujette de cet enfant.

CONSTANCE.

— Attendez la réponse à votre ambassade, — si vous ne voulez pas étourdiment souiller de sang vos épées : — monseigneur Châtillon peut rapporter en paix d'Angleterre — ce droit que nous réclamons ici par la guerre ; — et alors nous nous repentirions de chaque goutte de sang — qu'une ardente précipitation aurait si injustement versée.

Entre CHATILLON.

PHILIPPE.

— O prodige, Madame !.. Voyez, sur votre souhait, — voici notre messager Châtillon qui arrive. — Ce que dit l'Angleterre, dis-le brièvement, noble seigneur : — nous t'attendons froidement : Châtillon, parle.

CHATILLON.

— Eh bien ! détournez vos forces de ce misérable siége, — et ébranlez-les pour une tâche plus imposante. — L'Anglais, impatient de vos justes demandes, — s'est mis sous les armes : les vents contraires, — dont j'ai attendu le loisir, lui ont donné le temps — de débarquer ses légions aussitôt que moi : — il marche en toute hâte sur cette ville ; — ses forces sont considérables, ses soldats confiants. — Avec lui vient la reine-mère, — une Até qui l'excite au sang et au combat ; — avec elle est sa nièce, madame Blanche d'Espagne, — ainsi qu'un bâtard du roi défunt. — Tous les turbulents de la contrée, — fougueux, présomptueux, ardents volontaires, — avec des visages de femmes et des courages farouches de dragons, — ont vendu leurs fortunes au pays natal, — et, portant fièrement leur patrimoine sur leur dos, — sont venus ici chercher de nouvelles fortunes. — En somme, ces cœurs intrépides, — que viennent d'amener les transports anglais, — sont la plus brave élite qui ait jamais flotté sur la marée montante — pour porter l'outrage et la ruine dans la chrétienté.

Les tambours battent.

— L'interruption de leurs tambours grossiers — coupe court à mes explications : ils approchent — pour parlementer ou pour combattre. Ainsi, préparez-vous.

PHILIPPE.

— Comme cette expédition est imprévue !

L'ARCHIDUC.

— Plus elle est inattendue, plus notre énergie doit être

éveillée pour la défense. — Car le courage grandit avec l'occasion. — Qu'ils soient donc les bienvenus, nous sommes prêts.

Entrent le roi JEAN, la reine-mère ÉLÉONORE, BLANCHE, le BATARD, PEMBROKE et des soldats.

LE ROI JEAN.

— Paix à la France, si la France pacifique nous laisse — entrer dans notre légitime succession ! — Sinon, que la France saigne et que la paix remonte au ciel ! — Tandis que nous, agent de la colère de Dieu, nous punirons — ces insolents dédains qui rejettent sa paix au ciel !

PHILIPPE.

— Paix à l'Angleterre, si ces guerriers — retournent de France en Angleterre pour y vivre en paix ! — Nous aimons l'Angleterre, et c'est pour le salut de l'Angleterre — que nous suons ici sous le poids de notre armure. — La tâche que nous avons devrait être ta besogne, à toi ; — mais tu es si loin d'aimer l'Angleterre — que tu as renversé son roi légitime, — rompu l'ordre de succession, — bravé la royauté enfant, et violé — la virginale vertu de la couronne!

Montrant Arthur.

— Tiens, reconnais-tu le visage de ton frère Geoffroy? — Ces yeux, ce front, ont été moulés sur les siens : — ici est résumé en petit tout — ce qui mourut d'auguste dans Geoffroy, et la main du temps — fera de cet abrégé un aussi colossal ouvrage. — Ce Geoffroy naquit ton frère aîné, — et voici son fils. L'Angleterre était le droit de Geoffroy, — et le droit de Geoffroy est celui d'Arthur, par la grâce de Dieu. — Comment se fait-il donc que tu sois appelé roi, — quand le sang de la vie bat encore dans ces tempes — à qui est due la couronne dont tu t'empares?

LE ROI JEAN.

— De qui donc, France, tiens-tu cette haute mission — d'arracher de moi une réponse à tes questions?

PHILIPPE.

— De ce Juge suprême qui fait naître — au cœur d'un pouvoir fort — la bonne pensée d'examiner les taches et les affronts faits au droit. — Ce Juge m'a fait le gardien de cet enfant : — c'est par son ordre que j'accuse ton forfait, — et par son aide que je prétends le châtier.

LE ROI JEAN.

— Fi ! tu usurpes l'autorité.

PHILIPPE.

— Excuse... j'abats un usurpateur.

LA REINE-MÈRE, à Philippe.

— Qui donc appelles-tu usurpateur, France ?

CONSTANCE, à Philippe.

— Laisse-moi répondre.

A la reine-mère.

Ton fils qui usurpe.

LA REINE-MÈRE.

— Arrière, insolente ! Ton bâtard doit être roi, apparemment, — pour que tu puisses être reine et faire échec au monde !

CONSTANCE.

— Mon lit fut toujours aussi fidèle à ton fils — que le tien le fut à ton mari ; — il y a plus de ressemblance, dans les traits, entre cet enfant et son père Geoffroy — que, dans le caractère, entre toi et Jean, — Jean qui te ressemble comme la pluie à l'eau, comme le diable à sa mère ! — Mon fils un bâtard ! Sur mon âme, je crois — que son père n'a pas été aussi loyalement mis au monde : — il n'a pu l'être, tu étais sa mère !

LA REINE-MÈRE, à Arthur.

— Voilà une bonne mère, enfant, qui salit ton père !

CONSTANCE.

— Voilà une bonne grand'mère, enfant, qui voudrait te salir !

L'ARCHIDUC.

— Paix !

LE BATARD, montrant l'archiduc.

Ecoutez le crieur.

L'ARCHIDUC, au bâtard.

Qui diable es-tu ?

LE BATARD.

— Quelqu'un qui vous endiablerait, Monsieur, — s'il pouvait vous attraper seul, vous et votre peau.

Montrant la peau de lion que l'archiduc porte par-dessus son armure.

— Vous êtes le lièvre dont parle l'adage, — et dont toute la valeur est d'arracher la barbe aux lions morts. — Je roussirai votre pelure, si je vous attrape. — L'ami, veillez-y; sur ma foi, je le ferai, sur ma foi !

BLANCHE.

— Oh ! la robe du lion sied bien — à celui qui a dérobé au lion sa robe !

LE BATARD.

— Elle fait aussi bien sur son dos — que la dépouille du grand Alcide sur un âne. — Mais je vous ôterai ce poids des épaules, — mon âne, ou j'en ajouterai un qui les fera craquer !

L'ARCHIDUC.

— Quel est donc ce craqueur qui assourdit nos oreilles — de tant de bruits superflus ? — Roi Philippe, décidez ce que nous allons faire.

PHILIPPE.

— Femmes et fous, rompez là votre entretien. — Roi Jean, voici notre résumé : — au nom d'Arthur, je réclame de toi — l'Angleterre et l'Irlande, l'Anjou, la Touraine, le Maine : — veux-tu les céder et mettre bas les armes ?

LE ROI JEAN.

— Ma vie plutôt !... Je te défie, France. — Arthur de Bretagne, remets-toi entre mes mains : — et tu recevras de mon

tendre amour — plus que ne pourra jamais t'obtenir la main couarde de la France. — Soumets-toi, garçon!

LA REINE-MÈRE.

Viens à ta grand'mère, enfant!

CONSTANCE.

— Oui, qu'il aille à sa grand'mère, l'enfant! — qu'il donne un royaume à grand'maman, — et grand'maman lui — donnera une prune, une cerise et une figue! — Cette bonne grand'maman!

ARTHUR, sanglotant, à Constance.

Assez, ma bonne mère! — Je voudrais être couché bien bas dans mon tombeau! — Je ne mérite pas tout ce bruit qu'on fait pour moi!

LA REINE-MÈRE.

— Sa mère lui a tant fait honte, pauvre enfant, qu'il pleure!

CONSTANCE, à la reine-mère.

— Que cela soit ou non, honte à vous! — C'est le mal que lui fait sa grand'mère et non la honte que lui fait sa mère — qui arrache de ses pauvres yeux ces perles qui émeuvent le ciel — et que le ciel acceptera comme une offrande! — Oui, le ciel, acheté par ces limpides pierreries, — lui fera justice et vous châtiera!

ÉLÉONORE.

— O monstrueuse calomniatrice du ciel et de la terre!

CONSTANCE.

O insulteuse monstrueuse du ciel et de la terre! — Ne m'appelle pas calomniatrice! Toi et ton Jean, vous usurpez — les titres, les couronnes et les droits — de cet enfant opprimé. Lui, le fils de ton fils aîné, — il n'a eu de malheur qu'en toi. — Tes péchés sont frappés dans ce pauvre enfant — il est atteint par la loi d'expiation, — parce qu'il n'est encore que la seconde génération — sortie de tes entrailles pécheresses!

LE ROI JEAN.

— Folle, assez!

CONSTANCE.

Un dernier mot.

A la reine-mère.

— Non-seulement il est châtié pour ton péché, — mais Dieu a fait de toi et de ton péché le châtiment — de ton descendant : châtié pour toi, — il est châtié par toi! Ton péché, à la fois son injure — et la tienne, est le porte-glaive de ton péché. — Toute la punition est pour cet enfant, — et à toi toute la faute. Malheur à toi!

LA REINE-MÈRE.

— Imprudente grondeuse, tu oublies que je peux produire — un testament qui annule les titres de ton fils.

CONSTANCE.

— Et qui en doute? un testament! un méchant testament, — l'expression de la volonté d'une femme, la volonté gangrenée d'une grand'mère!

PHILIPPE.

— Silence, Madame! Arrêtez-vous ou soyez plus modérée : — il ne nous sied pas d'encourager de notre présence — d'aussi malsonnantes réparties. — Qu'une fanfare amène sur les remparts — les hommes d'Angers : qu'ils nous disent — de qui ils admettent les titres, d'Arthur ou de Jean!

La trompette sonne. Des citoyens d'Angers se montrent sur les murs.

UN CITOYEN.

— Qui est-ce qui nous appelle sur ces murs?

PHILIPPE.

— C'est la France, au nom de l'Angleterre.

LE ROI JEAN.

C'est l'Angleterre au nom d'elle-même. — Hommes d'Angers, mes bien-aimés sujets...

PHILIPPE.

— Hommes d'Angers, bien-aimés sujets d'Arthur, —

notre trompette vous a convoqués à ce pacifique pourparler.....

LE ROI JEAN.

– Dans votre intérêt. Ainsi écoutez-nous d'abord. – Ces drapeaux de la France, qui sont déployés là – sous les yeux et en vue de votre ville, – n'ont marché jusqu'ici que pour vous nuire. – Ces canons ont les entrailles pleines de colères; – déjà ils sont montés et prêts à cracher – contre vos murs leur indignation de fer. – Tous les préparatifs faits par les Français pour un siége sanglant – et pour des mesures de rigueur – se montrent aux regards de votre ville par vos portes entr'ouvertes ; – et, sans notre approche, ces pierres endormies – qui vous enlacent comme d'une ceinture, – auraient été déjà, par la secousse de leur artillerie, – jetées à bas de leur lit de ciment, – laissant une large brèche ouverte – aux puissances sanguinaires pour l'assaut de votre repos! – Mais nous, votre roi légitime, – nous sommes venu, par une marche pénible et rapide, – leur faire échec devant vos portes – et sauver de leurs égratignures le front menacé de votre cité ; – et à notre aspect, voyez! voilà les Français étonnés qui daignent parlementer, – et voilà qu'au lieu des boulets enveloppés de flamme – qui devaient porter dans vos murailles le désordre de la fièvre, – ils ne vous lancent que de douces paroles entourées de fumée – qui doivent porter à vos oreilles l'erreur perfide ! – Accordez-leur la confiance qu'ils méritent, bons citoyens, – et laissez-nous entrer. Votre roi, dont les forces surmenées – sont épuisées par l'action d'une marche rapide, – implore un asile dans les murs de votre cité.

PHILIPPE, prenant Arthur par la main.

– Quand j'aurai parlé, répondez-nous à tous deux. – Regardez ! Celui que je tiens de ma main droite, sous une protection – que le vœu le plus sacré lui assure, – c'est le jeune Plantagenet, – fils du frère aîné de cet homme, – et

qui est roi sur lui et sur tout ce qu'il possède. — C'est pour ses droits foulés aux pieds — que devant votre ville nous foulons ces plaines de nos pas belliqueux, — et nous ne sommes votre ennemi — qu'autant que notre zèle hospitalier — pour la cause de cet enfant opprimé — nous y contraint par un religieux devoir. Décidez-vous donc — à rendre votre juste hommage — à celui qui y a droit, je veux dire à ce jeune prince : — et alors nos armes, semblables à un ours muselé, — n'auront plus de terrible que l'aspect ; — la malice de nos canons sera vainement dépensée — contre les nuées invulnérables du ciel ; — puis, faisant sans trouble une tranquille retraite, — sans une entaille à nos épées, sans une fêlure à nos casques, — nous rapporterons chez nous ce sang généreux — que nous étions venus verser contre votre ville, — et nous vous laisserons en paix, vous, vos enfants et vos femmes. — Mais, si vous dédaginez follement notre offre, — ce n'est pas l'enceinte de vos murs décrépits — qui vous soustraira à nos messagers de guerre, — quand même tous ces Anglais et leurs recrues — seraient réfugiés dans leur rude circonférence. — Parlez donc : recevrons-nous de votre ville ce titre de maître — que nous venons de réclamer pour notre protégé ? — ou devons-nous donner le signal à notre rage, — et rentrer dans le sang en notre domaine ?

LE CITOYEN.

— Je serai bref. Nous sommes les sujets du roi d'Angleterre ; — c'est pour lui et pour ses droits que nous tenons cette ville.

LE ROI JEAN.

— Reconnaissez donc le roi, et faites-moi entrer.

LE CITOYEN.

— Cela, nous ne le pouvons pas : nous ne prouverons notre loyauté — qu'à celui qui prouvera sa royauté ; jusque là, — nous tiendrons nos portes barricadées contre le monde entier.

LE ROI JEAN.

— La couronne d'Angleterre ne prouve-t-elle pas la royauté? — Si cela ne suffit pas, je vous amène comme témoins — trente mille braves de race anglaise !

LE BATARD, à part.

— Bâtards et autres.

LE ROI JEAN.

Prêts à consacrer notre titre de leurs vies.

PHILIPPE.

— Autant de braves, aussi bien nés que ceux-là...

LE BATARD, à part.

— Il y a bien aussi quelques bâtards !

PHILIPPE.

Sont là pour lui donner en face un démenti.

LE CITOYEN.

— Jusqu'à ce que vous ayez décidé quel est le possesseur le plus digne, — nous, au nom du plus digne, nous vous refusons la possession à tous deux.

LE ROI JEAN.

— Alors, que Dieu pardonne leurs péchés à toutes les âmes — qui, avant la chute de la rosée du soir, s'envoleront — vers leur éternelle demeure, — dans cette redoutable contestation du roi de notre royaume !

PHILIPPE.

— Amen, amen ! En selle, chevaliers ! Aux armes !

LE BATARD.

— Saint Georges, toi qui as si bien étrillé le dragon, et qui, depuis lors, — es resté assis sur son dos à la porte de mon hôtesse, — apprends-nous quelque bon coup d'estoc.

A l'archiduc.

L'ami, si j'étais chez vous, — dans votre antre, en compagnie de votre lionne, — j'ajouterais à votre peau de lion une tête de bête à corne, — et je ferais de vous un monstre.

L'ARCHIDUC.

Paix ! c'est assez !

LE BATARD.

— Oh ! tremblez ! vous entendez le lion rugir !

LE ROI JEAN.

— Montons dans la plaine ! Nous y développerons — dans le meilleur ordre tous nos régiments.

LE BATARD.

— Hâtons-nous donc pour prendre l'avantage du terrain.

PHILIPPE, qui vient de parler bas à Louis.

— C'est cela ! Vous, sur l'autre hauteur, — vous tiendrez le reste en réserve... Dieu et notre droit !

Ils sortent.

Fanfares d'alarme. Des troupes s'élancent sur la scène, puis font retraite. Un HÉRAUT DE FRANCE s'avance au son de la trompette vers les portes d'Angers et s'adresse aux habitants, qui se pressent au haut des remparts.

LE HÉRAUT.

— Hommes d'Angers ! ouvrez vos portes toutes grandes — et recevez le jeune Arthur, duc de Bretagne. — Il vient, par le bras de la France, de faire — un long avenir de larmes à bien des mères anglaises, — dont les fils sont épars sur la poussière ensanglantée ; — à bien des veuves, dont les maris étreignent, — dans un froid embrassement, la terre décolorée : — et la victoire, obtenue avec peu de perte, met — en danse les drapeaux français — qui s'avancent, triomphalement déployés, — pour entrer chez vous en conquérants et pour proclamer — Arthur de Bretagne roi d'Angleterre et le vôtre !

Un HÉRAUT D'ANGLETERRE entre avec des trompettes.

LE HÉRAUT.

— Réjouissez-vous, hommes d'Angers, sonnez vos cloches. — Le roi Jean, votre roi et roi d'Angleterre, approche,

— vainqueur dans cette chaude et cruelle journée! — Nos armures, qui se sont éloignées d'ici brillantes comme l'argent, — s'en reviennent dorées de sang français; — il n'est pas de panache attaché à un casque anglais — qui ait été abattu par une lance française; — nos couleurs reviennent dans les mêmes mains — qui les ont déployées quand nous nous sommes mis en marche; — et, comme une troupe joyeuse de chasseurs, ils arrivent, — nos robustes Anglais, ayant tous aux mains la pourpre — du sang ennemi. — Ouvrez vos portes, et donnez entrée aux vainqueurs.

HUBERT, du haut des remparts.

— Hérauts, du haut de nos tours, nous avons pu voir, — depuis le commencement jusqu'à la fin, le choc et le recul — des deux armées: leur égalité — n'a pu être mise en doute par les yeux les plus exercés. — Le sang a payé le sang, et les coups ont répondu aux coups; — la force a résisté à la force, et la puissance a tenu tête à la puissance. — Les deux rivaux sont égaux, et nous les aimons également. — Il faut qu'un des deux l'emporte; tant qu'ils resteront dans cet équilibre, — nous garderons notre ville contre tous les deux et pour tous les deux.

Rentrent, d'un côté, le roi JEAN, suivi de son armée et accompagné de BLANCHE, de la reine-mère ÉLÉONORE, et du BATARD; de l'autre, PHILIPPE, LOUIS, L'ARCHIDUC, suivis de troupes.

LE ROI JEAN, à Philippe.

— France, as-tu encore du sang à perdre? — Dis. Faudra-t-il que le fleuve de notre droit, — dont tu gênes le passage par tes obstacles, — s'élance hors de son lit natal et déborde, — dans son cours troublé, jusque sur tes terres riveraines, — avant que tu laisses ses eaux argentées continuer — leur progrès pacifique jusqu'à l'Océan?

PHILIPPE.

— Angleterre, tu n'as pas sauvé une goutte de sang — d

[ue nous, Français, dans cette chaude épreuve; — tu perdu plutôt davantage. Je le jure, par ce bras — qui rne la contrée que domine ce climat! — nous ne dépo- pas les armes que la justice nous a fait prendre, — que nous t'ayons soumis, toi contre qui nous les is, — ou que nous ayons grossi d'un chiffre royal le re des morts : — ornant ainsi la liste qui dira les de cette guerre — d'un nom de roi accolé au car-

LE BATARD.

h! Majesté, comme ta gloriole s'exalte! — Quand le sang des rois est en feu, — alors, la mort double r ses mâchoires décharnées; — elle a pour dents et crocs les épées des soldats, — et, dévorant la chair ommes, — elle fait son régal des querelles indécises ois! — Pourquoi ces fronts augustes restent-ils ébahis? — Rois, criez donc : Massacre! Retournez a plaine rougie, — puissants égaux, génies enflam- — Que la confusion de l'un assure — la paix de ; jusque-là, guerre, sang et mort!

LE ROI JEAN, à Hubert.

equel des deux partis les habitants veulent-ils ad- ?

PHILIPPE.

'arlez, citoyens, pour l'Angleterre : qui voulez-vous roi?

HUBERT.

Le roi d'Angleterre, quand nous le reconnaîtrons.

PHILIPPE.

leconnaissez-le en nous, qui soutenons ici ses droits!

LE ROI JEAN.

in nous qui sommes le grand lieutenant de nous-même, qui vous apportons céans la possession de notre per-

sonne; — nous, seigneur et maître de notre présence, d'Angers et de vous!

HUBERT.

— Une puissance au-dessus de la nôtre conteste tout cela; — et, tant que la chose sera incertaine, nous confierons — notre premier doute à la forte protection de nos verrous, — ne voulant pour rois que nos scrupules, jusqu'à ce que nos scrupules résolus — aient été éclairés et détrônés par le vrai roi!

LE BATARD.

— Par le ciel, ces gueux d'Angevins vous narguent, rois; — et ils restent tranquillement dans leurs créneaux, — comme en un théâtre d'où ils observent et critiquent — les scènes et les actes de mort où vous vous ingéniez. — Que vos royales majestés se laissent diriger par moi: — faites comme les mutins de Jérusalem (29), — soyez amis pour un moment, et dirigez de concert — contre cette ville vos plus rudes moyens de destruction. — Que les canons de France et d'Angleterre, chargés jusqu'à la gueule, — soient mis en batterie sur Angers du couchant et du levant, — jusqu'à ce que leur grondement épouvantable ait écrasé — les côtes de pierre de cette cité présomptueuse. — Je voudrais les voir jouer incessamment sur ces drôles, — jusqu'à ce que leurs masures démantelées — les laissassent aussi nus que l'air. — Cela fait, séparez vos forces un instant unies, — et que vos drapeaux mêlés se quittent de nouveau: — alors, tournez-vous face à face, pointe contre pointe, — et bientôt la fortune aura choisi — dans un des côtés l'heureux mignon — à qui, pour première faveur, elle accordera la journée — en lui donnant le baiser d'une glorieuse victoire. — Comment trouvez-vous ce conseil fantasque, puissants souverains? — Ne sent-il pas sa politique?

LE ROI JEAN.

— Eh bien! par le ciel qui pend au-dessus de nos têtes, — il me plaît fort.

A Philippe.

France, si nous mêlions nos forces — et si nous rasions cette ville d'Angers jusqu'au sol ? — Il sera temps ensuite de nous battre à qui en sera roi !

LE BATARD, à Philippe.

— Offensé comme nous par cette ville obstinée, — si tu as l'étoffe d'un roi, tourne la bouche de ton artillerie, — comme nous la nôtre, vers ces murs impertinents. — Et, quand nous les aurons fait éclater sur le terrain, — eh bien ! alors, défions-nous les uns les autres, — et travaillons-nous pêle-mêle, pour le ciel ou pour l'enfer !

PHILIPPE.

— Qu'il en soit ainsi !... Parlez, par où attaquerez-vous?

LE ROI JEAN.

— Nous, c'est de l'ouest que nous enverrons la destruction — au cœur de la cité.

L'ARCHIDUC.

— Moi, du nord.

PHILIPPE.

Notre tonnerre lancera du sud — l'éclair de ses boulets.

LE BATARD, à part.

— O l'habile stratégie! Du nord au sud, — l'Autriche et la France se tireront dans le nez l'une de l'autre. — Encourageons-les...

Haut.

Allons ! partons ! partons !

HUBERT.

— Écoutez-nous, grands rois ; daignez patienter un moment, — et je vous montrerai la paix, l'alliance la plus séduisante. — Gagnez cette cité sans coup ni blessure : — laissez mourir dans leurs lits tous ces vivants — qui sont venus ici, essoufflés, se sacrifier sur le champ de bataille. — Ne vous obstinez pas, mais écoutez-moi, puissants rois !

LE ROI JEAN.

— Parlez à loisir : nous sommes prêts à écouter.

HUBERT.

— Cette fille d'Espagne que voilà (30), madame Blanche, — est parente du roi d'Angleterre. Comptez les années — du prince Louis et de cette aimable vierge. — Si, chez le dauphin, l'amour n'est qu'un entraînement charnel vers la beauté, — où la trouvera-t-il plus charmante que chez Blanche ? — Si c'est un pieux amour ne recherchant que la vertu, — où la trouvera-t-il plus pure que chez Blanche ? — Si c'est un amour d'ambition aspirant à une haute alliance, — qui donc a dans les veines un plus noble sang que madame Blanche ? — Ainsi qu'elle, le jeune Louis est complet en toute chose, — beauté, vertu, naissance ; — ou, s'il ne l'est pas, la raison, c'est que lui et elle font deux; — et, quant à elle, s'il lui manque quelque chose, — ce qui lui manque, c'est de ne faire qu'un avec lui. — Il est la moitié de l'homme idéal — qui doit être achevé par elle ; — elle est le commencement de la beauté parfaite — dont il est le complément suprême ! — Oh ! comme ces deux sources argentines, quand elles se joindront, — glorifieront leurs rives ! — Vous, rois, vous serez les deux côtes unies par ces deux courants. — Oui, mariez ces deux princes, — et vous serez la double digue qui les protégera. — Cette union aura plus d'effet que vos batteries — sur nos portes closes : devant cette alliance, — bien plus vite que devant la violence de la poudre, — nous ouvrirons tout grand le passage — et nous vous donnerons entrée ; mais, sans cela, — sachez-le, les mers ne sont pas aussi sourdes dans leur rage, — les lions plus résolus, les montagnes et les rocs — plus immuables, ni la mort elle-même — plus acharnée dans sa fureur meurtrière, — que nous, pour défendre cette cité !

LE BATARD.

Voyez donc comme, pour vous faire obstacle, — il se-

coue hors de ses guenilles le squelette de l'antique mort! — Cet être-là est bien embouché, vraiment. — Comme il vous crache meurtres, montagnes, rocs et mers! — Il cause aussi familièrement de lions rugissants, — qu'une fille de treize ans d'un petit de sa chienne! — De quel canonnier tient-il donc ce sang ardent? — Sa parole est un vrai coup de canon avec fumée et ricochet. — Il donne la bastonnade avec sa langue; — nos oreilles en sont tout écorchées : un mot de lui — assomme mieux qu'un coup de poing français! — Morbleu! je n'ai jamais été aussi houspillé de paroles, — depuis la première fois que j'ai appelé le père de mon frère : papa!

Philippe, Louis et l'Archiduc causent à voix basse.

LA REINE-MÈRE, à part au roi Jean.

— Mon fils, prêtons-nous à ce rapprochement, faisons ce mariage, — donnons à notre nièce une dot convenable : — car, par ce nœud-là, tu attacheras sûrement — la couronne encore mal assurée sur ta tête; — et ce faible rejeton n'aura plus assez de soleil pour mûrir — la fleur qui donne pour fruit la puissance. — Je vois dans les regards du Français une disposition à céder. — Vois comme ils chuchotent! Presse-les, tandis que leurs âmes — sont capables de cette ambition, — de peur que leur désintéressement, en train de fondre, — ne se raffermisse et ne se consolide — sous le souffle violent des prières, de la pitié et du remords.

HUBERT.

— Pourquoi Leurs Majestés ne répondent-elles pas — à ces offres amicales de notre ville menacée?

PHILIPPE, au roi Jean.

— Parle d'abord, Angleterre, toi qui as commencé — les pourparlers avec cette cité. Que dis-tu?

LE ROI JEAN, à Philippe.

— Si le Dauphin, ton auguste fils, — peut lire : *J'aime!* dans ce livre de beauté, — la dot de Blanche vaudra celle

d'une reine ; — car l'Anjou, la belle Touraine, le Maine, le Poitou, et, — excepté la ville que nous assiégeons ici, — tout ce qui de ce côté de la mer — relève de notre couronne et de notre pouvoir, — feront la dorure de son lit nuptial. Devenue par là aussi riche — de titres, d'honneurs et de dignités — qu'elle l'était déjà de beauté, d'éducation et de noblesse, — elle marchera de pair avec la première princesse du monde.

PHILIPPE, à Louis.

— Que dis-tu, mon enfant? Regarde bien le visage de la dame.

LOUIS.

— C'est ce que je fais, Monseigneur, et je découvre dans sa prunelle — une merveille, un merveilleux miracle : — l'ombre de moi-même formée dans ses yeux ; — une ombre produite par un soleil ! — Je jure que je ne me suis jamais tant aimé — que depuis que je me vois en effigie — exposé sur le chevalet de son œil flatteur.

Il parle bas à Blanche.

LE BATARD.

— Exposé sur le chevalet de son œil flatteur ! — Et, sans doute aussi, pendu au pli de son sourcil meurtrier, — après avoir subi la question ! Notre amoureux se voit — puni comme un traître qu'il est. Quel malheur pourtant — qu'un pareil nigaud soit exposé au chevalet, mis à la question, et pendu — en si aimable lieu !

BLANCHE, au Dauphin.

— La volonté de mon oncle à cet égard est la mienne. — S'il voit en vous quelque chose qui vous le rende sympathique, — je puis aisément transférer cette sympathie — à mon inclination, — ou, si vous voulez, pour parler plus nettement, — l'imposer à mon amour. — Je ne veux pas vous flatter, Monseigneur, de cette idée — que tout ce que je vois en vous est digne d'amour, — mais je me borne à vous

dire — que, même en vous donnant pour juge la plus ladre critique, — je ne trouve rien en vous qui mérite l'horreur.

LE ROI JEAN.

— Que disent ces jouvenceaux? Que dit ma nièce?

BLANCHE.

— Qu'elle est engagée d'honneur à faire toujours — ce que vous daignerez en tout temps décider dans votre sagesse.

LE ROI.

— Parlez donc, Dauphin : pouvez-vous aimer Madame?

LOUIS.

— Ah! demandez-moi plutôt si je puis m'abstenir de l'aimer, — car je l'aime très-franchement.

LE ROI JEAN.

— Eh bien! je te donne avec elle — le Vexin, la Touraine, le Maine, — le Poitou et l'Anjou, cinq provinces, — et en outre, — trente mille marcs pesants, argent anglais! — Philippe de France, si cela t'est agréable, — commande à ton fils et à ta fille de joindre leurs mains.

PHILIPPE.

— Nous en sommes charmés. Jeunes princes, unissez vos mains.

Blanche et le Dauphin se donnent la main.

L'ARCHIDUC.

— Et vos lèvres aussi! Je suis bien sûr — de l'avoir fait, le jour où j'ai été fiancé.

Blanche et le Dauphin s'embrassent.

PHILIPPE.

— Maintenant, citoyens d'Angers, ouvrez vos portes; — laissez passer cette alliance que vous venez de former, — car les rites du mariage vont être célébrés — sur-le-champ à la chapelle de Sainte-Marie. — Madame Constance n'est pas dans notre compagnie? — Non. Je suis sûr qu'elle n'y est

pas ; car sa présence — aurait grandement troublé l'union qui vient de se former. — Où est-elle? où est son fils? Qui le sait, me le dise !

LOUIS.

— Elle est dans la tente de Votre Altesse, triste et désolée.

PHILIPPE.

— Et, sur ma foi, le traité que nous avons conclu — va donner à sa tristesse un faible soulagement.

Au roi Jean.

— Frère d'Angleterre, comment pourrions-nous satisfaire — cette veuve?... Nous étions venus pour ses droits; — et, Dieu le sait, nous avons pris une autre voie, — celle de notre intérêt.

LE ROI JEAN.

— Nous remédierons à tout : — car nous allons créer le jeune Arthur duc de Bretagne — et comte de Richmond ; en même temps, nous le faisons seigneur — de cette riche et belle ville... Qu'on appelle madame Constance ; — que quelque prompt messager lui dise de venir — à notre solennité !...

A Philippe.

Je suis convaincu — que, sans combler la mesure de ses désirs, — nous la satisferons suffisamment pour empêcher ses cris. — Allons nous préparer, autant que le permettra la hâte, — pour cette cérémonie imprévue et inapprêtée.

Tous sortent, excepté le Bâtard. Hubert et tous les citoyens d'Angers se retirent du haut des remparts.

LE BATARD, seul.

— Monde fou! rois fous! convention folle! — Jean, pour mettre fin aux prétentions d'Arthur sur tout un empire, — en cède volontairement une partie ! — Et la France! la France, dont l'armure était bouclée par la Conscience, — la France que le dévouement et l'humanité avaient amenée

sur le champ de bataille — comme le soldat de Dieu, s'est laissé prendre l'oreille — par ce changeur de résolutions, par ce démon sournois, — par cet entremetteur qui casse la tête à l'honneur, — par ce faiseur quotidien de faux serments qui les entraîne tous, — rois, mendiants, vieillards, jeunes gens, jeunes filles, — et qui, n'ayant plus à souiller — ici-bas que le titre de vierge, le vole à la vierge pauvre, — par ce seigneur au doux visage et caressant : l'Intérêt ! — L'Intérêt, cet égarement du monde ! — Le monde était bien lancé, — il roulait sans encombre sur le mail aplani, — quand l'Intérêt, ce vil obstacle — qui domine le mouvement, — l'a fait dévier de son cours impartial, — de sa direction, de son élan, de sa ligne, de son but ! — Ce tricheur, l'Intérêt, — ce ruffian, cet agioteur, cette parole toujours faussée, — s'est dressé devant la volage France — et l'a rejetée, loin de sa mission libératrice, — d'une guerre résolue et honorable — à la paix la plus ignoble et la plus infâme ! — Et moi-même, pourquoi est-ce que je déblatère contre l'Intérêt? — c'est seulement parce qu'il ne m'a pas encore souri ; — ce n'est point que j'aurais la force de fermer la main, — si ses beaux anges d'or voulaient faire connaissance avec ma paume : — c'est simplement que, ma main n'ayant pas encore été tentée, — je dois, en ma qualité de pauvre, déblatérer contre le riche. — Oui, tant que je serai misérable, je déblatérerai, — et ne trouverai de fautes qu'au riche ; — quand je serai riche, j'aurai pour vertu — de ne trouver de vices qu'à la misère. — Puisque les rois violent leurs serments selon leur commodité, — Intérêt, sois mon Dieu ! car je veux t'adorer (31) !

SCÈNE III.

[La tente du roi de France].

Entrent CONSTANCE, ARTHUR et SALISBURY.

CONSTANCE, à Salisbury.

— Partis pour se marier ! partis pour se jurer la paix ! — un sang parjure uni à un sang parjure! partis pour être amis ! — Louis aura Blanche, et Blanche ces provinces? — Cela n'est pas, tu as mal dit, mal entendu. — Réfléchis bien, répète-moi ton récit. — C'est impossible. Tu dis simplement : Cela est. — Je suis convaincue que je puis ne pas l'être ; car ta parole — n'est que le vain souffle d'un homme vulgaire. — Crois-moi, je ne te crois pas, homme ; — j'ai un serment de roi pour garant du contraire. — Tu seras puni pour m'avoir ainsi épouvantée : — car je suis malade, et accessible à la peur ; — accablée de tourments, et remplie de peur ; — veuve, et sujette à la peur ; — femme, et née pour la peur. — Tu auras beau m'avouer maintenant que tu n'as fait que plaisanter ; — mes esprits troublés ne pourront plus m'accorder de trêve ! — ils seront ébranlés et tremblants tout le jour. — Qu'as-tu à secouer ainsi la tête ? — Pourquoi jettes-tu ce regard si triste sur mon fils? — Que veut dire cette main sur ton cœur ? — Pourquoi ton œil retient-il ce larmoiement lamentable — qui déborde comme un ruisseau gonflé? — Est-ce que ces tristes signes confirmeraient tes paroles ? — Répète donc, alors, non pas tout ton premier récit, — mais ce simple mot que ton récit est vrai !

SALISBURY.

— Aussi vrai que vous devez trouver faux — ceux qui sont cause que je vous dis vrai !

CONSTANCE.

— Oh! puisque tu m'enseignes à croire à cette douleur,

enseigne aussi à cette douleur à me faire mourir. — Que te croyance et ma vie se heurtent, — comme les furies de ux désespérés — qui, au premier choc, tombent et meurt. — Louis épouse Blanche ! Oh ! mon enfant, alors, où es-tu ? — La France amie de l'Angleterre ! qu'advient-il moi ?

A Salisbury.

— L'ami, va-t'en : je ne puis endurer ta vue : — cette uvelle t'a rendu le plus laid des hommes !

SALISBURY.

— Quel autre mal ai-je fait, bonne dame, — que de vous conter le mal fait par d'autres ?

CONSTANCE.

— Ce mal est si funeste en lui-même — qu'il rend malisants tous ceux qui en parlent.

ARTHUR.

— Je vous en supplie, Madame, contenez-vous.

CONSTANCE.

— O toi qui me dis de me contenir, si tu étais horrible — et difforme, si, calomniant le ventre de ta mère, — tu étais couvert de signes affreux et de taches repoussantes, — boiteux, niais, voûté, noir, monstrueux, — couvert de verues hideuses et de marques choquantes ; — tout cela me erait égal ! Je me consolerais ! — Car alors je ne t'aimerais as ; et toi, — indigne de ta haute naissance, tu ne mériterais pas une couronne. — Mais tu es beau ! et à ta naisınce, cher enfant, — la Nature et la Fortune se sont unies our te faire grand. — Pour les dons de la Nature, tu peux ujours défier les lis — et la rose à demi ouverte. Mais Fortune, oh ! — elle est corrompue, pervertie, tournée ontre toi. — Elle vit en adultère avec Jean, ton oncle ! — e sa main dorée, elle a entraîné la France — à fouler sous s pieds le noble respect de la souveraineté, — et a su faire e Sa Majesté l'entremetteuse de leurs amours ! — La France

est l'entremetteuse de la Fortune et de Jean! — de la Fortune, cette catin! de Jean, cet intrus! — L'ami, dis-moi, est-ce que le chef de la France n'est pas parjure? — Crache-lui donc le venin de tes paroles ; sinon, passe ton chemin — et laisse à leur isolement ces douleurs que seule — je suis tenue de subir !

SALISBURY.

Pardonnez-moi, Madame : — je ne puis sans vous me rendre auprès des rois.

CONSTANCE.

— Tu le peux, et tu le feras : je n'irai pas avec toi. — J'apprendrai à mes douleurs à être fières : — car le malheur est fier, et rend imposante sa victime. — Qu'ils viennent à moi, les rois. — Qu'ils s'assemblent sous le grand dais de mon malheur ! — il est si grand que l'immense terre ferme — peut seule le supporter ! Moi et mes douleurs, nous nous asseyons ici. — Voici mon trône, dites aux rois de venir le saluer (32) !

Elle se jette par terre.

Entrent le roi JEAN, PHILIPPE, LOUIS, BLANCHE, la REINE-MÈRE ÉLÉONORE, LE BATARD, L'ARCHIDUC, et des COURTISANS.

PHILIPPE, *à Blanche de Castille.*

— C'est vrai, ma charmante fille ; et ce jour bien heureux — sera à jamais célébré en France. — Pour le solenniser, le soleil glorieux — s'arrête dans sa course, et, jouant à l'alchimiste, — change, par la splendeur de son radieux regard, — de chétives mottes de terre en paillettes d'or. — L'avenir, en en ramenant l'anniversaire, — le regardera certainement comme un jour de fête.

CONSTANCE, *se levant.*

— Comme un jour néfaste, et non un jour de fête ! — Qu'a-t-il donc mérité, ce jour ? Qu'a-t-il fait — pour être

inscrit en lettres d'or — sur le calendrier, parmi les grandes époques? — Ah! plutôt chassons ce jour de la semaine, — ce jour de déshonneur, d'oppression, de parjure; — ou, s'il doit y rester, que les femmes grosses — prient le ciel de ne pas être délivrées ce jour-là, — de peur que leurs espérances n'avortent dans un monstre! — Que les marins n'aient peur du naufrage que ce jour-là! — que les marchés faits ce jour-là soient les seuls violés! — que toutes les choses commencées ce jour-là viennent à mauvaise fin! — Oui, que, ce jour-là, la loyauté elle-même se change en fausseté creuse!

PHILIPPE.

— Par le ciel, Madame, vous n'aurez pas de motif — de maudire les beaux résultats de ce jour. — Ne vous ai-je point engagé ma couronne?

CONSTANCE.

— Vous m'avez donné pour une couronne un simulacre — qui, soumis à la touche, — se trouve sans valeur. Vous vous êtes parjuré, parjuré! — Vous êtes venu le bras levé pour verser le sang de mes ennemis: — et maintenant, le bras tendu, vous alliez ce sang au vôtre. — Le poing fermé et le sourcil froncé de la guerre — se détendent en serrements de main et en sourire fardé; — et c'est de notre oppression que s'est faite cette ligue. — Aux armes, ciel, aux armes, contre ces princes parjures! — Une veuve crie: Ciel, sois mon époux! — Ne laisse pas les heures de ce jour athée — terminer en paix ce jour; mais, avant le coucher du soleil, — lance la discorde armée entre ces rois parjures! — Entends-moi! oh! entends-moi!

L'ARCHIDUC.

Paix, madame Constance!

CONSTANCE.

— Guerre! guerre! pas de paix! la paix est pour moi une guerre. — O Limoges!... O Autrichien (33)! tu déshonores

— ta sanglante dépouille, toi, manant! toi, misérable! toi, poltron, — toi, petit en vaillance, grand en vilenie! — toi, toujours fort du côté du plus fort! — toi, champion de la Fortune, qui ne te bats jamais — que quand cette capricieuse maîtresse est là — pour t'apprendre à te sauver! tu t'es parjuré, toi aussi, — et tu flagornes la force! Quel bouffon es-tu donc? — Saltimbanque qui faisais le matamore et qui pestais et qui jurais — pour ma défense! Maroufle à sang froid, — ne parlais-tu pas comme un tonnerre en ma faveur? — N'étais-tu pas mon soldat juré? me disant — de me confier à ton étoile, à ta fortune et à ta puissance? — Et voilà que tu passes à mes ennemis! — Tu portes une peau de lion; jette-la par pudeur, — et pends une peau de veau à ces lâches épaules!

L'ARCHIDUC.

— Oh! si un homme me disait ces paroles-là, à moi!

LE BATARD, à l'Archiduc.

— Et pends une peau de veau à ces lâches épaules.

L'ARCHIDUC, au Bâtard.

— Tu n'oserais pas le répéter, drôle, sur ta vie!

LE BATARD.

— Et pends une peau de veau à ces lâches épaules!

LE ROI JEAN, au Bâtard.

— Nous n'aimons pas ça : tu t'oublies.

Entre le cardinal PANDOLPHE.

PHILIPPE.

— Voici le saint légat du pape.

PANDOLPHE, saluant les deux rois.

— Salut, oints du Seigneur, délégués du ciel! — Près de toi, roi Jean, ma sainte mission est celle-ci : — Moi, Pandol-

phe, cardinal de la belle Milan, — et ici légat du pape Innocent, — je demande pieusement, en son nom, pourquoi tu te révoltes si obstinément — contre l'Église, notre sainte mère; et pourquoi tu as chassé — Étienne Langton, archevêque élu de — Cantorbéry, hors de ce saint siége? — Voilà ce qu'au nom de notre Saint-Père susdit, — le pape Innocent, je te demande, à toi.

LE ROI JEAN.

—Quel est donc le titre terrestre qui peut soumettre à un interrogatoire — le libre souffle d'un roi sacré? — Tu ne peux pas, cardinal, imaginer un titre — aussi futile, aussi indigne, aussi ridicule — que celui de pape, pour me sommer de répondre. — Dis-lui cela; et, de la part de l'Angleterre, — ajoute qu'aucun prêtre italien — ne percevra jamais ni dîmes, ni taxes dans nos domaines, — et que, comme nous sommes, après Dieu, le chef suprême, — seul sous ses ordres, — sans l'assistance d'aucun bras mortel, — nous défendrons cette suprématie, — par laquelle nous régnons. — Dis cela au pape, sans plus d'égards — pour lui et pour son autorité usurpée.

PHILIPPE.

-Frère d'Angleterre, vous blasphémez.

LE ROI JEAN.

-Continuez, vous et tous les rois de la chrétienté, — à vous laisser mener grossièrement par ce prêtre intrigant, — sous l'effroi d'une malédiction qu'une monnaie peut racheter, — et à acquérir, par les mérites de l'or vil, rebut de la poussière, — le pardon frelaté d'un homme — qui, dans cette vente, ne vend que son propre pardon; — continuez, vous et tous les autres, — qu'on mène si grossièrement, — à entretenir de vos revenus ces jongleries de magie noire. — Que m'importe! seul, je m'oppose seul au pape, — et je tiens ses amis pour mes ennemis.

PANDOLPHE.

— Eh bien ! en vertu du pouvoir légitime que je possède, — sois maudit et excommunié (34) ! — Béni soit le révolté qui refusera allégeance à un hérétique ! — Il sera réputé de conduite méritoire, — canonisé et sanctifié, — celui qui, par quelque secret moyen, — te retirera ton exécrable vie.

CONSTANCE.

Oh ! permettez — que pour un moment Rome fasse place à mes malédictions ! — Bon père cardinal, criez amen — à mon cri d'anathème : car, sans ma douleur, — nulle langue n'a le pouvoir de bien le maudire.

PANDOLPHE.

— C'est au nom de la loi, Madame, que je le maudis.

CONSTANCE.

— Et moi aussi ! Mais, quand la loi ne peut plus faire droit, — la justice est qu'elle cède le pas à la douleur. — La loi ne peut pas rendre à mon enfant son royaume ; — car celui qui tient son royaume tient aussi la loi. — Donc, quand la loi elle-même n'est que l'injustice, — comment couperait-elle la parole à mes malédictions ?

PANDOLPHE.

— Philippe de France, sous peine d'être maudit, — lâche la main de cet archi-hérétique, — et menace sa tête de toute la puissance de la France, — s'il ne se soumet pas à Rome.

LA REINE-MÈRE, à Philippe.

— Pâlirais-tu, Français ? ne lâche pas sa main.

CONSTANCE.

— Attention, démon. Prends garde que le Français n'ait un remords, — et que, dégageant sa main, il ne fasse perdre une âme à l'enfer !

L'ARCHIDUC.

— Roi Philippe, écoute le cardinal.

LE BATARD, à Philippe, montrant l'archiduc.

– Et pends une peau de veau à ces lâches épaules!

L'ARCHIDUC.

– Ruffian, il faut bien que j'empoche ces outrages – puisque...

LE BATARD, à l'archiduc.

Ils peuvent fort bien tenir dans tes culottes.

LE ROI JEAN.

– Philippe, qu'as-tu à dire au cardinal?

CONSTANCE.

– Qu'a-t-il à dire autrement que comme le cardinal?

LOUIS.

– Réfléchissez, mon père : choisissez – entre l'anathème accablant de Rome – et le léger sacrifice du bon vouloir anglais. – Risquez le moins dangereux.

BLANCHE.

C'est l'anathème de Rome.

CONSTANCE.

– O Louis, tiens bon : le démon te tente ici – sous la forme d'une nouvelle mariée qui se déshabille.

BLANCHE.

– Madame Constance, ce n'est pas votre bonne foi, – c'est votre exigence qui parle.

CONSTANCE.

Oh! si tu reconnais mon exigence, – qui n'existe que par la mort de la bonne foi, – tu dois en venir à cette conclusion, – que la bonne foi revivrait par la mort de mon exigence. – Voulez-vous abattre mon exigence? ressuscitez la bonne foi; – mais, si vous abattez la bonne foi, vous soutenez mon exigence.

LE ROI JEAN.

– Le roi est ému et ne répond pas.

CONSTANCE, à Philippe.

— Oh! éloigne-toi de lui et réponds bien.

L'ARCHIDUC.

— Faites cela, roi Philippe. Ne traînez pas la chose plus longtemps.

LE BATARD, à l'archiduc.

— Ne traîne rien non plus, faquin, qu'une peau de veau!

PHILIPPE.

— Je suis perplexe, et je ne sais que dire.

PANDOLPHE.

— Ce que tu vas dire peut te rendre plus perplexe encore, — si tu te fais excommunier et maudire.

PHILIPPE, au cardinal.

— Très-révérend père, mettez-vous à ma place, — et dites-moi comment vous vous conduiriez vous-même. — Sa main royale et la mienne forment une trame toute neuve encore; — la ligue qui a marié intérieurement nos âmes — les accouple et les enchevêtre — avec toute la religieuse force des serments sacrés. — Le dernier souffle qui ait eu son de parole — a été un serment de bonne foi, de paix, d'amitié, de véritable amour — entre nos deux empires et nos royales personnes. — Pour nous serrer les mains à la conclusion de notre marché pacifique, — nous avons à peine pris le temps de les laver... — Dieu sait, en effet, combien, un peu avant cette trêve, — le carnage les avait barbouillées et tachées — de son pinceau, et avec quelle couleur la vengeance y avait peint — l'effroyable querelle de deux rois irrités!... — Et ces mains, à peine purifiées, qu'un mutuel amour a jointes avec tant de force, — se détacheraient de cette étreinte et de cette bonne réconciliation! — Nous pourrions ainsi escamoter l'honneur, nous moquer du ciel, — et, par notre inconstance, faire de nous des enfants — qui n'ont fait que jouer à la main chaude! — Nous pourrions abjurer la foi

urée. faire marcher — une horde sanglante sur le lit nupial de la paix qui sourit, — et jeter le désordre sur le front calme — de la loyauté! O saint homme, — mon révérend père, qu'il n'en soit pas ainsi! — Du haut de votre grâce, imaginez, décrétez, imposez — quelque douce décision; et alors c'est avec bonheur — que nous nous soumettrons à votre bon plaisir, en restant amis!

PANDOLPHE, à Philippe.

— Toute forme est difformité, tout ordre est désordre, — qui n'est pas contraire à l'amitié anglaise. — Ainsi, aux armes! sois le champion de notre Église! — ou que l'Église notre mère profère sa malédiction, — malédiction maternelle, sur son fils révolté! — France, tu peux tenir un serpent par la langue, — un lion furieux par sa griffe meurtrière, — un tigre à jeun par les dents : — ce sera plus sûr que de serrer pacifiquement la main que tu tiens.

PHILIPPE.

— Je puis dégager ma main, mais non mon honneur.

PANDOLPHE.

— Tu fais ainsi de l'honneur l'ennemi de l'honneur; — tu mets en guerre civile serment contre serment, — ta parole contre ta parole. Oh! tiens d'abord — envers le ciel le vœu que tu as fait au ciel, — d'être le champion de notre Église. — Ce que tu as juré depuis, tu l'as juré contre toi-même, — et tu ne peux toi-même l'accomplir. — Car c'est un tort de faire loyalement — ce que tu as juré à tort; — et c'est faire loyalement que de ne pas faire — ce qui dans l'exécution tend au mal. — Le meilleur acte de l'erreur — c'est d'errer de nouveau : tout en déviant, — la déviation ramène au droit chemin; — le mensonge guérit le mensonge, de même que l'inflammation refroidit l'inflammation — dans les veines brûlantes de celui qu'on cautérise. — C'est la religion qui oblige à tenir les vœux, — mais tu as juré contre la religion. — Ainsi, tu as juré contre ce que tu avais juré; — tu as,

en garantie de ta foi, opposé un serment — à un serment. Or, un serment fait — sans conviction n'est plus un serment quand il est un parjure, — autrement quelle dérision ce serait de jurer! — Par ton nouveau serment, tu te rends parjure, — et d'autant plus parjure si tu le tiens. — Ainsi, ton dernier vœu, opposé au premier, — est une rébellion de toi-même contre toi-même; — et tu ne peux pas remporter une plus belle victoire — qu'en armant tout ce qu'il y a en toi de noble constance — contre ces suggestions déloyales et imprudentes. — Pour cette belle résolution, nos prières te viendront en aide — si tu ne les dédaignes pas; mais, autrement, sache — que nos malédictions menacent de tomber sur toi — si pesamment que tu ne pourras pas les secouer — et que, de désespoir, tu mourras sous leur noir fardeau!

L'ARCHIDUC.

— Rébellion ! pure rébellion !

LE BATARD.

Oui-dà ? — Est-ce qu'on ne trouvera pas une peau de veau pour te fermer cette bouche-là ?

LOUIS.

— Mon père, aux armes !

BLANCHE, au Dauphin.

Le jour de ton mariage! — contre le sang que tu viens d'épouser? — Est-ce qu'à notre repas de noces on servira des hommes égorgés? — Est-ce que les bruyantes trompettes et les tambours tapageurs — feront, avec leurs clameurs d'enfer, le concert de notre fête? — O mon mari, écoute-moi! Hélas ! que cet appel — est nouveau dans ma bouche!... Par ce nom — que jusqu'aujourd'hui ma langue n'avait jamais encore prononcé, — je t'en supplie à genoux, ne prends pas les armes — contre mon oncle.

CONSTANCE.

Oh! sur mes genoux — endurcis à force de génuflexions,

je t'en prie, toi, — vertueux Dauphin, n'altère pas la décision — prononcée d'avance par le ciel.

BLANCHE.

— C'est maintenant que je verrai si tu m'aimes. Qu'invoquerait-on — auprès de toi de plus fort que le nom de ta femme ?

CONSTANCE.

— Ce qui fait l'orgueil de qui fait ton orgueil, — l'honneur ! Oh ! ton honneur, Louis, ton honneur !

LOUIS, à Philippe.

— Je m'étonne que Votre Majesté semble si froide, — quand de si graves intérêts la pressent.

PANDOLPHE.

— Je vais lancer l'anathème sur sa tête.

PHILIPPE, au cardinal.

— Tu n'en auras pas besoin...

Au roi Jean.

Angleterre, je me sépare de toi.

CONSTANCE.

— O brillant retour de la majesté bannie !

LA REINE-MÈRE.

— O noire trahison de l'inconstance française !

LE ROI JEAN, à Philippe.

— France, tu déploreras cette heure avant une heure.

BLANCHE.

— Le soleil est couvert de sang ! beau jour, adieu ! — De quel côté dois-je aller ? — Je suis avec l'un et l'autre : les armées ont chacune une de mes mains, — et, attachée que je suis à toutes deux, — elles me démembrent en se tordant de rage.

Au Dauphin.

— Mari, je ne puis prier pour ton triomphe.

Au roi Jean.

— Oncle, il faut que je prie pour ta défaite.

A Philippe.

— Père, je ne puis te souhaiter la fortune.

A la reine-mère Eléonore.

— Aïeule, je ne veux pas souhaiter que tes souhaits réussissent. — Quel que soit le vainqueur, je perdrai à la victoire, — et je suis sûre de la perte, avant que la partie soit jouée.

LOUIS.

— Sois avec moi, ma dame, avec moi est ta fortune!

BLANCHE.

— Ce qui donnera vie à ma fortune peut détruire ma vie.

LE ROI JEAN, au Bâtard.

— Cousin, va rassembler nos forces.

Le Bâtard sort.

A Philippe.

— Français, je suis embrasé d'une fureur brûlante, — d'une rage dont la flamme ne peut plus — être éteinte que dans le sang, — le sang de la France, et son sang le plus cher.

PHILIPPE.

— Ta rage n'embrasera que toi, et tu seras en cendres — avant que notre sang en ait noyé la flamme. — Prends garde à toi, tu es en danger.

LE ROI JEAN.

— Pas plus que celui qui me menace... Aux armes! en avant!

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Une plaine près d'Angers. Fanfares d'alarmes. Mouvements de troupes sur la scène].

Entre le BATARD, portant la tête de l'Archiduc (35).

LE BATARD.

– Sur ma vie, cette journée devient prodigieusement chaude. – Quelque démon aérien plane dans les airs, – et verse ici-bas la destruction. Tête d'Autrichien, couche là, – tandis que Philippe va respirer.

Il jette la tête à terre.

Entrent le roi JEAN, conduisant ARTHUR prisonnier, et HUBERT.

LE ROI JEAN.

– Hubert, garde cet enfant...

Au Bâtard.

Philippe, terminons! – Ma mère est assaillie dans notre tente, – et prise, j'en ai peur.

LE BATARD.

Monseigneur, je l'ai délivrée ; – Son Altesse est en sûreté, ne craignez rien. – En avant, mon suzerain : avec un léger effort – nous amènerons cette besogne à une heureuse fin.

Ils sortent.

Mouvements de troupes. Retraite. On voit revenir le roi JEAN, accompagné de la REINE-MÈRE et d'HUBERT qui tient ARTHUR par la main, puis le BATARD, et des LORDS ANGLAIS.

LE ROI JEAN, à la reine-mère.

– Ce sera ainsi ; Votre Grâce restera en arrière, – avec cette forte garde.

A Arthur.

Cousin, n'aie pas l'air triste : — ta grand'mère t'aime, et ton oncle sera — aussi tendre pour toi que l'était ton père.

ARTHUR.

— Oh ! ma mère en mourra de chagrin !

LE ROI JEAN, au Bâtard.

— Cousin, pars pour l'Angleterre ; prends vite les devants ; — et, avant notre venue, aie soin de secouer les sacs — de ces accapareurs d'abbés ; remets en liberté — leurs anges d'or emprisonnés : il faut que la guerre affamée — mange à même les grasses côtes de la paix. — Use de nos pouvoirs dans toute leur étendue.

LE BATARD.

— Ni cloche, ni bréviaire, ni cierge ne me fera reculer, — quand l'or et l'argent me font signe d'avancer. — Je laisse Votre Altesse...

A la reine-mère.

Grand'mère, — si jamais je me souviens d'être dévot, — je prierai pour votre beau salut. Sur ce, je baise votre main.

Il baise la main de la reine-mère.

LA REINE-MÈRE.

— Adieu, gentil cousin.

LE ROI JEAN.

Cher cousin, adieu !

Le Bâtard sort.

LA REINE-MÈRE, à Arthur.

— Viens ici, petit parent ; écoute, un mot !

Arthur quitte la main d'Hubert et va à la reine-mère, qui l'emmène à l'écart. Les lords se retirent au fond de la scène.

LE ROI JEAN.

— Viens ici, Hubert.

Hubert s'approche du roi.

O mon doux Hubert, — nous te devons beaucoup. Dans ces murs de chair — il est une âme qui te compte pour son créancier, — et qui veut te payer ton dévouement avec usure. — Ah! mon bon ami, ton serment volontaire — vit là, tendrement caressé dans mon cœur. — Donne-moi ta main... J'avais une chose à te dire; — mais je la réserve pour un meilleur moment. - Par le ciel, Hubert, j'ai presque honte — de te dire quelle sincère estime j'ai de toi.

HUBERT.

— Je suis bien obligé à Votre Majesté.

LE ROI JEAN.

— Bon ami, tu n'as pas encore de motif pour me dire cela, — mais tu en auras, et, si tardif qu'il soit, le temps — arrivera où je pourrai te faire du bien. — J'avais une chose à te dire... mais laissons-la. — Le soleil est dans le ciel, et le jour coquet, — escorté de tous les plaisirs du monde, — est trop frivole et trop gaiement paré — pour ma salle d'audience... Si la cloche nocturne, — avec sa langue de fer et sa bouche de bronze, — sonnait une heure à l'oreille engourdie de la nuit, — si nous étions ici dans un cimetière, — et si tu étais possédé de mille ressentiments; — si cette sombre humeur, la mélancolie, — t'avait desséché, épaissi, alourdi le sang, — le sang qui, pour peu qu'il parcoure et chatouille les veines de l'homme, — lui imprime aux yeux un rire idiot — et lui contracte les joues sous une folle gaieté, — émotion odieuse à mes projets; — ou bien si tu pouvais me voir sans yeux, — m'entendre sans oreilles et me répliquer sans voix, — employant la pensée seule, — sans le regard, sans l'ouïe, sans ce son funeste de la parole, — alors, en dépit du jour qui nous couve de sa vigilance, — je verserais dans ton sein mes pensées : — mais je n'en ferai rien... Ah! pourtant je t'aime fort; — et, ma foi, je crois que tu m'aimes fort.

HUBERT.

— Si fort que, quelque chose que vous me disiez d'entreprendre, — quand ma mort serait au bout de l'exécution, — par le ciel, je la ferais !

LE ROI JEAN.

Est-ce que je ne sais pas que tu la ferais? — Bon Hubert! Hubert! Hubert! jette les yeux — sur ce jeune garçon : je te le dirai, mon ami, — c'est un serpent sur mon chemin : — partout où se pose mon pied, il est là, — rampant devant moi. Me comprends-tu? — Tu es son gardien.

HUBERT.

Et je le garderai si bien — qu'il ne fera pas de mal à Votre Majesté.

LE ROI JEAN.

— La mort !

HUBERT.

Monseigneur ?

LE ROI JEAN.

Une tombe !

HUBERT.

Il ne vivra pas.

LE ROI JEAN.

Assez ! — Je puis être gai à présent... Hubert, je t'aime... — Allons, je ne te dirai pas ce que j'entends faire pour toi, — N'oublie pas...

Il s'avance vers la reine-mère.

Madame, adieu ; — je vais envoyer ces forces auprès de Votre Majesté.

LA REINE-MÈRE.

— Que ma bénédiction aille avec toi !

LE ROI JEAN, à Arthur.

Cousin, partez pour l'Angleterre... — Hubert sera votre

homme; il vous servira — en toute loyauté... Holà ! vous autres, à Calais !

Tous sortent.

SCÈNE V.

[La tente du roi de France.]

Entrent PHILIPPE, LOUIS, PANDOLPHE et des COURTISANS.

PHILIPPE.

— Ainsi, par un rugissement de la tempête sur les flots, — les voiles vaincues de toute l'armada — ont été séparées et disséminées à perte de vue.

PANDOLPHE.

— Courage et patience ! Tout va bien.

PHILIPPE.

— Qu'est-ce qui peut aller bien après notre désastre ? — Ne sommes-nous pas battus ? Angers n'est-il pas perdu ? — Arthur fait prisonnier? un grand nombre de nos chers amis tués ? — Et l'Anglais sanglant n'est-il pas parti pour l'Angleterre, — surmontant toute opposition, en dépit de la France?

LOUIS.

— Ce qu'il a conquis, il l'a fortifié. — Une si ardente promptitude, dirigée avec tant d'habileté, — un ordre si sage dans une course si furieuse, — est sans exemple. Qui a lu ou entendu — le récit d'une action semblable ?

PHILIPPE.

— Je supporterais volontiers cet éloge de l'Angleterre, — si nous pouvions y trouver une leçon pour nos hontes. — Regardez qui vient ici. La tombe d'une âme, — qui retient,

malgré lui, l'éternel esprit — dans la vile prison d'une haleine oppressée !

CONSTANCE entre les cheveux en désordre.

PHILIPPE, à Constance.

— Je t'en prie, noble femme, viens avec moi.

CONSTANCE.

— Ah ! voilà ! voilà donc l'issue de votre paix !

PHILIPPE.

— Patience, bonne dame ! Courage, gentille Constance !

CONSTANCE.

— Non, je nargue tout conseil, tout redressement, — excepté celui qui met fin à tout conseil, le vrai redressement, — la mort. Mort ! aimable, adorable mort ! — Puanteur parfumée ! saine pourriture ! — lève-toi de la couche de l'éternelle nuit, — toi, horreur et effroi de la postérité, — et je baiserai tes os affreux, — et je mettrai mes prunelles aux trous de ton front, — et je ferai des bagues à mes doigts de tes vers familiers, — et je me boucherai la gorge avec ta poussière odieuse, — pour être, comme toi, une monstrueuse charogne. — Viens à moi en grinçant, et je croirai que tu me souris, — et je te câlinerai comme ta femme. Bien-aimée du malheur, — oh ! viens à moi !

PHILIPPE.

O belle affliction, calmez-vous !

CONSTANCE.

— Non, non, je ne veux pas, tant que j'aurai un souffle pour crier. — Oh ! que ma langue n'est-elle dans la bouche du tonnerre ! — Alors, j'ébranlerais le monde de mon émotion, — et je secouerais du sommeil ce cruel squelette — qui ne peut pas entendre une faible voix de femme — et qui dédaigne une invocation vulgaire.

PANDOLPHE.

— Madame, ce que vous proférez est folie, et non douleur.

CONSTANCE.

— Tu es impie de me calomnier ainsi. — Je ne suis pas folle ! Ces cheveux que j'arrache sont à moi ; — mon nom est Constance, et j'étais la femme de Geoffroy ; — Arthur est mon fils, et il est perdu. — Je ne suis pas folle... Plût au ciel que je le fusse ! — car alors il est probable que je m'oublierais moi-même ! — Oh ! si je pouvais l'être, quel chagrin j'oublierais ! — Prêche-moi une philosophie qui me rende folle, — et tu seras canonisé, cardinal ; — car, tant que je ne suis pas folle, tant que je suis sensible à la douleur, — ce qu'il y a en moi de raisonnable m'explique — comment je puis être délivrée de tant de maux, — et me conseille de me tuer ou de me pendre. — Si j'étais folle, j'oublierais mon fils, — ou je le prendrais follement pour une poupée. — Je ne suis pas folle : je sens trop bien, trop bien, — chaque plaie faite par mes calamités.

Elle se couvre de sa chevelure et sanglote.

PHILIPPE.

— Relevez ces tresses... Oh ! que d'amour je remarque — dans cette blonde multitude de cheveux ! — Si, par hasard, ses yeux laissent tomber une larme argentée, — dix mille fils d'or se collent — à cette larme dans une commune douleur, — amis vrais, inséparables, fidèles, — qu'attache la calamité !

CONSTANCE, s'arrachant les cheveux et les jetant au vent.

— En Angleterre, si vous voulez.

PHILIPPE.

Relevez vos cheveux.

CONSTANCE.

— Oui, je vais le faire. Et pourquoi le ferais-je ? —

Quand je les ai arrachés de leurs liens, je me suis écriée : — Oh ! si ces mains pouvaient affranchir mon fils — comme elles rendent à ces cheveux leur liberté ! — Mais, maintenant, je suis jalouse de leur liberté, — et je veux les remettre dans leurs liens, — puisque mon pauvre enfant est prisonnier. — Père cardinal, je vous ai entendu dire — que nous reverrons et que nous reconnaîtrons les êtres aimés dans le ciel. — Si cela est vrai, je reverrai mon fils : — car, depuis Caïn, le premier enfant mâle, — jusqu'à celui qui ne respire que d'hier, — il n'est jamais né d'aussi gracieuse créature. — Mais, maintenant, le ver du chagrin va le manger en bouton, — et chasser de ses joues sa beauté native, — et il aura la mine creusée d'un spectre — et la livide maigreur de la fièvre, — et il mourra ainsi, et il ressuscitera ainsi, — et, quand je le rencontrerai dans la cour des cieux, — je ne le reconnaîtrai plus ! Ainsi, jamais ! jamais ! — je ne dois revoir mon joli Arthur !

PANDOLPHE.

— Vous avez pour la douleur un respect coupable.

CONSTANCE.

— Il me parle, lui, qui n'a jamais eu de fils !

PHILIPPE.

— Vous raffolez autant de votre douleur que de votre enfant.

CONSTANCE.

— La douleur occupe la place de mon fils absent ; — elle couche dans son lit ; elle va et vient avec moi ; — elle prend ses jolis regards, me répète ses mots, — me rappelle toutes ses grâces — et habille ses vêtements vides de sa forme. — J'ai donc bien raison de raffoler de la douleur ! — Adieu ; si vous aviez fait la même perte que moi, — je vous consolerais mieux que vous ne le faites.

Elle arrache sa coiffure.

— Je ne veux pas garder cette parure sur ma tête, — quand il y a un tel désordre dans mon esprit. — O Seigneur! mon fils, mon Arthur, mon bel enfant! — Ma vie! ma joie! ma nourriture! tout mon monde! — soutien de mon veuvage! remède de ma douleur!

Elle sort.

PHILIPPE.

— Je crains quelque catastrophe, et je vais la suivre.

Il sort.

LOUIS.

— Il n'est rien dans ce monde qui puisse me faire une joie. — La vie m'est fastidieuse comme un conte deux fois dit, — dont on assomme l'oreille déjà sourde d'un homme assoupi. — L'amertume de la honte m'a tellement gâté le goût des douces choses, — qu'elles ne sont pour moi que honte et qu'amertume.

PANDOLPHE.

— Avant la cure d'une forte maladie, — c'est au moment même qui précède la guérison et la santé — que la crise est la plus forte : les maux qui prennent congé de nous — nous prouvent surtout à leur départ leur malignité. — Qu'avez-vous donc perdu en perdant cette journée?

LOUIS.

— Tous mes jours de gloire, de joie et de bonheur.

PANDOLPHE.

— Si vous aviez gagné la journée, certes vous les auriez perdus. — Mais non! non! C'est quand la fortune veut le plus de bien aux hommes, — qu'elle les regarde de son œil le plus menaçant. — C'est étrange de penser combien le roi Jean a perdu — par ce qu'il tient pour une conquête si claire. — N'êtes-vous pas désolé qu'il ait Arthur pour prisonnier?

LOUIS.

— Aussi cordialement qu'il est heureux de l'avoir.

PANDOLPHE.

— Votre pensée est aussi juvénile que votre sang. — A présent, écoutez-moi, je vais vous parler avec un esprit prophétique ; — le souffle même de ma parole — va balayer la moindre poussière, le moindre fétu, le plus léger obstacle — du sentier qui doit mener — vos pas droit au trône d'Angleterre! Ainsi, suivez-moi bien : — Jean a pris Arthur, et, tant que la flamme de la vie se jouera dans les veines de cet enfant, — il est impossible que l'usurpateur Jean ait une heure, — une minute, que dis-je? un souffle, de calme répit. — Un sceptre saisi d'une main déréglée — ne peut être gardé que dans les mêmes orages où il a été acquis. — Celui qui se soutient sur une place glissante — n'a pas scrupule de s'accrocher au plus infâme appui. — Pour que Jean se soutienne, il faut qu'Arthur tombe. — Ainsi soit-il, puisque cela doit être.

LOUIS.

— Mais que gagnerai-je à la chute d'Arthur?

PANDOLPHE.

— Vous! au nom de madame Blanche, votre femme, — vous pourrez réclamer tous les droits d'Arthur.

LOUIS.

— Et les perdre tous avec la vie, comme Arthur.

PANDOLPHE.

— Que vous êtes peu mûr et novice pour ce vieux monde! — C'est pour vous que Jean complote, avec vous que les événements conspirent. — Car celui qui plonge sa sécurité dans le sang innocent — n'en retire jamais qu'une sécurité sanglante et perfide. — Cet acte, si méchamment conçu, refroidira pour lui les cœurs — de tous ses sujets et glacera leur zèle, — au point qu'ils caresseront la plus petite occasion — qui s'offrira pour faire échec à son règne. — Il n'y aura pas d'exhalaison naturelle dans le ciel, — pas de libre

action de la nature, pas de journée hors de saison, — pas d'orage ordinaire, pas d'événement habituel, — qui ne soient dépouillés de leur cause naturelle — et traités de météores, de prodiges, de signes, — de monstres, de présages et de langues du ciel — dénonçant clairement la vengeance d'en haut contre Jean !

LOUIS.

— Il se peut qu'il ne touche pas à la vie du jeune Arthur — et qu'il se tienne pour rassuré par son emprisonnement.

PANDOLPHE.

— Ah ! Seigneur, dès la première nouvelle de votre approche, — si le jeune Arthur n'est pas déjà expédié, — il meurt ; et alors tous les cœurs — se révoltent contre Jean ; — tous baisent aux lèvres le changement inconnu, — et soutirent un venin de révolte et de fureur — du bout des doigts ensanglantés de Jean. — Il me semble que je vois déjà le désordre partout sur pied. — Oh ! mais comme les choses s'arrangent pour vous mieux — que je ne l'ai dit ! Le bâtard Fauconbridge — est maintenant en Angleterre, mettant l'église à sac — et offensant la charité. S'il y avait seulement là — douze Français, ils seraient comme un appeau qui attirerait dix mille Anglais, — ou comme une petite boule de neige qui en roulant — devient une montagne. O noble Dauphin, — venez avec moi près du roi... C'est merveilleux — tout ce qu'on peut tirer de ce mécontentement, — maintenant que toutes les âmes débordent de griefs. — Il faut partir pour l'Angleterre; je vais aiguiser le roi.

LOUIS.

— Les puissants raisonnements font les actions étranges. Allons ! — Si vous dites oui, le roi ne dira pas non.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Un cachot.]

Entrent HUBERT et deux EXÉCUTEURS.

HUBERT, au premier exécuteur.

— Faites-moi rougir ces fers...

Au second exécuteur.

Et toi, aie soin de te tenir — sous la tapisserie. Quand je frapperai du pied — le sein de la terre, vous vous élancerez, — et vous attacherez bien ferme à cette chaise l'enfant que vous trouverez avec moi. — Soyez vigilants. Sortez, et attention !

PREMIER EXÉCUTEUR.

— J'espère que vous couvrirez cette action de votre garantie.

HUBERT.

— Scrupules malséants ! n'ayez pas peur ; faites !

Les exécuteurs sortent.

— Jeune gars, venez ici ; j'ai à vous parler.

Entre ARTHUR.

ARTHUR.

— Bonjour, Hubert.

HUBERT.

Bonjour, petit prince.

ARTHUR.

— Aussi petit prince que possible, ayant tant de titres — pour être un grand prince... Vous êtes triste.

HUBERT.

— En effet, j'ai été plus gai.

ARTHUR.

Dieu me pardonne ! — Je croyais que personne ne devait être triste que moi. — Pourtant je me souviens, quand j'étais en France, — il y avait de jeunes gentilshommes qui voulaient être tristes comme la nuit, — simplement par affectation. Foi de chrétien ! — si j'étais hors de prison à garder les moutons, — je serais aussi gai que le jour serait long ; — et je le serais même ici, si je ne soupçonnais pas — que mon oncle veut me faire encore du mal. — Il a peur de moi, et moi de lui. — Est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy ? — Non, vraiment, non ; et plût au ciel — que je fusse votre fils, car vous m'aimeriez, Hubert.

HUBERT, à part.

— Si je lui parle, avec son innocent babil, — il va réveiller ma pitié, tout enterrée qu'elle est. — Donc, soyons brusque, et dépêchons.

ARTHUR.

— Êtes-vous malade, Hubert ? Vous êtes pâle aujourd'hui. — En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, — pour que je pusse passer toute la nuit à veiller près de vous. — Je vous garantis que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT, à part.

— Ses paroles prennent possession de mon cœur.

Haut.

— Lisez ceci, jeune Arthur.

Il lui tend un papier.

A part, s'essuyant les yeux.

Allons ! larmoiement stupide ! — Mettrait-il à la porte l'inflexible torture ? — Il faut en finir, de peur que ma résolution ne s'échappe — de mes yeux en larmes de femmelette.

Haut, à Arthur.

— Ne pouvez-vous pas lire ? N'est-ce pas bien écrit ?

ARTHUR.

— Trop bien, Hubert, pour une œuvre aussi hideuse ! — Faut-il que vous me brûliez les deux yeux avec un fer rouge?

HUBERT.

— Il le faut, jeune enfant.

ARTHUR.

Et le ferez-vous?

HUBERT.

Et je le ferai.

ARTHUR.

— En aurez-vous le cœur? Quand vous — aviez seulement un mal de tête, — j'ai noué mon mouchoir autour de votre front, — mon plus beau, une princesse l'avait brodé pour moi, — et je ne vous l'ai jamais redemandé. — Et, la nuit, je vous tenais la tête avec ma main ; — et, veillant à vous comme la minute à l'heure, — je ne cessais de vous alléger le poids du temps, — en vous disant : *Que désirez-vous? où est votre mal?* — ou encore : *Quelle attention puis-je avoir pour vous?* — Bien des fils de pauvres gens seraient restés couchés tranquilles, — et ne vous auraient pas dit un mot affectueux ; — mais vous, vous avez eu pour garde-malade un prince. — Après tout, vous pouvez croire que ma tendresse était une tendresse simulée, — et la traiter de ruse : croyez ce que vous voudrez. — S'il a plu au ciel que vous me maltraitiez, — eh bien ! faites-le... Voulez-vous m'arracher les yeux? — ces yeux qui n'ont jamais eu, qui n'auront — jamais pour vous même un froncement !

HUBERT.

Je l'ai juré ! — Il faut que je les brûle avec un fer chaud.

ARTHUR.

— Ah ! nul homme, si ce n'est dans cet âge de fer, n'eût

voulu faire cela. — Le fer lui-même, quoique ardent et rouge, — en approchant de ces yeux, boirait mes larmes — et éteindrait sa brûlante fureur dans le débordement de mon innocence ; — oui, et après, il se consumerait en rouille — rien que pour avoir contenu le feu qui devait blesser mes yeux. — Êtes-vous donc un plus dur obstiné que le fer forgé ? — Ah ! si un ange était venu à moi — et m'avait dit qu'Hubert m'arracherait les yeux, — je ne l'aurais pas cru : pas d'une autre bouche que celle d'Hubert !

HUBERT, frappant du pied.

— Arrivez.

Les deux EXÉCUTEURS entrent avec des cordes, des fers, etc.

HUBERT.

Faites ce que je vous ai dit.

ARTHUR.

— Oh ! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi ! J'ai les yeux hors de la tête, — rien qu'à l'horrible aspect de ces hommes de sang.

HUBERT, aux exécuteurs.

— Donnez-moi le fer, vous dis-je, et attachez-le ici.

Hubert prend le fer rouge. Les deux exécuteurs saisissent Arthur pour le lier sur la chaise.

ARTHUR, aux exécuteurs.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous besoin d'être si brusques et si rudes ? — je ne veux pas résister ; je vais rester immobile comme la pierre. — Au nom du ciel, Hubert, ne me faites pas attacher ! — Voyons, écoutez-moi, Hubert, renvoyez ces hommes, — et je vais m'asseoir aussi tranquille qu'un agneau : — je ne bougerai pas, je ne regimberai pas, je ne dirai pas un mot, — je ne regarderai pas le fer avec colère. — Jetez seulement ces hommes dehors, et je vous pardonnerai — toutes les tortures auxquelles vous me soumettrez.

HUBERT, *aux exécuteurs.*

— Allez ! tenez-vous dehors ! Laissez-moi seul avec lui.

PREMIER EXÉCUTEUR.

— Je suis ravi de n'être pour rien dans une pareille action.

Les exécuteurs sortent.

ARTHUR.

— Hélas ! je viens donc de chasser un ami ! — Il a la mine farouche, mais le cœur doux.

A Hubert.

— Laissez-le revenir, que sa compassion puisse — rendre vie à la vôtre.

HUBERT.

Allons, garçon, préparez-vous.

ARTHUR.

— Il n'y a donc plus de remède ?

HUBERT.

Non, pas d'autre pour vous que de perdre les yeux.

ARTHUR.

— O ciel !... s'il y avait seulement dans les vôtres un atome, — un grain de poussière, un moucheron, un cheveu égaré, — n'importe quoi qui gênât ce sens si précieux ! — alors, sentant combien les moindres choses sont douloureuses là, — vous seriez forcé de trouver votre infâme projet bien horrible.

HUBERT.

— Est-ce là votre promesse ? Allons, retenez votre langue.

ARTHUR.

— Hubert, le cri de deux langues — ne serait pas de trop pour défendre deux yeux. — Ne me dites pas de retenir ma langue, ne me le dites pas, Hubert ! — Ou bien, Hubert, si vous voulez, coupez-moi la langue, — pour que je garde mes deux yeux. Oh ! épargnez mes yeux, — quand

ils ne me serviraient à rien qu'à vous regarder toujours. — Tenez, sur ma parole, l'instrument s'est refroidi ; — il ne veut plus me faire mal.

HUBERT.

Je puis le réchauffer, enfant.

ARTHUR.

— Non, ma foi : le feu est mort de chagrin — de se voir, lui créé pour notre bien-être, — employé à des violences imméritées. Voyez plutôt vous-même : — il n'y a plus rien de malfaisant dans cette braise ; — le souffle du ciel en a chassé la flamme, — et a jeté dessus des cendres de repentir.

HUBERT.

— Mais je puis la ranimer de mon souffle, enfant.

.ARHURT

— Si vous le faites, vous n'arriverez qu'à la faire rougir — et éclater de honte devant vos procédés, Hubert : — peut-être même vous jettera-t-elle aux yeux des étincelles, — et, comme un chien qui est réduit à se battre, — s'attaquera-t-elle au maître qui l'excite. — Toutes les choses que vous vouliez employer pour me faire du mal — vous refusent office : seul vous êtes exempt — de cette pitié qui atteint le feu et le fer féroces, — ces créatures connues pour leurs impitoyables fonctions.

HUBERT.

— Soit ! vois et vis !... Je ne voudrais pas toucher tes yeux — pour tous les trésors que ton oncle possède. — Pourtant j'avais juré, et j'avais résolu, enfant, — de te les brûler avec ce fer-ci.

ARTHUR.

— Ah ! maintenant vous ressemblez à Hubert ! Tout à l'heure — vous étiez déguisé.

HUBERT.

Paix ! plus un mot. – Adieu ! Il faut que votre oncle vous croie mort. – Je vais charger ces chiens d'espions de faux rapports. – Toi, joli enfant, dors sans crainte, et sois sûr – qu'Hubert, pour tous les biens du monde, – ne te blessera jamais.

ARTHUR.

O ciel ! je vous remercie, Hubert.

HUBERT.

– Silence! plus un mot ! Sortons ensemble secrètement. – Je m'expose pour toi à un grand danger (36).

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[La grande salle du palais.]

Entrent le roi JEAN, couronné, PEMBROKE, SALISBURY et d'autres lords. Le roi monte sur son trône.

LE ROI JEAN.

– Ici nous nous asseyons de nouveau, de nouveau couronné, – et nous sommes vu, j'espère, par des yeux réjouis.

PEMBROKE.

– Ce second sacre, sauf le bon plaisir de Votre Altesse, – était superflu. Vous aviez été couronné déjà, – et cette Majesté royale ne vous avait pas été arrachée, – la foi de vos hommes n'avait pas été entachée de révolte ; – le pays n'avait pas été troublé par de nouvelles ambitions, – par le désir d'un changement et d'un état meilleur.

SALISBURY.

– Ainsi s'entourer d'une double pompe, – c'est galonner

un titre déjà splendide, — c'est dorer l'or raffiné, c'est peindre le lis, — c'est jeter un parfum sur la violette, — c'est polir la glace, c'est ajouter une nouvelle couleur — à l'arc-en-ciel, ou chercher à illuminer — avec un flambeau l'œil magnifique du firmament : — autant d'excès inutiles et ridicules.

PEMBROKE.

— N'était que votre bon plaisir royal doit être obéi, — cet acte-là est comme un vieux conte raconté de nouveau, — et qui, à la dernière redite, est fastidieux, — s'il est ressassé hors de propos.

SALISBURY.

— Il défigure la face antique et bien connue — de la bonne vieille forme ; — et, comme un vent incertain dans la voile, — il fait errer en tous sens le sillage de la pensée : — il surprend et alarme la réflexion ; — il indispose la saine opinion, et rend suspect le droit — en le couvrant d'un manteau de si nouvelle mode.

PEMBROKE.

— Les ouvriers qui tâchent de faire mieux que le bien — perdent leur talent par leur ambition ; — souvent, en réparant une faute, ils l'aggravent par la réparation même : — c'est ainsi qu'une pièce mise à un léger accroc — fait plus mal, en cachant le défaut, — que ne faisait le défaut avant d'être ainsi réparé.

SALISBURY.

— Avant votre second couronnement, — nous avions murmuré notre avis à cet effet : mais il a plu à votre Altesse — de n'en pas tenir compte, et nous sommes tous satisfaits — puisque tous nos désirs doivent — faire halte à la volonté de Votre Altesse.

LE ROI JEAN.

— Je vous ai confié quelques-unes des raisons — de ce

double couronnement, et je les crois fortes ; — je vous en communiquerai, quand ma crainte sera moindre, — de plus fortes, de plus fortes encore. En attendant, indiquez-moi — les maux que vous voulez voir réformer, — et vous verrez bien quel empressement — je mettrai à écouter et à vous accorder vos requêtes.

PEMBROKE.

— Eh bien ! moi, qui suis la voix d'eux tous, — et qui puis révéler à fond la pensée de leurs cœurs, — en leur nom et au mien, mais surtout — au nom de votre salut qui est pour moi-même et pour eux — la plus forte préoccupation, je vous demande instamment — la délivrance d'Arthur. Sa captivité — excite les lèvres murmurantes du mécontentement — à vous jeter ce dangereux argument : — Si ce qu'enfin vous possédez en paix vous appartient en droit, — pourquoi alors la crainte, qui, dit-on, suit — les pas du coupable, vous porterait-elle à enfermer — votre tendre parent, et à étouffer ses jours — dans une barbare ignorance, en refusant à sa jeunesse — le riche avantage d'une bonne éducation ? — Afin que les ennemis du jour n'aient plus ce prétexte — pour embellir les occasions, ayons ceci à répliquer, — que vous nous avez engagés à demander la liberté d'Arthur. — Oui, nous vous la demandons, non pas pour notre bien seulement, — mais parce que notre intérêt, dépendant du vôtre, — considère comme votre intérêt de le mettre en liberté.

LE ROI JEAN.

— Qu'il en soit ainsi ! je confie sa jeunesse — à votre direction.

Entre HUBERT.

LE ROI JEAN.

Quelles nouvelles avez-vous, Hubert ?

Le roi entraîne Hubert à l'écart et cause à voix basse avec lui.

PEMBROKE, montrant Hubert aux lords.

— C'est là l'homme qui devait faire l'action sanglante ; — il a montré son ordre à un de mes amis ; — l'image d'une méchanceté odieuse — vit dans son regard ; son aspect mystérieux — révèle l'émotion d'un cœur bien troublé ; — et j'ai grand'peur que la chose dont nous craignions — qu'il ne fût chargé, ne soit faite.

SALISBURY.

— Voyez le roi ! Les couleurs vont et viennent — entre son projet et sa conscience, — comme des hérauts entre deux fronts de bataille menaçants. — Son émotion est si mûre qu'il faut qu'elle crève.

PEMBROKE.

— Et, quand elle crèvera, j'ai peur qu'il n'en sorte, — hideuse corruption, la mort d'un doux enfant.

LE ROI JEAN, s'avançant.

— Nous ne pouvons retenir le bras fort de la mortalité. — Mes bons lords, bien que ma volonté d'accorder soit toujours vivante, — c'en est fait : l'objet de votre demande n'existe plus. — Il nous apprend qu'Arthur est décédé cette nuit.

SALISBURY.

— Nous craignions en effet que sa maladie ne fût incurable.

PEMBROKE.

— En effet, nous savions combien il était près de sa mort, — avant que l'enfant lui-même se sentît malade. — Il faudra répondre de cela, ici ou ailleurs.

LE ROI JEAN, aux seigneurs.

— Pourquoi penchez-vous sur moi des fronts si solennels ? — Croyez-vous que je tienne les ciseaux de la destinée ? — Est-ce que j'ai pouvoir sur les pulsations de la vie ?

SALISBURY, aux autres lords.

— L'odieuse tricherie est visible : et il est honteux — que la grandeur la commette si grossièrement.

Au roi.

— Puisse ce jeu-là vous réussir, et sur ce adieu !

PEMBROKE.

— Arrête, lord Salisbury : je pars avec toi ; — je vais chercher à ce pauvre enfant son héritage, — le petit royaume d'une tombe forcée. — A l'être qui devait avoir cette île tout entière, — trois pieds en suffiront. Mauvais monde, en attendant ! — Cela ne peut pas se supporter ainsi : cela fera éclater — toutes nos douleurs, et avant peu, je le soupçonne.

Les lords sortent.

LE ROI JEAN.

— Ils brûlent d'indignation. Je me repens. — Il n'est pas de fondement sûr établi dans le sang ; — pas d'existence certaine obtenue par la mort des autres.

Entre un COURRIER.

LE ROI JEAN.

— Tu as la frayeur dans les yeux. Où est ce sang — que j'ai vu habiter dans ces joues ? — Un ciel si noir ne s'éclaircit pas sans orage. — Vide ton averse... Comment vont-ils en France ?

LE COURRIER.

— De France en Angleterre... Jamais de telles forces, — pour une expédition à l'étranger, — ne se sont levées du sein d'un pays ! — Ils ont su copier votre rapidité : — car, quand vous devriez apprendre qu'ils se préparent, — la nouvelle vient qu'ils sont tous arrivés.

LE ROI JEAN.

— Où donc notre police s'est-elle soûlée ? — où a-t-elle dormi ? où est donc la vigilance de ma mère, — qu'une telle

rmée a pu être rassemblée en France, — sans qu'elle en ait ien appris?

LE COURRIER.

Mon suzerain, son oreille — est bouchée par la poussière : le premier avril, votre noble mère — est morte. Et, ce que j'apprends, Monseigneur, — madame Constance tait morte trois jours avant — dans une frénésie; j'ai apris cela vaguement — par la voix de la rumeur : est-ce vrai u faux, je ne sais pas.

LE ROI JEAN.

— Arrête ton essor, occasion redoutable ! — Oh ! fais une ligue avec moi, jusqu'à ce que j'aie satisfait — mes pairs mécontents. Quoi ! ma mère morte ! — Comme il chancelle donc, mon empire en France ! — Et sous les ordres de qui est venue cette armée française — dont tu me donnes pour certain le débarquement ici ?

LE MESSAGER.

— Sous ceux du Dauphin.

Entrent le BATARD et PIERRE DE POMFRET.

LE ROI JEAN.

Tu m'as tout étourdi — avec ces mauvaises nouvelles.

Au Bâtard.

Eh bien ! que dit le monde — de vos mesures ? N'essayez pas de me bourrer — encore la tête de mauvaises nouvelles, car elle est déjà pleine.

LE BATARD.

— Eh bien ! si vous avez peur d'entendre le pire, — que le pire tombe inouï sur votre tête !

LE ROI JEAN.

— Pardonnez-moi, cousin ; j'étais suffoqué — par la marée; mais maintenant je reprends haleine — au-dessus de

la vague, et je puis donner audience — à toutes les voix, quoi qu'elles veuillent me dire.

LE BATARD.

— Comment je me suis démené au milieu du clergé, — les sommes que j'ai ramassées le prouveront. — Mais, comme je traversais le pays pour revenir, — j'ai trouvé le peuple étrangement halluciné, — possédé de rumeurs, occupé de rêves bizarres, — ne sachant ce qu'il craint, mais plein de crainte. — Et voici un prophète que — j'amène avec moi des rues de Pomfret où je l'ai rencontré, — ayant sur ses talons des centaines de gens — à qui il chantait, en rimes grossières et malsonnantes, — qu'avant midi, le jour de l'Ascension prochaine, — votre Altesse aurait déposé sa couronne.

LE ROI JEAN, à Pierre.

— Visionnaire, qui donc te faisait parler ainsi?

PIERRE DE POMFRET.

— La prescience que cette vérité s'accomplira.

LE ROI JEAN.

— Hubert, loin de moi cet homme! emprisonne-le; — et qu'à midi, le jour même où il dit — que je dois céder la couronne, il soit pendu! — Mets-le en lieu sûr, et reviens, — car j'ai besoin de toi.

Hubert sort avec Pierre de Pomfret.

LE ROI JEAN, continuant, au Bâtard.

O mon gentil cousin, — as-tu appris les nouvelles? sais-tu qui est arrivé?

LE BATARD.

— L'armée française, Milord: tous n'ont que cela à la bouche. — En outre, j'ai rencontré lord Bigot et lord Salisbury, — les yeux aussi rouges qu'un feu nouvellement al-

mé, — et d'autres encore, qui allaient chercher le tombeau — d'Arthur, tué cette nuit, disaient-ils, — à votre suggestion.

LE ROI JEAN.

Gentil parent, va, — élance-toi au milieu de leurs groupes, — j'ai un moyen de regagner leur affection, — amène-les-moi.

LE BATARD.

Je vais les chercher.

LE ROI JEAN.

— Oui, mais va vite, le pied le plus léger en avant. — Oh! il ne faut pas que j'aie des sujets ennemis, — quand des étrangers hostiles épouvantent mes villes — par la terrible pompe d'une puissante invasion! — Sois Mercure, mets des ailes à tes talons, — et, comme la pensée, reprends ton vol d'eux à moi.

LE BATARD.

— L'esprit du temps m'enseignera la promptitude.

Il sort.

LE ROI JEAN.

— C'est parler en noble et vaillant gentilhomme.

Au courrier.

— Suis-le, car il aura peut-être besoin — de quelque courrier entre moi et les pairs, — et ce sera toi.

LE COURRIER.

De grand cœur, mon suzerain.

Il sort.

LE ROI JEAN.

— Ma mère morte!

HUBERT rentre.

HUBERT.

— Milord, on dit que cinq lunes ont été vues cette nuit :

— quatre fixes, et la cinquième tourbillonnant autour — des quatre autres dans un merveilleux mouvement.

LE ROI JEAN.

— Cinq lunes ?

HUBERT.

Les vieillards et les matrones vont dans les rues, — faisant là-dessus d'inquiétantes prophéties ; — la mort du jeune Arthur est dans toutes les bouches. — En causant de lui, tous secouent la tête, — et se chuchotent à l'oreille : — celui qui parle serre le poignet de son auditeur, — tandis que celui qui écoute prend un air effaré, fronçant les sourcils, hochant la tête, roulant les yeux. — J'ai vu un forgeron s'arrêter avec son marteau, comme ça, — tandis que son fer refroidissait sur l'enclume, — pour avaler, bouche béante, le rapport d'un tailleur — qui, ses ciseaux et sa mesure à la main, — debout dans des pantoufles que son vif empressement — lui avait fait chausser de travers, — parlait de milliers de Français belliqueux — rangés déjà en bataille dans le Kent. — Un autre artisan, maigre et pas lavé, — est venu couper son récit, et parler de la mort d'Arthur.

LE ROI JEAN.

— Pourquoi cherches-tu à m'obséder de ces frayeurs ? — Pourquoi insistes-tu tant sur la mort du jeune Arthur ? — C'est ta main qui l'a assassiné : j'avais de puissants motifs — pour le souhaiter mort, mais tu n'en avais aucun pour le tuer.

HUBERT.

— Aucun, Milord ? Comment ! Ne m'y avez-vous pas provoqué ?

LE ROI JEAN.

— C'est la malédiction des rois d'être assistés par des esclaves — qui prennent une boutade pour un ordre — de for-

cer le domicile sanglant d'une vie, — toujours prêts à comprendre comme une loi — un clin d'œil de l'autorité, et à voir une intention — menaçante du souverain quand par hasard il fronce le sourcil, — plutôt par humeur que par réflexion.

HUBERT.

— Voici votre signature et votre sceau à l'appui de ce que j'ai fait.

LE ROI JEAN.

— Oh! quand le dernier compte entre le ciel et la terre — devra être réglé, alors cette signature et ce sceau — déposeront contre nous pour notre damnation! — Que de fois la vue des instruments du mal — fait faire le mal! Si tu n'avais pas été là, — compagnon marqué par la main de la nature, — nommé et désigné pour faire une action honteuse, — ce meurtre ne me serait jamais venu à l'esprit. — Mais, prenant note de ton horrible aspect, — te trouvant bon pour une sanglante vilenie, — et tout disposé, tout fait pour un emploi hasardeux, — je me suis vaguement ouvert à toi sur la mort d'Arthur, — et toi, pour te faire chérir d'un roi, — tu n'as pas eu scrupule de détruire un prince!

HUBERT.

- Milord...

LE ROI JEAN.

Si tu avais seulement secoué la tête, ou fait une pause, — quand je t'ai dit obscurément ce que je pensais, — ou si tu avais jeté un regard de doute sur ma face, — comme pour me dire de m'expliquer en termes précis, — une honte profonde m'aurait frappé de mutisme et fait briser là, — et tes craintes auraient produit en moi des craintes; — mais tu m'as compris par mes signes, — et tu as répondu en signes au crime. — Oui, sans objection, tu as laissé consentir ton

cœur — et, conséquemment, ta rude main à commettre — l'action que nos deux bouches avaient horreur de nommer! — Hors d'ici! et que je ne te revoie jamais! — Mes nobles m'abandonnent; et mon empire est bravé, — jusqu'à mes portes, par les bandes d'une puissance étrangère. — Et, même au sein de ce pays de chair, — jusque dans cette monarchie aux confins de sang et de souffle, — l'hostilité et la guerre civile règnent — entre ma conscience et la mort de mon cousin (37).

HUBERT.

— Armez-vous contre vos autres ennemis, — je vais faire la paix entre votre âme et vous : — le jeune Arthur est vivant. Ma main — est encore une main vierge et pure, — elle n'est pas colorée par les éclaboussures cramoisies du sang. — Dans mon cœur n'est jamais entrée encore — la terrible émotion d'une pensée meurtrière ; — et vous avez calomnié la nature dans mes traits — qui, malgré leur rude aspect, — couvrent pourtant une âme trop belle — pour le boucher d'un enfant innocent.

LE ROI JEAN.

— Arthur est vivant? Oh! va vite trouver les pairs, — jette cette nouvelle sur leur rage enflammée, — et apprivoise-les à l'obéissance! — Pardonne les commentaires que ma colère a faits — sur ta physionomie; car ma rage était aveugle, — et l'horrible vue imaginaire du sang — te présentait à moi plus hideux que tu n'es. — Oh! ne réponds pas: mais ramène dans mon cabinet — les lords irrités ; va en toute hâte, — ma prière même est trop lente : cours plus vite.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Devant un donjon.]

ARTHUR paraît au haut de la muraille.

ARTHUR.

– Le mur est bien haut, et pourtant je veux sauter. – Bonne terre, sois clémente, et ne me fais pas de mal. – Presque personne, personne, puis-je dire, ne me connaît ici : pour qui me connaîtrait, – ce costume de mousse m'a déguisé tout à fait. – J'ai peur, et pourtant je me risquerai. – Si je parviens en bas sans me briser les membres, – je trouverai mille moyens de m'échapper. – Autant mourir en m'en allant que mourir en restant.

Il saute.

– A moi ! L'esprit de mon oncle est dans ces pierres. – Que le ciel prenne mon âme, et que l'Angleterre garde mes os !

Il meurt (38).

Entrent PEMBROKE, SALISBURY et BIGOT.

SALISBURY.

– Milords, je l'ai rencontré à Saint-Edmunsbury. – C'est notre salut, et nous devons vite accepter – cette offre favorable d'un temps de périls.

PEMBROKE.

– Qui a apporté cette lettre de la part du cardinal ?

SALISBURY.

– Le comte de Melun, un noble seigneur de France, – qui, dans un pourparler secret, – m'en a dit beaucoup plus long sur les sympathies du Dauphin – que ne peuvent faire ces lignes.

BIGOT.

— Allons donc le joindre dès demain matin.

SALISBURY.

— Ou plutôt partons tout de suite : car il nous faudra — deux longues journées de marche, Milords, avant de le joindre.

Entre le BATARD.

LE BATARD.

— Charmé de vous rencontrer encore une fois aujourd'hui, Messeigneurs les mécontents ! — Le roi, par ma bouche, réclame votre présence immédiatement.

SALISBURY.

— Le roi s'est dépossédé de nous. — Nous ne voulons pas doubler son manteau râpé et taché — de nos purs honneurs, ni suivre son pas — qui laisse une empreinte de sang partout où il se porte. — Retourne lui dire cela : nous en savons assez.

LE BATARD.

— Quoi que vous pensiez, des paroles convenables seraient les plus à propos, je pense.

SALISBURY.

— Ce sont nos griefs, et non nos bonnes manières, qui raisonnent à présent.

LE BATARD.

— Mais il y a peu de raison dans vos griefs ; — vous auriez donc raison d'avoir de bonnes manières à présent.

PEMBROKE.

Monsieur, Monsieur, l'impatience a ses priviléges.

LE BATARD.

— C'est vrai : le privilége de blesser qui l'éprouve, et pas d'autre.

SALISBURY.

— Voici la prison.

Il aperçoit le corps d'Arthur.

Qui donc est étendu là ?

PEMBROKE.

— O mort, tu es donc bien fière d'une beauté princière et pure ! — La terre n'a pas eu un trou pour cacher cette action !

SALISBURY.

— Le meurtre, comme s'il avait horreur de son forfait, — le laisse à découvert pour exciter la vengeance.

BIGOT.

— Ou bien, après avoir adjugé cette beauté à la tombe, — il l'a trouvée trop splendidement auguste pour une tombe.

SALISBURY, au Bâtard.

— Sir Richard, qu'en pensez-vous ? Avez-vous jamais vu, — lu ou entendu, pouviez-vous imaginer, — pouvez-vous presque croire, même en le voyant, — ce que vous voyez ? Est-ce que votre pensée pourrait, sans cette réalité, — en imaginer une pareille ? Voici le faîte, — le cimier, la couronne, ou plutôt la couronne de la couronne, — des armoiries du meurtre ; voici la plus sanglante infamie, — la plus farouche sauvagerie, le coup le plus hideux — que jamais la colère à l'œil muré ou la rage hagarde — ait offert aux larmes du remords attendri.

PEMBROKE.

— Tous les meurtres passés sont excusés par celui-ci : — il est si unique, si incomparable — qu'il donnera de la sainteté et de la pureté — aux crimes à venir des temps, — et qu'il tournera en plaisanterie le plus funèbre égorgement — par l'exemple de cet horrible spectacle.

LE BATARD.

– C'est une œuvre damnée et sanglante, – l'action impie d'une main brutale, – si c'est l'œuvre d'une main.

SALISBURY.

– Si c'est l'œuvre d'une main ! – Nous avions une sorte de lumière sur ce qui arriverait : – l'exécution de cette infamie est de la main d'Hubert ; – le plan est de l'idée du roi. – Aussi j'interdis à mon âme l'obéissance à ce roi ; – je m'agenouille devant cette ruine d'une chère vie, – et j'exhale, devant cette perfection sans haleine, – l'encens d'un vœu sacré : le vœu – de ne jamais goûter les jouissances de ce monde, – de ne jamais me laisser corrompre par le plaisir, – de ne pas connaître le bien-être ni le loisir, – avant que j'aie glorifié mon bras – par un sacrifice à la vengeance !

PEMBROKE et BIGOT.

– Nos âmes confirment religieusement tes paroles.

Entre HUBERT.

HUBERT.

– Milords, je suis brûlant de la hâte que j'ai mise à vous chercher. – Arthur est vivant : le roi vous envoie mander.

SALISBURY.

– Oh ! voilà un impudent qui ne rougit pas devant la mort.

A Hubert.

– Hors d'ici, odieux scélérat, va-t'en !

HUBERT.

– Je ne suis pas un scélérat.

SALISBURY, tirant son épée.

Faut-il que je vole la loi?

LE BATARD.

– Votre épée brille, Monsieur ; rengaînez-la.

SALISBURY.

– Non ! pas avant que je lui aie fait un fourreau de la peau d'un assassin !

HUBERT.

– Arrière, lord Salisbury, arrière, vous dis-je : – par le ciel, je crois mon épée aussi affilée que la vôtre. – Je ne souhaite pas, Milord, que vous vous oubliiez vous-même, – ni que vous risquiez le danger de ma légitime défense ; – je craindrais, en ne tenant compte que de votre rage, d'oublier – votre mérite, votre grandeur, votre noblesse.

BIGOT.

– Dehors, fumier ! Oserais-tu braver un noble ?

HUBERT.

– Pas pour ma vie ; mais j'oserais défendre – mon innocence contre un empereur.

SALISBURY.

– Tu es un meurtrier.

HUBERT.

Ne me forcez pas à l'être ; – jusqu'ici, je ne le suis pas. Qui dit une erreur – ne dit pas vrai ; qui ne dit pas vrai, ment.

PEMBROKE.

– Coupons-le en morceaux.

LE BATARD.

Gardez la paix, vous dis-je.

SALISBURY.

– Écartez-vous, ou je vous écorche, Fanconbridge.

LE BATARD.

– Mieux vaudrait pour toi écorcher le diable, Salisbury. – Si seulement tu me regardes de travers, si tu bouges ton pied, – ou si tu enseignes à ta fureur étourdie à me faire

outrage, — je t'abats mort. Relève vite ton épée, — sinon je vais vous écraser, toi et ta broche, — à vous faire croire que le diable est sorti de l'enfer.

BIGOT.

— Que vas-tu faire, renommé Fauconbridge? Être le second d'un scélérat, d'un meurtrier!

HUBERT.

— Lord Bigot, je ne suis ni l'un ni l'autre.

BIGOT.

Qui donc a tué ce prince?

HUBERT.

— Il n'y a pas une heure que je l'ai laissé bien portant: — je l'honorais, je l'aimais, et j'épuiserai ma vie — à pleurer la perte d'une vie si douce.

SALISBURY.

— Ne vous fiez pas aux ondes perfides de ses yeux; — la trahison n'est pas à court de ces larmoiements. — Et lui, exercé au métier, il les fait ressembler — aux effusions de la pitié et de l'innocence. — Partez avec moi, vous tous dont les âmes ont horreur — de l'odeur infecte du charnier; — car je suis suffoqué de cette vapeur de crime.

BIGOT.

— Allons à Bury, près du Dauphin!

PEMBROKE, à Hubert.

— Dis au roi qu'il peut venir nous demander là.

Les lords sortent.

LE BATARD.

— Voilà un monde parfait!...

A Hubert.

Aviez-vous connaissance de cette belle œuvre? — Si c'est toi qui as commis cet acte de mort — hors de l'atteinte infinie de la pitié sans bornes, — tu es damné, Hubert!

HUBERT.

Écoutez-moi seulement, Monsieur...

LE BATARD.

Ah! je vais te le dire : — tu es un aussi noir damné... non, il n'y aurait rien de si noir, — tu es plus profondément damné que le prince Lucifer; — il n'y a pas encore un démon d'enfer aussi hideux — que tu le seras, si tu as tué cet enfant.

HUBERT.

— Sur mon âme...

LE BATARD.

Pour peu que tu aies consenti — à cet acte, le plus cruel de tous, tu n'as plus qu'à désespérer, — et, si tu as besoin d'une corde, le plus petit fil — que l'araignée ait jamais filé de ses entrailles — suffira pour t'étrangler; un jonc sera — un gibet pour te pendre; ou, si tu veux te noyer, — mets seulement un peu d'eau dans une cuiller, — et ce sera tout un océan — pour suffoquer un misérable tel que toi. — Je te soupçonne bien gravement.

HUBERT.

Si par action, par consentement ou par pensée, — je suis coupable d'avoir dérobé le souffle embaumé que contenait cette argile si belle, — que l'enfer n'ait pas assez de supplices pour me torturer! — Je l'avais laissé bien portant.

LE BATARD.

Va, emporte-le dans tes bras. — Je suis tout étourdi, il me semble, et j'ai perdu mon chemin — au milieu des épines et des dangers de ce monde.

Hubert prend dans ses bras le cadavre.

— Comme tu enlèves aisément toute l'Angleterre! — De cette dépouille de la royauté morte, — la vie, le droit et la foi de tout ce royaume — se sont envolés au ciel. Et maintenant, l'Angleterre n'a plus — qu'à se disputer, à

attraper et à déchirer à belles dents — les restes pompeux d'une puissance sans maître. — Maintenant, pour cet os rongé de majesté, — le chien de la guerre hérisse sa crinière furieuse — et grogne à la vue de la douce paix. — Maintenant, les forces du dehors et les mécontentements du dedans — ne font plus qu'une seule armée ; et l'immense confusion, — comme le corbeau planant sur une bête défaillante, — épie la chute imminente du pouvoir arraché. — Heureux maintenant celui dont le manteau et la ceinture — pourront résister à cette secousse !... Emporte cet enfant — et suis-moi vite ; je vais près du roi. — Nous allons avoir mille affaires sur les bras, — et le ciel lui-même fait sombre mine à la terre.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[Une salle dans un palais.]

Entrent le roi JEAN, PANDOLPHE, portant la couronne, et des gens de la suite.

LE ROI JEAN.

— Ainsi j'ai remis dans votre main — l'auréole de ma gloire.

PANDOLPHE.

Reprenez-la — de ma main, comme tenant désormais du pape — votre grandeur et votre autorité souveraine.

Il rend la couronne au roi.

LE ROI JEAN.

— Maintenant, tenez votre parole sacrée ; allez trouver les Français, — et employez tout le pouvoir que vous tenez de Sa Sainteté — à arrêter leur marche avant que nous

yons pris feu. — Nos nobles mécontents se révoltent, — otre peuple se refuse à l'obéissance — et, du fond de l'âme, ıre allégeance et amour — à un sang étranger, à une ɔyauté d'invasion. — Vous seul pouvez contenir — ce débordement d'humeurs irritées. — Ne tardez donc pas; car ı maladie est si grave — que le remède doit être adminiistré sur-le-champ — pour ne pas avoir à lutter contre l'incurables suites.

PANDOLPHE.

— C'est mon souffle qui a provoqué cette tempête, — sur votre résistance obstinée au pape; — mais, puisque vous êtes un converti soumis, — ma voix va faire rentrer dans le silence l'ouragan de la guerre — et rétablir le beau temps dans votre orageux pays. — Après votre serment d'obéissance au pape, — prêté, rappelez-vous-le bien, aujourd'hui jour de l'Ascension, — je vais trouver les Français et leur faire poser les armes.

Il sort.

LE ROI JEAN.

— C'est le jour de l'Ascension? Le prophète n'avait-il pas — dit que le jour de l'Ascension, avant midi, — j'aurais cédé ma couronne? Je viens justement de le faire. — Je supposais que ce serait par contrainte; — mais, grâce au ciel, c'est volontairement.

Entre le BATARD.

LE BATARD.

— Tout le Kent s'est rendu; le château de Douvres seul — y tient encore; Londres a reçu, — comme un hôte ami, le Dauphin et ses forces. — Vos nobles, sans vouloir vous entendre, sont allés — offrir leurs services à votre ennemi, — et une folle épouvante chasse en désordre — le petit nombre de vos douteux amis.

LE ROI JEAN.

— Est-ce que mes lords n'ont pas voulu revenir à moi, — quand ils ont su qu'Arthur était vivant?

LE BATARD.

— Ils l'ont trouvé mort et jeté dans la rue : — coffret vide, d'où le joyau de la vie — avait été volé et emporté par quelque main infernale.

LE ROI JEAN.

— Ce scélérat d'Hubert m'avait dit qu'il vivait.

LE BATARD.

— Sur mon âme, il a dit ce qu'il croyait. — Mais pourquoi vous affaissez-vous? pourquoi avez-vous l'air triste? — Soyez grand en action, comme vous l'avez été en pensée. — Que le monde ne voie pas la peur et la triste méfiance — gouverner le mouvement d'un regard royal! — Marchez au pas du temps; soyez de flamme avec la flamme; — menacez qui vous menace, et faites face aux bravades — effrontées de l'intimidation : ainsi les regards inférieurs, — qui empruntent leur expression aux grands, — grandiront par votre exemple et s'animeront — d'un indomptable esprit de résolution. — En avant! soyez brillant comme le dieu de la guerre, — quand il veut être en tenue de campagne. — Montrez l'audace et l'aspiration de la confiance. — Quoi! faudra-t-il qu'ils viennent chercher le lion dans son antre, — et l'y traquer et l'y faire trembler? — Oh! que cela ne soit pas dit! En plaine! Élancez-vous — de ces portes au-devant de la révolte, — et empoignez-la avant qu'elle ait approché.

LE ROI JEAN.

— J'ai vu le légat du pape, — et j'ai fait avec lui une paix heureuse : — il m'a promis de licencier les troupes que commande le Dauphin.

LE BATARD.

O inglorieuse ligue! — Quoi! quand notre sol est foulé,

— nous enverrons de pacifiques mots d'ordre, nous proposerons un compromis, — une explication, des pourparlers, une infâme trève, — à l'invasion armée ! Un garçon imberbe, — un fat dorloté dans la soie, se risquera dans nos plaines, — il essaiera sa valeur sur un sol belliqueux en narguant l'air de ses couleurs nonchalamment déployées, — et il ne trouvera pas de résistance ! Ah ! mon prince, aux armes ! — Peut-être le cardinal ne pourra-t-il pas obtenir votre paix ; — même s'il l'obtient, qu'il soit au moins dit — qu'on nous a vus préparés à la défense.

LE ROI JEAN.

— Prends le commandement de cette affaire.

LE BATARD.

— En avant donc, et bon courage ! Je sais bien, moi, — que nos forces pourraient tenir tête à un plus fier ennemi.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Une plaine près de Saint-Edmunsbury].

Entrent en armes LOUIS, SALISBURY, MELUN, PEMBROKE, BIGOT, et des SOLDATS.

LOUIS, à Melun, en lui remettant un papier.

— Messire de Melun, faites faire une copie de ceci, — et mettez-la en sûreté dans nos archives : — puis, rendez l'original à ces lords, afin qu'ayant notre traité écrit, — ils puissent, comme nous, en en relisant les articles, — se rappeler à quoi nous nous sommes engagés par serment, — et que tous nous gardions notre foi ferme et inviolable.

SALISBURY.

— Elle ne sera jamais violée de notre côté. — Mais, noble

Dauphin, bien que nous ayons juré — un dévouement spontané et une fidélité volontaire — à votre gouvernement, pourtant, croyez-moi, prince, — je ne me réjouis pas de ce que les plaies de l'époque — réclament pour appareil la révolte méprisable, — et de ce qu'il faille guérir l'ulcère invétéré d'une seule blessure — en en faisant plusieurs. Oh! cela me navre l'âme — que je doive tirer ce fer de mon côté — pour être faiseur de veuves, et dans ce pays, hélas! — où le nom de Salisbury est appelé — à la rescousse et à la défense de l'honneur. — Mais telle est la corruption du temps — que, pour rendre la santé et la force à nos droits, — nous ne pouvons agir qu'avec le bras même — de l'inflexible injustice et du désordre outrageant. — N'est-ce pas pitié, ô mes tristes amis, — que nous, les fils, les enfants de cette île, — nous soyons nés pour voir cette heure sinistre — où nous marchons sur son sein chéri — derrière un étranger, et où nous grossissons — les rangs de ses ennemis...

Il essuie une larme.

Je ne puis m'empêcher de m'interrompre et de pleurer — sur la flétrissure d'une telle nécessité!.. — Pour faire honneur à la noblesse d'une autre terre — et pour suivre des couleurs inconnues, ici! — quoi! ici! — O ma nation, si tu pouvais t'éloigner! — si les bras de Neptune qui t'étreignent — pouvaient t'emporter des lieux où tu te reconnais — et t'entraîner sur une côte païenne! — Là du moins, ces deux armées chrétiennes pourraient mêler — dans les veines de l'alliance leur sang furieux, — au lieu de le verser ainsi contre des frères!

Il fond en larmes.

LOUIS.

— Tu montres en ceci un noble caractère; — et les grands sentiments qui se soulèvent dans ton sein — y font une éruption de noblesse. — Oh! quel généreux combat tu as soutenu — entre la nécessité et ces beaux scrupules! —

Laisse-moi essuyer cette rosée de l'honneur — qui tombe argentée sur tes joues. — Mon cœur s'est attendri aux pleurs d'une femme, — qui ne sont qu'un débordement vulgaire; — mais cette pluie de larmes viriles, — cette averse que soulève la tempête de l'âme, — éblouit mes regards et me rend plus stupéfait — que si j'avais vu la voûte des cieux — se sillonner partout de brûlants météores. — Relève ton front, illustre Salisbury, — et exhale tout cet orage dans un soupir de ce grand cœur; — laisse ces larmes aux yeux enfants de ceux — qui n'ont jamais vu le monde géant enragé — et qui n'ont affronté la fortune que dans les fêtes — animées par la volupté, la joie et la causerie. — Viens, viens, tu enfonceras ta main — dans la bourse de la riche prospérité — aussi avant que Louis lui-même... Et vous aussi, nobles, — vous tous qui unissez à nos forces le nerf des vôtres... — Il m'a semblé à l'instant qu'un ange parlait, — et voyez! voici justement le saint légat qui arrive à grands pas, — pour nous donner de la main d'en haut la garantie du ciel — et pour mettre le nom du droit sur nos actions — par une parole sacrée.

Entre PANDOLPHE, suivi d'un cortége.

PANDOLPHE.

Salut, noble prince de France! — Voici ce que j'ai à te dire : Le roi Jean s'est réconcilié — avec Rome; son âme s'est enfin rendue, — après avoir si longtemps résisté à la sainte Église, — à la grande métropole, au siége de Rome. — Maintenant donc, replie tes drapeaux menaçants, — et apprivoise l'ardeur sauvage de la farouche guerre; — que, comme un lion nourri à la main, — elle se couche doucement aux pieds de la paix, — n'ayant plus rien de terrible que l'apparence.

LOUIS.

— Votre Grâce me pardonnera, je ne reculerai pas. —

Je suis de trop haute naissance pour être possédé, — pour être un subalterne qu'on contrôle, — ou bien l'officieux serviteur, l'instrument — d'une puissance souveraine, quelle qu'elle soit ! — C'est vous qui avez rallumé de votre souffle les charbons éteints de la guerre — entre ce royaume châtié et moi-même, — et qui avez apporté les aliments à cet incendie : — il est trop grand maintenant pour pouvoir être éteint — par le faible vent qui l'a allumé. — Vous m'avez appris à voir le droit sous sa vraie face, — vous m'avez instruit de mes intérêts dans ce pays, — que dis-je ? vous m'avez jeté cette entreprise au cœur, — et vous venez maintenant me dire que Jean a fait — sa paix avec Rome ! Que me fait cette paix ? — Par la grâce de mon lit nuptial, — je réclame, moi, après le jeune Arthur, cette terre comme mienne ; — maintenant qu'elle est à moitié conquise, il faut que je recule — parce que Jean a fait sa paix avec Rome? — Est-ce que je suis l'esclave de Rome ? Quel denier Rome a-t-elle déboursé, — quels hommes a-t-elle fournis, quelles munitions envoyées — pour aider à cette expédition? N'est-ce pas moi — qui en supporte toute la charge ? Quels autres que moi, — et ceux qui sont sujets à mon appel, — suent dans cette affaire et soutiennent cette guerre ? — Est-ce que je n'ai pas entendu ces insulaires crier — *Vive le roy !* quand j'ai passé devant leurs villes ? — Est-ce que je n'ai pas les meilleures cartes — pour gagner la facile partie jouée ici pour une couronne ? — Et j'abandonnerais maintenant le bénéfice déjà concédé ! — Non, non, sur mon âme, cela ne sera pas dit.

PANDOLPHE.

— Vous ne voyez que le dehors de cet ouvrage-là.

LOUIS.

— Dehors ou dedans, je ne m'en retournerai pas, — tant que je n'aurai pas obtenu de mon entreprise toute la gloire — qui fut promise à ma vaste espérance — avant que j'eusse

formé ce vaillant front de bataille — et réuni cette brûlante élite du monde — pour affronter la victoire et pour conquérir la renommée — jusque dans la gueule du danger et de la mort !

On entend une trompette.

— De quoi vient nous sommer cette vigoureuse fanfare?

Entre le BATARD, suivi d'une escorte.

LE BATARD.

— Conformément aux principes de la loyauté, — je demande audience. J'ai mission de parler.

A Pandolphe.

— Mon saint seigneur de Milan, je viens de la part du roi — apprendre ce que vous avez fait pour lui : — et, selon votre réponse, je connais la mesure — des pouvoirs accordés à ma parole.

PANDOLPHE.

— Le Dauphin oppose un refus obstiné, — et ne veut accorder aucune trève à mes prières. — Il dit tout bonnement qu'il ne déposera pas les armes.

LE BATARD.

— Par tout le sang qu'a jamais aspiré la fureur, — le jouvenceau parle bien.

Au Dauphin.

Sur ce, écoutez notre roi anglais ; — car c'est Sa Majesté qui vous parle en moi. — Le roi est préparé, et il a raison de l'être : — les simagrées grotesques de votre attaque, — cette mascarade harnachée, cette équipée insensée, — cette effronterie imberbe et ces troupes gamines — le font sourire : et il est tout préparé — à fouetter vos guerriers nains et votre armée pygmée — hors de ses domaines. — Le bras qui a pu vous bâtonner à votre porte même — et qui vous a forcés à faire le saut périlleux, — à vous plonger, comme des baquets, dans des puits cachés, — à vous blottir dans le

fumier de vos étables, — à vous étendre enfermés, comme des pions, dans la boîte aux échecs, — à faire l'amour aux truies, à chercher un asile parfumé — dans les caves et dans les prisons, à frissonner et à trembler — rien qu'au cri de votre coq national — que vous preniez pour la voix d'un Anglais armé, — ce bras victorieux qui vous a punis jusque dans votre logis, — croyez-vous donc qu'il soit plus faible ici? — Non ! sachez-le, le vaillant prince est en armes, — planant comme l'aigle au-dessus des créneaux de son aire, — pour fondre sur l'ennemi qui approche.

A Salisbury et aux lords.

— Et vous, dégénérés, vous, ingrats rebelles, — vous, sanguinaires Nérons qui déchirez le sein — de votre mère chérie l'Angleterre, rougissez de honte : — car vos propres femmes, vos filles au pâle visage — arrivent, comme des amazones, courant derrière nos tambours ; — leurs dés se sont changés en gantelets de fer, — leurs aiguilles en lances, et leur douceur de cœur — en humeur farouche et sanglante !

LOUIS.

— Finis là ta bravade, et tourne les talons en paix. — Nous convenons que tu as la langue mieux pendue que nous : porte-toi bien ; — notre temps nous semble trop précieux pour le dépenser — avec un braillard tel que toi.

PANDOLPHE.

Laissez-moi parler.

LE BATARD.

— Non, je veux parler.

LOUIS.

Nous n'écouterons ni l'un ni l'autre. — Qu'on batte le tambour, et que la voix de la guerre — plaide pour nos intérêts et pour notre présence ici !

LE BATARD.

– Sans doute, vos tambours crieront, quand on les tra, – comme vous, quand vous serez battus.

Au Dauphin.

Éveille seulement – l'écho avec la clameur de ton tamur, – et aussitôt un tambour, déjà sous les baguettes, – enverra un son aussi bruyant que le tien. – Donne un ond roulement, et un autre roulement, – aussi bruyant le tien, ira frapper l'oreille du ciel – et narguer la se-taille du tonnerre. Car, – sans plus se fier à ce légat opié – dont il s'est servi plutôt par jeu que par besoin, il approche, le belliqueux Jean ; et sur son front – siége nort décharnée, dont l'office aujourd'hui – est de dévodes Français par milliers !

LOUIS.

– Faites battre nos tambours, que nous voyions un peu langer-là.

LE BATARD.

– Tu le verras bien, Dauphin, sois-en sûr.

Tous sortent.

SCÈNE XI.

[Le champ de bataille.]

Entrent le roi JEAN et HUBERT.

LE ROI JEAN.

– Comment va la journée pour nous ? Oh ! dis-moi, bert.

HUBERT.

– Mal, j'en ai peur : comment se trouve Votre Majesté ?

LE ROI JEAN.

– Cette fièvre qui me tourmente depuis si longtemps – m'accable. Oh ! mon cœur est malade.

Entre un COURRIER.

LE COURRIER, au roi.

– Milord, votre vaillant cousin, Fauconbridge, – prie Votre Majesté de quitter le champ de bataille, – et de lui faire savoir par quelle route vous partirez.

LE ROI JEAN.

– Dis-lui, celle de Swinstead. Je vais à l'abbaye, là !

LE COURRIER.

– Ayez bon courage : les grands renforts que le Dauphin attendait ici – ont fait naufrage, il y a trois nuits, sur les sables de Goodwin. – Cette nouvelle vient justement d'être apportée à Richard. – Les Français se battent avec froideur et font retraite.

LE ROI JEAN.

– Hélas ! cette fièvre tyrannique m'embrase, – et ne me permet pas de fêter cette bonne nouvelle. – En marche pour Swinstead ! à ma litière, vite (39) ! – La faiblesse s'empare de moi, et je suis défaillant.

Ils sortent.

Entrent SALISBURY, PEMBROKE, BIGOT et d'autres.

SALISBURY.

– Je ne croyais pas le roi si riche d'amis.

PEMBROKE.

– Revenons à la charge ! Rendons l'ardeur aux Français ; – s'ils plient, nous plions aussi.

SALISBURY.

– Ce diable de bâtard, Fauconbridge, – en dépit de notre dépit, maintient seul la lutte.

PEMBROKE.

– On dit que le roi Jean, gravement malade, a quitté le champ de bataille.

Entre **MELUN**, blessé et porté par des soldats.

MELUN.

– Conduisez-moi aux révoltés d'Angleterre que je vois ici.

SALISBURY.

– Quand nous étions heureux, nous avions d'autres noms.

PEMBROKE.

– C'est le comte de Melun !

SALISBURY.

Blessé à mort.

MELUN.

– Fuyez, nobles Anglais, vous êtes trahis et vendus ; – dégagez-vous de la rébellion, ce rude trou d'aiguille, – et rendez votre hospitalité à la loyauté bannie ; – cherchez le roi Jean et tombez à ses pieds ! – car, si le Français est le maître dans cette chaude journée, – il entend vous récompenser des peines que vous prenez – en coupant vos têtes. Il en a fait le serment, – ainsi que moi et beaucoup d'autres, – sur l'autel de Saint-Edmundsbury, – sur ce même autel où nous vous avions juré – une tendre amitié et un éternel dévouement.

SALISBURY.

– Est-il possible ? Serait-il vrai ?

MELUN.

– N'ai-je pas la hideuse mort devant les yeux ? – Je ne garde plus qu'un reste de vie – qui saigne, figure de cire – dont la forme fond devant le feu. – Quelle est la chose au monde qui me ferait mentir, – au moment où tout men-

songe m'est forcément inutile? — Pourquoi donc serais-je faux, puisqu'il est vrai — que je dois mourir ici, et vivre hors d'ici par la vérité seule? — Je le répète, dans le cas où Louis triomphe, — il est parjure si jamais vos yeux — contemplent à l'Orient une nouvelle aurore. — Et, quand cette nuit même sera venue... vous voyez déjà son souffle contagieux et sombre — fumer au-dessus de la crête brûlante — du vieux soleil, faible et épuisé de jour... — dès cette nuit fatale, vous rendrez le dernier soupir, — payant ainsi par la fin traîtresse de toutes vos vies — l'amende de votre trahison coupable — qui aura donné la victoire à Louis. — Ne m'oubliez pas auprès d'un certain Hubert qui est avec votre roi. — Mon amitié pour lui, et puis ce souvenir — que mon grand-père était Anglais, — ont engagé ma conscience à cette confession. — Pour récompense, je vous en prie, emmenez-moi d'ici, — loin du bruit et de la rumeur du champ de bataille, — que je puisse recueillir en paix le reste de mes pensées — et séparer mon âme de ce corps — dans la méditation et les désirs pieux (40) !

SALISBURY.

— Nous te croyons... Et maudite soit mon âme, — s'il n'est pas vrai que je suis charmé de cette belle — et heureuse occasion de revenir sur les pas d'une désertion damnée! — Faisons comme le flot qui décroît et se retire : — laissons là notre fureur et notre cours irrégulier — pour redescendre dans les limites que nous avons franchies, — et courons paisiblement en toute obéissance — à notre grand roi Jean, notre Océan à nous !

A Melun.

— Mon bras va aider à t'emporter d'ici, — car je vois les cruelles angoisses de la mort dans tes yeux... — En marche, mes amis ! Élan nouveau, — heureux changement qui nous ramène à l'ancien droit !

Ils sortent en emmenant Melun.

SCÈNE XII.

[Le camp français.]

Entrent LOUIS et sa suite.

LOUIS.

— Il m'a semblé que le soleil du ciel avait regret de se coucher, — et qu'il s'arrêtait à faire rougir l'ouest du firmament, — tandis que les Anglais, dans une molle retraite, — mesuraient à reculons leur propre terrain. — Oh ! que nous avons bravement fini, — alors qu'avec une volée de notre canonnade, inutile — après une si sanglante besogne, nous leur avons dit adieu ! — et que nous avons replié gaiement nos drapeaux déchirés, — derniers occupants, et presque maîtres du champ de bataille !

Entre un COURRIER.

LE COURRIER.

— Où est mon prince, le Dauphin ?

LOUIS.

Ici. Quelles nouvelles ?

LE COURRIER.

— Le comte de Melun est tué. Les lords anglais, — persuadés par lui, ont fait une désertion nouvelle ; — et le renfort que vous désiriez depuis si longtemps — est perdu, naufragé, sur les sables de Goodwin.

LOUIS.

— Ah ! affreuses et perfides nouvelles ! Maudit sois-tu jusqu'au cœur ! — Je ne croyais pas être ce soir aussi triste — que ceci m'a fait... Qui donc m'avait dit — que le roi

Jean s'était enfui, une heure ou deux avant — que la nuit tombante eût réparé nos forces fatiguées ?

LE COURRIER.

— Quiconque a dit cela, Milord, a dit vrai.

LOUIS.

— C'est bien ; tenons-nous cette nuit dans un bon campement et sous bonne garde. — Le jour ne sera pas levé aussitôt que moi — pour tenter l'heureuse chance de demain.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Les environs de l'Abbaye de Swinstead. Il fait nuit.]

Entrent le BATARD et HUBERT, par deux côtés opposés.

HUBERT.

— Qui va là ? Parle ! hé ! parle vite, ou je tire.

LE BATARD.

— Ami... Qui es-tu, toi ?

HUBERT.

Du parti de l'Angleterre.

LE BATARD.

— Où vas-tu ?

HUBERT.

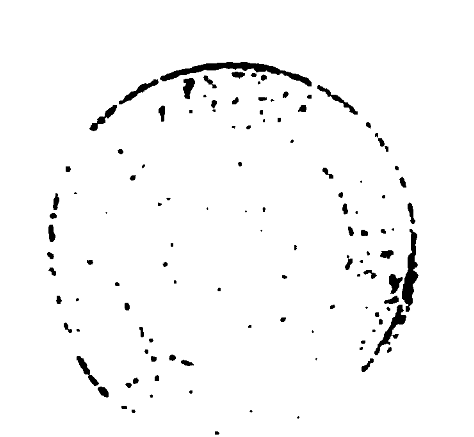
— Qu'est-ce que ça te fait ? Pourquoi ne m'occuperais-je pas — de tes affaires, aussi bien que toi des miennes ?

LE BATARD.

Hubert, je suppose !

HUBERT.

Tu as parfaitement supposé. — Je veux bien à tout hasard te croire — de mes amis, toi qui connais si bien ma voix. — Qui es-tu ?



LE BATARD.

Qui tu voudras. Tu peux, s'il te plaît, — me faire l'amitié de croire — que je descends par un côté des Plantagenets.

HUBERT.

— Désobligeante mémoire! C'est toi et la nuit sans yeux — qui m'avez mis dans l'embarras... Brave soldat, pardonne-moi — si l'accent de ta voix — n'a pas été reconnu par mon oreille.

LE BATARD.

— Approche, approche. Trêve de compliments. Quelles nouvelles ?

HUBERT.

— Justement, je marchais par ici, à la face sombre de la nuit, — pour vous trouver.

LE BATARD.

Vite donc ! quelles nouvelles ?

HUBERT.

— Oh ! Monsieur, une nouvelle à l'avenant de la nuit, — sombre, effrayante, irrémédiable, horrible !

LE BATARD.

— Montre-moi donc la plaie de cette mauvaise nouvelle. — Je ne suis pas une femme, je ne m'évanouirai pas.

HUBERT.

— Le roi, je le crains, a été empoisonné par un moine. — Je l'ai quitté presque sans voix, et je me suis échappé — pour vous informer de ce malheur, afin que — vous soyez mieux armé pour cette crise soudaine — que si vous aviez tardé à l'apprendre.

LE BATARD.

— Comment a-t-il pris ce poison ? Qui l'avait goûté pour lui ?

HUBERT.

— Un moine, je vous dis : un scélérat résolu, — dont les entrailles ont crevé brusquement. Pourtant le roi — parle encore, et par aventure, il pourrait en revenir.

LE BATARD.

— Qui as-tu laissé près de Sa Majesté?

HUBERT.

— Comment! vous ne savez pas que les lords sont tous revenus, — accompagnés du prince Henri, — et qu'à sa prière le roi leur a pardonné? — Ils sont tous autour de Sa Majesté.

LE BATARD.

— Arrête ton indignation, ciel tout-puissant, — et ne nous éprouve pas au delà de nos forces! — Je te dirai, Hubert, que, cette nuit, la moitié de mes troupes, — en passant les sables, ont été surprises par la marée, — et que les lames du Lincoln les ont dévorées. — Moi-même, bien monté, j'ai pu à peine échapper. — En marche, va devant! Conduis-moi au roi. — Je crains qu'il ne soit mort, avant que j'arrive.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Le jardin de l'abbaye de Swinstead.]

Entrent le prince HENRI, SALISBURY et BIGOT.

HENRI.

— Il est trop tard. La vie est atteinte dans tout son sang — par la corruption; et sa cervelle, organe pur — que quelques-uns supposent être la frêle demeure de l'âme, — annonce, par les vains commentaires qu'elle fait, — la fin de la vie mortelle.

Entre PEMBROKE.

PEMBROKE.

— Le roi parle encore. Il est persuadé — que, si on l'amenait en plein air, — cela calmerait l'action brûlante — du terrible poison qui l'envahit.

HENRI.

— Qu'on l'amène ici, dans le jardin. — Est-il toujours en délire ?

PEMBROKE.

Il est plus calme — que quand vous l'avez quitté. Tout à l'heure il chantait.

HENRI.

— O vanité de la maladie ! les tortures extrêmes, — dès qu'elles persistent, ne se sentent plus. — La mort, après avoir ravagé la partie matérielle, — la laisse insensible et fait le siége — de l'esprit, le harcelant et le heurtant — avec des légions de fantaisies étranges — qui, dans l'affluence et dans le pêle-mêle de ce dernier assaut, — se détruisent les unes les autres... C'est étrange que la mort puisse chanter ! — Moi, je suis l'oiseau né de ce cygne pâle et défaillant, — qui entonne l'hymne funèbre de sa propre mort, — et qui tire de son fragile tuyau d'orgue le chant — qui berce son corps pour l'éternité !

SALISBURY.

— Prenez courage, prince ! car vous êtes venu au monde — pour donner figure à l'ébauche — qu'il a laissée si informe et si grossière.

Entrent BIGOT et des GENS DE SERVICE, apportant le roi JEAN dans une chaise.

LE ROI JEAN.

— Oui, certes, mon âme a maintenant les coudées fran-

ches ; — elle n'a pas besoin pour sortir de fenêtres ni de portes. — Il y a dans mon sein un été si chaud — que toutes mes entrailles s'émiettent en poussière. — Je ne suis plus qu'une forme griffonnée à la plume — sur un parchemin, et je me racornis — sous l'action du feu.

HENRI.

Comment se trouve Votre Majesté ?

LE ROI JEAN.

— Mal : empoisonné, mort, abandonné, perdu ! — Et nul de vous ne veut dire à l'hiver — d'enfoncer ses doigts glacés dans ma mâchoire, — nul ne veut faire couler les rivières de mon royaume — à travers mon sein brûlé, nul ne veut supplier le Nord — de donner à mes lèvres desséchées le baiser de sa bise — et de me soulager par le froid ! je ne demande pas beaucoup, — j'implore le plus froid soulagement ; et vous êtes assez avares — et assez ingrats pour me le refuser.

HENRI.

— Oh ! pourquoi mes larmes n'ont-elles quelque vertu — qui puisse vous guérir !

LE ROI JEAN.

Le sel qu'elles contiennent est trop chaud. — En moi est un enfer où le poison — est enfermé, comme un démon, pour torturer — une vie condamnée sans sursis.

Entre le BATARD.

LE BATARD.

— Oh ! je suis tout haletant de ma course violente — et de mon vif empressement à voir Votre Majesté.

LE ROI JEAN.

— Ah ! cousin, tu es venu pour me fermer les yeux : — la poulie de mon cœur est rompue et brûlée ; — toutes les voiles qui faisaient voguer ma vie — sont réduites à un fil

mince comme un cheveu ; — mon cœur n'est plus arrêté que par une pauvre corde — qui tiendra tout au plus jusqu'à ce que tu aies dit ta nouvelle : — et alors tout ce que tu vois ne sera plus qu'un tas de terre, — spectre d'une royauté évanouie !

LE BATARD.

— Le Dauphin se prépare à marcher ici, — et Dieu sait comment nous lui répliquerons ; — car, cette nuit même, la meilleure partie de mes troupes, — avec qui j'avais pu faire retraite, — a été brusquement emportée et dévorée — par une marée inattendue.

Le roi Jean meurt (41).

SALISBURY.

— Vous murmurez ces nouvelles mortes à une oreille aussi morte... — Mon suzerain ! mon seigneur !... Tout à l'heure un roi, maintenant ceci !

HENRI.

— Telle doit être ma carrière, et telle ma chute ! — Quelle sûreté y a-t-il dans le monde, quel espoir, quel point fixe, — quand ce qui était roi tout à l'heure est maintenant boue !

LE BATARD, tourné vers le cadavre.

— Te voilà donc parti ! Je ne reste en arrière — qu'afin de faire pour toi l'office de vengeur ; — et alors mon âme ira te faire escorte au ciel, — comme elle t'a toujours servi sur la terre.

Aux lords.

— Et vous, maintenant, vous astres, désormais rentrés dans votre sphère légitime, — où sont vos forces ? Prouvez votre retour à la loyauté, — et repartez sur-le-champ avec moi — pour chasser la désolation et le déshonneur éternel — hors des faibles portes de notre patrie défaillante. Attaquons vite, ou vite nous serons attaqués : — le Dauphin fait rage sur nos talons.

SALISBURY.

— Il paraît que vous n'en savez pas aussi long que nous. — Le cardinal Pandolphe se repose à l'abbaye, — depuis une demi-heure. Il vient de quitter le Dauphin, — et il apporte de sa part des propositions de paix — que nous pouvons accepter avec honneur et profit — : le prince est disposé à abandonner sur-le-champ cette guerre.

LE BATARD.

— Il le sera encore plus, s'il nous voit — tous bien énergiques pour la défense.

SALISBURY.

— Mais c'est en quelque sorte une affaire faite : — il a déjà renvoyé bon nombre de transports — à la côte, et remis sa cause et sa querelle — à la décision du cardinal. — Cette après-midi, si vous le trouvez bon, — nous courrons tous auprès de celui-ci, vous, les autres lords et moi, — pour conclure cette heureuse négociation.

LE BATARD.

— Soit !

A Henri.

Et vous, mon noble prince, — accompagné par les grands dont l'absence n'est pas nécessaire, — vous suivrez les funérailles de votre père.

HENRI.

— C'est à Worcester que son corps doit être enterré (42) ; — telle est sa dernière volonté.

LE BATARD.

Il faut donc le porter là. — Et ensuite, puisse votre bien-aimée personne assumer heureusement — le pouvoir héréditaire pour la gloire de notre patrie ! — C'est à genoux, avec une entière soumission, — que je vous lègue mes fidèles services — et mon éternel dévouement.

SALISBURY.

— Et nous vous faisons de même l'offre de notre amour, — qui demeurera à jamais sans tache.

HENRI.

— J'ai une âme tendre qui voudrait vous remercier, — et qui ne sait comment le faire, autrement que par des larmes.

LE BATARD.

— Oh ! ne payons au temps que la douleur nécessaire, — car il a déjà reçu l'à-compte de nos chagrins. — Jamais l'Angleterre n'est tombée, jamais elle — ne tombera sous les pieds hautains d'un conquérant, — sans que d'abord elle l'ait aidé elle-même. — Maintenant que ses chefs sont revenus à elle, — les trois coins du monde peuvent se ruer en armes sur nous, — et nous braverons leur choc. Nul malheur ne nous arrivera, — tant que l'Angleterre se restera fidèle à elle-même (43).

Ils sortent.

FIN DU ROI JEAN.

RICHARD III (44)

PERSONNAGES :

LE ROI ÉDOUARD IV.

ÉDOUARD, PRINCE DE GALLES, fils du roi.

RICHARD, DUC D'YORK, autre fils du roi.

GEORGE, DUC DE CLARENCE, frère du roi.

RICHARD, d'abord duc de Glocester, puis roi sous le nom de Richard III, autre frère du roi.

LE JEUNE FILS de Clarence.

HENRI, COMTE DE RICHMOND, plus tard Henri VII.

LE CARDINAL BOURCHIER, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

THOMAS ROTHERAM, ARCHEVÊQUE D'YORK.

JOHN MORTON, ÉVÊQUE D'ÉLY.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

LE DUC DE NORFOLK.

LE COMTE DE SURREY, fils du duc de Norfolk.

LE COMTE RIVERS, frère de la reine Élisabeth.

LE MARQUIS DE DORSET, fils de la reine Élisabeth.

LORD GREY, autre fils de la reine.

LE COMTE D'OXFORD.

LORD HASTINGS.

LORD STANLEY.

LORD LOVEL.

SIR THOMAS VAUGHAN.

SIR RICHARD RATCLIFF.

SIR WILLIAM CATESBY.

SIR JAMES TYRREL.

SIR JAMES BLOUNT.

SIR WALTER HERBERT.

SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour.

CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.

LE LORD-MAIRE de Londres.

LE SHÉRIF de Wiltshire.

LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.

MARGUERITE, veuve du roi Henri VI.

LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Édouard IV, de Clarence et de Richard III.

LADY ANNE, veuve du prince de Galles, puis femme de Richard III.

LA JEUNE FILLE de Clarence.

LORDS, COURTISANS, GENTILSHOMMES; UN MESSAGER D'ÉTAT, UN PRÊTRE, UN GREFFIER; BOURGEOIS; ASSASSINS, MESSAGERS, SOLDATS; SPECTRES.

La scène est en Angleterre.

SCÈNE I.

[Londres. Une place.]

Entre RICHARD.

RICHARD.

- Donc, voici l'hiver de notre disgrâce – changé en rieux été par ce soleil d'York ; – voici tous les nuages pesaient sur notre maison – ensevelis dans le sein prod de l'Océan ! – Donc, voici nos tempes ceintes de vicieuses guirlandes, – nos armes ébréchées pendues en phée, – nos alarmes sinistres changées en gaies réuns, – nos marches terribles en délicieuses danses ! – guerre au hideux visage a déridé son front, – et voici au lieu de monter des coursiers caparaçonnés – pour efrer les âmes des ennemis tremblants, – elle gambade grement dans la chambre d'une femme – sous le charme cif du luth. – Mais moi qui ne suis pas formé pour ces x folâtres, – ni pour faire les yeux doux à un miroir oureux, – moi qui suis grossièrement taillé et qui n'ai la majesté – du séducteur pour me pavaner devant une mphe aux coquettes allures, – moi qui suis écourté de juste proportion, – moi à qui la nature hypocrite a esqué ses traits, – moi qu'elle a envoyé avant le temps – s le monde des vivants, difforme, inachevé, – tout au s à moitié fini, – tellement estropié et contrefait – que chiens aboient quand je m'arrête près d'eux ! – eh

bien ! moi, dans cette molle et languissante époque de paix, — je n'ai d'autre plaisir pour passer les heures — que d'épier mon ombre au soleil — et de décrire ma propre difformité. — Aussi, puisque je ne puis être l'amant — qui charmera ces temps beaux parleurs, — je suis déterminé à être un scélérat — et à être le trouble-fête de ces jours frivoles. — J'ai, par des inductions dangereuses, — par des prophéties, par des calomnies, par des rêves d'homme ivre, — fait le complot de créer entre mon frère Clarence et le roi — une haine mortelle. — Et, pour peu que le roi Édouard soit aussi honnête et aussi loyal — que je suis subtil, fourbe et traître, — Clarence sera enfermé étroitement aujourd'hui même, — en raison d'une prédiction qui dit que G — sera le meurtrier des héritiers d'Édouard. — Replongez-vous, pensées, au fond de mon âme ! Voici Clarence qui vient.

Entrent CLARENCE, entouré de gardes, et BRAKENBURY.

RICHARD, continuant.

— Frère, bonjour ! que signifie cette garde armée — qui accompagne Votre Grâce ?

CLARENCE.

Sa Majesté, — s'intéressant à la sûreté de ma personne, m'a donné — cette escorte pour me conduire à la Tour.

RICHARD.

— Et pour quelle cause ?

CLARENCE.

Parce que mon nom est George.

RICHARD.

— Hélas ! Milord, ce n'est pas votre faute. — Ce sont vos parrains que le roi devrait mettre en prison pour cela. — Oh ! sans doute, Sa Majesté a quelque intention — de vous faire baptiser de nouveau à la Tour. — Mais de quoi s'agit-il, Clarence ? puis-je le savoir ?

CLARENCE.

— Oui, Richard, quand je le saurai : car je proteste — que je n'en sais rien encore. Mais, autant que j'ai pu le comprendre, — il écoute des prophéties et des rêves ; — il arrache la lettre G de l'alphabet, — en disant qu'un sorcier l'a prévenu — que sa postérité serait déshéritée par G, — et, parce que mon nom de George commence par G, — il en conclut dans sa pensée que ce serait par moi. — Ce sont ces sornettes-là, m'a-t-on dit, et d'autres pareilles — qui ont décidé Son Altesse à me faire mettre en prison.

RICHARD.

— Ah ! c'est ce qui arrive quand les hommes sont gouvernés par des femmes. — Ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour, — Clarence, c'est milady Grey, sa femme, c'est elle — qui l'entraîne à ces extrémités. — N'est-ce pas elle, et ce respectable bonhomme, — Antony Woodville, son frère, — qui lui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour — d'où il sort aujourd'hui même ? — Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE.

— Par le ciel, je le crois, il n'y a de sécurité pour personne, — que pour les parents de la reine et pour les messagers nocturnes — qui rampent entre le roi et mistress Shore. — N'avez-vous pas su quelles humbles supplications — lord Hastings lui a adressées, à elle, pour sa délivrance ?

RICHARD.

— C'est en se plaignant humblement à Sa Déité — que milord chambellan a obtenu sa liberté. — Vous l'avouerai-je ? Je pense que notre unique moyen — de rester en faveur auprès du roi — est d'être les gens de cette femme et de porter sa livrée. — La jalouse et caduque veuve et celle-ci, — depuis que notre frère les a sacrées grandes dames, — sont de puissantes commères dans cette monarchie.

BRAKENBURY.

— Je supplie Vos Grâces de me pardonner. — Sa Majesté m'a formellement commandé — de ne laisser aucun homme, de quelque rang qu'il soit, — avoir un entretien particulier avec son frère.

RICHARD.

— Vraiment ! s'il plaît à Votre Honneur, Brakenbury, — vous pouvez prendre part à tout ce que nous disons. — Nous ne parlons pas en traîtres, l'ami ! nous disons que le roi — est sage et vertueux, et que la noble reine — est nantie d'un bel âge, qu'elle est blanche et pas jalouse. — Nous disons que la femme de Shore a le pied joli, — la lèvre en cerise, — l'œil charmant, et le langage plus qu'enchanteur; — enfin que les parents de la reine sont des gentilshommes achevés. — Qu'en dites-vous, Monsieur? Pouvez-vous nier tout cela ?

BRAKENBURY.

— Je n'ai rien à faire moi-même, Milord, avec tout cela.

RICHARD.

— Rien à faire avec mistress Shore? Je te le dis, camarade, — celui qui a quelque chose à faire avec elle, hormis un seul, — aura raison de le faire dans le plus grand secret.

BRAKENBURY.

— Hormis un seul ! qui donc, Milord ?

RICHARD.

— Son mari, faquin ! Voudrais-tu me trahir ?

BRAKENBURY.

— Je supplie Votre Grâce de me pardonner, et aussi — d'interrompre cet entretien avec le noble duc.

CLARENCE.

— Nous connaissons tes devoirs, Brakenbury, et nous obéirons.

RICHARD.

– Nous sommes la valetaille de la reine et nous devons obéir. – Frère, adieu! je me rends auprès du roi. – Et, quelque commission que vous me donniez, – fût-ce d'appeler sœur la veuve d'Édouard, – je la remplirai, pour hâter votre élargissement. – En attendant, cet outrage profond à la fraternité – me touche plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer.

CLARENCE.

– Il ne nous plaît pas beaucoup à tous deux, je le sais.

RICHARD.

– Allez, votre emprisonnement ne sera pas long. – Je vous délivrerai, ou je serai enfermé pour vous. – Jusque-là, prenez patience.

CLARENCE.

Je le dois forcément ; adieu.

Sortent Clarence, Brakenbury et les gardes.

RICHARD.

– Va, suis le chemin par lequel tu ne reviendras jamais, – simple et naïf Clarence ! Je t'aime tellement – que je veux au plus vite envoyer ton âme au ciel, – si le ciel veut accepter ce présent de nos mains... – Mais qui vient ici ? Hastings, le nouveau délivré !

Entre HASTINGS.

HASTINGS.

– Bonjour à mon gracieux lord !

RICHARD.

– Aussi bon jour au cher lord chambellan ! – Vous êtes le très-bienvenu à ce grand air. – Comment Votre Seigneurie a-t-elle supporté l'emprisonnement?

HASTINGS.

– Avec patience, noble lord, comme il convient aux

prisonniers. — Mais j'espère vivre, Milord, pour remercier — ceux qui ont été cause de mon emprisonnement.

RICHARD.

— Sans doute, sans doute ; et Clarence l'espère bien aussi ; — car ceux qui ont été vos ennemis sont les siens, — et ils l'ont emporté sur lui, comme sur vous.

HASTINGS.

— Tant pis que l'aigle soit en cage, — quand les milans et les buses pillent en liberté.

RICHARD.

— Quelles nouvelles du dehors ?

HASTINGS.

— Pas de nouvelle aussi mauvaise au dehors qu'au dedans. — Le roi est malade, faible et mélancolique, — et ses médecins craignent fortement pour lui.

RICHARD.

— Voilà, par saint Paul, une mauvaise nouvelle vraiment ! — Oh ! il a suivi longtemps un régime funeste, — et il a par trop épuisé sa royale personne : — chose douloureuse à penser ! Mais quoi ! est-il au lit ?

HASTINGS.

Oui.

RICHARD.

— Allez le trouver : je vais vous suivre.

Hastings sort.

— Il ne peut pas vivre, j'espère ; mais il ne doit pas mourir — que Georges n'ait été expédié en poste pour le ciel. — Je vais chez le roi, pour exciter encore sa haine contre Clarence — par des mensonges acérés d'arguments puissants, — et, si je n'échoue pas dans mon projet profond, — Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. — Cela fait, que Dieu prenne le roi Édouard à sa merci, — et me laisse le monde pour m'y démener ! — Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick... — Quoi ! bien que j'aie tué son mari et son père ?

– Le moyen le plus prompt de faire réparation à cette donzelle, – c'est de devenir moi-même son mari et son père. – Je serai l'un et l'autre : non pas tant par amour – que dans un but secret – que je dois atteindre en l'épousant. – Mais me voilà toujours à mettre la charrue avant les bœufs. – Clarence respire encore ; Édouard vit encore et règne. – Quand ils ne seront plus là, alors je ferai le compte de mes bénéfices.

Il sort.

SCÈNE II.

[Londres. Une rue.]

Des GENTILSHOMMES entrent, portant, entre deux haies de hallebardiers, le corps du roi Henri VI, déposé dans un cercueil ouvert. Lady ANNE conduit le deuil.

LADY ANNE, aux gentilshommes.

– Déposez, déposez votre honorable fardeau, – si toutefois l'honneur peut être enseveli dans un cercueil ; – laissez-moi me répandre en lamentations funèbres – sur la chute prématurée du vertueux Lancastre.

La procession s'arrête. Les gentilshommes posent le cercueil à terre.

– Pauvre image glacée d'un saint roi ! – Pâles cendres de la maison de Lancastre ! – Restes ensanglantés de ce sang royal ! – Qu'il me soit permis de supplier ton ombre – d'entendre les cris de la pauvre Anne, – la femme de ton Édouard, de ton fils assassiné, – poignardé par la même main qui t'a fait ces blessures ! – Tiens ! par ces fenêtres d'où ta vie s'échappe, – je verse le baume inefficace de mes pauvres yeux. – Oh ! maudite soit la main qui t'a fait ces trous ! – maudit le cœur qui a eu ce cœur-là ! – maudit le sang qui a fait couler ce sang ! – puissent, sur l'odieux misérable – qui nous rend misérables par ta mort, – tomber

des calamités plus terribles — que je n'en puis souhaiter aux serpents, aux araignées, aux crapauds, — à tous les reptiles venimeux qui vivent ! — Si jamais il a un enfant, que cet enfant soit un avorton — prodigieux, venu au jour avant terme, — qui, par son aspect hideux et contre nature, — épouvante à première vue sa mère pleine d'espoir, — et soit l'héritier de son malheur, à lui ! — Si jamais il a une femme, qu'elle devienne, — par sa mort, plus malheureuse — que je ne le suis par celle de mon jeune seigneur et par la tienne ! — Allons ! marchez maintenant vers Chertsey avec le saint fardeau — que vous avez emporté de Saint-Paul pour être enterré là. — Et, chaque fois que son poids vous fatiguera, — reposez-vous, tandis que je me lamenterai sur le cadavre du roi Henri !

Les porteurs enlèvent le corps et se mettent en marche.

Entre RICHARD.

RICHARD, se plaçant devant le cortége.

— Arrêtez, vous qui portez le corps, et posez-le à terre.

LADY ANNE.

— Quel noir magicien évoque ici ce démon — pour empêcher les actes charitables du dévouement?

RICHARD.

— Manants, déposez le cadavre, ou, par saint Paul, — je ferai un cadavre de qui désobéira.

PREMIER GENTILHOMME.

— Milord, retirez-vous et laissez passer le cercueil.

RICHARD.

— Chien malappris ! arrête donc quand je le commande. — Lève ta hallebarde plus haut que ma poitrine, — ou, par saint Paul, je t'abats à mes pieds, — et je t'écrase, gueux, pour ta hardiesse.

Les porteurs déposent le corps.

LADY ANNE.

— Quoi ! vous tremblez ? vous avez tous peur ? — Hélas, je ne vous blâme pas, car vous êtes mortels, — et les yeux mortels ne peuvent pas endurer le diable. — Arrière, toi, horrible ministre de l'enfer ! — Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel. — Son âme, tu ne peux l'avoir. Ainsi, va-t'en !

RICHARD.

— Douce sainte, au nom de la charité, moins de malédictions !

LADY ANNE.

— Hideux démon, au nom de Dieu, hors d'ici ! Ne nous trouble pas. — Tu as fait ton enfer de cette terre heureuse, — tu l'as remplie d'imprécations et de blasphèmes profonds. — Si tu aimes à contempler tes actes affreux, — regarde ce chef-d'œuvre de tes boucheries ! — Oh ! messieurs, voyez, voyez ! Les blessures de Henri mort — ouvrent leurs bouches glacées et saignent de nouveau (45) ! — Rougis, rougis, amas de noires difformités, — car c'est ta présence qui aspire le sang — de ces veines froides et vides où le sang n'est plus. — Ton forfait, inhumain, monstrueux, — provoque ce déluge monstrueux. — O Dieu, qui fis ce sang, venge cette mort ! — O terre qui bois ce sang, venge cette mort ! — Ciel, foudroie le meurtrier de tes éclairs ; — ou bien, terre, ouvre ta gueule béante, et mange-le vivant, — comme tu avales le sang de ce bon roi — qu'a égorgé son bras gouverné par l'enfer !

RICHARD.

— Belle dame, vous ne connaissez pas les règles de la charité — qui rend le bien pour le mal, les bénédictions pour les malédictions !

LADY ANNE.

— Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine, ni hu-

maine : — il n'est pas de bête si féroce qui ne connaisse l'impression de la pitié.

RICHARD.

— Je ne la connais pas, je ne suis donc pas une bête.

LADY ANNE.

— O miracle ! entendre les démons dire la vérité !

RICHARD.

— Miracle plus grand ! voir les anges si furieux ! — Veuillez permettre, perfection divine de la femme, — que je me justifie à loisir — de ces crimes supposés.

LADY ANNE.

— Veuille toi-même, infection gangrenée de l'homme, — permettre que, pour ces crimes reconnus, — je maudisse à loisir ta maudite personne.

RICHARD.

— Beauté que la langue ne peut décrire, donne-moi — avec patience le temps de m'excuser.

LADY ANNE.

— Monstre que la pensée ne peut rêver, tu n'as plus, — pour excuse valable, qu'à te pendre.

RICHARD.

— Par un pareil désespoir, je m'accuserais moi-même.

LADY ANNE.

— Non ! par ce désespoir, tu t'excuserais, — en vengeant dignement sur toi-même — tant d'autres indignement massacrés par toi.

RICHARD.

— Et si je ne les avais pas tués ?

LADY ANNE.

Eh bien, ils ne seraient pas morts ; — mais ils le sont, et par toi, diabolique scélérat !

RICHARD.

— Je n'ai pas tué votre mari.

LADY ANNE.

l est donc vivant?

RICHARD.

– Non, il est mort, tué de la main d'Édouard.

LADY ANNE.

– Par la gorge de ton âme, tu mens! La reine Margue-
a vu – ton couperet meurtrier tout fumant de son sang,
et tu le tournais contre elle-même, – quand tes frères
ont repoussé la pointe.

RICHARD.

– J'étais provoqué par son langage calomnieux – qui
tait leur crime sur ma tête innocente.

LADY ANNE.

– Tu étais provoqué par ton âme sanguinaire – qui ne
a jamais que boucheries. – N'as-tu pas tué ce roi?

RICHARD.

le vous l'accorde.

LADY ANNE.

– Tu me l'accordes, porc-épic? Que Dieu m'accorde
nc aussi – ta damnation pour ce forfait! – Oh! il était
able, doux et vertueux!

RICHARD.

– D'autant plus digne du roi du ciel qui l'a.

LADY ANNE.

– Il est dans le ciel, où tu n'iras jamais.

RICHARD.

– Qu'il me remercie d'avoir aidé à l'y envoyer, – car
place était plutôt là que sur la terre.

LADY ANNE.

– C'est en enfer seulement qu'est la tienne!

RICHARD.

– J'ai une place ailleurs, si vous me permettez de l'in-
uer.

LADY ANNE.

— Quelque donjon.

RICHARD.

Votre chambre à lit !

LADY ANNE.

— Que l'insomnie habite la chambre où tu couches !

RICHARD.

— Elle y habitera, Madame, jusqu'à ce que je couche avec vous.

LADY ANNE.

— Je l'espère bien.

RICHARD.

Je le sais bien... Voyons, gentille lady Anne, — faisons trêve à cette joûte piquante de nos esprits, — et revenons un peu à une méthode plus calme. — La cause de la mort prématurée — de ces Plantagenets, Henri et Édouard, — n'est-elle pas aussi blâmable que l'instrument ?

LADY ANNE.

— Tu es la cause qui a produit l'effet maudit.

RICHARD.

— C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet : — votre beauté, qui me hantait dans mon sommeil — et qui me ferait entreprendre le meurtre du monde entier — pour pouvoir vivre une heure sur votre sein charmant.

LADY ANNE.

— Si je croyais cela, je te déclare, homicide, — que ces ongles arracheraient cette beauté de mes joues.

RICHARD.

— Mes yeux ne supporteraient pas ce ravage de votre beauté. — Vous ne la flétririez pas, si j'étais là. — Elle m'anime comme le soleil anime l'univers ; — elle est mon jour, ma vie.

LADY ANNE.

— Qu'une nuit noire assombrisse ton jour, et la mort ta vie !

RICHARD.

— Ne te maudis pas toi-même, belle créature ; tu es l'un et l'autre.

LADY ANNE.

— Je le voudrais, pour me venger de toi.

RICHARD.

— Lutte contre nature ! — Te venger de qui t'aime !

LADY ANNE.

— Lutte juste et raisonnable ! — Me venger de qui a tué mon mari !

RICHARD.

— Celui qui t'a privée, belle dame, de ton mari — l'a fait pour t'en procurer un meilleur.

LADY ANNE.

— Un meilleur ! il n'en existe pas sur la terre.

RICHARD.

— Il en est un qui vous aime plus qu'il ne vous aimait.

LADY ANNE.

— Nomme-le.

RICHARD.

Plantagenet.

LADY ANNE.

Eh ! c'était lui.

RICHARD.

— C'en est un du même nom, mais d'une nature meilleure.

LADY ANNE.

— Où est-il ?

RICHARD.

Ici.

Lady Anne lui crache au visage.

Pourquoi craches-tu sur moi ?

LADY ANNE.

— Je voudrais que ce fût pour toi du poison mortel !

RICHARD.

— Jamais poison n'est venu de si doux endroit.

LADY ANNE.

— Jamais poison ne dégoutta sur un plus hideux crapaud. — Hors de ma vue ! tu blesses mes yeux.

RICHARD.

— Tes yeux charmants ont blessé les miens.

LADY ANNE.

— Que ne sont-ils des basilics pour te frapper à mort !

RICHARD.

— Je le voudrais, afin de mourir tout d'un coup : — car maintenant ils me tuent d'une mort qui me fait vivre. — Tes yeux ont tiré des miens des pleurs amers — et terni mes regards d'une pluie enfantine. — Jamais je n'avais versé une larme de pitié, — pas même quand mon père York et Édouard sanglotaient — en entendant les cris douloureux de Rutland — frappé à coups d'épée par le noir Clifford ; — pas même lorsque ton vaillant père faisait, comme un enfant, — le triste récit de la mort de mon père, — s'interrompant vingt fois pour soupirer et gémir, — et que tous les auditeurs avaient les joues mouillées — comme des arbres inondés par l'averse ! A ces tristes moments, — mes yeux virils refoulaient une humble larme. — Eh bien ! ce que ces douleurs n'avaient pu faire, — ta beauté l'a fait : elle m'a aveuglé de pleurs (46). — Jamais je n'avais supplié ami ni ennemi, jamais ma langue n'avait pu apprendre un doux mot caressant. — Mais maintenant ta beauté est l'apanage que je souhaite ! — Mon cœur si fier sollicite, et presse ma langue de parler.

Elle le regarde avec dédain.

— Ah ! n'enseigne pas le dédain à ta lèvre : car elle a été faite — pour le baiser, Madame, et non pour le mépris. — Si ton cœur rancuneux ne peut pardonner, — tiens, je te prête cette épée effilée ; — si tu veux la plonger dans cette poitrine loyale — et en faire partir l'âme qui t'adore, — j'offre mon sein nu au coup mortel — et je te demande la mort humblement, à genoux.

Il découvre sa poitrine. Anne dirige l'épée contre lui, puis la laisse tomber.

— Non ! ne t'arrête pas ; car j'ai tué le roi Henri... — Mais c'est ta beauté qui m'y a provoqué ! — Allons ! dépêche-toi : c'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard !...

Anne relève l'épée vers lui.

— Mais c'est ta face divine qui m'a poussé !

Elle laisse tomber l'épée.

— Relève cette épée ou relève-moi !

LADY ANNE, l'aidant à se relever.

— Debout, hypocrite ; quoique je souhaite ta mort, — je ne veux pas être ton bourreau.

RICHARD.

— Alors dis-moi de me tuer moi-même, et je le ferai.

LADY ANNE.

— Je te l'ai déjà dit.

RICHARD.

C'était dans ta fureur. — Répète-le moi ; et aussitôt — cette main qui, par amour pour toi, a tué ton amant, — tuera, par amour pour toi, un plus tendre amant ; — tu seras complice de ce double meurtre.

LADY ANNE.

— Que je voudrais connaître ton cœur !

RICHARD.

Il est représenté par — ma langue.

LADY ANNE.

L'un et l'autre sont faux, j'en ai peur.

RICHARD.

Alors jamais homme — n'a été vrai.

LADY ANNE

Allons! allons! remettez votre épée.

RICHARD.

— Dites donc que la paix est faite.

LADY ANNE.

Vous le saurez — plus tard.

RICHARD.

Mais puis-je vivre dans l'espérance?

LADY ANNE.

Tous les hommes — y vivent, j'espère.

RICHARD.

Daignez porter cet anneau.

LADY ANNE, mettant l'anneau à son doigt.

- Prendre n'est pas donner.

RICHARD.

— Vois, comme cet anneau enlace ton doigt; — ainsi ton sein enferme mon pauvre cœur. — Garde-les tous deux, car tous deux sont à toi. — Maintenant, si ton malheureux et dévoué serviteur peut — encore implorer une faveur de ta gracieuse bonté, — tu assures son bonheur à jamais.

LADY ANNE.

— Quelle est cette faveur?

RICHARD.

— Qu'il vous plaise de laisser cette tâche funèbre — à celui qui a plus que vous sujet de prendre le deuil, — et de vous rendre immédiatement à Crosby-Place. — Là, après avoir solennellement enterré — ce noble roi au monastère de Chertsey — et arrosé son tombeau de mes larmes de repentir, — j'irai vous rendre mes humbles devoirs. — Pour diverses raisons secrètes, je vous en supplie, — accordez-moi cette grâce.

LADY ANNE.

— De tout mon cœur ; je suis bien joyeuse — de vous r devenu si pénitent. — Tressel, et vous, Berkley, venez c moi.

RICHARD.

— Dites-moi adieu.

LADY ANNE.

:'est plus que vous ne méritez, — mais, puisque vous pprenez comment on vous fait illusion, — figurez-vous : je vous ai dit adieu déjà.

Lady Anne, Tressel et Berkley sortent.

RICHARD.

— Emportez le corps, Messieurs (47).

UN GENTILHOMME.

ı Chertsey, noble lord?

RICHARD.

— Non, à White-Friars. Attendez-moi là.

Le cortége sort avec le corps.

RICHARD, seul.

— A-t-on jamais courtisé une femme de cette façon? A-t-on jamais séduit une femme de cette façon? — 'aurai, mais je ne la garderai pas longtemps. — Comıt ! moi, qui ai tué son mari et son père, — la prenainsi au plus fort de son horreur, — quand elle a la édiction à la bouche, les pleurs dans les yeux, — et, près le, le sanglant témoin à décharge de sa haine ; — avoir tre moi Dieu, sa conscience, ce funèbre obstacle ; — pour ., comme soutiens de ma cause, — rien que le diable et ypocrites regards, — et néanmoins l'obtenir !... tout monde pour rien !... — Ah ! — A-t-elle oublié déjà ce re prince, — Édouard, son seigneur qu'il y a trois mois j'ai, dans une boutade, poignardé à Tewksbury? — le tilhomme le plus doux et le plus aimable, — formé des

prodigalités de la nature ! — jeune ! vaillant ! sage ! à coup sûr vraiment royal ! — Le vaste univers n'en pourrait pas reproduire un pareil ! — Et pourtant elle consent à abaisser ses regards sur moi — qui ai moissonné le printemps doré de ce doux prince, — et qui l'ai faite veuve pour un lit de douleur ! — sur moi qui tout entier ne vaux pas une moitié d'Édouard ! — sur moi qui boite et qui suis difforme comme vous voyez ! — Je gagerais mon duché contre le denier d'un mendiant — que je me suis mépris jusqu'ici sur ma personne. — J'ai eu beau en douter : sur ma vie, elle a découvert — que je suis un homme merveilleusement agréable. — Je veux faire la dépense d'un miroir, — et entretenir une vingtaine ou deux de tailleurs — pour étudier les modes qui pareront mon corps. — Puisque je me suis insinué dans mes propres faveurs, — je ferai quelques petits frais pour m'y maintenir. — Mais, d'abord, fourrons le camarade là-bas dans son tombeau, — et puis revenons gémir près de nos amours ! — En attendant que j'achète un miroir, resplendis, beau soleil, — que je puisse voir mon ombre en marchant !

Il sort.

SCÈNE III.

(Londres. Un appartement dans le palais.)

Entrent la reine ÉLISABETH, lord RIVERS et lord GREY.

RIVERS.

— Prenez patience, Madame : nul doute que Sa Majesté — ne recouvre bientôt sa santé accoutumée.

GREY.

— Votre agitation aggrave son mal. — Aussi, au nom du ciel, conservez bonne espérance — et soutenez le roi par des paroles vives et gaies.

ÉLISABETH.

— S'il était mort, que m'arriverait-il ?

GREY.

— Nul autre malheur que la perte d'un tel maître.

ÉLISABETH.

— La perte d'un tel maître contient tous les malheurs.

GREY.

— Le ciel vous a bénie en vous donnant un excellent fils — pour vous consoler, quand le roi ne sera plus.

ÉLISABETH.

— Ah ! il est bien jeune, et sa minorité — est confiée à la tutelle de Richard de Glocester, — un homme qui ne nous aime pas, ni moi, ni aucun de vous.

RIVERS.

— C'est donc conclu ? Il sera protecteur ?

ÉLISABETH.

— C'est décidé, mais non conclu encore. — Ce le sera certainement, si le roi succombe.

Entrent BUCKINGHAM et STANLEY.

GREY.

— Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM, à Élisabeth.

— Bonjour à Votre Royale Grâce !

STANLEY.

— Dieu rende à Votre Majesté toutes les joies qu'elle a eues !

ÉLISABETH.

— Mon bon lord Stanley, la comtesse de Richemond — aurait de la peine à dire amen à votre bonne prière. — Pourtant, Stanley, quoiqu'elle soit votre femme — et qu'elle ne

m'aime pas, soyez sûr, mon bon lord, — que je ne vous en veux pas de sa fière arrogance.

STANLEY.

— Je vous en supplie, ne croyez pas — aux jalouses calomnies de ses faux accusateurs, — ou, si les rapports contre elle sont fondés, — passez-lui des faiblesses que cause, je pense, — une hypocondrie maladive et non une hostilité raisonnée.

ÉLISABETH.

— Avez-vous vu le roi, aujourd'hui, milord Stanley?

STANLEY.

— A l'instant. Le duc de Buckingham et moi, — nous venons de faire visite à Sa Majesté.

ÉLISABETH.

— Y a-t-il des chances pour son rétablissement, Milords?

BUCKINGHAM.

— Bon espoir, Madame. Le roi parle avec gaieté.

ÉLISABETH.

— Que Dieu lui accorde la santé! Avez-vous causé avec lui?

BUCKINGHAM.

— Oui, Madame : il désire réconcilier — le duc de Glocester avec vos frères, — et ceux-ci avec milord Chambellan. — Il vient de les mander tous en sa présence.

ÉLISABETH.

— Dieu veuille que tout aille bien!... Mais cela n'ira jamais. — Notre bonheur, je le crains, a atteint son apogée.

Entrent Richard, Hastings et Dorset.

RICHARD.

— Ils me font du tort, et je ne le souffrirai pas. — Quels sont ceux qui se plaignent au roi — que je leur fais sombre

, vrai Dieu ! et que je ne les aime pas? — Par saint ils aiment bien faiblement Sa Grâce, — ceux qui lui lissent les oreilles de ces rumeurs discordantes ! — : que je ne sais pas flatter, parler le beau langage, — re au nez des gens, caresser, tromper, cajoler, — faire luant le plongeon français, et singer la courtoisie, — is être tenu pour un ennemi plein de rancune! — Est-ı'un homme sincère, qui ne pense pas à mal, ne peut rivre — sans être injurié ainsi dans sa franchise — les maîtres Jacques soyeux, sournois, intrigants?

GREY.

A qui, dans toute cette réunion, parle Votre Grâce?

RICHARD.

A toi, qui n'as ni honnêteté, ni grâce. — Quand t'ai-je ié? Quand t'ai-je fait du tort?

S'adressant aux autres lords.

Ou à toi? ou à toi? ou à aucun de votre faction? — soit de vous tous ! Sa Majesté, — que Dieu la préserve ongtemps que vous ne désirez ! — ne peut pas respirer uille un moment, — que vous n'alliez la troubler de laintes impudentes.

ÉLISABETH.

Frère de Glocester, vous vous méprenez sur les faits. est de son propre mouvement, — sans être provoqué ucune sollicitation, — que le roi, préoccupé sans doute tte haine intime — que vous témoignez, dans votre con-extérieure, — contre mes enfants, contre mes frères et e moi-même, — s'est décidé à vous mander, afin de rer — le fond de votre mauvais vouloir et de le dissiper.

RICHARD.

Je ne puis rien dire. Le monde est si mal arrangé, — les roitelets viennent piller là où l'aigle n'oserait per-! — Depuis que tous les Jeannots sont devenus gen-

tilshommes, — bien des gentilshommes sont devenus des Jeannots.

ÉLISABETH.

— Allons ! allons ! nous savons ce que vous voulez dire, frère Glocester. — Vous enviez mon élévation et celle de mes parents. — Dieu veuille que nous n'ayons jamais besoin de vous!

RICHARD.

— En attendant, Dieu veut que nous ayons besoin de vous. — C'est par vos manœuvres que mon frère est emprisonné, — moi disgracié, et toute la noblesse — tenue en mépris, tandis qu'on fait chaque jour — de grandes promotions pour anoblir ceux — qui, il y a deux jours, valaient à peine un noble !

ÉLISABETH.

— Par celui qui du tranquille bonheur dont je jouissais — m'a élevée à ces grandeurs soucieuses, je jure — que je n'ai jamais excité Sa Majesté — contre le duc de Clarence, et que j'ai au contraire — plaidé sa cause en avocat zélé ! — Milord, vous me faites une injure outrageante, — en me comprenant dans tous ces vils soupçons !

RICHARD.

— Pouvez-vous nier que vous ayez été la cause — du récent emprisonnement de milord Hastings ?

RIVERS.

— Elle le peut, Milord, car...

RICHARD.

— Elle le peut,, lord Rivers? Eh! qui l'ignore? — Elle peut faire mieux que nier cela : — elle peut vous pousser à plus d'une haute fonction, — et puis nier que sa main vous aide, — et attribuer tous ces honneurs à votre grand mérite. — Ne le peut-elle pas? Elle en serait bien marrie !

RIVERS.

— Marrie de quoi ?

RICHARD.

— A coup sûr, ce n'est pas d'avoir un roi pour mari. — Un joli garçon, un beau parti, après tout. — Je crois que votre grand'mère a fait un plus mauvais mariage ?

ÉLISABETH.

— Milord de Glocester, j'ai supporté trop longtemps — vos brusques reproches et vos amères railleries. — Par le ciel, j'informerai Sa Majesté — de ces grossiers outrages que j'ai maintes fois endurés. — J'aimerais mieux être une servante de village — que d'être une grande reine à cette condition — d'être ainsi harcelée, outragée, assaillie. — Je trouve peu de joie à être reine d'Angleterre.

La reine MARGUERITE entre au fond du théâtre et s'y arrête, sans être aperçue.

MARGUERITE, à part.

— Et puisse ce peu de joie être diminué encore, mon Dieu, je t'en supplie ! — Tes honneurs, ton rang, ton trône, sont à moi.

RICHARD, à Élisabeth.

— Ah ! vous me menacez de tout dire au roi ? — Dites, ne vous gênez pas. Songez-y, ce que j'ai dit, — je le soutiendrai en présence du roi. — Je risque l'aventure d'être envoyé à la Tour. — Il est temps de parler : on a tout à fait oublié mes services.

MARGUERITE, à part.

— Fi, démon ! Je me les rappelle trop bien. — Tu as tué Henri, mon mari, à la Tour, — et Édouard, mon pauvre fils, à Tewksbury.

RICHARD, à Élisabeth.

— Avant que vous fussiez reine, avant même que votre mari fût roi, — j'étais le cheval de trait de ses grandes affaires, — le sarcleur de ses fiers adversaires, — le bienfaiteur libéral de ses amis. — Pour royaliser son sang, j'ai versé le mien.

MARGUERITE, à part.

— Oui, et un sang bien meilleur que le sien ou le tien.

RICHARD.

— Pendant tout ce temps-là, vous et votre mari Grey, — vous conspiriez pour la maison de Lancastre... — Et vous aussi, Rivers!... Votre mari — n'a-t-il pas été tué du côté de Marguerite à Saint-Albans? — Laissez-moi vous remettre en mémoire, si vous l'oubliez, — ce que vous étiez alors, et ce que vous êtes, — et, en même temps, ce que j'étais et ce que je suis.

MARGUERITE, à part.

— Un infâme meurtrier. Tu l'es toujours.

RICHARD.

— Ce pauvre Clarence abandonna son père Warwick, — oui, et se parjura... Que le ciel le lui pardonne!

MARGUERITE, à part.

— Que Dieu l'en punisse!

RICHARD.

— Afin de combattre pour les droits d'Édouard à la couronne. — Et, en récompense, voilà le pauvre lord encagé! — Plût à Dieu que mon cœur fût de roche comme celui d'Édouard, — ou le cœur d'Édouard tendre et compatissant comme le mien! — Je suis trop enfant, trop naïf pour ce monde!

MARGUERITE, à part.

— Enfuis-toi de honte aux enfers et quitte ce monde, — archidémon! C'est là qu'est ton royaume!

RIVERS.

— Milord de Glocester, dans ces jours difficiles — où vous nous accusez d'avoir été des ennemis, — nous avons suivi notre maître d'alors, notre roi légitime. — Nous en ferions autant pour vous, si vous étiez notre roi.

RICHARD.

— Si je l'étais? J'aimerais mieux être portefaix. — Loin de mon cœur une telle pensée !

ÉLISABETH.

— Par le peu de joie que vous auriez, dites-vous, Milord, — à être roi de ce pays, — vous pouvez vous figurer le peu de joie — que j'ai à en être la reine.

MARGUERITE, à part.

— Elle a peu de joie, en effet, la reine d'Angleterre! — — Moi, qui la suis, je suis sans joie. — Je ne puis me contenir plus longtemps.

Elle s'avance.

— Écoutez-moi, pirates tapageurs qui vous battez — pour le partage de ce que vous m'avez volé. — Qui de vous ne tremble pas en me regardant? — Reine, si je ne vous fais plus courber comme sujets, — détrônée, je vous fais frissonner comme rebelles.

A Glocester.

— Ah ! noble manant, ne te détourne pas.

RICHARD.

— Hideuse sorcière ridée, que viens-tu me montrer ?

MARGUERITE.

— Le spectre de ce que tu as flétri. — Je te le ferai voir, avant de te laisser partir.

GLOCESTER.

— N'as-tu pas été bannie sous peine de mort ?

MARGUERITE.

— Oui ; mais je trouve le bannissement plus pénible — que la mort que je risque ici. — Toi, tu me dois un mari et un fils ; — et toi, un royaume ; et vous tous, allégeance. — Les chagrins que j'ai vous appartiennent de droit, — et tous les plaisirs que vous usurpez sont à moi !

RICHARD.

— Les malédictions que mon noble père lança sur toi, — alors que, couronnant de papier son front martial, — tu fis, à force d'outrages, couler des torrents de ses yeux — et que, pour les sécher, tu lui donnas un chiffon — trempé dans le sang innocent du joli Rutland, — ces malédictions, prononcées alors contre toi — du fond d'une âme amère, sont toutes tombées sur toi : — et c'est par Dieu, non par nous, qu'a été châtiée ton action sanglante.

ÉLISABETH.

— Ainsi le Dieu juste fait droit à l'innocent !

HASTINGS.

— Oh ! ce fut la plus noire action d'égorger ce marmot, la plus impitoyable dont on ait jamais parlé.

RIVERS.

— Les tyrans même pleurèrent, quand elle leur fut contée.

DORSET.

— Pas un homme qui n'en ait prophétisé le châtiment !

BUCKINGHAM.

— Northumberland qui était présent pleurait.

MARGUERITE.

— Quoi ! vous étiez à vous chamailler, avant que je vinsse, — prêts à vous prendre tous à la gorge, — et voilà que vous tournez toutes vos haines contre moi ! — Les terribles malédictions d'York ont-elles donc prévalu à ce point sur le ciel — que la mort de Henri, la mort de mon aimable Édouard, — la perte de leur royaume, mon douloureux bannissement, — ne soient que la réplique à la perte de ce maussade gamin? — Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et entrer au ciel? — Alors, nuages sombres, faites de la place à mes malédictions ailées ! — Qu'à défaut de la guerre, votre

roi périsse par la débauche, — comme le nôtre a péri par le meurtre pour le faire roi !

A Élisabeth.

— Qu'Édouard, ton fils, aujourd'hui prince de Galles, — pour Édouard, notre fils, naguère prince de Galles, — meure dans sa jeunesse par une aussi brusque violence ! — Toi-même, qui es reine, puisses-tu, pour moi qui fus reine, — survivre à ta gloire, ainsi que moi, misérable ! — Puisses-tu vivre longtemps, à pleurer la perte de tes enfants, — et en voir une autre parée — de tes droits, comme tu t'es installée dans les miens ! — Que tes jours de bonheur meurent longtemps avant ta mort ! — Et puisses-tu, après de longues heures de désespoir, — mourir, n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine d'Angleterre !

Aux courtisans.

— Rivers, et toi, Dorset, vous étiez là, — et tu y étais aussi, lord Hastings, quand mon fils — fut frappé de leurs poignards sanglants. Je prie Dieu — que nul de vous ne vive son âge naturel, — et que vous soyez tous fauchés par quelque accident imprévu !

RICHARD.

— As-tu fini ta conjuration, horrible sorcière ?

MARGUERITE.

— J'allais te lâcher ! Arrête, chien ! car tu m'entendras. — Si le ciel tient en réserve des châtiments plus terribles — que tous ceux que je puis te souhaiter, — oh ! qu'il les garde jusqu'à ce que tes crimes soient mûrs, — et qu'alors il précipite son indignation sur toi, — le perturbateur de la paix du pauvre monde ! — Que le ver du remords ronge éternellement ton âme ! — Puisses-tu, tant que tu vivras, suspecter tes amis comme des traîtres, — et prendre les traîtres les plus profonds pour tes plus chers amis ! — Que le sommeil ne ferme jamais ton œil funèbre, — si ce n'est pour qu'un rêve cruel — t'épouvante par un enfer d'affreux

démons ! — Avorton marqué par le diable ! Sanglier-pourceau ! — Toi qui fus désigné à ta naissance — pour être l'esclave de la nature et le fils de l'enfer ! — Calomnie vivante de la grossesse de ta mère ! — Progéniture abhorrée des reins de ton père ! — Guenille de l'honneur ! toi, exécrable...

RICHARD.

— Marguerite !

MARGUERITE.

Richard !

RICHARD.

Quoi ?

MARGUERITE.

Je ne t'appelle pas.

RICHARD.

— Je te demande pardon, alors ; je croyais — que tu m'avais appelé de tous ces noms odieux.

MARGUERITE.

— Oui, certes ; mais je n'attendais pas de réponse. — Oh ! laisse-moi finir la période de mes malédictions !

RICHARD.

— Je l'ai achevée, moi, par : Marguerite !

ÉLISABETH, à Marguerite.

— Ainsi, vous avez exhalé vos malédictions contre vous-même.

MARGUERITE.

— Pauvre reine en peinture ! Vaine effigie de ma fortune ! — Pourquoi donc verses-tu tout ce miel sur la monstrueuse araignée — dont la toile meurtrière t'enveloppe de toutes parts ? — Folle ! folle ! Tu repasses le couteau qui te tuera. — Un jour viendra où tu souhaiteras — que je t'aide à maudire ce crapaud tout bossu de venin !

HASTINGS.

— Fausse prophétesse, cesse tes imprécations frénétiques,

— de crainte que, pour ton malheur, tu ne lasses notre patience.

MARGUERITE.

— Infamie sur vous tous ! Vous avez lassé la mienne.

RIVERS.

— Vous n'auriez que ce que vous méritez, si l'on vous rappelait vos devoirs.

MARGUERITE.

— Je ne puis avoir ce que je mérite que si, tous, vous me rendez les vôtres, — vous rappelant que je suis votre reine et que vous êtes mes sujets. — Oh ! donnez-moi ce que je mérite, et rappelez-vous ces devoirs-là.

DORSET.

— Ne discutez point avec elle ; c'est une lunatique.

MARGUERITE.

— Silence ! maître marquis, vous êtes impudent. — Vos titres, nouvellement frappés, ont à peine cours. — Oh ! qu'un jour votre jeune noblesse sache — ce que c'est que de les avoir perdus et d'être misérable ! — Ceux qui sont placés haut sont secoués par les coups de vent, — et, s'ils tombent, ils se brisent en pièces.

RICHARD.

— Bonne leçon, morbleu ! Retenez-la, retenez-la, marquis.

DORSET.

— Elle vous touche, Milord, autant que moi.

RICHARD.

— Certes, et beaucoup plus. Mais je suis né si haut — que mon aire, bâtie sur la cime du cèdre, — joue avec l'ouragan et brave le soleil.

MARGUERITE.

— Et jette le soleil dans l'ombre ! Hélas ! hélas ! — témoin mon fils, plongé maintenant dans l'ombre de la mort ! — mon fils dont ta nuageuse colère a étouffé les res-

plendissants rayons — dans d'éternelles ténèbres. — Votre aire est construite dans notre nid. — O Dieu, qui vois cela, ne le souffre pas. — Conquise par le sang, qu'elle soit perdue de même !

BUCKINGHAM.

— Silence! silence! par pudeur, sinon par charité!

MARGUERITE.

— N'invoquez près de moi ni la charité, ni la pudeur. — Vous avez agi avec moi sans charité, — et vous vous êtes faits sans pudeur les bouchers de mes espérances. — La charité qu'on me fait n'est qu'outrage ; mon existence que honte. — Ah ! que du moins cette honte fasse vivre éternellement la rage de ma douleur !

BUCKINGHAM.

— Finissez ! Finissez !

MARGUERITE.

— O princier Buckingham, je te baise la main, — en signe d'alliance et d'amitié : — que le succès t'accompagne, toi et ta noble maison ! — Tes vêtements ne sont pas tachés de notre sang, — et tu n'es pas sous le coup de mes malédictions.

BUCKINGHAM.

— Ni personne ici. Les malédictions ne dépassent pas — les lèvres de ceux qui les profèrent.

MARGUERITE.

— Je veux croire, moi, qu'elles montent jusqu'au ciel — et qu'elles éveillent Dieu dans l'ineffable paix de son sommeil. — O Buckingham, prends garde à ce chien-là ! — Vois-tu, quand il flatte, c'est pour mordre, et, quand il mord, — le venin de sa dent brûle et tue. — N'aie pas affaire à lui ! prends garde à lui ! — Le crime, la mort et l'enfer ont mis sur lui leurs marques, — et tous leurs ministres le suivent.

RICHARD.

— Que dit-elle, milord de Buckingham?

BUCKINGHAM.

— Rien dont je me soucie, mon gracieux lord.

MARGUERITE.

— Quoi! tu réponds par le dédain à mes affectueux conseils, — et tu cajoles le diable que je te dénonce? — Oh! souviens toi seulement de mes paroles le jour — où il te fendra le cœur de désespoir; — tu diras alors : La pauvre Marguerite était prophétesse! — Vivez donc, vous qui m'écoutez, sujets à sa haine, — lui, à la vôtre, tous, à celle de Dieu!

Elle sort.

HASTINGS.

— Mes cheveux se dressent d'entendre ses malédictions.

RIVERS.

— Et les miens aussi : je me demande pourquoi elle est en liberté.

RICHARD.

— Je ne puis pas la blâmer. Par la sainte mère de Dieu, — elle a été trop mal traitée, et je me repens, — pour ma part, de ce que je lui ai fait.

ÉLISABETH.

— Je ne lui ai jamais fait de mal, que je sache.

RICHARD.

— Non, mais vous avez tout le profit de son mal. — J'ai été trop chaud pour le bonheur de quelqu'un — qui est trop froid pour se le rappeler à présent. — C'est comme Clarence, morbleu! le voilà bien récompensé! — On l'a mis pour sa peine à engraisser sur le fumier! — Dieu pardonne à ceux qui en sont la cause!

RIVERS.

— Conclusion vertueuse et chrétienne, — prier pour ceux qui nous ont fait souffrir.

RICHARD.

– C'est chez moi une habitude, et elle est raisonnée.

A part.

– Si j'avais maudit cette fois, je me serais maudit moi-même.

Entre CATESBY.

CATESBY.

– Madame, Sa Majesté vous demande,

A Richard.

– ainsi que Votre Grâce,

Aux courtisans.

et vous, mes nobles lords.

ÉLISABETH.

– J'y vais, Catesby... Milords, venez-vous avec moi?

RIVERS.

– Nous suivons Votre Grâce, Madame.

Tous sortent, excepté Richard.

RICHARD, seul.

– Je fais le mal, et je suis le premier à brailler. – Les méfaits que j'accomplis en secret, – je les rejette comme autant de griefs sur d'autres. – Moi seul ai mis à l'ombre Clarence : – je le pleure devant un tas d'oisons – ayant nom Stanley, Hastings, Buckingham, – et je leur dis que c'est la reine et sa famille – qui excitent le roi contre le duc mon frère. – Et ils le croient! et ils me poussent – à la vengeance contre Rivers, Vaughan et Grey. – Alors je soupire, et, avec une phrase de l'Écriture, – je leur dis que Dieu nous enjoint de faire le bien pour le mal. – Et ainsi j'habille ma vilenie toute nue – avec de vieux centons volés au livre sacré, – et j'ai l'air d'un saint, quand je fais au mieux le diable!

— Mais silence. Voici mes exécuteurs. — Eh bien ! mes braves, mes solides et vaillants compères ? — Allez-vous de ce pas dépêcher la chose ?

PREMIER ASSASSIN.

— Oui, Milord : et nous venons chercher le warrant — qui doit nous introduire où il est.

RICHARD.

— C'est juste. Je l'ai ici sur moi.

Il leur donne le warrant.

— Quand vous aurez fini, gagnez Crosby-Place. — Mais brusquez l'exécution, mes maîtres, — soyez inexorables, ne le laissez pas plaider : — car Clarence parle bien, et peut-être — pourrait-il émouvoir la pitié dans vos cœurs, si vous l'écoutiez.

PREMIER ASSASSIN.

— Bah ! bah ! Milord, nous ne nous arrêterons pas à bavarder. — Les parleurs ne sont pas des hommes d'action. Soyez sûr — que nous allons jouer du bras, et non de la langue.

RICHARD.

— Vous pleurez des pierres de moulin, quand les niais pleurent des larmes : — je vous aime, enfants... A votre besogne, vite. — Allez, allez, dépêchez.

PREMIER ASSASSIN.

Nous obéissons, noble lord.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Londres. Une chambre dans la Tour.]

Entrent CLARENCE et BRAKENBURY (48).

BRAKENBURY.

— Pourquoi Votre Grâce a-t-elle aujourd'hui cet air accablé ?

CLARENCE.

— Oh ! j'ai passé une nuit déplorable, — pleine de rêves si effrayants et de visions si horribles — que, foi de chrétien, fût-ce pour acheter un monde d'heureux jours, — je ne voudrais pas en traverser une pareille, — tant j'ai éprouvé d'épouvantables terreurs.

BRAKENBURY.

— Quel était votre rêve, Milord ? dites-le-moi, je vous en prie.

CLARENCE.

— Il me semblait que j'étais échappé de la Tour — et embarqué pour passer en Bourgogne, — en compagnie de mon frère Glocester. — Il m'avait engagé à aller de ma cabine — sur le pont : là, nous regardions du côté de l'Angleterre, — et nous nous rappelions mille mauvais moments — que nous avions eus durant les guerres d'York et de Lancastre. — Comme nous marchions — sur le plancher chancelant du tillac, — il m'a semblé que Glocester faisait un faux pas et tombait, — et que, comme je cherchais à le retenir, il me poussait par-dessus le bord — au milieu des vagues bouleversées de l'Océan. — O Dieu ! quelle douleur c'était de se noyer ! — quel affreux bruit d'eau dans mes oreilles ! — quels spectacles hideux de mort devant mes yeux ! — Il me semblait voir mille effrayantes épaves ; — des milliers d'hommes que rongeaient les poissons ; — des lingots d'or, de grandes ancres, des monceaux de perles, — des pierres inestimables, des joyaux sans prix, — épars au fond de la mer. — Il y en avait dans des têtes de mort, et, dans les trous — qu'avaient occupés des yeux, étaient fourrées — des perles étincelantes qui de leurs regards dérisoires — couvaient le fond boueux de l'abîme — et narguaient les ossements dispersés près d'elles.

BRAKENBURY.

— Aviez-vous donc, au moment de la mort, — le loisir de contempler ces secrets de l'abîme ?

CLARENCE.

— Il me semblait l'avoir. Maintes fois je tâchai — de rendre l'esprit ; mais toujours le flot jaloux — refoulait mon âme, l'empêchait — de gagner l'espace vide et libre de l'air, — et l'étouffait dans ma poitrine pantelante — qui crevait presque pour la cracher.

BRAKENBURY.

— Et vous ne vous êtes pas éveillé dans cette cruelle agonie ?

CLARENCE.

— Non ! non ! mon rêve se prolongeait au delà de la vie. — Oh ! alors la tempête commençait pour mon âme ! — Je croyais franchir le fleuve mélancolique — avec l'amer batelier dont parlent les poëtes, — et entrer dans le royaume de l'éternelle nuit. — Le premier qui, là, saluait mon âme étrangère — était mon grand beau-père, le renommé Warwick. — Il disait tout haut : « Quel châtiment cette noire monarchie — a-t-elle pour le parjure du traître Clarence ? » — Et puis il s'évanouissait. Alors arrivait errante — une ombre semblable à un ange, ayant une lumineuse chevelure, — toute collée de sang ; elle s'écriait : — « Clarence est arrivé, le fourbe, le fuyard, le parjure Clarence, — qui m'a poignardé aux champs de Tewksbury ; — saisissez-le, furies, et livrez-le à vos tortures ! » — Aussitôt, il m'a semblé qu'une légion d'affreux démons — m'environnait, en me hurlant aux oreilles — des cris tellement hideux, qu'au bruit — je me suis éveillé tout tremblant, et, pendant quelque temps, — je n'ai pu m'empêcher de croire que j'étais en enfer, — tant mon rêve m'avait fait une impression terrible !

BRAKENBURY.

— Il n'est pas étonnant, Milord, qu'il vous ait épouvanté : — je suis effrayé moi-même, il me semble, de vous l'entendre raconter.

CLARENCE.

— O Brakenbury ! Toutes ces choses — qui maintenant déposent contre mon âme, — je les ai faites pour l'amour d'Édouard : vois comme il m'en récompense ! — O Dieu ! si mes prières profondes ne peuvent t'apaiser, — et si tu veux un châtiment pour mes offenses, — n'assouvis ta colère que sur moi seul. — Oh ! épargne ma femme innocente et mes pauvres enfants !... — Je t'en prie, doux gardien, reste près de moi. — Mon âme est appesantie, et je voudrais dormir.

Clarence se retire au fond du théâtre et se jette sur un lit.

BRAKENBURY.

— Je resterai, Milord. Que Dieu accorde à Votre Grâce un bon sommeil ! — La douleur dérange le temps et les heures du repos ; — elle fait de la nuit le matin, et de l'après-midi la nuit. — Les princes ont leurs titres pour seules gloires, — des honneurs extérieurs pour des labeurs intérieurs : — en échange d'imaginations insaisissables, — ils ne saisissent bien souvent qu'un monde d'implacables soucis ; — si bien qu'entre leurs titres et un nom vulgaire, — il n'y a de différence que le bruit extérieur ! —

Entrent les DEUX ASSASSINS.

PREMIER ASSASSIN.

Holà ! quelqu'un !

BRAKENBURY.

— Que veux-tu, l'ami ? Et comment es-tu venu ici ? —

PREMIER ASSASSIN.

Je veux parler à Clarence et je suis venu ici sur mes jambes.

BRAKENBURY.

Quoi ! si bref ?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Cela vaut mieux, Monsieur, que d'être ennuyeux Montrons-lui notre commission, et plus un mot.

Il remet un papier à Brakenbury qui le lit.

BRAKENBURY.

— Je reçois ici l'ordre de remettre — le noble duc de Clarence entre vos mains. — Je ne veux pas discuter l'intention de ceci, — car je veux en être innocent. — Voici le duc couché et endormi, et voici les clefs. — Je vais trouver le roi, et lui signifier — que je vous ai ainsi remis mes fonctions.

PREMIER ASSASSIN.

— Vous le pouvez, Monsieur : c'est un acte sage. — Portez-vous bien.

Sort Brakenbury.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Quoi ! allons-nous le poignarder quand il dort ?

PREMIER ASSASSIN.

Non ! il dirait à son réveil que nous avons agi lâchement.

DEUXIÈME ASSASSIN.

A son réveil? imbécile! Bah ! il ne s'éveillera jamais qu'au jour du grand jugement.

PREMIER ASSASSIN.

Eh bien ! alors il dira que nous l'avons poignardé endormi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

L'énoncé de ce mot : jugement, a fait naître en moi une sorte de remords.

PREMIER ASSASSIN.

Comment ! tu as peur?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Pas de le tuer, puisque nous avons un warrant, mais

d'être damné pour l'avoir tué, ce dont aucun warrant ne peut me préserver.

PREMIER ASSASSIN.

Je te croyais résolu.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je le suis aussi : à le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN.

Je vais retourner près du duc de Glocester, et lui conter ça.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Non, je t'en prie, arrête un peu : j'espère que ce pieux accès me passera ; il ne me dure jamais plus de vingt secondes.

PREMIER ASSASSIN.

Comment te sens-tu maintenant?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Il y a encore en moi une certaine lie de conscience.

PREMIER ASSASSIN.

Songe à notre récompense quand l'action sera faite.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Allons! il meurt! J'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN.

Où est ta conscience maintenant?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Oh! dans la bourse du duc de Glocester.

PREMIER ASSASSIN.

Dès qu'il ouvre sa bourse pour nous donner notre récompense, ta conscience s'envole.

DEUXIÈME ASSASSIN.

N'importe : qu'elle s'en aille! Elle a peu ou point de chance de trouver un gîte.

PREMIER ASSASSIN.

Et si elle te revient?

DEUXIÈME ASSASSIN.

Je ne veux plus me mêler d'elle. Elle est chose trop dangereuse : elle fait d'un homme un couard. Un homme ne peut voler qu'elle ne l'accuse ; un homme ne peut jurer qu'elle ne l'arrête ; un homme ne peut coucher avec la femme de son voisin qu'elle ne le dénonce. C'est un esprit à la face rouge de honte, qui se mutine dans le cœur de l'homme, et qui l'obstrue partout d'obstacles. Elle m'a fait une fois restituer une bourse pleine d'or que j'avais trouvée par hasard. Elle ruine quiconque la garde ; elle a été chassée des villes et des cités comme un être dangereux ; et tout homme qui entend vivre à l'aise tâche de ne se fier qu'à lui-même et de vivre sans elle.

PREMIER ASSASSIN.

Morbleu, la voici à mon coude, qui m'exhorte à ne pas tuer le duc.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Rejette la diablesse dans ton imagination et ne la crois pas : elle ne veut s'insinuer près de toi que pour te faire soupirer.

PREMIER ASSASSIN.

Je suis solidement bâti : elle ne viendra pas à bout de moi.

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est parler comme un grand garçon qui respecte sa réputation. Allons ! nous mettons-nous à la besogne ?

PREMIER ASSASSIN.

Attrape-le à la boule avec le pommeau de ton épée, et ensuite jetons-le dans le tonneau de Malvoisie, dans la chambre d'à côté.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Oh ! l'excellente idée ! faire de lui une mouillette !

PREMIER ASSASSIN.

Doucement ! il s'éveille.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Frappe.

PREMIER ASSASSIN.

Non ! raisonnons un peu avec lui.

CLARENCE.

— Où es-tu, geôlier? donne-moi une coupe de vin. —

PREMIER ASSASSIN.

Vous aurez du vin à discrétion, Milord, tout à l'heure.

CLARENCE.

Au nom du ciel, qui ès-tu?

PREMIER ASSASSIN.

Un homme comme vous.

CLARENCE.

Mais pas royal, comme je le suis.

DEUXIÈME ASSASSIN.

En revanche, loyal, comme vous ne l'êtes pas.

CLARENCE.

— Ta voix est un tonnerre ; mais ton regard est humble.

PREMIER ASSASSIN.

— Ma voix est celle du roi ; mon regard est mon regard.

CLARENCE.

— Qu'elles sont ténébreuses, tes paroles, et qu'elles sont funèbres ! — Vos yeux me menacent : pourquoi êtes-vous si pâles? — Qui vous a envoyés ici? Dans quel but venez-vous? —

LES DEUX ASSASSINS.

Pour... pour... pour...

CLARENCE.

Pour m'assassiner?

LES DEUX ASSASSINS.

Oui, oui.

CLARENCE.

— À peine avez-vous le cœur de le dire ; — vous ne pouvez donc avoir le cœur de le faire. — En quoi, mes amis, vous ai-je offensés ?

PREMIER ASSASSIN.

— Nous? vous ne nous avez pas offensés ; mais c'est le roi.

CLARENCE.

— Je me réconcilierai avec lui.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Jamais, Milord : ainsi, préparez-vous à mourir.

CLARENCE.

— Êtes-vous choisis entre la foule des hommes — pour égorger l'innocent? Quel est mon crime? — Où est la preuve qui m'accuse? — Quel jury légal a transmis son verdict au juge farouche? Qui a prononcé — l'amère sentence de mort contre le pauvre Clarence? — Avant que je sois convaincu dans les formes de la loi, — me menacer de mort est chose illégale. — Au nom de la rédemption que vous espérez, — par le précieux sang du Christ versé pour nos péchés (49), — je vous somme de sortir et de ne pas porter la main sur moi. — L'action que vous entreprenez est damnable.

PREMIER ASSASSIN.

Ce que nous voulons faire, nous le faisons d'après un commandement.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Et celui qui a commandé est notre roi.

CLARENCE.

Vassal erroné ! Le grand Roi des rois — a, dans les tables de sa loi, commandé ceci : — Tu ne tueras point. Voulez-

vous donc — fouler aux pieds son édit pour exécuter celui d'un homme? — Prenez garde; car il tient le châtiment dans ses mains, — pour le précipiter sur la tête de ceux qui violent sa loi !

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Et c'est ce châtiment qu'il précipite sur toi, — comme coupable de parjure et de meurtre. — Tu avais fait le serment de combattre — pour la maison de Lancastre.

PREMIER ASSASSIN.

— Et, traître au nom de Dieu, — tu as brisé ce vœu ; et, de ta lame perfide, — tu as déchiré les entrailles du fils de ton souverain !

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Que tu avais juré d'aimer et de défendre !

PREMIER ASSASSIN.

— Comment peux-tu nous opposer la loi redoutable de Dieu — que tu as toi-même si chèrement violée?

CLARENCE.

— Hélas ! pour qui ai-je commis cette mauvaise action? — Pour Édouard, pour mon frère, pour sa cause. — Il ne vous envoie pas me tuer pour cela ; — car il est engagé autant que moi dans ce crime. — Si Dieu veut châtier une action, — oh ! sachez-le, il le fait publiquement ; — n'enlevez pas la querelle à son bras fort : — il n'a pas besoin de moyens indirects ou illégitimes — pour retrancher ceux qui l'ont offensé.

PREMIER ASSASSIN.

— De qui donc te fis-tu le sanglant ministre — quand tu frappas à mort ce vaillant précoce, — le brave Plantagenet, ce prince novice?

CLARENCE.

— De mon amour pour mon frère, du diable et de ma rage.

PREMIER ASSASSIN.

— Eh bien ! c'est notre amour pour ton frère, notre devoir et tes crimes — qui nous provoquent ici à te tuer.

CLARENCE.

— Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas. — Je suis son frère et je l'aime bien. — Si vous êtes payés pour ceci, retirez-vous — et je vous enverrai à mon frère Glocester — qui vous récompensera mieux pour ma vie — qu'Édouard pour la nouvelle de ma mort.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Vous vous trompez : votre frère Glocester vous hait.

CLARENCE.

— Oh ! non, il m'aime, et je lui suis cher : — allez à lui de ce pas.

LES DEUX ASSASSINS.

Oui, nous y allons.

CLARENCE.

— Dites-lui de ma part que, quand notre père, le prince d'York — bénit ses trois fils de son bras victorieux — et nous recommanda, du fond de son âme, de nous aimer mutuellement, — il ne prévoyait guère toutes ces discordes dans nos affections. — Rappelez cela à Glocester, et il pleurera.

PREMIER ASSASSIN.

— Oui, des pierres de moulin : c'est ce qu'il nous a appris à pleurer.

CLARENCE.

— Oh ! ne le calomniez pas ; car il est bon.

PREMIER ASSASSIN.

— Comme le givre pour la récolte... Allons ! vous vous trompez, — c'est lui qui nous envoie ici pour vous détruire.

CLARENCE.

— C'est impossible : il a pleuré mon malheur ! — il m'a serré dans ses bras! Il a juré, en sanglotant, — qu'il travaillerait à ma délivrance !

PREMIER ASSASSIN.

— Eh ! c'est ce qu'il fait, quand il vous délivre — de la servitude de cette terre aux joies du ciel.

SECOND ASSASSIN.

— Faites votre paix avec Dieu, car vous allez mourir, Milord.

CLARENCE.

— Quoi ! vous avez dans vos âmes cette sainte pensée — de m'engager à faire ma paix avec Dieu, — et vous êtes assez aveugles à vos propres âmes — pour vous mettre en guerre avec Dieu, en m'assassinant (50)? — Ah ! Messieurs, réfléchissez : celui qui vous pousse — à faire cette action vous haïra pour l'avoir faite.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Que faut-il faire?

CLARENCE.

Vous laisser fléchir, et sauver vos âmes! — Qui de vous, s'il était le fils d'un prince, — privé de sa liberté, comme je le suis maintenant, — voyant venir à lui deux meurtriers tels que vous, — n'implorerait pas la vie? Comme vous la mendieriez, — si vous étiez dans ma détresse!

PREMIER ASSASSIN.

— Nous laisser fléchir? ce serait lâche et digne d'une femme.

CLARENCE.

— Ne pas se laisser fléchir est bestial, sauvage, diabolique.

Au second assassin.

— Mon ami, je surprends de la pitié dans tes regards. —

h! si tes yeux ne sont pas trompeurs, – range-toi de mon *té et implore* pour moi. — Un prince qui mendie, quel *ndiant* n'en aurait pas pitié?

SECOND ASSASSIN.

– *Détournez* la tête, Milord.

PREMIER ASSASSIN.

– *Tiens*, et tiens!

Il poignarde Clarence.

Si cela ne suffit pas, — je vais te noyer dans le tonneau Malvoisie, là au fond.

Il sort en entraînant le corps.

DEUXIÈME ASSASSIN.

— Action sanglante et désespérément dépêchée! — Que voudrais, comme Pilate, me laver les mains — de ce lamentable meurtre!

Rentre le PREMIER ASSASSIN.

PREMIER ASSASSIN.

— Eh bien! à quoi penses-tu, que tu ne m'as pas idé? — Par le ciel! le duc apprendra comme tu as été âche.

SECOND ASSASSIN.

— Que ne peut-il apprendre que j'ai sauvé son frère? — rends, toi, toute la récompense, et répète-lui ce que je is : — Je me repens de l'assassinat du duc.

PREMIER ASSASSIN.

— Et moi, non!... Va-t'en, couard que tu es!

Le second assassin sort.

— Maintenant, je vais cacher le cadavre dans quelque ou, — jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour sa épulture; — et, quand j'aurai reçu mon salaire, je décampe : — car ceci va s'ébruiter, et alors je ne dois pas tre là.

Il sort.

SCÈNE V.

[Londres. Une chambre dans le Palais.]

Entrent le roi ÉDOUARD, malade et soutenu, la reine ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY, et d'autres COURTISANS.

ÉDOUARD, s'asseyant.

— C'est cela... Allons! j'ai fait un bon travail aujourd'hui. — Vous, mes pairs, conservez l'union que je viens de former. — J'attends chaque jour une ambassade — de mon Rédempteur pour me racheter de ce monde, — et mon âme partira plus paisible pour le ciel, — puisque j'ai rétabli la paix parmi mes amis sur la terre. — Rivers et Hastings, serrez-vous la main : — ne dissimulez plus de haine, jurez-vous amitié.

RIVERS, donnant la main à Hastings.

— Par le ciel! mon âme est purgée de toute rancune, — et je scelle de ma main la sincère affection de mon cœur.

HASTINGS.

— Puissé-je être aussi heureux que je suis vrai en faisant le même serment!

ÉDOUARD.

— Gardez-vous de plaisanter devant votre roi, — de peur que celui qui est le roi suprême des rois — ne confonde votre fausseté cachée, et ne vous condamne — à finir l'un par l'autre.

HASTINGS.

— Puisse ma prospérité être aussi sûre que ce serment de parfaite affection!

RIVERS.

— Et la mienne, que mon affection pour Hastings est diale !

ÉDOUARD, à la reine.

— Madame, vous n'êtes pas vous-même sans reproche tout ceci, — ni votre fils Dorset, ni vous, Buckingham : vous avez tous été factieux les uns contre les autres. — mme, aimez lord Hastings, laissez-lui baiser votre main ; et ce que vous faites, faites-le sans arrière-pensée.

ÉLISABETH.

— Voici ma main, Hastings.

Hastings baise la main de la reine.

Jamais je ne me souviendrai — de nos anciennes haies : je le jure sur mon bonheur et sur celui des miens !

ÉDOUARD, montrant Hastings à Dorset.

— Dorset, embrassez-le !... Hastings, aimez le maruis !

Hastings et Dorset s'embrassent.

DORSET.

— Ce traité d'amitié, j'en fais ici le vœu, — sera pour oi inviolable.

HASTINGS.

— Pour moi aussi, je le jure !

ÉDOUARD.

— Maintenant, princier Buckingham, scelle cette alliance en embrassant les parents de ma femme, — et rendez-oi heureux par votre union.

BUCKINGHAM, à la reine.

— Si jamais Buckingham retourne sa haine — contre otre Grâce, s'il ne vous chérit pas — d'une légitime affecon, vous et les vôtres, que Dieu me punisse — par la haine ceux dont j'attends le plus d'amour ! — Qu'au moment j'aurai le plus besoin d'un ami — et où je serai le plus

sûr de son amitié, — je le trouve profond, creux, traître et plein de ruse ! — Voilà ce que je demande au ciel, — si jamais je suis froid dans mon amour pour vous et pour les vôtres !

ÉDOUARD.

— Ton vœu, princier Buckingham, — est un délicieux cordial pour mon cœur malade. — Il ne manque plus ici que notre frère Glocester — pour faire l'heureuse conclusion de cette alliance.

BUCKINGHAM.

— Justement, voici le noble duc qui vient.

Entre RICHARD (51).

RICHARD.

— Salut à mon roi souverain et à ma reine ! — A vous, nobles pairs, un vrai bonjour !

ÉDOUARD.

— Un bon jour, en effet, comme nous l'avons passé ! — Glocester, nous avons fait une œuvre charitable ; — grâce à nous, entre les pairs écumants de rancunes, — l'inimitié s'est changée en paix, la haine en franche affection.

RICHARD.

— Bénie soit cette œuvre, mon souverain ! — Si, dans cette cohue auguste, il est quelqu'un ici — qui, sur de faux rapports ou sur d'injustes soupçons, — me tienne pour ennemi, — si, à mon insu ou dans un accès de rage, — il m'est arrivé de commettre une offense grave — envers quelqu'un dans cette cour, je lui demande — une réconciliation amicale. — C'est pour moi la mort que d'avoir une inimitié ; — je hais cela, et je désire l'affection de tous les gens de bien.

A la reine.

— A vous d'abord, Madame, je demande une paix sin-

e — que je paierai du plus respectueux dévouement; — ous aussi, mon noble cousin Buckingham, — si jamais lque grief s'est logé entre nous deux; — à vous, lord ers, à vous, Dorset, — qui, sans que je le mérite, m'avez jours fait sombre mine; — à vous, lord Woodwille, et à s, lord Scales (52); — ducs, comtes, lords, gentilshom-s, à vous tous! — Je ne connais pas un Anglais vivant — à j'en veuille plus, au fond de l'âme, — qu'à l'enfant vient de naître : — je rends grâce à Dieu de mon hu-ité.

ÉLISABETH.

— Ce jour sera dans l'avenir célébré comme un jour de . — Dieu veuille que tous nos différends soient complète-nt arrangés! — Mon souverain seigneur, je supplie Votre sse — de rappeler en grâce notre frère Clarence.

RICHARD.

— Quoi! Madame, suis-je venu ici offrir mon amitié — ur être ainsi bafoué en présence du roi? — Qui ne sait pas e le cher duc est mort?

Tous tressaillent.

— Vous lui faites outrage, en insultant ainsi à son ca-rre!

ÉDOUARD.

— Qui ne sait pas que le duc est mort! Eh! qui donc sait il l'est?

ÉLISABETH.

— Ciel qui vois tout, quel monde est celui-ci?

BUCKINGHAM.

— Lord Dorset, suis-je aussi pâle que vous tous?

DORSET.

— Oui, mon bon lord. Il n'est personne ici — dont les es n'aient perdu leur rouge couleur.

ÉDOUARD.

— Clarence est mort? L'ordre était révoqué.

RICHARD.

— Le pauvre homme! il est mort de votre premier ordre; — Celui-là, un Mercure ailé le portait. — Le contre-ordre était porté par quelque cul-de-jatte, — qui, trop lent, est arrivé pour le voir enterrer. — Dieu veuille que quelqu'un, moins noble et moins loyal que lui, — plus proche des pensées sanglantes, et moins proche du sang royal, — quelqu'un que le soupçon n'a pas atteint encore, — n'ait pas mérité plus que le malheureux Clarence!

Entre STANLEY.

STANLEY, se jetant aux genoux du roi.

— Une faveur, mon souverain, une faveur pour tous mes services!

ÉDOUARD.

— Je t'en prie, laisse-moi : mon âme est pleine de tristesse.

STANLEY.

— Je ne me lèverai pas que Votre Altesse ne m'ait entendu.

ÉDOUARD.

— Alors, dis vite ce que tu désires.

STANLEY.

— Mon souverain, la grâce d'un de mes gens — qui a tué aujourd'hui un bretteur, un gentilhomme — de la suite du duc de Norfolk.

ÉDOUARD.

— Quoi! ma bouche aurait condamné mon frère à mort, — et elle prononcerait le pardon d'un esclave! — Mon frère n'avait tué personne; sa faute n'était qu'une pensée, — et sa peine pourtant a été une mort cruelle. — Qui m'a demandé grâce pour lui? Qui, dans ma fureur, — s'est agenouillé à mes pieds et m'a dit de réfléchir? — Qui m'a parlé de fra-

ui m'a parlé d'amour? — Qui m'a rappelé comment
auvre âme! abandonné le puissant Warwick, et
pour moi? Qui m'a transporté dans les champs
bury au moment où je fus terrassé par Oxford, et
auva la vie — en s'écriant : « Cher frère, vivez et
! » Qui m'a rappelé comment, alors que nous
deux étendus sur la terre, — presque morts de
m'enveloppa — dans ses propres vêtements, et
ma, — transi et nu, à la nuit glacée? — Tout
colère brutale et coupable — l'avait arraché de
eoir, et pas un de vous n'a eu la charité de me
r! — Mais qu'un de vos charretiers, qu'un de vos
res ait fait un meurtre, et ait mutilé l'image
notre bien-aimé Rédempteur, — vous voilà vite à
mplorant le pardon! le pardon! — Et moi, injuste
nt que je vous l'accorde! Et pour mon frère,
voulu parler, - pas même moi, ingrat! qui ne me
dit à moi-même - pour lui, pauvre âme! Les plus
us tous — avaient été ses obligés pendant sa vie, —
de vous n'a intercédé pour sa vie! O Dieu! j'ai
la justice ne nous punisse tous, — moi, et vous, et
, et les vôtres, pour ceci! — Allons, Hastings, aide-
'à mon cabinet. O — pauvre Clarence!

ppuyé sur Hastings, et suivi de la reine, de Rivers, de Dorset et de Grey.

RICHARD, à Buckingham.

à le fruit de l'emportement. N'avez-vous pas re-
comme tous ces coupables parents de la reine —
en apprenant la mort de Clarence? — Oh! ils la
nt sans cesse auprès du roi. Dieu la vengera...
lords; venez-vous — consoler Édouard par notre
?

BUCKINGHAM.

suivons Votre Grâce.

Tous sortent.

SCÈNE VI.

[Toujours à Londres. — Une salle dans un palais.]

La DUCHESSE D'YORK entre avec le FILS et la FILLE DE CLARENCE.

LE FILS.

— Dites donc, bonne grand'mère, est-ce que notre père est mort?

LA DUCHESSE.

— Non, mon enfant.

LA FILLE.

— Pourquoi donc vous tordez-vous les mains et vous battez-vous la poitrine, — et criez-vous : « O Clarence, mon malheureux fils ! »

LE FILS.

— Pourquoi nous regardez-vous, et secouez-vous la tête, — et nous appelez-vous orphelins! pauvres petits abandonnés ! — si notre père est toujours en vie?

LA DUCHESSE.

— Mes jolis cousins, vous vous trompez tous les deux; — ce qui m'afflige, c'est la maladie du roi, — que j'ai bien peur de perdre, et non la mort de votre père. — Ce serait du chagrin perdu de pleurer un être perdu.

LE FILS.

— Vous avouez donc, grand'mère, qu'il est mort? — Oh ! c'est la faute du roi mon oncle : — Dieu le punira : je vais faire — des prières bien sérieuses à cet effet.

LA FILLE.

— Et moi aussi.

LA DUCHESSE.

– Paix, enfants, paix! Le roi vous aime : – naïfs et simples, innocents que vous êtes, – vous ne pouvez pas deviner qui a causé la mort de votre père.

LE FILS.

– Si, grand'mère : car mon bon oncle Glocester – m'a dit que le roi, provoqué par la reine, avait inventé des calomnies pour le mettre en prison; – et, quand mon oncle a dit ça, il a pleuré, – et il m'a beaucoup plaint, et il m'a baisé tendrement sur la joue; – il m'a dit de compter sur lui comme sur mon père, – et qu'il m'aimerait autant que son enfant.

LA DUCHESSE.

Ah! se peut-il que la perfidie dérobe de si douces formes – et cache un vice profond sous un masque si vertueux! – Il est mon fils, oui! et aussi ma honte! – Mais ce n'est pas à mes mamelles qu'il a sucé cette perfidie!

LE FILS.

Est-ce que vous croyez, grand'mère, que mon oncle me disait pas la vérité?

LA DUCHESSE.

– Oui, mon enfant.

LE FILS.

Je ne peux pas le croire... Écoutez! Quel est ce bruit-là?...

Entre la REINE ÉLISABETH d'un air égaré. RIVERS et DORSET la suivent.

ÉLISABETH.

Ah! qui pourrait m'empêcher de pleurer et de gémir, – d'accuser mon sort et de me tourmenter? – Je veux m'allier

au noir désespoir contre mon âme — et devenir l'ennemie de moi-même !

LA DUCHESSE.

— Pourquoi cette scène de brusque exaltation ?

ÉLISABETH.

— Pour faire un acte de tragique violence. — Édouard, mon seigneur, ton fils, notre roi, est mort. — Pourquoi reste-t-il des branches quand la racine a disparu ? — Pourquoi les feuilles qui n'ont plus leur sève ne se dessèchent-elles pas ? — Si c'est vivre que vous voulez, lamentez-vous ; si c'est mourir, hâtez-vous : — que nos âmes puissent rattraper celle du roi de leurs ailes rapides ; — que nous puissions, sujets obéissants, l'escorter — dans son nouveau royaume d'immuable repos !

LA DUCHESSE.

— Ah ! j'ai autant de part dans ta douleur — que j'avais de droits sur ton noble Édouard. — Jusqu'ici, pleurant la mort de mon digne mari, — j'avais vécu à regarder ses images ; — mais maintenant, les deux miroirs où je retrouvais sa ressemblance auguste, — sont mis en pièces par la mort méchante, — et, pour consolation, je n'ai plus qu'une glace trompeuse — où j'ai la tristesse de ne voir que ma honte. — Tu es veuve, mais tu restes mère, — et tu as encore la consolation de tes enfants : — tandis que la mort a enlevé mon mari de mes bras, — et enlevé mes deux béquilles de mes faibles mains, — Clarence et Édouard ! Oh ! que de motifs j'ai, — ton malheur n'étant que la moitié du mien, — de dominer tes plaintes et de noyer tes pleurs dans les miens !

LE FILS DE CLARENCE, à la reine.

— Ah ! tante ! vous n'avez pas pleuré pour la mort de notre père : — pourquoi vous aiderions-nous de nos larmes filiales ?

LA FILLE.

— Pas un cri n'a répondu à notre détresse orpheline : — eh bien! que votre douleur douairière reste sans écho!

ÉLISABETH.

— Je ne veux pas de secours à mes lamentations! — Le désespoir en moi n'est pas aride : — il peut faire affluer toutes ses sources dans mes yeux, — jusqu'à ce que, gouvernée par la lune humide, — la marée de mes larmes submerge le monde! — Ah! mon mari! mon cher seigneur Édouard!

LES ENFANTS.

— Ah! notre père! notre cher seigneur Clarence!

LA DUCHESSE.

— Hélas! mes deux enfants! Édouard! Clarence!

ÉLISABETH.

— Quel autre soutien avais-je qu'Édouard? Et il n'est plus!

LES ENFANTS.

— Quel autre soutien avions-nous que Clarence? Et il n'est plus!

LA DUCHESSE.

— Quels autres soutiens avais-je qu'eux deux? Et ils ne sont plus!

ÉLISABETH.

— Jamais veuve ne fit une perte si chère!

LES ENFANTS.

— Jamais orphelins ne firent une perte si chère!

LA DUCHESSE.

— Jamais mère ne fit une perte si chère! — Hélas! Je suis mère pour toutes ces angoisses : — les malheurs qu'ils se partagent, moi, je les ai entiers!

Montrant Élisabeth.

— Elle pleure un Édouard, et moi aussi. — Je pleure un Clarence, et elle, non.

Montrant le fils et la fille de Clarence.

— Ces enfants pleurent Clarence, et moi je le pleure aussi. — Je pleure un Édouard, et eux, ils ne le pleurent pas. — Hélas ! c'est sur moi, triplement désolée, — que vous trois vous versez toutes vos larmes ! Je suis la nourrice de votre douleur, — et je l'allaite de sanglots !

DORSET, à Élisabeth.

— Remettez-vous, chère mère. Dieu s'offense — de vous voir accueillir son œuvre par ces tristes remercîments. — Dans le commun de la vie, cela passe pour ingratitude — de rendre de mauvaise grâce — ce qu'une main bienfaisante a généreusement prêté. — C'est une ingratitude bien plus grande d'accuser ainsi le ciel — parce qu'il réclame le prêt royal que vous teniez de lui.

RIVERS.

— Madame, songez, en mère vigilante, — au jeune prince votre fils. Envoyez-le vite chercher. — Faites-le couronner : il est pour vous la consolation vivante. — Noyez votre désespoir dans le tombeau d'Édouard mort, — et arborez votre joie sur le trône d'Édouard vivant (53).

Entrent RICHARD, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, RATCLIFF et autres.

RICHARD, à Élisabeth.

— Consolez-vous, ma sœur : nous avons tous sujet — de pleurer l'astre rayonnant qui vient de s'obscurcir ; — mais nul ne peut réparer notre perte par des pleurs.

A la duchesse d'York.

— Madame ma mère, je vous demande bien pardon, — je n'avais pas vu Votre Grâce... J'implore humblement — à vos genoux votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

— Que Dieu te bénisse et mette dans ton cœur la

douceur, — l'amour, la charité, l'obéissance et la fidélité au devoir!

RICHARD, à part.

— *Amen!* Et qu'il me fasse mourir vieux bonhomme! — C'est la conclusion de toute bénédiction maternelle. — Je m'étonne que Sa Grâce l'ait oubliée.

BUCKINGHAM.

— Vous, sombres princes, et vous, pairs au cœur attristé, — qui portez le poids accablant de la douleur commune, — soutenez-vous mutuellement par un mutuel amour. — Si avec ce roi nous perdons une moisson, — son fils nous en offre une autre. — Puisque la rancune qui enflait vos cœurs — en a été arrachée, puisque toutes les fractures ont été rejointes, — préservons bien doucement, maintenons avec amour cette union récente! — Il serait bon, ce me semble, d'envoyer immédiatement à Ludlow — chercher le jeune roi et de le faire — conduire à Londres par une petite escorte, pour le couronner.

[redacted]

— Pourquoi par une petite escorte, Milord de Buckingham?

BUCKINGHAM.

— Parbleu, Milord, de peur que, dans une foule, — la blessure de la haine, à peine fermée, ne se rouvrît : — le péril en serait d'autant plus grand — que l'État est faible et non encore gouverné. — Quand tous les chevaux ont la bride sur le cou — et peuvent diriger leur course où ils veulent, — mon avis est qu'on doit prévenir — le danger du mal comme le mal lui-même.

RICHARD.

— J'espère que le roi a fait la paix entre nous tous; — le raccommodement est ferme et sincère chez moi.

RIVERS.

— Et chez moi aussi; et chez tous, je pense. — Mais, puis-

qu'il est tout frais encore, il ne faut pas — l'exposer au danger d'une rupture — qui serait fort possible au milieu d'une compagnie nombreuse. — Aussi je pense, avec le noble Buckingham, — qu'il est convenable de n'envoyer — que peu de monde chercher le prince (54).

HASTINGS.

— Je le pense aussi.

RICHARD.

— Soit. Allons décider — quels seront ceux qui devront partir immédiatement pour Ludlow.

A la reine.

— Madame,

A la duchesse.

et vous, ma mère, irez-vous — donner votre avis sur cette importante affaire?

Tous sortent, excepté Richard et Buckingham.

BUCKINGHAM.

— Milord, quels que soient ceux qui vont chercher le prince, — au nom du ciel, ne restons ici ni l'un ni l'autre. — En chemin, comme prologue à l'histoire dont nous venons de parler, — je saisirai l'occasion — d'écarter du prince l'altière famille de la reine.

RICHARD.

— O mon autre moi-même, mon conseil d'État, — mon oracle, mon prophète!... mon cher cousin, — je me laisse diriger comme un enfant. — A Ludlow donc : ne restons pas en arrière.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Toujours à Londres. — Une rue.]

DEUX CITOYENS entrent et se rencontrent.

PREMIER CITOYEN.

— Bonjour, voisin ; où courez-vous si vite?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Je le sais à peine moi-même, je vous jure ; — savez-vous la nouvelle?

PREMIER CITOYEN.

Oui : le roi est mort.

DEUXIÈME CITOYEN.

— Mauvaise nouvelle, par Notre-Dame. Rarement le successeur vaut mieux. — J'en ai peur, j'en ai peur, cela va faire chanceler le monde.

Entre un TROISIÈME CITOYEN.

TROISIÈME CITOYEN.

— Voisins, Dieu vous assiste !

PREMIER CITOYEN.

Bonjour, Monsieur.

TROISIÈME CITOYEN.

— La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Oui, Monsieur, elle n'est que trop vraie : Dieu nous garde, en attendant !

TROISIÈME CITOYEN.

— Alors, mes maîtres, préparez-vous à voir du trouble dans le monde.

PREMIER CITOYEN.

— Non, non. Par la grâce de Dieu, son fils régnera.

TROISIÈME CITOYEN.

— Malheur au pays qui est gouverné par un enfant!

DEUXIÈME CITOYEN.

— Il y a espoir d'être gouvernés, d'abord, — pendant la minorité, par un conseil sous son nom, — et puis, par lui-même dès que les années l'auront mûri. — Alors, et jusqu'alors, nous serons bien gouvernés, j'en suis sûr!

PREMIER CITOYEN.

— L'État était dans la même situation lorsque Henri VI — fut couronné à Paris à l'âge de neuf ans.

TROISIÈME CITOYEN.

— Dans la même situation, dites-vous? Non, non, mes braves amis, Dieu le sait; — car alors l'Angleterre était riche en politiques fameux — et en graves conseillers; alors le roi — avait pour protéger Sa Grâce des oncles vertueux.

PREMIER CITOYEN.

— Eh bien! celui-ci en a également, et du côté de son père et du côté de sa mère.

TROISIÈME CITOYEN.

— Plût au ciel que tous ses oncles fussent du côté de son père, — ou, mieux encore, qu'il n'en eût aucun de ce côté! — Leurs prétentions rivales auprès du roi — nous froisseront tous, si Dieu n'y met bon ordre. — Oh! le duc de Glocester est bien dangereux; — les fils et les frères de la reine sont hautains et arrogants. — Si, au lieu de gouverner, ils étaient gouvernés eux-mêmes, — notre pays malade retrouverait quelque soulagement.

PREMIER CITOYEN.

— Allons, allons, nous voyons la chose en noir : tout ira bien.

TROISIÈME CITOYEN.

Quand les nuages se montrent, les hommes sages mettent leur manteau. — Quand les feuilles tombent, c'est qu'alors l'hiver approche. — Quand le soleil se couche, qui ne s'attend à la nuit? — Des orages intempestifs font prévoir une disette. — Tout peut aller bien; mais, si Dieu le veut ainsi, — c'est plus que nous ne méritons ou que je n'espère.

DEUXIÈME CITOYEN.

— A vrai dire, la crainte remplit tous les cœurs. — Vous ne pouvez causer avec personne — qui n'ait l'air accablé et tout effrayé.

TROISIÈME CITOYEN.

A la veille des révolutions, c'est toujours ainsi — Par un instinct divin, les esprits des hommes pressentent — le danger qui menace, comme on voit — s'enfler les lames à l'approche d'un ouragan — Mais confions tout à Dieu!.. Où allez-vous?

DEUXIÈME CITOYEN.

— Eh! parbleu! nous avons été mandés par les juges.

TROISIÈME CITOYEN.

— Et moi aussi. Je vous ferai compagnie.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

(Londres. — Une chambre dans le Palais.)

Entrent l'ARCHEVÊQUE D'YORK, le jeune DUC D'YORK, la REINE ÉLISABETH et la DUCHESSE D'YORK.

L'ARCHEVÊQUE.

— La nuit dernière, m'a-t-on dit, ils ont couché à Nort-

hampton ; — ils seront ce soir à Stony-Stratford. — Demain ou après, ils seront ici.

LA DUCHESSE.

— Je désire de tout mon cœur voir le prince. — J'espère qu'il a bien grandi depuis que je ne l'ai vu.

ÉLISABETH.

— Mais j'ai appris que non. On dit que mon fils York — est devenu presque aussi grand que lui.

LE DUC D'YORK.

— C'est vrai, ma mère ; mais je voudrais que cela ne fût pas.

LA DUCHESSE.

— Pourquoi, mon cher cousin ? il est bon de grandir.

LE DUC D'YORK.

— Grand'mère, un soir que nous étions à souper, — mon oncle Rivers fit la remarque que je grandissais — plus que mon frère. « Ah ! dit mon oncle Glocester, — petites » herbes ont de la grâce, mauvaises herbes croissent » vite. » — Et, depuis ce temps-là, il me semble que je ne voudrais pas grandir tant, — puisque les fleurs embaumées sont lentes et les mauvaises herbes hâtives.

LA DUCHESSE.

— Ma foi ! ma foi ! celui qui t'a objecté ce proverbe — y fait lui-même exception : — c'était dans sa jeunesse un être tellement malingre, — tellement lent à croître, tellement en retard, — que, si sa règle était vraie, il serait la grâce même.

L'ARCHEVÊQUE.

— Et certes, c'est ce qu'il est aussi, gracieuse Madame.

LA DUCHESSE.

— Je veux bien l'espérer. Mais il faut toujours que les mères s'inquiètent.

LE DUC D'YORK.

— Ma foi, si je m'en étais souvenu, — j'aurais pu lancer

à Sa Grâce mon oncle une raillerie — sur sa croissance, qui aurait mieux porté que la sienne.

LA DUCHESSE.

— Comment, mon petit York? dis-moi cela, je t'en prie.

LE DUC D'YORK.

— Parbleu! on dit que mon oncle grandissait si vite, — qu'à l'âge de deux heures, il pouvait grignoter une croûte. — Moi, il a fallu que j'eusse deux ans accomplis avant d'avoir une dent. — Grand'mère, ç'aurait été là une plaisanterie mordante.

LA DUCHESSE.

— Je t'en prie, mon joli York, qui t'a conté cela?

LE DUC D'YORK.

— Sa nourrice, grand'mère.

LA DUCHESSE.

— Sa nourrice! Comment! elle était morte avant que tu fusses né.

LE DUC D'YORK.

— Si ce n'était pas elle, je ne puis dire qui me l'a dit.

ÉLISABETH.

— Petit bavard! Allons, vous êtes trop malicieux.

L'ARCHEVÊQUE.

— Bonne Madame, ne grondez pas l'enfant.

ÉLISABETH.

— Les murs ont des oreilles.

Entre un COURRIER.

L'ARCHEVÊQUE.

Voici un courrier. — Quelles nouvelles?

LE COURRIER.

Des nouvelles, Milord, — qu'il me coûte de révéler

ÉLISABETH.

Comment est le prince?

LE COURRIER.

— Bien, Madame, en bonne santé.

LA DUCHESSE.

Quelles sont donc tes nouvelles?

LE COURRIER.

— Lord Rivers et lord Grey sont envoyés en prison à Pomfret, — et, avec eux, sir Thomas Vaughan.

LA DUCHESSE.

— Qui les a fait arrêter?

LE COURRIER.

Les puissants ducs — de Glocester et de Buckingham.

L'ARCHEVÊQUE.

Et pour quelle offense?

LE COURRIER.

— J'ai déclaré tout ce que je savais. — Pourquoi, par quel motif ces nobles ont-ils été arrêtés? — c'est ce que j'ignore absolument, mon gracieux lord.

ÉLISABETH.

— Hélas! je vois la ruine de ma maison! — Le tigre vient de saisir la douce biche. — L'insultante tyrannie commence à empiéter — sur le trône innocent et désarmé. — Salut, destruction, meurtre, massacre! — Je vois la fin du monde tracée comme sur une carte.

LA DUCHESSE.

— Jours maudits d'agitations et de querelles, — que de fois mes yeux vous ont vus renaître! — Mon mari a perdu la vie pour gagner la couronne; — mes fils, secoués sans cesse du faîte à l'abîme, — m'ont fait jouir de leurs succès et pleurer de leurs revers. — Et, quand ils sont enfin établis, quand les discordes intérieures — ont été balayées, eux-mêmes, les vainqueurs, ils — se font la guerre, frère contre frère, — sang contre sang, chacun contre soi-même. O dénaturée — et frénétique haine, arrête là ta fureur

damnée : — sinon, puissé-je mourir pour ne plus voir la mort !

ÉLISABETH, prenant le duc d'York par la main.

— Viens, viens, mon enfant. Allons dans le sanctuaire. — Madame, adieu.

LA DUCHESSE.

Arrêtez, je vais avec vous.

ÉLISABETH.

— Vous n'avez pas de raison pour cela.

L'ARCHEVÊQUE, à la reine.

Venez, ma gracieuse Dame. — Et emportez avec vous votre trésor et tous vos biens. — Pour moi, je remets à Votre Grâce — les sceaux que je gardais. Et puisse le ciel me traiter — aussi bien que je vous servirai, vous et les vôtres ! — Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[Londres. Une rue.]

Les trompettes sonnent. Entrent le PRINCE DE GALLES, RICHARD de GLOCESTER, BUCKINGHAM, le CARDINAL BOURCHIER, et autres.

BUCKINGHAM.

— Soyez le bienvenu, cher prince, dans Londres, votre chambre royale (55) !

RICHARD.

— Bienvenu, mon cher cousin, souverain de mes pensées ! — La fatigue de la route vous a rendu mélancolique.

LE PRINCE.

— Non, mon oncle : mais nos contrariétés pendant le voyage — l'ont rendu fastidieux, pénible, accablant. — Je voudrais plus d'oncles ici pour me recevoir.

RICHARD.

— Doux prince, la vertu immaculée de votre âge — n'a pas encore plongé dans la perfidie du monde. — Vous ne pouvez distinguer d'un homme — que ses dehors extérieurs ; et, Dieu le sait, — ils s'accordent rarement, pour ne pas dire jamais, avec le cœur. — Ces oncles que vous voudriez ici étaient des hommes dangereux ; — Votre Grâce ne faisait attention qu'à leurs paroles sucrées, — et ne voyait pas le poison de leurs cœurs. — Dieu vous garde d'eux et d'aussi faux amis !

LE PRINCE.

— Dieu me garde de faux amis ! Mais ils ne l'étaient pas.

RICHARD.

— Milord, voici le maire de Londres qui vient vous saluer.

Entre le LORD MAIRE, suivi de son cortége.

LE LORD MAIRE.

— Que Dieu accorde à Votre Grâce la santé et d'heureux jours !

LE PRINCE.

— Je vous remercie, mon bon lord ! Merci à vous tous.

Le lord maire et son cortége se retirent.

— Je croyais que ma mère et mon frère York — seraient depuis longtemps venus à notre rencontre. — Fi ! quel traînard que ce Hastings, qui n'arrive pas — nous dire s'ils viennent ou non.

Entre HASTINGS.

BUCKINGHAM.

— Justement, le voici qui arrive tout en sueur.

LE PRINCE.

— Soyez le bienvenu, Milord ! Eh bien ! notre mère viendra-t-elle ?

HASTINGS.

— La reine, votre mère, et votre frère York — sont entrés dans un sanctuaire : — pour quel motif, Dieu le sait ; moi, je l'ignore ! Le tendre prince — aurait bien voulu venir avec moi au-devant de Votre Grâce, — mais sa mère l'a retenu de force.

BUCKINGHAM.

— Fi ! quelles façons déplacées et bourrues ! — Lord cardinal, Votre Grâce veut-elle aller — engager la reine à envoyer immédiatement — le duc d'York à son auguste frère ? — Si elle refuse, lord Hastings, allez-y aussi, — et arrachez-le de force de ses bras jaloux.

LE CARDINAL.

— Milord de Buckingham, si ma faible éloquence — peut obtenir le duc d'York de sa mère, — attendez-le ici dans un moment. Mais si elle résiste — à mes douces instances, le Dieu du ciel nous préserve — d'enfreindre le saint privilége — du sanctuaire béni ! Je ne voudrais pas, pour tout le royaume, — être coupable d'un si grand péché !

BUCKINGHAM.

— Vous vous obstinez sans raison, Milord, — à défendre si cérémonieusement la tradition. — Pesez la chose avec le gros bon sens de notre âge : — vous ne violez pas le sanctuaire en vous emparant du prince. — Le bénéfice de l'asile est toujours accordé — à ceux qui, par leurs actions, l'ont rendu nécessaire, — et à ceux qui ont assez de jugement pour le réclamer. — Mais le prince ne l'a ni réclamé ni rendu nécessaire ; — et aussi, dans mon opinion, il n'y a pas droit. — Ainsi, en l'enlevant de la retraite qui pour lui n'en est pas une, — vous ne violez ni charte ni privilége.

— J'ai souvent entendu parler de sanctuaire offert à des hommes; — mais à des enfants, jamais.

LE CARDINAL.

— Milord, votre opinion domine pour cette fois la mienne : — allons, lord Hastings, venez-vous avec moi?

HASTINGS.

— Je pars, Milord.

LE PRINCE.

— Mes bons lords, faites toute la diligence possible.

Le cardinal et lord Hastings sortent.

— Dites donc, oncle Glocester, si notre frère arrive, — où logerons-nous jusqu'au jour de notre couronnement?

RICHARD.

— Dans le lieu qui semblera le plus convenable à votre royale personne. — Si je puis vous donner un conseil, Votre Altesse — fera bien de se reposer un jour ou deux à la Tour: — là, elle choisira le séjour qui lui plaira, et qui sera jugé le plus favorable — à sa santé et à ses amusements.

LE PRINCE.

— Je n'aime pas la Tour du tout. — Milord, est-ce bien Jules César qui l'a bâtie?

RICHARD.

— C'est lui, mon gracieux lord, qui en a jeté les fondements. — Mais elle a été reconstruite par les âges suivants.

LE PRINCE.

— Est-ce un fait constaté par les archives ou seulement par la tradition — successive des âges, que c'est César qui l'a bâtie?

BUCKINGHAM.

— Par les archives, mon gracieux lord.

LE PRINCE.

— Mais, supposons, Milord, que la vérité ne fût pas enregistrée. — Il suffirait, ce me semble, qu'elle fût racontée

par toutes les générations, — pour suivre d'âge en âge — jusqu'au dernier jour du monde.

RICHARD, à part.

— Si sage, si jeune, jamais, dit-on, on ne vit longtemps.

LE PRINCE.

— Que dites-vous, mon oncle?

RICHARD.

— Je dis que, sans l'aide des lettres, la renommée vit longtemps.

A part.

— Ainsi, comme l'antique vice Iniquité (56), — je conclus deux sentences par le même mot.

LE PRINCE.

— Ce Jules César était un fameux homme. — Les trésors que sa valeur a légués à son esprit, — son esprit les a consignés pour faire vivre sa valeur. — La mort n'a pas vaincu ce vainqueur : — car maintenant il vit dans la gloire, sinon dans la vie. — Je vous dirai une chose, mon cousin Buckingham.

BUCKINGHAM.

— Quoi, mon gracieux lord?

LE PRINCE.

— Si je vis jusqu'à ce que je sois homme, — je veux faire de nouveau triompher nos anciens droits sur la France, — ou mourir en soldat, après avoir vécu en roi.

RICHARD, à part.

— A court été printemps précoce !

Entrent LE DUC D'YORK, HASTINGS et le CARDINAL.

BUCKINGHAM.

— Enfin, heureusement, voici le duc d'York.

LE PRINCE.

— Richard d'York ! comment se porte notre frère bien-aimé ?

LE DUC D'YORK.

— Bien, mon redoutable seigneur : c'est ainsi que je dois vous appeler désormais.

LE PRINCE.

— Hélas ! oui, frère : à notre grand chagrin, comme au vôtre ! — elle est si récente encore la mort de celui qui pouvait conserver ce titre, — et qui vient de perdre en mourant la majesté royale !

RICHARD.

— Comment se porte notre cousin, le noble lord d'York ?

LE DUC D'YORK.

— Je vous remercie, gentil oncle. Oh ! Milord, — vous disiez que les mauvaises herbes croissent vite : — voyez, le prince mon frère m'a dépassé de beaucoup.

RICHARD.

— C'est vrai, Milord.

LE DUC D'YORK.

Il est donc mauvais ?

RICHARD.

— Oh ! mon bon cousin, je ne dois pas dire ça.

LE DUC D'YORK.

— Il a donc moins que moi sujet de vous en vouloir.

RICHARD.

— Il peut me commander, lui, comme mon souverain : — tandis que vous, vous n'avez sur moi que le pouvoir d'un parent.

LE DUC D'YORK.

— Je vous en prie, oncle, gratifiez-moi de ce poignard.

RICHARD.

— De mon poignard, petit cousin ? avec plaisir.

LE PRINCE.

— Mendier ainsi, frère !

LE DUC D'YORK.

— Bah ! de mon bon oncle ! Une chose qu'il me donnera, j'en suis sûr — et sans regret, car ce n'est qu'un joujou.

RICHARD.

— Je veux faire à mon cousin un cadeau plus complet.

LE DUC D'YORK.

— Un cadeau plus complet? Oh ! l'épée par-dessus le marché !

RICHARD.

— Volontiers, gentil cousin, si elle était assez légère.

LE DUC D'YORK.

— Oh ! alors, je le vois, vous ne voulez faire que de légers cadeaux. — Pour les choses de poids, vous diriez au mendiant : nenni !

RICHARD.

— Elle est trop pesante pour vous à porter.

LE DUC D'YORK.

— Je la porterais légèrement, fût-elle plus pesante encore.

RICHARD.

— Vous voudriez donc avoir ma lame, petit lord ?

LE DUC D'YORK.

— Je le voudrais, pour vous remercier du nom que vous me donnez.

RICHARD.

— Lequel ?

LE DUC D'YORK.

Petit !

LE PRINCE.

— Milord d'York sera toujours revêche : — mon oncle, vous aurez la grâce de le supporter.

LE DUC D'YORK.

— De me porter, vous voulez dire, et non de me supporter. — Oncle, mon frère se moque de vous et de moi ; — parce que je suis petit comme un singe, — il croit que vous devriez me porter sur vos épaules.

BUCKINGHAM.

— Avec quel piquant esprit il raisonne ! — Pour mitiger le sarcasme qu'il jette à son oncle, — il se raille lui-même gentiment, adroitement. — Si malin et si jeune, c'est merveilleux !

RICHARD, au prince.

— Milord, vous plairait-il de vous remettre en route ? — Moi et mon bon cousin Buckingham, — nous allons trouver votre mère pour la supplier — de vous rejoindre à la Tour et de vous y faire fête.

LE DUC D'YORK.

— Quoi, vous voulez aller à la Tour, Milord ?

LE PRINCE.

— Milord protecteur dit qu'il le faut.

LE DUC D'YORK.

— Je ne dormirai pas tranquille à la Tour.

LE PRINCE.

— Pourquoi ! qu'y craindriez-vous ?

LE DUC D'YORK.

— Ma foi ! le spectre irrité de mon oncle Clarence : — ma grand'mère m'a dit qu'il avait été assassiné là.

LE PRINCE.

— Je n'ai pas peur des oncles morts.

LE DUC D'YORK.

Ni vivants, j'espère.

LE PRINCE.

— S'ils étaient encore vivants, je suis sûr que je n'aurais pas à les craindre. — Mais, marchons, Milord, et, le cœur

lé, — en pensant à eux, rendons-nous à la Tour.
: le prince de Galles, le duc d'York, Hastings, le Cardinal et les courtisans.

BUCKINGHAM.

Pensez-vous, Milord, que ce petit bavard d'York — pas été dressé par son artificieuse mère — à vous rail- à vous bafouer de cette façon offensante?

RICHARD.

Sans doute, sans doute. Oh! c'est un petit parleur, — , vif, ingénieux, emporté, capable. — C'est sa mère tête aux pieds.

BUCKINGHAM.

Bien! laissons-les tranquilles. — Approche, Catesby. Tu ré — solennellement d'exécuter ce que nous vou- — comme de cacher soigneusement ce que nous t'a- confié. — Tu as entendu nos raisons, chemin faisant: ue crois-tu? Ne serait-ce pas chose facile de faire — r William lord Hastings dans le projet — que nous s d'installer ce noble duc — sur le trône de cette île use?

CATESBY.

- Il aime tant le prince, en souvenir de son père, — on ne pourra l'entraîner à rien contre lui.

BUCKINGHAM.

- Et Stanley? qu'en penses-tu? voudra-t-il?

CATESBY.

- Il fera tout comme Hastings.

BUCKINGHAM.

- Eh bien! arrêtons-nous à ceci: cher Catesby — va ver lord Hastings, sonde-le sur notre projet, comme sur le chose en l'air, — et convoque-le pour demain à la Tour, afin de figurer au couronnement (57). — Si tu le trou- s bien disposé pour nous, — encourage-le et dis-lui toutes

nos raisons. — S'il est de plomb et de glace, froid et malveillant, sois de même : romps là l'entretien, — et viens nous instruire de son inclination ; — car demain nous tiendrons deux conseils séparés, — où tu seras appelé toi-même à un haut emploi.

RICHARD.

— Fais mes compliments à lord William : dis-lui, Catesby, — que la dangereuse bande de ses vieux ennemis — sera saignée demain au château de Pomfret ; — et recommande à Milord, en réjouissance de cette bonne nouvelle, — de donner à mistress Shore un tendre baiser de plus.

BUCKINGHAM.

— Bon Catesby, termine rondement cette affaire.

CATESBY.

— Avec tout le zèle possible, mes bons lords.

RICHARD.

— Catesby, aurons-nous de vos nouvelles avant de nous coucher?

CATESBY.

— Oui, Milord.

RICHARD.

— Vous nous trouverez tous deux à Crosby-House.

Catesby sort.

BUCKINGHAM.

— Maintenant, Milord, que devons-nous faire, si nous nous apercevons — que Hastings ne se prête pas à notre complot?

RICHARD.

— Lui trancher la tête : nous ferons quelque chose... — Toi, aie soin, quand je serai roi, de me réclamer — le comté d'Hereford et tous les biens-meubles — dont le roi mon frère était en possession.

BUCKINGHAM.

— Je réclamerai cette promesse de Votre Grâce.

RICHARD.

– Attends-toi à la voir exécuter de tout cœur. – Allons, pons de bonne heure, que nous puissions ensuite – di-er congrument nos complots.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Devant la maison de lord Hastings.]

Entre un COURRIER.

LE COURRIER, frappant à la porte.

– Milord ! Milord !

HASTINGS, de l'intérieur.

Qui frappe ?

LE COURRIER.

Quelqu'un de la part de lord Stanley.

HASTINGS, de l'intérieur.

– Quelle heure est-il ?

LE COURRIER.

Sur le coup de quatre heures.

HASTINGS entre.

HASTINGS.

– Est-ce que ton maître ne peut pas dormir, ces longues uits-ci ?

LE COURRIER.

– Cela semblerait, d'après ce que j'ai à vous dire. – 'abord, il fait ses compliments à Votre Noble Seigneurie.

HASTINGS.

– Et après ?

LE COURRIER.

— Et après il vous envoie dire qu'il a rêvé cette nuit — que le sanglier lui avait arraché son casque ; — qu'en outre on tient deux conseils, — et qu'il se pourrait que les déterminations prises dans l'un — vous fissent repentir, vous et lui, d'être de l'autre. — Il envoie donc demander s'il convient à Votre Seigneurie — de monter à cheval avec lui sur-le-champ, — et de courir à franc étrier vers le nord, — pour éviter les dangers que son âme pressent.

HASTINGS.

— Va, l'ami, va, retourne à ton seigneur. — Dis-lui de ne pas s'alarmer de ces deux conseils séparés. — Son Honneur et moi, nous sommes dans l'un, — et dans l'autre est mon excellent ami Catesby : — il ne peut s'y rien passer qui nous touche — sans que j'en sois informé. — Dis-lui que ses craintes sont creuses et sans fondement. — Quant à ses rêves..., je m'étonne qu'il ait la faiblesse — de prendre au sérieux les moqueries d'une somnolence agitée. — Fuir le sanglier avant que le sanglier nous poursuive, — ce serait exciter le sanglier à nous courir sus — et à chasser sur une piste qu'il ne voulait pas suivre. — Va, dis à ton maître de se lever et de venir me joindre : — nous irons ensemble à la Tour, — où il verra que le sanglier nous traitera gentiment.

LE COURRIER.

— Je pars, Milord, et je lui répéterai ce que vous dites.

Il sort.

Entre CATESBY.

CATESBY.

— Mille bons lendemains à mon noble lord !

HASTINGS.

— Bonjour, Catesby. Vous êtes sur pied de bonne heure.

Quelles nouvelles, quelles nouvelles dans notre empire ıncelant?

CATESBY.

– Oui, vraiment, Milord, ce monde est bien vacillant : et je crois qu'il ne se tiendra droit – que quand Richard tera la guirlande royale.

HASTINGS.

- Comment! la guirlande? Veux-tu dire la couronne?

CATESBY.

– Oui, mon bon lord.

HASTINGS, portant la main à sa tête.

– Cette couronne-ci tombera de mes épaules, – avant e je voie la couronne si honteusement déplacée. – Çà, tu pu soupçonner qu'il y aspire?

CATESBY.

– Oui, sur ma vie : et il espère vous trouver à l'avant-rde – de son parti, pour la lui fairegagner. – Sur ce, il vous voie cette bonne nouvelle – qu'aujourd'hui même, vos nemis, – les parents de la reine, doivent mourir à mfret.

HASTINGS.

– Vrai! je ne prendrai pas le deuil pour cette nouvelle ; ils ont toujours été mes adversaires! – Mais que je donne a voix à Richard – pour fermer aux héritiers de mon maî-e leur légitime succession, – non! je ne le ferai pas, Dieu sait, quand je devrais mourir!

CATESBY.

– Dieu garde Votre Seigneurie dans ces gracieuses in-ntions!

HASTINGS.

–Mais, quant à ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître, – je rirai douze mois de suite – d'avoir assez vécu pour assister à leur tragédie. – Sache-le, Catesby, avant que

je sois plus vieux de quinze jours, — j'en ferai expédier encore d'autres qui n'y pensent guère.

CATESBY.

— C'est une triste chose de mourir, mon gracieux lord, — lorsqu'on n'y est pas préparé et qu'on ne s'y attend pas.

HASTINGS.

— Oh ! monstrueuse, monstrueuse ! Et c'est ce qui arrive — à Rivers, à Vaughan, à Grey ; et il en sera ainsi — pour d'autres encore, qui se croient en sûreté — comme toi et moi, nous, tu le sais, si chers — au prince Richard et à Buckingham !

CATESBY.

— Les deux princes vous placent bien haut dans leur estime.

A part.

— Si haut qu'ils lui mettront la tête par-dessus certain pont.

HASTINGS.

— Je le sais, et certes je l'ai mérité !

Entre STANLEY.

HASTINGS.

— Allons ! allons ! où est donc votre épieu, mon cher? — Vous avez peur du sanglier, et vous allez ainsi désarmé?

STANLEY.

— Bonjour, Milord... Bonjour, Catesby. — Vous pouvez rire, mais, par la sainte Croix, — je n'aime pas ces conseils séparés, moi !

HASTINGS.

— Milord, je tiens à ma vie autant que vous à la vôtre, — et jamais de ma vie, je vous jure, — elle ne m'a été plus précieuse qu'à présent : — croyez-vous que, si je ne savais pas notre situation parfaitement sûre, — je serais aussi triomphant que je le suis ?

STANLEY.

— Les lords qui sont à Pomfret étaient joyeux — quand ils partirent en cavalcade de Londres ; — ils supposaient leur situation parfaitement sûre, — et, en vérité, ils n'avaient aucune cause de se méfier. — Pourtant vous voyez comme le jour, pour eux, est vite devenu sombre. — Cette brusque estocade de la rancune m'inquiète. — Dieu veuille que je sois un couard alarmiste ! — Eh bien ! nous rendons-nous à la Tour ? Le jour est commencé.

HASTINGS, le prenant à part.

— Venez ! venez ! deux mots à vous !... Savez-vous l'événement, Milord ? — Aujourd'hui, les lords dont vous parlez sont décapités !

STANLEY.

— Ils étaient, pour leur loyauté, plus dignes de porter leur tête — que certains de leurs accusateurs de porter leur chapeau. — Mais, venez, Milord, partons.

Entre un POURSUIVANT D'ARMES.

HASTINGS.

— Marchez devant : j'ai à causer avec ce brave garçon.

Stanley et Catesby sortent.

— Eh bien, drôle ? Comment va le monde avec toi ?

LE POURSUIVANT D'ARMES.

— D'autant mieux que Votre Seigneurie daigne me le demander.

HASTINGS.

— Je puis te le dire, l'ami, il va mieux avec moi — que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ici même. — Alors j'allais à la Tour comme prisonnier, — à l'instigation des parents de la reine : — mais maintenant, je puis te le dire, garde cela pour toi, — aujourd'hui ces ennemis-là sont mis à mort, — et je suis dans une meilleure situation que jamais.

LE POURSUIVANT D'ARMES.

— Dieu maintienne les choses à la satisfaction de Votre Honneur !

HASTINGS.

— Grand merci, mon brave : tiens, bois ceci à ma santé. —

Il lui jette sa bourse.

LE POURSUIVANT D'ARMES.

Je remercie Votre Honneur.

Sort le poursuivant d'armes.

Entre un PRÊTRE.

LE PRÊTRE.

— Bonne rencontre, Milord ! Je suis heureux de voir Votre Seigneurie.

HASTINGS.

— Merci, bon sir John, merci de tout mon cœur. — Je vous suis bien redevable pour votre dernier office : — venez le prochain jour de Sabbath, et vous serez content de moi.

Entre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

— Quoi ! en conversation avec un prêtre, lord chambellan ? — Vos amis de Pomfret ont besoin d'un prêtre, — mais Votre Honneur n'a pas de confession qui le presse.

HASTINGS.

— Sur ma foi, quand j'ai rencontré ce saint homme, — les gens dont vous parlez me sont revenus à l'esprit. — Eh bien ! allez-vous à la Tour?

BUCKINGHAM.

— Oui, Milord ; mais je ne peux pas y rester longtemps. — J'en sortirai avant Votre Seigneurie.

HASTINGS.

— Bien probablement ; car j'y reste à dîner.

BUCKINGHAM, à part.

– Et à souper aussi, quoique tu n'en saches rien.

Haut.

– Allons, venez-vous ?

HASTINGS.

Je vous suis, Milord.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Pomfret. Devant le château.]

Entre RATCLIFF, suivi d'une escorte qui emmène RIVERS, GREY et VAUGHAN à l'exécution.

RATCLIFF.

– Allons, faites sortir les prisonniers.

RIVERS.

– Sir Richard Ratcliff, laisse-moi te dire ceci : – Aujourd'hui tu vas voir un sujet – mourir pour la vérité, pour droit et pour la loyauté.

GREY.

– Dieu garde le prince de toute votre clique ! – Vous êtes une bande de damnés vampires.

VAUGHAN.

– Il en est parmi vous qui un jour crieront malheur pour tout ceci.

RATCLIFF.

– Dépêchons : la limite de votre vie est franchie.

RIVERS.

– O Pomfret, Pomfret ! O toi, prison sanglante, – fatale et sinistre aux nobles pairs ! – Ici, dans l'enceinte coupable de tes murs, – Richard II a été haché à mort ; – et, nou-

vel opprobre à ton hideux séjour, — nous allons te donner à boire notre sang innocent.

GREY.

— La voilà tombée sur nos têtes, la malédiction de Marguerite, — celle qu'elle a lancée contre Hastings, contre vous, contre moi, — pour être restés impassibles tandis que Richard poignardait son fils.

RIVERS.

— Elle a maudit Richard aussi ! Elle a maudit Buckingham aussi ! — Elle a maudit Hastings aussi ! Oh ! souviens-toi, mon Dieu, — d'exaucer ses prières contre eux comme en ce moment contre nous. — Quant à ma sœur, quant aux princes ses fils, — contente-toi, Dieu cher, de notre sang pur, — qui, tu le sais, va être versé injustement.

RATCLIFF.

— Hâtons-nous : l'heure de votre mort est déjà passée.

RIVERS.

— Viens, Grey, viens, Vaughan, embrassons-nous ici ! — Au revoir dans le ciel !

Tous sortent.

SCÈNE XII.

[Londres. Une salle dans la Tour.]

Entrent BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, l'ÉVÊQUE D'ÉLY, RATCLIFF, LOVEL, et d'autres conseillers. Tous prennent place autour d'une table. Les huissiers du conseil sont présents.

HASTINGS.

— Aujourd'hui, nobles pairs, l'objet de notre réunion — est de décider la question du couronnement. — Au nom de Dieu, parlez : à quand la journée royale ?

BUCKINGHAM.

— Tout est-il préparé pour la royale cérémonie?

STANLEY.

— Tout : il ne reste qu'à désigner le moment.

L'ÉVÊQUE.

— Demain, à mon avis, serait un jour heureux.

BUCKINGHAM.

— Qui connaît là-dessus les intentions de Milord protecteur? — Qui est le plus avant dans la confidence du noble duc?

L'ÉVÊQUE.

— C'est Votre Grâce, croyons-nous, qui connaît le mieux sa pensée.

BUCKINGHAM.

— Nous connaissons tous deux nos visages; quant à nos cœurs, — il ne connaît pas plus le mien que moi le vôtre, — et je ne connais pas plus le sien, milord, que vous le mien. — Lord Hastings, vous êtes étroitement liés, vous et le duc.

HASTINGS.

— Je sais, (et j'en remercie Sa Grâce), que le duc m'aime bien. — Mais, quant à ses projets sur le couronnement, — je ne l'ai pas sondé, et il ne m'a signifié — en aucune façon son gracieux désir à ce sujet. — Mais vous, mon noble lord, vous pouvez fixer l'époque, — et je voterai au nom du duc. — J'ose affirmer qu'il ne le prendra pas en mauvaise part.

Entre RICHARD DE GLOCESTER.

L'ÉVÊQUE.

— Justement, voici le duc lui-même.

RICHARD.

— Mes nobles lords et cousins, bonjour à tous! — J'ai dormi longtemps; mais je pense — que mon absence n'a

fait écarter aucune des grandes questions — qui se seraient conclues en ma présence.

BUCKINGHAM.

— Si vous n'étiez venu à point nommé, Milord, — lord William Hastings aurait prononcé, — je veux dire voté pour vous, sur le couronnement du roi.

RICHARD.

— Personne ne pouvait le faire plus hardiment que lord Hastings. — Sa Seigneurie me connaît bien et m'aime bien. — Milord d'Ély, la dernière fois que j'ai été à Holborn, — j'ai vu de belles fraises, là, dans votre jardin ; — je vous prie de m'en envoyer chercher quelques-unes.

L'ÉVÊQUE.

— Morbleu ! oui, de tout mon cœur, Milord.

Sort l'évêque d'Ély.

RICHARD, prenant Buckingham à part.

— Cousin Buckingham, un mot. — Catesby a sondé Hastings sur notre affaire : — il a trouvé ce têtu-là si chaud — qu'il veut perdre la tête plutôt que de consentir — à ce que l'enfant de son maître, comme il l'appelle pieusement, — perde ses droits au trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM.

— Retirez-vous un moment ; je sortirai avec vous.

Sortent Richard et Buckingham.

STANLEY.

— Nous n'avons pas encore fixé le jour triomphal. — Demain, à mon avis, c'est trop tôt. — Pour moi, je ne suis pas aussi bien préparé — que je le serais si l'on retardait le jour.

Rentre l'ÉVÊQUE D'ÉLY.

L'ÉVÊQUE.

— Où est Milord protecteur ? J'ai envoyé chercher — ces fraises.

HASTINGS.

— Sa Grâce paraît joyeuse et bien disposée ce matin. — Il faut que Milord ait en tête une idée qui lui plaît, — pour nous avoir dit bonjour d'un air si animé. — Je crois qu'il n'y a jamais eu dans toute la chrétienté — un homme qui puisse moins que lui cacher ses affections ou ses haines. — Par sa figure, vous connaîtrez tout de suite son cœur.

STANLEY.

— Et qu'avez-vous jugé de son cœur, — d'après l'animation qu'il a montrée ce matin?

HASTINGS.

— Morbleu! ceci : qu'il n'en veut à personne ici; — car, si cela était, il l'aurait montré dans ses regards.

Rentrent RICHARD et BUCKINGHAM.

RICHARD.

— Je vous le demande à tous : dites-moi ce que méritent — ceux qui conspirent ma mort par les pratiques diaboliques — d'une sorcellerie damnée, et qui ont soumis — mon corps à leurs charmes infernaux?

HASTINGS.

— La tendre affection que je porte à Votre Grâce, Milord, — m'enhardit le premier, dans cette noble assemblée, — à prononcer la condamnation des coupables : quels qu'ils soient, — je dis, Milord, qu'ils ont mérité la mort.

RICHARD, montrant son bras gauche mis à nu.

— Eh bien! que vos yeux soient témoins du mal qu'on m'a fait. — Voyez comme je suis ensorcelé : regardez, mon bras — est desséché comme un rameau flétri! — C'est la femme d'Édouard, cette monstrueuse sorcière, — et sa complice, cette garce, cette catin de Shore, — qui m'ont ainsi marqué de leurs sortiléges!

HASTINGS.

— Si elles ont commis cette action, mon noble lord...

RICHARD.

— Si! C'est toi, protecteur de cette damnée catin, — qui oses me parler de si? Tu es un traître! — A bas sa tête!... Ah! je jure par saint Paul — que je ne dînerai pas que je ne l'aie vue à bas! — Lovel et Ratcliff, veillez à ce que ce soit fait. — Quant aux autres, que ceux qui m'aiment se lèvent et me suivent!

Richard et Buckingham sortent, suivis des conseillers. Lovel et Ratcliff restent seuls avec Hastings.

HASTINGS.

— Pitié, pitié pour l'Angleterre! mais non pas pour moi! Niais que je suis, j'aurais pu prévenir ceci. — Stanley avait rêvé que le sanglier lui arrachait son casque, — et j'en ai ri, et j'ai dédaigné de fuir. — Trois fois aujourd'hui mon cheval a bronché sous son caparaçon, — et s'est cabré en voyant la Tour, — comme s'il répugnait à me porter à la boucherie. — Oh! c'est maintenant que j'ai besoin du prêtre qui me parlait tantôt! — Que je me repens maintenant d'avoir dit à ce poursuivant d'armes, — d'un ton si triomphant, que mes ennemis — étaient égorgés aujourd'hui à Pomfret, — et que j'étais plus que jamais sûr d'être en grâce et en faveur! — O Marguerite! Marguerite! voici ton écrasante malédiction — qui tombe sur la tête misérable du pauvre Hastings!...

RATCLIFF.

— Allons! allons! dépêchez! Le duc voudrait dîner. — Faites une courte confession. Il lui tarde de voir votre tête.

HASTINGS.

— O grâce éphémère des hommes mortels! — toi que nous poursuivons bien plus ardemment que la grâce de Dieu! — celui qui bâtit son espérance dans l'air de tes doux yeux —

it comme un matelot ivre au haut d'un mât, — toujours près l'être précipité par chaque secousse — dans les entrailles atales de l'abîme.

LOVEL.

— Allons! allons! dépêchez. Cela ne sert à rien de s'exclamer.

HASTINGS.

— O sanguinaire Richard! Misérable Angleterre! — Je te prédis les temps les plus terribles — que le siècle le plus malheureux ait jamais vus! — Allons, menez-moi au billot et portez-lui ma tête. — J'en vois sourire à ma chute qui bientôt seront morts.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Londres. Les remparts de la Tour.]

Entrent Richard et Buckingham, couverts d'armures toutes rouillées, et dans un étonnant désordre.

RICHARD.

— Allons! cousin, peux-tu ainsi trembler et changer de couleur, — étouffer ta respiration au milieu d'un mot, — recommencer ensuite, puis t'arrêter encore, — comme si tu étais égaré, et fou de terreur?

BUCKINGHAM.

— Peuh! je sais contrefaire le plus profond tragédien, — parler, regarder en arrière, épier de tous côtés, — frissonner et tressaillir au mouvement d'un brin de paille, — en affectant une inquiétude profonde : les airs de spectre — sont à mon service, comme les sourires forcés : — ils sont également prêts à faire leur office, — à toute heure, pour parer mes stratagèmes. — Mais comment, Catesby est parti?

RICHARD.

— Oui. Tiens, le voici qui ramène le maire.

Entrent le lord MAIRE et CATESBY.

BUCKINGHAM.

— Laissez-moi seul l'entretenir... Lord maire...

RICHARD.

— Veillez au pont-levis, là-bas.

BUCKINGHAM.

Écoutez ! le tambour !

RICHARD.

— Catesby, inspectez les remparts.

BUCKINGHAM.

— Lord maire, la raison pour laquelle nous vous avons envoyé...

RICHARD.

— Tourne-toi, défends-toi, voici les ennemis.

BUCKINGHAM.

— Dieu et notre innocence nous protégent et nous gardent !

Entrent LOVEL et RATCLIFF, portant la tête de Hastings.

RICHARD.

— Laissez passer. Ce sont des amis : Ratcliff et Lovel !

LOVEL.

— Voici la tête de cet ignoble traître, — ce dangereux et trop peu suspect Hastings !

RICHARD.

— J'ai aimé cet homme si tendrement, que je ne puis m'empêcher de pleurer. — Je l'avais toujours pris pour la plus candide créature, — pour le chrétien le plus inoffensif qui eût jamais respiré sur la terre ; — j'en avais fait le livre

non âme enregistrait – l'histoire de ses plus secrètes pen-
: – il colorait ses vices d'une couche de vertu si unie,
rue, sauf une faute visible et patente, – je veux dire son
merce avec la femme de Shore, – il vivait sans être en-
ié de soupçon.

BUCKINGHAM.

– Allons ! allons ! c'était bien le traître le plus caché, le
s abrité – qui vécut jamais.

Au lord Maire.

Auriez-vous pu imaginer ou même croire, – si, grâce
protection divine, – nous n'étions encore vivants pour
is le dire, que ce traître subtil – avait comploté de nous
assiner aujourd'hui, – dans la salle du conseil, moi et
on bon lord Glocester ? –

LE MAIRE.

Quoi ! Vraiment ?

RICHARD.

– Çà ! nous prenez-vous pour des Turcs et pour des infi-
les ? – Pensez-vous que nous aurions, contrairement aux
mes de la loi, – procédé aussi brusquement à la mort
misérable, – si l'extrême péril de la circonstance, –
paix de l'Angleterre et le salut de nos personnes, – ne
us avaient forcés à cette exécution ?

LE MAIRE.

– Alors bien vous advienne ! Il avait mérité sa mort. –
Vos Grâces ont bien fait – de donner cette leçon aux traî-
s qui machineraient de pareils attentats. – Je n'ai
ais attendu de lui rien de meilleur, – depuis qu'il s'était
si livré à mistress Shore.

RICHARD.

– Pourtant, notre volonté n'était pas qu'il mourût –
nt que Votre Seigneurie fût là pour assister à sa fin : –
is l'empressement affectueux de nos amis – a prévenu
re arrivée, un peu contre nos intentions. – Nous aurions

voulu, Milord, que vous eussiez entendu — le traître parler et confesser sous la terreur — les moyens et le plan de ses trahisons, — pour que vous pussiez les faire connaître — aux citoyens qui pourraient — mal interpréter nos actes et déplorer sa mort.

LE MAIRE.

— Mais, mon bon lord, la parole de Votre Grâce suffit: — c'est comme si je l'avais vu et entendu parler. — Et je ne doute pas, très-noble prince, — de faire comprendre à nos fidèles citoyens — la justice de vos procédés dans cette affaire.

RICHARD.

— C'est dans ce but que nous désirions la présence de Votre Seigneurie, — afin d'éviter la censure des détracteurs.

BUCKINGHAM.

— Mais, puisque vous êtes venu trop tard au gré de nos intentions, — vous pourrez du moins attester, d'après notre dire, ce qu'elles étaient. — Sur ce, mon bon lord Maire, nous vous disons adieu.

Sort le lord Maire.

RICHARD.

— Allez après lui ! après lui, cousin Buckingham. — C'est à Guildhall que le Maire court en toute hâte. — Là, quand vous trouverez le moment favorable, — insinuez la bâtardise des enfants d'Édouard. — Dites à tous comment Édouard mit à mort un citoyen, — seulement pour avoir dit qu'il ferait de son fils — l'héritier de la Couronne, ne voulant réellement parler que de sa maison — qui avait ce mot pour enseigne. — En outre, faites valoir son odieuse luxure, — son appétit bestial, qui, dans ses fantaisies de débauche, — s'étendait jusqu'à leurs servantes, jusqu'à leurs filles, jusqu'à leurs femmes, — partout où son œil en délire et son cœur effréné — désignaient une proie à sa toute-

sance. — Puis, au besoin, ramenez leurs pensées vers personne. — Dites-leur que, quand ma mère devint se — de cet insatiable Édouard, le noble York, — mon au- e père, faisait alors la guerre en France, — et qu'il nnut, par une juste computation du temps, — que cette géniture n'était pas de son fait : — la chose apparut vite s les traits de l'enfant — qui ne ressemblait nullement noble duc, mon père. — Pourtant touchez cela légère- nt, comme une chose en l'air ; — car, vous le savez, Mi- l, ma mère vit encore.

BUCKINGHAM.

— Soyez tranquille, Milord ; je jouerai l'orateur — comme es honoraires d'or, pour lesquels je plaide, — m'étaient tinés à moi-même ! Et sur ce, Milord, adieu.

RICHARD.

— Si vous réussissez, amenez-les au château de Baynard ; vous m'y trouverez bien entouré — de révérends pères et savants évêques.

BUCKINGHAM.

— Je pars. Vers trois ou quatre heures, — comptez sur s nouvelles qui doivent venir de Guildhall.

Buckingham sort.

RICHARD.

— Lovel, va en toute hâte chez le docteur Shaw.

A Catesby.

— Toi, va chez le frère Penker. Dites-leur à tous deux — e venir me retrouver, avant une heure d'ici, au château Baynard.

Lovel et Catesby sortent.

— Maintenant, rentrons pour donner l'ordre secret — de ttre les marmots de Clarence à l'abri des regards, — et commander que personne au monde n'ait — accès près des inces, à quelque heure que ce soit.

Il sort.

Entre un GREFFIER.

LE GREFFIER.

— Voici l'acte d'accusation de ce bon lord Hastings, — écrit en grosse de ma plus belle main, — afin que lecture en soit faite aujourd'hui à Saint-Paul. — Remarquez l'enchaînement des choses. — J'ai mis onze heures à copier cet acte, — car c'est hier soir qu'il m'a été envoyé par Catesby. — On avait bien mis autant de temps à rédiger l'original, — et pourtant il n'y a pas cinq heures que lord Hastings vivait, — n'étant encore ni accusé ni interrogé, libre, au grand air ! — Le beau monde que voilà, en attendant ! Qui donc serait assez grossier — pour ne pas voir cette supercherie palpable ? — Mais qui donc aussi serait assez hardi pour ne pas dire qu'il ne la voit pas ? — Le monde est méchant ; et tout doit aller bien mal, — quand d'aussi vilaines actions ne doivent être vues que par la pensée.

Il sort.

SCÈNE XIV.

[Londres. La cour du château de Baynard.]

Entrent RICHARD et BUCKINGHAM. Ils se rencontrent.

RICHARD.

— Eh bien ! eh bien ! que disent les citoyens?

BUCKINGHAM.

— Eh bien, par la sainte mère de notre Seigneur, — les citoyens restent cois ; ils ne disent pas un mot.

RICHARD.

— Avez-vous touché la bâtardise des enfants d'Édouard?

BUCKINGHAM.

i parlé de son engagement avez lady Lucy, — ·e engagement en France par procuration ; — ı voracité de ses désirs, — de ses violences sur › la cité ; — de sa tyrannie pour des riens ; et de rdise, — par ce fait qu'il a été conçu quand votre ²rance — et qu'il n'avait aucune ressemblance — En même temps, j'ai rappelé vos traits, à e image de votre père, — tant par votre forme noblesse d'âme. — J'ai exposé toutes vos vic-sse, — votre discipline dans la guerre, votre a paix, — votre générosité, votre vertu, votre !... — Enfin, rien de ce qui pouvait servir à n'a été omis ni traité négligemment dans mon Et, quand ma harangue a tiré à sa fin, — j'ai]ui aimaient le bien de leur pays — de crier : *chard, roi d'Angleterre !*

RICHARD.

·ils fait ?

BUCKINGHAM.

ıe Dieu m'assiste ! Ils n'ont pas dit un mot : —]ue de muettes statues, ou des pierres ani-،e sont regardés tous fixement, pâles comme la nd j'ai vu ça, je les ai réprimandés, — et j'ai 1aire ce que signifiait ce silence volontaire. — pour réponse que le peuple n'était pas habitué ngué par d'autres que par le recorder. — Alors chargé de répéter mon discours : — *Voici ce , voici ce que conclut le duc,* a-t-il crié, — mais le lui-même un mot d'approbation : — quand des gens de ma suite, — au fond de la salle, bonnets en l'air, — et une dizaine de voix ont *ıve le roi Richard !* — Aussitôt, j'ai pris avan-ıelques cris : — « *Merci, chers citoyens et amis,*

» ai-je dit, — *ces applaudissements, ces cris de joie unanimes,*
» — *prouvent votre sagesse et votre amour pour Richard.* »
— Puis j'ai rompu là, et je m'en suis allé.

RICHARD.

— Quelles bûches que ces muets! Ils n'ont pas voulu parler? — Est-ce que le Maire et ses confrères ne viendront pas?

BUCKINGHAM.

— Le Maire est ici, à deux pas. Affectez quelque crainte: — Ne vous laissez haranguer qu'après de vives instances. — Alors, ayez soin d'avoir à la main un livre de prières — et de paraître entre deux hommes d'église; — car je ferai à ce sujet une pieuse homélie. — Et ne vous laissez pas aisément gagner à notre requête. — Jouez la vierge: répondez toujours non, et prenez.

RICHARD.

— Je rentre. Si vous savez plaider aussi bien pour leur compte — que je saurai dire non pour le mien, — nul doute que nous n'amenions la chose à une heureuse issue.

BUCKINGHAM.

— Allez! allez! sur la terrasse. Voici le lord Maire qui frappe.

Sort Richard.

Entrent le lord MAIRE, les ALDERMEN et les CITOYENS.

BUCKINGHAM.

— Soyez le bienvenu, Milord. Je fais antichambre ici. — Je crois que le duc ne veut pas qu'on lui parle.

Entre CATESBY.

BUCKINGHAM.

— Eh bien! Catesby, que dit votre maître à ma requête?

CATESBY.

— Il prie Votre Grâce, mon noble lord, — de venir le

après. — Il est enfermé avec deux révérends
bé dans une divine méditation, — et désire
ıête mondaine — ne le dérange de ces pieux

BUCKINGHAM.

, mon bon Catesby, vers le gracieux duc; —
oi-même, le Maire et les Aldermen, — nous
conférer avec Sa Grâce — sur de graves su-
ıtières de haute importance — qui n'intéres-
que notre bien à tous.

CATESBY.

ən informer sur-le-champ.

Il sort.

BUCKINGHAM.

Milord, ce prince-là n'est pas un Édouard; —
bercer sur un voluptueux lit de repos; —
, en méditation: — non à s'ébattre dans l'é-
rtisanes, — mais à méditer avec deux théolo-
; — non à dormir pour engraisser son corps
mais à prier pour enrichir son âme vigilante.
Angleterre, si ce prince vertueux — en assu-
ineté! — Mais, vrai! je le crains, nous n'ob-
is cela de lui.

LE MAIRE.

à Dieu ne plaise que Sa Grâce nous dise non!

BUCKINGHAM.

ins. Voici Catesby qui revient.

CATESBY rentre.

! Catesby, que dit Sa Grâce?

CATESBY.

e demande avec étonnement dans quel but
mblé — ces troupes de citoyens pour venir le

trouver. — Sa Grâce, n'ayant pas été prévenue, — craint, Milord, que vous ne lui veuillez rien de bon.

BUCKINGHAM.

— Je suis fâché que mon noble cousin — me suspecte de ne lui vouloir rien de bon. — Par le ciel, nous venons à lui pleins d'amour. — Retournez encore une fois près de Sa Grâce et dites-le-lui. — Quand des hommes religieux et dévots — sont à leur chapelet, il est dur de les en arracher, — tant leur fervente contemplation a de douceur.

Catesby sort.

RICHARD paraît sur une galerie supérieure, entre deux évêques. CATESBY revient.

LE MAIRE.

— Voyez donc ! Voilà Sa Grâce debout entre deux ecclésiastiques !

BUCKINGHAM.

— Deux soutiens de vertu pour un prince chrétien, — et qui le préservent des chutes de la vanité ! — Et voyez donc ! un livre de prières dans sa main : — véritable ornement à reconnaître un saint homme ! — Fameux Plantagenet, très-gracieux prince, — prête une oreille favorable à notre requête ; — et pardonne-nous cette interruption — de tes dévotions et de tes chrétiennes ferveurs.

RICHARD.

— Il n'est nul besoin, Milord, d'une telle apologie. — C'est moi bien plutôt qui vous supplie de me pardonner, — si, dans mon zèle pour le service de mon Dieu, — j'ai négligé la visite de mes amis. — Mais laissons cela. Quel est le bon plaisir de Votre Grâce ?

BUCKINGHAM.

— C'en est un, je l'espère, qui plaira à Dieu, là-haut, — et à tous les hommes de bien de cette île sans chef.

RICHARD.

— Je soupçonne que j'aurai commis quelque offense — qui aura déplu à la cité, — et que vous venez pour me reprocher mon erreur.

BUCKINGHAM.

— Vous l'avez dit, Milord. Dieu veuille que Votre Grâce — daigne réparer sa faute, sur nos instances !

RICHARD.

— A quoi bon, sans cela, respirer sur une terre chrétienne ?

BUCKINGHAM.

— Sachez donc que votre faute est d'abdiquer — le siége suprême, le trône majestueux, — l'office couronné de vos ancêtres, — la situation due à votre fortune et à votre naissance, — la gloire héréditaire de votre royale maison, — au profit du vil rejeton d'une tige flétrie. — Oui, pendant le doux sommeil de vos pensées — que nous interrompons ici pour le bien de notre patrie, — cette noble île déplore ses membres mutilés, — sa face défigurée par les cicatrices de l'infamie, — sa royale tige greffée d'ignobles plantes, — et presque tout entière plongée dans le gouffre béant — de la noire indifférence et de l'oubli profond. — Pour la sauver, nous vous sollicitons cordialement, — gracieux prince, de prendre en personne — le gouvernement de cette monarchie. Il est à vous. — Prenez-le, non comme protecteur, intendant, substitut, — administrateur subalterne pour le compte d'un autre, — mais comme un légitime héritage transmis — de génération en génération, comme votre Empire, votre bien ! — C'est dans ce but que, de concert avec ces citoyens, — vos très-respectueux et dévoués amis, — et à leur ardente instigation, — je viens pour une cause si juste émouvoir Votre Grâce.

RICHARD.

— Je ne sais ce qui convient le mieux à mon rang ou à votre

démarche, — que je me retire en silence — ou que je vou
réponde par des reproches amers. — Si je ne réplique pa
vous pourrez peut-être croire — que mon ambition, en lia
ma langue, consent facilement — à porter le joug doré de
souveraineté — que vous voudriez follement m'imposer ic
— Si, d'un autre côté, je vous reproche cette demande —
laquelle se mêle une si sincère affection pour moi, — je r
buterai mes amis. — Donc, pour parler et éviter le premi
danger, — et aussi pour ne pas encourir le second en pa
lant, — voici définitivement ma réponse (59). — Votre amo
mérite mes remercîments, mais mon mérite — sans vale
n'est pas à la hauteur de votre requête. — D'abord, qua
tous les obstacles seraient tranchés, — quand j'aurais deva
moi un sentier tout tracé vers la couronne — pour recueil
les droits mûrs de ma naissance, — pourtant telle est n
pauvreté d'esprit, — si forts, si nombreux sont mes défaut
— que j'aimerais mieux me dérober à ma grandeur, — frê
barque impuissante à tenir la mer, — que de m'exposer
sombrer dans ma grandeur même, — abîmé dans les v
peurs de ma gloire. — Mais, Dieu merci, je ne suis pas né
cessaire : — car, si je l'étais pour vous aider, — bien de
choses me seraient nécessaires. — L'arbre royal nous a laiss
un royal fruit — qui, mûri par le cours furtif des heures, —
sera digne du siége de Majesté, — et nous rendra tous san
doute heureux par son règne. — C'est à lui que je remets c
que vous voudriez me remettre, — le legs fortuné de son heu
reuse étoile ! — Dieu me préserve de le lui arracher!

BUCKINGHAM.

— Milord, voici qui révèle la conscience de Votre Grâce
— mais, toutes les circonstances bien considérées, — ce
scrupules sont subtils et frivoles. — Vous dites que cet en
fant est le fils de votre frère Édouard : — oui, mais pas pa
sa femme légitime. — Car Édouard s'était engagé déjà avec
lady Lucy : — votre mère vit encore pour attester sa pro-

sse ; — plus tard il fut fiancé par procuration — à ine, sœur du roi de France. — Ces deux femmes mises à art, est venue une pauvre solliciteuse, — une mère ablée d'enfants, — beauté sur le retour, veuve éplorée, — ., dans le plein après-midi de ses charmes, — a conquis fixé les regards impudiques d'Édouard, — et qui l'a en-iné, du sommet élevé de son rang, — sur la pente vile l'immonde bigamie. — C'est d'elle, dans ce lit illégitime, il a eu — cet Édouard que par courtoisie nous appelons prince. — Je pourrais discuter la chose plus amèrement, si, par égards pour certaine vivante, — je ne retenais ma gue dans d'indulgentes limites. — Ainsi, mon bon lord, nez pour votre royale personne — la dignité qui vous est rte, — sinon pour nous rendre heureux, et avec nous pays, — du moins pour ramener votre noble lignée, — la corruption causée par les abus, — à la succession lé-me et vraie.

LE MAIRE.

— Acceptez, mon bon lord : vos bourgeois vous en con-ent.

BUCKINGHAM.

— Ne refusez pas, puissant lord, l'offre de notre amour.

CATESBY.

— Oh ! rendez-les joyeux, accédez à leur légitime requête.

RICHARD.

— Hélas ! pourquoi voulez-vous amonceler tant de soucis moi ? — Je ne suis pas fait pour l'empire et pour la Ma-té. — Je vous en supplie, ne le prenez pas mal : — je ne s pas, je ne veux pas vous céder.

BUCKINGHAM.

— Puisque vous refusez toujours, puisque, dans le zèle votre amour, — vous répugnez à déposer un enfant, le de votre frère, — par un effet de la tendresse de cœur

que nous vous connaissons, — de cette sensibilité si douce, si affectueuse, si efféminée — que nous avons remarquée en vous dans vos rapports avec votre famille — et, à vrai dire aussi, avec tout le monde, — eh bien ! sachez-le ! que vous acceptiez ou non, — le fils de votre frère ne sera jamais notre roi. — Nous installerons quelque autre sur votre trône, — au mépris et pour la ruine de votre maison : — et c'est dans cette résolution que nous vous quittons ici. — Venez, citoyens. Sangdieu ! je ne veux plus le supplier.

RICHARD.

— Oh ! ne jurez pas, milord de Buckingham (60) !

Buckingham sort suivi des citoyens.

CATESBY.

— Rappelez-les, cher prince : acceptez leur demande ; — si vous refusez, tout le pays en pâtira.

RICHARD.

— Vous voulez donc m'entraîner dans un monde de soucis ? — Allons ! rappelez-les. Je ne suis pas de pierre. — Je me laisse pénétrer par vos tendres supplications, — en dépit de ma conscience et de mon cœur.

Catesby sort et ramène Buckingham et les autres.

— Cousin Buckingham, et vous, sages, graves hommes, — puisque vous voulez me boucler la fortune sur le dos — pour m'en faire porter le poids, bon gré, malgré, — il faut bien que j'aie la patience d'endurer le fardeau. — Mais si la noire calomnie, si le blâme à la face hideuse — viennent à la suite de ce que vous m'imposez, — la violence qui m'est faite me lavera — de leurs éclaboussures et de leurs taches. — Dieu sait, et vous pouvez le voir en partie vous-mêmes, — combien je suis loin de désirer cela.

LE MAIRE.

— Dieu bénisse Votre Grâce ! nous le voyons et nous le dirons.

RICHARD.

– En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM.

– Je vous salue donc de cette royale acclamation : – longue vie au roi Richard, le digne roi d'Angleterre !

TOUS.

– Amen !

BUCKINGHAM.

– Vous plairait-il d'être couronné demain ?

RICHARD.

– Quand il vous plaira, puisque vous le voulez.

BUCKINGHAM.

– Demain donc, nous ferons cortége à Votre Grâce : – et sur ce, pleins de joie, nous prenons congé de vous.

RICHARD, aux évêques.

– Allons ! revenons à nos œuvres pieuses.

A Buckingham.

– Adieu, mon bon cousin ! Adieu, chers amis !

Tous sortent.

SCÈNE XV.

[Devant la Tour.]

Entrent, d'un côté, la reine ÉLISABETH, la duchesse D'YORK et le marquis de DORSET ; de l'autre, ANNE, devenue duchesse de GLOCESTER, conduisant la jeune lady MARGUERITE DE PLANTAGENET, fille du duc de Clarence.

LA DUCHESSE.

– Qui vient à nous ?..... ma nièce Plantagenet – que mène par la main sa bonne tante de Glocester ? – Sur ma vie, elle cherche l'entrée de la Tour – pour aller féliciter le jeune prince, dans la pure effusion de son cœur.

A lady Anne.

– Bonne rencontre, ma fille.

ANNE.

Que Dieu accorde à Vos Grâces – des jours de bonheur et de joie !

ÉLISABETH.

– Et à vous autant, bonne sœur ! Où allez-vous ?

ANNE.

– Pas plus loin que la Tour : et, à ce que je devine, – avec la même intention que vous-mêmes, – pour y complimenter nos gentils princes.

ÉLISABETH.

– Chère sœur, merci : nous entrerons toutes ensemble.

Entre BRAKENBURY.

– Et fort à propos voici le lieutenant qui arrive. – Maître lieutenant, dites-moi, de grâce, – comment vont le prince et mon jeune fils d'York ?

BRAKENBURY.

– Très-bien, chère Madame. Vous me pardonnerez – si je ne puis vous permettre de les visiter : – le roi l'a expressément défendu.

ÉLISABETH.

– Le roi ! qui cela ?

BRAKENBURY.

Je veux dire, le lord protecteur.

ÉLISABETH.

– Que le Seigneur le protége contre ce titre de roi ! – A-t-il donc mis une barrière entre l'amour de mes enfants et moi ? – Je suis leur mère, qui oserait me séparer d'eux ?

LA DUCHESSE.

– Je suis la mère de leur père, je veux les voir.

ANNE.

– Je suis leur tante par alliance, leur mère par amour. Mène-moi donc à eux. C'est moi qui en porterai la faute : je te relève de ta consigne, à mes périls.

BRAKENBURY.

– Non, Madame, je ne puis m'en départir ainsi : – j'y s lié par serment, pardonnez-moi donc.

Il sort.

Entre STANLEY.

STANLEY.

- Mesdames, que je vous rencontre dans une heure d'ici ement, – et, témoin respectueux, j'aurai à saluer Sa e la duchesse d'York – comme la mère de deux belles es.

A la duchesse de Glocester.

Allons, Madame, il faut vous rendre droit à Westminster, our y être couronnée reine comme femme de Richard.

ÉLISABETH.

Ah ! coupez mon lacet, – que mon cœur comprimé i place de battre ; – sinon, je vais défaillir sous cette royante nouvelle !

ANNE.

Déplorable aventure ! Oh ! nouvelle douloureuse !

DORSET, à Élisabeth.

Du courage, ma mère ! comment se trouve Votre e ?

ÉLISABETH.

O Dorset, ne me parle pas : va-t'en. – La mort et la desion aboient sur tes talons. – Le nom de ta mère est à ses enfants ! – Si tu veux dépister la mort, traverse mers – et va vivre avec Richmond hors des atteintes de fer. – Va, sauve-toi, sauve-toi de ce charnier, – de peur

d'augmenter le nombre des morts, — et de me faire mourir esclave de la malédiction de Marguerite, — n'étant plus ni mère, ni épouse, ni reine reconnue d'Angleterre.

STANLEY.

— Ce conseil, Madame, est inspiré par une sage inquiétude.

A Dorset.

— Saisissez au plus vite l'avantage des heures. — Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils — qui ira à votre rencontre. — Ne vous laissez pas retarder par un imprudent délai.

LA DUCHESSE D'YORK.

— O cruelle dispersion causée par le vent du malheur! — Sois maudite, ô ma matrice, nid de mort — qui as couvé pour le monde ce basilic — dont le regard inévitable est meurtrier!

STANLEY, à lady Anne.

— Allons! Madame, allons! j'ai été envoyé en toute hâte.

ANNE.

— Et je vous suis bien malgré moi. — Oh! plût à Dieu que le cercle — d'or qui doit entourer mon front, — fût un fer rouge, qui me brûlât jusqu'à la cervelle! — Puissé-je être ointe d'un poison mortel — et mourir, avant que les hommes puissent dire : Vive la reine!

ÉLISABETH.

— Va, va, pauvre âme, je n'envie pas ta gloire. — Pour nourrir ma rancune, inutile de te souhaiter du mal.

ANNE.

— Non? pourquoi? Quand celui qui est aujourd'hui mon mari — vint à moi qui suivais le cercueil de Henri, — les mains à peine lavées du sang — de cet ange qui fut mon premier mari — et de ce saint mort que je suivais éplorée, — oh! alors, quand je vis le visage de Richard, — voici

quel souhait je fis : « Sois maudit, m'écriai-je, — pour m'avoir fait, à moi si jeune, cette vieillesse de veuve ! — quand tu te marieras, que le chagrin hante ton lit, — et que ta femme, s'il en est une assez folle pour le devenir, — ait plus de misères par ta vie — que tu ne m'en as causé par la mort de mon cher seigneur ! » — Hélas ! avant que j'eusse pu répéter cette imprécation, — oui, en un temps si court, mon cœur de femme — s'était laissé grossièrement captiver par des paroles emmiellées, — et m'avait mise sous le coup de ma propre malédiction. — Depuis lors, le sommeil a été refusé à mes yeux : — jamais, dans le lit de Richard, je n'ai goûté une heure la rosée d'or du sommeil, — sans être incessamment réveillée par des rêves effrayants. — En outre, il me hait à cause de mon père Warwick : — et, je n'en doute pas, il se débarrassera bientôt de moi.

ÉLISABETH.

— Pauvre cœur, adieu ! je plains tes douleurs.

ANNE.

— Pas plus que dans mon âme je ne déplore les vôtres.

DORSET, à lady Anne.

— Salut, malheureuse qui invites la gloire !

LADY ANNE, à Dorset.

— Adieu, pauvre âme qui la quittes !

LA DUCHESSE, à Dorset.

— Va, toi, vers Richmond, et que la bonne fortune te guide !

A Anne.

— Va, toi, vers Richard, et qu'un bon ange t'accompagne !

A Élisabeth.

— Va, toi, vers le sanctuaire, et que de bonnes pensées t'occupent ! — Moi, je vais vers la tombe où la paix et le repos coucheront avec moi. — J'ai vu plus de

quatre-vingts ans de douleurs, — et chaque heure de joie s'est toujours brisée sur une semaine d'angoisses!

ÉLISABETH.

— Arrêtez : tournons encore nos regards vers la Tour. — Pitié, antiques pierres, pour ces tendres enfants — que l'envie a murés dans votre enceinte! — dur berceau pour ces jolis petits! — rude et âpre nourrice! sombres compagnes de jeu, si vieilles — pour de jeunes princes, traitez bien mes enfants! — O pierres, c'est ainsi qu'une folle douleur vous dit adieu (61)!

Tous sortent.

SCÈNE XVI.

[La salle du trône dans le Palais.]

Fanfares. RICHARD, en habits royaux, sur son trône; BUCKINGHAM, CATESBY, un page, et d'autres personnages.

RICHARD.

— Rangez-vous tous... Cousin de Buckingham.

BUCKINGHAM.

— Mon gracieux souverain?

RICHARD.

— Donne-moi ta main. C'est par ton avis et par ton assistance — que le roi Richard est assis à cette hauteur. — Mais ces splendeurs, ne devons-nous les porter qu'un jour, — ou doivent-elles être pour nous de durables jouissances?

BUCKINGHAM.

— Puissent-elles exister à jamais et durer toujours!

RICHARD.

— Ah! Buckingham, c'est maintenant que je vais faire jouer la pierre de touche — pour voir si tu es de bon or,

raiment. — Le jeune Édouard vit... Songe à ce que je eux dire.

BUCKINGHAM.

— Parlez, mon bien-aimé seigneur.

RICHARD.

— Eh bien ! Buckingham, je le répète, je voudrais être roi.

BUCKINGHAM.

— Eh bien ! vous l'êtes, mon trois fois illustre seigneur.

RICHARD.

— Ah ! suis-je roi ? c'est juste. Mais Édouard vit.

BUCKINGHAM.

— C'est vrai, noble prince.

RICHARD.

O amère conclusion, — que Richard vive encore !... C'est vrai, noble prince !... — Cousin, tu n'avais pas coutume d'avoir la tête si dure. — Faut-il que je m'explique ? Je voudrais les bâtards morts. — Je voudrais que cela fût fait sur-le-champ. — Que dis-tu à présent ? Parle vite, sois bref.

BUCKINGHAM.

— Votre Grâce peut faire ce qui lui plaît.

RICHARD.

— Bah ! bah ! tu es tout de glace, ton dévouement gèle. — Dis, ai-je ton consentement à ce qu'ils meurent ?

BUCKINGHAM.

— Donnez-moi le temps de respirer, cher lord, — avant que je me prononce positivement. — Je répondrai à Votre Grâce tout à l'heure.

Il sort.

CATESBY, à part.

— Le roi est en colère : voyez, il se mord les lèvres.

RICHARD, descendant de son trône.

— Je m'adresserai à des fous à tête de fer, — à des g
çons écervelés : il n'est pas mon homme — celui qui r
garde en moi d'un œil scrutateur. — Buckingham parve
devient circonspect. — Page!

LE PAGE.

Milord?

RICHARD.

— Connais-tu quelqu'un que l'or corrupteur — tente
à faire une œuvre secrète de mort?

LE PAGE.

— Je connais un gentilhomme mécontent, — dont l
humbles ressources ne sont pas en rapport avec son â
hautaine. — L'or vaudra pour lui vingt orateurs, — e
sans nul doute, le tentera à tout faire.

RICHARD.

— Quel est son nom?

LE PAGE.

Son nom, Milord, est Tyrrel.

RICHARD.

— Je connais un peu cet homme. Va, page, fais-le ven
ici.

Le page sort.

— Le sage Buckingham, le profond penseur, — ne sera pl
admis dans mes conseils. — Quoi! il a si longtemps ma
ché avec moi sans se fatiguer, — et maintenant il s'arrê
pour respirer! Soit.

Entre STANLEY.

— Eh bien! lord Stanley, quelle nouvelle?

STANLEY.

Sachez, mon bien-aimé seigneur, — que le marquis d

Dorset a fui, m'a-t-on dit, — pour rejoindre Richmond dans sa retraite.

RICHARD.

— Viens ici, Catesby : répands la rumeur — qu'Anne, ma femme, est très-gravement malade. — Je mettrai ordre à ce qu'elle soit enfermée. — Trouve-moi quelque petit gentilhomme, — que je marierai tout de suite à la fille de Clarence. — Quant au fils, il est idiot, et je ne le crains pas. — Voyons, est-ce que tu rêves?... Je te le répète : répands le bruit — qu'Anne, ma reine, est malade et en danger de mort. — En campagne! Il m'importe beaucoup — d'arrêter toutes les espérances dont l'accroissement peut me gêner.

Catesby sort.

— Il faut que je me marie à la fille de mon frère, — ou mon trône ne pose que sur un verre fragile. — Assassiner ses frères, et puis l'épouser ! — moyen de triomphe incertain ! Mais je suis — si loin dans le sang que le crime entraîne le crime : — la pitié pleurnicheuse n'entre pas dans ces yeux. —

Le PAGE entre, suivi de TYRREL.

Ton nom est Tyrrel?

TYRREL.

— James Tyrrel, votre très-obéissant sujet.

RICHARD.

— L'es-tu réellement?

TYRREL.

Éprouvez-moi, mon gracieux lord.

RICHARD.

— Oserais-tu te charger de tuer un ami à moi?

TYRREL.

— Si cela vous plaisait; mais j'aimerais mieux tuer deux de vos ennemis.

RICHARD.

— Eh bien ! tu as la chose. Deux profonds ennemis — deux adversaires de mon repos, qui troublent mon doux sommeil, — c'est sur eux que je voudrais te voir opérer. — Tyrrel, je parle de ces bâtards de la Tour.

TYRREL.

— Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux, — et je vous débarrasserai vite de la crainte qu'ils vous causent.

RICHARD.

— Tu chantes là une suave musique. Écoute ici, Tyrrel. — Va avec ce gage. Lève-toi, et approche l'oreille.

Il lui parle bas.

— Voilà tout. Dis-moi : C'est fait, — et je t'aimerai, et je ferai ta fortune.

TYRREL.

— Je vais en finir sur-le-champ.

Il sort.

Entre BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

— Milord, j'ai considéré dans mon esprit — la proposition sur laquelle vous venez de me sonder.

RICHARD.

— Bien ! laissons cela .. Dorset a fui pour rejoindre Richmond.

BUCKINGHAM.

— Je viens d'apprendre la nouvelle, Milord.

RICHARD.

— Stanley, il est le fils de votre femme. Eh bien ! veillez-y !

BUCKINGHAM.

— Milord, je réclame la donation qui m'est due par promesse — et pour laquelle vous avez engagé votre honneur et votre foi : — vous savez, le comté d'Hereford et ses dépendances, — dont vous m'avez promis la possession.

RICHARD.

— Stanley, veillez à votre femme : si elle fait passer — les lettres à Richmond, vous m'en répondrez.

BUCKINGHAM.

— Que dit Votre Altesse à ma juste requête ?

RICHARD.

— Je me souviens... Henri VI a prédit — que Richmond serait roi, — quand Richmond n'était qu'un maussade petit garçon... — Roi !... peut-être...

BUCKINGHAM.

Milord...

RICHARD.

— Comment se fait-il que le prophète n'ait pas pu me dire — en même temps, à moi qui étais là, que je le tuerais ?

BUCKINGHAM.

— Milord, votre promesse du comté...

RICHARD.

— Richmond ! La dernière fois que j'étais à Exeter, — le maire, par courtoisie, me montra le château — qu'il appela Rougemont. A ce nom, je tressaillis, — parce qu'un barde d'Irlande m'a dit un jour — que je ne vivrais pas longtemps après avoir vu Richmond.

BUCKINGHAM.

— Milord...

RICHARD.

Ah ! quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM.

Je prends la liberté — de rappeler à Votre Grâce ce qu'elle m'a promis.

RICHARD.

— Mais quelle heure est-il donc ?

BUCKINGHAM.

Le coup de dix va frapper.

RICHARD.

— Eh bien ! laisse-le frapper.

BUCKINGHAM.

Comment ! laisse-le frapper ?

RICHARD.

— Certainement ! Tu es là, comme un automate d'horloge, à retenir le coup — entre ta demande et ma méditation. — Je ne suis pas dans ma veine donnante aujourd'hui.

BUCKINGHAM.

— Eh bien ! alors dites-moi décidément si vous voulez, oui ou non (62).

RICHARD.

— Tu me troubles. Je ne suis pas dans ma veine.

Richard sort avec sa suite.

BUCKINGHAM.

— C'est ainsi? Il paie mes immenses services — de pareils mépris ? Est-ce que je l'ai fait roi pour cela ? — Oh! souvenons-nous d'Hastings, et partons — pour Brecknock, tandis que ma tête menacée est encore sur mes épaules.

Il sort.

SCÈNE XVII.

[Même lieu.]

Entre TYRREL.

TYRREL.

— L'acte tyrannique et sanglant est accompli. — Le forfait le plus grand, le plus lamentable massacre — dont cette terre ait été jamais coupable ! — Dighton et Forrest, que j'avais subornés — pour faire cette besogne d'impitoyable boucherie, — des scélérats incarnés, des chiens sangui-

naires! — attendris par une douce compassion, — fondaient en larmes, — comme deux enfants, au triste récit de leur mort : — « Oh! disait Dighton, ils étaient couchés ainsi, les » charmants petits! — Ainsi, ainsi, disait Forrest, les inno- » cents — s'enlaçaient l'un l'autre de leurs bras d'albâtre : — » leurs lèvres étaient quatre roses rouges sur la même tige, » — se baisant toutes, dans l'épanouissement de leur beauté. » — Un livre de prières était posé sur leur oreiller: — à » cette vue, dit Forrest, j'ai presque changé d'idée. — Oh! » mais le démon... » Ici le scélérat s'arrêtait, — quand Dighton a continué : « Nous avons étouffé — le chef-d'œuvre le » plus charmant — que, depuis la création, ait jamais formé » la nature. » — Puis tous deux sont partis, avec une telle conscience et de tels remords — qu'ils ne pouvaient plus parler ; et je les ai quittés — pour venir porter cette nouvelle au roi sanglant.

Entre RICHARD.

— Le voici qui vient. Salut, mon souverain seigneur !

RICHARD.

— Bon Tyrrel ! suis-je heureux dans ta nouvelle ?

TYRREL.

— Si l'exécution de la chose dont vous m'avez chargé — doit produire votre bonheur, soyez heureux — alors, car c'est chose faite.

RICHARD.

Mais, les as-tu vus morts?

TYRREL.

— Oui, Milord.

RICHARD.

Et enterrés, gentil Tyrrel ?

TYRREL.

— Le chapelain de la Tour les a enterrés : — mais où ? à dire vrai, je ne sais pas.

RICHARD.

— Viens me trouver, Tyrrel, aussitôt après souper, — et tu me diras les détails de leur mort. — En attendant, cherche ce que je peux faire de bon pour toi, — et tu hériteras de ton désir. — Au revoir.

TYRREL.

Je prends humblement congé de vous.

Il sort.

RICHARD.

— J'ai enfermé étroitement le fils de Clarence. — Sa fille, je l'ai mariée en bas lieu. — Les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, — et ma femme Anne a dit au monde bonsoir. — Maintenant, comme je sais que l'homme de Bretagne, Richmond, jette ses vues — sur la fille de mon frère, la jeune Élisabeth, — et, grâce à ce nœud, a l'arrogance de prétendre à la couronne, — je vais me présenter à elle, moi, en heureux vert-galant. —

Entre CATESBY.

CATESBY.

Milord !

RICHARD.

— As-tu des nouvelles, bonnes ou mauvaises, pour venir si brusquement ?

CATESBY.

— Mauvaises nouvelles, Milord : Morton a passé à Richmond ; — Buckingham, soutenu par les hardis Gallois, — — est en campagne, et ses forces s'augmentent sans cesse.

RICHARD.

— Ély, joint à Richmond, m'inquiète bien plus — que Buckingham et ses levées hâtives. — Allons ! j'ai appris que les commentaires de la crainte — sont les auxiliaires de plomb de l'inerte délai. — Le délai traîne avec lui l'impuissance et la limace misère. — Donc, que la foudroyante rapidité me prête son aile ! — Mercure de Jupiter, sois le héraut d'un roi ! — Allez ! rassemblez des hommes ! Mon con-

ail, c'est mon bouclier. — Il faut abréger, quand les traîtres ffrontent la campagne.

Ils sortent.

SCÈNE XVIII.

[Devant le palais.]

Entre la reine MARGUERITE.

MARGUERITE.

— Ainsi leur prospérité commence à mûrir, — et va tomber lans la bouche pourrie de la mort. — Je me suis mise aux guets de ce côté — pour épier l'écroulement de mes ennemis. — J'en ai déjà vu les sinistres prémisses, — et je vais partir pour la France avec l'espoir que la conclusion — sera aussi amère, aussi sombre, aussi tragique. — Éloigne-toi, misérable Marguerite. Quelqu'un vient...

Entrent la reine ÉLISABETH et la duchesse d'YORK. La reine MARGUERITE se retire à l'écart.

LA REINE ÉLISABETH.

— Ah ! mes pauvres princes ! Ah ! mes tendres babys ! — fleurs en bouton ! parfums naissants ! — Si vos douces âmes volent dans l'air, — et n'ont pas encore été fixées dans le jugement éternel, — planez autour de moi sur vos ailes aériennes — et écoutez les lamentations de votre mère !

LA REINE MARGUERITE, à part.

— Oui, planez autour d'elle. Dites-lui que c'est justice pour justice — si votre enfantine aurore a été plongée dans la vieille nuit.

LA DUCHESSE D'YORK.

— Tant de misères ont éraillé ma voix — que ma langue

épuisée de plaintes est immobile et muette. — Édouard Pla tagenet, pourquoi es-tu mort?

LA REINE MARGUERITE, à part.

— Plantagenet acquitte Plantagenet! — Édouard, po Édouard, paie la dette de mort!

LA REINE ÉLISABETH.

— As-tu pu, ô Dieu, te retirer de ces doux agneaux — les jeter aux entrailles du loup? — Dormais-tu donc qua une telle action a été commise?

LA REINE MARGUERITE, à part.

— Et quand le saint Henri, quand mon fils bien-ai moururent?

LA DUCHESSE D'YORK.

— Vie morte! vue aveugle! pauvre spectre d'une vivan — douleur mise en spectacle! honte du monde! propr du tombeau usurpée par la vie! — registre et abrégé jours de malheur! — repose ton être sans repos sur la te anglaise, terre des lois — devenue, contre toutes les l ivre de sang innocent!

Elle s'assied par terr

LA REINE ÉLISABETH.

— Ah! que ne peux-tu m'offrir une tombe aussi vite que tu m'accordes un triste siége? — J'enfouirais ici mes je ne les y reposerais pas! — Ah! qui donc, excepté no a sujet de pleurer?

Elle s'asseoit à côté de la duches

LA REINE MARGUERITE, s'avançant.

— Si la plus vieille douleur est la plus vénérable donnez donc à la mienne le bénéfice de l'âge, — et que chagrins se tordent à la place d'honneur!

Elle s'asseoit à côté d'ell

— Si le désespoir peut admettre une société, — com vos douleurs en calculant les miennes. — J'avais un Édou un Richard l'a tué! — J'avais un mari: un Richard l'a t

A la reine Élisabeth.

— Tu avais un Édouard : un Richard l'a tué. — Tu avais un Richard : un Richard l'a tué!

LA DUCHESSE D'YORK, à Marguerite.

— J'avais un Richard aussi, et c'est toi qui l'as tué ; — j'avais un Rutland aussi, et tu as aidé à le tuer!

LA REINE MARGUERITE, à la duchesse.

— Tu avais un Clarence aussi, et Richard l'a tué! — Du chenil de ta matrice s'est évadé — le limier d'enfer qui nous chasse tous à mort, — le dogue qui avait ses dents avant ses yeux, — pour déchirer les agneaux et sucer leur sang pur. — Ce destructeur hideux de l'œuvre de Dieu, — qui règne par les yeux rouges des créatures en larmes, — le grand tyran par excellence de la terre, — c'est ta matrice qui l'a lâché pour nous traquer jusqu'à nos tombes! — O Dieu juste, équitable et vrai dispensateur, — combien je te remercie de ce que ce chien carnassier — dévore ce qui est sorti du corps de sa mère, — et la jette à côté des autres sur le banc de la douleur!

LA DUCHESSE D'YORK.

— O femme de Henri! ne triomphe point de mes maux : — Dieu m'est témoin que j'ai pleuré sur les tiens!

LA REINE MARGUERITE.

— Laisse-moi dire. J'ai faim de la vengeance, — et je me rassasie de la contempler. — Ton Édouard est mort, celui qui avait tué mon Édouard : — ton autre Édouard est mort aussi en paiement de mon Édouard. — Le jeune York, lui, n'est que l'appoint, car les deux autres — n'équivalent pas à l'être parfait que j'ai perdu. — Ton Clarence est mort, lui qui avait poignardé mon Édouard ; — et, avec lui, les spectateurs de cette scène tragique, — l'adultère Hastings, Rivers, Vaughan, Grey, — tous étouffés avant le temps dans le tombeau sombre! — Richard vit encore, lui, le noir cour-

tier de l'enfer; — il n'est resté que comme son agent, pour acheter des âmes — et les envoyer là-bas. Mais la voici, la voici — qui approche, sa fin déplorable et non déplorée! — La terre s'entr'ouvre, l'enfer flamboie, les démons rugissent, les saints prient — pour qu'il soit vite emporté d'ici. — Déchire son billet de vie, je t'en conjure, Dieu bien-aimé, — que je puisse vivre encore pour dire: Le chien est mort!

LA REINE ÉLISABETH.

— Oh! tu m'avais prédit qu'un temps viendrait — où je souhaiterais ton aide pour maudire — cette monstrueuse araignée, cet affreux crapaud bossu!

LA REINE MARGUERITE.

— Alors je t'appelais la vaine effigie de ma fortune. — Que te disais-je encore? Pauvre ombre, reine en peinture, — tu es la représentation de ce que j'ai été, — l'affiche attrayante d'une horrible parade; — parvenue destinée au précipice, — mère pour rire de deux beaux enfants, — rêve de ce que tu crois être; — tu es la bannière trop voyante — qui sert de cible aux coups les plus dangereux; — tu es une dignité d'enseigne, un souffle, une bulle de savon; — tu es une reine de comédie, faite uniquement pour garnir la scène! — Eh bien! où est ton mari à présent? où sont tes frères? — où sont tes deux fils? Quelles jouissances te reste-t-il? — Qui donc te sollicite, et s'agenouille, et dit: Vive la reine? — Où sont les pairs prosternés qui te flattaient? — où sont les foules pressées qui te suivaient? — Rappelle-toi tout cela, et vois ce que tu es à présent!... — Tu étais heureuse épouse, tu es la plus désolée des veuves; — tu étais joyeuse mère, tu en déplores aujourd'hui même le nom; — tu étais suppliée, tu es suppliante; — tu étais reine, tu es une misérable couronnée d'ennuis! — tu me méprisais, maintenant je te méprise; — tu faisais peur à tous, maintenant tu as peur; — tu commandais à tous, maintenant tu n'es obéie de per-

sonne ! — Ainsi la roue de la justice a tourné, — et t'a laissée en proie au temps, — n'ayant plus que le souvenir de ce que tu étais — pour te torturer encore, étant ce que tu es ! — Tu as usurpé ma place : pourquoi — n'usurperais-tu pas aussi une juste part de mes douleurs ? — Ton cou superbe porte maintenant la moitié de mon joug ; — je le fais glisser ici de ma tête fatiguée, — et j'en rejette sur toi le fardeau tout entier. — Adieu, femme d'York ! adieu, reine de mauvaise chance ! — Les maux de l'Angleterre me feront sourire en France.

LA REINE ÉLISABETH.

— O toi, experte en malédictions, arrête un peu — et apprends-moi à maudire mes ennemis.

LA REINE MARGUERITE.

— Abstiens-toi de dormir la nuit, et jeûne le jour ; — compare ton bonheur mort à ton bonheur vivant, — représente-toi tes enfants plus beaux encore qu'ils n'étaient, — et celui qui les a tués plus hideux qu'il n'est : — exalter une perte, c'est en empirer l'auteur. — N'oublie rien de tout cela, et tu apprendras à maudire.

LA REINE ÉLISABETH.

— Ma parole est émoussée ; oh ! affile-la de la tienne !

LA REINE MARGUERITE.

— Tes malheurs la rendront aiguë et tranchante comme la mienne.

Elle sort.

LA DUCHESSE D'YORK.

— Faut-il donc tant de discours à la calamité ?

LA REINE ÉLISABETH.

— Creux avocats du client Malheur ! — héritiers aériens du bonheur intestat ! — pauvres orateurs essoufflés de la misère ! — laissez-les s'exhaler ! Quand ils ne serviraient — rien de plus, ils soulagent toujours le cœur !

LA DUCHESSE D'YORK.

— Si cela est, ne restons pas bouche close : viens avec moi, — et sous le souffle de nos paroles amères étouffons mon fils maudit — qui a étouffé tes deux fils bien-aimés.

Bruit de tambour.

— J'entends son tambour : soyons prodigues d'imprécations !

RICHARD et sa suite entrent au pas militaire. La duchesse d'York et la reine Élisabeth lui barrent le passage.

RICHARD.

— Qui ose m'interdire le passage ?

LA DUCHESSE D'YORK.

— Celle qui aurait pu, en t'étranglant dans ses entrailles maudites, — t'interdire tous les meurtres que tu as commis, misérable !

LA REINE ÉLISABETH.

— Tu caches sous cette couronne d'or un front — où, si le droit était le droit, devraient être écrits avec un fer rouge — l'assassinat du prince qui la possédait — et le meurtre horrible de mes pauvres fils et de mes frères ! — Dis-moi, scélérat, où sont mes enfants ?

LA DUCHESSE D'YORK.

— Crapaud ! crapaud ! où est ton frère Clarence ? — Et le petit Ned Plantagenet, son fils ?

LA REINE ÉLISABETH.

— Où est le gentil Rivers, et Vaughan, et Grey ?

LA DUCHESSE D'YORK.

— Où est le bon Hastings ?

RICHARD.

— Une fanfare, trompettes ! Battez l'alarme, tambours ! — Que les cieux n'entendent pas ces commères — insulter l'oint du Seigneur. Battez, vous dis-je.

Fanfare. Roulement de tambour.

– Soyez calmes et parlez-moi doucement; – sinon, je continue de noyer vos exclamations – dans cet éclatant bruit de guerre. –

LA DUCHESSE D'YORK.

Es-tu mon fils?

RICHARD.

– Oui, grâce à Dieu, à mon père et à vous-même.

LA DUCHESSE D'YORK.

– Eh bien! écoute patiemment mon impatience.

RICHARD.

– Madame, je tiens ce trait de votre caractère – de ne pouvoir supporter l'accent du reproche.

LA DUCHESSE D'YORK.

– Oh! laisse-moi parler!

RICHARD.

Soit! mais je n'écouterai pas.

LA DUCHESSE D'YORK.

– Je serai douce et gentille dans mes paroles.

RICHARD.

– Et brève, bonne mère, car je suis pressé.

LA DUCHESSE D'YORK.

– Es-tu si pressé? Moi, je t'ai attendu, – Dieu le sait, dans les tourments et dans l'agonie.

RICHARD.

– Et ne suis-je pas venu enfin pour vous soulager?

LA DUCHESSE D'YORK.

– Non, par la sainte croix, tu le sais bien, – tu es venu sur terre pour faire de la terre mon enfer. – Ta naissance a été pour moi un poids douloureux; – ton enfance a été hargneuse et maussade; – ton temps d'école, terrible, désespérant, extravagant, furieux; – ta première jeunesse, hardie, effrontée, aventureuse; – ton âge mûr, altier, subtil, fourbe et sanguinaire, – plus calme, mais plus dange-

reux encore, caressant dans la haine! — Peux-tu me citer une heure de soulagement — que j'aie jamais goûtée dans ta société?

RICHARD.

— Aucune, ma foi, si ce n'est l'heure de la faim qui appelait Votre Grâce — à déjeuner, loin de ma société. — Si ma vue vous est si pénible, — laissez-moi me remettre en marche pour ne plus vous offusquer, Madame! — Battez le tambour.

LA DUCHESSE D'YORK.

Je t'en prie, écoute-moi.

RICHARD.

— Vous parlez avec trop d'amertume.

LA DUCHESSE D'YORK.

Un mot seulement, — et je ne te reparlerai jamais.

RICHARD.

— Soit!

LA DUCHESSE D'YORK.

— Ou tu périras dans cette guerre, par un juste décret de Dieu, — avant d'en sortir vainqueur, — ou je mourrai moi-même de chagrin et de vieillesse: — dans aucun cas, je ne reverrai plus ton visage. — Donc, emporte avec toi ma plus accablante malédiction! — Qu'au jour de la bataille, elle te fatigue plus — que l'armure complète que tu portes! — Mes prières combattront pour le parti contraire; — et alors les petites âmes des enfants d'Édouard — chuchoteront à l'esprit de tes ennemis, — et leur promettront succès et victoire. — Homme de sang, ta fin sera sanglante: — l'infamie qui a servi ta vie accompagnera ta mort!

Elle sort.

LA REINE ÉLISABETH.

— J'ai bien plus de raisons qu'elle, mais bien moins de force pour te maudire; — je ne puis que dire amen!

Elle s'éloigne.

RICHARD.

— Arrêtez, Madame, j'ai un mot à vous dire.

LA REINE ÉLISABETH.

— Je n'ai plus pour toi de fils de sang royal — à assassiner. Quant à mes filles, Richard, — ce seront des nonnes en prières, et non des reines en pleurs. — Ainsi ne vise pas à frapper leurs vies.

RICHARD.

— Vous avez une fille appelée Élisabeth, — vertueuse et belle, une princesse gracieuse.

LA REINE ÉLISABETH.

— Doit-elle donc mourir pour cela ? Oh ! laisse-la vivre, — et je corromprai ses mœurs, je souillerai sa beauté ; — je me calomnierai moi-même, comme infidèle au lit d'Édouard, — et je jetterai sur elle le voile de l'infamie, — pourvu qu'elle puisse vivre hors de l'atteinte du meurtre sanglant ! — J'avouerai qu'elle n'est pas fille d'Édouard !

RICHARD.

— N'outragez pas sa naissance : elle est de sang royal.

LA REINE ÉLISABETH.

— Pour sauver sa vie, je dirai qu'elle n'en est pas.

RICHARD.

— Sa naissance est la plus sûre garantie de sa vie.

LA REINE ÉLISABETH.

— Ses frères sont morts de cette garantie-là.

RICHARD.

— Ah ! c'est qu'à leur naissance les bonnes étoiles étaient opposées.

LA REINE ÉLISABETH.

— Non, c'est qu'à leur vie de mauvais parents étaient contraires.

RICHARD.

— L'arrêt de la destinée est inévitable.

LA REINE ÉLISABETH.

— Surtout quand un ennemi du ciel hâte cet arrêt. — Mes enfants étaient destinés à une mort meilleure, — si tu avais reçu du ciel la grâce d'une meilleure vie.

RICHARD.

— Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux.

LA REINE ÉLISABETH.

— Tes neveux ! c'est bien leur oncle qui leur a tout volé, — bonheur, couronne, famille, liberté et vie ! — Quel que soit le bras qui a percé leurs tendres cœurs, — c'est ta tête qui indirectement l'a dirigé. — Sans doute le couteau meurtrier eût été émoussé et obtus, — s'il n'avait été repassé sur ton cœur de pierre — pour jouer dans les entrailles de mes agneaux. — Ah ! si l'habitude de la douleur n'apprivoisait la plus sauvage douleur, — ma langue ne cesserait de te jeter aux oreilles le nom de mes enfants — que quand mes ongles seraient ancrés dans tes yeux, — et quand moi-même, touchant à ce port fatal de la mort, — pauvre barque, privée de voiles et d'agrès, — je me serais brisée toute sur ta poitrine de roc (63) !

RICHARD.

— Madame, puissé-je être aussi heureux dans mon entreprise — et dans les périlleux hasards de la guerre — que je suis sincère en vous promettant, à vous et aux vôtres — plus de bien que je ne vous ai fait de mal !

LA REINE ÉLISABETH.

— Quel bien la face des cieux couvre-t-elle, — qui, découvert, serait un bien pour moi ?

RICHARD.

— L'élévation de vos enfants, noble dame.

LA REINE ÉLISABETH.

— A l'échafaud, pour y laisser leur tête ?

RICHARD.

— Non, au faîte des honneurs et de la fortune, — pour

r être le type impérial et suprême de toutes les gloires de a terre !

LA REINE ÉLISABETH.

— Flatte ma douleur de ce récit. — Dis-moi quelle pompe, juelles dignités, quels honneurs — tu peux abdiquer en fareur d'un de mes enfants ?

RICHARD.

— Tout ce que je possède, oui, jusqu'à moi-même, — je reux tout donner à un de tes enfants. — C'est dans ce Léthé les colères de ton âme — que tu noieras le triste souvenir des maux — que tu m'accuses de t'avoir causés.

LA REINE ÉLISABETH.

— Dis vite, de peur que cet accès de générosité — ne cesse avant que tu aies parlé.

RICHARD.

— Sache-le donc : aussi vrai que tu as une âme, j'aime ta fille !

LA REINE ÉLISABETH.

— La mère de ma fille croit cela de toute son âme.

RICHARD.

— Et que croyez-vous ?

LA REINE ÉLISABETH.

— Que tu aimes ma fille aussi vrai que tu as une âme ; — comme, aussi vrai que tu as une âme, tu as aimé ses frères ! — Ah ! mon cœur t'est bien reconnaissant de cet amour-là !

RICHARD.

— Ne soyez pas si prompte à mal interpréter ma pensée. — J'aime votre fille de toute mon âme, — et je désire la faire reine d'Angleterre.

LA REINE ÉLISABETH.

— Comment ? Qui veux-tu lui donner pour roi ?

RICHARD.

— Eh bien, celui qui la fera reine. Quel autre pourrait-ce être?

LA REINE ÉLISABETH.

— Toi!

RICHARD.

Moi-même : qu'en pensez-vous, Madame?

LA REINE ÉLISABETH.

— Comment pourrais-tu donc lui faire la cour?

RICHARD.

C'est ce que je voudrais apprendre de vous, — qui connaissez mieux que personne son humeur.

LA REINE ÉLISABETH.

— Tu voudrais l'apprendre de moi?

RICHARD.

Madame, de tout mon cœur.

LA REINE ÉLISABETH.

— Envoie-lui, par l'homme qui a tué ses frères, — deux cœurs sanglants où seront gravés — ces noms, *Édouard* et *York* : sur quoi, peut-être, elle pleurera. — Alors présente-lui un mouchoir pareil à celui que Marguerite — offrit à ton père, plongé dans le sang de Rutland : — dis-lui que celui-là a essuyé la séve vermeille du corps de son doux frère, — et engage-la à s'en servir pour sécher les larmes de ses yeux. — Si ces séductions ne la décident pas à t'aimer, — envoie-lui dans une lettre le récit de tes nobles actions : — dis-lui que tu as fait disparaître son oncle Clarence, — son oncle Rivers; oui, et que, par intérêt pour elle, — tu as expédié sa bonne tante Anne.

RICHARD.

— Vous vous moquez de moi, Madame, ce n'est pas — là le moyen de gagner votre fille.

LA REINE ÉLISABETH.

Il n'en est point d'autre, – à moins que tu ne puisses prendre quelque autre forme, – et cesser d'être le Richard qui a fait tout cela.

RICHARD.

– Si je lui disais que j'ai fait tout cela pour l'amour d'elle?

LA REINE ÉLISABETH.

– Alors, ma foi! elle ne pourrait manquer de te haïr – pour avoir acheté son amour au prix de si sanglantes dépouilles.

RICHARD.

– Écoutez. Ce qui est fait ne peut plus se réparer. – Les hommes commettent parfois par irréflexion – des actes dont quelques heures suffisent à les faire repentir. – Si j'ai pris la royauté à vos fils, – je veux, en réparation, la donner à votre fille. – Si j'ai tué la race issue de vos entrailles, – je veux, pour ranimer votre postérité, – engendrer de votre fille une famille de votre sang. – Le nom de grand'mère n'est guère moindre en amour – que le titre passionné de mère. – Ce seront toujours vos enfants, à un degré au-dessous. – Ils seront de votre humeur, de votre sang même; – nés des mêmes douleurs, sauf une nuit de gémissements – endurée par celle pour qui vous avez souffert la pareille. – Vos enfants ont été le tourment de votre jeunesse; – les miens seront la consolation de vos vieux jours. – Qu'avez-vous perdu? un fils qui était roi. – Eh bien! cette perte fait votre fille reine. – Je ne puis vous donner tous les dédommagements que je voudrais: – acceptez donc ce que je peux vous offrir. – Dorset, votre fils, dans l'effroi de son âme, – porte ses pas mécontents sur un sol étranger: – cette heureuse alliance va le rappeler vite, – pour être promu à de grandes dignités. – Le roi, qui appellera votre charmante fille, ma femme, – appellera familièrement votre Dorset: mon frère! – Vous serez encore la mère

d'un roi, — et toutes les ruines des temps de détresse — seront vite réparées, avec les ressources d'un bonheur doublé. — Ah! nous avons devant nous bien des belles journées. — Les larmes que vous avez versées — vous reviendront transformées en perles d'Orient: — elles vous seront remboursées avec les intérêts — d'un bonheur décuple. — Va donc trouver ta fille, ma mère, va! — Enhardis de ton expérience sa timide jeunesse; — prépare ses oreilles à entendre des propos d'amoureux; — allume dans son tendre cœur l'aspiration — à la souveraineté d'or; révèle à la princesse — les douces heures silencieuses d'un mariage heureux; — et, quand mon bras aura châtié — ce petit rebelle, l'entêté Buckingham, — j'arriverai couronné de guirlandes triomphales, — et je conduirai ta fille au lit du conquérant; — je lui transmettrai mes conquêtes, — et, seule victorieuse, elle sera le César de César!

LA REINE ÉLISABETH.

— Que ferai-je bien de lui dire? Que le frère de son père — voudrait être son mari? Lui dirai-je que c'est son oncle, — ou que c'est le meurtrier de ses frères et de ses oncles? — Sous quel titre te vanterai-je, — que Dieu, la loi, mon honneur et sa tendresse — puissent rendre agréable à ses jeunes années (64)?

RICHARD.

— Montre-lui le bonheur de l'Angleterre dans cette alliance.

LA REINE ÉLISABETH.

— Bonheur acquis par elle au prix d'éternels troubles!

RICHARD.

— Dis-lui que le roi, qui peut commander, la supplie...

LA REINE ÉLISABETH.

— De consentir à ce que le Roi des rois défend.

RICHARD.

— Dis-lui qu'elle sera une haute et puissante reine.

LA REINE ÉLISABETH.

— Pour en déplorer le titre, comme sa mère.

RICHARD.

— Dis-lui que je l'aimerai toujours.

LA REINE ÉLISABETH.

— Mais combien de temps durera ce toujours?

RICHARD.

— Jusqu'à la fin de son heureuse vie, et de plus en plus tendre!

LA REINE ÉLISABETH.

— Mais combien de temps sa tendre vie sera-t-elle heureuse?

RICHARD.

— Autant que le ciel et la nature la prolongeront.

LA REINE ÉLISABETH.

— Autant qu'il plaira à l'enfer et à Richard.

RICHARD.

— Dis-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

LA REINE ÉLISABETH.

— Mais elle, votre sujette, abhorre une telle souveraineté.

RICHARD.

— Appuie-moi auprès d'elle de ton éloquence.

LA REINE ÉLISABETH.

— Une honnête proposition n'a besoin que d'être simplement dite.

RICHARD.

— Dis-lui donc en termes simples mon amoureuse proposition.

LA REINE ÉLISABETH.

— Dire simplement ce qui n'est pas honnête, c'est impudent.

RICHARD.

— Vos raisons sont par trop superficielles et par trop vives.

LA REINE ÉLISABETH.

— Oh! non! mes raisons ne sont que trop profondes et trop funèbres. — Il n'est que trop profond et trop funèbre le tombeau de mes pauvres enfants!

RICHARD.

— Ne touchez pas cette corde, Madame. Cela est passé!

LA REINE ÉLISABETH.

— Je la toucherai, jusqu'à ce que la corde du cœur éclate.

RICHARD.

— Eh bien! par mon saint George, par ma Jarretière, par ma couronne...

LA REINE ÉLISABETH.

— Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

RICHARD.

— Je jure...

LA REINE ÉLISABETH.

Par rien ; car ceci n'est pas un serment. — Ton saint George profané a perdu sa dignité sacrée ; — ta Jarretière souillée a laissé en gage sa chevaleresque vertu ; — ta couronne usurpée a souillé sa gloire royale. — Si tu veux faire un serment qu'on puisse croire, — jure donc par quelque chose que tu n'aies pas outragé.

RICHARD.

— Eh bien! par le monde...

LA REINE ÉLISABETH.

Il est plein de tes forfaits hideux!

RICHARD.

— Par la mort de mon père...

LA REINE ÉLISABETH.

Ta vie l'a déshonorée !

RICHARD.

— Alors, par moi-même...

LA REINE ÉLISABETH.

Tu t'es toi-même avili !

RICHARD.

— Eh bien alors, par Dieu...

LA REINE ÉLISABETH.

C'est Dieu que tu as le plus outragé. — Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, — l'union qu'avait formée le roi ton frère — n'aurait pas été rompue ni mon frère égorgé. — Si tu avais craint de rompre un serment fait en son nom, — l'impérial métal qui entoure maintenant ta tête — aurait orné les jeunes tempes de mon enfant; — et ils seraient ici vivants, ces deux tendres princes — qui maintenant, camarades de lit de la poussière, — sont devenus la proie des vers, par ta foi violée ! — Par quoi peux-tu jurer à présent ?

RICHARD.

Par l'avenir.

LA REINE ÉLISABETH.

— Tu l'as outragé dans le passé. — J'ai moi-même à verser bien des larmes — avant de laver le temps futur de tes outrages passés. — Les enfants dont tu as tué les parents — vivent pour déplorer dans leur vieillesse leur jeunesse abandonnée : — les parents dont tu as massacré les enfants — vivent pour déplorer avec leur vieillesse leur antique souche desséchée. — Ne jure pas par l'avenir : car tu en as — abusé, avant de l'user, par un passé mal usé.

RICHARD.

— S'il n'est pas vrai que je veuille réussir par le repentir, — puissé-je échouer dans ma périlleuse lutte — contre l'en-

nemi en armes ! puissé-je me confondre moi-même ! – Que le ciel et la fortune me barrent les heures fortunées ! – Jour, refuse-moi ta lumière ; et toi, nuit, ton repos ! – Que toutes les planètes de la bonne chance soient opposées – à mes projets, si ce n'est pas avec l'amour le plus pur, – avec une immaculée dévotion, avec les plus saintes pensées, – que je m'adresse à ta belle et royale fille ! – C'est d'elle que dépend mon bonheur et le tien. – Sans elle, je prévois pour moi-même et pour toi,. – pour elle, pour le pays, et pour bien des âmes chrétiennes, – la mort, la désolation, la ruine, la chute. – Ceci ne peut être évité que par cela : – ceci ne sera évité que par cela. – Ainsi, chère mère (c'est ainsi que je dois vous appeler), – faites-vous auprès d'elle l'avocat de mon amour : – plaidez ce que je serai, non ce que j'ai été ; – non ce que je mérite, mais ce que je mériterai. – Insistez sur la nécessité et sur la raison d'État, – et ne faites pas l'entêtée contre de grands desseins.

LA REINE ÉLISABETH.

– Serai-je donc ainsi tentée du démon ?

RICHARD.

– Oui, si c'est pour le bien que le démon te tente.

LA REINE ÉLISABETH.

– Oublierai-je moi-même d'être moi-même ?

RICHARD.

– Oui, si le souvenir de vous-même vous nuit à vous-même.

LA REINE ÉLISABETH.

– Mais tu as tué mes enfants !

RICHARD.

– Mais je les ensevelis dans le sein de votre fille : – et dans ce nid parfumé, ils vont renaître – de leurs cendres pour votre consolation.

LA REINE ÉLISABETH:

— Vais-je donc gagner ma fille à tes désirs?

RICHARD.

— Et devenir par cette action une heureuse mère.

LA REINE ÉLISABETH.

— J'y vais!... Écris-moi bientôt, — et tu apprendras le moi ses intentions.

RICHARD.

— Porte-lui le baiser de mon sincère amour, et adieu!

Il l'embrasse. La reine Élisabeth sort (65).

— Folle qui fléchit! femme futile et changeante!

Entre RATCLIFF, suivi de CATESBY.

— Eh bien! quelles nouvelles?

RATCLIFF.

— Très-puissant souverain, sur la côte occidentale — navigue une formidable flotte. Vers le rivage — se pressent une foule d'amis douteux et peu dévoués, — désarmés et irrésolus à la repousser. — On croit que Richmond en est l'amiral : — elle est mouillée là, n'attendant que l'aide — de Buckingham pour protéger le débarquement.

RICHARD.

— Que quelque ami au pied léger coure au duc de Norfolk! — Toi-même, Ratcliff! ou Catesby!... Eh bien! où est-il!

CATESBY.

— Ici, mon bon seigneur.

RICHARD.

Catesby, vole auprès du duc.

CATESBY.

— Oui, Milord, avec toute la vitesse possible.

RICHARD.

— Ratcliff ici ! Cours à Salisbury ! — Quand tu seras arrivé là...

A Catesby.

Imbécile ! misérable étourdi ! — pourquoi restes-tu là, et ne vas-tu pas trouver le duc ?

CATESBY.

— Expliquez-moi d'abord, puissant suzerain, ce que Votre Altesse désire — que je lui communique.

RICHARD.

— Oh! c'est juste, bon Catesby... Dis-lui de lever immédiatement — les forces les plus imposantes qu'il puisse réunir, — et de venir me rejoindre sur-le-champ à Salisbury. —

CATESBY.

Je pars.

Il sort.

RATCLIFF.

— Excusez-moi : que dois-je faire à Salisbury ?

RICHARD.

— Quoi ! qu'y voudrais-tu faire avant que j'y sois ?

RATCLIFF.

— Votre Altesse m'avait dit d'y courir en avant.

RICHARD.

— J'ai changé d'idée...

Entre STANLEY.

Stanley, quelles nouvelles avez-vous ?

STANLEY.

— Pas assez bonnes, mon suzerain, pour que le récit vous en plaise, — ni assez mauvaises pour qu'il soit malséant de les dire.

RICHARD.

— Oui-dà ! une charade ! ni bonnes ni mauvaises. — Pour-
oi courir par tant de détours, — quand tu pourrais
t droit en venir au fait ? — Encore une fois, quelles nou-
les ?

STANLEY.

Richmond est sur les mers.

RICHARD.

— Qu'il y sombre, et que les mers soient sur lui ! — Que
t-il là, ce renégat au foie livide ?

STANLEY.

— Je ne sais pas, puissant souverain, mais je devine.

RICHARD.

— Eh bien ! que devinez-vous ?

STANLEY.

— Qu'excité par Dorset, par Buckingham et par Morton,
— il fait voile pour l'Angleterre, afin d'y réclamer la cou-
nne.

RICHARD.

— Le trône est-il vacant ? l'épée est-elle sans bras ? — Le
est-il mort ? l'empire sans possesseur ? — Existe-t-il un
itier d'York autre que nous ? — Et qui peut être roi d'An-
terre si ce n'est l'héritier du grand York ? — Alors, dis-
i, que fait-il sur les mers ?

STANLEY.

— Si ce n'est pas cela qu'il veut, mon suzerain, je ne de-
e pas.

RICHARD.

— Si ce n'est pas pour être ton suzerain, — tu ne peux
iner pourquoi vient ce Gallois ? — Tu veux te révolter et
ser à lui, j'en ai peur.

STANLEY.

— Non, puissant suzerain : ne vous défiez pas de moi.

RICHARD.

— Eh bien! où sont tes forces pour le repousser? — Où sont tes tenants et tes gens? — Est-ce qu'ils ne sont pas sur la côte occidentale, — à couvrir le débarquement des rebelles?

STANLEY.

— Non, mon bon seigneur, mes meilleurs amis sont dans le nord.

RICHARD.

— De froids amis pour moi. Que font-ils dans le nord — quand ils devraient servir leur souverain dans l'ouest?

STANLEY.

— Ils n'ont pas reçu d'ordre, puissant roi. — Que Votre Majesté daigne m'y autoriser, — et je rassemblerai mes amis, et je rejoindrai Votre Grâce, — au lieu et au moment qui plairont à Votre Majesté.

RICHARD.

— Oui, oui, tu voudrais être parti pour te réunir à Richmond. — Je ne me fie pas à vous, Monsieur.

STANLEY.

Très-puissant souverain, — vous n'avez pas de raison de tenir mon amitié pour douteuse : — je n'ai jamais été, je ne serai jamais un traître.

RICHARD.

— Soit ! allez rassembler vos hommes : mais laissez avec moi — votre fils George Stanley (66), vous entendez! Veillez à ce que le cœur ne vous manque pas; — sinon, sa tête est mal assurée.

STANLEY.

— Agissez avec lui selon ma loyauté envers vous.

Stanley sort.

Un COURRIER entre.

LE COURRIER.

— Mon gracieux souverain, dans le Devonshire, — ce sont des amis qui m'en ont averti, — sir Édouard Courtenay et son frère aîné, — l'évêque d'Exeter, ce prélat hautain, — sont en armes avec de nombreux confédérés.

Un SECOND COURRIER entre.

LE SECOND COURRIER.

— Dans le Kent, mon suzerain, les Guildford sont en armes : — d'heure en heure de nouveaux partisans — se joignent aux rebelles, et leurs forces grandissent.

Entre un TROISIÈME COURRIER.

LE TROISIÈME COURRIER.

— Milord, l'armée du grand Buckingham...

RICHARD.

— Au diable les hiboux ! rien que des chants de mort ! — Tiens, toi, prends ça, jusqu'à ce que tu apportes de meilleures nouvelles !

Il le frappe.

LE TROISIÈME COURRIER.

— La nouvelle que j'ai à dire à Votre Majesté, — c'est que l'armée de Buckingham a été dispersée et mise en déroute — par des inondations et des averses soudaines : — seul, il est lui-même errant, — on ne sait où.

RICHARD, lui jetant sa bourse.

Oh ! j'implore ton pardon ! — Voici ma bourse pour guérir le coup que je t'ai donné. — Quelque ami bien avisé a-t-il proclamé — une récompense pour celui qui m'amènera le traître?

LE TROISIÈME COURRIER.

— La proclamation a été faite, mon suzerain.

Entre un QUATRIÈME COURRIER.

LE QUATRIÈME COURRIER.

— Sir Thomas Lovel et lord Dorset, le marquis, — sont, dit-on, en armes dans le Yorkshire, mon suzerain. — Mais j'apporte à Votre Altesse une bonne consolation : — la flotte de Bretagne est dispersée par la tempête; — Richmond a envoyé une barque à la côte — du Dorsetshire, pour demander aux riverains — s'ils étaient de son parti, oui ou non. — Ils ont répondu qu'ils venaient de la part de Buckingham — pour le soutenir. Mais, lui, se méfiant d'eux, — a hissé ses voiles, et a repris sa course pour la Bretagne.

RICHARD.

— Marchons, marchons, puisque nous sommes en armes, — sinon pour nous battre avec des ennemis étrangers, — du moins pour écraser les rebelles de l'intérieur.

Entre CATESBY.

CATESBY.

— Mon suzerain, le duc de Buckingham est pris, — voilà la meilleure nouvelle. Le comte de Richmond — est débarqué à Milford avec des forces imposantes : — cette nouvelle-là est plus froide, mais il fallait la dire.

RICHARD.

— Allons ! à Salisbury ! Tandis que nous raisonnons ici, — une bataille royale pourrait être gagnée et perdue. — Que quelqu'un se charge d'amener Buckingham — à Salisbury, et que les autres marchent avec moi !

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

[Un appartement chez lord Stanley.]

Entrent STANLEY et sir CHRISTOPHE URSWICK.

STANLEY.

r Christophe, dites ceci de ma part à Richmond, — n fils est enfermé dans la souille de ce sanglier san-; — que, si je me révolte, la tête du jeune George s, — et que c'est la crainte de cela qui empêche mon nmédiat. — Mais, dites-moi, où est le princier Rich-aintenant?

CHRISTOPHE.

Pembroke ou à Harford-West, dans le pays de

STANLEY.

uels hommes de marque se sont joints à lui?

CHRISTOPHE.

r Walter Herbert, un soldat renommé, — sir Gilbert sir William Stanley, — Oxford, le redouté Pem-sir James Blunt, — Riceap Thomas et ses vaillantes , — et bien d'autres de grande réputation et de mérite. — C'est vers Londres qu'ils dirigent leur , — si on ne leur livre pas bataille en route.

STANLEY.

a donc vite trouver ton maître; recommande-moi à dis-lui que la reine a consenti de grand cœur — à ce ouse Élisabeth sa fille. — Les lettres que voici l'ins-t de mes intentions. — Adieu.

Il remet des papiers à sir Christophe.

Ils sortent.

SCÈNE XX.

[Une place publique.]

Le SHÉRIF et ses gardes entrent conduisant BUCKINGHAM à l'exécution.

BUCKINGHAM.

— Le roi Richard ne veut pas me permettre de lui parler?

LE SHÉRIF.

— Non, mon bon lord ; ainsi résignez-vous.

BUCKINGHAM.

— Hastings! et vous, enfants d'Édouard! Rivers! Grey! — saint roi Henri, et toi, Édouard, son noble fils ! — Vaughan! vous tous qui êtes tombés — dans le guet-apens d'une noire injustice ! — si vos âmes plaintives et mécontentes — contemplent l'heure présente à travers les nuages, — oh! vengez-vous en narguant ma destruction ! — C'est aujourd'hui le jour des Morts, n'est-ce pas, camarades ? —

LE SHÉRIF.

Oui, Milord.

BUCKINGHAM.

— Eh bien ! le jour des Morts est pour mon corps le jour du jugement. — Ce jour-là, j'ai souhaité, au temps du roi Édouard, — qu'il me fût fatal, si jamais je devenais — traître à ses enfants ou aux parents de sa femme. — C'est ce jour-là que j'ai souhaité de succomber — par la mauvaise foi de l'homme en qui j'aurais le plus de confiance. — Ce jour, ce jour des Morts est, pour l'effroi de mon âme, — le terme assigné à mes forfaits. — Ce Dieu qui voit tout, et dont je me jouais, — a fait retomber sur ma tête ma feinte prière, — et m'a donné tout de bon ce que je demandais pour rire. — Ainsi, il force l'épée du méchant — à tourner sa pointe contre

le sein de son maître. — Ainsi la malédiction de Marguerite me tombe de tout son poids sur le cou : — « Quand il brisera ton cœur de douleur, me disait-elle, — souviens-toi que Marguerite était prophétesse. » — Allons, Messieurs, conduisez-moi à l'échafaud de honte. — Le mal recueille le mal, et l'infamie paie l'infamie.

Le shérif et ses gardes emmènent Buckingham.

SCÈNE XXI.

[Une plaine près de Tamworth.]

Entrent, au son du tambour, enseignes déployées, RICHMOND, OXFORD, sir JAMES BLUNT, sir WALTER HERBERT, et d'autres, avec des troupes en marche.

RICHMOND, tenant un papier à la main.

— Compagnons d'armes, mes bien chers amis, — écrasés sous le joug de la tyrannie, — nous voici enfin parvenus sans obstacle — au cœur du pays. — Nous recevons ici de notre père Stanley — quelques lignes de confiance et d'encouragement. — Le misérable sanguinaire, le sanglier envahisseur — qui a ravagé vos récoltes d'été et vos vignes fructueuses, — qui s'abreuve de votre sang fumant comme d'eau de vaisselle, et qui fait son auge — de vos entrailles ouvertes, ce sale pourceau — est maintenant vautré au centre de cette île, — près de la ville de Leicester, à ce qu'on nous dit. — De Tamworth jusque-là, il n'y a qu'un jour de marche. — Au nom de Dieu, en avant, courageux amis ! — Recueillons la moisson d'une paix éternelle — par ce dernier recours au glaive sanglant de la guerre.

OXFORD.

— La conscience de chacun de nous vaut mille épées — pour combattre contre ce sanglant homicide.

HERBERT.

— Je ne doute pas que tous ses amis ne passent à nous.

BLUNT.

— Tous les amis qu'il a sont ses amis par peur : — ils lui échapperont dans son plus pressant besoin.

RICHMOND.

— Tout en notre faveur ! Ainsi, au nom de Dieu, en marche ! — Le juste espoir est prompt, et vole avec les ailes de l'hirondelle. — Les rois, il les fait dieux, et les plus humbles, rois !

Tous sortent.

SCÈNE XXII.

[La plaine de Bosworth.]

Entrent, au milieu des troupes, RICHARD, le duc de NORFOLK, le comte de SURREY et d'autres.

RICHARD.

— Qu'on place notre tente ici même, dans le champ de Bosworth. — Milord Surrey, pourquoi avez-vous l'air si triste ?

SURREY.

— Mon cœur est dix fois plus allègre que ma mine.

RICHARD.

— Milord de Norfolk !

NORFOLK.

Me voici, très-gracieux suzerain.

RICHARD.

— Norfolk, il va y avoir des coups, pas vrai ?

NORFOLK.

— Il nous faudra en donner et en recevoir, mon bien-aimé lord.

RICHARD.

›n dresse ma tente !

Des soldats viennent dresser la tente du roi.

:herai ici cette nuit; — mais demain, où?... importe! — Qui a reconnu le nombre des traîtres?

NORFOLK.

›nt six ou sept mille au plus.

RICHARD.

:? nos bataillons comptent trois fois ce nombre. — e nom du roi est une forteresse — qui manque au emi. — Qu'on dresse la tente! Venez, nobles ımes; — allons étudier les avantages du terrain. — ›elle quelques hommes d'expérience sûre : — ne ; aucune stratégie, agissons sans délai. — Car de-ord, ce sera une journée laborieuse.

Ils sortent.

l'autre côté du champ de bataille, RICHMOND, sir WILLIAM , OXFORD et d'autres seigneurs. Des soldats dressent la tente ıond.

RICHMOND.

oleil fatigué s'est couché dans l'or, — et la trace de son char de flamme — nous donne pour demain se d'un jour splendide. — Sir William Brandon, erez mon étendard. — Qu'on me donne de l'en-papier dans ma tente: — je veux dresser notre plan e, — fixer à chaque chef son poste spécial — et notre petite force dans ses justes proportions. — Oxford, vous, sir William Brandon, — et vous, sir erbert, restez avec moi. — Le comte de Pembroke on régiment. — Bon capitaine Blunt, portez mon u comte, — et priez-le de venir me voir dans ma vers deux heures du matin... — Ah! une chose

encore, bon capitaine : — où est le quartier de lord Stanley, savez-vous ?

BLUNT.

— A moins que je ne me sois trompé sur ses couleurs, — et je suis bien sûr que non, — son régiment est à un demi-mille au moins — au sud de la puissante armée du roi.

RICHMOND.

— Si c'est possible sans péril, — cher Blunt, trouvez moyen de lui parler, — et remettez-lui de ma part cette note des plus importantes.

Il remet un papier à Blunt.

BLUNT.

— Sur ma vie, je tenterai la chose, Milord : — et, sur ce, que Dieu vous accorde cette nuit un sommeil tranquille !

RICHMOND.

— Bon soir, bon capitaine Blunt. Venez, Messieurs, — allons tenir conseil sur l'affaire de demain ; — dans ma tente : l'air est âpre et froid.

Tous se retirent dans la tente de Richmond.

RICHARD entre dans sa tente avec NORFOLK, RATCLIFF et CATESBY.

RICHARD.

— Quelle heure est-il?

CATESBY.

Il est temps de souper, Milord : — il est neuf heures.

RICHARD.

Je ne souperai pas ce soir. — Donnez-moi de l'encre et du papier. — Eh bien ! a-t-on rendu ma visière plus aisée ? — Et toute mon armure est-elle déposée dans ma tente ?

CATESBY.

— Oui, mon suzerain : tout est prêt.

RICHARD.

— Bon Norfolk, rends-toi vite à ton poste, — fais bonne garde, choisis des sentinelles sûres. —

NORFOLK.

J'y vais, Milord.

RICHARD.

— Lève-toi demain avec l'alouette, gentil Norfolk. —

NORFOLK.

Je vous le garantis, Milord.

Il sort.

RICHARD.

Ratcliff!

RATCLIFF.

— Milord?

RICHARD.

Envoie un poursuivant d'armes — au régiment de Stanley; fais-lui dire d'amener ses forces — avant le soleil levant, de peur que son fils George ne tombe — dans le gouffre aveugle de l'éternelle nuit. — Remplis-moi un bol de vin... Apporte-moi une veilleuse.

A Catesby.

— Tu selleras Surrey, mon cheval blanc, pour la bataille de demain. — Veille à ce que mes lances soient solides, et pas trop lourdes. — Ratcliff!

RATCLIFF.

Milord?

RICHARD.

— As-tu vu le mélancolique lord Northumberland?

RATCLIFF.

— Vers l'heure où le coq se couche, — je l'ai vu, ainsi que Thomas, comte de Surrey, — traverser l'armée de troupe en troupe et animer les soldats.

RICHARD.

— Je suis satisfait... Donne-moi un bol de vin. — Je n'ai pas cette allégresse de cœur, — cet entrain d'esprit

que j'avais d'habitude. – Bon, mets ça là... M'as-tu préparé de l'encre et du papier?

RATCLIFF.

– Oui, Milord.

RICHARD.

Dis à ma garde de bien veiller, laisse-moi. – Vers le milieu de la nuit, viens à ma tente : – tu m'aideras à m'armer... Laisse-moi, te dis-je.

Richard se retire au fond de sa tente. Ratcliff et Catesby sortent.

La tente de Richmond s'ouvre, et on l'aperçoit au milieu de ses officiers.

Entre STANLEY.

STANLEY.

– Que la fortune et la victoire reposent sur ton casque!

RICHMOND.

– Que la sombre nuit apporte tous ses soulagements – à ta personne, noble beau-père! – Dis-moi, comment va notre mère bien-aimée?

STANLEY.

– Moi, son représentant, je te bénis en son nom : – elle prie continuellement pour le bonheur de Richmond : – voilà ma réponse... Les heures silencieuses s'écoulent, – et l'écaille des ténèbres se rompt vers l'orient. – Abrégeons, le moment l'exige : – prépare-toi à la bataille pour le point du jour, – et confie ta fortune à l'arbitrage – des coups sanglants et de la guerre au regard meurtrier. – Pour moi, autant que je le pourrai, car je ne puis tout ce que je veux, – je saisirai toutes les occasions de gagner du temps – et de te venir en aide dans ce choc douteux des armes. – Mais je ne puis pas me jeter trop vite de ton côté, – de peur qu'à mon premier mouvement, ton frère, le tendre George, – ne soit exécuté à la vue de son père. – Au revoir! La hâte et le danger du moment – coupent court aux

otestations cérémonieuses de l'affection, — à cet ample hange de douces paroles — que des amis si longtemps parés voudraient tant prolonger. — Que Dieu nous donne loisir d'observer ces rites de l'affection ! — Adieu encore ne fois... Sois vaillant et réussis !

RICHMOND, montrant Stanley aux officiers qui l'entourent.

— Mes bons lords, conduisez-le à son régiment. — Je is essayer de prendre un peu de repos sur les pensées qui e troublent, — de peur qu'un sommeil de plomb ne pèse ur moi demain, — quand il me faudra monter sur les ailes e la victoire. — Encore une fois, bonne nuit, chers lords t messieurs.

Les lords sortent avec Stanley.

— O toi dont je me regarde comme le capitaine, — jette r mes soldats un regard gracieux, — et mets-leur aux ains les masses d'armes de ta colère — pour écraser dans ur lourde chute — les cimiers usurpateurs de nos adversires ! — Fais-nous les ministres de tes châtiments, — que ous puissions te glorifier dans ta victoire ! — C'est à toi ue je confie mon âme inquiète, — avant de laisser tomber s rideaux de mes yeux. — Endormi ou éveillé, oh ! déads-moi toujours !

Il s'endort.

spectre du prince Édouard, fils de Henri VI, se dresse entre les deux tentes.

LE SPECTRE DU PRINCE ÉDOUARD, à Richard.

— Que demain je pèse sur ton âme ! — Souviens-toi que m'as poignardé, dans le printemps de ma jeunesse, — à wksbury : désespère donc et meurs !

A Richmond.

— Sois confiant, Richmond : car les âmes outragées — s princes massacrés combattent en ta faveur ; — l'enfant u roi Henri, Richmond, t'encourage.

Le spectre de Henri VI se dresse.

LE SPECTRE DE HENRI VI, à Richard.

— Quand j'étais mortel, mon corps, oint du seigneur, — a été par toi percé de trous meurtriers : — pense à la Tour et à moi ! Désespère et meurs ! — Henri VI te le dit : désespère et meurs !

A Richmond.

— Vertueux et saint, sois, toi, le vainqueur ! — Henri, qui a prédit que tu serais roi, — t'encourage dans ton sommeil : vis et fleuris !

Le spectre de Clarence se dresse.

LE SPECTRE DE CLARENCE, à Richard.

— Que demain je pèse sur ton âme ! — moi qui ai été lessivé à mort dans un vin fastidieux, — moi, pauvre Clarence, que ta trahison a livré à la mort ! — Demain, dans la bataille, pense à moi, — et que ton épée tombe émoussée ! Désespère et meurs !

A Richmond.

— Toi, rejeton de la maison de Lancastre, — les héritiers d'York outragés prient pour toi ; — que les bons anges gardent ta bataille ! Vis et fleuris !

Les spectres de Rivers, de Grey, et de Vaughan se dressent.

LE SPECTRE DE RIVERS, à Richard.

— Que je pèse demain sur ton âme, — moi, Rivers, qui mourus à Pomfret ! Désespère et meurs !

LE SPECTRE DE GREY, à Richard.

— Pense à Grey, et que ton âme désespère !

LE SPECTRE DE VAUGHAN, à Richard.

— Pense à Vaughan ; et que, sous le poids du remords, — ta lance tombe de tes mains ! Désespère et meurs !

LES TROIS SPECTRES, à Richmond.

— Réveille-toi, et pense que nos malheurs, attachés au

cœur de Richard, — le vaincront : éveille-toi et gagne la journée !

Le spectre de Hastings se dresse.

LE SPECTRE DE HASTINGS, à Richard.

— Homme de sang et de crime, aie le réveil du criminel — et finis tes jours dans une bataille sanglante ! — Pense à lord Hastings ; et désespère et meurs !

A Richmond.

— Ame calme et sans trouble, éveille-toi ! éveille-toi ! — Aux armes ! combats et triomphe pour le salut de l'Angleterre !

Les spectres des deux jeunes princes se dressent.

LES DEUX SPECTRES, à Richard.

— Songe à tes neveux étouffés dans la Tour ! — Soyons un plomb dans ton sein, Richard, — pour t'entraîner à la ruine, à la honte et à la mort ! — Les âmes de tes neveux te disent : Désespère et meurs !

A Richmond.

— Dors, Richmond, dors en paix et réveille-toi en joie ; — que les bons anges te gardent des atteintes du sanglier, vis et enfante une heureuse race de rois ; — les malheureux fils d'Édouard te disent : Sois florissant !

Le spectre de la reine Anne se dresse.

LE SPECTRE DE LA REINE ANNE, à Richard.

— Richard, ta femme, cette misérable Anne, ta femme, — qui n'a jamais dormi une heure tranquille avec toi, — vient maintenant remplir ton sommeil d'agitations. — Demain, dans la bataille, pense à moi, — et que ton épée tombe émoussée ; désespère et meurs !

A Richmond.

— Toi, âme paisible, dors d'un sommeil paisible ; — rêve de succès et d'heureuse victoire ; la femme de ton ennemi prie pour toi.

Le spectre de Buckingham se lève.

LE SPECTRE DE BUCKINGHAM, à Richard.

— J'ai été le premier à te pousser vers la couronne; — le dernier j'ai subi ta tyrannie. — Oh! dans la bataille, pense à Buckingham, — et meurs dans la terreur de ton crime. — Rêve, rêve d'actions sanglantes et de meurtre! Puisses-tu — défaillir dans le désespoir, et, désespéré, rendre le souffle!

A Richmond.

— Je suis mort pour avoir désiré, sans avoir pu, te secourir. — Mais prends courage, et ne te laisse pas épouvanter: — Dieu et les bons anges combattent pour Richmond, — et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil.

Les spectres s'évanouissent. Richard s'éveille en sursaut.

RICHARD.

— Qu'on me donne un autre cheval!... Qu'on bande mes blessures! — Aie pitié, Jésus!... Doucement... ce n'était qu'un rêve. — O lâche conscience, comme tu me tourmentes! — Ces lumières brûlent bleu... Il est maintenant l'heure morte de minuit: — des gouttes de sueur froide se figent sur ma chair tremblante. — Comment! est-ce que j'ai peur de moi-même? Il n'y a que moi ici! — Richard aime Richard, et je suis bien moi. — Est-ce qu'il y a un assassin ici? Non... Si, moi! — Alors fuyons... Quoi! me fuir moi-même?..... Bonne raison: Pourquoi? — De peur que je ne châtie moi-même... qui? moi-même! — Bah! je m'aime, moi!... Pourquoi? pour un peu de bien — que je me suis fait à moi-même? — Oh non! hélas! je me haïrais bien plutôt moi-même — pour les horribles actions commises par moi-même. — Je suis un scélérat... Mais non, je mens, je n'en suis pas un. — Imbécile, parle donc bien de toi-même... Imbécile, ne te flatte pas. — Ma conscience a mille langues, — et chaque langue raconte une histoire, — et chaque histoire me condamne comme scélérat. — Le parjure, le parjure, au plus haut degré, — le meurtre, le meurtre cruel, au plus féroce de-

- tous les crimes, poussés au suprême degré, — se
nt à la barre criant tous : Coupable! coupable! — Ah!
espérerai. Pas une créature ne m'aime! — et, si
urs, pas une âme n'aura de pitié pour moi!... — Et
uoi en aurait-on, puisque moi-même — je ne trouve
moi-même de pitié pour moi-même? — Il m'a semblé
s âmes de tous ceux que j'ai assassinés — venaient à
ite, et que chacune provoquait — la vengeance de de-
sur la tête de Richard! —

Entre RATCLIFF.

RATCLIFF.

rd!

RICHARD.

est là?

RATCLIFF.

atcliff, Milord : c'est moi. Le coq matinal du village — fait deux saluts à l'aurore. — Vos amis sont debout, lent leur armure.

RICHARD.

Ratcliff, j'ai rêvé un rêve effrayant. — Crois-tu que is seront tous fidèles?

RATCLIFF.

ans doute, Milord.

RICHARD.

liff, je crains, je crains...

RATCLIFF.

Voyons, mon bon seigneur, n'ayez pas peur des om-

RICHARD.

Par l'apôtre Paul, les ombres cette nuit — ont jeté terreur dans l'âme de Richard — que ne le ferait

la substance de dix mille soldats, — armés à l'épreuve et conduits par ce niais de Richmond. — Il n'est pas encore jour ; allons, viens avec moi : — je vais faire le métier d'écouteur autour de nos tentes, — pour apprendre s'il en est qui pensent à m'abandonner.

Richard et Ratcliff sortent.

Richmond s'éveille. Entrent OXFORD et d'autres lords.

LES LORDS.

— Bonjour, Richmond.

RICHMOND.

— Pardon, Milords, pardon, vigilants gentilshommes, — pour le paresseux que vous surprenez ici.

LES LORDS.

— Avez-vous dormi, Milord?

RICHMOND.

— J'ai eu depuis votre départ, Milords, — le plus doux sommeil et les rêves les plus favorables — qui soient jamais entrés dans une tête somnolente. Il m'a semblé que les âmes de ceux dont Richard a tué le corps, — venaient à ma tente et criaient : En avant ! victoire ! — Je vous assure que mon cœur est tout joyeux — du souvenir d'un si beau rêve. — A quel point de la matinée sommes-nous, Milords?

LES LORDS.

— Vers le coup de quatre heures.

RICHMOND.

— Alors, il est temps de prendre les armes et de donner les ordres.

Il s'avance vers les troupes.

— Bien-aimés compatriotes, — le temps et les nécessités du moment m'empêchent de m'étendre — sur ce que je vous ai déjà dit. — Pourtant rappelez-vous ceci : — Dieu, et notre bon droit, combattent pour nous; — les prières

qui a employé tous les moyens pour parvenir, — et
ré ceux même qui lui avaient servi de moyens : —
vile et fausse, rendue précieuse seulement par la
ur — du trône d'Angleterre, où elle est traîtreuse-
nchâssée ! — un homme enfin qui a toujours été
ni de Dieu ! — Donc, si vous combattez contre l'en-
e Dieu, — Dieu dans sa justice vous protégera comme
pres soldats. — Si vous suez pour abattre un tyran,
dormirez en paix, le tyran une fois tué. — Si vous
tez contre les ennemis de votre pays, — la richesse
e pays sera le salaire de vos peines ; — si vous com-
our la sauvegarde de vos femmes, — vos femmes vous
eront en vainqueurs au retour ; — si vous délivrez
ants du glaive, — les enfants de vos enfants vous re-
nt cela dans votre vieillesse. — Donc, au nom de
t de tous les droits, — arborez vos étendards, tirez
ées ardentes. — Quant à moi, pour rançon de mon
use entreprise, — je suis prêt à laisser ce corps glacé
face glacée de la terre : — mais, si je réussis, le der-
entre vous aura part — au gain de mon entreprise.
nez, trompettes et tambours, hardiment et gaiement !
u et saint George ! Richmond et victoire !

Ils sortent.



RATCLIFF.

— Qu'il n'a jamais été exercé au métier des armes.

RICHARD.

— Il disait la vérité ; et qu'ajoutait Surrey ?

RATCLIFF.

— Il souriait, et disait que c'était tant mieux pour nous.

RICHARD.

— Il avait raison : cela est fort juste.

L'horloge sonne.

— Quelle heure est-ce là ?.. Qu'on me donne un calendrier ! — Qui a vu le soleil aujourd'hui ?

RATCLIFF.

Je ne l'ai pas vu, Milord.

RICHARD.

— C'est qu'alors il dédaigne de luire : car, d'après le livre, — il devrait éblouir l'orient depuis une heure ; — ce sera un jour sombre pour quelqu'un ! — Ratcliff !

La pluie tombe.

RATCLIFF.

Milord ?

RICHARD.

Le soleil ne veut pas être vu aujourd'hui : — le ciel se rembrunit et pleure sur notre armée ; — je voudrais que ces larmes ne fussent qu'une rosée sortie de la terre. — Pas de soleil aujourd'hui ! Eh bien, que m'importe à moi — plus qu'à Richmond ? Le même ciel — qui se rembrunit pour moi lui fait aussi triste mine.

Entre NORFOLK.

NORFOLK.

— Aux armes, aux armes, Milord ! l'ennemi se pavane dans la plaine.

RICHARD.

— Allons ! alerte ! alerte ! Qu'on caparaçonne mon che-

— Qu'on appelle lord Stanley! qu'on lui dise d'a·
·r ses forces! — Je veux conduire mes soldats dans la
e, — et régler mon ordre de bataille. — Mon avant-garde
ploiera sur une seule ligne, — composée en nombre
de cavaliers et de fantassins; — nos archers seront
s au centre. — John, duc de Norfolk, et Thomas, comte
ırrey, — auront le commandement de ces fantassins et
s cavaliers. — Eux ainsi disposés, nous suivrons nous-
es, — avec le gros de l'armée, appuyé — sur les deux
par notre meilleure cavalerie. — Après cela, Saint-
ge à la rescousse!... Qu'en penses-tu, Norfolk?

NORFOLK.

Bon plan, belliqueux souverain. — J'ai trouvé ceci ce
ı à l'entrée de ma tente.

Il donne à Richard un papier.

RICHARD.

« Jockey de Norfolk (67), ne sois pas trop hardi, — car
n ton maître est vendu et trahi. » — Pure invention
ennemi. — Allez, Messieurs! chaque homme à son
:! — Que le bégaiement de nos songes n'effraie pas
âmes! — La conscience n'est qu'un mot à l'usage des
s, — inventé tout d'abord pour tenir les forts en respect.
ons nos bras forts pour conscience, nos épées pour loi.
n marche! abordons bravement à la mêlée. — Sinon
le ciel, emboîtons le pas pour l'enfer! — Qu'ajouterai-
ce que j'ai dit? — Rappelez-vous à qui vous avez affaire:
un tas de vagabonds, de gueux et de proscrits; — à l'é-
e des Bretagnes, à de vils manants, — vomis par leur pays
égoût — pour des aventures désespérées et pour une
uction certaine. — Vous dormiez tranquilles, ils vous
ıt dans le trouble; — vous avez des terres et, bonheur
ême! de belles femmes: — ils veulent s'adjuger les unes,
shonorer les autres. — Et puis, qui les conduit? un misé-
: drôle, — entretenu longtemps en Bretagne aux frais de

notre mère; une — soupe au lait! un garçon qui n'a jamais dans sa vie — senti le froid de la neige au-dessus de ses souliers! — Fouettons ces maraudeurs par delà les mers; — balayons d'ici ces insolents haillons de la France, — ces mendiants affamés, lassés de leur vie — qui, s'ils n'avaient rêvé cette folle expédition, — pauvres rats! se seraient pendus de misère! — Si nous sommes vaincus, soyons-le par des hommes, — et non par ces bâtards de Bretagne que nos pères — sont allés battre, berner, rosser, sur leurs propres terres, — et qu'ils ont faits dans l'histoire les héritiers de la honte! — Est-ce que ces gens-là jouiront de nos terres, coucheront avec nos femmes, — nous raviront nos filles?...

Roulement de tambour.

Écoutez; j'entends leurs tambours. — Au combat, gentilshommes d'Angleterre! Au combat, milice hardie! — Tirez, archers, tirez vos flèches à la tête; — éperonnez ferme vos fiers chevaux, et chargez dans le sang. — Éblouissez le firmament des éclats de vos lances!

Entre un COURRIER.

— Que dit lord Stanley? va-t-il amener ses forces?

LE COURRIER.

— Milord, il refuse de venir.

RICHARD.

— A bas la tête de son fils George!

NORFOLK.

— Milord, l'ennemi a passé le marais. — Ne faites mourir George Stanley qu'après la bataille.

RICHARD.

— Mille cœurs grandissent dans ma poitrine. — En avant nos étendards! sus à l'ennemi! — Que notre ancien cri de vaillance: *Beau saint George!* — nous inspire la rage des dragons de flamme! — à l'ennemi! La victoire plane sur nos cimiers.

Ils sortent.

SCÈNE XXIII.

[Le champ de bataille.]

Fanfares d'alarme. Des troupes se précipitent sur la scène, ayant en tête NORFOLK. CATESBY court à lui.

CATESBY.

– Au secours, Milord de Norfolk, au secours, au secours! – Le roi a fait plus de prodiges qu'un homme: – il a tenu tête à tous les dangers! – son cheval est tué, et lui, à pied, combat toujours, – cherchant Richmond à la gorge de la mort. – Du secours, noble lord, ou la journée est perdue!

Alarme.

Entre RICHARD.

RICHARD.

– Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

CATESBY.

– Retirez-vous, Milord, je vous aurai un cheval.

RICHARD.

– Maraud! j'ai mis ma vie sur un coup de dé, – et je veux en supporter la chance. – Je crois qu'il y a six Richmond sur le champ de bataille. – J'en ai tué cinq pour un aujourd'hui. – Un cheval! un cheval! mon royaume pour un cheval!

Ils sortent.

Alarme. – RICHARD et RICHMOND entrent. Ils se battent. Richard est tué (68). – Retraite et fanfare. – Au bout de quelques instants, Richmont sort, puis revient, accompagné de Stanley qui porte la couronne, et suivi de lords et de soldats.

RICHMOND.

— Dieu et vos armes soient loués, victorieux amis! — La journée est à nous; le chien sanglant est mort.

STANLEY, lui offrant la couronne.

— Courageux Richmond, tu t'es bien acquitté, — Tiens, prends cette couronne, trop longtemps usurpée : — c'est du front mort de ce sanglant misérable — que je l'ai arrachée, afin d'en orner ta tête; — porte-la, jouis-en et fais-la valoir!

RICHMOND.

— Grand Dieu du ciel, dis amen à tout ceci! — Mais, dites-moi d'abord, le jeune Stanley est-il vivant?

STANLEY.

— Oui, Milord, et en sûreté dans la ville de Leicester, — où, si bon vous semble, nous pouvons nous retirer à présent.

RICHMOND.

— Quels hommes de nom ont péri des deux côtés?

STANLEY.

— John, duc de Norfolk, Walter lord Ferrers, — sir Robert Brakenbury, et sir William Brandon.

RICHMOND.

— Qu'on enterre leurs corps comme il sied à leur naissance. — Qu'on proclame une amnistie aux soldats fugitifs — qui reviendront à nous en toute soumission; — et ensuite, comme nous en avons fait le serment, — nous unirons la rose blanche à la rose rouge. — Que le ciel, si longtemps assombri par leur inimitié, — sourie à leur heureuse alliance! — Y a-t-il ici un traître qui m'entende et ne dise pas amen? — L'Angleterre, longtemps folle, se déchirait elle-même; — le frère versait en aveugle le sang de son frère; — le père furieux égorgeait son propre fils, — et le fils, par représailles, devenait le boucher de son père: — tous ainsi divisés par les terribles divisions d'York et de

Lancastre. — Oh ! maintenant, que Richmond et Élisabeth, — les vrais héritiers de chaque maison royale, — s'unissent par un heureux décret du Seigneur, — et puissent leurs successeurs, si c'est ta volonté, ô Dieu ! — enrichir les temps à venir de la paix au doux visage, — de la riante abondance et des beaux jours de la prospérité ! — Gracieux Seigneur, émousse la lame des traîtres — qui voudraient ramener ces jours funèbres — et faire pleurer des flots de sang par la pauvre Angleterre ! — qu'ils cessent de vivre et de goûter les fruits de cette terre, — ceux qui voudraient par la trahison la blesser dans son repos ! — Enfin nos plaies civiles sont fermées et la paix renaît. — Dieu veuille qu'elle vive ici longtemps !

Ils sortent.

FIN DE RICHARD III.

NOTES

SUR

MACBETH, LE ROI JEAN ET RICHARD III.

1) Cette indication du lieu où se rencontrent les trois sorcières se trouve pas dans le texte primitif. Disons ici, une fois pour tes, que l'endroit où l'action dramatique a lieu n'est jamais iqué dans les éditions originales des pièces de Shakespeare. ns les éditions faites du vivant de l'auteur, la division par nes et par actes n'est pas indiquée. Ce ne fut qu'après la rt de Shakespeare qu'on s'avisa de faire au texte primitif tes ces additions que renferment aujourd'hui les éditions mones. Les comédiens Héming et Condell, qui publièrent, en 3, *sept ans après la mort du poëte*, le première édition in-o du théâtre de Shakespeare, prirent sur eux de soumettre la part des pièces à la division classique en cinq actes. Mais cette ovation ne leur suffit pas ; ils allèrent jusqu'à modifier les les mêmes des personnages, et jusqu'à supprimer des pas-s entiers qui, sans doute, leur paraissaient trop longs. La sion en actes et en scènes, imaginée par Héming et Condell, adoptée aveuglément par tous les éditeurs modernes, qui tèrent, en outre, de leur autorité privée, les indications des

lieux où l'action se passe. — Pour donner plus de clarté à l'œuvre que nous traduisons, nous avons accepté dans notre édition la division par scènes faite par Héming et Condell, tout en rejetant la division par actes qui, sans aucun avantage, a l'immense inconvénient de scinder arbitrairement l'action. Quant aux indications de lieux, faites par les éditeurs modernes, nous les avons acceptées lorsqu'elles étaient d'accord soit avec les paroles même de personnages, soit avec la tradition historique, soit avec la vraisemblance; mais nous les avons mises entre parenthèses, pour montrer qu'elles ne font pas partie du texte original.

(2) Graymalkin est un chat; Paddock, un crapaud.

(3) Cette désignation : *un camp près de Fores*, a été imaginée par les commentateurs, qui se sont autorisés de cette question adressée par Banquo à Macbeth dans la scène suivante : *A quelle distance sommes-nous de Fores?* Fores est une petite ville située au nord de l'Écosse, au bord de l'Océan, en avant de la rivière Findhorn. L'armée de Duncan s'était établie au sud de la ville, de façon à arrêter la marche des rebelles sur les résidences royales du Nord.

(4) Ce sont les noms de peuplades irlandaises. Les *kernes* étaient des fantassins équipés à la légère, portant une cotte de mailles et ayant pour toute arme une hache particulière. Les *gallowglasses* étaient des troupes de réserve armées pesamment.

(5) L'Ile de St-Colomban (en écossais, St-Colmes'inch), est située sur la côte de Kife, au-dessus du golfe d'Édimbourg.

(6) Une superstition populaire désigne la bruyère de Harmuir, sur la limite des comtés d'Elgin et de Nairn, comme le lieu où les sorcières ont apparu à Macbeth. Cette plaine est traversée par la grande route qui mène de Fores à Nairn. Il serait difficile de trouver dans toute l'Écosse un endroit plus désolé. Pas d'arbre, pas d'arbrisseau pour reposer le regard; çà et là quel-

ques marécages ; rien qu'une végétation aride, des ajoncs, des genêts, des bruyères. Des dunes de sable et la ligne bleue de la mer, au delà de laquelle on aperçoit les montagnes de Ross et de Caithness, la bornent au nord ; à l'ouest, on distingue, au-dessus de quelques arbres, les ruines d'un château ; au sud, une forêt de sapins. Certes, la nature ne pouvait indiquer à Shakespeare une mise en scène plus sinistre.

(7) Glamis-castle, à cinq milles de Forfar, est un des quatre ou cinq endroits où les chroniques écossaises placent le meurtre de Duncan. Avant 1372, il y avait là un petit château, haut de deux étages, d'où l'on apercevait, d'un côté, les hauteurs de Dunsinane ; de l'autre, la forêt de Birnam que Shakespeare fait marcher à la fin de son drame. C'est dans ce petit château que la tradition veut que Macbeth ait résidé quelque temps avant sa chute. Au quinzième siècle, la vieille construction a été agrandie considérablement et est devenue une colossale forteresse, dont les tours ont plus de cent pieds de hauteur, dont les murailles ont quinze pieds d'épaisseur, et qui contient plus de cent salles. On a conservé dans cette forteresse un lit où l'on prétend que Duncan a été assassiné.

(8) Le château de Cawdor est situé au nord de l'Écosse, à six milles de Nairn, sur une éminence d'où il domine une grande partie du cours de la Calder. Cet édifice, commencé par l'architecture romane, a été achevé par l'architecture gothique ; le donjon, flanqué aux quatre coins de quatre tourelles, est du quatorzième siècle. Le château de Cawdor dispute au château de Glamis la triste gloire d'avoir vu tuer Duncan. On y montre un lambeau de la cotte de mailles de ce roi, la chambre même où il a été assassiné, et un réduit où se cacha son valet pendant que le meurtre était commis. La légende raconte que le premier seigneur de Cawdor, ne sachant pas au juste quel emplacement choisir pour y jeter les fondements de son château, chargea un âne de tout l'or qu'il destinait à sa construction, et suivit la bête, avec la résolution de bâtir l'édifice à l'endroit où elle s'arrêterait. L'âne s'arrêta devant une aubépine, au milieu d'une forêt. C'est

là que le château a été construit, et l'on montre encore dans une de ses salles basses un petit pilier de bois qui fut, dit-on, la tige de cette aubépine.

(9) Une chronique écossaise raconte que c'est à Fores, en effet, que Macbeth plia le genou, après sa victoire, devant le roi qu'il allait assassiner. — On voit à l'ouest de la ville, sur une hauteur qui commande la rivière, les ruines d'un château qui servit, dit-on, de résidence à Duncan et ensuite à Macbeth.

(10) Boèce, qui écrivit en latin l'histoire d'Écosse, raconte que le château de Macbeth, où Duncan fut tué, est celui qui se trouve au sud-est de la ville d'Inverness. Il y avait, effectivement, du temps de Boèce, à l'endroit qu'il indiquait, un château qui fut démantelé pendant la guerre civile de 1745, et dont le docteur Johnson visita les ruines en 1773, en compagnie du commentateur Boswell. Les deux voyageurs crurent de bonne foi visiter le château même dont Duncan trouvait la position si *charmante*. Ils ignoraient, sans doute, que la forteresse qui vit le meurtre de Duncan fut rasée par son fils Malcolm ; ils ignoraient, en outre, que tous les monuments bâtis du temps de Macbeth étaient en *bois* et non en pierre. Ce qui, par parenthèse, donne un démenti à la tradition qui veut que Duncan ait péri, soit dans le château de Cawdor, soit dans celui de Glamis.

(11) On trouve cet adage dans les *Proverbes de Heywood* :

The cat would eat fish and would not wet her feet.

« Le chat voudrait bien manger du poisson, mais il craint de se mouiller les pattes. »

Ce qui est une traduction du vers latin :

Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas.

(12) *I have drugged their possets*. Le *posset* était une boisson qu'on prenait avant de se coucher, et qui était faite de lait et de vin.

(13) Il n'existe aucune indication précise sur la mise en scène

un passage capital. Au moment où Macbeth crie : Qui est là ? le texte original le représente comme pénétrant sur la scène. *Enter Macbeth*, entre Macbeth : voilà ce que dit le texte. Les éditeurs modernes ont substitué à ces mots : *Enter Macbeth*, les mots *Macbeth within*, qui veulent dire : *Macbeth derrière le théâtre*. Le texte après avoir dit : *Entre Macbeth*, répète encore quelques lignes plus bas : *Entre Macbeth*, sans indiquer qu'il soit sorti préalablement. Ne pouvant expliquer comment Macbeth pouvait ainsi entrer deux fois de suite sans être sorti dans l'intervalle, les éditeurs modernes ont cru que la première entrée était une indication erronée, et ont supposé que Macbeth prononçait à la cantonnade ces mots : *Qui est là ?* — Nous croyons, avec Tieck, que les éditeurs modernes, lorsqu'ils ont fait cette altération, ne se sont pas rendu compte de la manière dont était disposé le théâtre de Shakespeare.

La scène où était joué le drame que nous traduisons était partagée en deux étages : la scène proprement dite formait le premier étage, et une plateforme, supportée par des colonnes et entourée d'un balcon, formait le second étage. Il est donc infiniment probable que Shakespeare supposait l'appartement de Duncan au second étage. En se rendant dans cet appartement, Macbeth montait du premier étage au second, et, avant d'entrer dans la chambre royale, il traversait le balcon au fond du théâtre. C'est cette apparition que mentionne sans doute le texte original, lorsqu'il dit pour la première fois : *Entre Macbeth*. — En passant sur ce balcon, Macbeth entendait du bruit au dessous, dans la cour, que la scène, proprement dite, était censée représenter, et il s'écriait : Qui est là ? holà ! — Puis, après s'être assuré que c'était une fausse alerte, il disparaissait pour entrer dans l'appartement du roi, assassinait Duncan, et descendait ensuite pour aller retrouver sa femme dans la cour. — Cette explication, donnée par Tieck, nous a paru fort plausible, et nous l'avons adoptée, d'abord, parce qu'elle nous semblait parfaitement logique, et ensuite, parce qu'elle nous permettait de rester scrupuleusement fidèle au texte original.

(14) La ville de Scone, qu'on suppose avoir été jadis la capi-

tale du royaume des Pictes, est à deux milles de Perth. C'est dans l'église de cette ville qu'était le fameux fauteuil qui servit longtemps au couronnement des rois d'Écosse, et qui fut transporté à l'abbaye de Westminster par Édouard I[er]. On voit encore, incrustée dans le fauteuil, la pierre qui servait, dit-on, d'oreiller à Jacob, lorsqu'il vit en rêve l'échelle des anges.

(15) Colmes kill (en anglais *St Columbas cell*, la grotte de Saint-Colomban), est dans la petite île d'Iona, sur la côte occidentale du duché d'Argyle. Le cimetière de la cathédrale d'Iona contient quarante-huit tombes de rois écossais, irlandais et norwégiens, parmi lesquelles se trouvent, dit-on, les tombeaux de Duncan et de Macbeth.

(16) Fléance se réfugia dans le pays de Galles, et il fut si bien reçu par la fille du roi de ce pays, que celle-ci, dit la chronique d'Holinshed, *consentit par courtoisie à se laisser faire un enfant par lui*. Cet enfant, qui fut nommé Walter, devint plus tard le grand sénéchal du roi d'Écosse, *avec le titre de lord steward* (d'où est venu le nom de Stuart), et fut le père d'une nombreuse postérité. Un de ses arrière-petits-fils épousa la fille de Robert Bruce, et en eut à son tour un fils qui fut roi d'Écosse sous le nom de Robert II. — C'est ainsi que l'illustre maison de Stuart dut son origine aux complaisances d'une princesse hospitalière pour un proscrit.

(17) C'est en 1778 que fut publiée pour la première fois une pièce de Middleton, *la Sorcière*, où fut retrouvée tout entière la chanson dont on lit ici les deux premiers mots. Dans la pièce de Middleton, comme dans *Macbeth*, cette chanson est chantée par des sorcières qui dansent en rond autour d'un chaudron.

HÉCATE.

Noirs *esprits* et esprits blancs, rouges esprits et esprits gris,
Mêlez, mêlez, mêlez, vous qui pouvez mêler.
Titty, Tiffin, épaississez la soupe ;
Firedrake, Puckey, faites-la propice ;
Liard, Robin, trémoussez-vous dedans.

En rond ! en rond ! en rond ! autour ! autour !
Que tout mal accoure dedans et tout bien s'en éloigne !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Voici le sang d'une chauve-souris.

HÉCATE.

Mets-le ! oh ! mets-le !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Voici l'écume d'un léopard.

HÉCATE.

Mets-la aussi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le jus d'un crapaud, l'huile d'une couleuvre.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Cela rendra plus fou notre jouvenceau.

TOUTES.

En rond ! en rond ! en rond !

C'est dans *la Sorcière* de Middleton qu'on a découvert toute une autre chanson, dont les premiers mots sont dans la Scène XIV de *Macbeth*, et qui commence par ces paroles : Venez, venez !— Nous traduisons la scène où cette chanson se trouve, et dont Shakespeare s'est évidemment inspiré.

Entrent HÉCATE, STADLIN, HOPPO, et autres sorcières.

HÉCATE.

La lune est une vaillante. Vois avec quelle rapidité elle chevauche !

STADLIN.

Voici une riche soirée, Hécate.

HÉCATE.

Oui, toute propice, mes filles, pour faire un voyage de cinq mille milles.

HÓPPO.

Notre voyage sera plus long que cela cette nuit.

HÉCATE.

Oh ! ce sera délicieux. Avez-vous déjà entendu le hibou ?

STADLIN.

Un instant, dans le taillis que nous avons traversé.

HÉCATE.

Alors, il est grand temps de partir.

STADLIN.

Une chauve-souris s'est pendue trois fois à mes lèvres, quand nous traversions le bois, et y a bu tout son soûl. Le vieux Puckle l'a vue.

HÉCATE.

Vous avez toujours du bonheur. La chouette elle-même vient s'abattre sur votre épaule et vous becqueter comme un pigeon. Êtes-vous équipées? Avez-vous vos onguents?

STADLIN.

Tous.

HÉCATE.

Alors, préparez-vous à vous envoler. Je vous rattraperai rapidement.

STADLIN.

Alors, hâtez-vous, Hécate : nous serons en l'air bientôt.

HÉCATE.

Je vous rejoindrai vite.

Les sorcières s'envolent.

Entre PIERREDEFEU.

HÉCATE.

Ah! Pierredefeu, notre suave fils!

PIERREDEFEU.

Un peu plus suave que plusieurs d'entre vous; il en est pour qui le fumier serait trop bon.

HÉCATE.

Combien d'oiseaux as-tu?

PIERREDEFEU.

Dix-neuf, et tous magnifiquement gras; et, en outre, six lézards et trois œufs de serpent.

HÉCATE.

Cher et suave fils!... va vite chez nous avec tout cela. Veille bien sur la maison cette nuit; car je vais en l'air.

PIERREDEFEU, à part.

En l'air! Puisses-tu te casser le cou, que j'hérite de toi plus vite.

Haut.

— Écoutez, écoutez, mère! Elles sont déjà au-dessus du clocher, planant au-dessus de votre tête avec un bruit de musiciens.

HÉCATE.

Oui, vraiment; aide-moi! aide-moi! Autrement je serais trop en retard.

CHANSON dans le ciel.

Viens ! viens !
Hécate ! Hécate ! viens !

HÉCATE.

Je viens, je viens, je viens, je viens,
Aussi vite que je puis,
Aussi vite que je puis.
Où est Stadlin ?

VOIX dans le ciel.

Ici.

HÉCATE.

Où est Puckle ?

VOIX dans le ciel.

Ici.
Et Hoppo aussi ! Et Hellwain aussi !
Il ne nous manque plus que vous ! que vous !
Venez ! complétez la troupe !

HÉCATE.

Je veux seulement m'oindre et puis je monte.

Un Esprit descend sous la forme d'un chat.

VOIX dans le ciel.

Un de nous est descendu pour chercher son dû.
Un baiser ! une gorgée de sang !
Pourquoi restes-tu si longtemps ? pourquoi ? pourquoi ?
Quand l'air est si doux et si bon !

HÉCATE.

Oh ! te voilà !
Quelle nouvelle ? quelle nouvelle ?

L'ESPRIT.

Tout va pour nos délices.
Viens ! sinon,
Refusé ! refusé !

HÉCATE.

Maintenant, je suis équipée pour l'essor.

PIERREDEFEU.

Écoutez ! écoutez ! Le chat chante dans sa langue
Une belle note en fausset !

HÉCATE, montant avec l'Esprit.

Maintenant, je pars, je vole !
Malkin, mon doux esprit, et moi.
Oh ! quel plaisir friand c'est

De chevaucher dans l'air,
Quand la lune resplendit,
De chanter, de danser, de jouer, de se baiser !
Au-dessus des bois, des hauts rocs, des montagnes,
Des mers, des sources de notre maîtresse,
Des tours à pic et des tourelles,
Nous volons la nuit par troupes d'esprits !
Nous n'entendons plus le son des cloches,
Ni le hurlement des loups, ni le cri des limiers !
Non, le cri de la lame qui se brise,
Ni le rugissement du canon,
Ne peuvent atteindre notre hauteur !

(18) Sur la côte du Fifeshire, à environ trois milles de Dysart, on voit encore les tours quadrangulaires d'un château qu'on suppose avoir été celui de Macduff.

(19) Tout ce passage paraît avoir été inspiré par ce que dit Holinshed d'Édouard le Confesseur. « Il avait le don de prophé-» tie, et aussi le don de guérir les infirmités et les maladies. Il » avait coutume de soulager ceux qui étaient tourmentés par ce » qu'on appelait le *mal du roi*, et il laissa cette vertu, comme » une portion de son héritage, à ses successeurs les rois de » son royaume. » Les rois de France avaient aussi, comme on sait, le don de guérir les écrouelles. Le ciel n'a pas voulu faire de jaloux.

(20) On ne sait pas au juste sur quelle montagne de la chaîne de Dunsinane, dans le comté de Perth, était le château de Macbeth. Derrière une maison de plaisance moderne, appelée Dunsinane House, est une verte colline, au sommet de laquelle sont épars les débris d'une forteresse de pierre qu'*on suppose* avoir été la dernière résidence du tyran. — La distance entre la chaîne de Dunsinane et les hauteurs de Birnam est de quatre lieues. Il faut donc que la sentinelle de Macbeth ait eu de bons yeux pour apercevoir de si loin les premiers mouvements de la forêt en marche.

(21) Birnam Hill est à environ un mille de Drunkeld ; c'est

[illegible] que Malone, le Roi Jean fut imprimé pour la pre-
[...]is, en 1623, dans la collection in-folio des pièces de
[...]peare. Mais nous savons, par la mention qu'en fit Francis
[...] 1598, que ce drame était déjà en vogue dans les der-
[...]nnées du seizième siècle. Les commentateurs ont essayé
[...] la date précise de son apparition. Malone regarde les la-
[...]ons maternelles de Constance comme l'expression de la
[...] du poete qui perdit son fils Arthur en 1596; Johnson
[...]ue les éloges faits par Châtillon de l'armée anglaise qui
[...]barquer en France, sont un compliment détourné au
[...]xpéditionnaire que le comte d'Essex commandait à l'as-
[...] Cadix, dans cette même année 1596; enfin, Chalmers
[...]ir dans le duc d'Autriche le portrait peu flatteur de l'ar-
[...]Albert, et dans le siége d'Angers une peinture du fameux
[...]Amiens qui eut lieu en 1597. S'il fallait s'en rapporter à ces
[...]res, ce serait donc dans l'intervalle compris entre 1596
[...] qu'aurait eu lieu la première représentation du *Roi Jean*.
[...] qui leur ôte leur valeur absolue, c'est que les détails si-
[...]és par les commentateurs se retrouvent dans une pièce
[...]e sur le même sujet et imprimée en 1591.

[...]et, avant la représentation de la pièce qui porte le nom
[...]espeare, le sujet du *Roi Jean* avait été mis deux fois sur
[...] anglaise. Dès le règne d'Édouard VI, un certain John
[...]ait fait un *Roi Jean* qui marque d'une façon frappante
[...]ition entre les *moralités* du moyen âge et le drame sha-
[...]en. John Bale était évêque, et pourtant telle est l'obscé-
[...]ndace de ses vers que les critiques ont peur de les citer.

soumission du roi à l'évêque de Rome, son emprisonnement par un moine, et il avait fait de tous ces événements des allusions faciles aux choses de son temps. Dans ce curieux mystère, John Bale avait fait paraître, outre le roi Jean, ayant le rôle principal, — le pape Innocent, le cardinal Pandolphe, Étienne Langton, Simon de Swinshead et un moine appelé Raymond, tous personnages historiques, auxquels il avait adjoint des figures allégoriques, telles que l'*Angleterre*, qu'il appelait *la Veuve*, *la Majesté impériale*, à laquelle il donnait la couronne après la mort du roi, *la Noblesse*, *le Clergé*, *l'Ordre civil*, *la Trahison*, *la Vérité*, et, enfin, *la Sédition*, qui était le bouffon de la farce.

Au *Roi Jean* de John Bale succéda sur la scène un second *Roi Jean*, qui fut imprimé en 1591 sous ce titre intéressant : *Le Règne agité de Jean, roi d'Angleterre, avec la découverte du fils naturel de Richard Cœur de Lion, vulgairement nommé le Bâtard Fauconbridge, et aussi la mort du roi Jean à Swinshead Abbey*. L'auteur de cette nouvelle pièce s'était évidemment inspiré de l'œuvre de Bale : il lui avait emprunté des scènes et parfois même des mots. Mais, en revanche, il avait supprimé sans pitié toutes les créations allégoriques de son prédécesseur, et il les avait remplacées par des personnages historiques, chargés de figurer dans des situations nouvelles. Ces personnages s'appelaient Arthur, Constance, Hubert, Philippe-Auguste, Blanche de Castille. C'est qu'en effet le plan de la pièce imprimée en 1591 était beaucoup plus vaste que le scénario primitif. Tout en conservant sur la scène les incidents relatifs à la lutte du roi Jean contre la cour de Rome, l'auteur avait fait entrer dans l'action le meurtre d'Arthur de Bretagne, et, restituant au drame son unité véritable, avait présenté la mort douloureuse du roi Jean comme le châtiment mérité de ce meurtre.

La pièce de 1591 est anonyme. De qui est-elle l'œuvre? Grave problème littéraire que les commentateurs ont jusqu'ici vainement essayé de résoudre. La critique anglaise l'a attribuée successivement à Greene, à Peele et à Rowley ; mais la critique allemande l'a attribuée à Shakespeare lui-même. Quant à moi, s'il m'était permis d'exprimer ici mon sentiment, après une étude approfondie de la question, je n'hésiterais pas à dire que

tuart, au moment où l'invasion menaçait l'Angleterre, certainement supérieure aux productions dramatiques sont contemporaines. Elle renferme çà et là des mots, distiches, des vers qui trahissent un génie naissant ; et la dont elle est composée annonce une force de concen- jusqu'ici inconnue. C'était, certes, une noble et grande présenter le supplice du roi Jean comme la conséquence de l'assassinat d'Arthur, et nous croyons ne pas calom- akespeare en lui attribuant l'honneur de cette conception. texte de 1623 est composé et distribué exactement comme ium de 1591. Dans les deux pièces, l'action est la même, sonts sont les mêmes, le dénoûment est le même. Sha- e, il est vrai, a retranché du drame définitif une scène breuse, où le Bâtard, chargé par le roi Jean de rançonner unte, découvre une nonne cachée dans le coffre-fort d'un Mais, sauf cette suppression, il a suivi, scène par scène, he du drame anonyme. Or, comment croire qu'un génie issant que Shakespeare ait ainsi calqué la pièce d'un autre? ui, sans raison, attribuent à Rowley la pièce de 1591, ne ils pas qu'ils accusent gratuitement notre poëte du plus eux plagiat? Non, Shakespeare n'a pas copié son œuvre; le droit de la refaire, et il l'a refaite. La pièce imprimée 1 est de lui, comme la pièce imprimée en 1623. Shakes- refait *le Roi Jean*, comme il a refait *le Roi Léar*, *Roméo tte* et *Hamlet*.



dans *le Roi Jean* anonyme, publié en 1591. Là, le roi d'Angleterre est également choisi pour arbitre par les deux frères Fauconbridge, et appelé à décider quel fut le père de Philippe ; seulement, il fait subir à lady Fauconbridge une interrogatoire que Shakespeare a eu le tact de retrancher dans l'œuvre définitive. La mère, questionnée publiquement sur un point si délicat, répond que le père de Philippe est bien son mari, le vieux sir Robert Fauconbridge. Cependant le roi n'est pas convaincu par cette affirmation, et veut que le fils lui-même déclare s'il est légitime ou bâtard. « Essex, s'écrie-t-il, demande à Philippe de qui il est le fils. »

ESSEX.

Philippe, qui a été ton père ?

PHILIPPE.

— Voilà une grave question, Milord, et je vous aurais prié — déjà de la poser à ma mère, si vous n'aviez — déjà pris cette peine.

LE ROI JEAN.

— Parle, qui a été ton père ?

PHILIPPE.

— Ma foi, Milord, puisqu'il faut vous répondre, mon père — a été celui qui était le plus près de ma mère quand je fus engendré, — et je crois que celui-là était sir Robert Fauconbridge.

LE ROI JEAN.

— Essex, répète la question pour la forme, — et mettons fin à cette contestation.

ESSEX.

— Philippe, parle, te dis-je, qui a été ton père ?

LE ROI JEAN.

— Eh bien ! jeune homme, es-tu donc en syncope ?

ÉLÉONORE.

— Philippe, éveille-toi. Notre homme rêve.

PHILIPPE.

Philippus atavis edite regibus. — Que dis-je ? Philippe, issu des anciens rois ? — *Quò me rapit tempestas ?* — Quel vent d'orgueil souffle sur moi ses fureurs ? — D'où viennent ces fumées de majesté ? — Il me semble entendre l'écho sonore crier — que Philippe est le fils d'un roi. — Les feuilles qui sifflent sur les arbres tremblants — sifflent en chœur que je suis fils de Richard. — Le murmure des torrents qui bouillonnent — dit : *Philippus regius filius.* — Les oiseaux dans

. — Mais sais-tu pourquoi mon âme ambitieuse — ne ... son essor, se résigner à n'être que Fauconbridge? ...-tu qui tu es? — Et puis, sais-tu ce qui attend ta ré... donc, dans la frénésie d'un vain transport, — sacri..., en te disant bâtard? — Non, garde ton bien. Quand ... père, — n'importe : dis que tu es un Fauconbridge.

LE ROI JEAN.

... Dépêche-toi. Dis-nous qui fut ton père.

PHILIPPE.

... à Votre Majesté, sir Robert... — Ce mot Fauconbridge ... mâchoire, — il ne veut pas sortir. Quand il irait de ma ...rais pas dire que je suis le fils d'un Fauconbridge. — ...mœurne et la fortune! C'est le feu de l'honneur — qui ... le roi Richard fut mon père. — Le bâtard d'un roi est ...qu'un chevalier, même légitime. — Je suis le fils de

... de trois farthings (à peu près trois liards) était ... conséquent, fort mince. Elle portait sur la face ... d'un profil de la reine Élisabeth, qu'entourait ROSA SINE SPINA. Cette explication est nécessaire ... l'allusion faite ici par le Bâtard.

... douzième chant du *Polyolbion* de Drayton, se ...gue description du fameux combat qui eut lieu, ... roi Athelstan, entre le géant danois Colbrand et ... Warwick. Le géant fut tué par le chevalier.



beth, l'euphuiste Lyly, a écrit ce vers dans *la mère Bombie*:

Cry
Phip phip the y sparrowes as the fly.
Ils crient phip phip les moineaux, quand ils volent.

Les anciens ont imité, dans un verbe pittoresque, le cri du passereau ; et l'exclamation du Bâtard, qui semble d'abord si étrange, le paraîtra moins dès qu'on se rappellera ces jolis vers de Catulle :

Sed circumsiliens modo huc, modo illuc,
Ad solam dominam usque *pipilabat.*

(27) Le chevalier Basilisco était un personnage fort populaire de la vieille comédie anglaise. Le Bâtard fait ici allusion à une scène de *Soliman et Perseda*, où le clown Piston saute sur le dos de Basilisco et lui fait dire tout ce qu'il veut.

(28) Cette lutte héroïque entre le roi et le lion a été, dans le moyen âge, le sujet d'un grand nombre de romances. Elle est ainsi rapportée par le chroniqueur Rastall : « On dit qu'un lion » fut mis dans la prison du roi Richard, pour le dévorer. Le » lion ayant ouvert la gueule, le roi y fourra son bras, et lui tira » si fort le cœur qu'il le tua ; et voilà pourquoi quelques-uns » disent qu'il est nommé Richard Cœur de Lion. »

(29) En proposant aux rois de France et d'Angleterre l'exemple des *mutins de Jérusalem*, le Bâtard veut sans doute parler ici des factions diverses qui, après avoir troublé la cité juive de leurs querelles, se réconcilièrent à l'approche de l'ennemi commun, l'empereur Titus. Malone cite à ce sujet un extrait d'un ouvrage traduit de l'hébreu, intitulé : *Derniers temps de la république des Juifs*, ouvrage que Shakespeare a pu avoir sous les yeux.

(30) Cette madame Blanche, qu'Hubert voudrait voir mariée au Dauphin Louis, n'est autre que la fameuse Blanche de Castille,

a belle-sœur Marie Stuart, soit qu'il fût dit après la e Henri IV abjurant sa foi et déclarant que *Paris* ; messe, soit qu'il fût dit après la conclusion de la cour de France et Philippe II.

bien voir à quel point le drame primitif imprimé quelque remarquable qu'il soit du reste, — est in-rame définitif publié en 1623, il faut comparer ; scène du *Roi Jean*, où l'enfant essaie vainement de ndre, avec la scène parallèle qui se trouve dans la ne. Faites le rapprochement, et jugez.

Extrait de la pièce de 1591.

ARTHUR.

uenez courage : ces langueurs abattues — ne sont pas adoucira notre triste destinée. — Si le ciel a ordonné ces cette amère mélancolie ne sert de rien. — Les saisons le même, notre malheur présent — peut changer avec elles, urner à bien.

CONSTANCE.

ant! tes années, je le vois, sont trop tendres — pour que nder du regard l'abîme de ces douleurs. — Mais moi, qui ; ta fortune, mes espérances et les ressources — avec les-ut se fonder ta fortune et ta renommée, — quelle joie, tion, quel repos puis-je goûter, — quand l'espérance et la abandonnent?



mande vengeance du fond d'une âme blessée, — elle enverrait l
pour infecter ce climat — et cette contrée maudite où respir
traîtres, — où le parjure, comme le présomptueux Briarée, —
le ciel de ses mensonges. — Il avait promis, Arthur, il avait
de défendre tes droits et d'abaisser l'orgueil de tes ennemis ! -
maintenant, ce noir parjure, — il conclut une trêve avec
damné d'Éléonore, — et marie Louis VIII à son aimable nièce,
tageant sa fortune et ses domaines — entre ces deux amants. !
à cette union ! — Puisqu'ils te chassent de ton bien et triomph
larmes d'une veuve, — que, de même, le ciel les jette dans u
rière malheureuse ! — Ainsi, de tout ce sang répandu de part
tre, — qui a apaisé la soif de la terre entr'ouverte, — il n'e
qu'un jeu d'amour et une fête de fiançailles !

Là se termine la scène. Combien cette tristesse raiso
paraît froide à côté du désespoir de la mère que nous ve
voir tomber à terre tout échevelée !

(33) Dans la pièce de Shakespeare, le duc d'Autriche e
comte de Limoges ne font qu'un, et voilà pourquoi Co
les confond dans son imprécation : *O Limoges ! ô Autri*
Mais, dans l'histoire, ces deux personnages sont parfaiteme
tincts. — L'un, Léopold, duc d'Autriche, est celui qui
sonna Richard en 1193 ; l'autre, Vidomar, vicomte de Li
est le châtelain du manoir de Chalus, devant lequel C
Lion fut blessé à mort, en 1199, par un archer nommé B
de Bourdon. Shakespeare attribue le meurtre de Cœur
au duc d'Autriche et venge le père avec l'épée du fils, en
tuer le duc d'Autriche par le Bâtard. — Cette confusion de
personnages historiques, qui se trouve également dans
Jean anonyme, était sans doute une tradition de la scè
glaise, tradition populaire qui, en attribuant un rôle odieu
membre de la maison d'Autriche, autorisait une foule
sions hostiles à cette perfide ennemie de l'Angleterre.

(34) La sentence d'excommunication prononcée par le
dinal contre le roi Jean est en prose dans la pièce de 150
« Moi, Pandolphe de Padoue, légat du siége apostoliqu
déclare maudit ; je délie chacun de tes sujets de toute loy

John Bale avait composé sur le même sujet une *moralité*
: eu grand succès. On y voyait paraître le cardinal Pan-
précédé de quatre prêtres portant, l'un, une croix,
un livre, le troisième, une chandelle, le quatrième,
:he, et déclamant solennellement les vers suivants :

**e le roi Jean traite ainsi la sainte Église, — je le maudis
oix, par le livre, par la cloche et par la chandelle. — De
e cette croix est maintenant détournée de ma face, — de
prie Dieu de le séquestrer hors de sa grâce. — De même
ace ce livre loin de moi, — qu'ainsi Dieu écarte de lui tous
its. — De même que cette flamme brûlante s'échappe de cette
, — qu'ainsi Dieu le rejette de son éternelle lumière. — Je le
Christ, et, au son de cette cloche, — je donne son corps et
au diable de l'enfer.**

dès les premiers temps de la Réforme, le théâtre an-
nant en aide à la chaire protestante dans sa polémique
papauté, avait présenté la querelle entre le roi Jean
ent III comme le symbole de la grande lutte du pouvoir
contre le pouvoir spirituel. Mais, si les contemporains
d VI furent émus par les tirades puériles de l'évêque
e, combien le public de Shakespeare devait être agité
ıâle satire du *Roi Jean!* Comme la fière réplique du
xcommunié au légat du pape devait être applaudie
uple qui avait repoussé la catholique armada, et dont la
ait d'être frappée d'anathème par Sixte-Quint !

» de Limoges pour venger la mort de son père qui, comme vous » l'avez vu, avait été tué en assiégeant le château de Chalus Che- » verel ». (Holinshed.)

(36) Il est infiniment curieux de comparer cette scène fameuse avec la scène parallèle qui se trouve dans *le Roi Jean* anonyme. Pour que le lecteur puisse faire lui-même cette étude féconde, je traduis l'extrait suivant de la pièce imprimée en 1591.

Entre ARTHUR, conduit par HUBERT DU BOURG.

ARTHUR.

Merci, Hubert, de ton attention pour moi, — à qui l'emprisonnement est encore chose si nouvelle. — La promenade ici n'a pas pour moi de grandes jouissances ; — pourtant j'accepte ton offre avec reconnaissance, — et je ne veux pas du moins perdre le plaisir des yeux. —Mais, dis-moi, courtois geôlier, si tu le peux, combien—de temps le roi m'enfermera-t-il ici?

HUBERT.

— Je ne sais pas, prince; je suppose que ce ne sera pas longtemps. — Que Dieu vous envoie la liberté, et que Dieu sauve le roi!

Les exécuteurs sortent de leur retraite et s'élancent sur Arthur.

ARTHUR.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, Messieurs ? Que signifie cet outrage? — Oh! à l'aide, Hubert! gentil gardien, à l'aide ! — Que Dieu me délivre de la brusque attaque de ces mutins ! — Ne laissez pas tuer un pauvre innocent !

HUBERT, aux exécuteurs.

— Retirez-vous, Messieurs, et laissez-moi faire.

Les exécuteurs se retirent.

ARTHUR.

— Allons, Arthur, résigne-toi ; la mort menace ta tête. — Que signifie ceci, Hubert ? Expliquez-moi l'affaire.

HUBERT.

— Patience, jeune seigneur. Écoutez des paroles de malheur, — funestes, brutales, infernales, horribles à entendre : — effrayant récit, bon pour la langue d'une furie ! — Je n'ai pas la force de le faire, chaque mot en est pour moi une douleur profonde.

ARTHUR.

dois-je mourir?

HUBERT.

t pas la mort que j'ai à vous annoncer, c'est quelque chose
ux, — la sentence de la haine, la plus malheureuse desti-
nort serait un mets exquis dans un si cruel festin. — Soyez
endez pas ; c'est un enfer pour moi d'achever.

ARTHUR.

tu blesses ma jeunesse par tes inquiétantes paroles ; —
rreur, c'est un enfer pour moi de ne pas tout savoir. — De
l, l'ami? Si la chose doit être faite, — fais-la, et termine-
que je cesse de souffrir.

HUBERT.

reux pas chanter avec ma langue un tel forfait, — et pour-
que je l'accomplisse de mes mains. — Mon cœur, ma tête,
re — me refuse ici son office. — Lis cette lettre, lis ces
ment funestes ; — apprends ma mission, et pardonne-moi
connaîtras. —
au nom de notre repos d'esprit et du salut de notre per-
t commandé, sur le reçu de cet ordre, d'arracher les yeux
antagenet ».

ARTHUR.

mme monstrueux et maudit ! Rien qu'avec son souffle il in-
nents ! — Son cœur recèle un venin contagieux — qui suf-
isonner le monde entier ! — Est-ce une impiété d'accuser
d'injustice, quand ils laissent ce mécréant — opprimer et
innocents? — Ah ! Hubert ! tu es donc l'instrument dont
pour sonner la fanfare qui annonce à l'enfer son triomphe !
ure, les saints versent d'angéliques larmes, — dans la crainte
ta chute ; ils te poursuivent de remords, — ils frappent à
e pour y faire entrer la pitié — et te protéger contre la
fer. — L'enfer, Hubert, l'enfer avec tous ses fléaux, est
e forfait damné. — Ce papier scellé, qui te promet le bon-
monde, — institue Satan chef de ton âme. — Ah ! Hu-
sens pas à abandonner ta part de Dieu. — Je ne te parle
t pour que tu me laisses la vue, — qui n'est pour moi que le
biens matériels ; — je te parle au nom du péril que tu
bien plus grand que ma douleur ; — la perte de ta douce
re que la perte de mes vains yeux. — Réfléchis bien, Hu-

bert : car c'est chose dure — de perdre l'éternel salut pour la f d'un roi !

HUBERT.

— Monseigneur, tout sujet habitant le pays — est tenu d'exé commandements du roi.

ARTHUR.

— Dieu, dont le pouvoir est plus étendu, a défendu dans se mandements — d'obéir à celui qui commande de tuer.

HUBERT.

— Mais la même puissance a établi cette loi, — pour tenir le en respect, que le crime serait puni de mort.

ARTHUR.

— Je déclare que je ne suis ni criminel, ni traître, et sans peur.

HUBERT.

— Ce n'est pas à moi, Monseigneur, qu'il faut en appeler.

ARTHUR.

— Tu peux du moins renoncer à une mission périlleuse.

HUBERT.

— Oui, si mon souverain veut renoncer à sa querelle.

ARTHUR.

— Sa querelle est celle du mensonge et de l'impiété !

HUBERT.

— Que le blâme retombe sur celui à qui il est dû !

ARTHUR.

— Eh bien ! que ce soit sur toi, si tu conclus — cette inique par une si infâme action.

HUBERT.

— Aucune exécution ne pourra désormais être légitime, — si des juges doit être ainsi mis en doute.

ARTHUR.

— Aucune ne pourra l'être sans que, selon les formes d'un régulier, — le coupable ait été convaincu d'un crime.

HUBERT.

— Monseigneur, Monseigneur, ces longues remontrances —

uleur plus qu'elles ne servent votre cause. — Car je sais, cette conviction, — que les sujets vivent soumis aux — Je ne dois pas discuter pourquoi il est votre ennemi, obéir quand il commande.

ARTHUR.

e, et que ton âme soit responsable — de l'injuste persécu-is. — Vous, yeux roulants dont je puis encore mesurer la ec le regard que la nature m'a prêté, — faites jaillir la sourcils froncés — pour punir les assassins — qui me vue limpide. — Que l'enfer soit pour eux aussi sombre u'ils me souhaitent, — et qu'il soit l'horrible bénéfice — Que les noirs tourmenteurs du profond Tartare — t ce forfait damné, — en infligeant à leurs âmes mille ! — Plus de délai, Hubert, mes oraisons sont termi-oi que je prie maintenant, arrache-moi la vue ; — mais, tragédie, — conclus le dénoûment par un coup de poi-, Constance ! Bourreau, approche ! — Fais de ma mort tyran !

HUBERT.

j'ai peur, ma conscience m'ordonne de me désister. — faiblesse et de peur ? — Mon roi commande, et cet e ; — mais Dieu défend, et c'est lui qui commande aux d commandeur me donne un contre-ordre, — il arrête ttendrit mon cœur. — Arrière, instruments maudits ! sés de votre office. — Rassure-toi, jeune seigneur ; tu ux, — quand je devrais les payer de ma vie. — Je vais t lui dire que sa volonté est faite, — et que tu es mort. i. Hubert n'était pas né — pour aveugler ces lampes it luire ainsi.

ARTHUR.

i jamais Arthur recouvre sa puissance, — tu seras ré-ienfait que je reçois de toi : — je t'avais livré ma vue, — je ne serai pas ingrat. — Mais maintenant tout délai ttre — l'issue de ta bonne entreprise. — Partons, Hu-nir de plus grands malheurs.

Ils sortent.

ène célèbre où le roi Jean s'emporte contre Hubert et

lui reproche *d'avoir pris une boutade pour un ordre* en mettant à mort le prisonnier Arthur, a rappelé à plusieurs commentateurs une autre scène historique qui eut lieu après l'exécution de Marie Stuart. On sait, en effet, que la reine d'Écosse fut décapitée le 8 février 1587, dans le château de Fotheringay, en vertu d'un *warrant*, signé *Élisabeth*, que le secrétaire d'État Davison reçut ordre de porter. Quand la tête de Marie fut tombée, la reine d'Angleterre, craignant sans doute la colère des cours continentales, feignit le plus grand désespoir et affecta de rejeter sur Davison toute la responsabilité de cet assassinat juridique. Elle accabla le trop fidèle ministre d'invectives, et lui fit justement ce reproche d'excès de zèle que le roi Jean adresse ici à Hubert.

Ce rapprochement, s'il était fondé, nous aiderait à éclairer certains côtés restés obscurs du drame de Shakespeare. Si la mort d'Arthur n'était, dans la pensée du poëte, que le symbole de la mort de Marie Stuart, le roi Jean devrait être regardé comme la personnification d'Élisabeth. Et alors tous les incidents de la pièce seraient autant d'allusions aux événements contemporains. Pandolphe excommuniant le roi Jean, ce serait le pape lançant contre la reine Élisabeth la bulle d'anathème. Le ridicule duc d'Autriche tué par le sympathique Bâtard, ce serait Philippe II vaincu par le peuple anglais. Le roi de France Philippe, soutenant et reniant tour à tour la cause d'Arthur, ce serait Henri III soutenant et abandonnant successivement la cause de Marie Stuart. L'alliance proposée entre la nièce du roi Jean et le dauphin, fils de Philippe-Auguste, ce serait le mariage projeté entre le duc d'Anjou, frère d'Henri III, et Élisabeth. La révolte des comtes de Pembroke et de Salisbury, faisant cause commune avec l'étranger pour châtier l'assassin d'Arthur, ce serait, par allégorie, la rébellion du duc de Suffolk et du comte de Northumberland s'alliant avec les cours catholiques pour délivrer Marie Stuart. Enfin, les envahisseurs, chassés du territoire par le Bâtard, ce serait l'armada espagnole repoussée par la nation anglaise ; et la magnifique apostrophe qui termine la pièce serait le cri de victoire poussé par le poëte patriote.

(38) Ici encore Shakespeare suit strictement le plan de la vieille

pièce. Dans le drame de 1591, Arthur meurt également en essayant de s'échapper de sa prison. Je traduis la scène :

Le jeune ARTHUR *paraît au haut des murailles.*

ARTHUR.

Maintenant, que la bonne chance aide au succès de mon entreprise — et épargne à ma jeunesse de nouveaux malheurs ! — Je risque ma vie pour gagner ma liberté. — Si je meurs, j'en aurai fini avec les tourments de ce monde. — La peur commence à affaiblir ma résolution. — Si je lâche prise, hélas ! je tombe, — et la chute, pour moi, c'est la mort. — Il vaut mieux renoncer à mon projet et vivre en prison toujours... — La prison, ai-je dit ? Non, plutôt la mort ! — Que l'énergie et le courage me reviennent ! — Décidément, je me risque : — après tout, ce n'est que sauter pour vivre.

(39) Holinshed raconte, d'après Mathieu Pâris, qu'en effet « le roi, ne pouvant monter à cheval, se fit porter dans une litière faite d'osier où était étendue une simple natte de paille, sans lit ni oreiller. »

(40) La révélation faite ici par Melun est historique. « Vers le même temps, dit Holinshed, il arriva qu'un Français, le vicomte de Melun, tomba malade à Londres, et, voyant que sa mort était proche, appela à lui plusieurs barons anglais qui restaient dans la cité et leur fit cette déclaration : « Vous ignorez les périls qui » sont suspendus sur vos têtes. Louis, et avec lui seize comtes et » barons de France, ont juré secrètement, dans le cas où le » royaume d'Angleterre serait conquis, de tuer, bannir et em» prisonner tous ceux de la noblesse anglaise qui maintenant se » révoltent contre leur propre roi, comme des traîtres et des re» belles. Et, pour que vous n'en doutiez pas, moi, qui suis ici » sur le point de mourir, je vous affirme, sur le salut de mon » âme, que je suis un des seize qui ont fait ce vœu. Je vous con» seille donc de pourvoir à votre propre sûreté et à celle de votre » pays, et de garder le secret sur ce que je viens de vous révéler. » Cela dit, il mourut immédiatement. »

(41) Nul doute que, dans la pensée de Shakespeare, le supplice qui termine la vie du roi Jean ne soit le châtiment de ses crimes. C'était également la pensée de l'auteur du *Roi Jean* anonyme, et, pour s'en convaincre, il suffit de lire la scène suivante :

LE ROI JEAN.

Philippe, à boire ! Oh ! que n'ai-je toutes les glaces des Alpes — pour refouler et pour éteindre ce feu intérieur — qui fait rage en moi comme un bourreau incandescent. — C'est en vain que, pour consumer l'arbre divin dans Babylone, — toutes les puissances ont épuisé leur puissance. — C'est en vain aussi que mon cœur oppose sa faible résistance — à l'invasion farouche de celui qui est plus fort que les rois. — Au secours, mon Dieu ! Quelles souffrances ! — Je meurs. Jean, cette torture — t'est infligée pour tes coupables forfaits ! — Philippe, une chaise, en attendant la tombe ! — Mes jambes dédaignent de porter un roi.

LE BATARD.

— Ah ! mon bon seigneur, triomphez de la douleur par la patience, — et supportez vos peines avec une royale énergie.

LE ROI JEAN.

— Il me semble que je vois la liste de mes crimes — écrite par un démon en caractères de marbre. — Le moindre suffirait pour me faire perdre ma part du ciel. — Il me semble que le diable murmure à mon oreille — et me dit que tout espoir de miséricorde est vain, — et que je dois être damné pour la mort soudaine d'Arthur. — Je vois, je vois des milliers, des milliers d'hommes — venus pour me reprocher tout le mal que j'ai fait sur terre. — Ah ! il n'existe pas de Dieu assez clément pour me pardonner tant de crimes. — Comment ai-je vécu, si ce n'est au détriment d'un autre ? — A quoi me suis-je plu, si ce n'est à la ruine des autres ? — Quand ai-je jamais fait un acte méritoire ? — Quelle est celle de mes journées — qui n'a pas abouti à quelque malheur fameux ? — Ma vie, pleine de fureur et de tyrannie, — peut-elle implorer grâce pour une mort si étrange ? — Qui donc dira que Jean a succombé trop tôt ? — Et qui plutôt ne dira pas qu'il a vécu trop longtemps ? — Le déshonneur m'a poursuivi dans ma vie, — et l'humiliation m'accompagne à ma mort. — Pourquoi ai-je échappé à la furie des Français, — et ne suis-je pas mort sous le coup de leurs épées ? — Ma vie a été honteuse, et elle finit honteusement, — méprisée par mes ennemis, dédaignée par mes amis.

nt soumis au prêtre de Rome, — ni lui ni les siens n'ont
la terre : — ses bénédictions sont maudites, et son ana-
lédiction. — Du fond de mon âme je crie vers mon Dieu,
riait le royal prophète David dont les mains étaient comme
, souillées par le meurtre. — Pas plus qu'à lui, il ne m'est
âtir la maison du Seigneur ; — mais, si mon cœur mourant
pe pas, — de mes flancs sortira une famille royale — qui de
teindra jusqu'aux portes de Rome, — et foulera sous ses
il de la prostituée — qui trône sur la chaire de Babylone.
les cordes de mon cœur se rompent ; les flammes du poi-
ortent en moi sur les faibles forces de la nature : — Jean
la foi de Jésus.

n Holinshed, le roi Jean fut enterré à Croxton Abbey,
ffordshire ; mais le poëte est ici plus exact que l'histo-
suivant l'indication donnée par Shakespeare, c'est
hédrale de Worcester que le tombeau du roi fut décou-
uillet 1797.

lisant l'apostrophe qui termine le *Roi Jean*, il est dif-
y pas voir une allusion directe aux événements con-
. Selon moi, cette apostrophe a été écrite sous l'im-
s menaces adressées par la coalition catholique à
e hérétique. Cette opinion, que je suis étonné d'émet-
ier, est confirmée jusqu'à l'évidence par les vers qui
pilogue à la pièce primitive :



souverain — jusqu'à son tombeau avec tous les honneurs funèbres. — Si les pairs et le peuple sont unis, — *ni le pape, ni la France, ni l'Espagne ne peuvent nuire à l'Angleterre.*

(44) La plus ancienne édition de *Richard III* est un in-4° publié sans nom d'auteur avec ce titre : *La tragédie du roi Richard, contenant ses perfides complots contre son frère Clarence, le lamentable meurtre de ses neveux innocents, son usurpation tyrannique, enfin tout le cours de sa vie odieuse et sa mort si méritée. Telle qu'elle a été jouée dernièrement par les serviteurs du très-honorable lord chambellan. A Londres, imprimé par Valentin Sims pour André Wise, demeurant au cimetière de Saint-Paul, à l'enseigne de l'Ange.* 1597.

Quelques mois plus tard, en 1598, une seconde édition parut, sous le même titre, mais avec le nom de l'auteur (ainsi écrit : *William Shake-speare.*)

Le succès ne discontinua pas, et la pièce fut réimprimée huit fois pendant les trente-cinq premières années du dix-septième siècle : en 1602, en 1605, en 1613 (in-quarto) ; en 1623 (dans la grande édition in-folio) ; en 1624, en 1629 (in-quarto) ; en 1632 (in-folio), en 1634 (in-quarto).

L'édition in-folio de 1623 diffère seule de l'édition originale de 1557. Cent neuf vers appartenant au texte original en ont été éliminés ; en revanche, elle contient soixante-un vers nouveaux que j'ai scrupuleusement traduits et intercalés.

Les variantes entre ces deux éditions sont indiquées plus loin.

(45) Ceci n'est point une métaphore, comme on pourrait le croire. Le public auquel s'adressait Shakespeare croyait bel et bien que le corps d'une personne assassinée devait saigner de nouveau au contact ou même à l'approche de l'assassin. Le roi d'Écosse, Jacques, confirme cette opinion dans son livre sur la démonologie : « Après un meurtre secret, si le cadavre du mort est jamais touché par le meurtrier, le sang en jaillira comme pour appeler sur le criminel la vengeance divine. » (*Démonologie*, in-quarto, 1597, p. 80.)

(46) Les douze vers qui précèdent ne se trouvent pas dans l'édition in-quarto de 1597.

(47) L'édition in-folio de 1623 ne contient pas ces mots : *Emportez le corps, Messieurs.*

(48) Dans l'édition in-folio, l'indication est différente. Ce n'est pas à Brakenbury que Clarence raconte le rêve qu'il vient de faire, c'est à son geôlier. Brakenbury ne paraît sur la scène que quand Clarence s'est rendormi.

(49) Ces deux vers sur la rédemption des péchés par le sang du Christ ont été supprimés de l'édition in-folio, en vertu d'un statut de Jacques Ier qui défendait de parler sur la scène des choses religieuses.

(50) Cet argument théologique que Clarence objecte aux assassins est le même qu'Arthur emploie contre ses bourreaux dans la scène du *Roi Jean* primitif que nous avons traduite plus haut. L'idée d'opposer les commandements de Dieu aux ordres des rois est bien digne de Shakespeare, et je suis convaincu que le poëte n'a plagié que lui-même en la transportant dans *Richard III.* En tout cas, on ne peut douter que l'argument ne soit beaucoup mieux placé dans la bouche de Clarence que dans celle d'Arthur, qui n'est qu'un enfant.

(51) Dans l'édition in-folio, Richard entre ici, non pas seul, mais accompagné de Ratcliff.

(52) Ce vers où lord Woodwille et lord Scales sont nommés a été ajouté dans l'édition in-folio.

(53) Les douze vers qui précèdent ne se trouvent pas dans l'édition in-quarto. Là, Dorset et Rivers se taisent.

(54) Les dix-huit vers qui précèdent manquent encore dans l'édition in-quarto. Là, Rivers ne demande pas d'explication sur

la manière dont le prince sera escorté, et Buckingham n'a pas à répondre.

(55) La cité de Londres était désignée officiellement par le titre de *Chambre du Roi*, titre qu'elle portait depuis la conquête normande. Lorsque Jacques Ier fit son entrée dans la ville, après son avénement, il remarqua au-dessus de la porte cette inscription : LONDINIUM, CAMERA REGIA.

(56) Le Vice Iniquité était un personnage des moralités du moyen âge qui jouait le rôle de bouffon.

(57) Ces deux vers où Buckingham prie Catesby de convoquer Hastings pour le lendemain, manquent dans l'édition in-quarto.

(58) Dans l'édition in-folio, ces dix vers sont attribués à Buckingham et non à Glocester.

(59) Les dix vers qui précèdent, à partir de ces mots : *Si je ne réplique pas*, manquent à l'édition in-quarto.

(60) Ces deux vers si caractéristiques ne se trouvent pas dans l'édition in-folio.

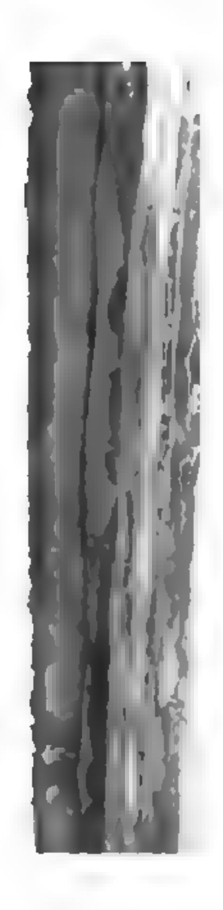
(61) Ces admirables vers que la reine Élisabeth adresse à la Tour de Londres manquent à l'édition de 1597. Ils rappellent la seconde manière de Shakespeare, et pourraient bien avoir été ajoutés au manuscrit quelques années après la représentation de la pièce.

(62) Les dix-sept vers qui précèdent, à partir de ces mots: *Comment se fait-il que le prophète*, etc., ne se trouvent pas dans l'édition de 1623.

(63) Ce dialogue de quatorze vers, commençant à cette exclamation de Richard : *Vous parlez comme si j'avais tué mes neveux*, manque à l'édition de 1623.

n et plus abominable encore à exécuter ; s'étant persuadé,
longues réflexions, que ce serait pour lui une source de
alheurs si le comte de Richmond parvenait à épouser sa
se décida nettement à se réconcilier avec la femme de son
reine Élisabeth, par des paroles bienveillantes ou par de
es promesses, convaincu qu'une fois le raccommode-
elu, la reine n'hésiterait pas à se remettre elle-même et
ses filles à sa direction et à sa tutelle, et qu'il lui serait
si d'empêcher l'union du comte de Richmond avec sa
nfin, si l'on ne trouvait pas de plus ingénieux remède
venir les innombrables maux qui le menaçaient, s'il arri-
la reine Anne sa femme disparût de ce monde, le roi Ri-
nerait encore mieux épouser sa cousine et nièce Élisabeth,
isser tout le royaume courir à sa ruine, à défaut de ce ma-
envoya donc à la reine, qui était dans le sanctuaire, de
ıx messages dans lesquels, après s'être excusé et purifié
e qu'il avait tenté ou fait contre elle, il lui faisait, pour
our son fils, le marquis Dorset, de si magnifiques pro-
que l'espérance devait lui tourner la tête et l'entraîner,
on dit, dans le paradis des fous. Les messagers du roi,
sprit et de gravité, persuadèrent la reine, à force de rai-
antes et de belles promesses, si bien qu'après s'être un
ucie, elle cessa de faire la sourde oreille et s'engagea à se
re pleinement et franchement au bon plaisir du roi. »

'ette discussion entre Richard et Stanley est conforme à



ley, son frère, Gilbert Talbot et six cents autres. Mais, de tous, celui en qui il avait le moins de confiance, était lord Stanley, parce que celui ci avait épousé lady Marguerite, mère du comte de Richmond. En effet, quand ledit lord Stanley voulut se retirer dans ses terres pour visiter sa famille et pour rafraîchir ses esprits, disait-il, mais en réalité pour se bien préparer à recevoir le comte de Richmond dès son arrivée en Angleterre, le roi ne voulut point lui permettre de partir qu'il n'eût laissé à la cour, comme otage, George Stanley, lord Strange, son fils aîné et son héritier. »

(67) Le fait est raconté par Hall en ces termes : « Parmi les nobles qui furent tués était Jean, duc de Norfolk, qui avait reçu l'avertissement de ne pas se risquer sur le champ de bataille. La nuit qui précéda sa jonction avec le roi, quelqu'un avait écrit ceci à sa porte :

« Jack of Norfolk, be not too bold,
» For Dykon, thy master, is bougth and sold.

» Jeannot de Norfolk, ne sois pas trop hardi, car Dykon, ton » maître, est trahi et vendu. »

(68) D'après le texte de toutes les éditions anciennes, c'est sur la scène même qu'a lieu le combat entre Richmond et Richard, et que le roi est tué. Les éditeurs modernes, obéissant au préjugé classique, ont pris sur eux de changer l'indication originale et de faire mourir Richard loin des regards du public. Il va sans dire que nous n'avons pas cédé au même préjugé.

FIN DES NOTES

[illegible] DENIS — TYPOGRAPHIE DE [illegible]



… AUTEURS CONTEMPORAINS

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

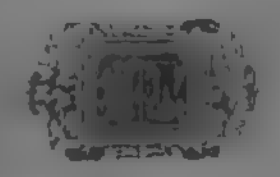
DE

W. SHAKESPEARE

TOME IV

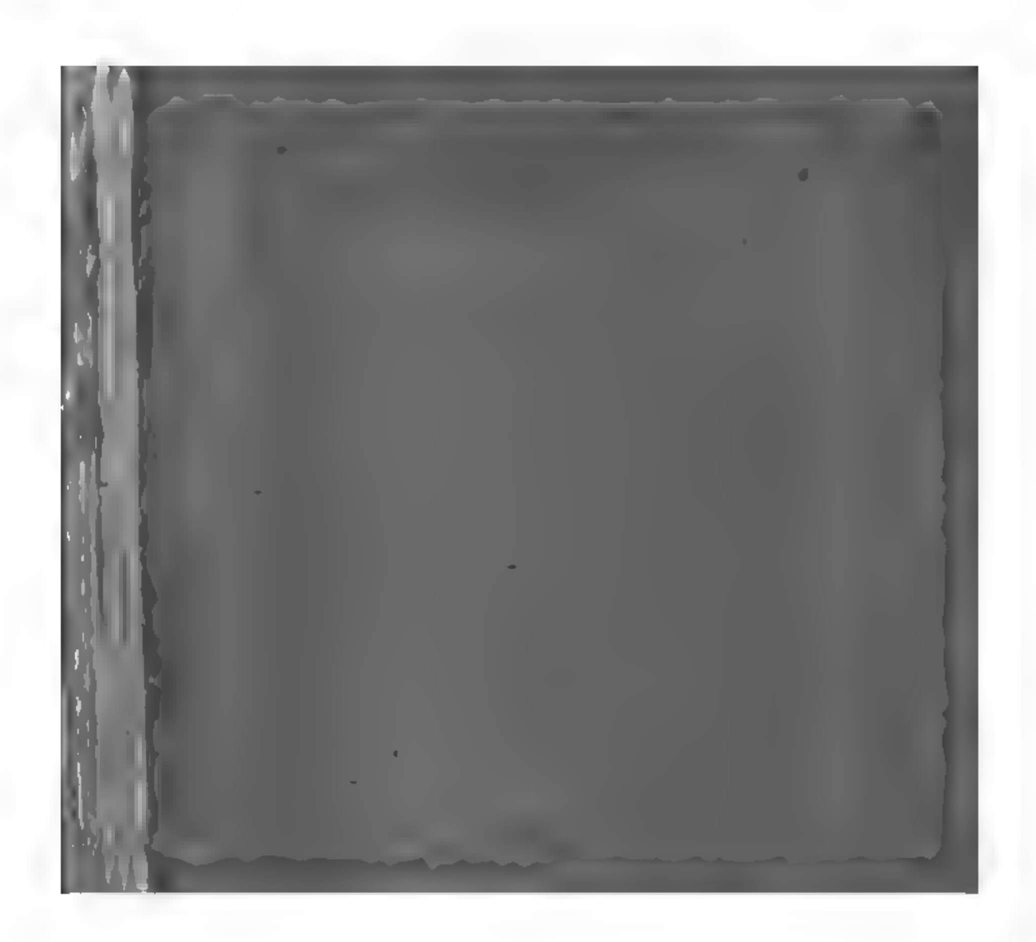
LES JALOUX

I



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR



ŒUVRES COMPLÈTES

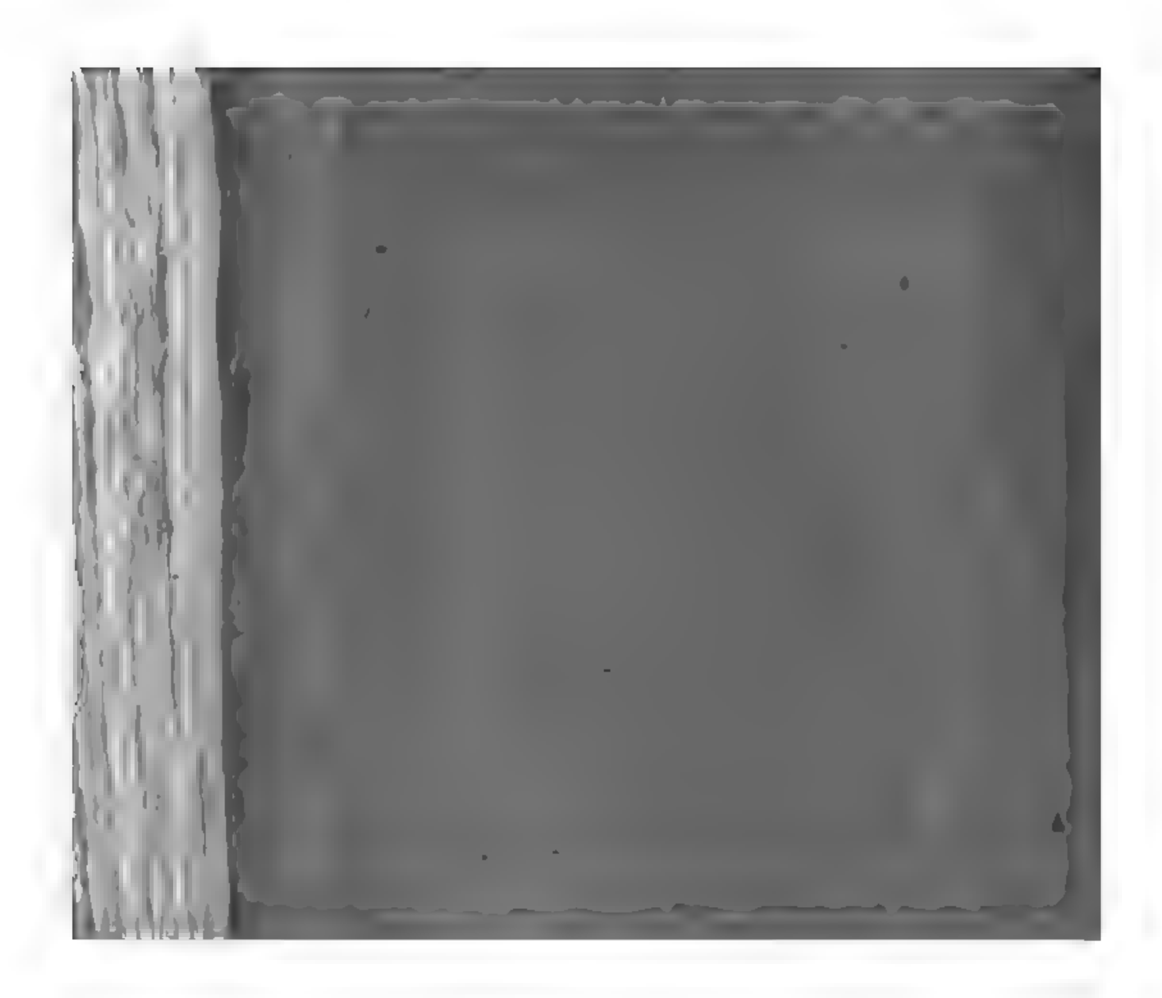
DE

W. SHAKESPEARE

TOME IV

LES JALOUX

I



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

TOME IV

LES JALOUX

I

SAINT-DENIS — TYPOGRAPHIE DE DROUARD ET A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

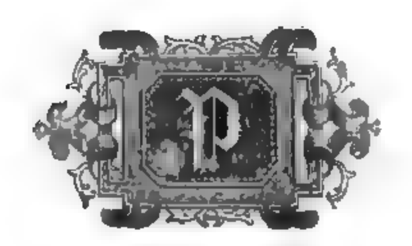
W. SHAKESPEARE

TOME IV

LES JALOUX

I

TROYLUS ET CRESSIDA — BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN
LE CONTE D'HIVER



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1859

A CHARLES

SON FRÈRE DÉVOUÉ

F.-V. H.

INTRODUCTION

Dans l'antiquité, la conscience humaine, soumise au panthéisme païen, offrait un prodigieux spectacle. Chaque passion qui envahissait l'âme y pénétrait sous la figure auguste d'une divinité, venue du ciel ou de l'enfer. Un homme était-il amoureux? il était mené par l'aveugle enfant Cupidon. Était-il jaloux? il était entraîné par Junon aux yeux de bœuf. Se plaisait-il à la guerre et au massacre? c'était Mars qui l'animait. Était-il avare? il était inspiré par Plutus. Était-il pris de haine? c'était Até qui l'obsédait. Était-il furieux? il était possédé de Mégère. Alors, la succession continue des sentiments n'était qu'un perpétuel va-et-vient de puissances farouches et irrésistibles. Que pouvait, en effet, la volonté de l'homme contre des passions qui se confondaient avec les dieux mêmes et pour lesquelles la religion exigeait de lui un culte? Comment eût-il combattu les idées de vengeance, lui qui tout à l'heure s'agenouillait dans le temple de Rhamnus devant la statue de Némésis? Quel obstacle eût-il pu opposer aux pensées homicides, lui qui tout à

l'heure offrait un sacrifice à Bellone? Comment n'eût-il p
cédé au vertige des sens, lui qui venait d'adorer, dans s
voluptueux mystères, la Vénus Génétyllide? Command
aux passions, est-ce que cela était possible? elles étaie
déesses! Elles siégeaient, dans un éternel rayonnement, a
plus haut de l'Olympe. C'était Hébé qui leur versait à boi
et Iris qui faisait leurs commissions. Ah! si l'homme le
avait manqué de respect, il aurait bien vite entendu grond
au-dessus de sa tête la foudre de Jupiter.

Donc, dans les temps anciens, l'homme n'était pas libre
Le devoir que la morale païenne lui imposait, ce n'était pa
d'aimer son prochain comme lui-même, ce n'était pas d
rendre le bien pour le mal, ce n'était pas de lutter contre
les instincts pervers, — c'était d'obéir aux dieux et de se
soumettre à leurs caprices, comme aux arrêts souverains de
la nécessité.

Aujourd'hui, grâce à une religion nouvelle, les divinités
despotiques, qui jadis réglaient les destinées de ce monde,
se sont évanouies. Le trépied de Cumes a été renversé; et le
temple de Delphes, cette antique Bastille des consciences, a
été ruiné de fond en comble. L'âme humaine, lassée d'être
le pied-à-terre des dieux, s'est affranchie, dans une insur-
rection sublime, de la tyrannie de l'Olympe. Mais cet affran-
chissement l'a-t-il rendue plus libre? — Non. Les dieux
s'en sont allés, mais les passions ont demeuré. Vénus a dis-
paru, soit! mais l'Amour est resté. Junon a disparu, mais la
Jalousie est restée. Les Furies se sont enfuies, mais la Ven-
geance a gardé leur place. Mars s'est sauvé, mais la Guerre
a ceint l'épée flamboyante qu'il a laissée tomber. Voilà pour-
quoi, sur le théâtre de Shakespeare, la Fatalité est restée
aussi puissante que sur la scène antique. Elle a cessé d'être
adorée; mais elle n'a pas cessé de régner. Elle n'a plus d'au-
tel visible dans le monde, mais elle a gardé son temple dans
le cœur humain. Son oracle, désormais, ce n'est plus l

voix de la Pythonisse, c'est le cri de la passion. Et la passion n'est pas moins agitée, elle n'a pas moins de délire, elle n'est pas moins échevelée que la Sibylle.

Ce n'est plus au nom d'Apollon que la Fatalité commande à Oreste de tuer Clytemnestre ; mais c'est au nom de la tendresse filiale qu'elle force le prince de Danemark à assassiner Claudius. Ce n'est plus en vertu d'une malédiction qu'elle oblige les deux frères Etéocle et Polynice à se frapper l'un l'autre ; mais c'est de par l'ambition qu'elle somme le thane de Cawdor d'égorger son cousin Duncan. Ses sacrificateurs ne s'appellent plus Agamemnon, Œdipe, Thyeste ; mais ils se nomment Hamlet, Macbeth, Othello. Ses victimes, ce n'est plus Iphigénie, ce n'est plus Cassandre, ce n'est plus Polixène, mais c'est Ophélia, mais c'est Juliette, mais c'est Desdemona ; et tout le sang versé dans les holocaustes modernes n'est pas moins pur que celui qui coulait dans les hécatombes antiques.

L'homme s'est affranchi des dieux, soit ! mais s'est-il affranchi de la sensation ? S'est-il défait de l'instinct ? S'est-il soustrait aux entraînements ? S'est-il débarrassé des appétits ? S'est-il dépêtré du besoin ? A-t-il dépouillé l'enveloppe de nerfs qui l'étreint de toutes parts et qui le dévore comme la tunique de Nessus ? S'est-il arraché le cœur ? L'homme a-t-il cessé d'être homme ? A-t-il le moyen de ne plus aimer, ou du moins a-t-il trouvé le secret d'aimer sans être jaloux ? Non !

La jalousie est inséparable de l'amour ; elle le suit toujours pas à pas ; elle s'attache à lui comme l'ombre au rayon, comme la nuit au jour. Née de l'infranchissable obstacle qu'une nature bornée oppose à nos expansions, elle est dans le cœur le spectre de la matière à jamais dressé derrière l'idéal. L'amour, aspiration divine, entraîne l'âme vers l'infini ; mais la jalousie, inquiétude des sens, la retient toujours en bas à la chaîne des imperfections humaines. L'amour épure

vori ; c'est un roi. Il est la Majesté vivante ; il a pour titre la Grâce, et quand il passe les peuples se prosternent devant lui comme devant l'image de la divinité. Ce personnage auguste a épousé l'auguste fille d'un empereur. A le voir placé si haut, on le croirait inaccessible aux passions. Mais non, la jalousie monte les degrés d'un trône aussi aisément que la mort. Elle n'a qu'à chuchoter à l'oreille de ce roi ; et aussitôt Léonte, qui était le prince des sages, deviendra le dernier des criminels. Il tentera d'empoisonner son ami d'enfance, et il fera dresser le bûcher pour y jeter sa femme et sa fille.

Ce quatrième est un chevalier breton du nom de Posthumus. Orphelin de naissance, Posthumus a été recueilli et élevé par le roi de Bretagne, Cymbeline, qui l'a fait de sa chambre. Tout jeune, « il aspirait la science comme l'air ; dès son printemps, il a fait moisson. Pour la jeunesse, c'est un modèle ; pour l'âge mûr, c'est un miroir où les hommes faits se rajustent. » Tel est son mérite, à ce chevalier, que la fille même du roi n'a pas cru se mésallier en l'epousant. Eh bien ! malgré cette preuvre irrécusable d'affection, il suffira de je ne sais quelle fable pour que Posthumus éprouve, comme Léonte et comme Troylus, les éblouissements du meurtre. Lui, l'honnête homme, il se fera faussaire pour entraîner Imogène dans un piége ; il s'improvisera brigand ; et, pour que sa femme ne soit pas assassinée, il faudra que son serviteur lui désobéisse.

En voici encore un. Saluez ! c'est un capitaine more que la grande république de Venise oppose aux formidables Turcs. C'est un vaillant dont l'âme est mieux trempée que son épée : il a coudoyé la mort dans cent assauts, il a subi la servitude, il a, sans frémir, fait visite aux anthropophages, et voyagé dans ces parages fantastiques où les hommes ont la forme des monstres. Certes, s'il est un mortel à l'épreuve de la jalousie, c'est Othello. Othello, jaloux ! Est-ce

croît de misères, ce grand seigneur était son meilleur ami.

« Maudit soit le cœur qui fait gémir mon cœur de la double blessure faite à mon ami et à moi ! N'était-ce pas assez de me torturer seul, sans que mon meilleur ami fût asservi à cette servitude ? Tes yeux cruels m'ont enlevé à moi-même, mais, ce qui est plus dur, tu as accaparé mon autre moi-même [1]. »

Désenchantement suprême : avoir son ami pour rival, être déçu à la fois par les deux sentiments qui font la religion du cœur, ne plus voir dans l'amitié qu'une duperie et dans l'amour qu'une trahison ! Ce désintéressement qui vous tend la main, vous trompe. Cette tendresse qui vous ouvre les bras, ment. Le malheur de Shakespeare jaloux du comte de Southampton, c'est le malheur de Léonte jaloux de son camarade Polixène, c'est le malheur d'Othello jaloux de son fidèle Cassio. Faut-il donc s'étonner que Shakespeare, qui avait si cruellement souffert de la jalousie, ait ramené cinq fois ce tragique sujet sur la scène ? Les douleurs que l'homme avait éprouvées et comprimées au plus profond de son souvenir, le poëte les a fait revivre et les a jetées toutes palpitantes sur le théâtre. Ce sont ses plaies intimes que Shakespeare a exposées dans les cinq pièces que vous allez lire. C'est sa propre crédulité qu'il prête à Troylus. Ce sont ses défiances qu'il inspire au fiancé d'Héro. C'est son délire qu'il communique au mari d'Hermione. C'est de ses yeux que sont tombées les larmes de Posthumus. C'est de son cœur qu'est parti le cri effrayant d'Othello.

I.

Ce qui fait de *Troylus et Cressida* une œuvre extraordinaire, c'est moins la splendeur du style, c'est moins la beauté saisissante des principales scènes, c'est moins la va-

[1] Voir le sonnet XVII, dans la traduction que j'ai publiée.

nir sur le théâtre, pour intéresser sans cesse à leurs malheurs les générations futures. Enfin, par une singulière exigence, il fallait que ces personnages conservassent à jamais les traits immuables que la fantaisie antique leur avait donnés. Il fallait qu'Achille restât continuellement tel que l'avait vu Horace :

> Impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

Il fallait, selon les règles de L'ART POÉTIQUE,

> Qu'Agamemnon fût fier, superbe, intéressé,
> Que pour ses dieux Énée eût un respect austère.
> Conservez à chacun son propre caractère.

Si ce système, que préconisaient en Angleterre Philippe Sidney et Ben Jonson, était le vrai, l'œuvre tout entière de Shakespeare était condamnée. De par Aristote, il fallait fermer le théâtre anglais ; du moins, il fallait en chasser Hamlet, Othello, Macbeth, le roi Lear, ces intrus, et le rendre à ses hôtes légitimes, les princes de Troie, de Mycènes et d'Argos. Il fallait en expulser la passion moderne, cette usurpatrice, et restaurer triomphalement dans son Olympe, au milieu de sa cour de dieux, la fatalité païenne.

Dans cette situation grave, Shakespeare redoubla d'audace. Ses adversaires voulaient qu'il se prosternât devant les statues homériques. Que fit-il ? Il les renversa les unes après les autres de leurs piédestaux. Au nom d'une philosophie supérieure, il jugea tous ces êtres prétendus surhumains que l'antiquité avait exaltés jusqu'à l'apothéose; il montra du doigt leurs faiblesses; il railla leurs infirmités, et, sous une grêle d'épigrammes il les fit tomber à jamais du sublime dans le ridicule. — Votre Agamemnon, cria-t-il à ses adversaires, votre Agamemnon, « le roi des hommes » est un peureux qui se cache derrière Ajax. Votre « divin » Ulysse

n'est qu'un intrigant qui pratique la petite politique : *diviser pour régner*. Votre Ajax, « rempart des Grecs, » n'est qu'une bête à qui l'on fait labourer le champ de bataille en lui disant : Hue donc ! Votre Achille « aux pieds légers » n'est qu'un lâche qui tue les gens désarmés. Votre « belliqueux Diomède, » celui qui blesse Vénus à la main, vous savez, eh bien, ce n'est qu'un fat et un bravache. Votre Pandarus, « cet illustre fils de Lycaon, cet habile archer instruit par Apollon lui-même, » eh bien, ce n'est qu'un ruffian. Votre Hélène, « la plus noble des femmes, » n'est qu'une. . catin. Et, quant à votre siége de Troie, il n'est que le monstrueux coup de corne de Ménélas !

C'est par cet immense sarcasme que Shakespeare répondit aux prôneurs exclusifs de l'antiquité. — Renoncez à des traditions barbares, lui disaient les Scudérys du seizième siècle ; cessez de nous raconter notre époque, notre civilisation, notre histoire nationale, nos aïeux. Il s'agit bien du père de Cordélia ; parlez-nous du père d'Iphigénie ! Shakespeare prit les Scudérys au mot, et il fit *Troylus et Cressida*.

A mes yeux, *Troylus et Cressida* est autant une œuvre polémique qu'une œuvre dramatique, moins une épopée qu'une satire. Est-ce à dire que l'auteur a méconnu de parti pris ce qu'il y avait de réellement admirable dans les figures antiques? Non, car il a laissé au vaincu Hector toute sa noblesse traditionnelle, et il a fait Cassandre aussi majestueusement sinistre que l'avait rêvée Eschyle. Seulement, il a voulu retirer aux types classiques un prestige qui devenait dangereux pour la liberté de l'art ; il a voulu désarmer cette critique rétrograde qui prétendait imposer à l'avenir l'idolâtrie du passé ; il a voulu protester d'avance contre une réaction littéraire dont il pressentait les excès. Il a voulu prouver que ces personnages demi-divins étaient faits de chair et de sang comme nos pères, les barbares du Moyen Age ; et que, nous touchant de moins près que ceux-ci, plus di-

gnés de nos croyances et de nos mœurs, ils devaient moins nous intéresser. L'*Iliade*, traduite en anglais par Georges Chapman, avait été publiée dès 1592 On ne peut donc pas prétendre, comme l'a fait Schlegel pour excuser la hardiesse de Shakespeare, qu'il ignorait l'œuvre du poete grec. C'est bien Homère qui a inspiré à Shakespeare cette scène bouffonne où Thersite est battu par Ajax. C'est bien Homère qui, le premier, nous a montre Hector défiant les chefs de la Grèce à ce combat singulier dont Shakespeare a fait un tournoi. N'atténuons pas la témérité de l'auteur. C'est bien sciemment qu'il a embauché dans son répertoire les personnages principaux de l'*Iliade*, Agamemnon, Ménélas, Achille, Patrocle, Ulysse, Diomède, Priam, Pâris, Hector, Andromaque, Helène, et que, de ces héros futurs de Racine et de Voltaire, il a fait les comparses de son théâtre. C'est bien volontairement qu'il a choisi le champ de bataille homérique pour les rendez-vous de sa jeune première, et qu'il a pris cette toile de fond épique, les remparts d'Ilion, pour le décor d'une intrigue d'amour.

Et cette intrigue d'amour que Shakespeare a ainsi mise en scène, a-t-elle au moins la dignité d'une tradition classique ? Non, elle n'est qu'une légende romanesque. La fable primitive qui raconte la passion de Troylus pour Cressida ne date pas de l'antiquité : elle date du Moyen Age. Elle n'est pas l'œuvre du rapsode phrygien Darès, comme le croit Schlegel, ni même, comme l'affirment Dryden et Pope, l'œuvre de Lollius le Lombard, écrivain du Bas-Empire Elle a pour auteur, devinez qui? un poete normand du douzième siècle, Benoist de Saint-Maur. Témérité suprême, Shakespeare a fait figurer les personnages d'Homère dans la ballade d'un ménestrel. Il a eu la fière audace d'un constructeur de cathédrales à qui l'on proposerait le Parthénon pour modèle, et qui, pour toute réponse, engagerait dans une frise gothique les bas-reliefs de Phidias !

Qui connaît Benoist de Saint-Maur aujourd'hui? Qui se rappelle qu'il y a sept cents ans, un homme portant ce nom composait dans un patois grossier des vers qu'il psalmodiait en s'accompagnant d'un luth informe? Sans doute ce trouvère vivait comme ses confrères, les poëtes primitifs, allant de manoir en manoir demander une hospitalité qu'il payait en gais propos, musicien parasite, chansonnier ambulant, vivant de son bel esprit et de sa bonne humeur, ayant le jarret aussi infatigable que la verve, marchant toute une après-midi pour parvenir avant le couvre-feu à la seigneurie voisine, mendiant du châtelain un dîner pour un chant de guerre et obtenant de la châtelaine un souper pour un lai d'amour! Un jour, dans je ne sais quel Hôtel de Rambouillet féodal, Benoist de Saint-Maur chantait. Il était en voix et se sentait inspiré. Il chantait le siége d'Ilion, d'après le récit authentique d'un certain « Darès, troyen qui, nourri et né dans Troie, y avait fait mainte prouesse et à assaut et à tournois. » Tout à coup, voyant probablement languir l'attention de son auditoire féminin, il s'interrompit au milieu de ce grave sujet, et, laissant là la querelle des Grecs et des Troyens, il se mit à raconter... imaginez quoi? les amours du *biau chevalier Troylus et d'une fille molt renommée, appelée Briseïda*.

Troylus fut biau à merveille,
Chière ot riant, face vermeille,
Cler vis apert, le front plénier,
Moult i avoit biau chevalier.
Cheveus ot blons et reluisans
Et sis nez iert moult avenans ;
Œux ot vairs, plain de gaieté,
Bien et bien faite et beles denz
Plus blans qu'ivoire ne argenz ;
Menton carré, lonc col et droit...
D'armes et de chevalerie
Après Hector ot seigneurie.

à l'apparition de ce Troylus qui intervient brusquement ns l'histoire de Troie et qui rappelle par sa bonne mine aimables paladins de la Table-Ronde, vous devinez quel érêt subit le récit de Benoist de Saint-Maur a dû prendre ur ses auditeurs normands du douzième siècle. Vous yez d'ici l'attention se peindre sur le visage du plus indifent. Désormais le poete est bien sûr d'être écouté jus-'au bout. Il continue Il apprend à son public avide que oylus est l'amant heureux de Briseida, fille de Calcas. Or, Calcas est un évêque troyen qui a pris le parti des Grecs : voyant la ruine d'Ilion, il supplie Agamemnon d'envoyer érir sa fille qui est restée à Troie et qu'il a peur de voir ìre lorsque la cité sera prise. Sur l'intercession du roi Grecs, le roi des Troyens, Priam, accorde la requête de cas, et Briseida doit être rendue à son père. Voilà les oureux séparés. Troylus est furieux de ne plus voir Brida ; Briseida est désespérée de ne plus voir Troylus. mporte ! il faut se dire adieu, et les voilà qui s'emssent.

> Mais la dolor qui cueur lor toce
> Lor fait venir parmi la boce
> Les larmes qui chient des ex

Briseida avait beaucoup d'amis dans Troie. Le jour de son part, une foule de seigneurs et de gentilshommes la reconisent en grande pompe, et Troylus, tout fils de Priam et prince du sang qu'il est, tient à honneur de mener par la de le destrier de sa belle jusqu'aux portes de la cité. C'est que la « pucelle », pleurant à chaudes larmes, est remise Dyomedes, fils de Tydeus. Dyomedes, en galant cheva-, essaie immédiatement de consoler Briseida ; mais Brida ne veut pas être consolée si vite. Elle craint d'être mésée si elle accorde sitôt ce que Dyomedes lui demande.

Dyomedes est patient : il attendra le bon plaisir de Briseïda. C'est ainsi que tous deux arrivent, en devisant, à la tente de Calcas, pavillon qui, soit dit en passant, appartenait naguère au riche Pharaon, *cil qui noya en la mer Roge*. C'est là que Briseïda reçoit des princes grecs les hommages les plus courtois, et de Dyomedes les soins les plus tendres. Enfin la pucelle est consolée. Troylus n'a pas plus tôt deviné l'infidélité de Briseïda, qu'il jure de se venger de son rival. Il poursuit Dyomedes sur le champ de bataille ; il le blesse, et, au moment où on emporte le fils de Tydeus, à demi-mort, il l'accable des plus cruelles railleries. Il lui crie, en présence de toute l'armée, que Briseïda n'est qu'une fille à courte foi qui le trompera, lui, Dyomedes, comme elle l'a trompé, lui, Troylus, et il l'engage fortement à faire le guet auprès d'elle, s'il ne veut pas que *tous les gardes du camp s'en soûlent*. En apprenant que Dyomedes est revenu grièvement blessé, Briseïda témoigne l'émotion la plus vive ; elle a des larmes dans les yeux et dans la voix. Que faire ? Ira-t-elle ouvertement dans la tente de Dyomedes pour soigner le blessé ? La malheureuse ne se dissimule pas la gravité de cette démarche publique. Les dames vont en dire de belles sur son compte ! Elle sera la honte des demoiselles ! le monde la méprisera ! Mais, après tout, est-ce sa faute ? Si l'on ne l'avait pas forcée à quitter Troie, cela ne serait pas arrivé, elle serait restée fidèle à Troylus ; mais ici, nouvelle venue dans le camp grec, elle n'a pas un ami, pas un cœur à qui se fier : son chagrin d'avoir quitté Troylus est tel qu'elle mourrait, si elle ne cherchait pas à s'en distraire ; c'est justement parce qu'elle aime Troylus, qu'elle est contrainte de le tromper !... Après ce monologue tout féminin, Briseïda se décide ; elle se rend dans la tente de Dyomedes, et, tandis qu'elle veille sur son second amant, Troylus est tué par Achille.

Ainsi finit l'histoire romanesque que Benoist de Saint

Maur avait improvisée pour faire trêve aux luttes épiques des Grecs et des Troyens. Ce récit, intercalé sans façon dans l'*Iliade*, eut un succès immense auprès du public normand qui écoutait le trouvère ; il fut vite populaire parmi toutes les nations qui comprenaient le patois d'Oil, et il ne tarda pas à le devenir dans les contrées plus méridionales où se parlait la langue d'Oc. Les amours de Troylus et de Briseïda furent bientôt regardées par les générations du Moyen Age comme aussi authentiques que les amours même d'Hélène et de Pâris. Qui le croirait? le barde de Normandie, aujourd'hui si peu connu, obtint dans l'Europe féodale autant de gloire qu'en acquit jamais dans l'Europe antique le barde d'Ionie. Comme son prédécesseur, le ménestrel Homère, Benoist de Saint-Maur trouva des copistes qui multiplièrent son poëme par milliers et qui fixèrent ses paroles sur les papyrus égyptiens. Comme Homère, il trouva des traducteurs qui lui servirent d'interprètes dans toutes les langues vivantes : Guido Colonna, en Italie ; Raoul Lefèvre, en France ; Caxton, en Angleterre. Comme Homère encore, il suscita des rapsodes qui perpétuèrent, en la commentant, la tradition laissée par lui ; et ces rapsodes n'étaient pas d'obscurs déclamateurs, c'étaient des poëtes illustres ; c'était Boccace, au quatorzième siècle ; c'était Chaucer, au quinzième. Enfin, comme Homère animant la muse tragique d'Eschyle, Benoist obtint cet honneur suprême d'inspirer le génie dramatique de Shakespeare.

Le *Filostrato* de Boccace est le développement tout italien de la légende normande. Là, nous retrouvons les mêmes personnages, mais modifiés par les mœurs méridionales. Brisaïda n'est plus une fille naïvement séduite, comme Briseïda ; c'est une femme franchement galante. Troïlo n'est plus, comme Troylus, cet amoureux railleur qui se venge par une ironie de la trahison de sa maîtresse ; c'est un amant humble, larmoyant et soumis, qui meurt en demandant

grâce à l'infidèle. Son rival, Diomède, a pris une individualité qu'il n'avait pas et s'esquisse déjà comme le fat que Shakespeare doit peindre plus tard. A ces trois figures légendaires, Boccace a adjoint un quatrième personnage qui va prendre dans la tradition une importance de plus en plus considérable. En Italie, comme en Espagne, il n'est pas d'intrigue d'amour qui soit complète sans une duègne. Boccace a donc vu une grave lacune dans le roman tel que Benoist de Saint-Maur l'avait conçu, et il l'a comblée en introduisant Pandaro. Mais Pandaro a plus de barbe au mento que n'en ont ordinairement ses pareilles. Pandaro n'est pa une duègne en jupon, c'est une duègne en cotte de mailles. La création est originale, on en conviendra, et vaut la pein d'être étudiée. Dans le poëme de Boccace, Pandaro est l frère d'armes de Troïlo; seigneur suzerain de Lycie, il v avec le fils de Priam dans une intimité aussi épique qu celle d'Achille et de Patrocle. Il est à la fois le menin et l précepteur du jeune prince; il est son confident, et, au besoin, il sera son complice. Tandis que Troïlo incarne l'amou éperdu du Midi, Pandaro en représente l'amitié exaltée. Le mêmes sacrifices que Troïlo fait à son affection pour Brisaïda Pandaro les fait à son dévouement pour Troïlo. Pour Brisaïda, Troïlo méconnaît tous ses devoirs : il oublie sa patrie il maudit sa mère, il renie ses dieux. Pour Troïlo, Pandar fait pis encore; il abjure son honneur; il bannit tout respect humain; il viole toute loi divine, et il se fait entremetteur pour faire de sa nièce Brisaïda une prostituée! Et n'allez pas croire que cette infâme action altère en rien la haut estime que Boccace a de Pandaro. Le romancier italien n cherche pas à excuser son personnage; il le loue d'avoir fa « ce qu'un ami doit faire pour autre quand il le voit en tribulation. [1] » Et, jusqu'à la fin de son poëme, il nous atten

[1] Je cite ici la traduction de *Filostrato*, que Pierre de Beauvau

drit sur le compte de ce corrupteur, et il nous fait remarquer avec une sorte de componction l'abnégation édifiante de ce ruffian par amitié.

Ce jugement, qui ne répugnait pas aux mœurs dissolues de l'Italie du quatorzième siècle, devait être répulsif aux instincts plus sévères des froides nations du Nord. Aussi, lorsque Chaucer transporta dans la poésie anglaise le roman de Boccace, il crut devoir modifier complétement le caractère que l'auteur italien avait prêté à Pandaro. Dans le poeme de Chaucer, Pandarus est toujours l'inséparable compagnon de Troylus ; seulement ce n'est plus le personnage touchant et solennel que nous avons vu tout à l'heure ; c'est un gaillard sans moralité ni principe, qui regarde le devoir comme un joug, la vertu comme un préjugé et la religion comme une superstition. C'est un railleur qui rit de tout et à travers tout ; c'est un sceptique qui ne croit ni à Dieu ni à diable, et qui ne garde plus dans son cœur qu'une seule foi, la foi de l'amitié. Aussi, en livrant sa nièce à son ami, Pandarus ne réclame pas l'estime publique, ainsi que Pandaro ; il fait fi de cette estime, et, pourvu que Troylus lui tende la main, peu lui importe que les honnêtes gens le saluent. En altérant si profondément la figure créée par Boccace, en lui retirant ce qu'elle avait de sympathique, Chaucer cédait aux suggestions de l'éternelle morale, en même temps qu'il ménageait les susceptibilités déjà farouches de la pruderie britannique. Les mêmes raisons qui avaient engagé le poete à présenter l'ami de Troylus sous des traits si peu favorables, devaient le décider à remanier entièrement une autre figure, celle de l'héroïne.

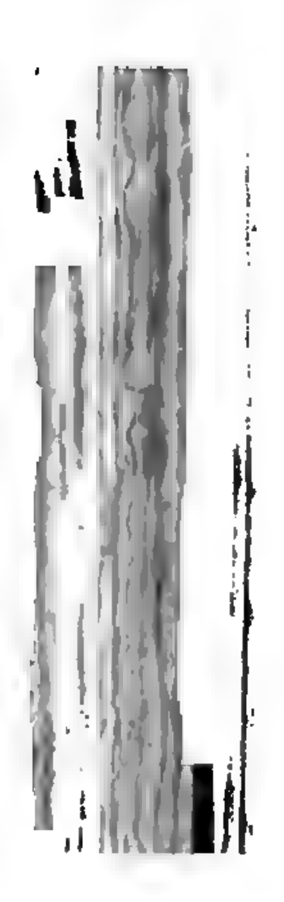
La Cryseyde anglaise ne ressemble pas plus à la Brisaïda

duite dans notre langue dès le quatorzième siècle. Le lecteur trouvera, à la fin du volume, les principaux passages de cette remarquable traduction si connue pendant le Moyen Age, sous le titre de *Roman de Troylus*.

italienne que Pandarus n'a de rapport avec Pandaro. Dan l'œuvre de Boccace, Brisaïda est une femme facile, qui n'a plus d'autre pudeur que celle de sa réputation et qui trouv très-légitime d'avoir des amants, pourvu qu'ils soient dis crets. Aussi, lorsque Pandaro vient lui proposer de céder Troïlo, elle ne fait d'objections que pour la forme; et, dè qu'elle est sûre de n'être point trahie, elle accorde avec em pressement le rendez-vous demandé ; elle en fixe elle-mêm le moment ; et, aussitôt que Troïlo arrive, elle se jette dan ses bras et l'entraîne dans son alcôve. La Cryseyde, telle qu l'a conçue Chaucer, est toute différente. Elle est veuve, comm sa devancière; mais ce n'est pas seulement dans sa mis qu'elle porte le deuil. Pour rien au monde, elle ne voudra tromper son mari mort, et elle lui reste fidèle, même par l pensée. On comprend qu'une pareille femme est beaucou plus difficile à séduire que l'autre : aussi faut-il toute l'hab leté et toute l'astuce de Pandarus pour lui arracher la moindr concession. Ce n'est qu'à grand'peine que ce coquin d'oncl décide sa nièce à agréer les plus respectueux hommages d Troylus ; et c'est tout au plus si, après mille obsessions, Cry seyde consent à accepter le prince pour son chevalier, et lui écrire qu'elle l'aime... comme une sœur. Le pauvr Troylus se meurt de cette affection fraternelle ; il le déclare Pandarus ; il faut qu'il possède Cryseyde ou il se tuera. Pou sauver la vie à son frère d'armes, il n'est rien que ne fass Pandarus ; et, puisqu'il le faut, il aura recours à la plu noire trahison pour vaincre la résistance de cette bégueule -- Donc, un beau matin, il se présente chez sa nièce, et l'in vite de la façon la plus aimable et de l'air le plus innocen à venir souper chez lui le soir même. Cryseyde, craignant un piége, lui demande d'abord si Troylus est invité. Pandarus répond que le prince est absent de la ville. Cryseyde insiste : « Jurez-moi, mon petit oncle, que tout se passera bien. -- Je vous le jure par tous les dieux qui résident au

ciel ; et, si je trahis votre confiance, puissé-je être jeté par le roi Pluto dans le même cul-de-basse-fosse que Tantalus ! [1] » Après ce serment prononcé par Pandarus d'une voix solennelle, Cryseyde est complétement rassurée et accepte l'invitation. Le soir venu, elle se rend à l'hôtel de son oncle, et, par surcroît de précaution, elle emmène avec elle une de ses parentes, la jolie Antigone, neuf ou dix de ses femmes et un certain nombre de ses valets. On devine quelle grimace va faire Pandarus en voyant arriver cette cohue qui dérange son beau plan. Mais, n'importe, comme il est homme du meilleur monde, il accueille parfaitement sa nièce. On se met à table. Chaucer ne nous dit pas quel était le menu, mais il nous affirme qu'il était exquis. Après le souper, on passe de la salle à manger dans le salon, et l'on fait de la musique. Pandarus chante un de ses airs favoris ; à son tour, Cryseyde joue un morceau sur le luth. Après quoi Pandarus, qui veut garder sa nièce le plus longtemps possible, se met à déclamer une ballade que vient de composer le trouvère en vogue. Enfin, il se fait tard et il est l'heure de partir. Cryseyde se lève, prend congé de son oncle, et dit à ses femmes de la suivre. Mais, ô contretemps ! au moment où elle va mettre le pied dehors, survient une pluie impertinente qui lui barre le passage. Pendant le souper, Saturne et Jupiter s'étaient rencontrés dans le signe du Cancer, et c'était leur tangente qui, selon Chaucer, avait produit cette averse. — « Vous comprenez, ma chère nièce, s'écrie Pandarus radieux, que vous ne pouvez pas partir par un temps pareil. La pluie va continuer jusqu'à demain matin ; considérez donc ma maison comme la vôtre et restez ici cette nuit. » Cryseyde aurait bien voulu retourner chez elle, mais à ce moment un éclair sillonne la nue ; le ton-

[1] Ce dialogue et les détails curieux qui vont suivre sont extraits du troisième livre du poëme de Chaucer : TROYLUS et CRYSEYDE.



ses femmes, et Cryseyde n'aura qu'à les appeler si
elle a besoin d'elles. Après ces explications ra
Pandarus dépose sur le front de sa nièce son pl
baiser, puis se retire. Cryseyde se déshabille et
Bientôt s'éteignent les derniers rires qu'a provoqu
corridors la familiarité pittoresque des filles de c
des pages ; tout repose dans l'hôtel et l'on n'enten
le fracas de l'ouragan qui fait rage au dehors. C
au bout de quelque temps, Cryseyde, qui a le som
est éveillée par un bruit singulier. Il lui semb
porte vient de s'ouvrir ; elle ouvre les yeux, et, à
clarté de la veilleuse, elle voit une ombre se gliss
chambre. — Qui est là ? s'écrie-t-elle. — Ma ch
murmure Pandarus, n'ayez pas peur, c'est moi !.
des dieux, ne parlez pas si fort ; vous allez réveil
monde. — Mais par où donc êtes-vous entré ? -
trappe secrète connue de moi seul. — Quoi ! il
trappe dans cette chambre, dit Cryseyde tout e
vous ne me l'aviez pas dit ! Je vais appeler une de
mes ! — N'en faites rien, ma nièce ; j'ai une chos
portante à vous révéler, et il est essentiel que je
inaperçu, comme j'y suis entré. Troylus est ici !
ment, ici ? — Oui, il vient de pénétrer par les

tient pas de vous une explication. — Moi, amoureuse d'Horaste ! Je ne le connais même pas. Quel est le mauvais esprit qui lui a mis en tête cet absurde soupçon ? Dites à Troylus qu'il vienne chez moi, demain, et je m'engage à me justifier complétement à ses yeux. — Demain ! il s'agit bien de demain, ma nièce ! Quand la maison est en flammes, doit-on attendre à demain pour éteindre l'incendie? C'est tout de suite qu'il entend se tuer ! — Eh bien, j'ai un moyen de le rassurer tout de suite, dit Cryseyde en détachant de son doigt un anneau ; remettez-lui cette bague de ma part ; la pierre en est bleue, et le bleu, comme vous savez, est la couleur de la fidélité, ce gage lui suffira bien jusqu'à demain. — Une bague ! Qu'ai-je à faire de cela? Votre bague est-elle un talisman qui ressuscite les morts? Décidément votre cerveau déménage .. Que de moments perdus, grands dieux ! Quand il s'agit de la vie d'un homme, doit-on hésiter ainsi? Quoi ! vous pouvez le sauver avec une parole, et vous ne le voulez pas? Un homme si gentil, si tendre de cœur, et qui, de plus, est votre chevalier ! — Voyons, dit Cryseyde ébranlée, j'y consens, je vais le recevoir ; donnez-moi seulement le temps de me lever et de m'habiller. — Le temps de vous habiller ! y pensez-vous? C'est plus de temps qu'il ne lui en faut, à lui, pour mourir. Au nom du ciel, à quoi bon toutes ces cérémonies, ma nièce, quand on n'a que deux mots à échanger ? Tenez, pour lever tous vos scrupules, je vous jure de ne pas sortir d'ici tant qu'il sera près de vous. — Pandarus, à bout d'éloquence, avait à peine proféré ce serment, qu'un nouveau personnage, entré depuis quelques instants dans la chambre, tombe au pied du lit de Cryseyde. Celle-ci reste muette d'embarras ; elle a reconnu Troylus. Pandarus, qui craint que la chose ne tourne au tragique, profite de ce moment de silence pour faire une bonne plaisanterie ; il va chercher un coussin et le fourre sous le genou du prince, en lui disant : « Maintenant agenouillez-vous tant que vous

voudrez ! » Puis, pour mettre les deux amoureux tout à fait à l'aise, il prend le flambeau placé près du lit, le transporte sur la cheminée; et, afin de se donner une contenance, s'installe au coin du feu, en feuilletant un roman qui traînait fort à propos sur une table. Dans l'intervalle, Cryseyde, revenue de sa stupeur, a repris enfin l'usage de la parole; elle s'adresse à Troylus, toujours agenouillé, du ton le plus pathétique : « Comment la jalousie, cette méchante vipère, a-t-elle pu s'insinuer ainsi dans le cœur de son chevalier? Tu le sais, grand Dieu, ni en pensée, ni en action, jamais Cryseyde ne fut infidèle à Troylus. » Cela dit, elle laisse retomber sa jolie tête sur l'oreiller et se met à fondre en larmes. Troylus a l'âme trop tendre pour ne pas être profondément ému de la douleur qu'il a causée à sa dame. En voyant couler ses pleurs, il se trouve mal, et tombe à la renverse, évanoui. Scène indescriptible. Pandarus s'élance au secours du prince : « Du calme, ma nièce, ou nous sommes perdus. » Ce disant, il enlève Troylus dans ses bras et l'étend sur le lit. Troylus est toujours immobile. Il n'y a plus à hésiter. Il faut bien vite le débarrasser de ces vêtements qui l'étouffent. En un instant Pandarus a déshabillé son pauvre ami; il ne lui a laissé que sa chemise. Inutile soulagement : Troylus ne respire pas encore. Ce cher Pandarus est aux cent coups : « Ma nièce, si vous ne m'aidez pas, votre Troylus est perdu ! » Bien cruelle serait Cryseyde de résister à cet appel suppliant : la voilà qui, à son tour, se penche sur le prince et l'implore de sa voix la plus douce : « Voyons, mon cher cœur! je ne suis pas fâchée, je vous le jure. Parlez-moi! c'est moi! c'est votre Cryseyde! » Troylus ne répond pas. Alors, Pandarus et Cryseyde lui frottent la paume des mains et lui humectent le front. Troylus est toujours insensible. C'en est fait; il est mort! On devine l'émotion de Cryseyde à cette pensée; le désespoir est plus fort que la pudeur, et la voilà qui couvre de baisers ce cher cadavre.

lige! à ce tendre contact, le cadavre a frissonné : s respire, il rouvre les yeux et il contemple avec ra- ent Cryseyde qu'il serre dans ses bras. Le moment siré est enfin venu. Pandarus juge alors que sa pré- st inutile ; il prend le flambeau et s'esquive en disant s à Troylus : « Si vous êtes sage, ne vous évanouissez

est ainsi qu'entraînée dans un guet-apens, la fille de s est livrée à Troylus. Que de précautions Chaucer s pour atténuer, aux yeux du public anglais, la chute héroïne! Que d'excuses il lui a fournies! Le lecteur ger maintenant en connaissance de cause toute la e qui sépare la Brisaïda italienne de la Cryseyde an- Brisaïda a dans les veines le sang ardent et dans les exaltation voluptueuse du Midi ; elle ne résiste pas à s. elle l'appelle ; et, dès qu'elle l'a quitté, elle se à son second amant aussi facilement qu'au premier. le, au contraire, a toute la froide austérité du tempé- septentrional ; elle est vertueuse par instinct autant r principe ; et, si elle cesse de l'être, c'est que les ux-mêmes ont conspiré contre sa vertu.

i, depuis son apparition dans la légende normande, resse de Troylus se présente sous trois aspects bien Dans le poëme de Benoist de Saint-Maur, elle n'est malheureuse fille séduite. Dans le poëme de Boc- lle devient presque une courtisane ; dans le poëme ucer, elle reste une lady. Il appartenait à Shakes- le fixer à tout jamais les traits de cette figure qu'avait ée si diversement la poésie du Moyen Age. Ce fut peare qui, tout d'abord, lui donna son nom défi- Cette antique fille de Calchas, qui avait émigré de dans la ballade, et qui, depuis le temps d'Homère, appelée successivement Briséis, Briseïda, Brisaïda et le, prit, en entrant sur la scène anglaise, ce nom

désormais ineffaçable : Cressida ! Shakespeare restitua à Cressida sa nature méridionale ; au risque de blesser le susceptibilités britanniques, il lui rendit ce tempéramen ardent que lui avaient donné Benoist de Saint-Maur et Boccace, et que Chaucer lui avait retiré ; mais, à cette sensualit native, il ajouta un trait tout moderne, la coquetterie. Grâc à Shakespeare, Cressida ne fut plus seulement galante, ell devint coquette ; elle acquit la science de provoquer le dési en le réprimant, et de surexciter l'amour par la résistance Type attrayant et répulsif, charmant et sinistre à la fois, – elle eut cet art inouï de mélanger les impudeurs d'un Phryné avec la grâce d'une Célimène. Victime de la séduction, elle apprit à retourner contre les hommes l'arme qui l'avait frappée.

Shakespeare ne s'est pas borné à cette modification : i a retouché une à une toutes les figures que la tradition lui léguait. Dans le drame que vous allez lire, vous ne reconnaîtrez plus le Pandaro héroïque de Boccace, ni le Pandarus héroï-comique de Chaucer. Là, Pandarus n'est plus le frère d'armes de Troylus ; il n'est plus ce chevalier errant de l'amitié qui porte sur son casque la couronne princière de Lycie et qui vit à tu et à toi avec le fils de Priam. En vertu d'un arrêt dont l'inflexible morale lui dicte les considérants, Shakespeare a retiré à Pandarus les insignes de la chevalerie ; il lui a ôté son casque, il lui a enlevé ses éperons, il lui a arraché son épée, et il a dégradé à tout jamais l'homme qui a prostitué sa nièce. Le poëte n'a pas voulu laisser à ce misérable l'excuse du dévouement ; désormais, Pandarus n'est plus le compagnon de Troylus, il est son agent. Il rend au fils de Priam les services que comporte son état. Il appartient à la confrérie légale des entremetteurs ; il s'est établi dans le commerce et paie patente ; il a ouvert boutique de vertus, et il tient, dans les environs du Palais-Royal de Troie, une maison de tolérance. –

larus a pris ainsi un caractère purement comique, en
ne Troylus est devenu un type absolument tragique.
plus ces accès de raillerie et d'*humour* qui le pre-
encore dans Chaucer. Il reste constamment dans
ation des sentiments nobles : heureux ou malheu-
l ne connaît des émotions que leur fièvre. Son exis-
st une série continuelle de crises. De l'amour, il n'é-
que les extases ; du chagrin, que les désespoirs ; de
isie, que les fureurs. — A Troylus, Shakespeare a
Diomède. Autant Troylus est naïf, autant Diomède
s. L'humilité de l'un n'a d'égal que l'outrecuidance
re. Troylus s'adresse au cœur de la femme ; Diomède,
nité. Troylus n'invoque que l'amour ; Diomède n'ex-
e l'amour-propre. Ce n'est pas seulement Cressida
it ces deux hommes ennemis, c'est la nature. Et leur
s n'est, sous une forme dramatique, que l'éternelle
de la Passion et du Caprice.

II

a dit souvent, le monde est un théâtre, et, tous, tant
us sommes, nous figurons dans une pièce, tragédie
édie, dont le dénoûment nous est inconnu. Nous
menons, nous nous agitons, nous nous émouvons,
ous évertuons, et nous ne voyons pas, myopes d'es-
s nous sommes, à quoi aboutiront toutes ces émo-
outes ces agitations, tous ces efforts. La Providence
notre libre arbitre les quatre premiers actes, mais
réserve le cinquième. Elle concède à l'homme l'en-
, mais elle détient le succès. Elle lui abandonne le
e déclarer la guerre, mais elle garde celui de procla-
victoire. Dès qu'il veut pénétrer l'avenir, l'homme
éduit au tâtonnement ; pour prévoir le certain, il faut

qu'il se fie à l'incertain. De là, toutes ces déceptions dont l'histoire cite les plus fameuses. La Providence déjoue incessamment le calcul de nos probabilités, et, dans les petites comme dans les grandes choses, elle donne à la conjecture le démenti continuel de l'événement ; de nos espérances, elle fait des illusions ; de nos joies, des chagrins ; de nos précautions, des imprudences ; nos accusations, elle les change en calomnies ; nos défis, en bravades ; nos désespoirs, en ravissements !

Cette incertitude des choses, qui inquiète tant les heureux de ce monde et qui console tant les malheureux, fait le sujet d'une des œuvres les plus charmantes de l'esprit humain. Dans *Beaucoup de bruit pour rien*, Shakespeare a représenté d'une manière frappante le contraste qui existe entre la vie, telle qu'elle semble être dans ses manifestations, et la vie, telle qu'elle est dans son essence. Là, le poëte a mis sous nos yeux une série non-interrompue d'incidents qui sont en apparence tout différents de ce qu'ils sont en réalité. *Beaucoup de bruit pour rien* est une sorte de carnaval où les événements arrivent tous travestis, pour se démasquer en public les uns après les autres.

Tout d'abord, voici don Pedro qui semble rechercher Héro pour son compte, et qui, dès qu'il a réussi, la remet à Claudio. Puis, voici Béatrice et Bénédict qui prétendent se détester. Et comment ne pas les croire en les écoutant? Il y a entre elle et lui, une continuelle escarmouche de railleries et de sarcasmes. Ils se poignardent à coups d'ironies, ils s'assassinent de bons mots. Selon Bénédict, Béatrice est une furie méconnue. Dès qu'il la voit venir, il demande au roi don Pedro une mission aux Antipodes. Peu lui importe l'objet de l'ambassade : il ira avec bonheur au fond de l'Asie chercher un cure-dents ou arracher un poil de la barbe du grand Lama ! Pour Béatrice, Bénédict, c'est la peste. Pauvre Claudio qui a attrapé le Bénédict ! il lui en coûtera mille

-et l'autre s'avouent l'affection mutuelle qu'ils se
nt l'un à l'autre, et pour que tous leurs serments de
nissent en déclaration d'amour. Que dis-je ? Il suf-
un sourire de cette Béatrice, tant maudite, pour que
ict aille immédiatement provoquer en duel son meil-
mi !

gement humain, qui s'est trompé ainsi sur le compte
trice, s'égare plus gravement encore sur celui de sa
e. La culpabilité d'Héro est établie par les témoigna-
plus augustes. C'est le roi d'Aragon en personne,
on frère le prince Juan, c'est son favori Claudio qui
, de leurs yeux vu, un homme monter la nuit, par
helle de corde, au balcon d'Héro ; et cet homme a
longtemps avec Héro, et cet homme a longtemps tenu
es bras la fiancée du comte ! En présence de déposi-
i imposantes, qui oserait absoudre Héro? La fille du
neur de Messine n'est qu'une prostituée, et son père
ne, son père qui en raffole, la condamne. Eh bien, le
ragon se trompe, don Juan ment, Claudio est dupe,
Leonato est dupe. Et savez-vous qui l'auteur choi-
r prouver leur erreur à ces graves personnages, à ce
homme si sage et si noble, à ce père en cheveux blancs,
t, vivante image de la justice ? Il choisit deux imbé-
deux idiots, Dogberry et Verges, et c'est par ces gro-
i prodigieux qu'il fait révéler la vérité qui doit justifier

tous avaient crue morte, reparaît complétement justifiée. Et Claudio, mystifié jusqu'au dernier moment, épouse la fille de Léonato, en croyant prendre pour femme la fille d'Antonio. Au lieu du duel attendu entre Claudio et Bénédict, la pièce a pour fin leur double noce. Ces deux amis, qui devaient s'égorger, s'embrassent et deviennent tout à fait cousins. Toutes ces péripéties si sérieuses, si douloureuses, aboutissent à l'issue la plus gaie. Tous ces désaccords se réconcilient, au milieu d'une salle de danse, dans un air de flûte; et la tempête qui devait bouleverser tant d'existences jette son dernier souffle dans la joyeuse fanfare d'un bal. Et c'est ainsi que tous ces personnages qui avaient cru de si bonne foi figurer dans une tragédie n'ont joué en réalité que cette comédie exquise : *Beaucoup de bruit pour rien !*

Rien ne peut donner une plus juste idée de la profonde originalité de Shakespeare que la comparaison entre *Beaucoup de bruit pour rien* et la nouvelle de Bandello traduite par Belleforest, sous ce titre : *Comment Timbrée de Cardone devint amoureux à Messine de Fénicie Leonati et les divers et étranges accidents qui advinrent avant qu'il l'épousât*[1]. Cette nouvelle raconte bien plusieurs faits analogues à ceux que la comédie met en scène. Comme Claudio, Timbrée de Cardone, favori du roi Pierre d'Aragon, s'éprend de la fille d'un gentilhomme de Messine et la demande en mariage; comme Claudio, il est dupe d'une affreuse illusion, et s'imagine voir un homme pénétrer de nuit chez sa fiancée; comme Claudio, il se croit trompé par celle qu'il aimait et il l'outrage publiquement et il refuse de l'épouser; comme Héro, Fénicie tombe défaillante sous le coup imprévu de cette diffamation : comme Héro, elle passe pour morte, et, après une longue réclusion, elle sort de sa tombe supposée pour épouser son amant détrompé et repenti. Mais là s'ar-

[1] Voir cette nouvelle à l'*Appendice*.

les ressemblances. Par la conduite même de l'intri-
comédie diffère entièrement du roman. Dans l'œuvre
ne, vous chercheriez en vain cette scène si dramatique
fiancé renie sa fiancée devant l'autel même au pied
ils devaient être unis pour jamais; c'est par un tiers,
é tout exprès, que Timbrée fait savoir à Léonato
it à trouver un autre mari pour sa fille. Dans la nou-
alienne, c'est Girondo, un ami intime du fiancé, qui
e la fiancée; et pourtant cet ami finit par épouser la
même de celle qu'il a si impudemment calomniée.
on tact supérieur, le poete anglais a compris l'absur
orale d'une pareille conclusion, et il a attribué le com-
rdi contre l'héroine, non à un ami, mais à un en-
e Claudio, à cet infâme don Juan, qui joue dans la
e le même rôle que Jachimo, dans *Cymbeline*, et
ans *Othello*. Chez Bandello, le dénoûment est amené,
çon la plus plate, par la rétractation du coupable qui,
n instant de repentir, révèle le complot ourdi par lui-
contre Fénicie; chez Shakespeare, toute la conspira-
t découverte par les deux watchmen, et l'instruction
ire à laquelle elle donne lieu forme un des épisodes
s comiques qui aient jamais été mis en scène.
'est pas tout. Où donc, dans la nouvelle italienne,
e cette seconde intrigue qui, en dépit des partisans
s de l'unité d'action, a fait le succès inouï de *Beau-
e bruit pour rien?* Où donc sont ces deux personnages
core aujourd'hui, attirent irrésistiblement la foule
tre de Shakespeare? Où donc est cette Béatrice dont
railleur et le cœur aimant nous font rêver à je ne
elle ideale Diana Vernon? Où donc est son amoureux
, son détracteur enthousiaste, son ennemi bien-aimé,
itable Bénédict, qui faisait, il y a cent ans à peine,
spoir et le triomphe de Garrick? D'où viennent ces
ironiques qui font un contraste si charmant avec

Héro et Claudio, ces fiancés tragiques ? D'où sortent ces amants querelleurs qui se maudissent par antiphrase, et dont la brouille et le raccommodement amuseront à jamais l'esprit humain ? Ah ! ce n'est pas de la fable italienne. Ce Roméo de la raillerie, cette Juliette de l'humour, sont bien nés du génie anglais. Et voilà pourquoi tous deux sont encore si vivants, et voilà pourquoi, après deux siècles et demi, leur verve n'a pas vieilli. Shakespeare leur a mis aux lèvres l'inextinguible rire homérique.

III

Nous voici devant une œuvre que l'Allemagne a placée depuis longtemps parmi les plus belles créations du maître, et à laquelle l'admiration française ne semble pas jusqu'ici avoir rendu pleine justice. A quoi donc attribuer cette froideur relative avec laquelle a été accueilli, chez nous, le *Conte d'hiver ?* Je serais tenté de l'expliquer par deux causes.

Et d'abord, la pièce de Shakespeare a été l'objet d'une méprise étrange, dès sa première publication : placée absurdement par les éditeurs de 1623 dans la catégorie des *Comédies*, elle a été prise au mot de son étiquette ; elle a passé pour une espèce de conte bleu ; elle a été considérée comme une improvisation légère et fantasque, et non, ainsi qu'elle devait l'être, comme une des œuvres les plus sérieuses et les plus profondes du poëte. Le *Conte d'hiver* n'est pas une comédie : c'est un drame aussi tragique, plus tragique même que *Cymbeline*. Car la mort d'Antigone, et surtout celle de Mamilius, émeuvent certainement plus le spectateur que le meurtre du misérable Cloten. Mais ce n'est pas seulement par cette double catastrophe que le *Conte d'hiver* est un drame : c'est par la composition générale, par le ton pathétique, passionné et de plus en plus élevé des scènes princi-

s. Là, la manière de Shakespeare n'est plus ce qu'elle
: dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Dans cette comédie,
kespeare a soin d'épargner au spectateur toutes les émo-
s pénibles ; il le met à l'avance dans le secret de toutes
situations, de sorte que le spectateur, rassuré déjà par
tre, n'a jamais à s'affliger des malheurs fictifs dont il
sait l'issue. Quand Claudio s'en va prier pieusement sur
mbeau de sa fiancée, le public ne se laisse pas prendre
te douleur, car il sait que ce tombeau est vide; il a été
enu expressément qu'Héro n'est pas morte et qu'elle
reparaître au moment décisif. Dans le *Conte d'hiver*,
ontraire, le poete garde son secret pour lui seul, et il ne
met pas un seul instant en tiers avec la Providence. Il
que nous nous associions au désespoir de ses person-
s; il veut que nous croyions, comme Léonte, à la mort
rmione, et nous laisse jusqu'au bout dupes de la super-
e de Pauline. Aussi le dénoûment a-t-il une solennité
ense. Alors, l'anxiété du spectateur est à son comble;
rsque la statue, qu'on dirait peinte par Jules Romain,
t en marche, lorsque la pierre se fait chair, lorsque la
descend de son piédestal, nous croyons assister à quel-
évocation magique faite par un pouvoir surnaturel; et
éprouvons, devant cette résurrection inattendue, un
ment indescriptible d'admiration et de surprise.

nsi, le caractère tout dramatique du *Conte d'hiver* ne
pas être contesté; et la critique, en persistant à n'y
qu'une comédie, a été égarée par une erreur d'autant
étrange qu'elle est jusqu'ici restée traditionnelle. Mais
vait une autre raison pour que le *Conte d'hiver* restât
temps en France à l'état de chef-d'œuvre incompris :
que, plus que toute autre, cette pièce choquait, par sa
position même, les préventions de l'ancien théâtre fran-
Dans ce drame, une de ses dernières créations, Shake-
re avait violé toutes les règles, renversé toutes les lois

qui ont si longtemps formé le corps du droit littéraire et qui ont trouvé leur Justinien dans Boileau. Là, il n'avait respecté ni l'unité de temps, ni l'unité de lieu, ni l'unité d'action: il avait blasphémé la très-sainte Trimourti d'Aristote! Ce n'était pas vingt-quatre heures que Shakespeare avait mises entre son exposition et son dénoûment; ce n'était pas même trente heures, — Corneille le lui eût permis; — c'était plusieurs milliers de jours. Dans l'intervalle d'une scène à l'autre, le poëte avait vieilli ses personnages de seize années. En dépit du législateur, il nous avait montré son héros

Fort jeune au premier acte, et barbon au dernier.

Il avait, dans l'intérim d'un monologue, transformé ses jeunes premiers en pères nobles, et couvert de rides ses amoureuses, afin de pouvoir marier à la fin les marmots du commencement. Enfin, dernier sacrilége, il avait ajouté une seconde action à la première, et, confondant tous les genres, intercalé une pastorale dans une tragédie. Toutes ces monstruosités, il les avait commises sciemment, après une longue préméditation. Pour Shakespeare, pas de circonstances atténuantes! Les questions littéraires qui agitèrent si vivement la France après l'apparition du *Cid* avaient été pleinement discutées en Angleterre du temps d'Élisabeth. Et c'est après ces discussions mémorables, quand la lumière avait été faite par les Philipp Sidney et les Pultenham, quand Ben Jonson avait, avec tant de succès, tenté sur le théâtre la restauration du système classique, c'est alors, dans toute la maturité de l'âge, que Shakespeare avait produit le *Conte d'hiver*, et que, de la règle violée, le sauvage! il avait fait naître un chef-d'œuvre!

L'ancienne critique, naturellement prévenue contre une création conçue en dépit de ses formules, n'a pu et n'a dû voir dans le *Conte d'hiver* que des disparates; elle n'en a pas compris l'harmonie intime. Là où l'idée était une, elle

n'a remarqué que deux intrigues ; elle s'est récriée contre cette double action, et elle n'a pas reconnu, sous cette duplicité même, l'unité que garde constamment la pensée du poete. Pour bien comprendre l'habile composition du *Conte d'hiver*, pour saisir l'harmonie profonde de ce drame qui est, à la fois, le plus émouvant et le plus savant des mélodrames, il suffit de le comparer à l'œuvre primitive dont s'est inspiré Shakespeare.

Comme *Beaucoup de bruit pour rien*, comme *Troylus et Cressida*, le *Conte d'hiver* a une origine romanesque. C'est à Londres même, pendant la jeunesse du grand William, qu'un écrivain, alors beaucoup plus célèbre que lui, Maître Robert Greene, avait publié chez le libraire Thomas Cadman, à l'enseigne *de la Bible*, une nouvelle intitulée : *Pandosto* ou le *Triomphe du temps*[1]. Cette nouvelle eut un succès considérable, constamment réimprimée durant les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, elle en était au moins à sa onzième édition, en 1609, vers l'époque où probablement Shakespeare donna sa pièce au théâtre.

Dans cet opuscule de soixante pages, le romancier raconte, avec une naïveté qui n'exclut pas une certaine grâce, comme quoi un certain roi de Bohême, Pandosto, nouvellement marié à Bellaria, fille de l'empereur de Russie, avait reçu la visite d'un sien camarade d'enfance, Egistus, roi de Sicile. En ce temps-là, les communications entre la Sicile et la Bohême étaient toutes différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui ; la Bohême, au lieu d'être comme à présent enclavée entre de hautes montagnes, était, à ce qu'il paraît, une contrée maritime dont la côte était abordable pour les navires du plus haut bord. C'est, du moins, ce qu'affirme Robert Greene, maître ès-arts de l'université de Cambridge : et, si l'affirmation n'est pas exacte, c'est à Greene que la cri-

[1] Voir, à l'appendice, les extraits que j'en ai traduits.

tique doit s'en prendre, et non pas à Shakespeare qui, dans le *Conte d'hiver*, n'a fait que suivre la carte géographique tracée par son devancier.

Malgré qu'en aient les érudits, c'est donc par mer que le roi de Sicile s'était rendu dans les États de Pandosto. La réception avait été des plus cordiales ; et, à l'invitation de son seigneur et maître, Bellaria accablait le nouveau venu d'attentions et de prévenances. Chaque fois que le roi de Bohême était obligé de quitter son hôte pour s'occuper des affaires publiques, Bellaria accourait, et vite elle emmenait Egistus dans le jardin où tous deux avaient, sous les ombrages, un long tête-à-tête. Le soir venu, quand le roi de Sicile était retiré dans ses appartements, la reine allait souvent dans la chambre à coucher d'Egistus pour voir s'il n'avait besoin de rien. En voyant se prolonger une familiarité si intime, le roi de Bohême finit par concevoir quelque jalousie : et, malgré l'étonnement de l'auteur qui va jusqu'à s'en indigner, j'avoue que cela n'avait rien d'extraordinaire. Il n'est pas de mari, si bonasse qu'il soit, qui ne finît par s'inquiéter, en voyant sa femme s'insinuer fréquemment dans la chambre à coucher d'un jeune homme. Pandosto devint donc d'une humeur massacrante : Egistus et Bellaria s'étonnaient de ce changement de caractère et continuaient de s'enfermer ensemble, probablement pour en deviner la cause. Le roi de Bohême finit par se persuader qu'il était en pleine Cornouaille ; fort irrité d'un changement de résidence auquel il n'avait pas donné son consentement, il résolut de se venger, et pria secrètement un certain Franion, qui remplissait auprès d'Egistus la charge d'échanson, de verser dans la coupe du roi de Sicile quelques gouttes d'une liqueur qui l'endormirait pour toujours. Franion risqua bien quelques objections à cette proposition incongrue ; mais, comme Pandosto s'entêtait et le menaçait lui-même de mort, il consentit à se charger de l'affaire. Toutefois

au moment de verser la liqueur, il fut pris d'un beau scrupule, et, au lieu d'empoisonner Egistus, il lui révéla tout le complot. On conçoit aisément la frayeur dont fut saisi ce pauvre roi de Sicile ; il se résolut à déguerpir au plus vite, et, sans tambour ni trompette, guidé par Franion qu'il avait engagé à son service, il regagna bien vite sa bonne flotte, qui le transporta sain et sauf dans ses États.

La nouvelle de ce brusque départ redoubla la rage de Pandosto en confirmant ses soupçons. Immédiatement, il ordonna à ses gardes d'appréhender la reine et de l'enfermer dans un cachot jusqu'à nouvel ordre. Ce fut là, sur la paille humide, que Bellaria accoucha d'une jolie petite fille. Le roi de Bohême, ayant fait sur-le champ ses calculs, trouva que cet accouchement coïncidait, dans les dates voulues, avec les assiduités d'Egistus : il n'en fallut pas davantage pour qu'il déclarât la petite fille bâtarde ; et, sous prétexte de restituer au hasard l'enfant du hasard, il la fit enlever à sa mère et commanda qu'on l'abandonnât, dans une nacelle, à la merci des flots. Cependant, après l'exécution de cet arrêt inhumain, le roi, à la prière de sa fidèle noblesse, consentit à instruire le procès de la reine, et convoqua un jury de grands seigneurs aux assises publiques qu'il voulut présider lui-même. Sommée par ce tribunal de se justifier, Bellaria en appela à l'oracle de Delphes. Cette demande était trop raisonnable pour pouvoir être refusée. Pandosto envoya donc incontinent à Delphes une députation de six nobles Bohémiens. Après une rapide traversée de trois semaines, les ambassadeurs arrivèrent au temple d'Apollo et trouvèrent derrière l'autel un parchemin tout scellé, contenant la réponse du dieu. Dans ce parchemin, dont l'auteur nous révèle d'avance le contenu, il était écrit en lettres d'or que Bellaria était chaste, Egistus irréprochable, Franion un bon sujet et Pandosto un traître.

Le roi de Bohême avait une telle confiance dans l'oracle,

qu'il avait assemblé ses pairs et ses communes pour en écouter la lecture solennelle. Quelle fut sa surprise quand, le sacré parchemin ayant été décacheté, il s'entendit déclarer traître par Apollo en personne ! Pandosto avait encore des sentiments trop religieux pour contester la justice d'une sentence divine ; il n'hésita donc pas à demander pardon publiquement à Bellaria, et lui promit à l'avenir d'être le modèle des époux. Mais à peine avait-il ainsi témoigné son repentir et sa soumission aux dieux, qu'un messager accourt et lui annonce la mort soudaine de son fils Garinter. A cette brusque nouvelle, la reine tombe à la renverse : on s'empresse autour d'elle, on essaie de la faire revenir à elle, mais vainement : elle n'est pas évanouie, elle est morte! Ainsi, c'est par la perte de toute sa famille que le roi de Bohême est puni d'avoir trouvé étrange que sa femme s'enfermât souvent dans la chambre à coucher d'un jeune homme, et d'avoir ainsi conçu des soupçons dont il s'est repenti aussitôt que la vérité lui a été révélée. Il faut avouer que la punition est passablement sévère. Pourtant le malheureux roi n'est pas au bout de ses tribulations.

Le lecteur a déjà deviné que l'enfant, exposée sur les flots par ordre de Pandosto, n'était pas morte. Elle avait été recueillie sur la côte de Sicile, dans le pays même où régnait Egistus, son père supposé, par un vieux berger appelé Porrus, lequel s'était chargé de son éducation et l'avait élevée, sous le nom de Fawnia, à soigner les troupeaux. Seize années se sont ainsi écoulées, pendant lesquelles Pandosto a gardé les Bohémiens, Egistus les Siciliens, et Fawnia les moutons. L'enfant est devenue la plus jolie bergère de toute la Sicile, et le bruit de sa beauté s'est répandu jusqu'à la cour. Comme de juste, le prince Dorastus, fils du roi, l'ayant rencontrée au milieu d'une partie de chasse, a conçu pour elle un amour violent, et veut à toute force l'épouser, malgré la volonté de son père, qui le destine à une princesse de

…ark. Les deux amants conviennent de s'échapper, …ller se marier en lieu sûr, et mettent dans leur confi… un certain Capnio, qui, en sa qualité de précepteur du …, n'hésite pas à favoriser sa fuite. Un navire est frété …ment, et, dès que s'élève un vent favorable, les … s'embarquent, emmenant avec eux le vieux Porrus, …pnio a surpris courant révéler au roi toute l'aventure … la tempête de rigueur, Dorastus et Fawnia aperçoivent … un havre hospitalier, où ils s'estiment trop heureux de …per. Ce havre est le principal port de Bohême. Mais à …ont-ils mis pied à terre, qu'ils sont arrêtés comme … et amenés devant le roi. Interrogé par Pandosto, …us se donne pour un seigneur transpolonais, et pré… sa fiancée comme une Italienne née à Padoue. Fawnia … jolie, que Pandosto, malgré ses cheveux gris, se … pour elle d'une passion fougueuse. Pour mieux la sa…, il fait jeter messire Méléagrus en prison, et avertit la …fille qu'il ne le mettra en liberté que si elle consent à … ses désirs. Fawnia résiste à toutes les propositions et … les menaces; sur quoi l'infâme déclare qu'il va …er la force… C'est à ce moment critique que survient …ur une ambassade extraordinaire du roi de Sicile. …sto, ravi de renouer avec cette cour redoutable des re… longtemps suspendues, court vite recevoir les en… Ceux-ci révèlent tout à Pandosto : le prétendu Mé… n'est autre que Dorastus, fils du roi de Sicile, et la … l'accompagne est une simple bergère qui a enchanté … prince par des séductions illicites. Les envoyés …ent en demandant que Dorastus soit reconduit près … père, en Sicile, et que Fawnia soit mise à mort avec … et Capnio, ses complices. Pandosto, charmé de pou…nir la jeune fille de la résistance qu'elle lui a faite, … immédiatement la requête des ambassadeurs; les … sont donnés, et l'exécution va avoir lieu, lorsque le

vieux Porrus, épouvanté à l'aspect de la corde, déclare qu'il a des révélations à faire On l'a condamné à la potence comme étant le père de Fawnia. Or, il n'est pas le père de Fawnia ! Stupéfaction générale. Le roi de Bohême veut savoir toute la vérité. Alors le berger explique dans les moindres détails comment il a trouvé et recueilli la jeune fille. A la fin de ce récit, que ses souvenirs confirment de point en point, Pandosto bondit de son trône et se précipite vers Fawnia, qu'il presse dans ses bras en criant : Ma fille ! ma fille ! L'émotion causée par cette reconnaissance imprévue est immense. De la cour elle se répand dans tout le royaume et se manifeste par des feux de joie. Seul le roi de Bohême fait exception à l'allégresse universelle par une mélancolie dont tous ses sujets s'affligent. Dès que les noces du prince de Sicile et de la princesse de Bohême ont été célébrées, cette mélancolie dégénère en désespoir, et Pandosto se tue de ses propres mains, — inconsolable d'avoir voulu violer sa propre fille

Cette rapide analyse fait juger au premier coup d'œil toute la différence qui existe entre la nouvelle de Greene et le drame de Shakespeare. *Pandosto* contient deux actions bien distinctes : l'une commençant à la visite d'Egistus, cause première de la jalousie du roi de Bohême, et finissant à la mort d'Hermione, dernier effet de cette jalousie : l'autre, ayant pour prologue la liaison de Dorastus et de Fawnia, pour nœud la passion incestueuse de Pandosto, pour dénoûment le mariage des fiancés et la mort du roi. Ces deux intrigues, entièrement indépendantes l'une de l'autre, n'ont d'autre lien que celui d'une maladroite juxtaposition : elles se suivent, mais elles ne se tiennent pas. En remaniant pour le théâtre la fable imaginée par Greene, Shakespeare lui a donné une cohésion qui lui manquait. Greene faisait mourir Bellaria au milieu du roman : Shakespeare a laissé vivre Hermione pour la faire reparaître

à la fin du drame. Greene avait donné un développement exagéré aux amours de Dorastus et de Fawnia ; Shakespeare a réduit les amours de Florizel et de Perdita aux proportions d'un simple épisode. Cela ne lui a pas suffi. Il a voulu rattacher puissamment la pastorale au drame ; et, dans une scène des plus émouvantes, il a fait interrompre par le roi irrité les fiançailles du prince et de la bergère. En outre, il a retranché du rôle capital, celui de Léonte, cette passion incestueuse que Greene avait si brutalement inspirée à Pandosto et qui est, dans le roman, un hors-d'œuvre plus grotesque qu'odieux. Mais c'est dans la conclusion que ressort le mieux la magistrale composition du *Conte d'hiver*. L'auteur a, dans une scène splendide, la scène de la chapelle, réuni les héros de la pastorale, Florizel et Perdita, aux principaux personnages du drame, Léonte, Polixène, Camillo, Hermione et Pauline, — Pauline, cette figure admirable qui manque au roman et que Shakespeare seul a pu créer ! Pauline, cette incarnation grandiose de l'amitié féminine ! Il a donné à son œuvre une unité indestructible par ce dénoûment sublime où la fille reconnaît sa mère, où le mari retrouve sa femme, où les deux rivaux redeviennent frères, et où les discordes de la première génération s'évanouissent dans l'union de la seconde.

Le poëte a subordonné tous les développements de son œuvre à cette idée suprême : la jalousie. Dans le *Conte d'hiver*, toutes les scènes, tous les incidents ont une cause unique : la jalousie. C'est parce que Léonte est jaloux que Polixène s'enfuit, qu'Hermione est diffamée, que Mamilius meurt, qu'Antigone est tué, et que Perdita est jetée des marches d'un trône au fond d'une cabane. Sans doute, l'auteur a voulu nous montrer la jalousie, non dans ses effets intimes, mais dans ses conséquences extérieures ; non dans son invisible progression à travers le cœur humain, mais dans ses manifestations éclatantes à travers la vie.

Le spectacle que nous présente le *Conte d'hiver* est exac-
tement l'inverse de celui qu'*Othello* va nous offrir. Dans
Othello, nous allons assister aux développements graduels
de la passion: nous allons voir une âme se métamor-
phoser peu à peu sous l'influence du doute, et passer, p
une transition insensible d'inquiétudes et de soupçons, d
la plus calme sécurité à la plus frénétique défiance. Puis
dès que l'âme sera convaincue de la trahison, le bras frap-
pera et tout sera dit. Dans le *Conte d'hiver* l'action commence
là même où elle finit dans *Othello*. Ici, la jalousie naît, pour
ainsi dire, sans cause dès les premières scènes: elle n'est p
le resultat d'un poison lent versé goutte à goutte par quelqu
Iago: elle est spontanée et brusque comme un transport a
cerveau; c'est une fièvre cérébrale dont nul n'a pu voir le
prodromes et qui ne se révèle que par le délire du patient.
C'est une maladie de l'imagination qui se déclare non plus
au dénoûment du drame, mais à l'origine. Et comme le ma-
lade est roi, son égarement produit une série de catastro-
phes qui étonnent et bouleversent le monde. Léonte, en ef-
fet, c'est le tyran jaloux; il nous offre l'exemple de ce que
peut un homme qui a des millions d'hommes au service de
ses caprices, et de ce que produit la passion coalisée avec la
toute-puissance.

En mettant un sceptre aux mains d'un jaloux, Shake-
speare a élevé contre l'absolutisme l'argument irréfutable;
il a prouvé que le prince qui a tout un peuple pour esclave
est lui-même l'esclave de ses faiblesses; et, en dénonçant
toutes ses extravagances, il a réfuté le despotisme par l'ab-
surde. Le *Conte d'hiver* est donc une haute leçon politique
en même temps qu'une grande œuvre littéraire.

Dans ce tableau, toujours si instructif, où le poëte nous
représente la monarchie aux prises avec l'infirmité hu-
maine, Shakespeare n'a rien exagéré. En voulez-vous une
preuve frappante? Transportez le drame que contient le

onte d'hiver du monde idéal dans le monde réel ; transpor-z-en les principaux personnages du théâtre dans l'histoire, changez les noms : Léonte, ce despote qui, sur un soup-on, instruit le procès de sa femme, Léonte, c'est Henri VIII ! ermione, cette princesse qui, devant le tribunal présidé ar son mari, repousse si fièrement et si humblement l'ac-usation d'adultère, Hermione, c'est Anne de Boleyn ! Et uant à Perdita, quant à cette pauvre petite fille arrachée u berceau royal et déclarée bâtarde, laissez-la grandir, et uis mettez-lui au front cette double couronne : la recon-aissez-vous, à présent ? Elle est la majesté terrestre devan ui Shakespeare lui-même plie le genou, car elle s'appelle lisabeth, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre et d'Ir-ande !

Hauteville-House. Mai 1859.

LA

Fameuse Histoire de

TROYLUS ET CRESSIDA

Exprimant excellemment le commencement de leurs amours,
ainsi que l'ingénieuse entremise de Pandarus, prince de Licie (1).

Écrit par William Shake-speare.

LONDRES

Imprimé par G. Eld, pour R. Bonian et H. Valley,
mis en vente à l'Aigle Déployé, dans le Cimetière de Saint-Paul,
au-dessus et à côté de la grande Porte Nord.

1609

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

UN ÉCRIVAIN IMPROVISÉ AU LECTEUR SEMPITERNEL

Nouvelle!

Éternel lecteur, vous avez ici une pièce nouvelle qui n'a s encore été traînée sur la scène, ni claquée par les pau- es du vulgaire, et qui pourtant dépasse la hauteur de la lme comique. Car elle est née d'un cerveau qui n'a jamais trepris futilement une œuvre comique. Si seulement la co- édie échangeait son nom frivole pour le titre de commodité blique, si la scène s'appelait tribunal, vous verriez tous ces ands censeurs, qui maintenant la traitent de vanité, y ac- urir en foule pour faire honneur à leur propre gravité; us les verriez se presser spécialement aux comédies de cet teur, qui sont si bien adaptées à la vie, qu'elles servent de

commentaires les plus ordinaires à toutes les actions de no existences, et qui montrent une telle dextérité et une tell puissance d'esprit, qu'elles se font aimer des plus grands en nemis du théâtre. Les hommes positifs les plus épais, les plu bornés, les plus insensibles à l'esprit de la comédie, qui, su le bruit qu'on en faisait, sont venus à ses représentation y ont trouvé un esprit qu'ils n'avaient jamais trouvé e eux-mêmes, et en sont sortis plus spirituels qu'ils n' étaient entrés, — sentant chevillées en eux des point d'esprit qu'ils ne soupçonnaient pas pouvoir trouver pla dans leur cervelle. Il y a dans ses comédies un sel si sa voureux qu'elles semblent, tant le goût en est relevé, êt nées de la mer qui enfanta Vénus! Entre toutes il n'en e pas de plus spirituelle que celle-ci : si j'en avais le temp j'en ferais un commentaire, non pas, ce que je sais fort inuti pour vous prouver que vous en avez pour votre argent, ma pour vous faire voir toute la valeur qu'un pauvre hom comme moi peut y découvrir. Elle mérite un tel travail, au bien que la meilleure comédie de Térence ou de Plaute. Et crois que, quand l'auteur aura disparu, et quand les éditi de ses comédies seront épuisées, vous vous en arracherez exemplaires et vous établirez tout exprès une nouvelle inq sition anglaise. Prenez ceci pour un avertissement; et, nom de votre plaisir et de votre intelligence, n'allez pas pousser et dédaigner cette œuvre par la raison qu'elle n'a encore été souillée par l'haleine enfumée de la multitu

remerciez au contraire la fortune de l'échappée qu'elle fait aujourd'hui au milieu de vous, car, s'il avait fallu l'obtenir du consentement de ses grands propriétaires, vous auriez eu, je crois, à les prier longtemps au lieu d'être vous-mêmes priés. Et sur ce, j'abandonne, vu l'état de santé de leur raison, ceux qui se feront prier pour se déclarer satisfaits. Vale (2).

PERSONNAGES :

PRIAM, roi de Troie.

HECTOR, TROYLUS (3), PARIS, DEIPHOBUS, HELENUS — Ses fils.

ÉNÉE, ANTÉNOR — Chefs troyens.

CALCHAS, prêtre troyen du parti des Grecs.

PANDARUS, oncle de Cressida.

MARGARELON, fils bâtard de Priam.

AGAMEMNON, général des Grecs.

MÉNÉLAS, son frère.

ACHILLE, AJAX, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE, PATROCLE — Chefs grecs.

THERSITE, Grec difforme et insulteur.

ALEXANDRE, serviteur de Cressida.

LE PAGE DE TROYLUS.

LE PAGE DE PARIS.

LE PAGE DE DIOMÈDE.

HÉLÈNE, femme de Ménélas.

ANDROMAQUE, femme d'Hector.

CASSANDRE, fille de Priam, prophétesse.

CRESSIDA (4), fille de Calchas.

SOLDATS GRECS ET TROYENS, GENS DE SERVICE.

La scène est tantôt à Troie, tantôt dans le camp des Grec

Entre le PROLOGUE, couvert d'une armure (5).

LE PROLOGUE.

cène est à Troie. Des îles de la Grèce, — les princes leux dont le noble sang s'est échauffé — ont envoyé port d'Athènes leurs navires, — chargés des minis- des instruments — de la guerre cruelle. Soixante- iefs, qui portent — le tortil royal, de la baie athé- — font voile vers la Phrygie, ayant fait vœu — de r Troie. Dans cette place forte, — Hélène, femme de s, — dort avec le voluptueux Pâris qui l'a ravie ; et querelle. — A Ténédos arrivent les Grecs ; — et les s à la quille profonde dégorgent là — leur belliqueuse on. Puis dans les champs dardaniens — l'armée, fraîche cte encore, plante — ses braves pavillons. Les six le la cité de Priam, — la Dardanienne, la Tymbria, la Chétas, la Troyenne — et l'Anténoride, sous âches massives — et leurs verrous solidement en- — enferment les fils de Troie. — Maintenant la con- caresse des deux côtés — les esprits chatouilleux, et royens et Grecs, — elle les entraîne dans les hasards. moi, le Prologue, si je viens ici — tout armé, ce s pour défendre — la plume de l'auteur ou la voix de , mais pour vous dire, — sous le costume qui sied sujet, — que notre pièce, ô spectateurs bénévoles, par-dessus les origines et les préliminaires de cette

...me. — et, commençant en pleine querelle, s'élance de — dans tous les développements qui peuvent se distrib... en drame. — Louez ou critiquez : faites à votre guise. Bonne ou mauvaise, la guerre doit avoir sa chance.

Il sort.

SCÈNE I.

[Troie. Devant le palais de Priam.]

Arrivent TROYLUS, armé, et PANDARUS.

TROYLUS.

— Qu'on appelle mon varlet ! je veux me désarmer ! — Pourquoi irais-je guerroyer en dehors des murs de Troie, — moi qui ici, au dedans, trouve de si cruels combats ? — Que le Troyen qui est maître de son cœur — aille au champ de bataille : le cœur de Troylus, hélas ! n'est plus à lui.

PANDARUS.

— Votre état est donc irremédiable ?

TROYLUS.

— Les Grecs sont forts, et habiles dans leur force, — acharnés dans leur habileté, et vaillants dans leur acharnement. — Mais moi, je suis plus faible qu'une larme de femme, — plus timide que le sommeil, plus niais que l'ignorance, — moins vaillant qu'une vierge la nuit, — et moins habile qu'un enfant sans expérience. —

PANDARUS.

Allons, je vous en ai assez dit là-dessus ; quant à moi, je ne veux plus m'en mêler. Celui qui veut avoir un gâteau avec du froment, doit attendre la mouture.

TROYLUS.

N'ai-je pas attendu ?

PANDARUS.

Oui, la mouture; mais il faut que vous attendiez le blutage.

TROYLUS.

N'ai-je pas attendu?

PANDARUS.

Oui, le blutage; mais il faut que vous attendiez la levure.

TROYLUS.

J'ai toujours attendu.

PANDARUS.

Oui, jusqu'à la levure; mais tout n'est pas fini, il reste à pétrir la pâte, à faire le gâteau, à chauffer le four, et à cuire. Et encore, il faut que vous laissiez refroidir, ou vous risquez de vous brûler les lèvres.

TROYLUS.

– La Patience, toute déesse qu'elle est, – est moins pliée que moi à la résignation. – Quand je suis assis à la table royale de Priam, – et que la belle Cressida vient s'offrir à ma pensée... – Vient s'offrir, dis-tu, traître! Quand donc en est-elle absente? –

PANDARUS.

Ma foi, elle m'a paru hier soir plus belle que jamais, plus belle que toute autre femme.

TROYLUS.

– Qu'est-ce donc que je voulais te dire?... Quand mon cœur – était prêt à se fendre sous la cognée d'un soupir, – de peur qu'Hector ou mon père ne s'en aperçussent, – j'ai souvent, comme le soleil qui couvre de lumière un orage, – enseveli ce soupir dans la ride d'un sourire; – mais le chagrin qui se cache sous une apparente gaieté – est comme une joie que la destinée change brusquement en tristesse. –

PANDARUS.

Allez! si ses cheveux n'étaient pas un peu plus noirs

que ceux d'Hélène, il n'y aurait pas de comparaison entr les deux femmes... Mais, vous savez, elle est ma parente, je ne voudrais pas, comme on dit, la vanter... mais j'aura voulu que quelqu'un l'eût entendue, comme moi, caus hier. Je ne voudrais pas déprécier l'esprit de votre sœ Cassandre, mais...

TROYLUS.

— Oh ! Pandarus ! je te le demande, Pandarus ! — Quand te dis que mes espérances sont noyées là, — ne me rappel pas à quelle profondeur de l'abîme — elles sont englouti Je te dis que je suis fou — d'amour pour Cressida : tu n réponds qu'elle est belle ! — Tu appliques à l'ulcère béa de mon cœur — ses yeux, ses cheveux, sa joue, son pas, voix ! — Tu remues de ta parole sa main, oh ! cette main près de laquelle toutes les blancheurs sont une encre, bonne à écrire leur infériorité ; cette main si douce — qu côté le duvet du cygne est rude, et le souffle de la moindr sensation âpre — comme la poignée d'un laboureur ! Voilà que tu me dis — (et ce que tu me dis est vrai !) quand je déclare que je l'aime. — Ah ! en me disant cela, au lie d'huile et de baume, — tu enfonces dans toutes les plaie que m'a causées l'amour — le couteau qui les a faites ! —

PANDARUS.

Je ne dis que la vérité.

TROYLUS.

Tu ne la dis pas toute.

PANDARUS.

Sur ma parole, je ne veux plus m'en mêler. Qu'elle soit ce qu'elle est ! Si elle est belle, tant mieux pour elle ; si elle ne l'est pas, elle a des correctifs sous la main.

TROYLUS.

Bon Pandarus ! voyons, Pandarus !

PANDARUS.

J'ai eu assez de peine pour mes courses ! Mal jugé par

l jugé par vous, je suis peu récompensé de mon in-
n.

TROYLUS.

tu te fâches, Pandarus ! quoi, contre moi ?

PANDARUS.

qu'elle est ma parente, elle ne peut pas être aussi
Hélène ! si elle n'était pas ma parente, on avouerait
st aussi jolie le vendredi qu'Hélène le dimanche.
st-ce que ça me fait ? Qu'elle soit une moricaude,
t bien égal !

TROYLUS.

que je dis qu'elle n'est pas jolie ?

PANDARUS.

soucie bien que vous le disiez ou non ! C'est une
ester ici loin de son père ! Qu'elle aille trouver les
le lui dirai la prochaine fois que je la verrai ! Pour
je ne veux plus me mêler ni m'occuper de cette
!

TROYLUS.

us !

PANDARUS.

mais !

TROYLUS.

ux Pandarus !

PANDARUS.

en prie, ne me parlez plus. Je laisse tout comme
vé. C'est fini !

Pandarus s'éloigne.

Fanfare d'alarme.

TROYLUS.

ce, clameurs sacriléges ! silence, sons grossiers !
es des deux côtés ! Il faut bien qu'Hélène soit

belle, — puisque vous la peignez ainsi chaque jour avec votre sang ! — Moi, je ne puis pas me battre pour une pareille cause : — c'est un sujet trop chétif pour mon épée. — Mais Pandarus... O dieux ! comme vous m'accablez! — Je ne puis arriver à Cressida que par Pandarus : — et, pour se décider à la décider, il est aussi revêche — qu'elle-même, en dépit de toute séduction, est obstinée dans sa chasteté. — Au nom de ta Daphné, dis-moi donc, Apollon, — ce qu'est Cressida, ce qu'est Pandarus, et ce que je suis. — Son lit, à elle, est l'Inde : c'est là qu'elle repose, cette perle ! — Entre notre Ilion et le lieu où elle réside, — s'agite une mer farouche — Moi, je suis le marchand, et le fin voilier Pandarus — est mon douteux espoir, mon transport, ma barque !

Fanfare d'alarme.

Entre ÉNÉE.

ÉNÉE.

— Eh bien, prince Troylus ! pourquoi pas en campagne ?

TROYLUS.

— Parce que ! Cette réponse de femme est à propos, — car c'est se conduire en femme que de n'être point là-bas. — Enée, quelles nouvelles du champ de bataille aujourd'hui ?

ÉNÉE.

— Pâris est rentré, blessé.

TROYLUS.

— Par qui, Enée ?

ÉNÉE.

Par Ménélas, Troylus.

TROYLUS.

— Que Pâris saigne ! ce n'est qu'une blessure pour rire. — Pâris est écorché par la corne de Ménélas.

Fanfare d'alarme.

ÉNÉE.

– Écoutez ! quelle bonne chasse il y a hors de la ville aujourd'hui !

TROYLUS.

– Elle serait meilleure dedans, si vouloir était pouvoir. – Mais allons chasser dehors ! Deviez-vous sortir ?

ÉNÉE.

– Oui, au plus vite.

TROYLUS.

Allons ! partons ensemble.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II.

[Troie. Sur les remparts.]

Arrivent CRESSIDA et ALEXANDRE.

CRESSIDA.

– Qui venons-nous de rencontrer ?

ALEXANDRE.

La reine Hécube et Hélène.

CRESSIDA.

– Et où vont-elles ?

ALEXANDRE.

A la tour d'Orient – qui de sa hauteur souveraine commande toute la vallée ; – elles vont voir la bataille. Hector, dont la patience – est inébranlable comme une vertu, était agité aujourd'hui. – Il a grondé Andromaque, et frappé son écuyer ; – puis, montrant pour le combat un zèle de ménagère, – avant le lever du soleil, il s'est équipé légèrement – et élancé dans la plaine, où toutes les fleurs, – couvertes encore de larmes prophétiques, pleuraient d'avance – les effets de sa fureur.

CRESSIDA.

Quelle est la cause de sa colère?

ALEXANDRE.

– Voici le bruit qui court : il y a parmi les Grecs – un seigneur du sang troyen, un neveu d'Hector, – on l'appelle Ajax.

CRESSIDA.

Eh bien ! après ?

ALEXANDRE.

– On dit que c'est un homme à part, – et qui sait bien se tenir. –

CRESSIDA.

Comme tous les hommes qui ne sont ni ivres, ni malades, ni cul-de-jatte.

ALEXANDRE.

Cet homme, Madame, a volé à bien des animaux leurs qualités distinctives. Il est vaillant comme le lion, âpre comme l'ours, lent comme l'éléphant : c'est un homme en qui la nature a tellement mélangé ses tempéraments que sa valeur est farcie de folie, et sa folie assaisonnée de sagesse. Il n'est pas une vertu dont il n'ait un reflet ; pas un vice dont il ne porte une éclaboussure. Il est triste sans raison et gai à contre-poil. Il a toutes sortes d'articulations, mais toutes si désarticulées que c'est un Briarée goutteux, ayant cent bras et ne s'en servant pas, ou un Argus myope, ayant cent yeux et n'y voyant goutte.

CRESSIDA.

Mais comment cet homme qui me fait sourire peut-il faire enrager Hector ?

ALEXANDRE.

On dit qu'hier il a empoigné Hector dans la bataille et l'a terrassé. L'humiliation et la honte ont depuis empêché Hector de manger et de dormir.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA.

t ici?

ALEXANDRE.

, c'est votre oncle Pandarus.

CRESSIDA.

st un galant homme.

ALEXANDRE.

ue qui que ce soit, Madame.

PANDARUS.

s-vous là? que dites-vous là?

CRESSIDA.

, oncle Pandarus.

PANDARUS.

, nièce Cressida. De quoi causiez-vous?... Bon-
ndre... Comment allez-vous, nièce? Quand avez-
Ilion?

CRESSIDA.

n, oncle.

PANDARUS.

causiez-vous quand je suis venu? Hector était-il
rti, avant votre arrivée à Ilion? Hélène n'était pas
t-ce pas?

CRESSIDA.

tait parti; mais Hélène n'était pas levée.

PANDARUS.

ctor a été bien matinal.

CRESSIDA.

cela que nous causions, et de sa colère.

PANDARUS.

u'il était en colère?

CRESSIDA, montrant Alexandre.

, lui.

PANDARUS.

C'est vrai. J'en sais bien la cause. Il va en abattre aujourd'hui, je puis les en avertir. Et puis, il y a Troylus qui le suivra de près. Qu'ils prennent garde à Troylus! je puis les avertir de ça aussi.

CRESSIDA.

Quoi! est-ce qu'il était en colère, lui aussi?

PANDARUS.

Qui, Troylus? Troylus est le plus vaillant des deux.

CRESSIDA.

O Jupiter! il n'y a pas de comparaison.

PANDARUS.

Certes, non! entre Troylus et Hector. Reconnaissez-vous un homme dès que vous le voyez?

CRESSIDA.

Oui, si je l'ai vu auparavant, et connu.

PANDARUS.

Eh bien! je dis que Troylus est Troylus.

CRESSIDA.

Vous dites justement ce que je dis; car je suis sûre qu'il n'est pas Hector.

PANDARUS.

Non, pas plus qu'Hector n'est Troylus, sous certains rapports.

CRESSIDA.

On peut dire de chacun d'eux qu'il est lui-même.

PANDARUS.

Lui-même! Hélas! pauvre Troylus! je voudrais qu'il le fût.

CRESSIDA.

Il l'est.

PANDARUS.

J'irais pieds nus dans l'Inde, à condition qu'il le fût.

CRESSIDA.

Il n'est pas Hector.

PANDARUS.

Lui-même! non, il n'est pas lui-même... Plût au ciel qu'il fût lui-même! Au surplus, les dieux sont là-haut. Il faut que le temps concilie ou résilie. Patience, Troylus, patience... Je voudrais que mon cœur fût dans le cœur de Cressida... Non, Hector ne vaut pas mieux que Troylus.

CRESSIDA.

Excusez-moi.

PANDARUS.

Il est plus âgé.

CRESSIDA.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

PANDARUS.

L'autre n'a pas encore son âge; vous m'en direz des nouvelles quand l'autre aura son âge. Ce n'est pas encore cette année qu'Hector aura l'esprit de Troylus.

CRESSIDA.

Il n'en aura pas besoin, s'il a le sien.

PANDARUS.

Ni ses qualités.

CRESSIDA.

Qu'importe?

PANDARUS.

Ni sa beauté.

CRESSIDA.

Elle ne lui siérait pas; la sienne lui va mieux.

PANDARUS.

Vous n'avez pas de jugement, ma nièce. Hélène elle-même jurait l'autre jour que Troylus, pour un brun, car il a le teint brun, je dois l'avouer, mais pas trop brun!

CRESSIDA.

Non, il l'a tout simplement brun.

PANDARUS.

A vrai dire, il est brun sans être brun.

CRESSIDA.

A vrai dire, c'est vrai sans être vrai.

PANDARUS.

Bref, elle mettait son teint au-dessus de celui de Pâri

CRESSIDA.

Pourtant, Pâris a assez de couleurs.

PANDARUS.

Certainement.

CRESSIDA.

Alors Troylus en aurait trop. Si elle l'a mis au-des Pâris, c'est qu'il a le teint plus haut en couleurs. ayant assez d'éclat, s'il en a davantage, cela fait de so un éloge trop flambant. Autant vaudrait que la lang rée d'Hélène eût vanté Troylus pour son nez de cuivr

PANDARUS.

Je vous jure que je crois qu'Hélène l'aime plus que

CRESSIDA.

Elle est donc bien gaie, cette Grecque-là?

PANDARUS.

Oui, je suis sûr qu'elle l'aime. L'autre jour, elle es à lui dans l'embrasure de la fenêtre, et vous savez qu pas plus de trois ou quatre poils au menton...

CRESSIDA.

En effet, sous ce rapport, l'arithmétique d'un ga taverne aura vite fait le total de ses unités.

PANDARUS.

Il est si jeune, et pourtant, à trois livres près, il v lèvera autant que son frère Hector.

CRESSIDA.

Est-ce possible? un homme si jeune, ravisseur sommé !

PANDARUS.

Mais, pour vous prouver qu'Hélène aime Troylus,

ı lui et a passé sa blanche main sous la fente de
.

CRESSIDA.

› Junon! comment a-t-il eu cette fente au

PANDARUS.

vous savez, il a là une fossette. Je ne pense pas homme, dans toute la Phrygie, ait un sourire ux.

CRESSIDA.

un sourire vaillant!

PANDARUS.

ıas?

CRESSIDA.

comme un nuage d'automne.

PANDARUS.

:!... Mais pour preuve qu'Hélène aime Troylus...

CRESSIDA.

ıx preuves, Troylus ne demanderait, je crois, s siennes.

PANDARUS.

Bah! il ne l'estime pas plus que je n'estime un neau.

CRESSIDA.

imiez l'œuf d'étourneau comme vous aimez cer-ı vide, vous pourriez aisément manger les pous-·coquille.

PANDARUS.

s m'empêcher de rire en pensant comme elle lui le menton!... Vraiment, elle a une main mer-nt blanche, je suis forcé de l'avouer.

CRESSIDA.

› roué pour cela.

PANDARUS.

Tout à coup, elle prétend découvrir un poil blanc à so menton.

CRESSIDA.

Hélas! pauvre menton! Il y a bien des verrues pl fournies!

PANDARUS.

Alors, il y eut un tel rire!... La reine Hécube riait ta que ses yeux débordaient.

CRESSIDA.

Oui, en meules de moulin!

PANDARUS.

Et Cassandre riait!

CRESSIDA.

Mais il y avait sans doute un feu plus modéré sous la cu de ses yeux... Est-ce que ses yeux débordaient aussi?

PANDARUS.

Et Hector riait!

CRESSIDA.

Et la cause de tous ces rires?

PANDARUS.

Eh bien! c'était le poil blanc qu'Hélène venait de décou vrir au menton de Troylus.

CRESSIDA.

Ah! si c'eût été un poil vert, j'en aurais ri moi-même.

PANDARUS.

Ils n'ont pas tant ri du poil que de la jolie réponse d Troylus.

CRESSIDA.

Quelle est donc cette réponse?

PANDARUS.

« Tiens, lui a dit Hélène, il n'y a que cinquante et un poils à votre menton, et il y en a un blanc! »

CRESSIDA.

: là sa question?

PANDARUS.

i'en faites pas question. « Cinquante et un poils, arti, dont un blanc? Eh! le poil blanc, c'est mon tous les autres sont ses fils. — Jupiter! a-t-elle ré- lequel de ces poils est Pâris, mon époux? — Le ornu, a-t-il répondu; arrachez-le et donnez-le-lui! » eut de tels rires, et Hélène rougit tant, et Pâris ra- et tout le reste rit tant, que c'était indescriptible!

CRESSIDA.

.! laissons cela; assez causé sur ce sujet.

PANDARUS.

! ma nièce, je vous ai dit une chose hier; pensez-y.

CRESSIDA.

e que je fais.

PANDARUS.

s jure que c'est vrai. Il pleure sur vous comme s'il n avril.

CRESSIDA.

rmes vont me faire pousser comme une ortie avant

La retraite sonne.

PANDARUS.

z! ils reviennent du champ de bataille. Si nous ci pour les voir passer et retourner à Ilion? Bonne stons, chère nièce Cressida!

CRESSIDA.

e il vous plaira.

PANDARUS.

i! voici une excellente place. D'ici nous verrons nement. Je vous les nommerai tous par leurs mesure qu'ils passeront. Mais surtout remarquez ylus.

ÉNÉE traverse la scène.

CRESSIDA.

Ne parlez pas si haut.

PANDARUS.

Voilà Énée. N'est-ce pas un homme superbe? C'est une des fleurs de Troie, je puis vous le dire. Mais remarquez bien Troylus; vous allez le voir tout à l'heure.

CRESSIDA.

Qui est celui-là ?

ANTÉNOR passe.

PANDARUS.

C'est Anténor. Il a l'esprit retors, je puis vous le dire. Et c'est un assez brave homme. C'est un des jugements les plus solides de Troie, et il est bien de sa personne... Quand donc viendra Troylus? Je vais vous montrer Troylus tout à l'heure; s'il me voit, il me fera un signe d'intelligence.

CRESSIDA.

Il vous accordera un signe d'intelligence?

PANDARUS.

Vous verrez.

CRESSIDA.

Il est bien généreux!

HECTOR passe.

PANDARUS.

Celui-là, c'est Hector! celui-là! celui-là, voyez-vous, celui-là! Voilà un gaillard! Va ton chemin, Hector! Voilà un brave homme, ma nièce... Oh! ce brave Hector! Regardez quelle mine! voilà une tenue! N'est-ce pas un homme superbe?

CRESSIDA.

Oh! superbe.

PANDARUS.

N'est-ce pas? Cela fait du bien au cœur. Voyez donc ces

sur son casque! Voyez-vous là, voyez-vous? re-
ı! Ce n'est pas une plaisanterie; voilà qui est ap-
.es ôte qui voudra, comme on dit : voilà des en-

CRESSIDA.

ɔe là des coups d'épée?

PARIS passe.

PANDARUS.

›ups d'épée ou de n'importe quoi, il ne s'en sou-
Que le diable vienne sur lui, ça lui est égal! Par la
de Dieu, cela fait du bien au cœur... Voici Pâris
! Voici Pâris qui vient! Regardez là-bas, ma nièce.
pas un galant homme aussi, n'est-ce pas?... Ah!
ıerbe!... Qui donc disait qu'il était revenu blessé
hui? Il n'est pas blessé! Allons, ça va faire du bien
d'Hélène. Ah! si je pouvais voir Troylus à pré-
Vous allez voir Troylus tout à l'heure!

CRESSIDA.

ɪt celui-ci?

HÉLÉNUS passe.

PANDARUS.

Hélénus... Je me demande où est Troylus... C'est
.. Je crois qu'il n'est pas sorti aujourd'hui... C'est

CRESSIDA.

ıs sait-il se battre, mon oncle?

PANDARUS.

ıs? non... si, il se bat passablement... Je me de-
ù est Troylus!... Écoutez! n'entendez-vous pas le
ier : Troylus?... Hélénus est un prêtre.

CRESSIDA.

st ce lambin qui vient là-bas?

TROYLUS passe.

PANDARUS.

Où? là-bas? c'est Déiphobe. Oh! c'est Troylus! voilà un homme, ma nièce!...

De toutes ses forces.

Hem!... ce brave Troylus! le prince de la chevalerie!

CRESSIDA.

Silence! par pudeur, silence!

PANDARUS.

Remarquez-le! observez-le!... O magnifique Troylus! regardez-le bien, ma nièce; regardez comme son épée est ensanglantée, et son casque plus ébréché que celui d'Hector! Et quelle mine il a! et comme il marche! O admirable jeunesse! il n'a pas encore vu ses vingt-trois ans. Va ton chemin, Troylus, va ton chemin! Si j'avais pour sœur une Grâce ou pour fille une déesse, je te laisserais bien choisir. O admirable homme!... Pâris? Pâris est de la fange auprès de lui! Je vous garantis qu'Hélène changerait bien et qu'elle donnerait de l'argent par-dessus le marché!

Des TROUPES traversent la scène.

CRESSIDA.

En voici d'autres qui viennent.

PANDARUS.

Anes, fous et butors! paille et son, son et paille! potage après la viande!... Je pourrais vivre et mourir sans perdre de vue Troylus! Ne regardez plus! ne regardez plus! Les aigles sont passés! Corbeaux et buses! buses et corbeaux! J'aimerais mieux être Troylus qu'Agamemnon et toute la Grèce.

CRESSIDA.

Il y a parmi les Grecs Achille qui certes vaut mieux que Troylus.

PANDARUS.

Achille? un charretier, un portefaix, un vrai chameau.

CRESSIDA.

ıs ! allons !

PANDARUS.

s ? allons ?... Avez-vous du discernement ? avez-vous x ? savez-vous ce que c'est qu'un homme ? La nais- la beauté, la bonne mine, l'éloquence, la bravoure, ce, la douceur, la vertu, la jeunesse, la libéralité et qualités semblables, ne sont-elles pas les épices et le ıssaisonnent un homme ?

CRESSIDA.

un homme d'une pâte particulière qu'on n'a pas de datte pour relever, car il existe en dehors des

PANDARUS.

êtes une femme si étrange ! on ne sait jamais com- ous ripostez.

CRESSIDA.

mon dos, pour défendre mon ventre ; avec mon pour défendre mes intrigues ; avec ma discrétion, fendre mon honneur ; avec mon masque, pour dé- na beauté ; et avec votre zèle, pour défendre tout oilà mes moyens de riposte, et j'ai mille façons de re en garde.

PANDARUS.

·m'en une.

CRESSIDA.

en garderai bien, et c'est là ma meilleure garde. Si is garder ce que je ne voudrais pas laisser toucher, ne garder, du moins, de vous dire en quelle attitude le coup. A moins qu'il n'y ait une enflure impossi- simuler ; et alors il n'y a plus à se tenir en garde.

PANDARUS.

êtes si étrange !

Entre le PAGE de Troylus.

LE PAGE.

Monsieur, monseigneur voudrait vous parler à l'instant même.

PANDARUS.

Où ?

LE PAGE.

En votre logis même. C'est là qu'il se désarme.

PANDARUS.

Bon page, dis-lui que j'y vais.

Le page sort.

J'ai peur qu'il ne soit blessé... Portez-vous bien, bonne nièce.

CRESSIDA.

Adieu, oncle.

PANDARUS.

Je serai à vous, nièce, tout à l'heure.

CRESSIDA.

Et vous m'apporterez, mon oncle...

PANDARUS.

Un gage d'amour de la part de Troylus.

Il sort.

CRESSIDA.

Par ce gage-là, vous êtes un ruffian !... — Paroles, serments, plaintes, larmes, tout le sacrifice de l'amour, — il l'offre pour le compte d'un autre ! — Mais je vois dans Troylus mille fois plus — que dans le miroir des louanges de Pandarus ; — pourtant je résiste. Les femmes sont des anges, tant qu'on leur fait la cour. — Gagnées, elles sont perdues ! L'âme du bonheur meurt dans la jouissance. — La femme aimée ne sait rien, qui ne sait pas ceci : — les hommes prisent, plus qu'il ne vaut, l'objet non obtenu. —

elle n'a jamais trouvé — l'amour satisfait aussi doux que désir à genoux — C'est donc pour l'amour même que enseigne cette maxime : — la possession fait des maîtres ; résistance, des suppliants. — Aussi, quoique mon cœur it plein d'un véritable amour, — mes yeux n'en laisseront en paraître (6).

Elle sort.

SCÈNE III.

(Le camp grec devant la tente d'Agamemnon.)

Fanfares. Arrivent AGAMEMNON, NESTOR, ULYSSE, MÉNÉLAS, et autres chefs.

AGAMEMNON.

— Princes, — quel chagrin a donc jauni vos joues? — Dans tous les desseins formés ici-bas, — les vastes conjectures que fait l'espérance — ne s'accomplissent pas dans la plénitude promise. Les obstacles et les désastres — se rencontrent dans les veines des actions les plus nobles : — tels que ces nœuds, causés par le choc des courants de la séve, — qui déforment le pin vigoureux, et détournent ses fibres — tortueuses et errantes de leur direction régulière. — Ce n'est pas chose étrange pour nous, princes, — d'être déçus dans nos suppositions — et de voir, après sept ans de siége, les murs de Troie encore debout ! — Toutes les entreprises passées — dont nous avons souvenir ont subi dans l'exécution — des écarts et des traverses en désaccord avec le plan, — avec la forme idéale que la pensée — leur donnait dans ses prévisions. Pourquoi donc, princes, — regardez-vous notre œuvre de cet air confus? — Prenez-vous donc pour des hontes ces délais qui ne sont, en réalité, — que des expériences faites par le grand Jupiter — pour découvrir dans les hommes la vraie persévérance? — La pureté de ce

métal-là ne se contrôle pas — au milieu des faveurs de la fortune ; car alors le brave et le lâche, — le sage et le fou, l'artiste et l'illettré, — le fort et le faible, semblent tous d'une qualité également pure ; — mais c'est pendant les tempêtes de la fortune contraire, — que l'affinage, muni de son crible vaste et puissant, — soufflant sur tout le minerai, en chasse l'alliage léger ; — et ce qui a de la consistance ou du poids reste — seul, dans toute la richesse de sa valeur sans mélange.

NESTOR.

- Avec tout le respect dû à ton siége divin, — permets, grand Agamemnon, que Nestor développe — tes dernières paroles. C'est quand il est éprouvé du sort — que l'homme est vraiment éprouvé. Tant que la mer est calme, - combien de chétifs bateaux osent naviguer — sur son sein patient et faire route — avec ceux du plus haut bord ! — Mais que le brutal Borée mette une fois en rage — la douce Thétis, et alors voyez — le vaisseau aux flancs robustes fendre les montagnes liquides, — et bondir entre les deux humides éléments, — comme le cheval de Persée ! Où est alors l'impudent bateau — dont les flancs faibles et mal charpentés osaient naguère — rivaliser avec la vraie grandeur ? Ou il a fui dans le port, — ou Neptune n'en a fait qu'un toast ! C'est ainsi — que la valeur d'apparat et la valeur réelle se distinguent — dans les orages de la fortune. Car, quand celle-ci brille de tous ses rayons, — le troupeau est plus tourmenté par le taon — que par le tigre ; mais si un ouragan soudain — fait fléchir les genoux des chênes noueux — et fuir sous l'ombre les mouches, alors, l'être courageux, — comme inspiré par la tempête, sympathise avec elle, — et répond, par des accents d'une égale hauteur, — à la fortune furieuse !

ULYSSE.

Agamemnon ! — notre grand chef, toi, le nerf et l'os

», — le cœur, l'âme et l'esprit unique de nos
- toi en qui les tempéraments et les pensées de
rent s'absorber, écoute ce que dit Ulysse. — Et
n applaudissement et mon approbation à vous

ant vers Agamemnon.

le plus grand par ton rang et par ta puissance,
ant vers Nestor.

e plus vénérable par ton âge prolongé. — Ton dis-
nemnon, tu devrais, de la main de la Grèce, —
rit dans l'airain. Et le tien, — majestueux Nes-
sé, comme toi, dans l'argent, — devrait, par un
aussi fort que l'axe — sur lequel tournent les
cher toutes les oreilles des Grecs — à ta langue
ée... Daignez néanmoins, — toi le grand, et toi
uter Ulysse parler.

AGAMEMNON.

prince d'Ithaque; nous ne craignons pas — qu'un
tile et frivole — desserre tes lèvres, pas plus que
rons, — quand le grossier Thersite ouvre ses
argneuses, — entendre la musique ou la sagesse

ULYSSE.

, debout encore sur sa base, aurait été déjà
et l'épée du grand Hector n'aurait plus de maî-
longtemps, — sans les fautes que je vais vous
prescriptions de la discipline ont été négligées.
:, autant il y a de tentes grecques — qui s'en-
te plaine, autant de factions qui s'enflent. —
quartier général n'est pas comme la ruche — où
nir toutes les légions fourrageuses, — quel miel
s attendre? Quand la hiérarchie est voilée, — le
ût, sous le masque, l'égal du plus digne! — Les
nêmes, les planètes et notre globe central — sont

soumis à des conditions de degré, de priorité, de rang, — de régularité, de direction, de proportion, de saison, de forme, — d'attribution et d'habitude, qu'ils observent avec un ordre invariable. — Et voilà pourquoi le soleil, cette glorieuse planète, — trône dans une noble prééminence — au milieu des autres sphères; son regard salutaire — corrige le sinistre aspect des planètes funestes, — et s'impose, avec une autorité souveraine — et absolue, aux bons et aux mauvais astres. Mais pour peu que les planètes — osent s'égarer dans une coupable confusion, — alors que de fléaux! que de monstruosités! que de séditions! — Quelles fureurs agitent la mer! que de tremblements la terre! — quelles commotions les vents! Les catastrophes, les changements, les horreurs — renversent et rompent, arrachent et déracinent — l'unité et le calme des États — de leur harmonieuse fixité! Oh! quand la hiérarchie est ébranlée, — elle qui sert d'échelle à tous les hauts desseins, — on voit défaillir l'entreprise humaine. Comment les communautés, — les degrés dans les écoles, les fraternités dans les cités, — le trafic paisible des rivages séparés, — les droits de l'aînesse et de la naissance, — les prérogatives de l'âge, les couronnes, les sceptres, les lauriers — conserveraient-ils leurs titres authentiques sans la hiérarchie? — Supprimez la hiérarchie, faussez seulement cette corde, — et écoutez quelle dissonance! Tous les êtres se choquent — dans une lutte ouverte. Les eaux, naguère contenues, — gonflent leurs seins au-dessus des rives, — et inondent tout ce globe solide. — La violence asservit la faiblesse, — et le fils brutal frappe son père à mort. — La force devient la justice : ou plutôt le juste et l'injuste, — ces éternels adversaires entre lesquels siége l'équité, — perdent leurs noms, comme l'équité, le sien. — Alors tout se retranche dans la puissance ; — la puissance, dans la volonté; la volonté, dans l'appétit; — et l'appétit, ce loup universel, — ainsi

lement secondé par la volonté et par la puissance, — nécessairement sa proie de l'univers — et finit par se ter lui-même. Grand Agamemnon, — voilà, quand la rchie est suffoquée, — le chaos qui suit son étouffement. tte négligence des degrés — produit une déchéance ême où elle essaie — une escalade. Le général est isé — par celui qui prend rang après lui ; celui-ci, par ivant ; — le suivant, par celui d'au-dessous. C'est ainsi ous les grades, — prenant exemple sur le premier qu'a n dégoût — son supérieur, gagnent à l'envi la fièvre à pâle et livide jalousie. — C'est cette fièvre-là qui tient Troie debout, — et non sa propre énergie. Pour ce long discours, — Troie subsiste par notre faiblesse, n par sa force.

NESTOR.

Ulysse vient de découvrir sagement — la fièvre dont notre armée est atteinte.

AGAMEMNON.

La nature du mal étant trouvée, Ulysse, — quel est le de ?

ULYSSE.

Le grand Achille, que l'opinion sacre — le nerf et le droit de notre armée, — ayant l'oreille rassasiée de sa renmée aérienne, — devient difficile pour son mérite et dans sa tente — à narguer nos desseins. Près de lui, cle, — couché sur un lit de paresse, éclate toute la ée — en moqueuses saillies, — et, par une pantomime ile et grotesque, — qu'il appelle imitation, le calomur ! — il nous parodie tous ! Parfois, grand Agamem- — il revêt ton mandat suprême, — et, se carrant e un acteur dont tout le talent — est dans le jarret, et rouve sublime — d'entamer un dialogue avec les hes en faisant résonner — le tréteau sous l'effort de pied, — c'est par des contorsions pitoyables — qu'il

représente ta Majesté. Et quand il parle, — il est comm carillon en réparation ; ses expressions sont si forcées — dans la bouche même de Typhon rugissant, — elles p traient hyperboliques. A cette bouffonnerie rance, large Achille, s'étalant sur son lit pressé, — rit à gorg ployée un bruyant applaudissement : — *Excellent!* s'é il, *c'est juste Agamemnon ! — A présent, joue-moi Ne fais hem et caresse ta barbe, — comme quand il se prép quelque harangue.* — La chose une fois faite, (et l'imit et la réalité sont aussi voisines — que les deux bouts parallèle ; aussi semblables que Vulcain et sa femme!) bon Achille s'écrie toujours : *Excellent ! — c'est exact Nestor! Maintenant, Patrocle, représente-le-moi — mant pour repousser une attaque de nuit.* — Alors, ma faut que les faiblesses de l'âge — deviennent une scèn mique ; Patrocle de tousser, de cracher — et de secou tremblant son hausse-col, — qu'il ne fait qu'accroch décrocher ! A ce spectacle, — notre Sire la Valeur se m *Oh!* crie-t-il, *assez. Patrocle ! arrête, — ou donne-mo côtes d'acier, — car ma rate désopilée — va rompr miennes.* C'est ainsi — que tous nos talents, nos qualités, caractères, nos tournures, — nos mérites pris en détai en général, — nos actes, nos stratagèmes, nos ordres, précautions, — nos harangues belliqueuses, ou nos p doyers pour la trève, — nos succès ou nos revers, le ou le faux, servent — de glose à ces deux hommes p faire leurs paradoxes.

NESTOR.

— Et puis l'exemple de ces deux personnages — que, com a dit Ulysse, l'opinion sacre — de son impérial suffrage, pervertit bien d'autres. — Ajax est devenu égoïste, et po la tête — aussi haut et dans une attitude aussi fière — l'insolent Achille. Comme lui, il garde sa tente. — Il fait factieuses orgies, il raille notre position militaire — av

sse d'un oracle, et il provoque Thersite, — un mi-
ont le fiel bat monnaie de calomnie, — à nous jeter
e ses comparaisons, — au risque d'affaiblir et de dis-
notre situation, — quels que soient les périls qui
)urent.

ULYSSE.

blâment notre politique et la taxent de couardise,
ardent la sagesse comme étrangère à la guerre, —
nt la prévoyance, et n'estiment d'autre action —
du bras. Quant aux facultés paisibles de l'intelli-
qui règle le nombre des bras appelés à frapper —
endra l'occasion, et qui prend, à l'aide — d'une vi-
bservation, la mesure des masses ennemies, — eh
es n'ont pas pour eux la valeur d'un simple doigt.
l d'alcôve, disent-ils, fatras de géographe, guerre de
que tout cela! — Le bélier qui abat la muraille — par
nte vacillation et par la violence de son poids, —
t plus de cas que de la main qui a construit l'engin
— ou que des esprits ingénieux — qui en règlent
d'après la raison.

NESTOR.

l'on admet ce qu'ils disent, le cheval d'Achille —
ieurs fois le fils de Thétis.

On entend une fanfare.

AGAMEMNON.

est cette trompette? Voyez, Ménélas.

Arrive ÉNÉE.

MÉNÉLAS.

lqu'un de Troie.

AGAMEMNON, à Énée.

nez-vous faire devant notre tente?

ÉNÉE.

là — la tente du grand Agamemnon, je vous prie?

AGAMEMNON.

Celle-là même.

ÉNÉE.

— Un héraut qui est un prince — peut-il faire entend un message loyal à son auguste oreille?

AGAMEMNON.

— Il peut parler, plus sûrement que sous la protecti d'Achille, — en présence de tous les chefs grecs qui d'u voix unanime — proclament Agamemnon leur chef et le général.

ÉNÉE.

— Loyale permission! sécurité puissante! — Mais co ment celui qui ne connaît pas sa majestueuse personne pourra-t-il le distinguer des autres mortels?

AGAMEMNON.

Comment?

ÉNÉE.

— Oui; — je le demande, afin d'en prévenir ma véné tion, — et d'être prêt à couvrir ma joue d'une rougeur — m deste comme la matinée quand elle jette son chaste reg — sur le jeune Phébus. — Où est donc ce dieu en activi ce guide des hommes? — Qui donc est le haut et puiss Agamemnon?

AGAMEMNON.

— Ce Troyen nous raille, ou les gens de Troie — sont courtisans bien cérémonieux.

ÉNÉE.

— Oui, désarmés, ce sont des courtisans aussi ouve aussi bienveillants — que des anges inclinés; telle est l renommée dans la paix. — Mais dès qu'ils se présenten combattants, ils ont de la bile, — de bons bras, des mus solides, de vraies épées, et, avec l'aide de Jupiter, — une comparable énergie... Mais silence, Énée! — silence, Troy pose ton doigt sur tes lèvres! — L'éloge se retire à lui-mê

son prix — quand celui qui en est l'objet en est aussi l'auteur. — L'éloge que murmure à regret un ennemi, — est celui qu'entonne la gloire ; il est le seul pur, le seul transcendant.

AGAMEMNON.

— Seigneur Troyen, est-ce donc vous-même qui vous appelez Énée ?

ÉNÉE.

— Oui, Grec, c'est mon nom.

AGAMEMNON.

Quelle affaire vous amène, je vous prie ?

ÉNÉE.

— Pardon, seigneur ; c'est à l'oreille d'Agamemnon que je dois parler.

AGAMEMNON.

— Il n'écoute pas en particulier ce qui vient de Troie.

ÉNÉE.

— Si je viens de Troie, ce n'est pas pour lui parler à voix basse ; — j'ai là une trompette pour réveiller son oreille, — et, quand j'aurai excité son attention, — alors je parlerai.

AGAMEMNON.

Parle aussi librement que le vent ; — ce n'est pas l'heure où dort Agamemnon. — Sache-le bien, Troyen, il est éveillé, — c'est lui-même qui te le déclare.

ÉNÉE.

Trompette, souffle une fanfare ! — Jette ton cri de cuivre à travers toutes ces tentes paresseuses ! — et fais savoir à tout Grec de cœur — que Troie va dire hautement ce qu'elle veut loyalement dire.

La trompette sonne.

— Grand Agamemnon, nous avons à Troie, — un prince appelé Hector, un fils de Priam, — qui se rouille dans l'inaction de cette trêve prolongée ; — il m'a dit de prendre une trompette, — et de vous parler ainsi : Rois ! princes ! sei-

gneurs! – s'il en est un, parmi les plus nobles de la Grè
– qui mette son honneur plus haut que son repos, –
recherche la louange plus qu'il ne craint le péril, – qui c
naisse sa vaillance, et qui ne connaisse pas sa frayeur,
qui aime sa maîtresse autrement qu'en confidence – et
des serments aventurés sur ses lèvres chères, – et qui
proclamer sa beauté et son mérite – à un autre ren
vous que le sien, à lui ce défi! – En présence des Tro
et des Grecs, Hector – prouvera ou fera de son mieux p
prouver – qu'il a une dame plus sage, plus belle, plus fi
– que jamais Grec n'en pressa dans ses bras. – Demain
son de la trompette, il s'avancera – jusqu'à mi-chemin e
vos tentes et les murs de Troie – pour provoquer tout G
sincère en amour. – Si quelqu'un se présente, Hector l
norera; – sinon, il retournera dire à Troie – que toutes
dames grecques sont brûlées du soleil et ne méritent pa
un éclat de lance. J'ai dit (7).

AGAMEMNON.

– Ceci sera répété à nos amants, messire Énée; – si
d'entre eux n'en est ému dans l'âme, – c'est que nos g
de cœur seront restés en Grèce. Mais nous sommes des co
battants; – et qu'il soit déclaré poltron le soldat – qui
prétend pas être, n'a pas été ou n'est pas amoureux! –
donc il s'en trouve un qui le soit, l'ait été ou prétende l'ê
il ira trouver Hector! A défaut d'autre, je serai celui-

NESTOR.

– Parle-lui aussi de Nestor, d'un compagnon qui é
déjà homme – quand l'aïeul d'Hector tétait. Il est vi
maintenant; – mais, si dans notre race grecque il ne
trouve pas – un seul noble qui ait une étincelle de courage
et qui fasse honneur à ses amours, dis-lui de ma part – c
je cacherai ma barbe d'argent dans un casque d'or, – qu
mettrai dans mon brassard ce poignet desséché, – et que j'i
lui déclarer en face que ma dame – était plus belle que

grand'mère, et aussi chaste — que femme au monde. Voilà la vérité — que je prouverai avec mes trois gouttes de sang à sa jeunesse hémorrhagique !

ÉNÉE.

— Les cieux vous préservent de cette disette de jeunes gens ! —

ULYSSE.

Amen !

AGAMEMNON.

— Beau sire Énée, laissez-moi toucher votre main ; — je vous conduirai de ce pas à notre tente. — Votre message sera transmis à Achille, — et, de tente en tente, à tous les seigneurs de Grèce. — Vous-même serez notre convive avant de partir, — et vous trouverez chez nous la bienvenue due à un noble ennemi. —

Tous s'éloignent, excepté Ulysse et Nestor.

ULYSSE.

Nestor !

NESTOR.

Que dit Ulysse ?

ULYSSE.

— J'ai une idée en germe dans mon cerveau ; — remplacez pour moi le temps et donnez-lui forme. —

NESTOR.

Quelle est-elle ?

ULYSSE.

La voici. — Les coins obtus fendent les nœuds les plus durs. L'orgueil en épi — qui a atteint sa maturité — dans le cœur luxuriant d'Achille, doit être fauché dès à présent ; — sinon, il va s'égrener et semer partout des maux — qui nous étoufferont tous.

NESTOR.

Sans doute, mais comment ?

ULYSSE.

— Ce défi que le vaillant Hector nous envoie, — bien q dressé à tous en général — n'est effectivement destiné Achille.

NESTOR.

— L'intention est aussi claire qu'un compte — dont l tal est résumé en quelques chiffres. — Il suffira, croy bien, de la publication de ce défi, — pour qu'Achille, e le cerveau aussi aride — que les sables de la Libye (sont assez stériles, — Apollon le sait) reconnaisse à la prem réflexion, — oui, en un clin d'œil, qu'il est l'adversaire signé par Hector.

ULYSSE.

— Et pensez-vous que cette publication le décide à pondre?

NESTOR.

Oui, — il le faut bien. Quel autre qu'Achille pourriez- opposer — à Hector, pour lui enlever l'honneur de la vict Bien qu'il s'agisse d'une joûte courtoise, — c'est une épr qui importe beaucoup à l'opinion; — car ici les Troyens lent déguster notre plus chère renommée — avec leur p le plus délicat. Et, croyez-moi, Ulysse, — notre réputatio être étrangement pesée — dans cette action fantasque. succès, — bien que spécial, donnera un échantillon, — f rable ou non, de notre valeur en général. — Ce sera co un index qui, dans l'énoncé succinct — des chapitres su quents, offre — en petit l'image de la masse gigantesqu des matières à développer. On s'imaginera — que l'advers d'Hector est le champion choisi par nous; — que notre ch acte unanime de toutes nos âmes, — s'est décidé d'aprè mérite, et a pour ainsi dire fait bouillir, — de nos suffrag tous, un homme distillé — de nos vertus. Si alors celu échoue, — quel encouragement ce sera pour le parti trio phant — à retremper la bonne opinion qu'il a de lui-mêm

Or, pour l'opinion, les bras sont des instruments — aussi utiles que l'arc et l'épée — le sont pour les bras!...

ULYSSE.

— Pardonnez-moi de vous interrompre. — Il ne faut donc pas que ce soit Achille qui combatte Hector. — Faisons comme les marchands; montrons d'abord nos plus vilaines marchandises, — en espérant qu'elles se vendront peut-être; si nous sommes déçus, — l'éclat des meilleurs articles que nous aurons encore à montrer — n'en ressortira que mieux. Ne consentez pas — à ce que Hector et Achille en viennent aux prises; car, en ce cas, notre honneur serait, pour notre honte, traqué par deux étranges conséquences.

NESTOR.

— Je ne les aperçois pas de mes yeux de vieillard; quelles sont-elles?

ULYSSE.

— La gloire que notre Achille obtiendrait sur Hector, — nous la partagerions avec lui s'il n'était pas si hautain; — mais il est déjà trop insolent. — Mieux vaudrait pour nous subir le soleil dévorant d'Afrique — que l'amer dédain de ses regards superbes, — dans le cas où il échapperait aux coups d'Hector. Si, au contraire, il en était atteint, — nous verrions notre renom national écrasé — dans l'humiliation de notre meilleur homme. Non, faisons plutôt une loterie, — et trouvons moyen que le sort désigne cette brute d'Ajax (8) — pour lutter avec Hector. Affectons entre nous — de traiter Ajax comme le plus vaillant de tous, — cela contribuera à guérir le grand Myrmidon — du délire où l'ont mis les applaudissements, et à abattre — ce cimier qu'il déploie plus fièrement qu'Iris son arc bleu. — Si cet écervelé d'Ajax s'en tire avec honneur, — nous le couvrirons d'éloges. S'il échoue, — on pourra toujours dire en notre faveur — que nous avons meilleur que lui. Mais, qu'il soit battu ou non, — notre projet

réalisé a toujours cet effet essentiel — que le choi
arrache à Achille sa plus fière aigrette.

NESTOR.

— A présent, Ulysse, je commence à trouver l
avis : — et je vais de ce pas le faire goûter — à A
non Allons-y sur-le-champ. — Les deux dogues
être domptés l'un par l'autre. L'orgueil — est le seu
puissent se disputer ces mâtins-là. —

SCÈNE IV.

[Dans le camp grec. La tente d'Ajax.]

Entrent AJAX et THERSITE.

AJAX.

Thersite !

THERSITE, se parlant à lui-même.

Si Agamemnon avait des clous?... S'il en avait en
de gros, et par tout le corps?

AJAX.

Thersite !

THERSITE.

Et si ces clous venaient à jeter?... Dans ce cas-là,
rait-on pas quelque chose du général, ne fût-ce que
meur?

AJAX.

Chien !

THERSITE.

Ce serait toujours cela qui sortirait de lui : jusq
sent, je n'en vois rien sortir.

AJAX.

Fils de louve ! est-ce que tu ne peux pas entendr
alors !

Il le frappe.

THERSITE.

Que la peste grecque te saisisse, seigneur métis à esprit de bœuf!

AJAX.

Parle alors, levain moisi! parle! je vais te rompre à l'amabilité!

THERSITE.

Ma raillerie t'aura plutôt dressé à l'esprit et à la piété! Mais je pense que ton cheval pourrait apprendre une oraison, avant que tu susses une prière par cœur. Tu sais frapper, n'est-ce pas? Que le farcin t'emporte avec tes ruades!

AJAX.

Mauvais champignon, fais-moi connaître la proclamation.

THERSITE.

Crois-tu que je n'ai pas de sens pour me frapper ainsi?

AJAX.

La proclamation!

THERSITE.

Tu es proclamé fou, je crois.

AJAX.

Gare à toi, porc-épic, gare à toi; mes doigts me démangent.

THERSITE.

Je voudrais que de la tête aux pieds le corps te démangeât, et qu'il me fût permis de te gratter; je ferais de toi la gale la plus dégoûtante de toute la Grèce. Quand tu es en campagne, tu es aussi lent à frapper qu'un autre.

AJAX.

La proclamation, te dis-je!

THERSITE.

Tu es toujours à grogner et à maugréer contre Achille, et tu es aussi jaloux de sa grandeur, que Cerbère de la beauté de Proserpine. Oui, voilà pourquoi tu aboies contre lui.

AJAX.

Commère Thersite !

THERSITE.

Va donc le battre, lui !

AJAX.

Carogne !

THERSITE.

Il te broierait avec son poing, comme un matelot brise biscuit.

AJAX, le frappant.

Portée de putain !

THERSITE.

Va ! va !

AJAX.

Selle de sorcière !

THERSITE.

Va, va donc, écume d'esprit ! Tu n'as pas plus de cer qu'il n'y en a dans mon coude. Un âne serait ton gu mauvais baudet vaillant ! Tu ne sers ici qu'à écraser Troyens; et les gens du moindre bon sens te font comme un esclave barbare. Si tu te mets à me battre t'entreprendrai de la tête au talon, et je te dirai ce qu es pouce par pouce, toi, être sans entrailles, toi !

AJAX.

Chien !

THERSITE.

Mauvais seigneur !

AJAX, le frappant.

Mâtin !

THERSITE.

Mars idiot ! frappe, brutalité ! frappe, chameau ! frap frappe !

Entrent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE.

— Eh bien, Ajax? pourquoi faites-vous cela? — Eh bien! ərsite? de quoi s'agit-il, l'ami? —

THERSITE, montrant Ajax.

ʼous le voyez là, pas vrai?

ACHILLE.

ui, après?

THERSITE.

legardez-le bien.

ACHILLE.

'est ce que je fais. Après?

THERSITE.

lon, mais considérez-le bien.

ACHILLE.

h bien! c'est ce que je fais.

THERSITE.

lais, non, vous ne le regardez pas bien; car, pour quoi vous le preniez, c'est Ajax.

ACHILLE.

le le sais bien, imbécile.

THERSITE.

'accord, mais l'imbécile ne se reconnaît pas pour tel.

AJAX.

ʼoilà pourquoi je te bats.

THERSITE.

à! là! là! là! quels pauvres traits d'esprit il lance! nme ses échappatoires ont les oreilles longues! J'ai râclé cerveau plus fort qu'il n'a cogné mes os. J'achèterais f moineaux pour un denier; eh bien! sa pie-mère ne t pas la neuvième partie d'un moineau. Ce seigneur, ille, cet Ajax qui porte son esprit dans son ventre et

ses boyaux dans sa tête, je vais vous dire ce qu
de lui.

ACHILLE.

Quoi ?

THERSITE.

Je dis que cet Ajax...

Ajax va pour le frapper. Achille s'inte

ACHILLE.

Voyons, mon bon Ajax !

THERSITE.

N'a pas autant d'esprit...

ACHILLE, retenant Ajax.

Vraiment, il faut que je vous tienne.

THERSITE.

Qu'il en faudrait pour boucher le trou de l'
cette Hélène pour qui il est venu combattre.

ACHILLE.

Paix, fou !

THERSITE.

Je voulais avoir la paix et le repos, mais ce fou
pas. Le voilà ! C'est lui ; regardez-le, là !

AJAX.

Damné roquet ! je veux ..

ACHILLE, le retenant toujours.

Voulez-vous donc mettre votre esprit aux prises
d'un fou ?

THERSITE.

Non, n'ayez pas peur. Car l'esprit d'un fou b
le sien.

PATROCLE.

Parlez convenablement, Thersite.

ACHILLE.

Pourquoi cette querelle ?

AJAX.

ıande à cet affreux chat-huant de m'apprendre la
ɜ la proclamation, et il m'injurie.

THERSITE.

ıuis pas à ton service.

AJAX.

on ! va ! va !

THERSITE.

ici volontairement.

ACHILLE, à Thersite.

l'heure, cependant, votre service était une corvée
ire. Personne ne se laisse bousculer volontiers.
x qui était volontaire, et vous, vous étiez pris de

THERSITE, à Achille.

ent !... Vous avez, vous aussi, une grande partie de
·it dans vos tendons, ou bien des gens en ont menti·
hille et à Ajax.

attrapera grand'chose s'il fend le crâne à l'un de
:; autant vaudrait croquer une noix pourrie et vide !

ACHILLE.

contre moi aussi, Thersite ?

THERSITE.

Ιlysse et le vieux Nestor ! Leur esprit était déjà
vos grands papas n'avaient pas d'ongles aux doigts :
ils vous attellent au joug comme des bœufs, et ils
labourer la guerre.

ACHILLE.

Que dis-tu ?

THERSITE.

a foi. Hue, Achille ! hue, Ajax ! hue donc !

AJAX.

ɜ couperai la langue !

THERSITE.

N'importe. Je parlerai aussi bien que toi, après.

PATROCLE.

Tais-toi, Thersite; paix!

THERSITE.

Est-ce que je veux rester en paix quand le basset d'Achille me le dit? est-ce que je le dois?

ACHILLE.

Voilà pour vous, Patrocle.

THERSITE.

Je vous verrai tous pendus, comme des nigauds, avant qu'il m'arrive de revenir dans vos tentes; je veux m'installer là où l'esprit donne signe de vie, et quitter la faction des imbéciles.

Il sort.

PATROCLE.

Bon débarras!

ACHILLE, à Ajax.

– Eh bien, seigneur, une proclamation fait savoir à toute l'armée – que demain matin, à la cinquième heure du soleil, – Hector doit venir, au son de la trompette, entre notre camp et Troie, – défier au combat tout chevalier – qui a du cœur et qui osera – soutenir... je ne sais quoi, une bêtise... Adieu.

AJAX.

– Adieu. Qui donc lui répondra?

ACHILLE.

– Je ne sais pas. On tire au sort. Autrement, – il connaîtrait son homme.

AJAX.

– Oh! c'est vous que vous voulez dire... Je vais en apprendre davantage.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Dans le palais d'Ilion.]

Entrent PRIAM, HECTOR, TROYLUS, PARIS et HÉLÉNUS.

PRIAM.

— Après tant d'heures, d'existences et de paroles perdues, voici ce que Nestor nous redit de la part des Grecs : — tendez Hélène, et tous nos sacrifices — d'honneur, de ips, de voyages, de dépenses, — de blessés et d'amis, tout que, dans son ardente digestion, — nous a dévoré de pré-ux le cormoran de la guerre, — tout sera mis en oubli. » ctor, que dites-vous à cela ?

HECTOR.

— Bien qu'aucun homme ne craigne moins les Grecs e moi, — pour ce qui me touche personnellement, cepen-nt, — redoutable Priam, — il n'est pas de femme qui ait les trailles plus tendres qu'Hector, — qui soit plus spongieuse ur absorber l'inquiétude, — et plus prête à s'écrier : « Qui t ce qui s'ensuivra ? » — La plaie de la paix, c'est la sé-rité, — la sécurité sûre d'elle-même ; au contraire, une deste défiance passe — pour le fanal du sage, — pour la ade qui fouille — au fond du pire. Qu'Hélène s'en aille ! Depuis que l'épée a été tirée pour cette querelle, — une e sur dix nous était aussi chère qu'Hélène — dans la me énorme qui a été prélevée parmi nous. — Si nous ons été tant de fois décimés — en voulant garder une ature qui n'est pas des nôtres, et qui, — nous appartînt-e, ne vaudrait pas dix d'entre nous, — pour quelle raison ieuse refuserions-nous — de la rendre ?

TROYLUS.

Fi ! fi, mon frère ! — Voulez-vous donc peser la dignité

et l'honneur d'un roi — aussi grand que notre vénéré père dans la balance — des poids vulgaires? voulez-vous donc résumer en chiffres — l'incalculable de son immensité, — et resserrer une envergure hors de proportion — aux coudées étroites — des craintes et des raisons? Fi donc! au nom des dieux!

HÉLÉNUS.

— Rien d'étonnant que vous donniez ce coup de dent aux raisons, — en étant si dépourvu vous-même. Faut-il que notre père — se passe de raisons pour gouverner ses affaires, — parce que vous vous en passez pour parler ainsi?

TROYLUS.

— Vous êtes fort pour les rêves et pour le sommeil, mon frère le prêtre; — vos gants sont fourrés de raisons. Vos raisons, les voici : — vous savez qu'un ennemi vous veut du mal, — vous savez qu'une épée maniée est périlleuse, — et la raison évite tout ce qui fait mal. — Quoi d'étonnant alors, quand Hélénus aperçoit un — Grec et son épée, qu'il mette — à ses talons les ailes même de la raison, — et qu'il se sauve comme Hercule grondé par Jupiter, — ou comme un astre égaré de sa sphère?... Soit; puisque nous parlons raison, — fermons nos portes et dormons! Quant au courage et à l'honneur, — il faudrait qu'ils eussent des cœurs de lièvre pour bourrer leurs idées — de vos raisons farcies. La raison et la prudence — font pâlir le foie et défaillir l'énergie.

HECTOR.

— Frère, elle ne vaut pas ce que coûte — sa conservation.

TROYLUS.

La valeur d'un objet n'est-elle pas celle qu'on lui donne?

HECTOR.

— La valeur ne dépend pas d'une volonté particulière, — elle doit son estimation et sa dignité — aussi bien au prix de l'objet même — qu'à son appréciateur. C'est une folle idolâ-

peur de garder ! — Larrons indignes de ce que nous av
volé ! — Après être allés chez les Grecs leur faire cet affr
— nous avons peur de l'avouer chez nous !

CASSANDRE, du dehors.

— Pleurez, Troyens, pleurez !

PRIAM.

Quel est ce bruit ? Quel est ce cri ?

TROYLUS.

— C'est notre folle sœur, je reconnais sa voix.

CASSANDRE, du dehors.

— Pleurez, Troyens !

HECTOR.

C'est Cassandre.

Entre CASSANDRE échevelée.

CASSANDRE.

— Pleurez, Troyens, pleurez ! Prêtez-moi dix mille ye
et je les remplirai de larmes prophétiques.

HECTOR.

— Silence, ma sœur, silence !

CASSANDRE.

Vierges, adolescents, hommes faits, vieillards ridés
douce enfance qui ne peut que crier, — ajoutez à mes
meurs ! Payons d'avance — une partie de cette masse
sanglots à venir ! — Pleurez, Troyens, pleurez ! exercez
yeux aux larmes ! — Troie ne doit pas subsister ; la splend
Ilion ne doit pas rester debout ! — Pâris, notre frère, es
torche qui nous brûle tous (11). — Pleurez, Troyens, pleur
Criez ! criez : Hélène et malheur ! — Troie brûle, si Hélène
part pas !

Elle sort (12).

HECTOR.

— Eh bien, jeune Troylus, ces accents — prophétiqu

ɛur ne vous causent-ils pas — quelques frémisse- ımords? ou bien votre sang — est-il si follement ar- ıi le langage de la raison — ni la crainte d'un ccès dans une mauvaise cause — ne puissent le

TROYLUS.

rère Hector, — que ce n'est pas l'événement seul t faire pour nous la justice d'un acte, — et que ɔvons pas abattre le courage de nos âmes — parce ıdre est folle. Les transports de son délire — ne lter la bonté d'une cause — que nous sommes és d'honneur — à rendre sacrée. Pour moi, — je plus d'intérêt que tous les fils de Priam; — et à plaise qu'il soit pris entre nous — aucune décision s faible scrupule répugne — à défendre et à sou-

PARIS.

ement, le monde pourrait accuser de légèreté — ɔrises aussi bien que vos conseils. — Mais, j'en at- eux, c'est votre consentement unanime — qui a ailes à mon inclination et tranché — toutes les tachées à un si terrible projet. — Car que pouvait, n bras isolé? — Quelle résistance y avait-il dans la n seul homme, — pour soutenir le choc et la furie que devait armer cette querelle? Pourtant, je le fussé-je seul à affronter tous les périls, — si j'a- uissance aussi ample que ma volonté, — jamais étracterait ce qu'il a fait, — jamais il ne se relâ- ıs sa résolution.

PRIAM.

ous parlez — comme un homme affolé de ses jouis- A vous le miel toujours, mais aux autres le fiel. lance, à ce prix, n'a rien de méritoire.

PARIS.

– Seigneur, je ne songe pas uniquement – aux plais qu'une telle beauté apporte avec elle. – Mais je voudrais facer la tache de son enlèvement – en ayant l'honneur la garder. – Quelle trahison ce serait envers cette reine c quise, – quelle disgrâce pour votre dignité, quelle ho pour moi, – de la restituer aujourd'hui, – sur les som tions d'une vile contrainte ! Se peut-il – qu'une inspira aussi dégénérée – ait pu prendre pied dans vos seins g reux ! – Il n'existe pas, dans notre parti, un courag faible – qui n'ait pas un cœur pour oser, ni une épée p dégaîner, – quand il s'agit de défendre Hélène; il n existe pas de si noble – dont la vie serait mal donnée o mort déshonorée – s'il se sacrifiait pour Hélène. Donc le dis, – nous pouvons hardiment combattre pour c qui, nous le savons bien, – n'a rien d'égal dans les va espaces du monde.

HECTOR.

– Pâris et Troylus, vous avez tous deux bien parlé; – la cause et sur la question en litige, – vous avez bien gl quoique superficiellement; – vous ressemblez beaucou à ces jeunes gens qu'Aristote jugeait – incapables d'ent dre la philosophie morale. – Les raisons que vous allé sont plus propres à servir – la passion ardente d'un s désordonné – qu'à établir une juste distinction – entr bien et le mal; car le plaisir et la vengeance – ont l'or plus sourde que des couleuvres à la voix – d'une équit décision. La nature exige – que tous les droits soient re tués à leurs propriétaires. Eh bien! – y a-t-il dans to l'humanité une créance plus légitime – que celle du m sur la femme? Si cette loi – de la nature est violée par passion, – si de grands esprits, par une indulgence p tiale – pour d'inertes penchants, s'insurgent contre elle, il y a une loi dans toute nation civilisée – pour soumet

appétits effrénés qui sont — à ce point désobéissants et actaires. — Si donc Hélène est la femme d'un roi de rte, — comme cela est notoire, les lois morales — de la ure et des nations nous crient — de la renvoyer. Persis-ainsi — à faire le mal, ce n'est pas atténuer le mal, — st l'aggraver. Telle est l'opinion d'Hector, — dans la voie principe ; mais pourtant, — mes juvéniles frères, j'incline, nme vous, — vers le parti de garder Hélène ; — car st une cause qui engage fort — la dignité de tous et de can.

TROYLUS.

— Oui, vous touchez là le point vital de notre résolution. Si la gloire n'était pas notre but bien plutôt — que la sa-ction de nos palpitantes passions, — je ne voudrais pas une goutte de sang troyen de plus fût versée — pour la ause d'Hélène. Mais, digne Hector, — elle est pour nous hème de l'honneur et de la renommée, — l'éperon qui sse aux vaillantes et magnanimes actions ; — sa présence pour nous le courage qui peut ruiner nos ennemis — et lustration qui doit, dans les temps à venir, nous sanctifier s! — Je le présume, en effet, le brave Hector ne voudrait , — pour tous les trésors de l'univers, perdre la riche quête de la gloire promise — qui sourit sur le front de le action.

HECTOR.

Je suis des vôtres, — vaillante postérité du grand Priam. J'ai lancé, au milieu des nobles de la Grèce, oisifs et fac-ux, — un bruyant défi, qui va jeter l'étonnement dans rs âmes assoupies. — On m'a averti que leur grand gé-al dort, — tandis que la jalousie se glisse dans leur ar-e. — Voilà, je présume, qui va le réveiller. —

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Le camp grec devant la tente d'Achille.]

Arrive THERSITE.

THERSITE.

Eh bien! Thersite! quoi! te voilà perdu dans le labyrinthe de ta fureur? Sera-t-il dit que l'éléphant Ajax l'emporte ainsi? Il me bat et je me moque de lui. Ah! la belle satisfaction! j'aimerais mieux tout le contraire : que ce fût moi qui le battisse et lui qui se moquât de moi. Corne de bœuf! j'apprendrai, s'il le faut, à évoquer et à conjurer des diables. mais je veux une issue aux exécrations de ma rancune. Et puis, voilà cet Achille, un rare ingénieur, ma foi! Si Troie ne doit pas être prise avant que ces deux-là l'aient minée, ses murailles resteront debout jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. O toi, grand lance-foudre de l'Olympe, oublie que tu es Jupiter, roi des dieux, et toi, Mercure, perds toute la science serpentine de ton caducée, si tous deux vous n'enlevez pas à ces hommes la petite, la toute petite, la minime dose d'esprit qu'ils possèdent. Ils en ont si peu, de l'aveu même de la plus incapable ignorance, que, pour délivrer une mouche d'une araignée, ils ne trouveraient pas d'autre expédient que de dégaîner leur massive ferraille et de couper la toile. Après cela, que le malheur fonde sur tout le camp, ou tout au moins la carie des os, car c'est, il me semble, le fléau attaché à ceux qui s'échinent pour un cotillon! J'ai dit mes prières. Au démon Envie à dire : Amen!

Criant.

Holà! hé! monseigneur Achille!

PATROCLE paraît à l'entrée de la tente d'Achille.

PATROCLE.

Qui est là? Thersite! mon bon Thersite, entre et viens insulter.

THERSITE.

Si j'avais pu me rappeler un pantin doré, tu n'aurais pas échappé à mon attention. Mais cela peut se réparer... Je te souhaite toi-même à toi-même! Que ces fléaux vulgaires de l'humanité, folie et ignorance, soient ton vaste apanage! que le ciel te préserve d'un conseiller, et que jamais la discipline ne t'approche! que ton tempérament soit ton guide jusqu'à ta mort! Et, si alors celle qui te mettra dans le linceul dit que tu es un beau cadavre, je veux jurer et jurer encore qu'elle n'a jamais enseveli que des pestiférés! Amen! Où est Achille?

PATROCLE.

Ah çà! est-ce que tu es dévot? Tu faisais donc ta prière?

THERSITE.

Oui, que les cieux m'entendent!

ACHILLE paraît à l'entrée de sa tente.

ACHILLE, à Patrocle.

Qui est là?

PATROCLE.

Thersite, Monseigneur.

ACHILLE.

Où est-il? où est-il?

Il aperçoit Thersite et s'avance vers lui.

C'est donc toi! mon fromage, mon digestif, pourquoi ne t'es-tu pas servi à ma table tous ces repas-ci? .. Allons! qu'est-ce qu'Agamemnon?

THERSITE.

Ton commandant, Achille... Maintenant, Patrocle, moi ce qu'est Achille.

PATROCLE.

Ton seigneur, Thersite. Maintenant, dis-moi, je te ce que tu es toi-même.

THERSITE.

Ton appréciateur, Patrocle. Maintenant, dis-moi, Pa cle, ce que tu es.

PATROCLE.

Tu peux le dire, toi qui m'apprécies.

ACHILLE.

Oh! dis-le, dis-le.

THERSITE.

Je vais récapituler toute la question. Agamemnon co mande Achille; Achille est mon seigneur; je suis l'appréc teur de Patrocle, et Patrocle est un niais.

PATROCLE.

Drôle!

THERSITE.

Silence, niais; je n'ai pas fini.

ACHILLE, à Patrocle.

C'est un homme privilégié... Continue, Thersite.

THERSITE.

Agamemnon est un niais; Achille est un niais; Thers est un niais; et, comme je l'ai dit, Patrocle est un niais.

ACHILLE.

Déduis cela, allons!

THERSITE.

Agamemnon est un niais de vouloir commander Achill Achille est un niais de se laisser commander par Agamer non; Thersite est un niais de servir un pareil niais, et P trocle est un niais tout naturellement.

PATROCLE.

Pourquoi suis-je un niais?

THERSITE.

Fais cette demande-là à qui t'a fait. Pour moi, il me suffit que tu le sois. Voyez, qui vient ici?

Arrivent AGAMEMNON, ULYSSE, NESTOR, DIOMÈDE et AJAX.

ACHILLE.

Patrocle, je ne veux parler à personne. Entre avec moi, Thersite.

Il rentre dans sa tente.

THERSITE.

Quelle bouffonnerie! quelle jonglerie! quelle coquinerie! La cause de tout ce bruit, c'est un cocu et une putain. Belle querelle à susciter des factions jalouses et à faire saigner les gens à mort! Ah! que la serpigine emporte le sujet de tout ceci! et que la guerre et la luxure les confondent tous!

Il rentre dans la tente.

AGAMEMNON, à Patrocle.

Où est Achille?

PATROCLE.

– Dans sa tente; mais il est mal disposé, Monseigneur.

AGAMEMNON.

– Faites-lui savoir que nous sommes ici. – Il a chassé nos messagers, et nous mettons de côté – les droits de notre dignité pour venir le voir. – Dites-le lui, de peur qu'il ne s'imagine – que nous n'osons pas maintenir les privilèges de notre rang – ou que nous ne savons pas qui nous sommes.

PATROCLE.

Je vais le lui dire.

Il entre dans la tente.



ULYSSE, à Ajax.

— Nous l'avons aperçu à l'entrée de sa tente, -
pas malade.

AJAX.

Si fait, il a la maladie du lion, une maladie de
hautain. Vous pouvez appeler cela mélancolie, si v
lez excuser l'homme; mais, j'en jure sur ma tête, c
gueil... Mais pourquoi? pourquoi? qu'il nous fasse
tre son motif?... Un mot, Monseigneur.

Il prend Agamemnon à

NESTOR.

Qu'a donc Ajax à aboyer ainsi contre lui?

ULYSSE.

Achille lui a soufflé son fou.

NESTOR.

Qui? Thersite?

ULYSSE.

Oui.

NESTOR.

Alors Ajax n'a rien à dire, puisqu'il a perdu son
argument.

ULYSSE.

Erreur; vous voyez qu'il prend pour argument c
lui a pris le sien, Achille.

NESTOR.

Tant mieux: leur séparation est plus à souhait
nous que leur ligue. Mais c'était une liaison bien fa
qu'un fou l'ait pu rompre.

ULYSSE.

La folie peut aisément défaire l'amitié que n'a pas
la sagesse. Voici Patrocle.

PATROCLE revient.

NESTOR.

Pas d'Achille avec lui.

ULYSSE.

— L'éléphant a des jointures, mais pas pour la politesse. — Il a des jambes pour se tenir, non pour fléchir.

PATROCLE.

— Achille me charge de vous dire qu'il est fort contrarié si d'autres motifs que la distraction et le plaisir — ont décidé votre Grandeur et ce noble cortége — à lui faire visite ; tout ce que vous vouliez, il l'espère, — c'était, pour le bien de votre santé et de votre digestion, — prendre un peu l'air après dîner.

AGAMEMNON.

Écoutez, Patrocle. — Nous sommes trop habitués à ces réponses-là ; — mais ces prétextes, ainsi lancés sur les ailes du dédain, — ne sauraient dépasser notre pénétration. — Il a beaucoup de mérite, et nous avons beaucoup de raisons — pour le reconnaître ; pourtant toutes ses vertus, — n'étant pas employées par lui vertueusement, — commencent à perdre de leur éclat à nos yeux, — et, comme de beaux fruits servis sur un plat impur, — elles ont grande chance de pourrir sans être goûtées. Allez lui dire — que nous sommes venus pour lui parler, et vous ne ferez pas mal — d'ajouter que nous le trouvons plus que fier — et moins qu'honnête, plus grand par sa présomption — que par le suffrage de l'opinion : qu'il le sache, de plus dignes que lui, — subissant ici sa sauvage incartade, — voilent la majesté sacrée de leur pouvoir — pour condescendre avec indulgence — à ses prétentions fantasques, et consentent même à épier — le flux et le reflux de sa mauvaise humeur ; comme si — la direction et tout le poids de cette guerre — flottaient au gré de ses caprices ! Allez lui répéter cela, mais ajoutez — que, s'il se met à un prix trop haut, — nous nous passerons de lui, et que, comme un engin — hors de service, nous le mettrons au rebut en disant : — Employons un autre agent,

celui-ci ne peut plus aller en guerre; — nous préférons nain qui bouge — à un géant qui dort. Répétez-lui cela

PATROCLE.

— Je vais le faire, et vous rapporter immédiatemen réponse.

Il entre dans la tente.

AGAMEMNON.

— Nous ne nous satisferons pas d'un interprète, — nous nons pour lui parler à lui-même... Ulysse, entrez, vous.

Ulysse entre dans la tente.

AJAX.

Qu'est-il donc de plus qu'un autre?

AGAMEMNON.

Il n'est certes pas plus qu'il ne croit être.

AJAX.

Est-il même autant? Ne croyez-vous pas qu'il se garde comme supérieur à moi?

AGAMEMNON.

Sans doute.

AJAX.

Et vous, souscrivez-vous à son opinion et pensez-v qu'il m'est supérieur?

AGAMEMNON.

Non, noble Ajax; vous êtes aussi fort que lui, aussi v lant, aussi sage, non moins noble, beaucoup plus cou et infiniment plus traitable.

AJAX.

Comment un homme peut-il être orgueilleux? D'où v l'orgueil? Je ne sais pas ce que c'est que l'orgueil.

AGAMEMNON.

Votre esprit n'en est que plus lucide, Ajax, et vos ve n'en sont que plus belles. L'orgueilleux se dévore lui-mê l'orgueil est son propre miroir, sa propre trompette, sa

pre chronique. Quiconque se loue autrement qu'en action, dévore son action en louange.

AJAX.

Je hais l'orgueilleux comme je hais l'engeance des crapauds.

NESTOR, à part.

Et pourtant il s'aime, lui, n'est-ce pas étrange?

ULYSSE revient.

ULYSSE.

— Achille ne veut pas se battre demain.

AGAMEMNON.

— Quelle est son excuse?

ULYSSE.

Il ne se rattache à aucune; — il se laisse entraîner au courant de son humeur, — sans considération, sans égard pour personne, — par son caprice personnel et par sa présomption.

AGAMEMNON.

— Pourquoi ne veut-il pas, sur notre loyale requête, — sortir de sa tente et prendre l'air avec nous?

ULYSSE.

— Les moindres choses, par cela seul qu'on les lui demande, — il les rend importantes. Il est possédé de sa grandeur; — il ne se parle à lui-même qu'avec un orgueil — qui discute chacun de ses mots : son mérite imaginaire — entretient dans son sang une exaltation si forte et si ardente, — qu'Achille en est ébranlé jusqu'au délire — dans son empire sur ses facultés mentales et actives — et qu'il se frappe lui-même. Que vous dirais-je? — Il est si désespérément orgueilleux que tous les symptômes mortels du mal — crient : *Pas de remède!*

AGAMEMNON.

Qu'Ajax aille le trouver!

A Ajax.

— Cher seigneur, allez le saluer dans sa tente. — On qu'il fait grand cas de vous; il se laissera, — à votre quête, dévier un peu de sa personnalité.

ULYSSE.

— O Agamemnon! qu'il n'en soit pas ainsi! — Nou nirons tous les pas qu'Ajax fera — pour s'éloigner d'Acl Quoi! ce seigneur hautain — qui taille son arroganc plein drap, — et qui ne laisse rien — entrer dans sa pe que ce qu'il a médité — et ruminé lui-même, voudrons- qu'il soit adoré — par celui qui est pour nous une chère idole? — Non, ce trois fois digne et vaillant seig

Il montre Ajax.

— ne doit pas flétrir ainsi des palmes si noblement a ses; — non, ce n'est pas avec mon agrément qu'il humi son mérite, — aussi amplement titré que l'est celui chille, — en allant à Achille! — Ce serait engraisser l'autre le pourceau orgueil; — ce serait ajouter des charl au Cancer quand il brûle — de ses feux le grand Hypéri — Ce seigneur aller à Achille! Que Jupiter nous en g — et crie d'une voix de tonnerre : *Qu'Achille aille à Aja*

NESTOR, à part.

— Oh! voilà qui est bien; il le caresse à son end faible.

DIOMÈDE, à part, montrant Ajax.

— Comme son silence hume ces louanges!

AJAX.

— Si je vais à lui, je veux avec mon gantelet lui broye le visage.

AGAMEMNON.

Oh! non, vous n'irez pas.

AJAX.

— S'il fait le fier avec moi, j'étrillerai sa fierté. — Laiss moi aller à lui.

ULYSSE.

— Non, pas pour tout le prix attaché à notre expédition. -

AJAX.

Le misérable ! l'insolent !

NESTOR, à part.

Comme il se décrit bien !

AJAX.

Peut-il pas être sociable ?

ULYSSE, à part.

Le corbeau insulte le noir.

AJAX.

Je lui saignerai ses humeurs.

AGAMEMNON, à part.

Le malade veut être le médecin.

AJAX.

Si tous pensaient comme moi...

ULYSSE, à part.

L'esprit serait hors de mode !

AJAX.

Il n'en serait pas quitte ainsi, il lui faudrait d'abord avaler des épées ! Sera-t-il dit que l'orgueil emporte la victoire ?

NESTOR, à part.

Si ça était, tu en emporterais la moitié.

ULYSSE, à part.

Les dix dixièmes.

AJAX.

Je veux le pétrir, je le rendrai souple, allez !

NESTOR, à part, à Ulysse.

Il n'est pas encore tout à fait chaud ; forcez-lui les éloges ; versez, versez ; son ambition a soif.

ULYSSE, à Agamemnon.

— Monseigneur, vous vous affectez trop de ce désagrément.

NESTOR.

— N'y pensez plus, noble général.

DIOMÈDE.

— Il faut vous préparer à combattre sans Achille.

ULYSSE, à Diomède.

— Il est blessant pour lui de répéter ce nom-là.

Montrant Ajax.

— Voilà un homme!... Mais je parle en sa présence

Taisons-nous.

NESTOR.

Pourquoi? — Il n'est pas ambitieux comme Achille.

ULYSSE.

Que tout le monde sache qu'il est vaillant! —

AJAX.

Chien de bâtard qui se moque ainsi de nous! Je voud qu'il fût Troyen!

NESTOR.

— Quel malheur ce serait maintenant pour Ajax...

ULYSSE.

— S'il était fier!

DIOMÈDE.

Ou avide de louange!

ULYSSE.

— Ou seulement d'une nature acariâtre...

DIOMÈDE.

Ou capricieuse ou égoïste.

ULYSSE, à Ajax.

— Remercie le ciel, seigneur, de ce que tu es d'a douce composition; — loue celui qui t'a engendré, qui t'a donné le sein. — Renommé soit ton précepte Mais gloire à tes talents naturels — plus qu'à toute ér tion! — Quant à celui qui a exercé ton bras à la l — que Mars partage en deux l'éternité — et lui en do la moitié! Et quant à ta vigueur, — que le porte-tau

on cède son épithète — au robuste Ajax ! Je ne veux pas
er ta sagesse — qui, comme une borne, un pieu, une
ve, restreint — dans leur dilatation tes spacieuses quali-
Voici Nestor, — instruit par cet antiquaire, le Temps !
Il doit être, il est, il ne peut qu'être sage. — Mais, par-
nnez-moi de vous le dire, père Nestor, si vous aviez — la
deur d'Ajax et un cerveau de la même trempe, — vous
lui seriez pas supérieur, — tout au plus seriez-vous son
l.

AJAX, à Ulysse.

Vous appellerai-je mon père ?

ULYSSE.

— Certainement, mon bon fils.

DIOMÈDE.

Laissez-vous guider par lui, seigneur Ajax.

ULYSSE.

— Il est inutile de rester ici ; le cerf Achille — ne veut
sortir du hallier. Qu'il plaise à notre grand général — de
sembler tout son conseil de guerre. — De nouveaux rois
nt arrivés à Troie. Demain, — il faut que toutes nos forces
ent sur pied.

Montrant Ajax.

— Voici le maître ! Que tous les chevaliers, de l'Orient à
ccident, se présentent — et choisissent la fleur d'entre
x ; Ajax tiendra tête au meilleur.

AGAMEMNON.

— Allons au conseil, et laissons Achille dormir. — Les
ques légères filent vite, tandis que les gros vaisseaux
nt trop d'eau.

Ils s'en vont.

SCÈNE VII.

[Devant le palais de Priam.]

Entrent PANDARUS et un VALET.

PANDARUS.

L'ami ! hé ! un mot, je vous prie. N'êtes-vous pas de la suite du jeune seigneur Pâris ?

LE VALET.

Oui, Monsieur, quand il marche devant moi.

PANDARUS.

Vous dépendez de lui, veux-je dire.

LE VALET.

Oui, Monsieur, je dépends du Seigneur.

PANDARUS.

Vous dépendez d'un noble gentilhomme ; je suis obligé de le louer.

LE VALET.

Loué soit le Seigneur !

PANDARUS.

Vous me connaissez, n'est-ce pas ?

LE VALET.

Oui, Monsieur, superficiellement.

PANDARUS.

L'ami, connaissez-moi mieux : je suis le seigneur Pandarus.

LE VALET.

J'espère un jour connaître mieux Votre Excellence.

PANDARUS.

Je le désire.

LE VALET.

tes en état de Grâce.

On entend une musique.

PANDARUS.

ice! Pas tout à fait, l'ami. Excellence et Seigneurie titres... Quelle est cette musique ?

LE VALET.

a connais que partiellement : c'est une musique en

PANDARUS.

ssez-vous les musiciens ?

LE VALET.

ement, Monsieur.

PANDARUS.

ui jouent-ils ?

LE VALET.

urs auditeurs, Monsieur.

PANDARUS.

ir de qui, l'ami ?

LE VALET.

n, Monsieur, et à celui de tous ceux qui aiment la

PANDARUS.

je dis désir, je veux dire demande, l'ami.

LE VALET.

manderai-je, Monsieur ?

PANDARUS.

nous ne nous comprenons pas ; je suis trop raffiné et op malin. A la requête de qui ces hommes ?

LE VALET.

Monsieur, voilà qui est clair. Eh bien, Monsieur, ite de Pâris, monseigneur, qui est là en personne,

accompagné de la Vénus mortelle, de la beauté pur sang, l'âme visible de l'amour...

PANDARUS.

Qui ? ma nièce Cressida ?

LE VALET.

Non, Monsieur, Hélène ; est-ce que vous ne pouviez le deviner à ces attributs ?

PANDARUS.

Il paraîtrait, camarade, que tu n'as pas vu madame Cressida. Je viens pour parler à Pâris de la part du prince Troylus. Je vais lui brusquer les compliments, car l'affaire est bouillante.

LE VALET.

Une affaire bouillante ! Voilà qui annonce un singulier ragoût.

Entrent PARIS et HÉLÈNE, avec leur suite.

PANDARUS.

Mille bonjours à vous, Monseigneur, et à toute cette belle compagnie ! Que de beaux désirs, contenus dans une belle mesure, leur servent de beaux guides ! A vous spécialement, belle reine ! Que de belles pensées vous fassent un bel oreiller !

HÉLÈNE.

Cher seigneur, vous êtes plein de belles paroles.

PANDARUS.

C'est votre beau plaisir de le dire, charmante reine. Beau prince, voilà de la bonne musique interrompue.

PARIS.

C'est vous qui l'avez interrompue, cousin. Mais, sur ma vie, il faut que vous répariez tout ; vous allez rapiécer ce concert-là avec un morceau de votre façon.

A Hélène

Il est plein d'harmonie, Nelly.

PANDARUS.

ent non, Madame.

HÉLÈNE.

›eigneur !...

PANDARUS.

voix rude, ma parole ; ma bonne parole, très-rude.

PARIS.

;, Messire, vous dites cela par boutade.

PANDARUS, à Hélène.

faire à Monseigneur, chère reine... Monseigneur, de grâce !

HÉLÈNE.

nous ne nous laisserons pas éconduire ; nous vous ›ns chanter, certainement.

PANDARUS.

›on, charmante reine, vous plaisantez avez moi... Monseigneur, voici... Mon cher seigneur et très-es-ami votre frère Troylus...

HÉLÈNE.

re Pandarus, mielleux seigneur !...

PANDARUS.

charmante reine, allez !...

s, à Pâris.

›ommande à vous très-affectueusement.

HÉLÈNE.

ne nous escamoterez pas notre mélodie. Si vous le ne notre mélancolie retombe sur votre tête !

PANDARUS.

nante reine, charmante reine ! Voilà une charmante a foi.

HÉLÈNE.

ndre triste une femme charmante est une offense

PANDARUS.

Non, tout cela ne vous servira de rien; de rien vérité, là. Non, je ne m'émeus pas de ces paroles, non.

Bas, à Pâris.

Monseigneur, il vous prie, si le roi le demande au so de vouloir bien l'excuser.

HÉLÈNE.

Messire Pandarus!

PANDARUS.

Que dit ma charmante reine, ma très, très-charm reine?

PARIS, bas, à Pandarus.

Quel exploit médite-t-il? Où soupe-t-il ce soir?

HÉLÈNE, à Pandarus.

Mais voyons, Messire!...

PANDARUS.

Que dit ma charmante reine?...

Bas, à Pâris.

Ma nièce vous en voudrait. Vous ne devez pas s où il soupe.

PARIS, bas, à Pandarus.

Je parierais ma tête que c'est avec mon accommo Cressida.

PANDARUS, bas, à Pâris.

Non, non, il n'en est rien; vous n'y êtes pas; juste votre accommodante est incommodée.

PARIS, bas, à Pandarus.

C'est bon, je ferai ses excuses.

PANDARUS, bas, à Pâris.

A merveille, mon bon seigneur... Mais pourquoi miez-vous Cressida? Je vous assure que votre pauvr commodante est fort incommodée.

PARIS.

ɜvine.

PANDARUS.

ı devinez! Qu'est-ce que vous devinez?...

laut.

ıs, qu'on me donne un instrument!... Vous voyez, ·eine.

HÉLÈNE.

voilà qui est aimable.

PANDARUS.

ıièce est horriblement éprise d'un objet qui vous apt, charmante reine.

HÉLÈNE.

l'aura, Messire, pourvu que ce ne soit pas Monsei-Pâris.

PANDARUS.

Non, elle ne veut pas de lui. Elle et lui font

HÉLÈNE.

tombaient d'accord après leurs désaccords, ils pourıien faire trois.

PANDARUS.

ıs, allons, n'en parlons plus; je vais vous chanter ıason, à présent.

HÉLÈNE.

oui, je t'en prie. Sur ma parole, charmant sire, tu eau front.

PANDARUS.

continuez, continuez.

HÉLÈNE.

a chanson soit tout amour : cet amour-là nous per-ı. O Cupidon! Cupidon! Cupidon!

PANDARUS.

c'est l'amour qui nous perdra.

PARIS.

Oui, allez, l'amour, l'amour, rien que l'amour.

PANDARUS.

C'est justement comme ça que ma chanson commence :

L'amour, l'amour, rien que l'amour, toujours lui :
Car, oh ! l'arc de l'amour
Atteint les daims et les biches...
Le trait anéantit, sans blesser,
Mais en caressant toujours la plaie.

Les amants crient : Oh ! oh ! ils se meurent !
Pourtant la blessure qui semble mortelle
Change bien vite les oh ! oh ! en ah ! ah !
Ainsi l'amour vit toujours en mourant.
Oh ! oh ! criait-on : maintenant c'est ah ! ah !
Les gémissements oh ! oh ! finissent en soupirs ah ! ah !

Hey ho !

HÉLÈNE.

Il a de l'amour, ma foi, jusqu'au bout du nez.

PARIS.

Il ne mange que des colombes, ma bien-aimée ; et cela lui fait un sang chaud ; le sang chaud produit les chaudes pensées, les chaudes pensées produisent les chaudes actions, et les chaudes actions, c'est l'amour.

PANDARUS.

Est-ce là la généalogie de l'amour : sang chaud, chaudes pensées et chaudes actions ? Eh mais, autant de vipères ! L'amour est-il donc une engeance de vipères ?... Mon doux seigneur, qui avons-nous en campagne aujourd'hui ?

PARIS.

Hector, Déiphobe, Hélénus, Anténor, toute l'élite vaillante de Troie. Je me serais volontiers armé aujourd'hui, mais ma Nelly ne l'a pas voulu. Comment se fait-il que mon frère Troylus ne soit pas allé avec les autres ?

HÉLÈNE.

Il fait la moue pour quelque chose. Vous savez bien pourquoi, messire Pandarus.

PANDARUS.

Non, ma mieilleuse reine... Il me tarde de savoir ce qu'ils ont dépêché aujourd'hui... Vous songerez à excuser votre frère !

PARIS.

Jusqu'au scrupule.

PANDARUS.

Adieu, charmante reine.

HÉLÈNE.

Recommandez-moi à votre nièce.

PANDARUS.

Je n'y manquerai pas, charmante reine.

Il sort.

La retraite sonne.

PARIS.

— Ils sont revenus du champ de bataille. Rendons-nous au palais de Priam — pour féliciter les guerriers. Douce Hélène, je vous supplierai — d'aider à désarmer notre Hector. Ses boucles résistantes — obéiront mieux au contact de votre blanche main enchanteresse — qu'au tranchant de l'acier — ou à la force des muscles grecs ; vous ferez plus — que n'ont pu faire tous les rois helléniques, en désarmant le grand Hector.

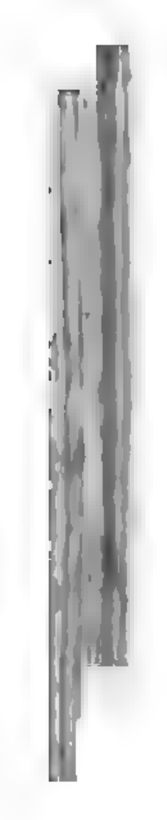
HÉLÈNE.

— Je serai fière d'être sa servante, Pâris. — Oui, le respect qu'il recevra de moi — ajoutera une nouvelle palme à ma beauté — et me rehaussera toute.

PARIS.

Charmante, je t'aime ineffablement.

Ils s'en vont.



SCÈNE VIII.

[Le jardin de Pandarus.]

PANDARUS et un VALET se rencontrent.

PANDARUS.

Eh bien, où est ton maître ? chez ma nièce Cressida

LE VALET.

Non, Monsieur, il vous attend pour l'y conduire.

Arrive TROYLUS.

PANDARUS.

Ah ! le voici… Eh bien? eh bien ?

TROYLUS, au valet.

Maraud, retire-toi.

Le valet sort.

PANDARUS.

Avez-vous vu ma nièce ?

TROYLUS.

— Non, Pandarus. Je me promène près de sa — comme une âme étrangère sur les bords du Styx tendant la barque. O toi, sois mon Caron, — et t porte-moi vite à ces champs — où je me vautrerai couche de lis — réservée au plus digne. O gentil Pa rus, — arrache de son épaule les ailes diaprées de Cup — et vole avec moi vers Cressida.

PANDARUS.

- Promenez-vous ici dans le jardin; je vais l'am tout de suite.

Sort Pandarus.

TROYLUS.

- Je suis tout étourdi. L'attente me donne le vertig

La jouissance imaginaire est si douce — qu'elle enchante mes sens. Que sera-ce, — quand le palais humide goûtera réellement — le nectar tant vanté de l'amour? Ce sera la mort, je le crains, — ce sera l'anéantissement dans la pâmoison ; ce sera une joie trop exquise, — trop puissamment subtile, trop délicatement suave, — pour la capacité de mes impressions grossières ! — Voilà ce que je crains ; et je crains aussi — que tous mes sens ne soient troublés par tant de bonheur, — comme dans une bataille où les vainqueurs chargent pêle-mêle — l'ennemi en fuite.

PANDARUS revient.

PANDARUS.

Elle s'apprête, elle va venir sur-le-champ ; c'est maintenant qu'il faut montrer votre présence d'esprit. Elle rougit tant, elle a l'haleine si entrecoupée qu'on la croirait effrayée par un spectre. Je vais la chercher. C'est bien la plus jolie vilaine! Elle a la respiration aussi courte qu'un moineau qu'on vient de prendre.

Sort Pandarus.

TROYLUS.

— La même émotion étreint justement ma poitrine — Mon cœur bat plus vite qu'un pouls fébrile, — et tout mon être perd ses facultés, — comme le vassal rencontrant brusquement — le regard royal. —

Arrivent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS, à Cressida.

Allons, allons, qu'avez-vous besoin de rougir? La timidité est une enfant...

A Troylus

La voici ; répétez-lui tous les serments que vous m'avez dits

A Cressida.

Quoi, vous voilà partie encore! Il faudra donc vous ser pour que vous vous apprivoisiez, il le faudra d Avancez, avancez; si vous tirez en arrière, nous nous trons au timon...

A Troylus.

Pourquoi ne lui parlez-vous pas?. .

A Cressida.

Allons, tirez ce rideau et voyons votre peinture.

Il lui lève son voile.

Ce pauvre jour, comme vous avez peur de l'offe S'il faisait nuit, vous seriez bien plus vite l'un pr l'autre.

Il les tient rapprochés.

C'est cela, c'est cela, frottez bien, et baisez la maît Allons, un baiser sans fin! Bâtis ici, charpentier; l'air doux. Ah! vous vous romprez vos cœurs avant que je sépare. Le faucon aura sa femelle, de par tous les canar la rivière! Allez! allez!

TROYLUS.

Vous m'avez mis à court de paroles, Madame.

PANDARUS.

Les dettes ne se paient pas avec des mots, donnez-lu actions; mais je crains qu'elle ne vous mette à court tions aussi, si elle appelle votre énergie à l'épreuve. encore à se becqueter? *En foi de quoi les parties tractantes*... Entrez, entrez, je vais vous procurer du

Sort Pandarus

CRESSIDA.

Voulez-vous entrer, Monseigneur?

TROYLUS.

O Cressida, que de fois j'ai désiré être ainsi!

CRESSIDA, rêveuse.

Vous avez désiré, Monseigneur?... Les dieux le v lent!... ô Monseigneur!

TROYLUS.

Les dieux le veuillent? Quoi donc? Pourquoi cette jolie exclamation? Quelle lie bizarre ma charmante aperçoit-elle donc dans la fontaine de notre amour?

CRESSIDA.

Plus de lie que d'eau pure, si mes craintes ont de bons yeux.

TROYLUS.

Des chérubins la crainte fait des démons ; elle n'y voit jamais bien.

CRESSIDA.

La crainte aveugle que guide la raison clairvoyante a le pied plus sûr que la raison aveugle qui trébuche sans crainte. Craindre le pis est souvent guérir le pire.

TROYLUS.

Oh! que ma dame ne conçoive aucune crainte. Sur le théâtre de Cupidon il n'apparaît jamais de monstre.

CRESSIDA.

Ni jamais rien de monstrueux?

TROYLUS.

Non, rien que nos exagérations, alors que nous jurons de pleurer des océans, de vivre dans le feu, de manger des rochers et d'apprivoiser des tigres, trouvant plus difficile pour notre maîtresse d'imaginer des corvées que pour nous de les accomplir. La monstruosité en amour, Madame, c'est que la volonté est infinie, et l'exécution restreinte; c'est que le désir est sans bornes, et que l'action est esclave de la limite!

CRESSIDA.

On dit que tous les amants prennent plus d'engagements qu'ils n'en peuvent tenir et promettent toujours des exploits qu'ils n'exécutent jamais; ils font vœu d'en achever dix, et en déchargent à peine la dixième partie d'un seul. Ceux qui crient comme des lions et agissent

comme des lièvres, ceux-là ne sont-ils pas des mon

TROYLUS.

Y a-t-il de tels hommes? Pour moi, je ne suis pas Louez-moi pour ce que je vaudrai, jugez-moi après rience ; ma tête ira toute nue jusqu'à ce qu'elle mérite l ronne ; qu'aucun exploit en perspective n'obtienne c dans le présent ! Ne qualifions pas la valeur avant sa nais et, une fois née, qualifions-la modestement. Voici en mots ma profession de foi : Troylus sera tel pour C que tout ce que l'envie pourra dire de pire sera un lerie sur sa fidélité, et que tout ce que la vérité p dire de plus sincère ne sera pas plus sincère Troylus.

CRESSIDA.

Voulez-vous entrer, Monseigneur ?

Revient PANDARUS.

PANDARUS.

Quoi, toujours à rougir ? Vous n'avez donc pas fi causer ?

CRESSIDA.

C'est bon, mon oncle ; toutes les folies que je com je vous les dédie.

PANDARUS.

Je vous en remercie ; si Monseigneur a un enfant de vous me l'attribuerez !... Soyez fidèle à Monseigneur faiblit, lui, prenez-vous-en à moi.

TROYLUS, à Cressida.

Vous connaissez maintenant vos otages : la paro votre oncle et ma foi inébranlable !

PANDARUS.

Oh ! je donne ma parole pour elle aussi ; dans not mille, on est longtemps avant de se laisser gagner ; une fois gagné, on est constant. Nous sommes de

:res, je puis vous le dire ; nous nous accrochons où nous nmes jetés.

CRESSIDA.

— La hardiesse me vient à présent, et me donne du ar. — Prince Troylus, voilà bien des tristes mois — que ous aime nuit et jour.

TROYLUS.

— Pourquoi donc ma Cressida a-t-elle été si lente à se laisgagner ?

CRESSIDA.

— Lente à paraître gagnée, soit ; mais j'ai été gagnée, nseigneur, — dès le premier regard que... Pardonnezi .. — Si j'avoue trop, vous ferez avec moi le tyran. — Je is aime à présent, mais pas au point, jusqu'à présent, — n'avoir pu maîtriser mon amour... Eh bien, non, je ns. — Mes pensées étaient comme des enfants dissipés, enus - trop entêtés pour leur mère. Voyez, les folles nous sommes ! — Pourquoi ai-je bavardé ? Qui sera al envers nous, — quand nous sommes si indiscrètes ers nous-même ? — Tout en vous aimant bien, je ne is faisais pas d'avance ; — mais, en réalité, je désirais homme, — ou que du moins les femmes eussent le vilége qu'ont les hommes — de parler en premier. Doux i, dites-moi de retenir ma langue ; — car, dans cette ase, je dirais sûrement — la chose dont je me repentis. Voyez, voyez, votre silence, — adroitement muet, arhe à ma faiblesse — l'âme de mon secret. Fermez-moi la iche.

TROYLUS.

— J'obéis, malgré la suave musique qui en sort.

Il la baise sur les lèvres.

PANDARUS.

— Joli, ma foi !

CRESSIDA.

— Monseigneur, pardonnez-moi, je vous en suppli
Ce n'était pas mon intention de mendier ainsi un b
— Je suis confuse... O cieux! qu'ai-je fait? — Pou
fois je vous fais mes adieux, Monseigneur!

TROYLUS.

— Vos adieux, charmante Cressida?

PANDARUS.

— Vos adieux! si vous les faites avant demain ma

CRESSIDA, à Troylus.

— Je vous en prie, résignez-vous.

TROYLUS.

Qu'est-ce qui vous offense ici, Madame?

CRESSIDA.

— Ma propre présence, seigneur.

TROYLUS.

Vous ne pouvez pas vous éviter — vous-même.

CRESSIDA.

Laissez-moi essayer en partant. — J'ai une sorte d
même qui reste avec vous, — mais un moi-même si m
qu'il s'abandonne soi-même — pour être le jouet d'u
tre... Je voudrais être partie! — Où est donc ma rais
Je ne sais ce que je dis.

TROYLUS.

— On sait bien ce qu'on dit quand on parle si spi
lement.

CRESSIDA.

— Vous pourriez croire, Monseigneur, que j'ai m
plus de sagacité que d'amour, — et que je ne me suis l
aller à tant de grands aveux — que pour jeter l'am
vos confidences. — Mais, vous le savez, on n'est sensé
quand on n'est pas amoureux : être sensé et aimer, -
chose impossible à l'homme ; cela est réservé aux die
haut!

TROYLUS.

je croyais possible à une femme — (et, si cela je veux l'espérer de vous) — d'entretenir à ja-
ɪeau et les feux de son amour — et de conser-
fraîcheur et dans sa force une fidélité — qui
rre à la beauté extérieure par une pensée —
ı à rajeunir que le sang à vieillir! oh! — si,
conviction, j'étais persuadé — que ma sincé-
stance envers vous — puissent rencontrer, pour
ıilibre, — un amour aussi raffiné et aussi pur!
lors je serais ravi! Mais, hélas! —je suis aussi
fidélité la plus ingénue, — et aussi ingénu que
tine fidélité!

CRESSIDA.

ı je rivaliserai avec vous.

TROYLUS.

ɪ combat, — quand la loyauté lutte avec la
sera la plus loyale! — Dans les temps à venir,
ɪ fidèles — jureront de leur fidélité par Troy-
eur poésie, — pleine de protestations, de ser-
grandes comparaisons, — sera à bout d'ima-
eur fidélité sera lasse de répéter — qu'elle est
ı l'acier, fidèle comme le plantagenêt à la lune,
ɜ soleil au jour, comme la tourterelle à son
nme le fer à l'aimant, comme la terre au cen-
ɪn, après toutes ces comparaisons, la fidélité —
mme son auteur authentique, — et ces mots:
e Troylus couronneront son vers — et sanctifie-
ıbres.

CRESSIDA.

ous être prophète! — Si je suis infidèle, si ma
ivie d'un cheveu, — qu'un jour, quand le temps
ié lui-même à force de vieillir, — quand les
ı auront usé les pierres de Troie, — quand l'a-

veugle oubli aura dévoré des cités — et que de puissants États, restés sans monument, se seront émiettés — dans la poussière du néant; qu'alors la mémoire humaine — revienne, de faussetés en faussetés, au milieu des amantes perfides, — dénoncer ma fausseté! Oui, quand tous auront dit : Fausse — comme l'air, comme l'onde, comme le vent, comme le sable, — comme le renard à l'agneau, comme le loup au veau, — le léopard à la biche, ou la marâtre à son fils, — qu'alors, pour atteindre la fausseté au cœur, tous ajoutent : — *Fausse comme Cressida !* —

PANDARUS.

Allons ! voilà un marché conclu ! Scellez-le ! scellez-le! Je serai le témoin.

A Troylus.

Donnez-moi votre main ; votre main, ma nièce ! Si jamais vous devenez infidèles l'un à l'autre, après les peines que j'ai prises pour vous réunir ensemble, que tous les pauvres entremetteurs soient appelés de mon nom jusqu'à la fin du monde, qu'on les traite de Pandares ! Que tous les hommes inconstants soient des Troylus, toutes les femmes infidèles des Cressidas et tous les entremetteurs des Pandares! Dites : Amen !

TROYLUS.

Amen !

CRESSIDA.

Amen !

PANDARUS.

Amen ! Sur ce, je vais vous montrer votre chambre. Pour que le lit ne parle pas de vos jolis combats, pressez-le à mort. Allons !

Qu'amour donne céans à nos belles discrètes
Chambre, lit et pendard pour préparer leurs fêtes !

Ils sortent (13).

SCÈNE IX.

[Le camp grec. On aperçoit la tente d'Achille]

Entrent AGAMEMNON, ULYSSE, DIOMÈDE, NESTOR, AJAX, MÉNÉLAS et CALCHAS.

CALCHAS.

Aujourd'hui, princes, pour les services que je vous ai rendus, — l'occasion m'invite hautement — à réclamer une récompense : réfléchissez — que, grâce à ma prescience des choses futures, — j'ai abandonné Troie, renoncé à mes possessions, — encouru le nom de traître ; — j'ai laissé des biens certains et réels — pour m'exposer à une fortune douteuse ; j'ai rompu avec tout — ce que le temps, les relations, l'habitude et le rang — avaient assorti et rendu familier à ma nature ; — et, en m'expatriant pour vous être utile, je suis devenu — comme nouveau au monde, étranger et solitaire. — Je vous supplie donc de m'accorder — maintenant une légère faveur comme un avant-goût — des nombreux bienfaits qui sont enregistrés dans vos promesses — et que vous dites réservés à mon avenir.

AGAMEMNON.

— Que veux-tu de nous, Troyen ? fais ta demande.

CALCHAS.

— Vous avez un prisonnier troyen, nommé Anténor, — pris d'hier ; Troie tient beaucoup à lui. — Vous avez souvent (et souvent je vous en ai remerciés) — demandé l'échange de ma Cressida contre quelque important captif, — et Troie a toujours refusé. Mais cet Anténor, — je le sais, tient la clef de leurs affaires, — et toutes leurs négociations sont dérangées, — s'il n'est pas là pour les raccorder : ils vous

donneraient presque — un prince du sang, un fils de Priam, — en échange de lui. Qu'il soit donc renvoyé, grands princes, — et il sera la rançon de ma fille ; et la présence de Cressida paiera — de toutes les peines qu'il s'est données — votre serviteur reconnaissant.

AGAMEMNON.

Que Diomède conduise Anténor, — et ramène ici Cressida ; Calchas aura — ce qu'il nous demande... Bon Diomède, équipez-vous comme il faut pour cette ambassade ; — vous vous informerez en même temps si Hector veut toujours — qu'on réponde demain à son défi : Ajax est prêt.

DIOMÈDE.

— Je ferai tout cela ; et — je suis tout fier d'en être chargé.

Sortent Diomède et Calchas.

ACHILLE apparaît avec PATROCLE à l'entrée de sa tente.

ULYSSE, à Agamemnon.

— Achille est à l'entrée de sa tente... — Si vous m'en croyez, général, vous passerez froidement devant lui, — comme si vous ne le reconnaissiez pas, et tous les — princes que voici — jetteront sur lui un regard négligent et vague. — J'arriverai le dernier. Il est probable qu'il me demandera — pourquoi tous ces yeux se sont tournés sur lui si dédaigneusement. — Dans ce cas, j'ai en réserve une potion d'ironie — que j'interposerai entre votre froideur et son orgueil, — et qu'il ne demandera pas mieux que d'avaler. — Cela pourra lui faire du bien. L'orgueil n'a pas d'autre glace — où se voir que l'orgueil ; car la souplesse du genou — entretient l'arrogance et donne à l'orgueilleux ses honoraires.

AGAMEMNON.

— Nous allons exécuter votre idée, et affecter — un air

l'étranger en passant devant sa tente. — Que chaque seigneur en fasse autant; que nul ne le salue, — si ce n'est d'une façon dédaigneuse dont il sera plus affecté — que si nul ne le regardait. Je vais ouvrir la marche.

Il s'avance avec Nestor vers la tente d'Achille.

ACHILLE.

— Ah! est-ce que le général vient me parler? — Vous connaissez ma résolution ; je ne veux plus combattre contre Troie.

AGAMEMNON.

— Que dit Achille? Désire-t-il quelque chose de nous ?

NESTOR, s'approchant d'Achille.

— Désirez-vous quelque chose du général, Monseigneur?

ACHILLE.

— Non.

NESTOR, à Agamemnon.

Rien, Monseigneur.

AGAMEMNON.

Tant mieux.

Agamemnon et Nestor sortent.

ACHILLE, à Ménélas qui passe.

— Bonjour, bonjour.

MÉNÉLAS.

Comment va? comment va?

Ménélas sort.

ACHILLE.

— Quoi! est-ce que ce cocu me dédaigne?

AJAX, passant.

Ça va bien, Patrocle?

ACHILLE.

— Bonjour, Ajax.

AJAX.

Hein?

ACHILLE.

Bonjour.

AJAX.

Oui, et bonsoir aussi.

Ajax sort

ACHILLE.

— Que veulent dire ces gaillards-là? Est-ce qu'ils connaissent pas Achille?

PATROCLE.

— Ils passent d'un air étranger; eux qui avaient tude de se courber — devant Achille, de lui env avant leurs sourires, — et de venir à lui aussi humb s'ils approchaient — des saints autels!

ACHILLE.

Eh quoi! suis-je devenu pauvre dernièrement? - certain — que, lorsque la grandeur a contre elle la f — elle a contre elle les hommes aussi. Ce qu'il déchu — le lit dans les yeux des hommes aussitôt le sent par sa chute même; les hommes sont des p qui n'étalent — qu'aux beaux jours leurs ailes vel —Dans l'homme, ce n'est pas l'homme même—qu nore; ce qu'on honore, ce sont les honneurs — q en dehors de lui, le rang, la richesse, le crédit, — hasard aussi souvent que du mérite. — Ce sont là d glissants; quand ils tombent, — l'affection, qui s'a sur eux, glisse aussi — et, entraînée en même qu'eux, — elle meurt de leur chute. Mais je n'en s là: — la fortune et moi nous sommes amis; j'ai g pleinement tout ce que je possédais, — excepté les s de ces hommes. Il paraît qu'ils ont découvert — quelque chose qui me rend indigne des riches attent qu'ils m'ont si souvent accordées.

Ulysse s'avance, les yeux fixés sur un pa

Voici Ulysse. Je vais interrompre sa lecture... — Eh bien, lysse ?

ULYSSE.

Eh bien, grand fils de Thétis ?

ACHILLE.

— Que lisez-vous là ?

ULYSSE.

Une lettre d'un étrange gaillard. — Il m'écrit que l'homme, uelque richement partagé qu'il soit, — quels que soient ses tributs extérieurs ou intérieurs, — ne peut se vanter d'a-oir ce qu'il a, — et n'a le sentiment de ce qu'il possède, ue par réflexion. — Ainsi ses vertus rayonnent leur cha-eur sur d'autres — qui à leur tour la renvoient à celui — dont lle émane.

ACHILLE.

Cela n'a rien d'étrange, Ulysse. — La beauté qui se porte ci, sur le visage, — est ignorée du porteur lui-même, et 'a d'éclat — qu'aux yeux des autres ; l'œil lui-même, — et agent le plus pur de la sensation, ne se voit pas lui-même, — puisqu'il ne peut sortir de lui-même ; mais deux eux qui se rencontrent — se saluent l'un l'autre de leur mage respective. — Car la contemplation ne se retourne as sur elle-même — avant d'avoir voyagé et de s'être ma-iée à un objet — où elle peut se voir. Cela n'est pas étrange u tout.

ULYSSE.

— Je ne me récrie pas à ces prémisses — (elles ne sont pas nouvelles), mais seulement à la conclusion de l'auteur. — Dans son raisonnement, il déclare expressément — que nul homme n'est en possession de rien, — quelque valeur qu'il y it en lui ou hors de lui, — avant d'avoir fait part à autrui de es qualités, — et que lui-même n'en a pas idée — avant de les voir vues se développer dans l'applaudissement — qui leur

fait écho : pareil à la voûte qui répercute — la voix, une porte d'acier qui, - placée vis-à-vis du soleil, reç renvoie — son image et sa chaleur. J'ai été très frap cela ; — et j'ai pensé immédiatement à Ajax inconnu. — quel homme, me suis-je dit ! Un vrai cheval — qui n pas ce qu'il porte. O nature, combien il y a de chos qui, abjectes dans l'opinion, sont précieuses à l'usa Combien il y en a, en revanche, de précieuses à l'opi — qui sont pauvres en mérite ! Peut-être verrons-nou main, pour un succès que le hasard lui aura jet Ajax acclamé. O ciel, faut-il que certains hommes f — ce qu'auraient dû faire d'autres ! — que certains mes se faufilent dans le palais de la capricieuse Fortun tandis que d'autres sont là, sous ses yeux même, à fai idiots ! - et qu'un homme mange à même la gloire autre, — tandis que la gloire s'enivre de sa vanité ! — ces seigneurs grecs ! eh bien, les voilà déjà — qui fra sur l'épaule ce lourdaud d'Ajax, — comme si son pie déjà sur la poitrine du brave Hector, — et comme si la g Troie croulait !

ACHILLE.

— Je crois bien cela, car ils ont passé près de m comme des avares devant un mendiant, sans m'accord un mot ni un regard bienveillant. Quoi ! mes actions elles donc oubliées ?

ULYSSE.

— Monseigneur, le Temps a sur son dos une bes — où il recueille des aumônes pour l'Oubli, — ce mon géant d'ingratitude. — Ces rebuts, ce sont les bonnes ac passées, dévorées - aussitôt que faites, oubliées aussi qu'accomplies. La persévérance seule, mon cher seig garde à l'honneur son éclat. Avoir fait, c'est rester — de mode, pendu comme une cotte de mailles rouillée quelque panoplie dérisoire. Mettez-vous vite en marche

car la gloire chemine dans un défilé si étroit — qu'un seul y peut marcher de front. Gardez bien le sentier. — Car l'émulation a mille fils qui vous suivent un à un. Si vous lâchez pied — ou si vous vous détournez de la voie directe, — vite, avec l'emportement d'une marée, ils se précipitent tous et vous laissent en arrière. — Vous êtes comme un vaillant cheval tombé au premier rang — et devenu le marchepied de l'abjecte arrière-garde qui le foule et l'écrase. Ainsi, ce qu'ils font dans le présent, — quoique moindre que vos actes passés, les domine nécessairement. — Le temps est comme un hôte de bonne maison — qui serre légèrement la main aux convives partants, — et, comme s'ils voulaient s'enfuir, dans ses bras pressés — étreint les nouveaux venus. Le bonjour sourit toujours, — et l'adieu s'en va soupirant. Oh ! que le mérite — ne prétende jamais — à la rémunération de ce qu'il a été ! — Car la beauté, l'esprit, la haute naissance, la vigueur du corps, les services rendus, l'amour, l'amitié, la charité, tout est sujet à l'envie et à la calomnie du temps. Il est — un trait de nature qui fait tous les hommes parents, — c'est que tous, d'une voix unanime, vantent les hochets nouveau-nés, — bien qu'ils soient faits et formés de choses vieillies, et que tous ils apprécient plus la poussière, sous une légère dorure, — que l'or sous une couche de poussière. — Le regard présent admire l'objet présent. — Ne t'étonne donc pas, toi, homme grand et complet, que tous les Grecs se mettent à adorer Ajax, — puisque les choses en mouvement attirent plutôt le regard — que ce qui ne bouge pas. L'acclamation allait jadis à toi, — et elle pourrait toujours y aller ; oui, elle le pourrait encore, — si tu ne voulais pas t'ensevelir vivant, — et rengainer ta réputation dans ta tente ! — Toi, dont les glorieux exploits, accomplis naguère dans ces plaines, — provoquaient des scissions jalouses parmi les dieux eux-mêmes — et mettaient le grand Mars en révolte !

ACHILLE.

[illegible] — a pour elle de [illegible] raisons.

[illegible]

[illegible] — des raisons plus puissante[illegible] — Achille, que vous êtes am[illegible] — [illegible] Priam.

ACHILLE.

[illegible]

[illegible]

— [illegible] — Il est dans un gouvernem[illegible] — qui connaît presque jusq[illegible] Priam [illegible] — qui trouve le fond [illegible] — qui prend place à côté [illegible] comme les dieux, — dévoile les i[illegible] — Il y a dans l'âme d'un [illegible] — n'a jamais osé s'[illegible] surhumaine — est inexprim[illegible] — Tous les rapports que vous a[illegible] — nous sont aussi parfaitement familiers [illegible] — Il siérait bien mieux à Ach[illegible] d'Hector que de Polyxène ! — Quelle d[illegible] au pays natal, — quand la [illegible] dans nos îles, — et que tou[illegible] en dansant :

> [illegible] Achille est le vainqueur ;
> [illegible] qui frappe Hector au cœur !

[illegible] je vous parle en ami : — un [illegible] que vous devriez rompre.

Il sort.

PATROCLE.

— Je vous ai souvent conseillé dans ce sens, Achille. [illegible] et masculine — n'est p[illegible] — dans un temps d'ac[illegible]

on. C'est moi qu'on accuse de tout ceci. — On s'imagine ne c'est mon peu de goût pour la guerre — et votre grande fection pour moi qui vous retiennent ainsi. — Cher, reressez-vous ; et le faible et voluptueux Cupidon — détachera votre cou son amoureux collier, — et, comme une goutte eau secouée de la crinière du lion, — disparaîtra dans air impalpable.

ACHILLE.

Est-ce qu'Ajax se battra avec Hector?

PATROCLE.

— Oui, et, peut-être, en recueillera-t-il grand honneur.

ACHILLE.

— Je le vois, ma réputation est en péril ; — ma gloire frappée au vif.

PATROCLE.

Oh! prenez-y donc garde. — Elles guérissent mal, les ssures qu'on se fait soi-même. — L'omission de ce qui nécessaire — scelle le blanc-seing du danger, — et le ger, comme la fièvre, nous atteint subtilement — à l'int même où nous sommes nonchalamment assis au l.

ACHILLE.

— Va me chercher Thersite, mon doux Patrocle ; — j'enrai le bouffon à Ajax pour le prier — d'inviter les chefs yens à venir, après le combat, — nous voir ici sans armes. un caprice de femme, — un désir maladif — de voir le nd Hector dans ses habits de paix, — de causer avec lui, t de contempler son visage — à plein regard... Voici qui épargne une peine.

Entre THERSITE.

THERSITE.

— Un prodige!

ACHILLE.

Quoi donc?

THERSITE.

Ajax va et vient dans la plaine en se cherchant.

ACHILLE.

Comment ça?

THERSITE.

Il doit avoir demain un combat singulier avec He l'héroïque raclée qu'il va recevoir le rend si proph ment fier, qu'il extravague sans rien dire.

ACHILLE.

Est-il possible?

THERSITE.

Oui, il se pavane comme un paon : un pas, p pause; il rumine comme une hôtesse qui n'a d'autr métique que sa tête pour établir ses comptes; il se lèvre d'un air politique, comme s'il se disait : « Il l'esprit dans cette tête-là : s'il voulait sortir! » Et il en effet; mais il couve en lui aussi froidement que dans un caillou; pour qu'il se montre, il faut le f Cet homme-là est perdu sans retour; car, si Hector casse pas le cou dans le combat, il se le cassera lui par vaine gloire. Il ne me reconnaît plus. Je lui dis jour, Ajax, et il me répond : Merci, Agamemnon. Q sez-vous d'un homme qui me prend pour le général passé à l'état de poisson de terre, d'être sans nom, de tre. Foin de la renommée! un homme peut la porter, un justaucorps de cuir, à l'envers aussi bien qu'l droit.

ACHILLE.

Il faut que tu sois mon ambassadeur auprès d Thersite.

THERSITE.

Qui, moi? Mais il ne veut répondre à personne;

de ne pas répondre; parler est bon pour les
, il porte sa langue à bras tendu. Je vais mimer
e; que Patrocle me fasse les demandes; vous allez
résentation d'Ajax.

ACHILLE.

i, Patrocle ; dis lui que je demande humblement
Ajax d'inviter le très-valeureux Hector à venir
ins ma tente, et de lui obtenir un sauf-conduit
nime, du très-illustre et six ou sept fois hono-
taine-général de l'armée grecque, Agamem-
Va.

PATROCLE, se tournant vers Thersite.

piter bénisse le grand Ajax !

THERSITE.

!

PATROCLE.

de la part du digne Achille...

THERSITE.

PATROCLE.

is demande très-humblement d'inviter Hector à
sa tente...

THERSITE.

!

PATROCLE.

i obtenir un sauf-conduit d'Agamemnon.

THERSITE.

nnon?

PATROCLE.

nseigneur.

THERSITE.

PATROCLE.

es-vous à cela ?

THERSITE.

Dieu soit avec vous ! de tout mon cœur !

PATROCLE.

Votre réponse, seigneur?

THERSITE.

Si demain il fait beau, vers les onze heures, ça tournera d'un côté ou de l'autre ; en tout cas, il me paiera cher avant de m'avoir.

PATROCLE.

Votre réponse, seigneur?

THERSITE.

Portez-vous bien ! De tout mon cœur !

ACHILLE.

Bah ! il n'est pas à ce diapason-là, n'est-ce pas ?

THERSITE.

Non : mais il a perdu le diapason. Quelle musique il y aura en lui quand Hector lui aura fait sauter la cervelle, c'est ce que je ne sais pas ; mais je suis sûr qu'il n'y en aura pas, à moins que le ménétrier Apollo ne lui prenne les nerfs pour en faire les cordes de son violon.

ACHILLE.

Allons, tu vas lui remettre une lettre tout de suite.

THERSITE.

Faites-m'en porter une autre pour son cheval ; car des deux, c'est l'animal le plus capable.

ACHILLE.

— Mon esprit est trouble comme une fontaine remuée, et moi-même je n'en vois pas le fond. —

Sortent Achille et Patrocle

THERSITE, suivant des yeux Achille.

Je voudrais que la fontaine de ton esprit redevînt claire, j'y mènerais boire un âne ! J'aimerais mieux être l'acarus d'un mouton, qu'un si vaillant ignare !

Il sort.

SCÈNE X.

[Troie. Une rue.]

Il fait nuit. Arrivent d'un côté ÉNÉE et un VALET, portant une torche ; de l'autre, PARIS, DÉIPHOBE, ANTÉNOR, DIOMÈDE, et d'autres personnages, portant des torches.

PARIS à Diomède.

– Oh ! voyez donc ! qui est là ?

DÉIPHOBE.

C'est le seigneur Énée.

ÉNÉE, dévisageant Pâris.

– Est-ce là le prince en personne ? – Si j'avais, pour rester couché, d'aussi bonnes raisons – que vous, prince Pâris, il ne faudrait rien moins qu'une mission céleste – pour m'arracher à la société de ma compagne de lit.

DIOMÈDE.

– C'est aussi mon opinion... Salut, seigneur Énée.

PARIS.

– Prenez cette main, Énée. C'est un vaillant Grec ! – Témoin votre langage, alors que – vous racontiez comment, toute une semaine, Diomède – vous avait hanté sur le champ de bataille.

ÉNÉE.

Bonne santé à vous, vaillant sire, – tant que s'interposera la trêve pacifique ; – mais, quand je vous retrouverai sous les armes, à vous le plus sombre défi – que l'âme puisse concevoir ou le courage exécuter !

DIOMÈDE.

– Diomède accepte l'un et l'autre souhait. – Notre sang est calme à présent ; tant qu'il le sera, bonne santé à toi ! –

Mais, dès que le combat et l'occasion se rallieront, -
Jupiter, j'irai à la chasse de ta vie, — avec toute ma
tout mon élan, toute mon adresse.

ÉNÉE.

— Et tu chasseras un lion qui fuira — avec sa fa
toi. . Pour le moment, en toute cordialité humaine, -
le bienvenu à Troie ! Oui, par la vie d'Anchise, —
bienvenu ! J'en jure par la main de Vénus, — nul h
vivant ne peut aimer — plus complétement l'être qu'il
tuer.

DIOMÈDE.

— Nous sympathisons... O Jupiter ! laisse vivre É
durant mille révolutions de soleil, — si sa fin n'est p
gloire destinée à mon épée ; — mais, si elle doit être
neur de ma vaillance, qu'il meure — avec une bless
chaque jointure, et cela, dès demain !

ÉNÉE.

— A présent nous nous connaissons bien.

DIOMÈDE.

— Oui, et il nous tarde de nous connaître pire.

PARIS.

— Voici l'accueil le plus hostilement cordial, — l'
tion la plus noblement haineuse, dont j'aie ouï parler.

A Énée.

— Quelle affaire avez-vous de si bon matin, messire

ÉNÉE.

— Le roi m'a envoyé chercher. Pourquoi, je ne sais

PARIS.

— Vous rencontrez ses ordres en chemin. Il s'ag
conduire ce Grec — à la maison de Calchas, et là, de lui
— la belle Cressida en échange d'Anténor. — Acco
nous votre compagnie, ou même, s'il vous plaît, — c
là-bas en avant de nous. Je crois positivement, — ou p
je suis parfaitement certain, — que mon frère Troylus lo

cette nuit. — Réveillez-le, et donnez-lui avis de notre visite — et de tout ce qui la détermine. J'ai peur — que nous ne soyons bien mal venus.

ÉNÉE.

Pour cela, je vous l'assure. — Troylus aimerait mieux voir Troie emportée en Grèce — que Cressida emportée de Troie.

PARIS.

On n'y peut rien. — Un caprice cruel du temps — l'a voulu ainsi. Allez, seigneur, nous vous suivons.

ÉNÉE.

Salut à tous !

Il s'éloigne.

PARIS.

— Ah çà ! dites-moi, noble Diomède, — dites-moi sincèrement, — dans tout l'épanchement d'une bonne camaraderie, — lequel, selon vous, mérite le mieux la belle Hélène, — moi ou Ménélas ?

DIOMÈDE.

Tous les deux également. — Il mérite bien de l'avoir, lui qui vient la chercher, — sans prendre scrupule de ses souillures, — à travers cet enfer de peines et ce monde d'épreuves ; — et vous méritez aussi bien de la garder, vous qui, pour sa défense, — sans être rebuté par le goût de son déshonneur, — faites un si coûteux sacrifice de trésors et d'amis. — Lui, comme un cocu larmoyant, il désire boire — la lie et le restant d'une liqueur fade et éventée ; — et vous, comme un libertin, vous vous plaisez — à engendrer vos héritiers dans des flancs éreintés. — A ne peser que vos deux mérites, l'un balance l'autre ; — mais lui, avec ce qu'il porte, il aurait le plus de poids pour une putain.

PARIS.

— Vous êtes trop amer pour une compatriote.

CRESSIDA.

- Allez vous faire pendre, méchant oncle moqueu
vous m'entraînez à faire, et puis vous me narguez. -

PANDARUS.

A faire quoi? à faire quoi?... qu'elle dise quoi! que
entraînée à faire?

CRESSIDA.

— Allons, allons; maudit cœur que vous êtes! v
serez jamais sage — et vous ne permettrez pas aux au
l'être. —

PANDARUS.

Ha! ha!... Hélas, pauvre enfant! pauvre petite ca
tu n'as pas dormi cette nuit? Il n'a pas voulu, le m
homme, te laisser dormir? Qu'un loup garou l'empor

On frappe à la porte.

CRESSIDA, à Troylus.

— Ne vous l'avais-je pas dit? Je voudrais que ce fût
tête qu'on cognât!

A Pandarus.

— Qui donc est à la porte? bon oncle, allez voir.

A Troylus.

— Monseigneur, rentrez dans ma chambre; — vous s
d'un air moqueur, comme si j'avais une intention ma

TROYLUS.

Hé! hé!

CRESSIDA.

— Vous vous trompez, allez, je ne pense pas à ça.

Les coups redoublent.

— Comme on frappe fort! je vous en prie, rentrons
ne voudrais pas pour la moitié de Troie qu'on vous vît.

Troylus et Cressida rentrent dans la maison. Les coups conti

PANDARUS, à la porte.

Qui est là? Qu'y a-t-il? Voulez-vous donc enfon
porte? Eh bien! qu'y a-t-il?

TROYLUS.

— Je t'en prie, recouche-toi.

CRESSIDA.

Est-ce que vous êtes fatigué de moi ?

TROYLUS.

— O Cressida ! si le jour affairé, — éveillé par l'alouette, n'avait pas fait lever les corneilles lascives, — si la nuit rêveuse consentait à voiler nos joies plus longtemps, — je ne m'en irais pas de toi.

CRESSIDA.

La nuit a été trop rapide.

TROYLUS.

— Damnée sorcière ! elle s'attarde près des créatures venimeuses — avec une patience infernale, mais elle fuit les étreintes de l'amour — avec des ailes plus promptes et plus instantanées que la pensée !... — Vous attraperez froid, et puis vous me maudirez.

CRESSIDA.

— Je t'en prie, attends un peu !... Vous autres hommes, vous ne voulez jamais attendre... — O folle Cressida !.. J'aurais pu résister encore, — et alors vous auriez bien attendu. Écoutez ! quelqu'un. —

PANDARUS, de l'intérieur.

Quoi ! toutes les portes sont donc ouvertes ici ?

TROYLUS.

— C'est votre oncle.

Arrive PANDARUS.

CRESSIDA.

— Peste soit de lui ! Il va recommencer ses plaisanteries. — Quelle vie je vais avoir ! —

PANDARUS.

Eh bien ! eh bien ! où en sont les pucelages ? Vous voilà, ma vierge ! Où en est ma nièce Cressida ?

TROYLUS.

La chose est ainsi décidée?

ÉNÉE.

— Par Priam et tout le conseil de Troie. — Les au rivent pour la mettre à exécution.

TROYLUS, à part.

— Comme mon triomphe se moque de moi!...

Haut à Énée.

— Je vais au-devant d'eux. Ah! vous savez, seigneu — nous nous sommes rencontrés par hasard: vous n vez pas trouvé ici.

ÉNÉE.

— C'est bon, Monseigneur, c'est bon; les secret nature — ne sont pas plus taciturnes que moi. —

Troylus et Énée sortent

PANDARUS.

Est-il possible? Perdue aussitôt que gagnée! Que l emporte Anténor! Le jeune prince en deviendra fou soit d'Anténor! Je voudrais qu'on lui eût cassé le co

Arrive CRESSIDA.

CRESSIDA.

— Eh bien! Que se passe-t-il? Qui donc était ici?

PANDARUS.

Ah! ah!

CRESSIDA.

— Pourquoi soupirez-vous si profondément? Où m gneur est-il allé? — Dites-moi, cher oncle, que se pas

PANDARUS.

Je voudrais être aussi bas sous terre que je suis dessus.

CRESSIDA.

O dieux! .. que se passe-t-il?

PANDARUS.

ie, rentre. Plût au ciel que tu ne fusses jamais
ais bien que tu serais sa mort. Oh ! pauvre sei-
dit Anténor !

CRESSIDA.

oncle, je vous en supplie à genoux, je vous en
se passe-t-il ?

PANDARUS.

e tu partes, fillette, il faut que tu partes. Tu es
ntre Anténor. Il faut que tu retournes à ton père
ittes Troylus. Ce sera sa mort ; ce sera sa ruine ;
pas supporter cela.

CRESSIDA.

ax immortels !... je ne m'en irai pas.

PANDARUS.

s.

CRESSIDA.

le veux pas, mon oncle. J'ai oublié mon père. —
sentiment de la famille. — Pas de parent, pas
pas de sang, pas d'âme qui soit aussi proche de
non doux Troylus !... O vous, dieux du ciel ! —
m de Cressida la couronne de la fausseté — si
abandonne Troylus ! Temps, violence, et toi,
es à ce corps tous les outrages que vous voudrez ;
ase de mon amour est aussi ferme et aussi puis-
le centre de la terre, — qui attire tout à lui... Je
et pleurer.

PANDARUS.

CRESSIDA.

cher mes beaux cheveux, et égratigner mes joues
— et briser ma voix limpide avec des sanglots, et
cœur — à crier : Troylus ! Je ne veux pas partir

SCÈNE XII.

[Devant la maison de Pandarus.]

Arrivent PARIS, TROYLUS, ÉNÉE, DEIPHOBUS, ANTÉNOR et Di

PARIS.

— Il est grand jour ; et l'heure fixée — pour la ren ce vaillant Grec — approche... Mon bon frère Troy allez l'avertir de ce qu'elle a à faire, — et pressez-la.

TROYLUS.

Entrez dans la maison ; — je vais l'amener imm ment à ce Grec ; — et, au moment où je la remettrai en mains, — ne voyez plus ici qu'un autel et dans vot Troylus — qu'un prêtre qui offre en sacrifice son cœur.

Il s'en va

PARIS.

— Je sais ce que c'est que l'amour, — et je voudrais soler comme je le plains. — Veuillez entrer, Messeig

Ils s'en vo

SCÈNE XIII.

[L'appartement de Cressida.]

Entrent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS.

Modérez-vous ! modérez-vous !

CRESSIDA.

— Que me parlez-vous de modération ? — La doule je ressens est aiguë, entière, complète, — et l'impres toute la violence — de ce qui la cause. Comment pui

modérer ? — Si je pouvais suspendre ma passion, — ou en affaiblir et en refroidir la dose, — je pourrais également alléger ma douleur. — Mais mon amour n'admet pas d'alliage diminuant, — pas plus que ma douleur, dans une perte si chère.

Entre TROYLUS.

PANDARUS.

Le voici ! le voici ! le voici ! ce pauvre cher canard !

CRESSIDA.

O Troylus ! Troylus !

PANDARUS.

Les deux font la paire ! Que je vous embrasse aussi ! O cœur, comme dit la belle chanson,

> O cœur, cœur accablé,
> Pourquoi soupires-tu sans t'ouvrir ?

A quoi la réponse :

> Parce que je ne puis soulager ma douleur
> Par expansion ni par parole.

Il n'y a jamais eu de rime plus vraie. Ne jetons rien au rebut, car un jour peut venir où nous avons besoin de vers pareils ; nous le voyons, nous le voyons... Eh bien ! mes agneaux ?

TROYLUS.

— O Cressida ! je t'aime d'une ardeur si pure, — que les dieux bienheureux, furieux de voir ma passion — plus fervente que la dévotion que — de froides lèvres jettent à leur divinité, t'enlèvent à moi.

CRESSIDA.

— Les dieux ont donc de l'envie ?

PANDARUS.

— Oui, oui, oui, oui ! La preuve est trop évidente.

CRESSIDA.

— Et est-il vrai qu'il faut que je quitte Troie?

TROYLUS.

— C'est l'horrible vérité.

CRESSIDA.

Quoi ! et Troylus aussi ?

TROYLUS.

— Troie et Troylus.

CRESSIDA.

Est-il possible ?

TROYLUS.

— Et tout de suite. Le sort cruel — se refuse à nos a
il précipite brusquement - tous les délais, il dérobe l
ment à nos lèvres — les récidives, il empêche violemm
nos étreintes de se fermer, il étrangle nos tendres v
aussitôt qu'ils naissent de notre souffle haletant !
deux qui au prix de tant de soupirs — nous sommes
l'un l'autre, il faut que nous nous revendions misérab
- au prix d'un triste murmure qu'on nous accorde à
— Le temps injurieux, avec la hâte d'un larron, — emp
ne sait comment, les richesses qu'il nous vole. — Ces
nombreux comme les astres au ciel, — que devait se
baiser à chaque palpitation, — il les entasse dans un
adieu, — et il nous rationne à un seul baiser faméliqu
a le goût amer des larmes !

ÉNÉE, du dehors.

Monseigneur ! La dame est-elle prête ?

TROYLUS.

Écoutez ! on vous appelle. On dit que le Génie
ainsi : Viens ! à celui qui doit vite mourir.. —

A Pandarus.

— Dites-leur de prendre patience, elle va venir
l'heure. —

PANDARUS.

ù sont mes larmes? Il faut de la pluie pour abattre ›rage-là, ou mon cœur va être déraciné.

Pandarus sort.

CRESSIDA.

Il faut donc que j'aille auprès des Grecs?

TROYLUS.

as de remède.

CRESSIDA.

La triste Cressida au milieu des joyeux Grecs!... — nd nous reverrons-nous?

TROYLUS.

Écoute-moi, mon amour. Sois-moi fidèle de cœur...

CRESSIDA.

Moi fidèle! comment! quel est ce vilain soupçon?

TROYLUS.

Ah! ménageons les gronderies, — car c'est le moment séparation. — Je ne te dis pas : Sois fidèle, comme si outais de toi; — car je jetterais mon gant à la Mort elle-ne, — pour soutenir que ton cœur est immaculé; — si je fit : Sois fidèle, c'était pour conclure — par une pro-se : Sois fidèle, — et j'irai te voir.

CRESSIDA.

Oh! vous vous exposerez, Monseigneur, à des dangers ussi infinis qu'imminents! Mais je serai fidèle.

TROYLUS.

Eh bien! je me ferai l'ami du danger... Porte cette chette.

CRESSIDA.

Et vous, ce gant. Quand vous reverrai-je?

TROYLUS.

Je corromprai les sentinelles grecques, — pour te faire chaque nuit. — Mais sois fidèle.

CRESSIDA.

O ciel ! encore : sois fidèle !

TROYLUS.

— Écoute bien pourquoi je dis cela, amour. — Les j Grecs sont pleins de qualités ; — leur amabilité se co de talents naturels, — enflés et rehaussés par les arts l'éducation. — Quelle impression peuvent te faire la veauté et le charme de leurs personnes, — c'est une qu hélas ! qu'une sorte de pressentiment jaloux — (app je te prie, une vertueuse erreur) — rend inquiétant moi.

CRESSIDA.

O ciel ! vous ne m'aimez pas !

TROYLUS.

— Qu'alors je meure scélérat ! — Ce que je mets en ce n'est pas tant ta foi — que mon mérite. Moi, je ne s chanter, — je ne sais pas enlever la volte à coups de ni sucrer la conversation, — ni jouer à des jeux s autant de belles sciences — où les Grecs ont le plus d et de capacité. — Mais je puis vous dire que chacune grâces — recèle un démon silencieux et insinuant — habile aux tentations ; ah ! ne te laisse pas tenter !

CRESSIDA.

— Croyez-vous que je le veuille ?

TROYLUS.

Non ; — mais on peut faire ce qu'on ne veut pas : parfois nous sommes des démons pour nous-même quand nous tentons la fragilité de nos forces, — en prés trop de leur changeant pouvoir.

ÉNÉE, du dehors.

— Eh bien, mon bon seigneur ?

TROYLUS.

Allons, un baiser, et séparons-nous !

PARIS, du dehors.

Frère! Troylus!

TROYLUS.

Entrez, cher frère, — et amenez Énée et ce Grec avec vous.

CRESSIDA.

— Monseigneur, serez-vous fidèle?

TROYLUS.

— Qui? moi? hélas! voilà mon vice, mon défaut. — Tandis que d'autres peuvent, à force d'astuce, pêcher une grande renommée, — moi, à force de sincérité, je n'attrape qu'une pure estime! — Tandis que d'autres dorent avec art leur couronne de cuivre, — moi, avec franchise et simplicité, je porte la mienne toute nue. — Ne doute pas de ma fidélité; la devise de mon caractère : — c'est *simplicité et bonne foi*. Voilà toute sa morale.

Entrent ÉNÉE, PARIS, DEIPHOBUS et DIOMÈDE.

TROYLUS.

— Soyez le bienvenu, messire Diomède! Voici la dame que nous vous remettons en échange d'Anténor. — C'est à la porte de la ville, seigneur, que je la laisserai entre vos mains; — en route, je vous révélerai ce qu'elle est. — Traitez-la noblement, et, sur mon âme, beau Grec, — si jamais tu te trouves à la merci de mon épée, — nomme seulement Cressida, et ta vie sera en sûreté, — comme Priam dans Ilion.

DIOMÈDE.

Belle dame Cressida, — dispensez-moi, s'il vous plaît, les remercîments auxquels s'attend ce prince. — L'éclat de vos yeux, le ciel que je vois sur vos joues, — réclament pour vous tous les égards; vous serez pour Diomède — une maîtresse, et vous lui commanderez absolument.

TROYLUS.

— Grec, tu n'en uses pas envers moi avec courtoisie — en

humiliant le zèle de ma prière — sous l'éloge de Cres
Sache-le, seigneur grec, — elle est aussi supérieure
louanges — que tu es indigne d'être son serviteur en
— Je te somme de la bien traiter, en raison de ma som
tion même : — car, par le redoutable Pluton, je jure
si tu y manques, — le colosse Achille aurait beau te d
dre, — je te couperai la gorge.

DIOMÈDE.

Oh ! ne vous émouvez pas, prince Troylus ; — laisse
le privilége que me donnent mon titre et mon messa
de parler librement. Quand je serai hors d'ici, — je n'
de compte à rendre qu'à mes désirs. Apprenez, vous
seigneur, — que je ne ferai rien par ordre. C'est à
propre mérite — qu'elle devra mes hommages ; mais ch
fois que vous direz : Faites ! — je répondrai sous l'ins
tion de l'honneur : Non !

TROYLUS.

— Allons ! aux portes . . Sache-le, Diomède, —
bravade te forcera souvent à cacher ta tête. — Mad
donnez-moi votre main : et, tout en marchant, — nous
confierons ce que nous avons à nous dire.

Troylus et Cressida sortent, suivis de Diomède. On entend une fa

PARIS.

— Écoutez ! la trompette d'Hector.

ÉNÉE.

A quoi avons-nous passé la matinée ! — Le prince
me trouver bien lent et bien inexact, — moi qui avais
d'être à cheval avant lui.

PARIS.

— C'est la faute de Troylus. Allons ! allons ! accom
gnons-le dans la plaine !

DEIPHOBUS.

Vite en marche !

ÉNÉE.

— Oui, avec l'ardeur allègre d'un fiancé, — empressons-nous de rejoindre Hector. — La gloire de notre Troie dépend aujourd'hui — de sa pure valeur et de sa seule chevalerie.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Un champ clos entre Troie et le camp grec.]

Arrivent AJAX armé, AGAMEMNON, ACHILLE, PATROCLE, MÉNÉLAS, ULYSSE, NESTOR et autres.

AGAMEMNON.

— Te voilà au rendez-vous, frais et dispos, — avant l'heure. Maintenant, que ton courage donne l'éveil ! — et envoie à Troie l'éclatant signal de ta trompette, — redoutable Ajax ; de sorte que l'air épouvanté — aille frapper l'oreille de ton grand adversaire — et le hèle ici.

AJAX, jetant sa bourse à son héraut.

Toi, trompette, prends ma bourse. — Maintenant, crève tes poumons, et fêle ton tuyau d'airain : — souffle, faquin, jusqu'à ce que ta joue sphérique — soit plus pleine de vents que la colique d'Aquilon bouffi. — Allons, enfle ta poitrine, et que tes yeux crachent le sang ! — C'est pour Hector que tu souffles.

La trompette sonne.

ULYSSE.

— Aucune trompette ne répond.

ACHILLE.

Il est encore de bonne heure.

AGAMEMNON.

— N'est-ce pas Diomède que je vois là-bas, avec la fille de Calchas ?

ULYSSE.

— C'est lui-même, je reconnais son allure. — Il appa sur la pointe du pied : son ardeur, — dans son aspira l'enlève de terre.

Arrivent DIOMÈDE et CRESSIDA.

AGAMEMNON, à Diomède.

— Est-ce là la dame Cressida ?

DIOMÈDE.

Elle-même

AGAMEMNON.

— Recevez des Grecs la plus tendre bienvenue, charm dame.

Il l'embrasse

NESTOR.

— Notre général vous salue d'un baiser.

ULYSSE.

— Pourtant la gracieuseté n'est que particulière : — m vaudrait qu'elle fût baisée vraiment en général.

NESTOR.

— Le conseil est fort courtois : je vais commence Voilà pour Nestor.

Il embrasse Cressida.

ACHILLE.

— Je vais chasser cet hiver-là de vos lèvres, belle da — Achille vous souhaite la bienvenue.

Il l'embrasse.

MÉNÉLAS, s'approchant de Cressida.

J'avais jadis un bon motif à baisers.

PATROCLE, se mettant entre Cressida et Ménélas.

— Ce n'est pas un motif pour que vous baisiez auj d'hui. — Comme moi, en ce moment, l'intrus Pâris a hardiesse — de vous séparer de votre motif.

Il embrasse Cressida.

ULYSSE, montrant Ménélas.

— O mortel dépit, cause de toutes nos misères ! — Car, si nous perdons nos têtes, c'est pour dorer ses cornes !

PATROCLE.

— J'ai commencé par le baiser de Ménélas ; voici le mien : — c'est Patrocle qui vous baise.

Il l'embrasse.

MÉNÉLAS.

Oh ! que c'est joli !

PATROCLE.

— Pâris et moi, nous baisons toujours pour lui.

MÉNÉLAS.

— Je veux mon baiser, Monsieur...

Se rapprochant de Cressida.

Madame, avec votre permission...

CRESSIDA.

— Quand vous baisez, donnez-vous ou recevez-vous?

MÉNÉLAS.

— Je prends et je donne.

CRESSIDA.

Je ne fais que de bons marchés ; — le baiser que vous prenez vaut mieux que celui que vous donnez ; — donc, pas de baiser.

MÉNÉLAS.

— Je vous donnerai du surplus, je vous donnerai trois baisers pour un.

CRESSIDA.

— Vous ne ferez jamais qu'un appoint. Je veux recevoir mon compte ou rien.

MÉNÉLAS.

— Je ne fais qu'un appoint, dites-vous? Tout homme ne fait qu'un appoint.

CRESSIDA.

— Non, Pâris a fait mieux qu'un appoint; car, vous savez, — c'est lui qui a réglé tout votre compte.

MÉNÉLAS.

— Vous me donnez des chiquenaudes sur le front.

CRESSIDA.

Non, je vous jure.

ULYSSE.

— La partie ne serait pas égale. Votre ongle contre ses cornes ! .. — Puis-je, charmante dame, vous demander un baiser?

CRESSIDA.

— Vous le pouvez.

ULYSSE.

Je l'implore.

CRESSIDA.

Eh bien, demandez toujours.

ULYSSE.

— Eh bien, pour l'amour de Vénus, donnez-moi un baiser, — quand Hélène sera redevenue vierge et femme de Ménélas.

CRESSIDA.

— Je suis votre débitrice; réclamez la chose quand elle sera due.

ULYSSE.

— Votre baiser est à échéance, et mon jour est Jamais !

DIOMÈDE.

— Madame, un mot... Je vais vous mener à votre père.

Diomède emmène Cressida.

NESTOR.

— Voilà une femme qui a l'esprit vif.

ULYSSE.

Fi d'elle! Fi! – Ses yeux, sa bouche, ses lèvres ont un lange ; – jusqu'à ses pieds qui parlent! Ses esprits voluptueux se révèlent – à chaque geste, à chaque mouvement son corps. – Oh ! ces impudentes, à la langue déliée, – i provoquent la familiarité avant qu'elle s'offre, – et qui vrent toutes grandes les tablettes de leurs pensées – au mier lecteur qui les manie ! Regardez-les – comme les es dépouilles de l'occasion, – comme les filles de la jouisnce !

On entend une fanfare.

TOUS.

– La trompette des Troyens !

AGAMEMNON.

Voilà leur troupe qui vient.

ivent HECTOR armé, puis ÉNÉE, TROYLUS et d'autres Troyens, avec leur suite.

HECTOR.

– Salut à vous tous, chefs de la Grèce ! Que fera-t-on – ar celui qui obtiendra victoire? Entendez-vous – que le nqueur soit proclamé? Voulez-vous que les deux chevars – se poursuivent l'un l'autre à toute extrémité – ou séparent – au premier appel, au premier signal du camp? Voilà ce qu'Hector demande.

AGAMEMNON.

Que désire Hector ?

ÉNÉE.

– Peu lui importe ; il obéira à vos conditions.

ACHILLE.

– Cette offre est digne d'Hector ; mais elle est présompuse, – quelque peu fière, et fort dédaigneuse – pour le valier adversaire.

ÉNÉE.

Si votre nom n'est pas Achille, seigneur, — quel est-il ?

ACHILLE.

S'il n'est pas Achille, il n'est pas.

ÉNÉE.

— Votre nom est donc Achille ; mais, quel qu'il soit, sachez ceci : — la valeur et l'orgueil atteignent, dans Hector, — les deux extrêmes, l'une du grand, l'autre du petit ; — l'une est presque infinie, — l'autre presque nul. Examinez-le bien : — ce qui ressemble à de l'orgueil en lui n'est que courtoisie. — Cet Ajax est à moitié formé du sang d'Hector : — par égard pour lui, Hector est à moitié resté à Troie ; — c'est seulement une moitié d'Hector, — une moitié de son courage, une moitié de sa vigueur que trouvera devant lui — ce chevalier hybride, à moitié Troyen et à moitié Grec.

ACHILLE.

— Ce sera donc une bataille de demoiselles ? Oh ! je vous comprends.

Revient DIOMÈDE.

AGAMEMNON.

— Voici messire Diomède... Allez, gentil chevalier, — servir de second à notre Ajax : vous et Énée, — décidez les conditions comme vous l'entendrez, — soit pour une lutte à outrance, — soit pour une passe d'armes : la parenté des combattants — les a à demi désarmés avant qu'ils en viennent aux coups.

Ajax et Hector entrent dans la lice.

ULYSSE.

— Les voilà déjà face à face.

AGAMEMNON.

— Quel est ce Troyen qui a l'air si accablé ?

ULYSSE.

— C'est le plus jeune fils de Priam : un vrai chevalier, —

mûr, mais déjà sans égal ; ferme de langage, — n action et inactif en parole ; — difficile à provo- , une fois provoqué, difficile à calmer ; — ouvrant nent son cœur et sa main ; — donnant ce qu'il a ; e qu'il pense ; — mais ne donnant pas sans que le ant guide sa bienfaisance, — et n'honorant ja- s expression une pensée qui en est indigne ; —) qu'Hector, mais plus dangereux, — car Hector d sa fureur étincelle, céder à — de tendres sen- ais lui, dans la chaleur de l'action, — il est plus que l'amour jaloux. — On l'appelle Troylus, et ie fonde — une seconde espérance, aussi solide- ur Hector. — C'est ce que dit Énée, lui qui con- ne homme — à fond et qui en confidence — me nsi dans le palais d'Ilion.

Fanfare. Hector et Ajax combattent.

AGAMEMNON.

ont aux prises.

NESTOR.

as, Ajax, tiens ferme.

TROYLUS.

tu dors ; — réveille-toi.

AGAMEMNON.

ps sont bien ajustés... Là, Ajax !

DIOMÈDE, aux combattants.

assez !

ÉNÉE.

, arrêtez, s'il vous plaît !

AJAX.

'ai pas encore chaud, recommençons.

DIOMÈDE.

me Hector voudra.

HECTOR.

, je veux en rester là.

A Ajax.

— Noble seigneur, tu es fils de la sœur de mo — et cousin-germain des enfants du grand Priam liens du sang empêchent — entre nous deux toute én sanglante. — Si tu étais ainsi mêlé de race grecqu race troyenne — que tu pusses dire : « Grecque main, — et troyenne celle-ci ; dans cette jambe les sont grecs, et celle-ci est toute de Troie ; le sang mère — coule dans ma joue droite, et ma joue ga contient celui de mon père ; » alors, par Jupiter tent, — je jure que tu ne remporterais pas un membr où mon épée n'eût pas laissé la marque — de not acharnée. Mais les dieux justes ne veulent pas — qu'u goutte du sang que tu tiens de ta mère, — de ma t crée, soit répandue — par mon épée homicide ! La t'embrasser, Ajax. — Par le dieu tonnant, tu as des goureux, — et c'est ainsi qu'Hector veut les sentir — Cousin, honneur à toi !

Ils s'embrass

AJAX.

Je te remercie, Hector ; — tu es trop noble et tr reux. — J'étais venu pour te tuer, cousin, et pour e d'ici — un grand renom gagné par ta mort.

HECTOR.

Non, l'admirable Néoptolème — dont la gloire dé brillant cimier en criant : *Oh ! oui ! — le voici !* ne pas lui-même se flatter — d'arracher à Hector un d'honneur.

ÉNÉE.

— On demande des deux côtés — ce que vous voul

HECTOR.

Nous répondons : — L'issue du combat est un em ment... Ajax, adieu !

AJAX.

· Si je pouvais espérer le succès d'une prière — dont 'ai rarement l'occasion, j'inviterais — mon illustre cou-ı venir dans nos tentes grecques.

DIOMÈDE.

· C'est le désir d'Agamemnon, et il tarde au grand Achille e voir le vaillant Hector désarmé !

HECTOR.

· Énée, appelez ici mon frère Troylus — et annoncez affectueuse entrevue — aux Troyens qui nous atten- ; priez-les de rentrer.

A Ajax.

onne-moi ta main, cousin ; — je veux me mettre à table toi, et voir les chevaliers grecs.

AJAX.

· Voici le grand Agamemnon qui vient à nous.

HECTOR.

· Nomme-moi un à un les plus vaillants d'entre eux ; — it à Achille, mes yeux investigateurs — le reconnaîtront haute et majestueuse prestance.

AGAMEMNON, *à Hector.*

· Digne guerrier, sois le bienvenu autant que peut être n ennemi comme toi pour qui voudrait s'en débarrasser. lais ce que je dis n'est pas hospitalier. Je m'explique clairement. — Que pour nous l'avenir reste couvert de écorce, — et le passé, du fumier informe de l'oubli ! — moment présent, c'est la bonne foi et la cordialité, — gées de tout faux subterfuge, — qui se présentent à toi leur intégrité divine — et, te parlant du cœur de mon r, disent : « Sois le bienvenu, grand Hector ! »

HECTOR.

· Je te remercie, très-auguste Agamemnon.

AGAMEMNON, *à Troylus.*

· Illustre seigneur Troyen, je vous en dis autant.

MÉNÉLAS.

— Laissez-moi confirmer l'accueil du prince mon f
— Couple martial de frères, soyez ici les bienvenus.

HECTOR, à Énée.

— A qui devons-nous répondre ?

ÉNÉE.

Au noble Ménélas.

HECTOR.

— Quoi, c'est vous, Monseigneur ! Par le gantel Mars, merci ! — Ne riez pas de ce serment inusité : — ex-femme ne jure que par le gant de Vénus ! — Elle va mais elle ne m'a pas dit de la rappeler à vous.

MÉNÉLAS.

— Ne la nommez plus, seigneur ; c'est pour moi un venir mortel.

HECTOR.

Oh ! pardon ! je vous offense.

NESTOR.

— Je t'ai souvent vu, vaillant Troyen, — travaillant la destinée, faire une trouée cruelle — à travers les ra la jeunesse grecque ; je t'ai vu, — aussi ardent que P éperonner ton destrier phrygien, — et, dédaignant les qui s'offraient, — suspendre en l'air ton épée haute - l'empêcher de tomber sur les tombés ; — si bien que sais à ceux qui m'entouraient :

Voyez ! c'est Jupiter distribuant la vie !

— Et souvent je t'ai vu faire une pause et reprend leine — au milieu d'un cercle de Grecs, — comme un olympique. Voilà ce que j'ai vu ; — mais ton visage, to enfermé dans l'acier, — c'est la première fois que je l J'ai connu ton grand-père, — et une fois je me suis bat lui : c'était un bon soldat ; — mais, par le grand Mars capitaine à tous — ne te valait pas. Permets qu'un vieillar brasse. — Digne guerrier, sois le bienvenu dans nos

ÉNÉE, à Hector.

C'est le vieux Nestor.

HECTOR.

— Que je t'embrasse, vénérable chronique — qui si longtemps as marché la main dans la main avec le temps! — Très auguste Nestor, je suis heureux de cette étreinte.

NESTOR.

— Je voudrais que mes bras pussent joûter avec les tiens dans le combat — aussi bien que dans la courtoisie.

HECTOR.

— Je le voudrais aussi.

NESTOR.

Ah! — par cette barbe blanche, je me battrais avec toi dès demain. — Allons, bienvenu! bienvenu! j'ai fait mon temps.

ULYSSE, à Hector.

— Je m'étonne que cette cité là-bas soit encore debout, — quand nous avons ici sa base et sa colonne.

HECTOR.

— Je reconnais bien votre mine, seigneur Ulysse. — Ah! messire, il est mort bien des Grecs et des Troyens — depuis que pour la première fois je vous ai vus, vous et Diomède, — en ambassade dans Ilion.

ULYSSE.

— Seigneur, je vous prédis alors ce qui arriverait. — Ma prophétie n'est encore qu'à moitié chemin. — Car ces murs là-bas qui font à votre ville ce front insolent, — ces tours dont le sommet impudent caresse les nuages, — doivent inévitablement baiser leurs propres pieds.

HECTOR.

Rien ne m'oblige à vous croire. — Nos remparts sont encore debout; et je pense modestement — que la chute de chaque pierre phrygienne coûtera — une goutte de sang grec. C'est la fin qui couronne tout; — et c'est ce vieil ar-



bitre ordinaire, le Temps, qui doit un jour finir l'a

ULYSSE.

Aussi, laissons-la-lui. — Très-noble et très-vaillant H soyez le bienvenu. — Après le général, daignez m'hon de votre seconde visite en étant mon convive.

ACHILLE.

— Je passerai avant toi, seigneur Ulysse... — Je Hector, de rassasier mes yeux de toi ; — je t'ai étudié, H avec une attention scrupuleuse — et mesuré jointu jointure.

HECTOR.

Serait-ce Achille ?

ACHILLE.

— Je suis Achille.

HECTOR.

— Tiens-toi droit, je te prie, que je te voie.

ACHILLE.

— Considère-moi à plein regard.

HECTOR.

Bon ! c'est déjà fait.

ACHILLE.

Tu est trop bref ; je veux une seconde fois, — te co pler membre à membre, comme si je voulais t'acheter

HECTOR.

— Oh ! tu vas me parcourir comme un livre amusa mais il y a en moi plus que tu ne peux comprendre. — quoi m'obsèdes-tu ainsi de ton regard ?

ACHILLE.

— Dites-moi, ô cieux, dans quelle partie de son co le tuerai ! si c'est là, ou là, ou là ! — que je puisse dé le siége de la plaie — et indiquer la brèche même pa s'envolera la grande âme d'Hector ! Répondez-moi,

HECTOR.

Les dieux bienheureux se feraient tort, homme fi

s répondaient à ta question. Redresse-toi donc. — Crois-tu ter la vie si plaisamment — que tu puisses par une minuse conjecture prédire — où tu me frapperas?

ACHILLE.

Je te dis oui.

HECTOR.

— Tu serais un oracle et tu me dirais cela, — que je ne te irais pas. Désormais, tiens-toi bien sur tes gardes; — car i, je ne te tuerai pas là, ni là, ni là, — mais, par l'enclume fut forgé le casque de Mars, — je te tuerai partout, oui, core et encore!... — Vous autres, sages Grecs, pardonnezoi cette bravade; — c'est son insolence qui arrache la sote de mes lèvres; — mais je tâcherai de mettre mes actes accord avec ces paroles, — ou puissé-je ne jamais...

AJAX, à Hector.

Ne t'échauffe pas, cousin. — Et vous, Achille, laissez là s menaces — jusqu'à ce que le hasard ou la volonté vous ette aux prises. — Vous pouvez tous les jours avoir d'Hector satiété, — si vous avez de l'appétit; mais j'ai peur que le nseil des Grecs lui-même — ne vous puisse décider qu'avec ine à vous mesurer avec lui.

HECTOR, à Achille.

— Que nous vous voyions sur le champ de bataille, je us en prie! — Nous avons fait la petite guerre, depuis que us vous retirez — de la cause des Grecs.

ACHILLE.

Tu m'en pries, Hector! — Eh bien, demain j'irai à ta ncontre, terrible comme la mort. — Ce soir, soyons tous is!

HECTOR.

Ta main pour conclure l'engagement!

AGAMEMNON.

— Vous tous, pairs de Grèce, venez d'abord à ma tente; là vous serez tous mes convives; ensuite, — selon que vos

largesses et les loisirs d'Hector — vous le permettront, vous le traiterez chacun à votre tour. — Battez, tambours, sonnez, trompettes, — que ce grand soldat se sache le bienvenu !

Fanfares. Tous sortent, excepté Troylus et Ulysse.

TROYLUS.

— Monseigneur Ulysse, dites-moi, je vous conjure, — dans quel endroit du camp loge Calchas ?

ULYSSE.

— Dans la tente de Ménélas, très-princier Troylus. — C'est là que Diomède soupe avec lui ce soir ; — Diomède qui ne voit plus ni le ciel ni la terre — et qui fixe toute l'attention, toute l'extase de son amoureux regard — sur la belle Cressida.

TROYLUS.

— Je vous serais bien obligé, si, — au sortir de la tente d'Agamemnon, — vous me meniez là.

ULYSSE.

Je serai à vos ordres, seigneur. — Ayez, à votre tour, la bonté de me dire quelle réputation avait — à Troie cette Cressida ? N'y a-t-elle pas eu un amant — qui se désole de son absence ?

TROYLUS.

— Ah ! seigneur, ceux qui font parade de leurs cicatrices — ne méritent que moquerie. Venez-vous, messire ? — Elle était aimée et elle aimait ; elle est aimée et elle aime. — Mais, vous le savez, l'amour le plus exquis n'est qu'une bouchée pour la dent de la fortune.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Devant la tente d'Achille.]

Le soir vient. Arrivent ACHILLE et PATROCLE.

ACHILLE.

— Je vais lui échauffer le sang ce soir avec du vin grec, — et le lui refroidir demain avec mon cimeterre. – Patrocle, fêtons-le grandement.

PATROCLE.

— Voici Thersite qui vient.

Arrive THERSITE.

ACHILLE.

Te voilà, abcès d'envie? – Épaisse fournée de la nature, quelles nouvelles? –

THERSITE.

Eh bien! portrait de ce que tu parais être, idole des adorateurs d'idiots, voici une lettre pour toi.

Il lui remet un papier.

ACHILLE.

D'où vient-elle, fragment?

THERSITE.

Eh bien! de Troie, beau plat de folie.

Achille lit la lettre que Thersite lui a remise.

PATROCLE.

Sais-tu qui est dans la tente?

THERSITE.

Le patient dont la plaie attend la trousse du chirurgien.

PATROCLE.

Bien dit, Contradiction : et à quoi bon ce jeu de mots?

THERSITE.

Je t'en prie, tais-toi, marmouset; je ne gagne rie
parler. Tu passes pour le varlet mâle d'Achille.

PATROCLE.

Varlet mâle, chenapan! qu'est-ce à dire?

THERSITE.

C'est-à dire sa putain masculine. Aussi, que tout
maladies infectes du Sud, que les crampes de boyau
ruptures, les catarrhes, les lourdeurs de gravelle d
dos, les léthargies, les paralysies froides, la chassie des
la pourriture du foie, l'engorgement des poumons, le
poules pleines d'humeur, la sciatique, la calcination
paume des mains, l'incurable ostéocope et les dartr
destructibles te fassent à jamais expier ces abomin
notoires!

PATROCLE.

Ah çà! infernale boîte d'envie, qu'as-tu à maudire

THERSITE.

Est-ce que je te maudis?

PATROCLE.

Eh bien! non, barrique qui fuit! Informe portée d
tain, non!

THERSITE.

Non? pourquoi alors es-tu si exaspéré, mauvais éch
de soie écrue, abat-jour de taffetas vert pour yeux mal
gland de la bourse d'un prodigue? Ah! comme le p
monde est empesté par ces mouches d'eau, par ces infus
de la nature!

PATROCLE.

Hors d'ici, fiel!

THERSITE.

Pie dans l'œuf!

ACHILLE.

— Mon doux Patrocle, je dois renoncer tout à fait — à mon ınd projet de bataille pour demain. — Voici une lettre de ·eine Hécube — et un mot de sa fille, ma bien-aimée : toutes deux me somment et me pressent de tenir — le ser-ınt que j'ai fait. Je ne veux pas le violer. — Tombez, Grecs ! ›combe, renommée ! honneur, va-t'en ou reste ! — Mon u suprême est ici, c'est à lui que j'obéis. — Viens, viens, ersite, aide-moi à arranger ma tente. — Cette nuit doit se ser tout entière à banqueter. — Allons, Patrocle. —

Achille et Patrocle disparaissent dans la tente. Il fait nuit. La tente d'Achille s'illumine.

THERSITE.

Avec trop de sang et trop peu de cervelle, ces deux-là pour-ient bien devenir fous ; mais si jamais ils le deviennent par rop de cervelle et trop peu de sang, je veux me faire médecin e fous... Voilà Agamemnon, un gaillard assez honnête, un mateur de cailles, mais il n'a pas autant de cervelle que de ire dans l'oreille. Et son frère le taureau ! ce splendide Ju-iter en métamorphose, cette statue primitive, ce buste noueux de cocu, cette corne à soulier prospère toujours ndue par une chaîne à la jambe d'Agamemnon !... en elle forme équivalente l'esprit lardé de malice et la malice urrée d'esprit pourraient-ils le changer ? En âne ? non : il t à la fois âne et bœuf. En bœuf ? non : il est à la fois bœuf âne. Être chien, mule, chat, putois, crapaud, lézard, bou, bécasse ou hareng sans œuf, peu m'importerait, ais être Ménélas !... je m'insurgerais plutôt contre la stinée ! Ne me demandez pas ce que je voudrais être, si je étais pas Thersite ; car je consens à être le pou d'un tei-eux pour ne pas être Ménélas... Ohé ! Voici des esprits et urs flammes !

Il se tient à l'écart.

Entrent Hector, Troilus, Ajax, Agamemnon, Ulysse, Nestor, Ménélas et Diomède, éclairés par des torches.

AGAMEMNON.

— Nous faisons fausse route, nous faisons fausse route.

AJAX.

Non, c'est là-bas : — là, où vous voyez les lumières.

HECTOR.

Comme je vous dérange !

AJAX.

— Non, pas du tout.

ULYSSE.

Le voici qui vient lui-même vous guider.

Achille sort de sa tente et vient au-devant d'Hector.

ACHILLE.

— Bienvenu, brave Hector ! bienvenus tous, princes !

AGAMEMNON, à Hector.

— Sur ce, beau prince de Troie, je vous dis bonsoir. — Ajax commandera l'escorte qui vous accompagne.

HECTOR.

— Merci et bonsoir au général des Grecs.

MÉNÉLAS.

— Bonsoir, Monseigneur.

HECTOR.

Bonsoir, suave seigneur Ménélas.

THERSITE, à part

— Suave Ménélas, dit-il ! Oui, suaves latrines ! suave cloaque ! suave égout !

ACHILLE.

— Bonsoir à ceux qui s'en vont, en même temps que bienvenue — à ceux qui restent.

AGAMEMNON.

Bonsoir.

Ménélas et Agamemnon s'en vont.

ACHILLE.

– Le vieux Nestor reste ; restez aussi, Diomède, – et tenez compagnie à Hector une heure ou deux.

DIOMÈDE.

– Je ne puis, seigneur ; j'ai une affaire importante – qui me réclame en ce moment. Bonsoir, grand Hector.

HECTOR.

– Donnez-moi votre main.

ULYSSE, à part, à Troylus.

Suivez sa torche ; il va – à la tente de Calchas, je vous accompagnerai.

TROYLUS.

– Cher seigneur, vous me ferez honneur.

HECTOR.

Et sur ce, bonsoir.

Diomède sort, suivi par Ulysse et par Troylus.

ACHILLE.

– Allons, allons, entrons dans ma tente. –

Achille, Hector, Ajax et Nestor entrent dans la tente.

THERSITE, seul.

Ce Diomède est un cœur faux, un coquin, un drôle fort déshonnête : je ne me confierais pas plus à lui quand il sourit qu'à un serpent quand il siffle. Il fera grand bruit et force promesses, comme un mauvais limier ; mais quand il accomplira ce qu'il annonce, les astronomes pourront bien prédire quelque prodige, quelque changement prochain : le soleil empruntera sa lumière à la lune quand Diomède tiendra parole. J'aime mieux renoncer à voir Hector qu'à perdre sa piste. On dit qu'il entretient une catin troyenne, et qu'il emploie la tente du traître Calchas. Courons après lui... Partout la luxure ! rien que des paillards !

Il sort.

SCÈNE XVI.

[Devant la tente de Calchas.]

Il fait nuit. Arrive DIOMÈDE.

DIOMÈDE, à l'entrée de la tente.

— Est-on debout ici ? Holà, parlez.

CALCHAS, de l'intérieur.

— Qui appelle ?

DIOMÈDE.

— Diomède... C'est Calchas, je crois... Où est fille ?

CALCHAS, de l'intérieur.

— Elle vient à vous.

Arrivent TROYLUS et ULYSSE. Ils se tiennent à l'écart. THERSITE après eux.

ULYSSE.

— Mettons-nous de façon que la torche ne puisse éclairer.

Arrive CRESSIDA.

TROYLUS, à part.

— Cressida vient à lui !

DIOMÈDE.

Eh bien, ma protégée ?

CRESSIDA.

— Eh bien, mon doux gardien ?... Écoutez ! un m

Elle lui parle à voix bas

TROYLUS, à part.

— Quoi, si familière !

ULYSSE, à part.

— Elle vous déchiffre un homme à première vue. —

THERSITE, à part.

Et tout homme peut la déchiffrer, pour peu qu'il sache trouver la clef ; c'est une fille notée.

DIOMÈDE.

— Voulez-vous vous souvenir ?

CRESSIDA.

Me souvenir ? Oui.

DIOMÈDE.

Eh bien ! alors faites, — et que vos sentiments s'accordent avec vos paroles !

TROYLUS, à part.

— De quoi donc doit-elle se souvenir ?

ULYSSE, à part.

Chut !

CRESSIDA.

— Grec mielleux et doux, ne me tentez pas davantage à une folie.

THERSITE, à part.

Coquinerie !

DIOMÈDE.

— Eh bien, donc...

CRESSIDA.

Que je vous dise quelque chose !

DIOMÈDE.

— Bah ! bah ! niaiseries que tout cela !... Vous êtes une parjure.

CRESSIDA.

— Sur ma foi, je ne puis. Que voulez-vous que je fasse ?

THERSITE, à part.

Un tour de main pour ouvrir ton secret.

DIOMÈDE.

— Qu'avez-vous juré de m'accorder?

CRESSIDA.

— Je t'en prie, ne m'enchaîne pas à mon serment. — Dis-moi de faire tout excepté ça, doux Grec.

DIOMÈDE, se retirant.

— Bonsoir.

Cressida le retient.

TROYLUS, à part.

Tiens ferme, ma patience.

ULYSSE.

Qu'avez-vous, Troyen?

CRESSIDA.

Diomède!...

DIOMÈDE.

— Non, non, bonsoir. Je ne veux plus être votre dup

TROYLUS, à part.

— Un meilleur que toi l'est bien.

CRESSIDA.

Écoutez! un mot à l'oreille.

Elle parle bas à Diomède.

TROYLUS, à part.

— O torture folle!

ULYSSE.

— Vous êtes ému, prince, partons, je vous prie, - peur que votre déplaisir ne s'emporte — en paroles furie Cette place est dangereuse; — l'heure est sépulcrale vous en supplie, partons.

TROYLUS.

— Regardez, je vous prie.

ULYSSE.

Non, mon bon seigneur; partons; — vous courez à ruine; venez, Monseigneur.

TROYLUS.

– Je t'en prie, reste.

ULYSSE.

– Vous n'avez pas de patience ; venez.

TROYLUS.

– Je vous en prie, restez ; par l'enfer et par tous les ·ments de l'enfer, – je ne dirai pas un mot.

DIOMÈDE.

·ur ce, bonne nuit.

CRESSIDA.

– Non, mais vous partez en colère.

TROYLUS, à part.

·ela te fait donc de la peine ? – O honneur flétri !

ULYSSE.

·h bien, qu'avez-vous donc, seigneur ?

TROYLUS.

·ar Jupiter, je serai patient.

CRESSIDA.

– Cher gardien ! ah ! mon Grec !

DIOMÈDE.

·ah ! bah ! adieu ; vous rusez.

CRESSIDA.

– Non, ma foi ; revenez ici.

Elle retient Diomède.

ULYSSE, à Troylus.

– Vous frémissez de quelque chose, Monseigneur ; voulez-·s partir ? – Vous allez éclater.

TROYLUS.

– Elle lui caresse la joue !

ULYSSE.

Venez, venez.

TROYLUS.

– Non, restez ; par Jupiter, je ne dirai plus un mot ; –

il y a entre ma volonté et tous les crimes — un remp patience. Attendez encore un peu. —

THERSITE, à part.

Comme le démon de la luxure, avec sa croupe et ses doigts potelés, les chatouille l'un et l'autre! Fer paillardise, fermente!

DIOMÈDE.

— Mais voudrez-vous alors?

CRESSIDA.

Oui, ma parole! Si j'y manque, ne vous fiez moi.

DIOMÈDE.

— Donnez-moi un gage pour garant.

CRESSIDA.

Je vais vous en chercher un.

Elle entre dans la tente.

ULYSSE, à Troylus.

— Vous avez juré d'être patient.

TROYLUS.

Ne doutez pas de moi, cher seigneur; — je vais fai négation de moi-même et méconnaître — ce que j'épr je suis tout patience.

Cressida revient de la tente.

THERSITE, à part.

Voyons le gage; voyons, voyons, voyons!

CRESSIDA.

— Tenez, Diomède, gardez cette manchette.

Elle remet à Diomède la manchette que lui a donnée Tr

TROYLUS, à part.

— O beauté, où est ta foi?

ULYSSE.

Monseigneur!

TROYLUS.

— Je serai patient; extérieurement, je le serai.

CRESSIDA.

— Vous regardez cette manchette, examinez-la bien... — m'aimait... O fille fausse !... Rendez-la-moi.

DIOMÈDE.

— A qui était-elle ?

CRESSIDA.

Peu importe, maintenant que je l'ai reprise. — Je ne veux as me trouver avec vous demain soir... — Je t'en prie, Diomède, ne viens plus me voir.

THERSITE, à part.

— La voilà qui l'aiguise. Bien dit, pierre à repasser.

DIOMÈDE, essayant de reprendre la manchette.

— Je l'aurai !

CRESSIDA.

Quoi ! cela ?

DIOMÈDE.

Oui, ça.

CRESSIDA.

— Dieu du ciel !... O joli, joli gage ! — Ton maître est maintenant couché dans son lit, pensant — à toi et à moi ; et il soupire, et il prend mon gant, — et il lui prodigue en souvenir d'aussi doux baisers — que celui que je te donne...

Elle porte la manchette à ses lèvres.

Non ! ne me l'arrachez pas. — Celui qui m'enlève ceci m'enlève aussi le cœur.

DIOMÈDE.

— J'avais déjà votre cœur ; ceci me revient.

TROYLUS, à part.

— J'ai juré d'être patient.

CRESSIDA.

— Vous ne l'aurez pas, Diomède ; sur ma foi, vous ne l'aurez pas. — Je vous donnerai autre chose.

DIOMÈDE.

— C'est cet objet que je veux. A qui était-il ?

CRESSIDA.

Peu importe.

DIOMÈDE, lui prenant la manchette.

— Allons, dites-moi à qui il était.

CRESSIDA.

— A quelqu'un qui m'aimait mieux que vous ne n rez. — Mais, maintenant que vous l'avez, gardez-le.

DIOMÈDE.

A qui était-il ?

CRESSIDA.

— Par toutes les suivantes de Diane, là-haut ! - Diane elle-même, je ne veux pas vous dire à qui.

DIOMÈDE.

— Demain, je le porterai sur mon casque — et souffrir le donateur, qui n'osera pas le réclamer.

TROYLUS, à part.

— Tu serais le diable et tu le porterais sur ta co qu'il serait réclamé.

CRESSIDA.

— Allons ! allons ! c'est fini, c'est décidé... Et p non. — Je ne tiendrai pas ma parole.

DIOMÈDE.

Eh bien, alors, adieu. — Tu n'auras plus à te mo Diomède.

CRESSIDA, le retenant.

— Vous ne vous en irez pas... On ne peut dire u — sans qu'aussitôt vous vous emportiez.

DIOMÈDE.

Je n'aime pas cette plaisanterie. —

THERSITE, à part.

Ni moi, par Pluton ; mais ce que tu n'aimes p m'en plaît que mieux.

DIOMÈDE.

Allons, dois-je venir? A quelle heure?

CRESSIDA.

ui, venez... ô Jupiter!... — Venez... Je me prépare des tourments!

DIOMÈDE.

dieu, jusque-là!

CRESSIDA.

Bonne nuit... Je t'en prie, viens.

Diomède sort.

Troylus, adieu! Un de mes yeux est encore fixé sur — mais l'autre se détourne avec mon cœur. — Ah! e pauvre sexe! le défaut que je trouve en nous, — c'est l'erreur de nos yeux dirige notre sentiment, — et ce l'erreur conduit doit errer. Oh! concluons donc — que âmes gouvernées par les yeux sont pleines de turpitudes.

Cressida rentre dans la tente.

THERSITE, à part.

Elle n'en pouvait pas donner une preuve plus forte, moins de dire : Mon âme est devenue putain.

ULYSSE.

Tout est fini, Monseigneur.

TROYLUS.

ui.

ULYSSE.

ourquoi donc restons-nous?

TROYLUS.

Pour rappeler à mon âme — chaque syllabe qui vient e prononcée. — Mais si je raconte comment ces deux ont fait couple, — ne mentirai-je pas en proclamant vérité? — En effet, il me reste au cœur une croyance, e espérance si obstinément forte — qu'elle infirme la dé- ion de mes yeux et de mes oreilles, — comme si ces

organes avaient des fonctions décevantes, — créées seulement pour calomnier. — Était-ce bien Cressida?

ULYSSE.

Je ne sais pas faire d'évocations, Troyen.

TROYLUS.

— Sûrement, ce n'était pas elle.

ULYSSE.

C'était-elle, très-sûrement.

TROYLUS.

— Pourtant ma dénégation ne sent pas la folie.

ULYSSE.

— Ni la mienne, Monseigneur ; Cressida était ici il n'y a qu'un instant.

TROYLUS.

— Qu'on ne le croie pas, pour l'honneur des femmes! — Songeons que nous avons eu des mères ; ne donnons pas — à ces critiques obstinés, déjà enclins, sans cause, — à la diffamation, un prétexte pour mesurer le sexe entier — sur la règle de Cressida. Croyons plutôt que Cressida n'était pas là.

ULYSSE.

— Qu'a-t-elle fait, prince, qui puisse souiller nos mères?

TROYLUS.

— Rien du tout, à moins qu'elle ne fût là. —

THERSITE, à part.

Va-t-il donc lui-même demander raison à ses yeux?

TROYLUS.

— Elle, ici? Non, c'était la Cressida de Diomède! — Si la beauté a une âme, ce n'était pas elle! — si l'âme guide la foi, si la foi est sainte, — si la sainteté fait les délices des dieux, — si l'unité a sa loi, — ce n'était pas elle! O raisonnement en délire, — qui fais un plaidoyer pour et contre toi-même! — autorité contradictoire, devant laquelle la

on peut se révolter — sans se perdre, et l'égarement se uer pour la raison — sans révolte! C'était et ce n'était Cressida! — Dans mon âme commence une lutte — d'une étrange nature : l'indissoluble — y est aussi largement ré que la terre l'est du ciel, — et pourtant l'immense be de cette séparation — ne permettrait pas le passage e pointe aussi subtile — que le fil rompu d'Arachné! vidence! ô évidence! aussi forte que les portes de Plu- — Cressida est à moi, attachée à moi par les liens du ... — Évidence! ô évidence, aussi forte que le ciel se! — Ces liens, ces liens du ciel sont dénoués, dissous tendus, — et, par un autre nœud, fait de cinq doigts, — débris de sa foi, les rebuts de son amour, — les fragments, tribes, les miettes, les restes visqueux — de son honneur pé, sont ramassés par Diomède.

ULYSSE.

— Se peut-il que le digne Troylus ressente même à demi es émotions qu'il exprime là?

TROYLUS.

— Oui, Grec, et cela sera publié — en caractères aussi rou- que le cœur de Mars — enflammé par Vénus. Jamais jeune me — n'aima d'une âme aussi éternelle et aussi im- ble. — Écoutez, Grec, autant j'aime Cressida, — autant ais son Diomède. — C'est une manchette à moi qu'il porter à son cimier. — Quand ce serait un casque forgé l'art de Vulcain, — mon épée l'entamera! Non, la trombe ble — condensée par le tout-puissant soleil, — que les ns appellent ouragan, — n'étourdirait pas l'oreille de une, en s'effondrant, — d'une clameur plus éclatante le sifflement de mon épée — tombant sur Diomède. —

THERSITE, à part.

Va le caresser comme il faut pour sa paillardise!

TROYLUS.

— O Cressida! ô fausse Cressida! fausse! fausse! fausse!

— que toutes les perfidies se placent à côté de ton souillé, — et elles sembleront glorieuses.

ULYSSE.

Oh ! contenez-vous ! — Votre émotion attire le oreilles.

Arrive ÉNÉE.

ÉNÉE.

— Je vous cherche depuis une heure, Monseigne Déjà Hector s'arme dans Troie. — Ajax, votre garde attend pour vous reconduire.

TROYLUS.

— Je suis à vous, prince..

A Ulysse.

Mon courtois seigneur, salut!. . — Adieu, belle révol et toi, Diomède, — tiens ferme et porte une forteresse tête !

ULYSSE.

— Je vais vous conduire jusqu'aux portes.

TROYLUS.

Acceptez des remercîments désespérés. —

Troylus, Énée et Ulysse s'

THERSITE, seul.

Je voudrais rencontrer ce coquin de Diomè croasserais comme un corbeau ; je lui porterais malh lui porterais malheur... Patrocle me donnera quelqu si je lui indique cette putain. Le perroquet ne fe plus pour une amande que lui pour une gueuse con Luxure! luxure! Toujours la guerre et la luxure! qu'elles qui soient toujours de mode. Qu'un diabl boyant les emporte !

Il s

SCÈNE XVII.

[Troie. Dans le palais de Priam.]

Entrent HECTOR et ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE.

— Quand donc Monseigneur fut-il d'humeur assez peu nable — pour fermer l'oreille à mes avertissements? — Démez-vous, désarmez-vous, et ne vous battez pas aujourmi.

HECTOR.

— Vous m'obligez à vous offenser; rentrez! — Par les ux éternels, j'irai.

ANDROMAQUE.

— Mes rêves, soyez-en sûr, seront funestes à cette joure.

HECTOR.

— Assez, vous dis-je.

Entre CASSANDRE.

CASSANDRE.

Où est mon frère Hector?

ANDROMAQUE.

— Le voici, sœur, armé et tout sanglant d'intention; — gnez-vous à mes vives et tendres prières; — poursuivons-à genoux; car j'ai rêvé — d'une mêlée sanglante, et toute la nuit — n'a été pour moi qu'apparitions et visions de urtre.

CASSANDRE.

— Oh! c'est vrai!

HECTOR.

Holà! qu'on fasse sonner ma trompette!

CASSANDRE.

— Au nom du ciel, pas de fanfare de sortie, mo frère !

HECTOR.

— Allez-vous-en, vous dis-je. Les dieux m'ont e jurer.

CASSANDRE.

— Les dieux sont sourds aux serments téméraires tinés : — ce sont des offrandes polluées, plus odieus eux — que les taches au foie des victimes.

ANDROMAQUE.

— Oh ! laissez-vous persuader ! Ne croyez pas qu piété — à faire mal par scrupule ; ce n'est pas plus lég que de voler violemment par désir de donner, — et d ber pour faire la charité !

CASSANDRE.

— C'est l'intention qui doit donner force aux serm mais tous les engagements ne doivent pas être tenu Désarmez-vous, doux Hector.

HECTOR.

Tenez-vous tranquille, vous dis-je. — C'est mon h qui fait le temps de ma destinée. — Tout homme atta la valeur à la vie ; mais l'homme de valeur — attache à neur une valeur plus précieuse qu'à la vie.

Entre TROYLUS, armé.

— Eh bien ! jeune homme, tu veux donc te batt jourd'hui ?

ANDROMAQUE, à Cassandre

— Cassandre, appelez mon père pour décider Hect

Cassandre sort

HECTOR.

— Non, vraiment, jeune Troylus. Ote ton harnais

aille, jouvenceau ! — Je suis aujourd'hui en veine de chevalerie. — Toi, laisse croître tes muscles jusqu'à ce que leurs nœuds soient forts, — et ne t'expose pas encore aux frottements de la guerre. — Désarme-toi, va ; et sois sûr, jeune gars, — que je saurai me battre aujourd'hui pour toi, pour moi, et pour tous.

TROYLUS.

— Frère, vous avez en vous un vice de générosité — qui sied mieux à un lion qu'à un homme.

HECTOR.

— Quel est mon vice, bon Troylus ? Gronde-moi, voyons.

TROYLUS.

— Bien souvent, quand les Grecs vaincus tombent — rien qu'au sifflement et au vent de votre épée nue, — vous leur dites de se relever et de vivre.

HECTOR.

— Oh ! c'est le franc jeu.

TROYLUS.

Par le ciel, Hector, c'est un jeu de dupe !

HECTOR.

- Comment ? Comment ?

TROYLUS.

Au nom de tous les dieux, — laissons avec nos mères l'ermite Pitié. — Et, quand nous avons nos armures bien bouclées, — que la vengeance venimeuse chevauche sur nos épées, — qu'elle les éperonne à l'œuvre implacable, et les garde de la clémence !

HECTOR.

— Fi ! sauvage ! fi !

TROYLUS.

Hector, c'est là la guerre.

HECTOR.

— Je souhaite que vous ne vous battiez pas aujourd'hui, Troylus.

TROYLUS.

— Qui donc me retiendrait? — Ni la destinée, ni l'
sance, ni le bras de Mars — me faisant avec un gla
flamme signe de me retirer, — ni Priam, ni Hécube
noux, — les yeux tout rouges de larmes, — ni vous
frère avec votre bonne épée tirée — pour me fermer l
sage, vous n'arrêteriez pas ma marche — si ce n'est p
mort.

CASSANDRE revient avec PRIAM.

CASSANDRE.

— Mets la main sur lui, Priam, tiens-le bien. — Il
béquille, lui ; si tu perds ton soutien, — pour toi qu
puies sur lui et pour Troie tout entière qui s'appuie s
— c'est la chute.

PRIAM.

Allons, Hector, allons, rentre chez toi ; — ta fe
rêvé ; ta mère a songé ; — Cassandre prévoit, et moi-
— inspiré tout à coup comme un prophète, — je te dis
jour doit être néfaste. — Ainsi, rentre.

HECTOR.

Énée est dans la plaine ; — et je me suis engagé
une foule de Grecs, — sur la foi de ma valeur, à me m
— à eux ce matin.

PRIAM.

Mais tu n'iras pas.

HECTOR.

— Je ne puis briser mon serment. — Vous me
homme de devoir ; aussi, cher seigneur, — ne me forc
à outrager le respect ; mais permettez-moi — de suivre
votre consentement et votre suffrage, la voie — qu'en c
ment vous voulez m'interdire, royal Priam.

CASSANDRE.

— O Priam, ne lui cède pas.

ANDROMAQUE.

Non, cher père !

HECTOR.

— Andromaque, vous me fâchez ; — au nom de votre mour pour moi, retirez-vous.

Andromaque sort.

TROYLUS, montrant Cassandre.

— C'est cette folle, cette visionnaire, cette superstitieuse le — qui imagine tous ces présages.

CASSANDRE.

Oh ! adieu, cher Hector ! — Regarde comme tu meurs ! egarde comme tes yeux deviennent blancs ! — Regarde mme tes blessures saignent par mille issues ! — Écoute mme Troie rugit ! comme Hécube sanglotte ! — comme la uvre Andromaque crie sa douleur ! — Vois ! la destruc-on, la frénésie et la stupeur — s'abordent comme des gro-ques idiots, — en s'exclamant toutes : Hector ! Hector ! ector est mort ! Oh ! Hector !

TROYLUS.

Va-t'en ! Va-t'en !

CASSANDRE.

— Adieu... Non, doucement... Hector, je prends congé toi ; — tu trompes Troie entière, en te trompant toi-ême.

Elle sort.

HECTOR, à Priam.

— Mon suzerain, vous êtes stupéfait de ces exclamations. Rentrez et rassurez la ville ; nous, nous allons com-ttre, — et faire des actes dignes d'éloge pour vous les ra-nter ce soir.

PRIAM.

— Adieu ! que les dieux t'entourent de leur protec-on !

Priam sort d'un côté, Hector d'un autre. Fanfare.

TROYLUS.

— Les voilà à l'œuvre ; écoutons... Ah ! fier Dio
crois-le bien, — ou je perdrai mon bras ou je rega
— ma manche.

Au moment où Troylus s'en va d'un côté, PANDARUS entre de

PANDARUS.

Entendez-vous, Monseigneur ? entendez-vous?

TROYLUS.

Qu'est-ce donc ?

PANDARUS.

Voici une lettre de cette pauvre fille, là-bas.

Il lui remet un papier.

TROYLUS, l'ouvrant.

Lisons !

PANDARUS.

Que je suis tourmenté par cette carogne de phthis
cette sale carogne de phthisie, et aussi par le stupide
de cette fille ! Pour une chose ou pour l'autre, il fau
je vous quitte un de ces jours. Et puis, j'ai ce larm
dans les yeux, et de telles douleurs dans les os, qu'i
de savoir bien blasphémer, je ne saurais dire ce q
pense...

A Troylus.

Que dit-elle là ?

TROYLUS.

— Des mots, des mots, de simples mots ; rien q
du cœur ; — les sentiments sont portés ailleurs...

Il déchire la lettr

— Vent, va au vent pour tourner et changer avec lu
Elle paie toujours mon amour de mots et de menso
mais c'est un autre qu'elle édifie par des actes.

Il sor

PANDARUS.

— Mais écoutez donc !

Il sor

SCÈNE XVIII.

rrain entre Troie et le camp grec. Fanfare d'alarme. Mouvements de troupes.]

Arrive THERSITE.

THERSITE.

s voilà maintenant qui s'empoignent. Je vais les . Ce fourbe, cet abominable coquin de Diomède a là, on casque, la manche de ce jeune drôle, de ce ma-, de ce radoteur, de cet imbécile de Troyen! Je vou- les voir aux prises ; je voudrais que ce jeune âne n qui s'est amouraché de la putain gagnât la manche putassier, sur ce gueux de Grec, et le renvoyât im- ent à son hypocrite et luxurieuse drôlesse... D'un au- té, la politique de ces fourbes, de ces maudits chena- ..de ce vieux fromage moisi, sec et mangé aux rats, qui n Nestor, et de ce chien-renard d'Ulysse... ne vaut nement pas une mûre. Dans leur politique, ils ont é ce mâtin métis, Ajax, à ce dogue qui ne vaut pas c, Achille ; et voilà ce mâtin d'Ajax qui devient plus ue ce mâtin d'Achille et qui ne veut pas s'armer au- 'hui ! Si bien que les Grecs commencent à réhabiliter barie en donnant de la civilisation une opinion aussi ... Doucement! Voici l'homme à la manche suivi de e.

Arrivent DIOMÈDE, suivi de TROYLUS.

TROYLUS.

Ne fuis pas ; car tu passerais le fleuve du Styx, — que serais derrière toi.

DIOMÈDE.

Rompre n'est pas fuir ; —je ne fuis pas ; c'est pour mieux combattre — que je me suis retiré des mêlées de la multitude. A toi ! —

THERSITE.

Défends ta putain, Grec ! En garde pour ta putain, Troyen !... Pour la manchette, à présent ! Pour la manchette, à présent !

Troylus et Diomède sortent en combattant.

Arrive HECTOR.

HECTOR, apercevant Thersite.

— Qui es-tu, Grec ? Es-tu un adversaire pour Hector ? — Es-tu de race et d'honneur ? —

THERSITE.

Non ! non ! Je suis un gueux ! un malingreux ! un injurieux marouffe ! un crapuleux chenapan !

HECTOR.

— Je te crois ! vis ! —

Il s'en va.

THERSITE.

Dieu soit loué ! tu m'as cru ! Mais que la peste te rompe le cou pour m'avoir fait peur !... Que sont devenus mes coquins de libertins ? Je crois qu'ils se sont avalés l'un l'autre. Je rirais bien de ce miracle-là. Au fait, en quelque sorte, la luxure se dévore elle-même ! Cherchons-les.

Il s'éloigne.

Arrivent DIOMÈDE et un SERVITEUR.

DIOMÈDE.

— Va, va, mon serviteur, prends le cheval de Troylus ! — Présente ce beau coursier à madame Cressida. — L'ami, offre mes services à cette beauté ; — dis-lui que j'ai châtié

ureux Troyen — et que je suis son chevalier à l'é-
re.

LE SERVITEUR.

pars, Monseigneur.

Le serviteur s'en va.

Arrive AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

A la rescousse ! à la rescousse ! Le féroce Polydamus — rassé Menon ; le bâtard Margarelon — a fait Doreus pri-ier, — et se tient comme un colosse, agitant sa poutre, r les cadavres écrasés des rois — Épistrophus et Cédius ; ène est tué, — Amphimachus et Thoas mortellement és, — Patrocle pris ou tué, Palamède — grièvement é et meurtri : le terrible Sagittaire (14) — épouvante nos es ; hâtons-nous, Diomède ! — Au secours, ou nous pé-ns tous !

Arrive NESTOR.

NESTOR.

Allons ! qu'on porte à Achille le corps de Patrocle ! — 'on dise à cet Ajax au pas de limaçon de s'armer pour onneur ! — Il y a mille Hectors sur le champ de ba-. — Ici il combat sur Galathe (15), son cheval, — et la be-lui manque ! là, il est à pied, — et tous fuient ou meu-mme les menus poissons — dans le vomissement de la e ; plus loin, le voilà, — et les Grecs de paille, mûrs sa lame, — tombent devant lui comme la gerbe sous x. — Ici, là, partout, il prend et laisse ; — sa dextérité à sa fantaisie au point — qu'il fait ce qu'il veut, et il nt — que l'évidence est traitée d'impossibilité.

Arrive ULYSSE.

ULYSSE.

O courage ! courage, princes ! J'ai vu le grand Achille

— s'armant, pleurant, blasphémant, jurant vengean
Son sang engourdi a été réveillé par les blessures de
cle — et par les plaies de ses Myrmidons, — qui, sa
sans bras, hachés et broyés, viennent à lui — en n
sant Hector! Ajax a perdu un ami, — et il a l'écur
bouche, et il est armé, et à l'œuvre, — et il rugit
Troylus ! Troylus qui a fait aujourd'hui — des explo
et fantastiques, — engageant et dégageant sa personne
la force insouciante et l'insouciance sans effort — d'
à qui la fortune, en dépit de l'habileté, — aurait pe
tout vaincre !

Arrive AJAX.

AJAX.

— Troylus ! Troylus! couard !

Il s'en va

DIOMÈDE.

Oui, là-bas, là-bas !

NESTOR.

— Bon ! bon ! nous rallions toutes nos forces.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

Où est cet Hector? — Allons, allons, tueur d'enfant
tre ta face : — apprends ce que c'est que de ren
Achille furieux. — Hector ! où est Hector ? Je n
qu'Hector !

Ils sortent.

SCÈNE XIX.

(Une autre partie du champ de bataille.)

Arrive AJAX.

AJAX.

— Troylus ! Troylus ! couard ! montre ta tête !

Arrive DIOMÈDE.

DIOMÈDE.

— Troylus, dis-je ! où est donc Troylus ?

AJAX.

e lui veux-tu ?

DIOMÈDE.

— Je veux le corriger.

AJAX.

— Je serais le général, que je céderais mon poste — t que cette correction-là... Troylus, dis-je ! Hé ! ylus !

Arrive TROYLUS.

TROYLUS.

— O traître Diomède !... tourne ta face fausse, traî- — et paie-moi la vie que tu me dois pour mon al !

DIOMÈDE.

— Ah ! te voilà donc !

AJAX.

— C'est moi seul qui combattrai avec lui ; arrête, Dio-

DIOMÈDE.

— Troylus est ma prise. Je ne resterai pas spectateur.

TROYLUS.

— Venez donc tous deux, Grecs ergoteurs ; en garde, deux !

Ils s'éloignent en combattant.

Arrive HECTOR.

HECTOR.

— Oui, c'est Troylus ! Oh ! bien combattu, mon plus frère.

Arrive ACHILLE.

ACHILLE.

— Enfin, je te vois. Ah ! en garde, Hector!

HECTOR.

— Prends haleine, si tu veux.

ACHILLE.

— Je ne veux pas de ta courtoisie, fier Troyen. heureux que mes armes ne puissent plus ser Mon inaction indulgente te ménage pour le moment tu entendras bientôt parler de moi. — Jusque-là, ta destinée.

Il s'éloign

HECTOR.

Au revoir! — Tu m'aurais trouvé plus dispos — prévu ton arrivée... Eh bien ! mon frère ?

Revient TROYLUS.

TROYLUS.

— Ajax a pris Énée : souffrirons-nous cela ? — la flamme de ce glorieux soleil là-bas, — il ne l'en pas ; je serai pris aussi — ou je le délivrerai .. écoute ce que je dis ! — Peu m'importe de finir ma jourd'hui.

Il s'en

UN COMBATTANT passe, vêtu d'une somptueuse armure.

HECTOR.

— Arrête, arrête, Grec ; tu es une magnifique cib Non, tu ne veux pas ?... J'aime beaucoup ton arm et, dussé-je la briser et en défaire toutes les attach faut que j'en sois maître... Tu ne veux pas arrêter, — Eh bien ! fuis donc, je vais te traquer pour avoir t

Ils sortent

Arrive ACHILLE avec ses Myrmidons.

ACHILLE.

— Venez tous autour de moi, mes Myrmidons, — et marquez bien ce que je vais dire : Faites escorte à mes es. — Ne frappez pas un seul coup, mais tenez-vous en aine ; — et, quand j'aurai trouvé le sanguinaire Hector, ernez-le partout avec vos armes, — et assénez sur lui plus terribles coups... — Suivez-moi, mes maîtres, et l'œil sur tous mes mouvements... — Il est décrété Hector le Grand doit mourir. —

Ils s'éloignent.

rent en combattant MÉNÉLAS et PARIS. THERSITE vient derrière eux.

THERSITE.

e cocu et le cocufieur sont aux prises. Allons, tau-! allons, dogue! mords-le, Pâris, mords-le!... A ton , mon double chapon!... Mords-le, Pâris! Le taureau ne... Gare les cornes, holà!

Pâris et Ménélas se retirent.

Arrive MARGARÉLON.

MARGARÉLON.

ourne-toi, maraud, et combats.

THERSITE.

ui es-tu ?

MARGARÉLON.

n fils bâtard de Priam.

THERSITE.

t moi aussi, je suis bâtard. J'aime les bâtards ; je suis rd par la naissance, bâtard par l'instruction, bâtard par idées, bâtard par la valeur, illégitime en tout! Les ours se mordent pas entre eux, et pourquoi les bâtards le

feraient-ils? Prenez garde, une querelle serait néf
nous. C'est tenter la damnation que de se battre
putain, quand on est fils de putain. Adieu, bâtard

MARGARÉLON.

Que le diable t'emporte, couard!

Ils sor

SCÈNE XX.

[Une autre partie du champ de bataille, éclairée par le soleil

Arrive HECTOR.

HECTOR.

— Créature pourrie au cœur, si belle au deh
splendide armure t'a coûté la vie. — Maintenant,
vail d'aujourd'hui est fini ; je vais respirer à l'aise. ·
toi, mon épée, tu as eu tout ton soûl de sang et de

Il ôte son casque et rejette son bouclier s

Arrivent ACHILLE et les MYRMIDONS.

ACHILLE.

— Regarde, Hector, le soleil se couche! — et l
deuse arrive haletante sur tes talons. — Dans cett
tion du soleil assombri, — il faut, pour clore le
la vie d'Hector finisse.

HECTOR.

— Je suis désarmé; ne profite pas de cet avant

ACHILLE, aux Myrmidons

— Frappez, camarades, frappez; voici l'homn
cherche.

Hector tombe, frappé à

— Maintenant, Ilion, tombe aussi, succombe à
Troie. — Ci-gît ton cœur, ton bras, ta force! —

yrmidons, et criez tous bien fort : — Achille a tué le puissant Hector !

On entend sonner la retraite.

— Écoutez ! la retraite du côté des Grecs !

UN MYRMIDON.

— Les trompettes troyennes la sonnent aussi, Monseigneur.

ACHILLE.

— La nuit étend sur la terre son aile de dragon, — et, me juge du camp, sépare les deux armées. — Mon épée, yant soupé qu'à demi, voulait se rassasier ; — mais, rmée de ce friand morceau, la voici qui va au lit.

Il remet son épée au fourreau.

— Allons, attachez ce corps à la queue de mon cheval, — je traîne ce Troyen le long du champ de bataille !

Ils s'en vont.

mbour bat. Arrivent AGAMEMNON, AJAX, MÉNÉLAS, NESTOR, DIOMÈDE, et d'autres Grecs. Clameurs au loin.

AGAMEMNON.

— Écoutez ! écoutez ! Quelles sont ces clameurs ?

NESTOR.

aix, tambours !

CRIS AU LOIN.

chille ! — Achille ! Hector est tué ! Achille !

DIOMÈDE.

— Le bruit dit qu'Hector est tué, et par Achille.

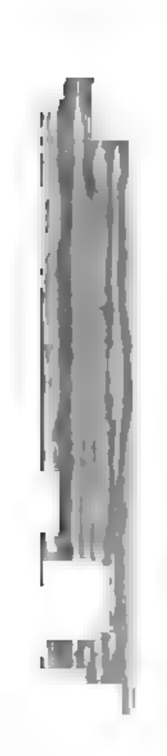
AJAX.

— Si cela est, ne nous en vantons pas ! — Le grand Hector alait bien.

AGAMEMNON.

— Marchons avec ordre ! Qu'on aille prier — Achille de ir nous voir dans notre tente. — Si les dieux nous ont risés par une telle mort, — la grande Troie est à nous, nos rudes guerres sont finies.

Ils sortent.



SCÈNE XXI.

[Une autre partie du champ de bataille.]

Arrivent ÉNÉE et LES TROYENS.

ÉNÉE.

— Arrêtez, holà! enfin, nous sommes maîtres du de bataille. — Ne rentrons pas dans Troie; affamo nuit!

Arrive TROYLUS.

TROYLUS.

— Hector est tué!

TOUS.

Hector?... Les dieux nous en préservent!

TROYLUS.

— Il est mort; et le meurtrier, à la queue de so — le traîne brutalement le long de la plaine in Cieux, restez à l'orage et hâtez vos fureurs! — Asse sur vos trônes, ô dieux, et souriez à Troie : — abr coups par pitié, — et ne faites pas languir notre i destruction!

ÉNÉE.

— Monseigneur, vous découragez toute notre ar

TROYLUS.

— Vous ne me comprenez pas, vous qui me dites Je ne parle pas de fuite, de panique ou de mort; — traire, je brave tous les dangers que les dieux et les — érigent en menaces... Hector n'est plus. — Qui dire cela à Priam ou à Hécube? — Que celui qui à jamais pris pour un chat-huant — aille à Troie

Hector est mort! — Ce mot-là va changer Priam en pierre, — faire de toutes les filles des torrents, de toutes les épouses des Niobés, — de toute la jeunesse de froides statues, et — de Troie l'épouvantail d'elle-même! Mais allons, en marche! — Hector est mort : il n'y a plus rien à dire... — Arrêtez pourtant... Vous, abominables tentes, — si fièrement dressées dans nos plaines phrygiennes, — que le Titan du jour se lève aussitôt qu'il l'osera! — je vous traverserai de part en part!... Et toi, grand lâche, sache-le, — nul espace ne séparera nos deux haines! — Je te hanterai sans relâche comme une conscience coupable — qui évoque autant de fantômes que le remords de pensées! — Qu'on sonne la marche vers Troie. — Emportons avec nous une consolation : — l'espoir de la vengeance doit voiler nos maux intérieurs.

Énée part suivi des Troyens (16).

Au moment où Troylus s'éloigne, PANDARUS arrive d'un autre côté.

PANDARUS.

Écoutez! Écoutez donc!

TROYLUS.

— Arrière, laquais entremetteur! que l'ignominie et la honte — s'acharnent sur ta vie et vivent à jamais avec ton nom! —

Il s'en va.

PANDARUS.

L'excellent remède pour ma douleur des os!... O monde! monde! monde! C'est donc ainsi qu'on méprise les pauvres agents! O traîtres et maquereaux, comme on vous fait travailler dur et comme on vous récompense mal! Pourquoi nos services sont-ils si désirés et nos fonctions sont-elles si conspuées? Avons-nous des vers, une parabole à propos de ça? Voyons :

L'humble abeille chante joyeusement
Tant qu'elle n'a pas perdu son dard et son miel;

Mais, dès que l'aiguillon s'est émoussé,
Le doux miel et les doux accents s'en vont aussi.

Bons commerçants de la chair, écrivez cela sur vos ens gnes.

Vous tous qui ici fréquentez ma demeure,
Pleurez de vos yeux à demi éteints la chute de Pandare ;
Ou, si vous ne pouvez pleurer, accordez quelques cris,
Sinon à moi, du moins aux os qui vous font mal !
Frères et sœurs, qui faites métier de garder la porte,
Je ferai mon testament d'ici à quelque deux mois ;
Je le ferais tout de suite, si je ne craignais pas
D'être sifflé par quelque oie furieuse de Winchester.
Jusque-là, je vais suer pour tâcher de me soulager ;
Et, l'instant venu, je vous lègue mes maladies.

Il sort.

FIN DE TROYLUS ET CRESSIDA.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN (17)

Tel qu'il a été plusieurs fois représenté publiquement par les serviteurs du très-honorable Lord Chambellan.

Écrit par William Shakespeare

Londres. Imprimé par V. S. pour Andrew Wise et William Aspley.

1600

PERSONNAGES :

DON PEDRO, prince d'Aragon.

DON JUAN, frère naturel de don Pedro.

CLAUDIO, jeune seigneur de Florence, favori de don Pedro.

BENEDICT, jeune seigneur de Padoue, autre favori de don Pedro.

LEONATO, gouverneur de Messine.

ANTONIO, frère de Leonato.

BALTHAZAR, serviteur de don Pedro.

BORACHIO }
CONRAD } de la suite de don Juan.

DOGBERRY }
VERGES } fonctionnaires imbéciles.

UN SACRISTAIN

UN MOINE.

UN PAGE

HERO, fille de Leonato

BEATRICE, nièce de Leonato.

MARGUERITE }
URSULE } suivantes d'Hero.

MESSAGERS, CONSTABLES ET GENS DE SERVICE.

La scène est à Messine

SCÈNE I.

[Messine. Dans le palais de Léonato.]

trent LÉONATO, HÉRO, BÉATRICE, suivis d'un MESSAGER. Des gens de service se placent au fond du théâtre.

LÉONATO, un papier à la main.

J'apprends dans cette lettre que don Pedro d'Aragon ar- e ce soir à Messine.

LE MESSAGER.

Il est tout près d'ici maintenant; il n'était pas à trois ies quand je l'ai quitté.

LÉONATO.

Combien de gentilshommes avez-vous perdus dans cette ion?

LE MESSAGER.

Peu d'hommes de qualité, et pas un de renom.

LÉONATO.

La victoire est double, quand le triomphateur ramène bandes au complet. Je vois ici que don Pedro a conféré grands honneurs à un jeune Florentin, nommé Claudio.

LE MESSAGER.

Récompense grandement méritée par lui, et aussi gran- ment accordée par don Pedro. Claudio a été au-dessus ce que promettait son âge; il a accompli, avec la figure un agneau, les exploits d'un lion; il a dépassé toute es-

[illegible] par une supériorité que je désespère de vous [illegible]

LÉONATO.

Il y a ici à Messine un oncle qui en sera bien content.

LE MESSAGER.

Je lui ai déjà remis des lettres, et il en a paru bien joye[illegible] à ce point que sa joie, perdant toute modestie, a pris [illegible] insignes de la tristesse.

LÉONATO.

Il a fondu en larmes?

LE MESSAGER.

Par torrents!

LÉONATO.

Doux débordement de tendresse! Il n'est pas de vis[illegible] plus vrais que ceux qui sont ainsi inondés. Ah! qu'il [illegible] mieux pleurer de joie que se réjouir des pleurs!

BÉATRICE, au Messager.

Dites-moi, je vous prie, le signor Tranche-Montagne e[illegible] il, oui ou non, revenu de la guerre?

LE MESSAGER.

Je ne connais personne de ce nom, Madame; nul hom[illegible] de qualité ne s'appelle ainsi dans l'armée.

LÉONATO.

De qui vous informez-vous, ma nièce?

HÉRO.

Ma cousine veut parler du signor Benedict de Padoue.

LE MESSAGER.

Oh! il est de retour, et aussi agréable que jamais.

BÉATRICE.

Il a affiché ses cartels ici même à Messine, et a défi[illegible] Cupidon à l'arc; le fou de mon oncle, ayant lu ce défi, [illegible] pour Cupidon, et l'a défié à l'arbalète. — Dites-[illegible] combien a-t-il tués et mangés dans cette gu[illegible]

Mais d'abord, combien en a-t-il tué? Car j'ai promis de manger tout ce qu'il tuerait.

LÉONATO.

Ma foi, nièce, vous chargez trop le signor Bénédict; mais il vous ripostera, je n'en doute pas.

LE MESSAGER.

Il a rendu de grands services, Madame, dans cette guerre.

BÉATRICE.

Vous aviez des vivres moisis, et il a aidé à les manger. C'est un vaillant écuyer... tranchant. Il a un excellent estomac.

LE MESSAGER.

C'est aussi un bon combattant, belle dame.

BÉATRICE.

Oui, un bon combattant devant une belle ! Mais qu'est-il devant un brave ?

LE MESSAGER.

Brave devant un brave, homme devant un homme; il est rempli de toutes les vertus honorables.

BÉATRICE.

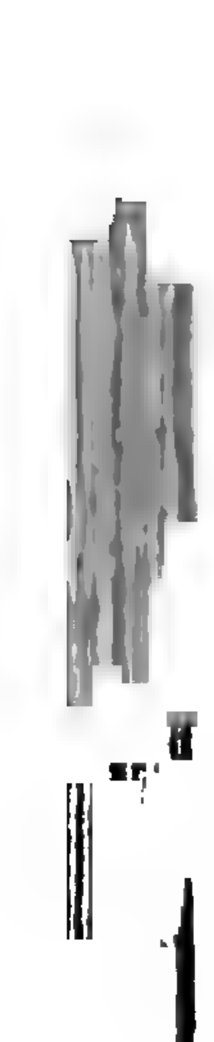
Farci, vous voulez dire : ces vertus-là ne sont que de la farce... Après tout, nous sommes tous de simples mortels.

LÉONATO, au Messager.

Monsieur, ne méjugez pas ma nièce : il y a une espèce de guerre joyeuse entre le signor Bénédict et elle : ils ne se rencontrent jamais, qu'il n'y ait entre eux escarmouche d'esprit.

BÉATRICE.

Hélas ! il n'y gagne rien. Dans notre dernier combat, quatre de ses cinq esprits (18) s'en sont allés tout éclopés, et maintenant il n'en reste qu'un pour gouverner tout l'homme. Si celui-là suffit pour lui tenir chaud, qu'il le garde comme une distinction entre lui et son cheval ! car c'est le seul insigne qu'il ait encore pour être reconnu créature raisonna-



ble. Qui donc est son compagnon à présent? il a t
mois un nouveau frère d'armes!

LE MESSAGER.

Est-il possible?

BÉATRICE.

Très-aisément possible. Il porte sa foi comme s
peau : la façon en change toujours avec la mode n

LE MESSAGER.

Je vois, Madame, que ce gentilhomme n'est pas d
papiers.

BÉATRICE.

Non! S'il y était, je brûlerais mon bureau. Mais
moi, qui est son compagnon? En a-t-il trouvé t
pointu qui veuille faire avec lui un voyage chez le d

LE MESSAGER.

Il est le plus souvent dans la compagnie du trè
Claudio.

BÉATRICE.

O mon Dieu! il s'attachera à lui comme une mal
est plus vite gagné que la peste, et le gagnant perd
diatement la tête. Dieu garde le noble Claudio! S'il a
le Benedict, il lui en coûtera mille livres avant d'être

LE MESSAGER.

Je tâcherai d'être de vos amis, Madame.

BÉATRICE.

Tâchez, mon bon ami.

LÉONATO.

Ce n'est pas vous, ma nièce, qui perdrez la tête.

BÉATRICE.

Non, pas avant la canicule de janvier.

LE MESSAGER.

Voici don Pedro qui arrive.

. DON PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT, BALTHAZAR, puis DON JUAN

DON PEDRO.

ı signor Léonato, vous êtes venu au-devant de votre ras. L'habitude du monde est d'éviter les dépenses, s, vous les cherchez.

LÉONATO.

nais l'embarras n'est entré dans ma maison sous la de Votre Grâce. L'embarras parti, reste un soulage- : or, quand vous me quitterez, la tristesse sera ici à ure, et le bonheur m'aura dit adieu.

DON PEDRO.

us endossez votre fardeau avec trop d'empressement.

Montrant Héro.

pense que voici votre fille ?

LÉONATO.

mère me l'a dit maintes fois.

BÉNÉDICT.

doutiez-vous, Monsieur, que vous le lui demandiez ?

LÉONATO.

n, signor Bénédict, car alors vous n'étiez qu'un en-

DON PEDRO.

'ous cette botte, Bénédict. Nous pouvons deviner par que vous valez, maintenant que vous êtes un homme... ient, la fille nomme le père.

à Héro.

rez heureuse, Madame, car vous êtes le portrait d'un honorable.

BÉNÉDICT.

signor Léonato aurait beau être son père, j'en jure par lessine, ce ne serait pas une raison pour qu'elle eût sur aules la même tête que lui.

BÉATRICE.

Je m'étonne que vous jasiez toujours, signor B
personne ne vous écoute.

Pendant le reste du dialogue entre Béatrice et Bénédict, d
cause à part avec Léonato.

BÉNÉDICT.

Et quoi! chère madame Dédain! vous êtes e
vante!

BÉATRICE.

Est-il possible que Dédain meure, ayant pour s
un aliment aussi inépuisable que le signor Bénédi
toisie elle-même se travestirait en Dédain, si vous
en sa présence.

BÉNÉDICT.

Courtoisie serait donc une comédienne!... Il e
que je suis aimé de toutes les dames, vous seule e
et je voudrais pour elles trouver dans mon cœur
plus tendre, car vraiment je n'en aime aucune.

BÉATRICE.

Bonheur précieux pour les femmes! autrement,
raient importunées par un insipide soupirant. Grâ
et à la froideur de mon sang, je suis en cela de
meur. J'aimerais mieux entendre mon chien ab
corneilles, qu'un homme me jurer qu'il m'adore.

BÉNÉDICT.

Dieu maintienne Votre Grâce dans cette dispos
figure de tel ou tel gentilhomme échappera ainsi à
égratignures.

BÉATRICE.

Si cette figure était comme la vôtre, les égratignu
rendraient pas pire.

BÉNÉDICT.

En vérité, vous feriez un perroquet modèle.

BÉATRICE.

ıau parlant comme moi vaut mieux qu'une bête ›mme vous.

BÉNÉDICT.

lrais que mon cheval eût la vitesse de votre langue ›ngue haleine. Au nom du ciel, continuez votre ıoi, je m'arrête.

BÉATRICE.

nissez toujours par une malice de haridelle : je ıais depuis longtemps.

DON PEDRO, survenant.

ı résumé de tout notre entretien. Signor Claudio ! nédict ! Léonato, mon cher ami Léonato, nous a és. Je lui ai dit que nous resterions ici au moins , et il a cordialement souhaité une occasion qui ıt plus longtemps. J'ose jurer qu'il n'est point hy- t que ce souhait part du cœur.

LÉONATO.

Monseigneur, et vous ne ferez pas un faux ser-

ı Juan.

-moi vous saluer comme le bienvenu, Monsei- ıaintenant que vous êtes réconcilié avec le prince ə, je vous dois mes hommages.

DON JUAN.

ı remercie ; je ne suis pas grand parleur, mais je ›rcie.

LÉONATO, à don Pedro.

ırâce daignera-t-elle ouvrir la marche?

DON PEDRO.

ras, Léonato. Nous marcherons ensemble.

Tous sortent, excepté Bénédict et Claudio.

CLAUDIO.

t, as-tu remarqué la fille du signor Léonato?

BÉNÉDICT.

Je ne l'ai pas remarquée, mais je l'ai regardée.

CLAUDIO.

N'est-ce pas une jeune personne bien modeste?

BÉNÉDICT.

Me demandes-tu, comme doit le faire tout homme, une opinion simple et franche; ou veux-t te parle, selon mon habitude, comme le bourrea du beau sexe?

CLAUDIO.

Dis-moi, je t'en prie, ton opinion sérieuse.

BÉNÉDICT.

Eh bien! ma foi, il me semble qu'elle est tro pour un éloge exalté, trop brune pour un éloge et trop petite pour un grand éloge. Tout ce que je en sa faveur, c'est que, fût-elle autre qu'elle n'est serait pas jolie, et que, telle qu'elle est, elle ne pas.

CLAUDIO.

Tu penses que je veux badiner; je t'en prie, dis-ment comment tu la trouves.

BÉNÉDICT.

Veux-tu donc l'acheter, que tu t'informes de c vaut?

CLAUDIO.

Est-ce que l'univers pourrait payer un pareil bij

BÉNÉDICT.

Oui, certes, et un étui pour l'y fourrer. Ah parles-tu avec un front grave? ou joues-tu de l'ir nous dire que Cupidon est un habile tueur de li Vulcain un excellent charpentier? Voyons, sur faut-il le prendre pour chanter d'accord avec toi?

CLAUDIO.

Elle est, à mes yeux, la plus charmante femme que j'aie jamais vue.

BÉNÉDICT.

Je puis encore voir sans lunettes, et je ne vois pas cela. Tiens ! sa cousine, si elle n'était pas possédée d'une furie, l'emporterait autant sur elle en beauté que le premier mai sur le dernier jour de décembre. Mais j'espère que vous n'avez pas l'intention de tourner au mariage, n'est-ce pas?

CLAUDIO.

Quand j'aurais juré que non, je ne répondrais pas de moi si Héro voulait être ma femme.

BÉNÉDICT.

En est-ce déjà là? Quoi, il ne se trouvera pas un homme au monde qui tienne à mettre son chapeau sans inquiétude? Je ne verrai jamais un célibataire de soixante ans? Allons, soit. Puisque tu veux absolument te mettre le joug sur le cou, portes-en la marque et essouffle-toi, même les dimanches. Tiens, don Pedro revient te chercher.

DON PEDRO revient.

DON PEDRO.

Quel secret vous a donc retenus ici, que vous ne nous avez pas suivis chez Léonato?

BÉNÉDICT.

Je voudrais que Votre Grâce m'enjoignît de le dire.

DON PEDRO.

Je te l'ordonne, sur ton allégeance.

BÉNÉDICT.

Vous entendez, comte Claudio : je puis être, croyez-le bien, aussi discret qu'un muet : mais sur mon allégeance !... Faites-bien attention, sur mon allégeance !...

A don Pedro.

Il est amoureux !... De qui? demande ici Votre Altesse...

Remarquez comme la réponse est courte : De Héro, courte de Léonato.

CLAUDIO, à don Pedro.

Si c'était vrai, cela serait aussitôt dit.

BÉNÉDICT.

Il parle comme dans le vieux conte, Monseigne *n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!* mais, en vérité, à *plaise que ce soit vrai!* (19).

CLAUDIO.

Si ma passion ne change pas bientôt, à Dieu ne que ce ne soit pas vrai!

DON PEDRO.

Si vous l'aimez, ainsi soit-il! Car c'est une fort dig sonne.

CLAUDIO.

Vous dites ça pour me sonder, Monseigneur.

DON PEDRO.

Sur mon honneur, je dis ma pensée.

CLAUDIO.

Et sur ma foi, Monseigneur, j'ai dit la mienne.

BÉNÉDICT.

Et moi, sur ma foi double et sur mon double ho j'ai dit la mienne.

CLAUDIO.

Que je l'aime, je le sens.

DON PEDRO.

Qu'elle en est digne, je le sais.

BÉNÉDICT.

Que je ne sens pas comment elle peut être aimée, ne sais pas pourquoi elle en est digne, voilà ce que clare. Le feu même ne ferait pas fondre sur mes lèvre opinion. Je mourrais pour elle sur le bûcher.

DON PEDRO.

Tu as toujours été un hérétique têtu à l'encontre de la beauté.

CLAUDIO.

Il ne pourrait pas maintenir aujourd'hui son rôle, sans cette obstination-là.

BÉNÉDICT.

Qu'une femme m'ait conçu, je l'en remercie; qu'elle m'ait levé, je lui en suis aussi bien humblement reconnaissant. Mais je ne veux pas plus sonner l'hallali au-dessus de ma tête qu'accrocher piteusement une corne de chasse à quelque invisible ceinturon ; et toutes les femmes doivent me le pardonner. C'est parce que je ne veux pas avoir ce tort de me méfier d'une d'elles, que je veux avoir le droit de ne me fier à aucune. La conclusion, et je n'en serai que plus accompli, c'est que je vivrai garçon.

DON PEDRO.

Avant que je meure, je te verrai pâle d'amour.

BÉNÉDICT.

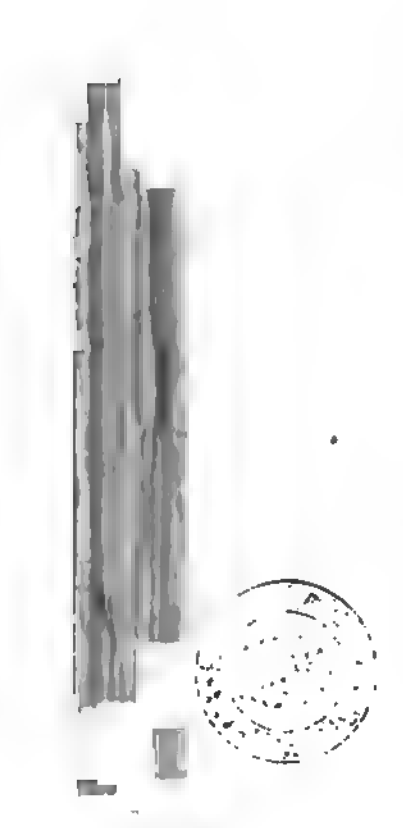
De colère, de maladie ou de faim, Monseigneur, mais d'amour, jamais! Prouvez-moi que l'amour me fait plus perdre de sang que le vin ne m'en rend, et je veux bien qu'on me crève les yeux avec la plume d'un faiseur de ballades, ou qu'on m'accroche à la porte d'un bordel en guise de Cupidon aveugle !

DON PEDRO.

Soit ! si jamais tu manques à ce vœu-là, tu seras cité comme un fameux exemple.

BÉNÉDICT.

Si j'y manque, qu'on me suspende dans une cruche comme un chat, et qu'on me prenne pour cible (20) : et quant à celui qui m'atteindra, qu'on lui frappe sur l'épaule, en l'appelant Adam l'Archer (21) !



DON PEDRO.

C'est bon. Qui vivra verra.

Le sauvage taureau porte à la fin le joug!

BÉNÉDICT.

Le sauvage taureau, c'est possible! Mais si jamai Bénédict le porte, qu'on arrache au taureau ses co qu'on les plante sur ma tête. Qu'on fasse de moi un portrait, et qu'en grosses lettres, comme on écrir *bon cheval à louer*, on mette sous mon enseigne c *Ici, vous pouvez voir Bénédict, l'homme marié!*

CLAUDIO.

Si jamais la chose t'arrive, quelle bête à cornes t

DON PEDRO.

Ah! si Cupidon n'a pas épuisé à Venise tout son c prépare-toi à trembler bientôt.

BÉNÉDICT.

C'est qu'il y aura ce jour-là un tremblement de te

DON PEDRO.

Soit! vous vous plierez toujours aux circonstanc attendant, cher signor Bénédict, rendez-vous près nato, faites-lui mes compliments, et dites-lui que je n querai pas à son souper: car, vraiment, il a fait de préparatifs.

BÉNÉDICT.

J'ai, à peu de chose de près, l'étoffe nécessaire p pareil message; et sur ce, je vous laisse...

CLAUDIO, contrefaisant Bénédict.

A la garde de Dieu. De ma maison (si j'en avais u

DON PEDRO.

Ce six juillet; votre ami dévoué, Bénédict.

BÉNÉDICT.

Allons! ne raillez pas! ne raillez pas! Le corps d discours est parfois ourlé de morceaux qui sont trop

ment cousus : avant de narguer les autres à coups de vieilles formules, faites votre examen de conscience ; et sur ce, je vous quitte

Bénédict sort.

CLAUDIO, à don Pedro.

– Mon suzerain, Votre Altesse peut me rendre un service.

DON PEDRO.

– Mon affection te reconnaît pour maître : instruis-la de ce que tu veux, – et tu verras avec quelle aptitude elle apprend la plus difficile leçon, quand il s'agit de ton bonheur.

CLAUDIO.

Léonato a-t-il des fils, Monseigneur ?

DON PEDRO.

– Pas d'autre enfant que Héro. Elle est son unique héritière. – Serais-tu épris d'elle, Claudio ?

CLAUDIO.

Oh ! Monseigneur, – quand nous sommes partis pour la guerre qui vient de finir, – je regardais Héro avec l'œil d'un soldat, – déjà tendre, mais ayant sur les bras une trop rude tâche – pour élever cette tendresse jusqu'au titre d'amour. Mais maintenant que je suis de retour et que les pensées belliqueuses ont laissé leur place vide, une foule de désirs doux et délicats viennent s'y substituer, – tous me rappelant la beauté de la jeune Héro – et me parlant de ma tendresse pour elle avant notre départ pour la guerre.

DON PEDRO.

– Tu vas être bien vite un parfait amoureux, – car déjà tu fatigues ton confident d'un volume de mots – Si tu aimes la belle Héro, eh bien ! fais ta cour ; – je m'en expliquerai avec elle et avec son père, – et tu l'obtiendras. N'est-ce pas pour en arriver là – que tu as commencé à me dévider cette superbe histoire ?

CLAUDIO.

— Quel doux remède vous prescrivez à l'amour, — après avoir reconnu son mal à première vue ! — C'est de peur que mon affection ne vous parût trop soudaine, — que j'y appliquais le calmant d'une longue conversation.

DON PEDRO.

— Quel besoin y a-t-il que le pont soit plus large que la rivière ? — Le nécessaire est toujours la plus juste des concessions. — Écoute. Tout ce qui va au but est bon. Une fois pour toutes, tu aimes ; — eh bien ! je vais préparer pour toi le vrai remède. — Je sais qu'on nous donne une fête cette nuit ; — je jouerai ton rôle sous un déguisement, — et je dirai à la belle Héro que je suis Claudio. — Je dégraferai mon cœur dans son sein ; — et je tiendrai son oreille captive par la force — et par le charme surprenant de mon amoureux récit. — Ensuite, je m'expliquerai avec son père, — et, pour conclusion, Héro t'appartiendra. — Mettons-nous à l'œuvre immédiatement. —

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Une salle dans le palais de Léonato.]

Entrent LÉONATO et ANTONIO.

LÉONATO.

Eh bien, frère ? où est mon neveu, votre fils ? S'est-il procuré la musique ?

ANTONIO.

Il s'en occupe activement. Mais, frère, je vais vous dire des nouvelles auxquelles vous ne songiez guère.

LÉONATO.

Sont-elles bonnes ?

ANTONIO.

C'est selon le coin auquel l'événement les frappera ; jusqu'ici, elles ont bonne apparence, et elles sont brillantes. Le prince et le comte Claudio, se promenant dans une allée touffue de mon parc, ont été entendus par un de mes gens. Le prince a confié à Claudio qu'il aimait ma nièce, votre fille, et qu'il se proposait de lui faire une déclaration ce soir, au bal : il a ajouté que, s'il obtenait son consentement, il saisirait l'occasion aux cheveux et s'en ouvrirait immédiatement à vous.

LÉONATO.

Le garçon qui vous a dit ça a-t-il quelque intelligence ?

ANTONIO.

C'est un gaillard très-fin. Je vais l'envoyer chercher, et vous le questionnerez vous-même.

LÉONATO.

Non ! non ! traitons la chose comme un rêve, jusqu'à ce qu'elle se réalise... Mais je désire la faire savoir à ma fille, afin qu'elle soit bien préparée pour la réponse, si par aventure la nouvelle était vraie. Allez lui en parler, vous.

Diverses personnes traversent le théâtre ; Léonato leur adresse successivement la parole.

Cousins, vous savez ce que vous avez à faire... Oh ! je vous demande bien pardon, mon ami : venez avec moi, et je vais employer vos talents... Mes bons cousins, montrez tout votre zèle à cette heure urgente.

Ils sortent.



SCÈNE III.

[Une autre salle.]

Entrent don JUAN et CONRAD.



CONRAD.

Seriez-vous indisposé, Monseigneur? D'où vous v tristesse sans mesure?

DON JUAN.

Les causes qui la produisent étant sans mesure, tesse est sans limite.

CONRAD.

Vous devriez écouter la raison.

DON JUAN.

Et quand je l'aurai écoutée, quel bienfait m'en dra-t-il ?

CONRAD.

Sinon un remède immédiat, du moins une patie gnation.

DON JUAN.

Je m'étonne que toi, né, comme tu prétends l'ê la constellation de Saturne, tu essaies d'appliquer un imaginaire à un mal incurable. Je ne sais pas c que je suis J'ai bien le droit, quand j'en ai le suje triste et de ne sourire aux plaisanteries de personne j'ai faim, de manger et de n'attendre la permission sonne ; quand j'ai sommeil, de dormir et de ne m' des affaires de personne ; quand je suis gai, de rire caresser l'humeur de personne.

CONRAD.

D'accord ; mais vous ne devriez pas montrer plei

; impressions, avant de pouvoir le faire en maître. Vous ıs êtes récemment soulevé contre votre frère, et il vous a ıt nouvellement replacé dans sa faveur : or, vous ne pour- y prendre vraiment racine que si vous maintenez le beau nps. Il faut que vous fassiez la saison nécessaire à votre olte.

DON JUAN.

J'aimerais mieux être un ver sur une ronce qu'une rose épa- iie dans sa faveur. Je m'accommode mieux d'être dédaigné tous que de contraindre mes allures pour extorquer leur npathie. S'il est impossible de dire que je suis un honnête mme flatteur, il sera du moins avéré que je suis un franc uin. On me lâche avec une muselière ! on me fait voler à tache ! Eh bien, je suis décidé à ne pas chanter dans ma e. Si j'étais démuselé, je mordrais ; si j'avais ma liberté, erais ce qui me plairait. Jusque-là, laisse-moi être ce que suis, et ne cherche pas à me changer.

CONRAD.

Ne pourriez-vous pas faire quelque emploi de votre mé- ntentement ?

DON JUAN.

J'en fais tout l'emploi possible, car je ne fais rien qu'avec ... Qui vient ici ? Quelle nouvelle, Borachio ?

BORACHIO, entrant.

J'arrive d'un grand souper qui se donne là-bas. Le prince re frère est traité royalement par Léonato, et je puis ıs donner des nouvelles d'un mariage en projet.

DON JUAN.

Peut-il servir de patron pour bâtir quelque méchanceté ? el est le fou qui s'est ainsi fiancé à la tribulation ?

BORACHIO.

Eh bien ! c'est le bras droit de votre frère.

DON JUAN.

Qui ? le très-précieux Claudio ?

BORACHIO.

Lui-même.

DON JUAN.

Un chevalier parfait ! Et l'autre ? et l'autre? Sur qui a-t-il jeté les yeux ?

BORACHIO.

Eh ! sur Héro, la fille et l'héritière de Léonato.

DON JUAN.

Une poule assez précoce ! Comment as-tu su cela?

BORACHIO.

J'étais occupé à brûler des parfums dans une salle mal aérée, quand le prince et Claudio sont arrivés, bras dessus bras dessous, en conférence sérieuse : je me suis fourré derrrière la tapisserie, et là je les ai entendus convenir entre eux que le prince rechercherait Héro comme pour lui-même, et, que, quand il l'aurait obtenue, il la donnerait au comte Claudio.

DON JUAN.

Allons ! allons ! rendons-nous là-bas ! Ceci peut fournir un aliment à ma rancune. C'est à ce jeune parvenu que revient toute la gloire de ma chute. Si je puis le traverser par quelque chemin, je m'ouvre tous les chemins du bonheur Je suis sûr de vous deux : vous m'assisterez ?

CONRAD.

Jusqu'à la mort, Monseigneur.

DON JUAN.

Rendons-nous à ce grand souper : leur joie s'accroît de mon abaissement... Si le cuisinier pensait comme moi !... Irons-nous voir ce qu'il y a à faire ?

BORACHIO.

Nous suivrons Votre Seigneurie.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

[Un salon attenant à la salle du bal.]

ONATO, ANTONIO, HÉRO, BÉATRICE, et d'autres. LÉONATO et
ont un déguisement de bal, et tiennent un masque à la

LÉONATO.

que le comte Juan n'était pas ici au souper?

ANTONIO.

'ai pas vu.

BÉATRICE.

ir aigre a ce gentilhomme! Je ne puis jamais le
me sentir le cœur serré pendant une heure.

HÉRO.

e disposition fort mélancolique.

BÉATRICE.

nme accompli, ce serait celui qui tiendrait le mi-
lui et Bénédict. L'un est trop comme une image,
rien : l'autre est trop comme le fils aîné de la
bavarde toujours...

LÉONATO.

a moitié de la langue du signor Bénédict dans la
u comte Juan, la moitié de la tristesse du comte
e visage du signor Bénédict...

BÉATRICE.

s une belle jambe, le pied sûr, un oncle, et une
ffisamment garnie : avec tout cela, un homme
duire n'importe quelle femme..., pourvu toute-
lui plaise.

LÉONATO.

Sur ma foi, nièce, jamais tu ne trouveras de mari, si tu as la parole aussi malicieuse.

ANTONIO.

Sous ce rapport, c'est une fille damnée.

BÉATRICE.

Être damné, c'est plus qu'être maudit. Ainsi, j'ai trouvé le moyen d'amoindrir le mal envoyé par Dieu, car le proverbe dit : *A vache maudite, Dieu envoie courte corne*. Mais à vache damnée il n'en envoie pas.

LÉONATO.

Ainsi, parce que tu es damnée, Dieu ne t'enverra pas de cornes?

BÉATRICE.

Non, s'il ne m'envoie pas de mari. Et c'est la grâce que je lui demande à genoux matin et soir. Seigneur, je ne pourrais pas supporter un mari avec de la barbe au visage: j'aimerais mieux coucher dans de la laine.

LÉONATO.

Tu pourrais tomber sur un mari imberbe.

BÉATRICE.

Qu'en pourrais-je faire? L'habiller de mes robes, et le prendre pour femme de chambre? Celui qui a de la barbe est plus qu'un jouvenceau, et celui qui n'en a pas est moins qu'un homme. Or, celui qui est plus qu'un jouvenceau n'est pas pour moi ; et celui qui est moins qu'un homme, je ne suis pas pour lui. Aussi je consens à prendre pour douze sols toute la ménagerie des barbus, et à conduire tous ces singes-là en enfer.

LÉONATO.

Eh bien ! tu iras donc en enfer?

BÉATRICE.

Non, seulement jusqu'à la porte ! Là le diable viendra au-devant de moi avec des cornes sur la tête, comme un

ıx cocu qu'il est, et il me dira : *Allez au ciel, Béatrice,* *z au ciel, il n'y a pas de place ici pour vous autres vierges.* ' ce, je lui remets mes singes, et je pars pour le ciel ! nt Pierre m'indique où demeurent les célibataires, et is vivons là aussi gais que le jour est long.

ANTONIO, à Héro.

Eh bien, ma nièce, j'espère que vous, du moins, vous is laisserez diriger par votre père.

BÉATRICE.

Oui, certes, c'est le devoir de ma cousine de faire la ré- ence, en disant : *Comme il vous plaira, mon père !...* is néanmoins, cousine, que ce soit un beau garçon ! Si- a, faites une autre révérence et dites : *Mon père, comme me plaira.*

LÉONATO, à Béatrice.

Allons, ma nièce, j'espère bien vous voir un jour pourvue un mari.

BÉATRICE.

Non, pas avant que Dieu ait fait des hommes d'un autre tal que la terre. N'est-il pas affligeant pour une femme tre écrasée par un tas d'insolente poussière ? de rendre mpte de sa vie à une motte de méchante marne ? Non, m oncle, je n'y consens pas. Les fils d'Adam sont mes res, et, vraiment, je regarde comme un péché de prendre mari dans ma famille.

LÉONATO, à Héro.

Ma fille, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Si le ince vous fait une proposition pareille, vous savez votre ponse.

BÉATRICE.

Prenez-vous-en à la musique, cousine, si votre soupirant va pas en mesure. Pour peu que le prince aille trop vite, tes-lui qu'il y a temps pour toute chose, et cadencez bien tre réponse. Car, voyez-vous, Héro, la déclaration, la noce

et le repentir se suivent comme la gigue écossaise, nuet et le pas de cinq : la déclaration est ardente comme la gigue écossaise, et tout aussi échevelée ; est grave et digne comme le menuet antique et solen alors vient le repentir qui, avec ses mauvaises jambe brouille vite dans le pas de cinq, jusqu'à ce qu'il culbute dans le tombeau.

LÉONATO.

Ma nièce, vous voyez les choses en noir.

BÉATRICE.

J'ai de bons yeux, mon oncle : je puis apercev église en plein jour.

LÉONATO.

Voici la bande joyeuse qui arrive. Frère, laisson champ libre.

Léonato et Antonio remettent leurs masques et se retirent i

Entrent DON PEDRO, DON JUAN, CLAUDIO, BENEDICT, BAL BORACHIO, MARGUERITE, URSULE et autres personnages, to qués.

DON PEDRO, abordant Héro.

Madame, voudrez-vous vous promener avec un amo

HÉRO.

Pourvu qu'on marche doucement, qu'on regarde ment et qu'on ne dise rien, je consens à me promene tout si c'est pour aller dehors.

DON PEDRO.

Avec moi pour compagnon ?

HÉRO.

Je vous le dirai quand cela me plaira.

DON PEDRO.

Et quand vous plaira-t-il de me le dire ?

HÉRO.

Quand vos traits me plairont. Car Dieu veuille que le luth ne ressemble pas à l'étui !

DON PEDRO.

Mon masque est le toit de Philémon : Jupiter est dessous.

HÉRO.

Alors votre masque devrait être en chaume.

DON PEDRO.

Parlez bas, si vous parlez amour.

Ils s'éloignent.

Balthazar et Marguerite passent sur le devant du théâtre, causant.

BALTHAZAR.

Ah ! je souhaite que vous m'aimiez.

MARGUERITE.

Je ne le souhaite pas, pour vous-même, car j'ai bien des défauts.

BALTHAZAR.

Dites-en un.

MARGUERITE.

Je dis mes prières tout haut.

BALTHAZAR.

Je ne vous en aime que plus ! Vos fidèles n'auront qu'à crier amen.

MARGUERITE.

Dieu m'accorde un bon danseur!

BALTHAZAR.

Amen.

MARGUERITE.

Et que Dieu le tienne éloigné de ma vue, une fois la danse finie!... Allons! mon clerc, votre réplique!

BALTHAZAR.

Plus un mot ! le clerc a eu sa réplique !

Ils s'éloignent.

Antonio et Ursule passent, en causant.

URSULE.

Je vous reconnais bien : vous êtes le signor Antonio.

ANTONIO.

En un mot, non.

URSULE.

Je vous reconnais à votre branlement de tête.

ANTONIO.

A vous dire vrai, je le contrefais.

URSULE.

Vous ne pourriez pas l'imiter aussi horriblement bien, si vous n'étiez le personnage même. Voici exactement sa main sèche. Vous êtes lui, vous êtes lui !

ANTONIO.

En un mot, non.

URSULE.

Allons ! allons ! Croyez-vous que je ne vous reconnais pas à votre excellent esprit ? Est-ce que le mérite peut se cacher ? Ne niez plus, vous êtes Antonio ; les grâces se décèlent toujours, et voilà qui suffit.

Ils s'éloignent.

Bénédict et Béatrice, qui ont causé tous deux depuis le commencement de la scène, viennent en se promenant sur le devant du théâtre.

BÉATRICE.

Vous ne voulez donc pas me dire qui vous a dit ça ?

BÉNÉDICT.

Non. Vous me pardonnerez.

BÉATRICE.

Ni me dire qui vous êtes ?

BÉNÉDICT.

intenant.

BÉATRICE.

fais la dédaigneuse, et que je tire tout mon esprit *iouvelles nouvelles!* Eh bien ! c'est le signor Bénédit ça.

BÉNÉDICT.

:e que ce Bénédict?

BÉATRICE.

sûre que vous le connaissez suffisamment.

BÉNÉDICT.

tout, croyez-moi.

BÉATRICE.

ju'il ne vous a jamais fait rire?

BÉNÉDICT.

, dites-moi ce qu'il est.

BÉATRICE.

! c'est le bouffon du prince : un fou fort assom-seul don qu'il ait est de débiter d'impossibles ca-il n'y a que les libertins qui le prennent en goût, :e n'est pas à son esprit qu'il doit son succès, c'est anceté : car il amuse les hommes en même temps che ; aussi, ils commencent par rire de lui et ils ar le battre. Je suis sûre qu'il louvoie par ici ; je ju'il m'abordât.

BÉNÉDICT.

e connaîtrai ce gentilhomme, je lui répéterai ce lites.

BÉATRICE.

'aites ! Il lâchera une ou deux comparaisons contre , par aventure, personne ne le remarque ou n'en ffira pour le frapper de mélancolie, et ce sera pour

ce soir une aile de perdrix d'épargnée, car le fou n'en soupera pas.

L'orchestre se fait entendre dans la salle de bal. Toute la procession des invités se dirige vers la porte.

BÉATRICE, entraînant Bénédict.

Suivons nos chefs de file.

BÉNÉDICT.

Dans toute chose bonne.

BÉATRICE.

Certainement. S'ils nous menaient au mal, je les quitterais au prochain détour.

Air de danse. Tous sortent, excepté don Juan, Claudio et Borachio.

DON JUAN.

Pour sûr, mon frère est amoureux d'Héro : il a pris son père à part pour s'en ouvrir à lui. Toutes les dames ont suivi Héro, et il ne reste plus qu'un masque.

BORACHIO.

C'est Claudio : je reconnais sa tournure.

DON JUAN, s'avançant vers Claudio.

N'êtes-vous pas le signor Bénédict ?

CLAUDIO.

Lui-même : vous me reconnaissez bien.

DON JUAN.

Signor, vous êtes l'ami fort intime de mon frère. Il s'est amouraché d'Héro. Je vous en prie, tâchez de le détourner d'elle. Elle n'est pas d'une naissance égale à la sienne. Vous pouvez prendre là le rôle d'un honnête homme.

CLAUDIO.

Comment savez-vous qu'il l'aime ?

DON JUAN.

Je l'ai entendu lui jurer son affection.

BORACHIO.

Et moi aussi ; et il lui jurait de l'épouser cette nuit.

DON JUAN.

rejoignons la fête.

Don Juan et Borachio sortent.

CLAUDIO, seul.

si, je réponds sous le nom de Bénédict, — mais l'oreille de Claudio que j'entends cette triste nou-Voilà qui est certain : le prince la courtise pour son - L'amitié est constante en toute chose, — excepté ntérêts et les affaires d'amour. — En amour, tout t être son propre interprète, — tout regard doit ar lui-même, — et ne se fier à aucun agent : car est une sorcière — sous les charmes de laquelle la se fond en convoitise ; — c'est là un accident de le occurrence, — dont je ne me suis pas défié. Adieu o ! —

BÉNÉDICT revient.

BÉNÉDICT.

te Claudio ?

CLAUDIO.

me.

BÉNÉDICT.

voulez-vous venir avec moi ?

CLAUDIO.

BÉNÉDICT.

e pleureur le plus prochain, pour affaire qui vous comte. De quelle façon porterez-vous votre cou-itour du cou, comme une chaîne d'usurier ? ou as, comme une écharpe de lieutenant ? Il faut que ortiez, de manière ou d'autre : car le prince a tre Héro.

CLAUDIO.

ouhaite beaucoup de jouissance avec elle.

BÉNÉDICT.

Voilà vraiment le langage des bons bouviers : c'est
mot quand ils vendent un taureau. Mais croyez-vous
prince vous aurait servi ainsi ?

CLAUDIO, impatienté.

Je vous en prie, laissez-moi.

BÉNÉDICT.

Oui-dà, vous frappez comme l'aveugle : c'est un
qui a volé votre dîner, et vous battez le poteau !

CLAUDIO.

Si ce n'est pas vous, c'est moi qui sortirai.

Il s'en va

BÉNÉDICT.

Hélas ! pauvre oiseau blessé ! Le voilà qui va se
dans les joncs... Mais que madame Béatrice m'ait ai
signé sans me reconnaître ! Le bouffon du prince !
pourrais bien avoir vraiment ce sobriquet-là : je suis si
Mais non, je suis trop prompt à me faire injure : je
une telle réputation ; Béatrice a cette habitude fort v
quoique fort ridicule, de prendre sa personne pour le
entier, et c'est elle seule qui m'appelle ainsi. C'est
me vengerai comme je pourrai.

DON PEDRO revient.

DON PEDRO, à Bénédict.

Dites-moi, signor, où est le comte ? L'avez-vous-v

BÉNÉDICT.

Ma foi, Monseigneur, je viens de jouer pour lui l
dame Renommée. Je l'ai trouvé aussi mélancolique
guérite dans un bois. Je lui ai dit, et je pense lui
vrai, que Votre Altesse avait obtenu les bonnes g
cette demoiselle ; et je lui ai offert de l'accompag
qu'à un saule, soit pour lui tresser une couronne, c

un pauvre délaissé, soit pour lui faire une poignée de verges, comme ayant mérité le fouet.

DON PEDRO.

Le fouet ! Quelle est sa faute ?

BÉNÉDICT.

Le tort d'un écolier niais qui, dans sa joie d'avoir trouvé un nid, le montre à son camarade qui le vole.

DON PEDRO.

Prétends-tu faire d'un acte de confiance un tort ? Tout le tort est au voleur.

BÉNÉDICT.

Pourtant il n'eût pas été mal de préparer les verges et la couronne ; car, la couronne, Claudio l'aurait prise pour lui-même, et les verges, il les aurait réservées pour vous qui, je le crois, lui avez volé son nid.

DON PEDRO.

J'ai voulu simplement apprendre à chanter à l'oiseau, pour le restituer ensuite à son vrai maître.

BÉNÉDICT.

Si son chant ne dément pas votre langage, ma foi, vous avez honnêtement parlé.

DON PEDRO.

Madame Béatrice vous en veut. Le gentilhomme qui dansait avec elle lui a dit qu'elle était grandement desservie par vous.

BÉNÉDICT.

Oh ! c'est elle qui m'a maltraité à lasser la patience d'une bûche ! Un chêne, n'ayant plus qu'une feuille verte, lui aurait répliqué ! Mon masque même commençait à prendre vie et à maugréer contre elle ! Elle m'a dit, sans penser qu'elle s'adressait à moi, que j'étais le bouffon du prince ! que j'étais plus ennuyeux qu'un grand dégel !... Elle m'a lancé railleries sur railleries avec une si impossible dextérité, que je restais coi, comme l'homme à la cible visé par

toute une armée. Elle parle des poignards, et chaque mot frappe. Si son haleine était aussi terrible que ses épithètes, il n'y aurait pas moyen de vivre auprès d'elle, elle infecterait jusqu'à l'étoile du Nord. Je ne voudrais pas l'épouser quand elle aurait en dot tout l'héritage d'Adam avant la faute. Elle aurait fait tourner la broche à Hercule... oui, et elle lui aurait fait fendre sa massue pour allumer le feu. Allez, ne parlez plus d'elle. Vous découvrirez que c'est l'infernale Mégère en grande toilette. Plût à Dieu que quelque savant l'exorcisât! Car, certainement, tant qu'elle sera dans ce monde, on pourra vivre en enfer aussi tranquille que dans un lieu saint, et les gens pécheront tout exprès pour y aller. C'est que, vraiment, il n'est pas de désordre, pas d'horreur, pas de discorde qu'elle ne traîne après elle.

DON PEDRO, apercevant Béatrice.

Tenez, la voici qui vient.

BÉNÉDICT.

Votre Altesse voudrait-elle me donner du service au bout du monde? Je suis prêt à aller aux Antipodes pour la moindre commission qu'elle puisse imaginer de me confier. J'irai lui chercher un curedent au dernier pouce de terre de l'Asie; je lui apporterai la mesure du pied du Lama; j'irai lui chercher un poil de la barbe du grand Cham; je remplirai quelque ambassade chez les Pygmées, plutôt que de supporter trois mots de conférence avec cette harpie. Vous n'avez pas d'emploi pour moi?

DON PEDRO.

Aucun : je ne veux que votre bonne compagnie.

BÉNÉDICT.

O Dieu! voici un plat que je n'aime pas, seigneur : je ne puis pas supporter madame La Langue.

Il sort.

Entrent BÉATRICE, HÉRO, CLAUDIO et LÉONATO.

DON PEDRO, à Béatrice.

Allons, belle dame, allons, vous avez perdu le cœur du nor Bénédict.

BÉATRICE.

Il est vrai, Monseigneur, qu'il me l'avait prêté pour quel- temps : et moi, je lui avais donné, en guise d'intérêt, cœur double pour ce simple cœur. Mais, ma foi, il me l'a gné avec des dés pipés. Votre Altesse a donc raison de e que je l'ai perdu.

DON PEDRO.

Vous l'avez terrassé, Madame, vous l'avez terrassé.

BÉATRICE.

Je ne voudrais pas qu'il m'en fît autant, Monseigneur, rais peur de devenir mère d'une famille de fous... Je s amène le comte Claudio que vous m'aviez envoyé rcher.

DON PEDRO, à Claudio.

h bien, qu'avez-vous, comte? Pourquoi êtes-vous e?

CLAUDIO.

ne suis pas triste, Monseigneur.

DON PEDRO.

us êtes donc malade?

CLAUDIO.

plus, Monseigneur.

BÉATRICE.

omte n'est ni triste, ni malade ; ni gai, ni bien por- 'est un seigneur civilisé... comme une orange de Sé- a mine jalouse en a un peu la couleur.

DON PEDRO.

rité, Madame, je crois que votre portrait est juste ; l en est ainsi, je jure qu'il est dans l'erreur... Tiens,

Claudio, j'ai fait ma cour en ton nom, et la belle conquise ; je m'en suis expliqué avec son père, e tenu son consentement. Fixe le jour du mariage Dieu t'accorde la joie !

LÉONATO.

Comte, prenez ma fille, et avec elle ma fortune.

Montrant le prince.

C'est Sa Grâce qui a fait cette union, et toutes l la béniront.

BÉATRICE.

Parlez donc, comte ! A vous la réplique !

CLAUDIO.

Le silence est le plus éloquent héraut de la joi bonheur ne serait pas bien grand, si je pouvais dire c il l'est...

A Héro.

Madame, je suis à vous, comme vous êtes à moi. donne en retour de vous, et je raffole de l'échange.

BÉATRICE, *à Héro.*

Parlez donc, cousine : ou, si vous ne pouvez p mez-lui la bouche avec un baiser, pour qu'il n'ait p à dire.

DON PEDRO, *à Béatrice.*

En vérité, belle dame, vous avez le cœur joyeux.

BÉATRICE.

Oui, Monseigneur : je l'en remercie, le pauvre l louvoie bien contre le souci. .

Montrant Héro qui cause avec Claudio.

Ma cousine lui dit à l'oreille qu'elle le porte d cœur.

CLAUDIO, *se retournant vers Béatrice.*

Vous avez deviné, cousine.

BÉATRICE.

Vive le mariage !... Ainsi, tout le monde se met

nage, excepté moi. Moi seule, je reste à la belle étoile. Je n'ai plus qu'à m'asseoir dans un coin, et qu'à crier : « Un mari, s'il vous plaît ! »

DON PEDRO.

Madame Béatrice, vous en aurez un de ma façon.

BÉATRICE.

J'en aimerais mieux un de la façon de votre père. Votre Grâce n'a-t-elle pas un frère qui lui ressemble? Les enfants de votre père seraient d'excellents maris pour des filles de leur rang.

DON PEDRO.

Voulez-vous de moi, belle dame?

BÉATRICE.

Non, Monseigneur, à moins que je n'en aie un autre pour les jours ouvrables. Votre Grâce est trop magnifique pour être portée chaque jour... Mais je supplie Votre Grâce de me pardonner. Je suis née pour ne dire que des folies sans conséquence.

DON PEDRO.

C'est votre silence qui me déplairait, et la joie est ce qui vous va le mieux. Oui, sûrement, vous êtes née dans une heure joyeuse.

BÉATRICE.

Non, certes, Monseigneur, car ma mère criait fort ; mais alors il y avait une étoile qui dansait, et c'est sous cette étoile que je suis née... Cousins, Dieu vous tienne en joie !

LÉONATO.

Nièce, voudrez-vous veiller à ce que je vous ai dit ?

BÉATRICE.

Ah ! je vous demande pardon, mon oncle...

A Don Pedro.

Votre Grâce m'excusera.

Elle sort.

DON PEDRO.

Voilà, sur ma parole, une femme de plaisante

LÉONATO.

L'élément mélancolique existe peu en elle, Mons
elle n'est jamais sérieuse que quand elle dort, et m
elle ne l'est pas toujours : car j'ai ouï dire à ma
souvent Béatrice, au milieu d'un mauvais rêve, se
avec des éclats de rire.

DON PEDRO.

Elle ne peut pas souffrir qu'on lui parle de mari.

LÉONATO.

Oh ! pas du tout. La moqueuse décourage tous ses

DON PEDRO.

Ce serait une excellente femme pour Bénédict.

LÉONATO.

Seigneur Dieu ! Monseigneur, ils ne seraient pa
depuis huit jours qu'ils se chamailleraient à devenir

DON PEDRO.

Comte Claudio, quand entendez-vous aller à l'égl

CLAUDIO.

Demain, Monseigneur. Le temps marche sur des
les, jusqu'à ce que l'amour ait vu tous ses rites acc

LÉONATO.

Non ! pas avant de lundi en huit, mon cher fi
encore un temps bien court pour que tous les app
pondent à mes désirs.

DON PEDRO.

Allons ! ce délai de longue haleine vous fait se
tête à tous deux. Mais je te garantis, Claudio, que l
ne se passera pas tristement pour nous. Je veux, d
tervalle, entreprendre un des travaux d'Hercule : i
ramener le signor Bénédict et la dame Béatrice à u
gne d'affection réciproque. Je voudrais faire ce m

doute pas de le former, si vous voulez tous trois
ssistance à mon plan.

LÉONATO.

igneur, je suis à vous, dût-il m'en coûter dix nuits
.

CLAUDIO.

i aussi, Monseigneur.

DON PEDRO.

us aussi, gentille Héro ?

HÉRO.

epte tous les emplois convenables, Monseigneur,
nner ma cousine à un bon mari.

DON PEDRO.

lict n'est pas, que je sache, le moins attrayant des
c'est une justice que je puis lui rendre : il est de
ace, d'une valeur éprouvée, et d'une loyauté re-
Je vous indiquerai comment il faudra circonvenir
usine, pour qu'elle s'éprenne de Bénédict...
ournant vers Claudio et vers Léonato.
oi, aidé de vous deux, j'agirai si bien sur Bénédict
lépit des boutades de son esprit et des répugnances
œur, il s'éprendra de Béatrice. Si nous faisons cela,
n'est plus un archer près de nous : sa gloire nous
ndra, et nous seuls serons dieux d'amour. Venez
i, et je vous dirai mon projet.

Ils sortent.

Entrent DON JUAN et BORACHIO.

DON JUAN.

décidé : le comte Claudio épousera la fille de
.

BORACHIO.

Monseigneur : mais je puis empêcher cela.



DON JUAN.

Tout obstacle, tout empêchement, toute entra soulagement pour moi. Je suis malade d'aversic homme : tout ce qui traversera ses désirs se miens. Comment peux-tu empêcher ce mariage?

BORACHIO.

Pas par une voie honnête, Monseigneur, m voie si couverte qu'on ne verra en moi rien de d

DON JUAN.

Indique-moi vite comment.

BORACHIO.

Je crois avoir dit à Votre Seigneurie, il y a un point je suis dans les faveurs de Marguerite, l d'Héro.

DON JUAN.

Je m'en souviens.

BORACHIO.

Je puis, à telle heure indue de la nuit, la post dence à la fenêtre de sa maîtresse.

DON JUAN.

Que vois-tu là qui soit de force à tuer ce mariag

BORACHIO.

C'est à vous de composer le poison. Allez t prince votre frère : n'hésitez pas à lui dire qu' promis son honneur en mariant l'illustre Claudio vanterez hautement, à une catin tarée comme Hér

DON JUAN.

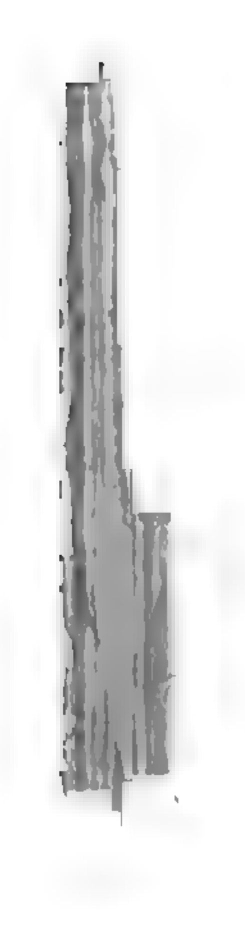
Quelle preuve donnerai-je de cela ?

BORACHIO.

Une preuve suffisante pour abuser le prince Claudio, perdre Héro et tuer Léonato! Vous faut-i résultat ?

DON JUAN.

Rien que pour les dépiter, je tenterais n'import



BORACHIO.

Marchez donc ! Trouvez-moi un bon moment pour prendre à part don Pedro et le comte Claudio. Dites-leur que vous êtes sûr que je suis aimé d'Héro. Affectez une sorte de zèle et pour le prince et pour Claudio : prétendez que, si vous avez fait une pareille révélation, c'est que vous étiez inquiet pour l'honneur de votre frère, auteur de cette alliance, et pour la réputation de son ami, ainsi exposé à être dupé par une fausse vertu. Ils auront peine à vous croire sans preuve convaincante. Comme présomption, offrez-leur de venir me voir à la fenêtre de la belle. Là ils m'entendront appeler Marguerite Héro, et ils entendront Marguerite m'appeler Borachio. Amenez-les voir ça, la nuit même qui précédera la noce projetée. — D'ici là je ferai en sorte qu'Héro s'absente : et la preuve de sa déloyauté paraîtra si concluante que le soupçon passera pour certitude, et que tous leurs projets seront renversés.

DON JUAN.

Advienne que pourra, je veux exécuter ton idée. Mets en œuvre toutes tes ruses, et il y a mille ducats pour toi.

BORACHIO.

Persistez bien dans l'accusation, et ma ruse ne sera pas en défaut.

DON JUAN.

Je vais immédiatement m'informer du jour de leur mariage.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Le jardin de Léonato.]

Entre BÉNÉDICT, suivi d'un PAGE.

BÉNÉDICT.

Page !

LE PAGE.

Signor ?

BÉNÉDICT.

Sur la fenêtre de ma chambre il y a un livre qui traîne : apporte-le-moi ici dans le verger.

LE PAGE.

J'y suis, Monsieur.

BÉNÉDICT.

Je sais cela : ce que je veux, c'est que tu t'en ailles d'ici et que tu y reviennes.

Le Page sort.

Je m'étonne qu'un homme, ayant vu le ridicule de tous ceux qui se consacrent à l'amour, après avoir ri des folles niaiseries des autres, puisse servir de thème à ses propres railleries, en devenant amoureux : et pourtant tel est Claudio. J'ai vu le temps où il n'y avait pas pour lui d'autre musique que le tambour et le fifre : et maintenant il leur préfère le tambourin et les pipeaux. J'ai vu le temps où il aurait fait dix milles à pied pour voir une bonne armure : et maintenant il restera dix nuits éveillé pour esquisser la façon d'un nouveau pourpoint. Il avait l'habitude de parler simplement et clairement comme un honnête homme et comme un soldat : et maintenant il tourne au pédant ; sa conversation est un banquet fantasque où chaque mot est un mets étrange. Se pourrait-il qu'ayant toujours les yeux que voici, je subisse pareille fascination ? Je ne puis rien dire, mais je ne le crois

s. Je ne jurerais pas qu'il est impossible à l'amour de me ınsformer en huître ; mais je fais le serment qu'avant ıvoir fait de moi une huître, il ne fera jamais de moi un ı pareil. Une femme est jolie, je n'en suis pas plus mal ; e autre est spirituelle, je n'en suis pas plus mal ; une isième vertueuse, je n'en suis toujours pas plus mal. Il st pas de femme qui puisse trouver grâce devant moi, qu'à ce que toutes les grâces soient rassemblées dans une nme unique. Celle-ci devra être riche, c'est certain ; spiielle, ou je ne voudrai pas d'elle ; vertueuse, ou je ne la rchanderai jamais ; jolie, ou je ne la regarderai jamais ; uce, ou elle ne m'approchera pas ; noble, ou je ne la nds pas, fût-elle un ange ! avec cela, d'une élocution rfaite, excellente musicienne ; et quant à ses cheveux, ils vront être de la couleur que Dieu leur aura donnée... ı ! Voici le prince et monsieur Cupidon ! Cachons-nous ns cette tonnelle.

Il se retire à l'écart.

Entrent Don PEDRO, LÉONATO et CLAUDIO, puis BALTHAZAR et des musiciens.

DON PEDRO.

— Eh bien ! entendrons-nous cette musique ?

CLAUDIO.

— Oui, mon bon seigneur... Comme la soirée est calme ! On dirait que par son silence elle veut préluder à l'harmonie !

DON PEDRO, bas, à Claudio.

— Voyez-vous où Bénédict s'est caché ?

CLAUDIO.

— Oh ! très-bien, Monseigneur ; la musique finie, — nous rons bon marché de ce renard-là.

DON PEDRO.

— Allons, Balthazar, répète-nous cette chanson.

BALTHAZAR.

– Oh ! mon bon seigneur, ne forcez pas une s
voix – à calomnier plus d'une fois la musique.

DON PEDRO.

– Le talent se dénonce par cela même – qu'i
ses perfections. – Je t'en conjure, chante, ne
prier plus longtemps.

BALTHAZAR.

– Puisque vous parlez de prière, je vais chante
on pas vu plus d'un galant faire la cour – à cel
croit indigne ? Et il la prie pourtant ! – Et pou
jure qu'il l'aime !

DON PEDRO.

Allons, commence. – Ou, si tu veux nous ten
long discours, – note-le.

BALTHAZAR.

Avant d'écouter mes notes, notez – que pas u
notes ne vaut la peine d'être notée.

DON PEDRO.

– Ce garçon-là ne parle qu'entre parenthèses :
qu'il dit est en note. –

La musique comm

BÉNÉDICT, bas à l'écart.

Tout à l'heure, la musique sera « divine ! » so
est déjà ravie... N'est-il pas étrange que des b
mouton puissent ainsi enlever l'âme du corps des ho
Peut-on payer si cher des cornes, muse !

BALTHAZAR, chantant.

Assez de soupirs, belles, assez de soupirs !
Les hommes furent trompeurs toujours :
Un pied à la mer, un pied sur la rive,
Jamais fidèles à la même chose !
Donc ne soupirez plus,
Et laissez-les aller.

Soyez pimpantes et gaies.
Finissez tous vos airs lugubres
En tra la la !

Ne chantez plus, non, ne chantez plus
D'élégies si tristes, si pénibles.
La fraude des hommes fut toujours la même,
Depuis la feuille du premier été.
Donc ne soupirez plus, etc.

DON PEDRO.

Sur ma parole, voilà une bonne chanson.

BALTHAZAR.

Et un mauvais chanteur, mon prince.

DON PEDRO.

Oh ! non ! non, vraiment : tu chantes assez bien pour un amateur.

Il cause à voix basse avec Claudio.

BÉNÉDICT, à part.

Si un chien avait hurlé ainsi, on l'aurait pendu : je prie Dieu que ce vilain chant ne présage pas de malheur. J'aurais autant aimé entendre la chouette, quelque désastre qui s'en fût suivi.

DON PEDRO, à Claudio.

Bonne idée, pardieu !... Écoute-moi, Balthazar. Procure-nous, je te prie, un excellent orchestre : car demain soir nous voulons le faire jouer sous la fenêtre de madame Héro.

BALTHAZAR.

Je ferai de mon mieux, seigneur.

DON PEDRO.

C'est bon : adieu.

Balthazar et les musiciens sortent.

Approchez, Léonato. Que me disiez-vous donc tantôt ? Que votre nièce Béatrice est amoureuse du signor Bénédict ?

CLAUDIO, à part, à don Pedro.

Oh ! à l'affût! à l'affût! l'oiseau est posé!

Haut.

Je n'aurais jamais cru que cette personne pût aime homme.

LÉONATO.

Ni moi non plus. Mais le plus surprenant, c'est q raffole ainsi du signor Bénédict, que dans tous ses pro apparents elle a toujours semblé détester.

BÉNÉDICT, à part.

Est-il possible? Le vent soufflerait-il de ce côté?

LÉONATO.

Ma foi, Monseigneur, je ne sais qu'en penser : q l'aime de cette affection enragée, cela me passe.

DON PEDRO.

Ce n'est peut-être qu'un jeu.

CLAUDIO.

Oui, c'est probable.

LÉONATO.

Un jeu, Dieu du ciel! Alors jamais passion jouée n'a semblé plus visiblement à une passion réelle!

DON PEDRO.

Comment! Quels symptômes de passion montre-t-el

CLAUDIO, bas.

Amorcez-bien l'hameçon : le poisson va mordre.

LÉONATO.

Quels effets, Monseigneur? Elle vous restera assise...

A Claudio.

Ma fille vous a dit comment.

CLAUDIO.

Oui, certes.

DON PEDRO.

Comment? dites-moi donc comment? Vous m'intrigu

J'aurais cru son cœur inaccessible à toutes les attaques de l'amour.

LÉONATO.

Je l'aurais juré, Monseigneur : surtout à celles de Bénédict.

BÉNÉDICT, à part.

Je prendrais la chose pour une duperie, si elle n'était pas dite par le bonhomme à barbe blanche : à coup sûr la fourberie ne peut pas se cacher sous tant de majesté.

CLAUDIO, bas.

Il a mordu : enlevez !

DON PEDRO.

A-t-elle fait connaître son affection à Bénédict ?

LÉONATO.

Non, elle a juré de ne jamais le faire : c'est là sa torture.

CLAUDIO.

C'est parfaitement vrai ; votre fille le déclare : *Quoi !* dit-elle, *après l'avoir si souvent accablé de mes dédains, je lui écrirais que je l'aime !*

LÉONATO.

C'est ce qu'elle dit, chaque fois qu'elle se met à lui écrire. Car il lui arrivera de se lever vingt fois dans une nuit, et de rester assise en chemise, jusqu'à ce qu'elle ait écrit une page... Ma fille nous a tout dit.

CLAUDIO.

Vous parlez de page écrite : cela me rappelle une plaisante histoire qu'elle nous a racontée...

LÉONATO.

Oh ! oui. Une fois qu'elle avait fermé sa lettre, elle voulut la relire, et, sous la couverture, elle trouva Bénédict et Béatrice pliés l'un sur l'autre !

CLAUDIO.

C'est ça !

LÉONATO.

Oh ! alors elle déchira le billet en mille morceau prochant d'avoir été assez immodeste pour écri homme qui, elle le savait bien, se moquerait d'ell *mesure son sentiment sur le mien*, dit-elle : *eh bie rirais de lui, s'il m'écrivait : oui, bien que je l' rirais.*

CLAUDIO.

Sur ce, elle tombe à genoux, pleure, sanglote, le cœur, s'arrache les cheveux, et joint aux prière précations : *O mon doux Bénédict!... Que Dieu n la patience !*

LÉONATO.

Voilà la vérité, à ce que dit ma fille. Et elle est e une telle exaltation, que parfois elle a peur mettre sur elle-même quelque attentat de désespo certain.

DON PEDRO.

Il serait bon que Bénédict sût cela par un autr ne veut pas elle-même le lui révéler.

CLAUDIO.

A quoi bon ? Il s'en ferait un jeu, et il n'en tou rait que plus cruellement la pauvre fille.

DON PEDRO.

S'il agissait ainsi, ce serait charité de le pend femme si charmante ! Une vertu au-dessus soupçon !

CLAUDIO.

Et puis, une raison supérieure !

DON PEDRO.

En tout, excepté dans cet amour pour Bénédict.

LÉONATO.

Ah ! Monseigneur, quand la raison et la passion tent dans une nature aussi tendre, nous avons dix

pour une, que la passion est la plus forte. J'en suis désolé pour elle à juste titre, étant à la fois son oncle et son tuteur.

DON PEDRO.

Si c'était à moi qu'elle eût accordé cet amour! J'aurais rejeté toute autre considération, et j'aurais fait d'elle la moitié de moi-même.

A Léonato.

Je vous en prie, parlez-en à Bénédict, et sachons ce qu'il dira.

LÉONATO.

Serait-ce utile, croyez-vous?

CLAUDIO.

Héro pense que sûrement sa cousine en mourra : car Béatrice dit qu'elle mourra si Bénédict ne l'aime pas, et elle mourra plutôt que de lui révéler son amour; enfin, s'il lui fait la cour, elle aimera mieux mourir que de rabattre un mot de son ironie accoutumée.

DON PEDRO.

Elle a raison. Si elle lui faisait l'offre de son amour, il serait très-possible qu'il la rebutât : car l'homme, vous le savez tous, est d'humeur sardonique.

CLAUDIO.

Oh! c'est un homme fort convenable.

DON PEDRO.

Il a, il est vrai, une physionomie heureuse.

CLAUDIO.

Oui, pardieu! et, à mon avis, un grand sens.

DON PEDRO.

Il laisse échapper, il est vrai, quelques étincelles qui ressemblent à de l'esprit.

LÉONATO.

Et puis je le crois vaillant.

DON PEDRO.

Comme Hector, je vous le certifie. Vous pouvez dire qu'il montre son esprit dans la conduite des querelles : en effet, ou il les évite avec une grande discrétion, ou il s'y engage avec une crainte toute chrétienne.

LÉONATO.

S'il craint Dieu, il faut nécessairement qu'il garde la paix ; ou qu'ayant rompu la paix, il entre dans la querelle avec crainte et tremblement.

DON PEDRO.

Et c'est ainsi qu'il agit : car c'est un homme qui craint Dieu, quoiqu'on puisse croire le contraire par quelques grosses plaisanteries qu'il fera. N'importe, je plains beaucoup votre nièce. Irons-nous à la recherche de Bénédict, pour lui parler de cet amour ?

CLAUDIO.

Ne lui en parlons pas, Monseigneur. Qu'aidée de bons conseils, Béatrice s'arrache cet amour !

DON PEDRO.

Ah ! c'est impossible : elle s'arracherait plutôt le cœur.

CLAUDIO.

Eh bien ! nous reparlerons de cela avec votre fille : laissons la chose se refroidir en attendant. J'aime bien Bénédict, mais je souhaiterais que, par un examen modeste de lui-même, il vît combien il est indigne d'une femme si parfaite.

LÉONATO.

Voulez-vous venir, Monseigneur? le dîner est prêt.

CLAUDIO, bas.

Si, après cela, il ne raffole pas d'elle, je ne veux plus compter sur rien.

DON PEDRO, bas.

Maintenant, qu'on tende pour Béatrice le même filet : c'est l'affaire de votre fille et de sa suivante. Ce sera réjouis-

sant quand chacun d'eux croira à la passion de l'autre, sans qu'il en soit rien : c'est une scène, toute de pantomime, que je veux voir. Envoyons Béatrice l'appeler pour dîner.

Sortent don Pedro, Claudio et Léonato.

BÉNÉDICT, sortant de sa cachette.

Ceci ne peut pas être une plaisanterie : la conversation était sérieuse... C'est d'Héro qu'ils tiennent le fait. Ils semblent plaindre Béatrice : il paraît que son affection est en pleine intensité. Elle m'aime ! Allons, il faut qu'elle soit payée de retour.. Je viens d'entendre à quel point je suis blâmé : ils disent que je ferai le dédaigneux, si je m'aperçois de son amour ; ils disent aussi qu'elle mourra plutôt que de me donner aucun signe d'affection.. Je n'ai jamais pensé à me marier... Je ne dois pas faire le fier... Heureux ceux qui s'entendent critiquer et qui sont mis à même de se corriger ! Ils disent que la dame est jolie !... C'est une vérité dont je puis moi-même déposer ; vertueuse .. c'est vrai, je ne puis pas le contester ; spirituelle, excepté dans son amour pour moi !... En effet, ce n'est pas de sa part un grand signe d'esprit..., ni une grande preuve de folie non plus, car je vais devenir horriblement amoureux d'elle... Il se peut qu'on casse encore sur moi quelque énorme sarcasme et quelque poignée d'ironies, parce que je me suis moqué si longtemps du mariage Mais est-ce que les appétits ne changent pas ? On aime dans sa jeunesse le plat qu'on ne peut souffrir sur ses vieux jours. Est-ce que des quolibets, des phrases, et toutes les boulettes de papier lancées par la cervelle, doivent faire reculer un homme de la carrière de son goût ? Non ! il faut que le monde soit peuplé Quand j'ai dit que je mourrais garçon, je ne croyais pas devoir vivre jusqu'à ce que je fusse marié .. Voici Béatrice qui vient Par le jour ! c'est une jolie femme... Je vais épier en elle quelques marques d'amour...

Entre BÉATRICE.

BÉATRICE.

Bon gré, mal gré, je suis envoyée pour vous dire de venir dîner.

BÉNÉDICT.

Jolie Béatrice, je vous remercie pour votre peine.

BÉATRICE.

Je n'ai pas pris plus de peine pour avoir ces remercîments que vous n'en prenez pour me remercier : si cela m'avait été si pénible, je ne serais pas venue.

BÉNÉDICT.

Vous prenez donc du plaisir à ce message?

BÉATRICE.

Oui, juste autant que vous en prendriez à égorger une grue avec la pointe d'un couteau... Vous n'avez pas d'appétit, signor? portez-vous bien.

Elle sort.

BÉNÉDICT.

Ah! *Bon gré, mal gré, je suis envoyée pour vous dire de venir dîner :* il y a là un double sens. *Je n'ai pas pris plus de peine pour avoir ces remercîments que vous n'en avez pris pour me remercier :* c'est me dire en d'autres termes : Toute peine que je prends pour vous est aussi aisée qu'un remercîment... Si je ne la prends pas en pitié, je suis un manant; si je ne l'aime pas, je suis un juif! Je vais me procurer son portrait.

Il sort.

SCÈNE VI.

[Une allée de parc.]

Entrent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO.

— Bonne Marguerite, cours au salon; — tu y trouveras

ma cousine Béatrice — causant avec le prince et Claudio; — insinue-lui à l'oreille que moi et Ursule — nous nous promenons dans le jardin, et que notre conversation — est tout entière sur elle ; dis-lui que tu nous as surprises ; — et engage-la à se glisser dans le bosquet en treillage — dont le chèvrefeuille, mûri par le soleil, — interdit au soleil l'entrée, pareil à ces favoris, — grandis par les princes, qui opposent leur grandeur — au pouvoir même qui l'a créée! Dis-lui de s'y cacher — pour écouter nos propos : voilà ta mission, — remplis-la bien, et laisse-nous seules.

MARGUERITE.

— Je la ferai venir ici, je vous jure, immédiatement.

Elle sort.

HÉRO.

— Maintenant, Ursule, quand Béatrice sera venue, — il faudra qu'en nous promenant dans cette allée, — nous parlions uniquement de Bénédict : — quand je le nommerai, ce sera ton rôle — de faire de lui le plus grand éloge que jamais homme ait mérité. — Moi, je dois me borner à te répéter que Bénédict — languit d'amour pour Béatrice : ainsi — est faite la flèche dangereuse du petit Cupidon — qu'elle blesse simplement par ouï-dire. Commence maintenant. — Car, tu vois, voici Béatrice qui, comme un vanneau, — rase la terre pour venir entendre ce que nous disons.

BÉATRICE entre et se cache dans un bosquet, de l'autre côté de la scène.

URSULE.

— Le plus grand plaisir de la pêche est de voir le poisson — fendre le flot d'argent de ses rames d'or — et mordre avidement à l'hameçon traître. — Ainsi, nous tendons la ligne à Béatrice qui vient — de se cacher à l'ombre du chè-

vrefeuille. — Soyez sans crainte, je jouerai bien mon rôle dans le dialogue.

HÉRO.

— Eh bien ! rapprochons-nous d'elle, pour que son oreille ne perde rien — de la douce et perfide amorce que nous lui destinons.

Elles vont se placer près du bosquet, tout en causant.

— Non vraiment, Ursule, elle est trop dédaigneuse ; — crois-moi, elle est d'une humeur aussi farouche et aussi sauvage — que le faucon fauve des rochers.

URSULE.

Mais êtes-vous sûre — que Bénédict aime si profondément Béatrice ?

HÉRO.

— C'est ce que disent le prince et le seigneur, mon fiancé.

URSULE.

— Et ils vous ont chargée de lui en parler, Madame?

HÉRO.

— Ils m'ont priée de l'en instruire; — mais je leur ai conseillé, s'ils aimaient Bénédict, — de l'engager à lutter contre cette affection, — sans jamais la faire connaître à Béatrice.

URSULE.

— Pourquoi cela? Ce gentilhomme n'est-il pas — digne d'un lit aussi privilégié — que la couche de Béatrice?

HÉRO.

— O Dieu d'amour ! je sais qu'il est digne — de tout ce qui peut être accordé à un homme. — Mais la nature n'a jamais fait un cœur de femme — d'une étoffe plus fière que celui de Béatrice ; — le dédain et la morgue étincellent dans ses yeux — qui méprisent tout ce qu'ils regardent, et son esprit — s'estime si haut que pour elle — toute autre chose est chétive : elle ne peut aimer, — ni concevoir aucune

impression, aucune pensée affectueuse, – tant elle est éprise d'elle-même !

URSULE.

Je pense bien comme vous : et conséquemment il ne serait pas bon sans doute qu'elle connût l'amour de Bénédict elle s'en ferait un jeu.

HÉRO.

Oui, tu dis vrai. Je n'ai pas encore vu un homme, – si spirituel, si noble, si jeune, si parfaitement beau qu'il fût, – qu'elle n'ait repoussé de ses maléfices. Est-il blond? elle jure qu'on prendrait le galant pour sa sœur ; – est-il brun ? c'est un grotesque que la nature en dessinant a barbouillé de noir ; grand ? c'est une lance à tête biscornue, petit ? c'est un camée négligemment taillé ; – parleur ? c'est une girouette tournant à tout vent ; – silencieux ? alors c'est une bûche que rien n'émeut. Il n'est pas d'homme qu'elle ne retourne ainsi à l'envers : – et jamais elle n'accorde à la vérité et à la vertu – ce que réclament la franchise et le mérite.

URSULE.

– Bien sûr, bien sûr, ce dénigrement n'a rien de louable.

HÉRO.

– Non, sans doute, cette manie bizarre – de Béatrice, n'a rien de louable. – Mais qui osera le lui dire ? Si je lui en parlais, elle me bernerait ; oh ! elle me désarçonnerait – d'un éclat de rire, elle m'écraserait d'esprit. – Aussi, que Bénédict, comme un feu qu'on recouvre, – se consume en soupirs et s'épuise intérieurement ! – Cette fin-là vaut mieux que de mourir bafoué, – chose aussi cruelle que de mourir chatouillé.

URSULE.

– Pourtant parlez-lui-en ; écoutez ce qu'elle dira.

HÉRO.

– Non ; j'aime mieux aller trouver Bénédict, – et lui conseiller de combattre sa passion ; – j'inventerai même quelque honnête calomnie – pour en ternir ma cousine : on ne sait pas – combien une méchante parole peut empoisonner l'amour.

URSULE.

– Oh ! ne faites pas à votre cousine un pareil tort. – Elle ne doit pas manquer de jugement, – pour peu qu'elle ait l'esprit vif et supérieur – qu'on lui reconnaît, au point de refuser – un gentilhomme aussi accompli que le signor Bénédict.

HÉRO.

– Il est le premier homme d'Italie, – toujours excepté mon cher Claudio.

URSULE.

– De grâce, ne vous fâchez pas contre moi, Madame, – si je vous dis ma pensée : le signor Bénédict, pour la tournure, pour les manières, pour l'esprit, pour la valeur, – est placé le plus haut dans l'opinion de l'Italie.

HÉRO.

– Il a, il est vrai, une réputation parfaite.

URSULE.

– Il l'a méritée par ses perfections, avant de l'obtenir. – A quand votre mariage, Madame ?

HÉRO.

– Toujours à demain. Viens, rentrons. – Je veux te montrer quelques parures pour avoir ton avis – sur celle qui doit le mieux m'habiller demain.

URSULE, bas.

– Elle est prise, je vous le garantis : nous l'avons attrapée, Madame.

HÉRO.

– S'il en est ainsi, c'est que l'amour procède par le

hasard. — Cupidon fait tomber les uns avec la flèche, les autres avec le piége.

Héro et Ursule sortent.

BÉATRICE, s'avançant sur le théâtre.

— Quel feu est dans mes oreilles? Serait-ce vrai? — Suis-je donc si fort condamnée pour ma fierté et pour mon dédain? — Adieu, mépris! virginale fierté, adieu! — Les orgueilleux ne laissent pas de gloire derrière eux. — Va, Bénédict, aime : je te paierai de retour, — en apprivoisant mon cœur sauvage à ta main caressante. — Si tu aimes, ma tendresse t'autorisera — à resserrer nos amours par un lien sacré. — Car on dit que tu le mérites ; et moi, — j'ai, pour le croire, mieux que des rapports.

Elle sort.

SCÈNE VII.

[Une salle dans le palais de Léonato.]

Entrent don PEDRO, CLAUDIO, BÉNÉDICT et LÉONATO. Bénédict a coupé sa barbe et est habillé à la dernière mode.

DON PEDRO.

Je reste seulement jusqu'à ce que votre mariage soit consommé, et alors je pars pour l'Aragon.

CLAUDIO.

Je vous reconduirai jusque-là, Monseigneur, si vous me le permettez.

DON PEDRO.

Non, ce serait tacher votre mariage dans l'éclat de sa nouveauté; ce serait vous traiter comme l'enfant à qui l'on montre son habit neuf en lui défendant de le porter. J'oserai seulement prier Bénédict de m'accompagner : car, du sommet de la tête jusqu'à la semelle de son pied, il est la gaieté même; il a

deux ou trois fois coupé la corde de l'arc de Cupidon, et le petit bourreau n'ose pas tirer sur lui. Son cœur est sonore comme une cloche, et sa langue en est le marteau. Car ce que son cœur pense, sa langue le dit.

BÉNÉDICT.

Ah ! mes vaillants, je ne suis plus ce que j'étais.

LÉONATO.

Je le crois ; il me semble que vous êtes plus grave.

CLAUDIO.

J'espère qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Il se ferait plutôt pendre, le truand ! Il n'y a pas en lui une goutte de sang pur qui puisse être agitée par l'amour : s'il est triste, c'est qu'il est sans argent.

BÉNÉDICT.

Je souffre d'une dent.

DON PEDRO.

Arrachez-la.

BÉNÉDICT.

Le diable l'emporte !

CLAUDIO.

Arrachez-la d'abord, vous l'enverrez au diable après.

DON PEDRO.

Quoi ! vous soupirez pour un mal de dent !

LÉONATO.

Ce n'est rien qu'un peu d'humeur, ou un ver.

BÉNÉDICT.

A votre aise. Tout le monde peut maîtriser une douleur, excepté celui qui l'a.

CLAUDIO.

Mais je dis, moi, qu'il est amoureux.

DON PEDRO.

Il n'y a pas en lui apparence de passion, à moins que ce ne soit une passion pour les déguisements étrangers : par

exemple, il est Hollandais aujourd'hui ; demain, il sera Français, ou bien, portant à la fois le costume de deux pays, il sera Allemand au-dessous de la ceinture, par les longues culottes, et Espagnol au-dessus de la hanche, par le petit pourpoint. A moins que ce ne soit la passion qu'il paraît avoir pour ces folies, il n'a pas de passion folle, comme vous voulez le croire.

CLAUDIO.

S'il n'est pas amoureux de quelque femme, il ne faut plus se fier aux vieux signes. Il brosse son chapeau tous les matins : qu'est-ce que cela annonce ?

DON PEDRO.

Quelqu'un l'a-t-il vu chez le barbier ?

CLAUDIO.

Non, mais le garçon du barbier a été vu chez lui, et l'antique ornement de sa joue a déjà rembourré les balles du jeu de paume.

LÉONATO.

C'est vrai, la perte de sa barbe lui donne l'air plus jeune.

DON PEDRO.

Ajoutez qu'il se frotte de musc : cela peut-il vous mettre sur la piste ?

CLAUDIO.

Autant dire que le damoiseau est amoureux.

DON PEDRO.

Le plus grand symptôme, c'est sa mélancolie.

CLAUDIO.

Et quand l'a-t-on vu si souvent se laver la figure ?

DON PEDRO.

Voire même se peindre, comme j'ai ouï dire qu'il le fait.

CLAUDIO.

Et son esprit, si pétillant naguère, qui n'est plus qu'une corde de guitare, serrée par une clef !

DON PEDRO.

Rien que cela le dénonce d'une façon accablante. Concluons ! concluons ! il est amoureux.

CLAUDIO.

Ce n'est pas tout. Je connais celle qui l'aime.

DON PEDRO.

Je voudrais bien la connaître, moi aussi. Je suis sûr que c'est une femme qui ne le connaît pas.

CLAUDIO.

Si fait, et tous ses défauts ! Mais en dépit de tout, elle se meurt pour lui.

DON PEDRO.

Il faudra l'enterrer la face vers le ciel.

BÉNÉDICT.

Dans ce que vous dites, je ne vois pas de charme contre le mal de dents...

A Léonato.

Mon vieil ami, faisons quelques pas à l'écart : j'ai médité, pour vous les dire, huit ou neuf paroles sages que ces dadas-là ne doivent pas entendre.

Bénédict et Léonato sortent.

DON PEDRO.

Je parie ma vie que c'est pour s'ouvrir à Léonato au sujet de Béatrice.

CLAUDIO.

C'est certain. Héro et Marguerite doivent avoir déjà joué leur comédie pour Béatrice. Aussi, je prédis que les deux oursins ne se mordront plus quand ils se rencontreront.

Entre don JUAN.

DON JUAN.

Mon seigneur et frère, Dieu vous garde !

DON PEDRO.

Bonsoir, frère.

DON JUAN.

Si vos loisirs le permettaient, je voudrais vous parler.

DON PEDRO.

En particulier ?

DON JUAN.

Si vous le trouvez bon... Pourtant le comte Claudio peut entendre, car ce que j'ai à dire le concerne.

DON PEDRO.

De quoi s'agit-il ?

DON JUAN, à Claudio.

Avez-vous, seigneur, l'intention de vous marier demain ?

DON PEDRO.

Oui, vous le savez.

DON JUAN.

C'est ce que je ne sais pas... quand il saura ce que je sais !

CLAUDIO.

S'il y a quelque obstacle, découvrez-nous-le, je vous en prie.

DON JUAN.

Vous pouvez croire que je ne vous aime pas : attendez l'avenir, et apprenez à me mieux juger par la révélation que je viens vous faire. Quant à mon frère, il vous a, je crois, une grande affection, et c'est par tendresse pour vous qu'il a aidé à la conclusion de votre prochain mariage : avances bien mal placées, à coup sûr, peines bien mal employées !

DON PEDRO.

Comment ! qu'y a-t-il ?

DON JUAN.

Je suis venu ici pour vous le dire. Abrégeons, car il y a trop longtemps qu'elle fait parler d'elle. Elle est déloyale.

CLAUDIO.

Qui ? Héro ?

DON JUAN.

Elle-même. L'Héro de Léonato, votre Héro, l'Héro de tout le monde.

CLAUDIO.

Déloyale !

DON JUAN.

Le mot est trop doux pour peindre sa corruption. Je pourrais la qualifier plus durement ; imaginez un nom plus dégradant, et je le lui approprierai. Avant de vous étonner, attendez de plus amples renseignements. Venez avec moi cette nuit. Vous verrez escalader la fenêtre de sa chambre, la veille même de ses noces... Si vous l'aimez alors, épousez-la demain ; mais pour votre honneur, mieux vaudrait changer d'idée.

CLAUDIO.

Est-il possible ?

DON PEDRO.

Je ne veux pas le croire.

DON JUAN.

Si vous n'osez pas croire ce que vous voyez, n'avouez pas ce que vous savez. Si vous voulez me suivre, je vous en montrerai assez, et, quand vous en aurez vu et entendu plus long, agissez en conséquence.

CLAUDIO.

Si, cette nuit, je vois quelque chose qui me décide à ne pas l'épouser, je veux la confondre devant tous, à l'église où nous devions nous marier.

DON PEDRO.

Et, comme je me suis entremis pour te l'obtenir, je me joindrai à toi pour la flétrir.

DON JUAN.

Je ne veux pas la décrier davantage, avant que vous soyez mes témoins : supportez la chose froidement jusqu'à ce soir, et qu'alors la vérité se prouve!

DON PEDRO.

O journée tristement finie !

CLAUDIO.

O étrange catastrophe !

DON JUAN.

O malheur prévenu à temps ! Voilà ce que vous direz, quand vous aurez vu la suite.

SCÈNE VIII.

[Une place au fond de laquelle est une église.]

Entrent DOGBERRY et VERGÈS, suivis des WATCHMEN.

DOGBERRY, aux watchmen.

Êtes-vous des hommes honnêtes et fidèles ?

VERGÈS.

Oui ; autrement ils risqueraient fort le salut de leur corps et de leur âme, et ce serait dommage.

DOGBERRY.

Non, ce serait encore une punition trop douce, s'il est vrai qu'ils doivent avoir en eux quelque allégeance, étant choisis pour faire le guet du prince.

VERGÈS.

C'est bon. Donnez-leur la consigne, voisin Dogberry

DOGBERRY.

Voyons, d'abord, qui de vous est le plus indigne d'être constable ?

PREMIER WATCHMAN.

Hugues Brindavoine, Monsieur, ou bien Georges Charbondemer, car tous deux savent lire et écrire.

DOGBERRY.

Venez ici, voisin Charbondemer. Dieu vous a gratifié d'un bon nom. Être homme d'un beau physique, c'est un don de la fortune ; mais savoir lire et écrire, voilà qui vient de la nature.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et ces deux facultés, maître constable...

DOGBERRY.

Vous les possédez ; je devine votre réponse. A merveille. Pour votre physique, Monsieur, eh bien ! rendez-en grâces à Dieu, et ne vous en vantez pas ; et quant à votre talent de lire et d'écrire, prouvez-le quand nul besoin ne sera de cette vanité. Vous êtes ici regardé comme l'homme le plus inepte et le mieux fait pour être constable : chargez-vous donc de la lanterne. Voici votre fonction : vous appréhenderez tous les vagabonds ; vous commanderez à tout passant de faire halte, au nom du prince...

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et s'il ne veut pas faire halte ?

DOGBERRY.

Eh bien ! ne faites pas attention à lui et laissez-le partir puis appelez le reste du guet, et remerciez Dieu d'être débarrassé d'un chenapan.

VERGÈS.

S'il refuse de faire halte quand on le lui commande, c'est qu'il n'est pas soumis au prince.

DOGBERRY.

C'est vrai, et le guet ne doit s'occuper que des sujets du

prince. En outre, vous ne devrez pas faire de bruit dans les rues : car, qu'un guetteur de nuit jase et bavarde, cela est parfaitement tolérable et ne peut se supporter.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Nous aimerions mieux dormir que bavarder. Nous connaissons les devoirs du guet.

DOGBERRY.

Allons, vous parlez comme un vétéran, comme un fort paisible guetteur de nuit ; je ne saurais voir, en effet, ce qu'il y a de mal à dormir : seulement, ayez soin qu'on ne vous vole pas vos pertuisanes. Maintenant, vous aurez à visiter tous les cabarets et à dire à ceux qui sont ivres d'aller se mettre au lit.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Et s'ils ne veulent pas ?

DOGBERRY.

Eh bien ! laissez-les tranquilles jusqu'à ce qu'ils soient dégrisés : si alors ils ne vous font pas une meilleure réponse, vous pourrez dire que ce ne sont pas des hommes comme vous les croyiez.

DEUXIÈME WATCHMAN.

C'est bien, Monsieur.

DOGBERRY.

Si vous rencontrez un voleur, vous pourrez le soupçonner, en vertu de votre office, de n'être pas un honnête homme : mais, pour les gens de cette espèce, moins vous aurez affaire à eux, mieux cela vaudra pour votre probité.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Si nous le connaissons pour un voleur, ne devrons-nous pas mettre la main sur lui ?

DOGBERRY.

A vrai dire, votre charge vous en donne le droit ; mais, dans mon opinion, ceux qui touchent à la poix se salissent : si vous prenez un voleur, le parti le plus pacifique pour

vous est de le laisser se montrer ce qu'il est et voler hors de votre compagnie (22).

VERGÈS.

Vous avez toujours passé pour un homme clément, camarade.

DOGBERRY.

En vérité, je ne voudrais pas pendre un chien volontairement, à plus forte raison un homme qui a en lui quelque honnêteté.

VERGÈS.

Si vous entendez un enfant crier la nuit, vous devrez appeler la nourrice, et lui dire de le calmer.

DEUXIÈME WATCHMAN.

Mais si la nourrice dort et ne veut pas nous entendre?

DOGBERRY.

Eh bien, partez en paix, et laissez l'enfant la réveiller avec ses cris : car la brebis qui ne veut pas entendre son agneau quand il bêle ne répondra jamais à un veau qui mugit.

VERGÈS.

C'est très-vrai.

DOGBERRY.

Ici finit votre consigne. Vous, constable, vous devez représenter la personne même du prince : si vous rencontrez le prince, dans la nuit, vous pouvez l'arrêter.

VERGÈS.

Non, ça, par Notre-Dame, je ne crois pas qu'il le puisse

DOGBERRY.

Cinq shellings contre un, avec quiconque connaît les statues, qu'il le peut. Parbleu, pas sans le consentement du prince ! Car, en effet, le guet ne doit offenser personne, et c'est offenser un homme que de l'arrêter contre sa volonté.

VERGÈS.

Par Notre-Dame, je le crois bien.

DOGBERRY.

Ha ! ha ! ha ! allons, mes maîtres, bonne nuit : s'il survient quelque affaire d'importance, appelez-moi ; que chacun de vous garde les secrets de ses camarades et les siens ! Bonne nuit.

A Vergès.

Venez, voisin.

DEUXIÈME WATCHMAN, *à ses camarades.*

Ainsi, mes maîtres, nous avons entendu notre consigne : allons nous asseoir là sur ce banc, à la porte de l'église, jusqu'à deux heures, et ensuite tous au lit !

DOGBERRY.

Un mot encore, honnêtes voisins : je vous en prie, surveillez la porte du signor Léonato ; car, la noce étant pour demain, il y a là cette nuit un grand brouhaha. Adieu, soyez vigilants, je vous en supplie.

Dogberry et Vergès sortent. Les Watchmen vont s'asseoir sous le porche de l'église.

Entrent BORACHIO *et* CONRAD.

BORACHIO.

Holà ! Conrad.

PREMIER WATCHMAN, *à part.*

Silence ! ne bougez pas.

BORACHIO.

Conrad ! allons donc !

CONRAD.

Me voici, mon cher ; à ton coude.

BORACHIO.

Par la messe ! c'est donc pour ça que mon coude me démangeait : je croyais que j'allais avoir la gale.

CONRAD.

Je te dois une réponse à ce mot-là ; pour le moment, entame ta narration.

BORACHIO.

Mets-toi donc près de moi sous ce hangar, car il tombe du grésil, et, en véritable ivrogne, je vais tout te dire.

PREMIER WATCHMAN, à part.

Quelque trahison ! Tenons-nous aux aguets.

Les Watchmen s'approchent du hangar où Borachio et Conrad se sont réfugiés.

BORACHIO.

Sache donc que j'ai gagné de don Juan mille ducats.

CONRAD.

Est-il possible qu'il y ait des coquineries si chères ?

BORACHIO.

Demande plutôt s'il est possible qu'il y ait des coquineries si riches : car, quand les coquins riches ont besoin des coquins pauvres, les pauvres peuvent faire le prix qu'ils veulent.

CONRAD.

Tu m'étonnes.

BORACHIO.

Cela prouve combien tu es inexpérimenté : tu sais que la mode d'un pourpoint, d'un chapeau ou d'un manteau n'ajoute rien à un homme.

CONRAD.

Oui, ce n'est que le vêtement.

BORACHIO.

Je te parle de la mode.

CONRAD.

Oui, la mode n'est qu'une mode.

BORACHIO.

Bah ! autant dire qu'un fou n'est qu'un fou. Ne vois-tu pas que la mode n'est qu'un fléau grotesque ?

PREMIER WATCHMAN, à part.

Je connais ce Grotesque-là : c'est un affreux voleur qui

depuis sept ans s'introduit partout comme un gentilhomme : je me rappelle son nom.

BORACHIO.

N'as-tu pas entendu quelqu'un ?

CONRAD.

Non : c'était la girouette sur le toit.

BORACHIO.

Ne vois-tu pas, dis-je, que la mode n'est qu'un fléau grotesque ? Ah ! vois comme elle étourdit toutes les têtes chaudes, de quatorze à trente-cinq ans ! Tantôt elle les affuble comme les soldats de Pharaon peints sur une toile enfumée ; tantôt, comme les prêtres du dieu Baal qu'on voit aux vitraux d'une vieille église ; tantôt comme ces Hercules rasés d'une tapisserie rongée de vers, qui ont la braguette aussi grosse que leur massue.

CONRAD.

Je vois tout cela, et je vois aussi que la mode use plus d'habits que l'homme. La mode ne t'a-t-elle pas si bien tourné la tête, à toi-même, que, pour me parler d'elle, tu as laissé de côté ton récit ?

BORACHIO.

Nullement. Sache donc que cette nuit j'ai courtisé Marguerite, la suivante d'Héro, sous le nom d'Héro elle-même : penchée à la fenêtre de la chambre de sa maîtresse, elle m'a dit mille fois adieu. Je te raconte tout cela confusément. J'aurais dû te dire d'abord comment le prince et Claudio, postés, placés et prévenus par mon maître qui les accompagnait, ont assisté du jardin à notre aimable entrevue.

CONRAD.

Et ils ont pris Marguerite pour Héro ?

BORACHIO.

Oui, deux d'entre eux, le prince et Claudio ; mais mon diable de maître savait que c'était Marguerite. Enfin, grâce aux serments de don Juan qui tout d'abord les avaient en-

sorcelés, grâce à la nuit noire qui les avait trompés surtout à ma coquinerie qui avait confirmé toutes les nies inventées par mon maître, Claudio est parti en jurant d'aller trouver Héro au temple, le lendemain comme c'était convenu, et là, devant toute l'asseml lui jeter à la face ce qu'il a vu cette nuit, et de la r chez elle sans mari.

PREMIER WATCHMAN, s'avançant.

Au nom du prince, halte-là !

DEUXIÈME WATCHMAN.

Appelons le maître constable. Nous venons de dé la plus dangereuse affaire de paillardise qui se soit vue dans la république.

PREMIER WATCHMAN.

Un certain Grotesque est l'un des coupables ; je nais : il porte des boucles.

CONRAD.

Messieurs ! Messieurs !...

DEUXIÈME WATCHMAN.

On vous forcera à produire ce Grotesque, je vou rantis.

CONRAD.

Messieurs !

PREMIER WATCHMAN.

Plus un mot ! Au nom du prince, obéissons et avec nous.

BORACHIO, à Conrad.

Qu'allons-nous devenir au milieu de toutes ces bardes ?

CONRAD, à Borachio.

Douloureuse question !

Aux Watchmen.

En marche, nous vous obéissons !

Les Watchmen emmènent Conrad et I

SCÈNE IX.

[Une chambre à coucher.]

Entrent HÉRO, MARGUERITE et URSULE.

HÉRO.

Bonne Ursule, éveille ma cousine Béatrice, prie-la de se lever.

URSULE.

J'y vais, Madame.

HÉRO.

Et dis-lui de venir ici.

URSULE.

Bien.

Ursule sort.

MARGUERITE, à Héro.

Ma foi, je trouve que votre autre fraise irait mieux.

HÉRO.

Non, laisse-moi faire, bonne Margot, je veux mettre celle-ci.

MARGUERITE.

Sur ma parole, elle n'est pas aussi belle, et je suis sûre que votre cousine vous le dira.

HÉRO.

Ma cousine est une folle, et tu en es une autre. Je ne veux mettre que celle-ci.

MARGUERITE.

J'aime fort votre nouvelle coiffure, je voudrais seulement les cheveux une idée plus bruns : quant à votre robe, elle est, ma foi, d'un goût exquis. J'ai vu la robe de la duchesse de Milan, cette robe tant vantée.

HÉRO.

Elle est la plus belle, à ce qu'on dit.

MARGUERITE.

Sur ma parole, ce n'est qu'un peignoir à côté de la vôtre Du drap d'or avec crevés et dentelle d'argent, des perles le long des manches, manches pendantes, et de la jupe, qui est bordée de brocart bleuâtre. Mais, pour la beauté, pour la délicatesse, pour la grâce et l'excellence de la façon, votre robe vaut dix fois celle-là.

HÉRO.

Que Dieu me rende heureuse de la porter, car je me sens le cœur accablé !

MARGUERITE.

Il le sera bientôt davantage sous le poids d'un homme.

HÉRO.

Fi ! tu n'as pas honte ?

MARGUERITE.

De quoi, Madame? de parler de ce qui est honorable? Est-ce que le mariage n'est pas honorable, dans un mendiant même ? Et, mariage à part, votre futur seigneur n'est-il pas honorable? Je le vois, vous auriez voulu que, par déférence, au lieu de dire *un homme*, je disse *un époux*. Si une pensée mauvaise ne travestit pas une parole franche je n'ai offensé personne. Or, y a-t-il du mal à parler de ce que pèse un mari ? Aucun, je pense, s'il s'agit d'un légitime mari uni à une femme légitime. Autrement, au lieu d'être lourd, le poids serait par trop léger. Demandez plutôt à madame Béatrice : la voici qui vient.

Entre BÉATRICE.

HÉRO.

Bonjour, ma petite cousine.

BÉATRICE.

Bonjour, ma douce Héro.

HÉRO.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ? Vous parlez d'un ton douloureux.

BÉATRICE.

C'est que je suis hors de tous les autres, il me semble.

MARGUERITE.

Entonnez l'air de *Léger amour* (23). Il n'a pas besoin de refrain. Chantez-le, vous ; moi, je le danserai.

BÉATRICE, à Marguerite.

Vous joueriez des talons, ainsi accompagnée ? Prenez garde ! Quand on s'aime sur ce chant-là, on est sûr d'une récolte.

MARGUERITE.

O la méchante interprétation ! Je la mets sous mes talons.

BÉATRICE.

Il est près de cinq heures, cousine ; vous devriez déjà être prête .. En vérité, je suis excessivement malade. Oh !

MARGUERITE.

A qui adressez-vous ce soupir ? Au médecin ou au mari ?

BÉATRICE.

A la lettre qui commence ces deux mots, la lettre : Hache.

MARGUERITE.

Allons ! s'il n'est pas vrai que vous avez abjuré, il ne faut plus naviguer sur la foi des étoiles.

BÉATRICE.

Que veut dire cette folle ?

MARGUERITE.

Moi ? rien ! je souhaite seulement que Dieu envoie à chacun ce qu'il désire.

HÉRO.

Voici des gants que le comte m'a envoyés; ils (parfum exquis.

BÉATRICE.

Je suis enchiffrenée, cousine ; je ne puis rien sen

MARGUERITE.

Être fille, et ne plus rien sentir ! Il a fallu pour c rhume extraordinaire.

BÉATRICE.

Oh ! Dieu me pardonne! Dieu me pardonne ! l quand avez-vous pris tant de verve?

MARGUERITE.

Depuis que vous n'en avez plus. Est-ce que mon ne me sied pas à ravir?

BÉATRICE.

On ne le voit pas assez : vous devriez le mettre i chapeau... Sur ma parole, je suis mal disposée.

MARGUERITE.

Procurez-vous de l'essence de Carduus Benedictus (appliquez-en sur votre cœur : c'est le seul remède cor nausées

HÉRO, à Marguerite.

Tu viens de la piquer avec un chardon.

BÉATRICE.

Benedictus ? pourquoi Benedictus? Vous cachez q apologue sous ce Benedictus.

MARGUERITE.

Un apologue ! Non, ma foi, je n'ai aucune intenti chée ; je parle du simple chardon béni. Vous croye: être que je vous crois amoureuse? Non, par Notre-Da ne suis pas assez folle pour croire même ce que sire, et je ne désire pas toujours croire ce que j croire ; et, en vérité, je ne pourrais pas croire, quand serais toute la crédulité de mon cœur, que vous êtes

reuse, que vous le serez, ou que vous pouvez l'être. Pourtant, Bénédict est bien changé : le voilà devenu comme un autre homme ; il jurait de ne jamais se marier, et maintenant, en dépit de son cœur, il mangerait son plat sans grogner. Vous aussi, à quel point vous pouvez être convertie, je l'ignore ; mais il me semble que vous regardez avec vos yeux comme les autres femmes.

BÉATRICE.

Quelle est donc l'allure à laquelle tu as mis ta langue ?

MARGUERITE.

Ce n'est pas un faux galop.

Rentre URSULE.

URSULE.

Dépêchez-vous, Madame, le prince, le comte, le signor ...dict, don Juan et tous les galants de la ville, sont arri... pour vous mener à l'église.

HÉRO.

Aidez-moi à m'habiller, bonne cousine, bonne Margot, ...e Ursule.

Elles sortent.

SCÈNE X.

[Une salle dans le palais.]

Entrent LÉONATO, DOGBERRY et VERGÈS.

LÉONATO, à Dogberry.

... me voulez-vous, honnête voisin ?

DOGBERRY.

...bleu, Monsieur, je voudrais vous faire part d'une af... qui vous décerne.

LÉONATO.

Soyez bref, je vous prie : car vous voyez que je s pressé.

DOGBERRY.

Corbleu, c'est vrai, Monsieur.

VERGÈS.

Oui, c'est parfaitement vrai, Monsieur.

LÉONATO.

De quoi s'agit-il, mes bons amis ?

DOGBERRY.

Le bonhomme Vergès, Monsieur, s'écarte un peu du jet : c'est un vieillard, Monsieur, et son esprit n'est pas au obtus que je le voudrais, Dieu le sait ; mais, en vérité, il honnête comme la peau qui est entre ses sourcils.

VERGÈS.

Oui, Dieu merci, je suis aussi honnête que tout hom vivant, j'entends tout homme aussi vieux et pas plus ho nête que moi.

DOGBERRY.

La comparaison est rance : *palabras*, voisin Vergès.

LÉONATO.

Voisins, vous êtes fastidieux.

DOGBERRY.

Votre Seigneurie est bien bonne de le dire, mais nous sommes que de pauvres employés du duc ; ah ! que n'ai tout le faste d'un roi ! C'est surtout en votre faveur que voudrais être fastidieux !

LÉONATO.

Fastidieux en ma faveur ! Ah !

DOGBERRY.

Oui ! que ne le suis-je mille fois plus ! Car j'en ai enten de belles sur le compte de Votre Seigneurie ; et, tout pa vre que je suis, cela me rend heureux !

VERGÈS.

Et moi aussi.

LÉONATO.

Je voudrais bien savoir ce que vous avez à me dire.

VERGÈS.

Corbleu, Monsieur, notre patrouille a arrêté cette nuit les deux plus fieffés coquins de tout Messine, sauf Votre Révérence.

DOGBERRY.

Excusez le bonhomme, Monsieur : il veut absolument parler ; comme on dit, l'esprit s'en va quand vient l'âge. Dieu me pardonne, il faut le voir pour le croire... Bien dit, voisin Vergès... Après tout, Dieu est un bon homme : quand deux hommes montent sur un cheval, il doit y en avoir un en arrière...

A Léonato.

C'est une âme honnête, allez, Monsieur : une des meilleures, sur ma parole, qui ait jamais rompu le pain ; mais Dieu doit être adoré en tout. Tous les hommes ne sont pas pareils. Hélas ! ce cher voisin !

LÉONATO.

En vérité, voisin, il n'est pas de votre calibre.

DOGBERRY.

Dieu dispose de ses dons.

LÉONATO.

Il faut que je vous quitte.

DOGBERRY.

Un mot seulement, Monsieur. Notre patrouille, Monsieur, a en effet, appréhendé deux personnes iquivoques, et nous voudrions qu'elles fussent examinées ce matin devant Votre Seigneurie.

LÉONATO.

Examinez-les vous-même et apportez-moi le procès-ver-

bal. Je suis fort pressé en ce moment, vous l
bien.

DOGBERRY.

Oui, cela sera suffigant.

LÉONATO.

Buvez une rasade avant de vous en aller. Adieu.

Entre un MESSAGER.

LE MESSAGER, à Léonato.

Monseigneur, vous êtes attendu pour donner vot
son mari.

LÉONATO.

J'y vais ; me voici prêt.

Léonato sort avec le messag

DOGBERRY.

Allez, mon bon collége, allez trouver François C
demer, et dites-lui d'apporter sa plume et son é
nous allons procéder à l'examen de ces hommes.

VERGÈS.

Et nous devons le faire habilement.

DOGBERRY.

Nous n'épargnerons pas l'adresse, je vous le g
j'ai là

Se frappant le front.

quelque chose qui les forcera bien à s'explique
seulement chercher le savant écrivain qui doit m
écrit ces excommunications, et venez me rejoin
geôle.

Ils sorte

SCÈNE XI.

[L'intérieur d'une église.]

Entrent DON PEDRO, DON JUAN, LÉONATO, un MOINE, CLAUDIO, BENEDICT, HÉRO et BÉATRICE, suivis de la foule des invités.

LÉONATO, au moine.

Allons, frère Francis, soyez bref : tenez-vous-en à la formule de mariage la plus simple, et vous énumérerez ensuite les devoirs mutuels des époux.

LE MOINE, à Claudio.

Vous venez ici, Monseigneur, pour vous marier avec Madame ?

Il montre Héro.

CLAUDIO.

Non.

LÉONATO.

Il vient pour être marié avec elle, et c'est vous qui venez pour le marier.

LE MOINE, à Héro.

Madame, vous venez ici pour être mariée au comte ?

HÉRO.

Oui.

LE MOINE.

Si l'un de vous deux connaît quelque secret empêchement à cette union, je vous somme, sur le salut de vos âmes, de le révéler.

CLAUDIO.

En connaissez-vous, Héro?

HÉRO.

Aucun, Monseigneur.

LE MOINE.

En connaissez-vous, comte ?

LÉONATO.

J'ose répondre pour lui : aucun.

CLAUDIO.

Oh ! que n'osent pas faire les hommes ! Que ne peuv ils faire ! que ne font-ils pas journellement, sans savoi qu'ils font !

BÉNÉDICT, à Claudio.

Eh quoi ! des exclamations ! Mêlez-y du moins les cri la joie, ha ! ha ! hé ! hé !

CLAUDIO.

— Arrête un peu, moine...

A Léonato.

Permettez, mon père, — est-ce librement, spontané — que vous consentez à me donner votre fille ?

LÉONATO.

— Aussi spontanément, mon fils, que Dieu m donnée.

CLAUDIO.

— Et que puis-je vous donner en retour qui — équi à un don si riche et si précieux ?

DON PEDRO.

— Rien, à moins que vous ne la lui rendiez.

CLAUDIO, à don Pedro.

— Doux prince, vous m'enseignez une noble gratitu — Tenez, Léonato, reprenez-la ; — ne donnez pas à u cette orange pourrie. — Elle n'a que le dehors et les blants de l'honneur. — Regardez ! la voici qui rougit co une vierge ! — Oh ! quelle autorité, quelle apparenc candeur — le vice perfide peut revêtir ! — Ce sang ne vi pas, comme un pudique témoin, — déposer de son i cence? Vous tous qui la voyez, — ne jureriez-vous pas q est vierge, — d'après ces indices extérieurs ? Eh bien !

ne l'est pas ! – Elle connaît la chaleur d'un lit luxurieux ! – Sa rougeur est celle de la honte et non de la pudeur !

LÉONATO.

– Que prétendez-vous, comte ?

CLAUDIO.

Ne pas être marié, – ne pas lier mon âme à une impure avérée !

LÉONATO.

– Cher seigneur, si, la mettant vous-même à l'épreuve, – vous avez vaincu les résistances de sa jeunesse, – et triomphé de sa virginité...

CLAUDIO.

– Je vous comprends. Si je l'ai connue, – allez-vous dire, c'est comme son mari qu'elle m'a eu dans ses bras, – et vous excuserez cette anticipation vénielle ! – Non, Léonato, – je ne l'ai jamais tentée par un propos trop libre : – je lui ai toujours montré, comme un frère à sa sœur, – un dévouement timide, une décente affection.

HÉRO.

– Vous ai-je donc jamais semblé animée d'autres sentiments ?

CLAUDIO.

– A bas les semblants ! je veux les dénoncer : – vous me semblez telle que Diane dans sa sphère, – aussi chaste qu'un bouton de fleur non-épanoui encore : – mais vous avez plus de fureurs dans votre sang – que Vénus ou que les bêtes repues – que met en rut une sensualité sauvage.

HÉRO.

– Monseigneur est-il malade pour divaguer ainsi ?

LÉONATO, à don Pedro.

– Doux prince, pourquoi ne parlez-vous pas ?

DON PEDRO.

Que pourrais-je dire ? – je suis déshonoré, moi qui me

suis entremis — pour unir mon plus cher ami à une fille publique.

LÉONATO.

— De telles paroles sont-elles réelles ou est-ce que je rêve ?

DON JUAN.

— Elles sont réelles, Monsieur, et elles sont justes.

BÉNÉDICT.

— Ceci ne ressemble pas à des noces.

HÉRO.

Justes ! Mon Dieu !

CLAUDIO.

— Léonato, est-ce bien moi qui suis ici ? — Est-ce là le prince ? Est-ce là le frère du prince ? — Est-ce là le visage d'Héro ? Nos yeux sont-ils bien nos yeux ?

LÉONATO.

— Tout cela est comme vous dites : eh bien ! après, Monseigneur ?

CLAUDIO.

— Laissez-moi faire une seule question à votre fille ; — et, au nom de ce pouvoir paternel que la nature — vous donne sur elle, sommez-la de répondre la vérité.

LÉONATO, à Héro.

— Je te l'ordonne, comme à mon enfant.

HÉRO.

— Oh ! Dieu me protége ! Suis-je assez obsédée ? — Que me voulez-vous avec cet interrogatoire ?

CLAUDIO.

— Vous faire répondre à votre vrai nom.

HÉRO.

— Ce nom n'est-il pas Héro ? Qui donc pourrait le flétrir — d'un juste reproche ?

CLAUDIO.

Héro le peut, morbleu ! — Héro elle-même peut flétrir la

vertu d'Héro. — Quel est donc l'homme qui causait avec vous hier soir — à votre fenêtre, entre minuit et une heure ? — Si vous êtes vierge, répondez la vérité.

HÉRO.

— Je n'ai parlé à aucun homme, à cette heure-là, Monseigneur.

DON PEDRO.

— Ah ! vous êtes sans pudeur !... Léonato, — je suis désolé d'avoir à vous le dire : sur mon honneur, — nous l'avons vue, moi, mon frère et ce comte outragé, — nous l'avons entendue, la nuit dernière, — causer à sa fenêtre avec un ruffian — qui a lui-même, comme un cynique scélérat, — fait l'aveu des infâmes rendez-vous qu'ils ont eus — mille fois en secret.

DON JUAN.

Fi ! fi ! ce sont — des choses sans nom, Monseigneur, dont on ne doit pas parler : — la langue n'est pas assez chaste — pour pouvoir les révéler sans scandale. Vraiment, jolie femme, — ton inconduite me fait peine.

CLAUDIO.

— O Héro ! quelle héroïne tu eusses été, — si la moitié seulement de tes grâces extérieures avaient ennobli — tes pensées et les inspirations de ton cœur !... — Mais adieu ! adieu, toi, si affreuse et si belle ! adieu, — pure impiété, pureté impie ! — Pour toi, je fermerai désormais toutes les portes de l'amour ; — le soupçon flottera sur mes paupières — pour changer toute beauté en symbole du mal, — et lui ôter la grâce.

LÉONATO.

— Personne n'a-t-il ici un poignard qui ait une pointe pour moi ?

Héro s'évanouit.

BÉATRICE.

— Qu'avez-vous donc, cousine ? Vous ne vous soutenez plus !

DON JUAN.

— Venez, partons: toutes ces révélations — ont accablé ses esprits.

Don Pedro, don Juan et Claudio sortent

BÉNÉDICT.

Comment est-elle ?

BÉATRICE.

— Morte, je crois... Du secours, mon oncle ! .. — Héro! eh bien, Héro !... Mon oncle !... Signor Bénédict !... Mon père !

LÉONATO.

— O fatalité ! ne retire pas ta main pesante. — La mort est pour sa honte le meilleur voile — qui se puisse souhaiter.

BÉATRICE.

Eh bien, cousine ! Héro !

LE MOINE.

— Du courage, Madame !

LÉONATO.

Quoi ! tu rouvres les yeux ?

LE MOINE.

Oui : pourquoi pas ?

LÉONATO.

— Pourquoi pas ? Est-ce que tout sur la terre — ne crie pas : anathème sur elle ? Pourrait-elle contester — le récit imprimé dans le sang de ses joues ? — Ah ! ne vis pas, Héro, n'ouvre pas les paupières : — car, si je croyais que tu ne vas pas bientôt mourir, — si je croyais ton souffle plus fort que ta honte, — je viendrais moi-même, à l'arrière-garde de tes remords, — porter le dernier coup à ta vie. Et moi qui me plaignais de n'avoir qu'un enfant ! — Moi qui grondais la nature de sa parcimonie ! — Oh ! tu étais déjà de trop, fille unique ! Pourquoi t'ai-je eue ? — Pourquoi as-tu toujours été adorable à mes yeux ? — Que n'ai-je plutôt, d'une main charitable, — ramassé à ma porte la fille d'un mendiant ! —

En la voyant ainsi salie et tout éclaboussée d'infamie, — j'aurais pu dire : « Elle n'est point une partie de moi-même; — c'est d'entrailles inconnues que sort toute cette honte. » — Mais ma fille, ma fille que j'aimais ! ma fille que je vantais ! — ma fille dont j'étais si fier, et qui était tellement mienne, — que, ne m'appartenant plus moi-même à moi-même, — je n'estimais plus qu'elle ! Ah ! c'est ma fille ! c'est elle qui est tombée — dans ce bourbier ! en sorte que la vaste mer — n'a pas assez de gouttes pour la laver, — ni assez de sel pour rendre la pureté — à sa chair souillée !...

BÉNÉDICT.

Monsieur ! Monsieur ! du calme ! — Pour ma part, je suis tellement envahi par la surprise — que je ne sais que dire.

BÉATRICE.

- Oh ! sur mon âme, ma cousine est calomniée !

BÉNÉDICT.

- Madame, étiez-vous sa compagne de lit, la nuit dernière ?

BÉATRICE.

- Non, vraiment non : c'est la seule nuit, — depuis un an, où je n'aie pas partagé son lit.

LÉONATO.

- Tout se confirme ! Tout se confirme ! Encore un étançon — à ce qui déjà était soutenu par des barreaux de fer ! - Les deux princes mentiraient-ils ? Et Claudio, mentirait-il ? - Lui qui l'aimait tant, qu'en parlant de ses impuretés, — il les lavait de ses larmes ! Éloignons-nous d'elle ! Laissons-la mourir !

LE MOINE.

- Écoutez-moi un peu. — Si j'ai été silencieux jusqu'ici — et si j'ai laissé les choses suivre leur cours, — c'était pour observer cette jeune fille : j'ai vu — mille fois la rougeur apparaître brusquement — sur son visage et, par un effet de la honte innocente, — faire place mille fois à une angélique

blancheur; — son regard faisait jaillir la flamme, — comme pour brûler les soupçons que les deux princes jetaient — contre sa candeur virginale... Traitez-moi de fou, — moquez-vous de mes interprétations et de mes remarques — que garantit avec le sceau de l'expérience — la teneur du livre que j'ai étudié; moquez-vous de mon âge, — de ma dignité, de mon ministère, de ma profession sacrée, — s'il n'est pas vrai que cette suave jeune fille est l'innocente victime — de quelque erreur poignante.

LÉONATO.

Frère, cela ne peut être. — Tu vois que la seule pudeur qui lui reste — est de ne pas vouloir ajouter à sa damnation — le péché du parjure. Elle ne nie rien : — pourquoi donc cherches-tu à couvrir d'excuses — la vérité qui apparaît franchement nue ?

LE MOINE, à Héro.

— Madame, quel est l'homme dont on vous accuse ?

HÉRO.

— Ils le connaissent, ceux qui m'accusent. — Si je connais d'un seul homme vivant rien de plus — que ce qu'autorise la chasteté virginale, — que la pitié soit refusée à tous mes péchés !... O mon père, — prouvez qu'un homme s'est entretenu avec moi — à des heures indues, ou que, la nuit dernière, — j'ai échangé des paroles avec aucune créature ; — et alors reniez-moi, haïssez-moi, torturez-moi à mort.

LE MOINE.

— Ces seigneurs auront fait quelque étrange méprise.

BÉNÉDICT.

— Deux d'entre eux ont toute la droiture de l'honneur ; — et, si leur sagesse a été égarée cette fois, — c'est l'œuvre de Juan le bâtard, — dont l'esprit s'acharne à tramer des infamies.

LÉONATO.

— Je n'en sais rien. S'ils ont dit vrai sur elle, — ces

mains la déchireront ; mais, s'ils outragent son honneur, — le plus fier d'entre eux aura de mes nouvelles. — Le temps n'a pas encore desséché mon sang ; — l'âge, dévoré mon intelligence ; — la fortune, épuisé mes ressources ; — ma méchante vie, éloigné de moi les amis, — à ce point que je ne puisse retrouver, éveillés pour une telle cause, — un bras fort, un esprit sagace, — des moyens féconds et des amis d'élite, — qui m'acquittent pleinement envers eux.

LE MOINE.

Arrêtez un moment ; — laissez-vous diriger par mes conseils. — Les princes ont laissé ici votre fille pour morte ; — — qu'elle reste quelque temps secrètement enfermée, — et publiez qu'elle est morte en réalité ; — gardez un deuil d'apparat, — couvrez votre vieux monument de famille — d'épitaphes, et observez tous les rites — qui conviennent aux funérailles.

LÉONATO.

— Et qu'en adviendra-t-il ? A quoi ceci servira-t-il ?

LE MOINE.

— D'abord ceci, bien mené, devra à l'égard, de votre fille, — changer la calomnie en remords ; c'est déjà un bien ; — mais l'étrange expédient que j'imagine — enfantera, je l'espère, de plus grands résultats. — Censée morte, grâce à nos affirmations, — au moment même où elle était accusée, — elle sera pleurée, plainte, excusée — par tous ; en effet, il arrive toujours — que nous n'estimons pas un bien à sa juste valeur, — tant que nous en jouissons ; mais, dès qu'il nous manque, dès qu'il est perdu, — ah ! alors nous en exagérons la valeur ; alors nous lui découvrons — le mérite qu'il ne voulait pas nous montrer, — quand il était à nous. C'est ce qui arrivera à Claudio : — lorsqu'il saura que ses paroles l'ont tuée, — l'idée d'Héro vivante se glissera doucement — dans le laboratoire de son imagination : — tous les organes d'une existence si gracieuse — apparaîtront aux

yeux de son âme, — plus splendides de forme, plus délicatement touchants, plus vivants même — que lorsqu'elle vivait en réalité... Alors il se désolera, — si jamais l'amour a eu prise sur son foie, — et il regrettera de l'avoir accusée, — oui, l'accusation lui parût-elle juste ! — Faites ce que je dis, et ne doutez pas que l'avenir — n'arrange mieux le dénoûment — que je ne puis le faire par mes conjectures. — Mais, quand même ce but ne serait pas atteint, — du moins la mort supposée de votre fille — éteindra le scandale de son infamie : — et, cet espoir même fût-il déçu, vous pourriez toujours — (ce serait le meilleur remède à sa réputation blessée) — la cacher dans une existence recluse et religieuse, — à l'abri de tout regard, de toute langue, de tout souvenir et de tout affront !

BÉNÉDICT.

— Signor Léonato, laissez-vous convaincre par ce moine. — Quelque intime, vous le savez, que soit l'amitié — qui me lie au prince et à Claudio, — je jure sur l'honneur d'agir ici avec vous — aussi discrètement, aussi loyalement que votre âme — avec votre corps.

LÉONATO.

Au milieu de la douleur où je flotte, — le moindre fil peut me conduire.

LE MOINE.

— C'est donc chose convenue. Maintenant partons. — A des maux étranges on applique d'étranges remèdes...

A Héro.

— Venez, Madame, venez mourir pour vivre : ces noces — ne sont peut-être que différées ; prenez patience, et résignez-vous. —

Le moine, Héro et Léonato sortent.

BÉNÉDICT.

Avez-vous pleuré tout ce temps, madame Béatrice ?

BÉATRICE.

Oui, et je pleurerai longtemps encore.

BÉNÉDICT.

Ce n'est pas ce que je désire.

BÉATRICE.

Qu'importe ? C'est spontanément que je pleure.

BÉNÉDICT.

Je crois, en vérité, qu'on diffame votre cousine.

BÉATRICE.

Ah ! combien il mériterait de moi l'homme qui lui obtiendrait réparation !

BÉNÉDICT.

Y a-t-il un moyen de vous donner cette preuve d'amitié?

BÉATRICE.

Le moyen, un moyen bien simple, existe, mais non l'ami.

BÉNÉDICT.

Un homme peut faire cela ?

BÉATRICE.

C'est l'office d'un homme, mais non le vôtre.

BÉNÉDICT.

Je n'aime rien au monde autant que vous : n'est-ce pas étrange ?

BÉATRICE.

Aussi étrange que peut l'être ce que j'ignore. Il me serait aussi facile de vous dire que je n'aime rien autant que vous : mais ne me croyez pas... Et pourtant je ne mens pas. Je n'avoue rien, et je ne nie rien... Je suis désolée pour ma cousine.

BÉNÉDICT.

Par mon épée, Béatrice, tu m'aimes.

BÉATRICE.

Ne jurez pas par elle et avalez-la.

BÉNÉDICT.

Je veux jurer par elle que vous m'aimez ; et je veux la faire avaler à qui dira que je ne vous aime pas.

BÉATRICE.

Et vous ne voulez pas avaler votre parole ?

BÉNÉDICT.

Non, quelque sauce qu'on puisse imaginer. Je déclare que je t'aime...

BÉATRICE.

Oh! alors, que Dieu me pardonne!

BÉNÉDICT.

Quelle offense, suave Béatrice ?

BÉATRICE.

Vous m'avez interrompue au bon moment : j'allais déclarer... que je vous aime.

BÉNÉDICT.

Et déclarez-le de tout votre cœur.

BÉATRICE.

Je vous aime avec tant de cœur qu'il ne m'en reste plus pour le déclarer.

BÉNÉDICT.

Allons, dis-moi de faire quelque chose pour toi.

BÉATRICE.

Tuez Claudio !

BÉNÉDICT.

Ah ! pas pour le monde entier!

BÉATRICE.

Vous me tuez par ce refus. Adieu.

BÉNÉDICT.

Arrête, ma douce Béatrice!

BÉATRICE.

J'ai beau être ici, je suis déjà partie... Il n'y a pas d'amour en vous... Voyons, je vous en prie, laissez-moi partir.

BÉNÉDICT.

Béatrice !

BÉATRICE.

En vérité, je veux partir.

BÉNÉDICT.

Soyons amis d'abord.

BÉATRICE.

L'audace vous est plus facile pour être mon ami que pour vous battre avec mon ennemi.

BÉNÉDICT.

Est-ce que Claudio est ton ennemi?

BÉATRICE.

N'a-t-il pas prouvé qu'il est le plus grand des scélérats, celui qui a calomnié, insulté, déshonoré ma parente ? .. Oh ! si j'étais un homme !... Quoi ! lui offrir la main jusqu'au moment où les mains vont se joindre, et alors surgir avec une accusation publique, avec un scandale éclatant, avec une rancune effrénée !... Mon Dieu, si j'étais un homme, je lui mangerais le cœur sur la place du marché !

BÉNÉDICT.

Écoute-moi, Béatrice...

BÉATRICE.

Elle, parler avec un homme à sa fenêtre ! La belle histoire !

BÉNÉDICT.

Mais voyons, Béatrice...

BÉATRICE.

Cette chère Héro !... elle est diffamée, elle est calomniée, elle est perdue !

BÉNÉDICT.

Béat...

BÉATRICE.

Eux, princes et comtes ! Vraiment, voilà une accusation princière ! un magnifique comte ! le beau comte confit ! un galant fort sucré à coup sûr ! Oh ! pour l'amour de lui, si j'étais un homme ! Si du moins j'avais un ami qui voulût être

un homme pour l'amour de moi !... Mais la virilité s'est fondue en courtoisies, la valeur en compliments, et les hommes ne sont plus que des langues, et des langues dorées, comme vous voyez ! Aujourd'hui, pour être aussi vaillant qu'Hercule, il suffit de dire un mensonge et de le jurer! — A force de désir je ne puis pas être homme, je mourrai donc femme à force de douleur.

BÉNÉDICT.

Arrête, ma bonne Béatrice : par ce bras, je t'aime.

BÉATRICE.

Employez-le pour l'amour de moi à autre chose qu'un serment.

BÉNÉDICT.

Croyez-vous en votre âme que le comte Claudio ait calomnié Héro ?

BÉATRICE.

Oui, aussi vrai que j'ai une âme et une pensée.

BÉNÉDICT.

Il suffit. Je suis engagé... Je vais le provoquer. Je baise votre main et je vous quitte. Par ce bras, Claudio me rendra un compte cher : attendez de mes nouvelles pour me juger. Allez consoler votre cousine. Il faut que je dise qu'elle est morte. Et maintenant, adieu !

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[Une geôle.]

Entrent DOGBERRY, VERGÈS et le SACRISTAIN, en grandes robes ; puis BORACHIO et CONRAD, amenés par le guet.

DOGBERRY.

La dissemblée est-elle au complet?

VERGÈS.

Ah ! un tabouret et un coussin pour le sacristain !

LE SACRISTAIN.

Où sont les malfaiteurs ?

DOGBERRY.

Nous voici, moi et mon collègue.

VERGÈS.

Oui, c'est certain ; prêts à examiner l'exhibition.

LE SACRISTAIN.

Mais où donc sont les délinquants qui doivent être examinés ? Qu'ils comparaissent devant monsieur le constable.

DOGBERRY.

Oui, qu'ils comparaissent devant moi !

Les deux prévenus s'avancent.

Quel est votre nom, l'ami ?

BORACHIO.

Borachio.

DOGBERRY, au sacristain.

Écrivez, je vous prie, *Borachio*...

A Conrad.

Et le vôtre, maraud ?

CONRAD.

Je suis un gentilhomme, Monsieur, et mon nom est Conrad.

DOGBERRY.

Écrivez *monsieur le gentilhomme Conrad*... Servez-vous Dieu, mes maîtres ?

CONRAD ET BORACHIO.

Oui, Monsieur, nous l'espérons bien.

DOGBERRY.

Écrivez qu'*ils espèrent bien servir Dieu*, et écrivez *Dieu* d'abord : car à Dieu ne plaise que Dieu ne passe pas avant de pareils coquins !... Mes maîtres, il est déjà prouvé que

vous êtes, à peu de chose près, de faux fripons ; et bientôt on sera sur le point de le croire. Qu'avez-vous à répondre pour vous-mêmes ?

CONRAD.

Pardieu, Monsieur, que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

Voilà un gaillard merveilleusement malin, je vous assure ; mais je vais m'occuper de lui tout à l'heure.

A Borachio.

Venez ici, drôle : un mot dans votre oreille, Monsieur : je vous dis qu'on croit que vous êtes de faux coquins.

BORACHIO.

Monsieur, je vous dis que nous n'en sommes pas.

DOGBERRY.

C'est bien, rangez-vous... Devant Dieu, voilà deux imposteurs.

Au sacristain.

Avez-vous écrit que ce n'en sont pas ?

LE SACRISTAIN.

Maître constable, vous ne suivez pas la bonne voie pour une instruction : vous devriez faire comparaître les hommes du guet, qui sont les accusateurs.

DOGBERRY.

Oui, morbleu, c'est la voie la plus expéditive. Que les hommes du guet comparaissent !

Les watchmen se rangent devant le tribunal.

Mes maîtres, je vous somme, au nom du prince, d'accuser ces hommes.

PREMIER WATCHMAN.

Cet homme a dit, Monsieur, que don Juan, le frère du prince, était un coquin.

DOGBERRY.

Écrivez le *prince don Juan un coquin*... Appeler coquin le frère d'un prince, c'est un parjure clair.

BORACHIO.

Maître constable...

DOGBERRY.

Silence, je t'en prie, l'ami! je n'aime pas ta mine, je te le promets.

LE SACRISTAIN, aux guetteurs de nuit.

Que lui avez-vous entendu dire ensuite?

DEUXIÈME WATCHMAN.

Morbleu, qu'il avait reçu mille ducats de don Juan pour accuser injustement madame Héro.

DOGBERRY.

C'est le plus clair brigandage qui ait jamais été commis.

VERGÈS.

Oui, par la messe!

LE SACRISTAIN.

Et quoi encore, camarade?

PREMIER WATCHMAN.

Ah! que le comte Claudio, croyant à ses paroles, avait résolu de flétrir Héro devant toute l'assemblée et de ne pas l'épouser.

DOGBERRY.

Ah! coquin! tu seras condamné pour ça à la rédemption éternelle!

LE SACRISTAIN.

Quoi encore?

DEUXIÈME WATCHMAN.

C'est tout.

LE SACRISTAIN, aux deux prisonniers.

Et c'est plus, mes maîtres, que vous n'en pouvez nier Le prince Juan s'est évadé secrètement ce matin. Héro a été accusée ainsi, refusée ainsi, et elle est morte de douleur subitement... Maître constable, ordonnez qu'on attache ces

hommes et qu'on les mène à Léonato : je vais prendre les devants et lui montrer l'interrogatoire.

Il sort.

DOGBERRY.

Allons! qu'on les carrotte!

VERGÈS.

Qu'on leur lie les mains!

CONRAD, se débattant contre un constable.

Arrière, faquin!

DOGBERRY.

Dieu me pardonne! où est le sacristain? Qu'il écrive que l'officier du prince est un faquin. Allons, qu'on les attache... méchant varlet!

CONRAD.

Foin! Vous êtes un âne! vous êtes un âne!

DOGBERRY.

Est-ce ainsi que tu suspectes ma dignité? que tu suspectes ma vieillesse?... Oh! que l'autre n'est-il ici pour m'inscrire comme âne? Ça, Messieurs, souvenez-vous que je suis un âne; quoique ce ne soit pas écrit, n'oubliez pas au moins que je suis un âne!... Non, coquin, c'est toi qui es un monstre de piété, ainsi qu'on te le prouvera par de bons témoignages. Je suis, moi, un sage compagnon, et, qui plus est, un fonctionnaire, et, qui plus est, père de famille, et, qui plus est, le plus joli morceau de chair qui existe à Messine; un homme qui connaît les lois, vois-tu! et qui est assez riche, vois-tu! un gaillard qui a fait des pertes, ce qui ne l'empêche pas d'avoir deux robes et de ne porter que du beau!... Emmenez-le!... Ah! que ne suis-je inscrit comme âne!

Tous sortent.

SCÈNE XIII.

[Dans le palais.]

Entrent LÉONATO et ANTONIO.

ANTONIO.

vous continuez ainsi, vous vous tuerez : — il n'est
ge de seconder ainsi la douleur — contre vous-

LÉONATO.

en prie, épargne-moi tes conseils — qui tombent
on oreille sans plus de profit — que de l'eau dans un
Ne me donne plus de conseil ; — qu'aucun conso-
'essaie de charmer mon oreille, — si ses souffrances ne
s conformes aux miennes ! — Amène-moi un homme
imé autant que moi son enfant, — et dont la joie
lle ait été brisée comme la mienne, — puis dis-lui
r de patience. — Mesure son mal à la longueur et
rgeur du mien ; — qu'il y réponde effort pour
- détail pour détail, douleur pour douleur ; — qu'il
mes linéaments, mêmes ramifications, même aspect,
orme : — si un tel homme peut sourire et se caresser
e, — dire au chagrin : Décampe, et crier *hem !* au
sangloter ; — s'il peut raccommoder sa douleur avec
verbes et soûler son infortune — en compagnie de
s de chandelle, amène-le-moi, — et je gagnerai de
atience. — Mais un tel homme n'existe pas. Vois-tu,
es gens — peuvent donner des conseils et parler de
à une douleur — qu'ils ne ressentent pas ; mais, dès
'éprouvent eux-mêmes, — vite elle se change en pas-
ette sagesse qui — prétendait donner à la rage une
ne de préceptes, — enchaîner la folie furieuse avec

un fil de soie, – charmer l'angoisse avec du vent et l'agonie avec des mots ! – Non ! non ! c'est le métier de tout homme de parler de patience – à ceux qui se tordent sous le poids de la souffrance ; – mais nul n'a la vertu ni le pouvoir – d'être si moral, quand il endure – lui-même la pareille. Donc ne me donne plus de conseils : – ma douleur crie plus fort que les maximes.

ANTONIO.

– Ainsi les hommes ne diffèrent en rien des enfants?

LÉONATO.

– Paix, je te prie ! je veux être de chair et de sang : – il n'y a jamais eu de philosophe – qui ait pu endurer avec patience le mal de dents, – bien que tous aient écrit dans le style des dieux, – et fait la nique à l'accident et à la souffrance.

ANTONIO.

– Au moins ne faites pas peser sur vous-même toute la douleur ; – faites souffrir aussi ceux qui vous offensent.

LÉONATO.

– Pour cela, tu as raison ; c'est juste, je vais le faire. – Mon âme me dit qu'Héro est calomniée ; – c'est ce que j'apprendrai à Claudio, et au prince, – et à tous ceux qui la déshonorent.

ANTONIO.

– Voici le prince et Claudio qui viennent à grands pas.

Don PEDRO et CLAUDIO entrent précipitamment.

DON PEDRO.

– Bonsoir ! bonsoir !

CLAUDIO.

Salut à vous deux !

LÉONATO.

– Un mot, Messeigneurs ..

DON PEDRO.

Nous sommes un peu pressés, Léonato.

LÉONATO.

— Un peu pressés, Monseigneur?... soit, adieu, Monseigneur! — Êtes-vous à ce point pressés? Soit, cela m'est égal.

DON PEDRO.

— Voyons, ne nous cherchez pas querelle, bon vieillard.

ANTONIO.

— S'il pouvait obtenir satisfaction par une querelle, — il y en aurait parmi nous de couchés un peu bas.

CLAUDIO.

Et qui donc l'offense?

LÉONATO, à Claudio.

— Morbleu, c'est toi qui m'offenses, toi, imposteur, toi!... — Va, ne mets pas ta main à ton épée, — je ne te crains pas.

CLAUDIO.

Morbleu, maudite ma main, — si elle donnait à votre âge un tel motif de crainte! — En vérité, ma main n'avait pas affaire à mon épée.

LÉONATO.

— Bah! bah! l'ami! ne raillez pas, ne vous moquez pas de moi; — je ne parle pas comme un radoteur ou comme un niais, — pour me targuer, sous le privilége de l'âge, — de ce que j'ai fait étant jeune et de ce que je ferais — si je n'étais pas vieux... Apprends-le sur ta tête, Claudio, tu as outragé mon innocente enfant, tu m'as outragé — à ce point que je suis forcé de laisser là le respect de moi-même : — sous mes cheveux gris, sous le poids écrasant des années, — je te provoque à l'épreuve d'un homme. — Je dis que tu as outragé ma fille innocente; — ta calomnie lui a percé le cœur, — et elle gît ensevelie avec

ses ancêtres, — hélas! dans une tombe où nul déshonneur ne dormit jamais, — excepté le sien, œuvre de ton infamie!

CLAUDIO.

— Mon infamie !

LÉONATO.

Ton infamie, Claudio, la tienne, dis-je!

DON PÉDRO.

— Vous ne dites pas vrai, vieillard.

LÉONATO.

Monseigneur! Monseigneur! — je le prouverai sur son corps, s'il ne recule pas, — en dépit de son adresse et de sa pratique active de l'escrime, — malgré sa jeunesse de Mai et la floraison de sa vigueur.

CLAUDIO.

— Arrière! je ne veux pas avoir affaire à vous!

LÉONATO.

— Est-ce que tu peux me repousser ainsi? tu as tué mon enfant : — si tu me tues, garçon, tu tueras un homme.

ANTONIO.

— Alors il en tuera deux, deux hommes vraiment. — Mais peu importe! Qu'il en tue d'abord un! — Qu'il commence par me vaincre et par m'anéantir! qu'il me rende raison!

A Claudio.

— Allons, suivez-moi, marmouset! allons, messire marmouset, allons, suivez-moi. — Je vous ferai rompre à coups de fouet, mon petit escrimeur; — oui, foi de gentilhomme, je m'y engage.

LÉONATO.

— Mon frère!

ANTONIO.

— Soyez calme... Dieu sait combien j'aimais ma nièce; — et elle est morte! elle a été calomniée à mort par des misérables — qui sont aussi hardis à rendre raison à un homme — que je le serais à prendre un serpent par la langue; —

des moutards, des magots, des fanfarons, des Jeannots, des soupes au lait !

LÉONATO.

Frère ! Antony...

ANTONIO.

– Restez donc calme. Ah ! mon cher, je les connais bien ; – ce qu'ils pèsent, je le sais jusqu'au dernier scrupule ; – des tapageurs, des bravaches, de petits singes à la mode, – qui mentent, et cajolent, et raillent, et souillent, et calomnient, – grotesques ambulants qui affectent des airs terribles, – et qui disent en une demi-douzaine de mots dangereux – tout le mal qu'ils pourraient faire à leurs ennemis, s'ils osaient ! – Voilà tout !

LÉONATO.

Mais, mon frère, Antony...

ANTONIO.

Allons, ceci me regarde seul ; – ne vous en mêlez pas, laissez-moi faire.

DON PEDRO.

– Messieurs, nous ne voulons pas irriter votre patience.

A Léonato.

– Mon cœur est affligé de la mort de votre fille ; – mais, sur mon honneur, elle n'a été accusée de rien qui – ne fût vrai et parfaitement prouvé.

LÉONATO.

– Monseigneur ! Monseigneur !

DON PEDRO.

Je ne veux plus vous écouter.

LÉONATO.

Non ? – Allons, frère, partons ! Je veux être écouté, moi.

ANTONIO.

Et vous le serez, — ou il en cuira à plusieurs d'entre nous. —

Léonato et Antonio sortent.

Entre BÉNÉDICT.

DON PEDRO.

Voyez, voyez : voici l'homme que nous allions chercher.

CLAUDIO.

Eh bien! Signor, quoi de nouveau ?

BÉNÉDICT, gravement.

Bonjour, Monseigneur.

DON PEDRO.

Salut, Signor. Vous arrivez presque pour séparer presque des combattants.

CLAUDIO.

Nous avons failli avoir nos deux nez rompus par deux vieux hommes sans dents.

DON PEDRO.

Léonato et son frère! Qu'en dis-tu, Bénédict? Si nous nous étions battus, je doute que nous eussions été trop jeunes pour eux.

BÉNÉDICT.

Il n'y a pas de vraie valeur dans une querelle injuste. Je vous cherchais tous deux.

CLAUDIO.

Et nous, nous t'avons cherché partout : nous sommes en proie à une mélancolie opiniâtre, et nous voudrions la chasser. Veux-tu y employer ton esprit ?

BÉNÉDICT.

Il est dans mon fourreau : dois-je l'en tirer?

DON PEDRO.

Est-ce que tu portes ton esprit au côté?

CLAUDIO.

C'est ce qui ne s'est jamais fait, quoique bien des gens aient l'esprit de travers. N'importe ! je veux voir la pointe du tien, et je ne te demande, comme à un ménestrel, qu'une pointe amusante.

DON PEDRO.

Foi d'honnête homme, il pâlit.

A Bénédict.

Es-tu malade ou furieux?

CLAUDIO.

Allons ! du courage, l'ami ! Le chagrin a beau tuer un chat, tu as assez de fermeté pour tuer le chagrin.

BÉNÉDICT.

Monsieur, je risposterai à votre esprit sur le terrain, si vous pressez ainsi l'attaque... Choisissez, je vous prie, un autre sujet.

CLAUDIO.

Allons ! qu'on lui donne une autre lance ! celle-ci vient de se rompre.

DON PEDRO.

Sur ma parole, il change de plus en plus. Je crois qu'il est réellement furieux.

CLAUDIO.

S'il l'est, il sait comment retourner sa ceinture (28).

BÉNÉDICT.

Puis-je vous dire un mot à l'oreille ?

CLAUDIO.

Dieu me préserve d'un cartel !

BÉNÉDICT, bas à Claudio.

Vous êtes un misérable. Je ne plaisante pas. Je vous le prouverai comme vous vous voudrez, avec ce que vous voudrez et quand vous voudrez. Rendez-moi raison ou je déclarerai que vous êtes un lâche ; vous avez tué une femme charmante, sa mort doit retomber sur vous. Il faut que j'aie de vos nouvelles !

CLAUDIO, tout haut.

C'est bien, j'irai à votre rendez-vous, à condition que j'y trouverai bonne chère.

DON PEDRO.

Quoi ! un festin ? un festin ?

CLAUDIO.

Oui, ma foi, et je l'en remercie : il veut me régaler d'une tête de veau et d'un chapon ; si je ne les découpe pas très-galamment, dites que mon couteau ne vaut rien... Est-ce que je ne trouverai pas une bécasse aussi ?

BÉNÉDICT.

Monsieur, votre esprit va l'amble parfaitement ; il a l'allure aisée.

DON PEDRO, à Bénédict.

Je vais te répéter l'éloge que Béatrice faisait l'autre jour de ton esprit. Je disais que tu avais l'esprit fin ; *c'est vrai*, dit-elle, *il l'a si mince... Non*, disais-je, *il a un esprit profond* : *c'est juste*, dit-elle, *il l'a si épais !... Nullement*, disais-je, *il a un bon esprit : c'est exact*, dit-elle, *il l'a si inoffensif !... Point !* disais-je ; *il a tant de raison : c'est certain*, dit-elle, *il a tant de prudence !... Il possède plusieurs langues*, disais-je... *Ça, je le crois*, dit-elle ; *il m'a affirmé lundi soir ce qu'il m'a nié mardi matin : il a la langue double*, *il a deux langues*... C'est ainsi qu'une heure durant, elle a travesti en détail toutes tes qualités ; pourtant, à la fin, elle a conclu, avec un soupir, que tu étais l'homme le plus accompli de l'Italie.

CLAUDIO.

Et elle en a pleuré de tout son cœur, en disant qu'elle ne s'en souciait pas.

DON PEDRO.

Oui, elle a dit cela ; mais je soutiens, en dépit de tout, que, si elle ne le hait pas mortellement, elle doit l'aimer follement. La fille du vieillard nous a tout dit.

CLAUDIO.

Tout, tout, et d'ailleurs, comme dit l'Écriture, *Dieu le vit quand il était caché dans le jardin.*

DON PEDRO.

Ah çà! quand mettrons-nous les cornes du taureau sauvage sur la tête du sensible Bénédict?

CLAUDIO.

Oui, avec cet écriteau au-dessous : *Ici demeure Bénédict, l'homme marié.*

BÉNÉDICT, à Claudio.

Au revoir, enfant ! vous savez ce que je veux dire ; je vous laisse pour le moment à votre humeur causeuse : vous brisez les mots comme un fanfaron les lames, sans faire de mal, Dieu merci.

A don Pedro.

Monseigneur, je vous remercie de vos nombreuses courtoisies : je dois renoncer à votre compagnie : votre frère, le bâtard, s'est enfui de Messine ; vous avez, entre vous, tué une femme charmante et pure. Quant à Monseigneur Sans-barbe que voilà, lui et moi, nous nous reverrons ; jusqu'alors, la paix soit avec lui !

Bénédict sort.

DON PEDRO.

Il parle sérieusement.

CLAUDIO.

Le plus sérieusement du monde : et c'est, j'en suis sûr, pour l'amour de Béatrice.

DON PEDRO.

Et il t'a provoqué ?

CLAUDIO.

Tout de bon.

DON PEDRO.

Quelle jolie créature que l'homme, quand il erre en pourpoint et en haut de chausses, sans avoir sa raison !

CLAUDIO.

Parfois, alors, comparé à un singe, c'est un géant ; mais parfois aussi, comparé à lui, un singe est un maître.

DON PEDRO.

C'est assez. Redevenons nous-même : reprends ton sang-froid, mon cœur, et soyons graves. N'a-t-il pas dit que mon frère était en fuite?

Entrent DOGBERRY, VERGÈS, et les WATCHMEN, conduisant CONRAD et BORACHIO.

DOGBERRY, à l'un des prisonniers.

Avancez, Monsieur : si la justice ne vous réprime pas, c'est qu'elle renonce à peser les raisins dans sa balance : si une fois il est reconnu que vous êtes un maudit hypocrite, il faudra qu'on ait l'œil sur vous.

DON PEDRO.

Que vois-je? Deux des gens de mon frère enchaînés ! Et Borachio, l'un d'eux !

CLAUDIO.

Informez-vous de leur délit, Monseigneur !

DON PEDRO.

Officiers, quel délit ont commis ces hommes?

DOGBERRY.

Morbleu, Monsieur, ils ont commis un faux rapport ; en outre, ils ont dit des mensonges ; secondairement, ils sont des calomnies ; sixièmement enfin, ils ont diffamé une dame ; troisièmement, ils ont attesté des choses inexactes ; et, pour conclure, ce sont de fieffés menteurs.

DON PEDRO.

Premièrement, je te demande ce qu'ils ont fait ; troisièmement, je te demande quel est leur délit ; sixièmement enfin, pourquoi ils sont arrêtés ; et pour conclure, ce que vous avez à dire à leur charge.

CLAUDIO.

Déduction excellente, conforme à ses propres règles ! Ma foi, voilà une question bien posée.

DON PEDRO, aux prisonniers.

Qui avez-vous offensé, mes maîtres? De quoi êtes-vous ainsi contraints de répondre? Ce savant constable est trop fin pour que je le comprenne. Quel est votre délit?

BORACHIO.

Doux prince, il n'est pas besoin que j'aille plus loin pour répondre : écoutez-moi, et que le comte me tue ! J'ai trompé vos yeux même ; ce que votre sagacité n'a pu découvrir, a été mis au jour par ces niais grossiers. Ils m'ont entendu, la nuit, raconter à cet homme

Il montre Conrad.

comment don Juan, votre frère, m'avait provoqué à calomnier madame Héro ; comment, amenés dans le jardin, vous m'avez vu courtiser Marguerite que vous preniez pour Héro, et comment, vous, comte, vous avez flétri celle que vous deviez épouser. Ils ont fait de mon crime un procès-verbal que je signerais de ma mort, plutôt que de le répéter à ma honte. Cette dame est morte de la fausse accusation faite par mon maître et par moi : je ne demande rien que la récompense d'un scélérat.

DON PEDRO, à Claudio.

– Est-ce que ces paroles ne traversent pas vos veines comme de l'acier?

CLAUDIO.

– J'ai bu du poison à chaque mot qu'il a dit.

DON PEDRO, à Borachio.

– Mais est-ce bien mon frère qui t'a poussé à ceci?

BORACHIO.

– Oui, et il m'a payé richement pour l'exécution. –

DON PEDRO.

C'est la trahison incarnée : et il a fui après ce crime !

CLAUDIO.

— Douce Héro ! voici que ton image m'apparaît — sous les traits exquis de celle que j'ai commencé par aimer.

DOGBERRY.

Allons ! emmenez les plaintifs... En ce moment, le sacristain doit avoir réformé le signor Léonato de cette affaire.

Aux watchmen.

Ah çà ! Messieurs, n'oubliez pas de spécifier en temps et lieu que je suis un âne.

VERGÈS.

Voici, voici Monsieur le signor Léonato qui vient avec le sacristain.

Léonato et Antonio entrent, suivis du sacristain.

LÉONATO.

— Quel est le misérable?... faites-moi voir ses yeux, — afin que, s'il m'arrive d'apercevoir un homme comme lui, — je puisse l'éviter : lequel est-ce des deux?

BORACHIO.

— Si vous voulez connaître votre malfaiteur, regardez-moi...

LÉONATO.

— Es-tu le scélérat dont le souffle a tué — mon enfant innocente ?

BORACHIO.

Oui, c'est moi seul.

LÉONATO.

— Non, maraud, non pas ; tu te calomnies toi-même — voici devant moi deux nobles hommes — le troisième

est en fuite) qui ont une main dans ceci! — Je vous remercie, princes, de la mort de ma fille; — inscrivez-la parmi vos hauts faits glorieux; — c'est une action héroïque, songez-y.

CLAUDIO.

— Je ne sais comment implorer votre patience, — cependant il faut que je parle Choisissez vous-même votre vengeance; — infligez-moi la peine que votre imagination — peut imposer à ma faute; et pourtant si j'ai failli, — ce n'est que par méprise.

DON PEDRO.

Sur mon âme! et moi aussi. — Néanmoins, pour satisfaire ce bon vieillard, — je veux me soumettre à ce qu'il m'imposera — de plus écrasant.

LÉONATO.

— Je ne puis pas vous dire : Dites à ma fille de vivre; — cela serait impossible; mais, je vous en prie tous deux, — apprenez au peuple de Messine — qu'elle est morte innocente; et si votre amour pour elle — peut vous donner quelque triste inspiration, — couvrez son tombeau d'une épitaphe, — et chantez-la à ses ossements; chantez-la cette nuit même.

A Claudio.

— Demain matin, venez chez moi, — et, puisque vous n'avez pu être mon gendre — soyez du moins mon neveu : mon frère a une fille — qui est presque le portrait de l'enfant que j'ai perdue, — et qui est notre unique héritière à tous deux; — donnez-lui le titre que vous auriez donné à sa cousine, — et ma vengeance est morte.

CLAUDIO.

Oh! noble seigneur! — votre extrême bonté m'arrache des larmes! — J'embrasse votre offre; disposez — à l'avenir du pauvre Claudio.

LÉONATO.

— Demain donc je vous attends ; — pour ce soir, je vous laisse.

Montrant Borachio à don Pedro.

Ce méchant homme — sera confronté avec Marguerite, — qui, je le crois, a trempé dans ce crime, — payée par votre frère.

BORACHIO.

— Non, sur mon âme, il n'en est rien ; — elle ne savait pas ce qu'elle faisait, lorsqu'elle me parlait ; — elle a toujours été probe et vertueuse, — dans tout ce que je connais d'elle. —

DOGBERRY, à Léonato.

En outre, seigneur, quoique la chose ne soit pas mise en blanc et en noir, sachez que le plaignant, le délinquant que voici m'a appelé âne ; souvenez-vous-en, je vous en supplie, dans votre sentence. De plus, les gens du guet lui ont entendu parler d'un certain GROTESQUE. Cet homme porte, dit-on, à chaque oreille un trou de serrure auquel pend un cadenas ; il emprunte au nom de Dieu de l'argent qu'il a l'habitude de ne pas rendre ; de sorte qu'à présent les gens s'endurcissent et ne veulent plus prêter pour l'amour de Dieu. Je vous en prie, interrogez-le sur ce point.

LÉONATO.

Je te remercie de ta peine et de tes bons services.

DOGBERRY.

Votre Seigneurie parle comme un très-reconnaissant et très-révérend jouvenceau ; et je loue Dieu de vous.

LÉONATO, lui donnant sa bourse.

Voici pour ta peine.

DOGBERRY.

Que Dieu bénisse la fondation !

LÉONATO.

Va, je te donne décharge de ton prisonnier, et je te remercie.

DOGBERRY.

Je laisse un coquin fieffé avec Votre Seigneurie ; je demande à Votre Seigneurie une correction qui serve d'exemple aux autres. Dieu garde Votre Seigneurie ! Je souhaite à Votre Seigneurie le bonheur ; que Dieu vous restaure à la santé ; je vous donne humblement congé. S'il est permis de souhaiter encore notre joyeuse réunion, que Dieu la prohibe !

A Vergès.

Venez, voisin.

Dogberry, Vergès et le Guet sortent.

LÉONATO.

– Jusqu'à demain matin, Seigneurs, adieu !

ANTONIO.

– Adieu, Messeigneurs, nous vous attendons demain.

DON PEDRO.

– Nous n'y manquerons pas.

CLAUDIO.

Cette nuit, j'irai pleurer auprès d'Héro.

Don Pedro et Claudio sortent.

LÉONATO, à ses gardes.

– Emmenez ces hommes. Nous allons demander à Marguerite – comment elle a fait connaissance avec ce mauvais sujet.

SCÈNE XIV.

[Dans les jardins.]

BÉNÉDICT et MARGUERITE entrent en se rencontrant.

BÉNÉDICT.

Je t'en prie, chère Marguerite, rends-moi un service : procure-moi un entretien avec Béatrice.

MARGUERITE.

Alors, me promettez-vous d'écrire un sonnet à la de ma beauté ?

BÉNÉDICT.

Oui, et en style si sublime, Marguerite, que homme n'en approchera, car, en bonne vérité, t rites.

MARGUERITE.

Je mérite qu'aucun homme ne m'approche ? donc toujours antichambre ?

BÉNÉDICT.

Ton esprit est aussi vif que la gueule du lév mord !

MARGUERITE.

Et le vôtre, aussi obtus qu'un fleuret d'escrime : i sans blesser.

BÉNÉDICT.

C'est un esprit vraiment viril, Marguerite, qui drait pas blesser une femme. Je t'en prie, veuille Béatrice : je te rends mon bouclier.

MARGUERITE.

Donnez-nous les épées, Messieurs : les boucliers notre côté.

BÉNÉDICT.

Si vous voulez manier l'épée, commencez par r pointe dans un étau : c'est une arme dangereuse filles.

MARGUERITE.

Allons ! je vais vous appeler Béatrice qui, je pen jambes.

BÉNÉDICT.

Et qui par conséquent viendra.

Marguerite

BÉNÉDICT, seul, chantant.

Le dieu d'amour
Qui siége là-haut
Et me connaît, et me connaît,
Sait combien je suis pitoyable...

Comme poëte, s'entend, car comme amant ! Léandre le bon nageur, Troylus, le prèmier qui fit usage d'entremetteurs, et toute la litanie de ces ci-devant héros de boudoir dont les noms roulent encore harmonieusement sur la route unie du vers blanc, n'ont jamais été bouleversés par l'amour aussi profondément que mon pauvre individu. Eh bien ! je ne puis pas exprimer cela en vers ; j'ai essayé ; je ne puis trouver à *lady* d'autre rime que *baby*, rime par trop innocente ; à *raillerie, tromperie*, rime par trop dure ; à *école, folle*, rime par trop impertinente ! toutes terminaisons sinistres : non, je ne suis pas né sous une planète rimeuse, et je ne sais pas faire ma cour en termes de festival.

Entre BÉATRICE.

Suave Béatrice, tu daignes donc venir quand je t'appelle?

BÉATRICE.

Oui, Signor, et partir quand vous me le dites !

BÉNÉDICT.

Oh ! reste jusqu'à ce moment-là !

BÉATRICE.

Vous avez dit *ce moment-là* : adieu donc !... Mais avant de partir, que j'emporte au moins ce que je suis venue chercher, le récit de ce qui a eu lieu entre vous et Claudio.

BÉNÉDICT.

Rien qu'un échange de mots aigres, après lequel je te dois un baiser.

Il essaie de l'embrasser.

BÉATRICE, le repoussant.

Un mot aigre n'est qu'un souffle aigre, un souffle aigre

n'est qu'une haleine aigre, et une haleine aigre est nauséabonde : donc je veux partir sans votre baiser.

BÉNÉDICT.

Tu as arraché le mot de son vrai sens, tant ton esprit a fait effort; mais, s'il faut te le dire nettement, Claudio a reçu mon cartel : ou j'entendrai bientôt parler de lui, ou je le proclame un lâche. Et maintenant dis-moi, je te prie, pour lequel de mes défauts es-tu tombée en amour de moi ?

BÉATRICE.

Pour tous à la fois : car ils maintiennent chez vous l'empire du mal si strictement qu'ils ne permettent à aucune qualité de se fourrer parmi eux. Mais quelle est celle de mes qualités qui vous a la première infligé de l'amour pour moi ?

BÉNÉDICT.

Infligé de l'amour! l'expression est parfaite! Il m'a bien été infligé, en effet, car c'est malgré moi que je t'aime.

BÉATRICE.

C'est, je pense, en dépit de votre cœur. Hélas ! ce pauvre cœur! si vous le dépitez autant pour l'amour de moi, je le dépiterai pour l'amour de vous : car je ne veux pas aimer ce que mon ami déteste.

BÉNÉDICT.

Toi et moi, nous avons trop d'esprit pour coqueter paisiblement.

BÉATRICE.

Il n'en paraît rien dans cet aveu-là : il n'y a pas un homme d'esprit sur vingt qui se vante lui-même.

BÉNÉDICT.

Vieux système, Béatrice, vieux système qui existait au temps des bons voisins! Dans ce siècle, si un homme n'érige pas son propre tombeau avant de mourir, il risque de

n'avoir pas un monument plus durable que le tintement de la cloche et les pleurs de sa veuve.

BÉATRICE.

Et combien durent-ils, croyez-vous ?

BÉNÉDICT.

Quelle question ! une heure de hauts cris et un quart d'heure de larmoiement ! Je conseille donc fort au sage, si don Vermisseau, le scrupule, n'y fait pas obstacle, d'être, comme moi, le trompette de ses propres vertus. En voilà assez sur mon panégyrique par moi-même qui, je me rends ce témoignage, est parfaitement mérité... Dites-moi maintenant comment se trouve votre cousine.

BÉATRICE.

Fort mal.

BÉNÉDICT.

Et vous ?

BÉATRICE.

Fort mal aussi.

BÉNÉDICT.

Servez Dieu, aimez-moi, et vous irez mieux : sur ce, je vous laisse, car voici quelqu'un qui vous arrive en toute hâte.

Entre URSULE.

URSULE.

Madame, il faut venir auprès de votre oncle. Toute la maison est sens dessus dessous. Il est prouvé que Madame Héro a été faussement accusée, que le prince et Claudio ont été grossièrement abusés, et que don Juan, qui est en fuite, est l'auteur de tout : voulez-vous venir immédiatement ?

BÉATRICE, à Bénédict.

Voulez-vous, Signor, vous assurer de la nouvelle ?

BÉNÉDICT.

Je veux vivre dans ton cœur, mourir dans ton giron, et

être enseveli dans tes yeux : et, en outre, je veux aller av toi près de ton oncle.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[L'intérieur d'une église.]

Il fait nuit. Entrent DON PEDRO, CLAUDIO, vêtus de deuil, suivis musiciens et de porte-cierges.

CLAUDIO, à l'un des assistants.

Est-ce là le monument de famille de Léonato ?

L'ASSISTANT.

Oui, Monseigneur.

CLAUDIO, s'approchant du tombeau et lisant un parchemin.

Frappée à mort par des langues calomnieuses
Fut Héro qui gît ici.
En récompense de ses douleurs, la mort
Lui donne un renom immortel.
Ainsi la vie, qui mourut de honte,
Vit de gloire dans la mort.

— Épitaphe, pends-toi à ce tombeau, — pour la lou quand je serai muet !

Il fixe le parchemin au monument.

— Maintenant, musiciens, sonnez et chantez votre hym solennel.

CHANT.

Pardonne, déesse de la nuit,
A ceux qui tuèrent ta vierge-chevalière :
En expiation, avec des chants douloureux,
Ils viennent autour de sa tombe.
Minuit, fais écho à nos lamentations !

Aide-nous à soupirer et à gémir,
Tristement, tristement.
Baille, tombeau, et laisse aller la morte,
Jusqu'à ce que l'arrêt de mort soit prononcé
Divinement, divinement.

Le jour se lève.

CLAUDIO.

— Maintenant, bonne nuit à tes os! — je veux chaque année observer ce rite funèbre.

DON PEDRO, aux assistants.

— Adieu, mes maîtres, éteignez vos torches; — les loups ont fini leur curée; et voyez, grâce au jour doux — qui court en avant du char de Phébus, tout autour de vous, — l'Orient assoupi est déjà pommelé de taches de gris! — merci à vous tous, et laissez-nous! Au revoir!

CLAUDIO.

— Adieu, mes maîtres; que chacun rentre chez lui!

DON PEDRO.

— Allons, partons d'ici, et mettons d'autres vêtements, — pour nous rendre ensuite chez Léonato.

CLAUDIO.

— Et puisse le nouvel hymen voler à une issue plus heureuse — que celui qui vient de nous coûter tant de douleurs!

Tous sortent.

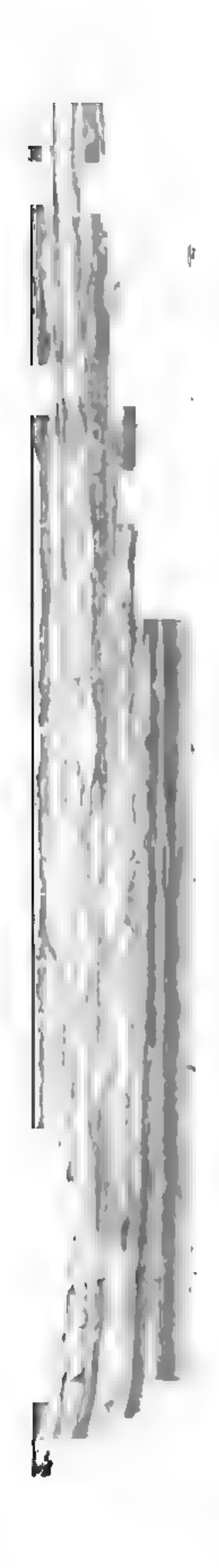
SCÈNE XVI.

[Une salle dans le palais de Léonato.]

Entrent LÉONATO, ANTONIO, BÉNÉDICT, BÉATRICE, URSULE, le MOINE, puis HÉRO.

LE MOINE.

— Ne vous ai-je pas dit qu'elle était innocente?



LÉONATO.

— Le prince et Claudio sont innocents aussi. S'ils l'ont accusée, — c'est à cause de la méprise qui a été éclaircie devant vous. — Marguerite a eu ses torts dans tout ceci, — bien que sa faute soit involontaire, comme on l'a vu — dans le cours régulier de l'instruction.

ANTONIO.

— N'importe ! je suis charmé que tout ait si bien tourné.

BÉNÉDICT.

— Et moi aussi, moi qui autrement aurais été obligé d'honneur — à demander des comptes au jeune Claudio.

LÉONATO.

— Allons, ma fille, et vous toutes, Mesdames, — retirez-vous dans une chambre à part, — et, quand je vous ferai appeler, vous viendrez ici masquées. — Voici l'heure où le prince et Claudio ont promis — de me faire visite... Frère, vous connaissez votre office : — vous devez servir de père à la fille de votre frère, — et la donner au jeune Claudio.

ANTONIO.

— Et je le ferai de l'air le plus grave.

Les dames sortent.

BÉNÉDICT, *au moine.*

— Mon frère, j'aurai, je crois, à invoquer votre ministère.

LE MOINE.

Pour quoi, seigneur?

BÉNÉDICT.

— Pour consacrer mon bonheur ou ma perte, l'un ou l'autre... — Signor Léonato ! la vérité est, bon signor, — que votre nièce me regarde avec des yeux favorables.

LÉONATO.

— Les yeux que ma fille lui a prêtés, c'est très-vrai.

BÉNÉDICT.

— Et en retour, j'ai pour elle les yeux de l'amour.

LÉONATO.

— Vous tenez ces regards-là de moi, — de Claudio et du prince. Eh bien ! quel est votre désir ?

BÉNÉDICT.

— Votre réponse, Monsieur, est énigmatique. — Quant à mon désir, puisse-t-il être d'accord — avec votre désir ! mon désir est d'être aujourd'hui même conjoint — à l'état d'honorable mari...

Au moine.

— Voilà pourquoi, bon frère, je réclame votre assistance.

LÉONATO.

— Mon cœur est à votre souhait.

LE MOINE.

Ainsi que mon assistance. — Voici le prince et Claudio.

Entrent DON PEDRO et CLAUDIO, avec leur suite.

DON PEDRO.

- Bonjour à cette belle assemblée !

LÉONATO.

- Bonjour, prince ; bonjour, Claudio ; — nous sommes à vos ordres.

A Claudio.

Êtes-vous toujours déterminé — à vous marier aujourd'hui avec la fille de mon frère ?

CLAUDIO.

- Je persiste dans mes intentions, fût-elle une Éthiopienne.

LÉONATO.

- Allez la chercher, frère : le moine est prêt.

Antonio sort.

DON PEDRO.

- Bonjour, Bénédict ! eh bien ! que se passe-t-il, — que

vous avez cette figure de Février, — pleine de frimas, de tempêtes et de nuages?

CLAUDIO.

— Je pense qu'il pense au taureau sauvage... — Bah! ne crains rien, mon cher, nous dorerons tes cornes, — et tu feras la joie de la moderne Europe, — comme l'ardent Jupiter fit celle de l'antique Europe, — quand pour l'amour d'elle, il joua à la noble bête!

BÉNÉDICT.

— Le taureau Jupiter avait un aimable mugissement. — Quelque taureau comme lui a dû saillir la vache de votre père — et lui faire, par un de ces nobles traits, un veau — qui vous ressemble fort, car vous avez juste son beuglement.

ANTONIO rentre conduisant HÉRO, BÉATRICE et URSULE, masquées.

CLAUDIO, à Bénédict.

— Je vous dois quelque chose pour ceci : mais voici d'autres comptes à régler. — Quelle est celle de ces dames dont je dois m'emparer?

ANTONIO, lui présentant Héro.

— La voici, et je vous la donne.

CLAUDIO.

— En ce cas, elle est à moi... Charmante, que je voie votre visage!

LÉONATO.

— Non! pas avant que vous ayez accepté sa main — en présence de ce moine, et juré de l'épouser.

CLAUDIO, à Héro.

— Donnez-moi votre main devant ce saint prêtre : — je suis votre mari, si vous m'agréez.

HÉRO, se démasquant.

— Quand je vivais, j'étais votre première femme; — et quand vous m'aimiez, vous étiez mon premier mari.

CLAUDIO.

— Une seconde Héro !

HÉRO.

Rien n'est plus certain ; — une Héro est morte déshonorée ; mais moi, je vis, — et, aussi vrai que je vis, je suis vierge.

DON PEDRO.

— Ah ! c'est bien la première Héro ! la même qui est morte !

LÉONATO.

— Elle n'est restée morte, Monseigneur, que tant que son déshonneur a vécu.

LE MOINE.

— Je calmerai votre surprise, — quand, la sainte cérémonie terminée, — je vous raconterai en détail la mort de la belle Héro. — Jusque-là, regardez le miracle comme chose familière, — et rendons-nous immédiatement à la chapelle.

BÉNÉDICT.

— Bien dit, frère !... Laquelle est Béatrice ?

BÉATRICE, se démasquant.

— Je réponds à ce nom : que me voulez-vous ?

BÉNÉDICT.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉATRICE.

Non, pas plus que de raison.

BÉNÉDICT.

— Alors, votre oncle, le prince et Claudio — ont été grandement déçus : car ils ont juré que vous m'aimiez.

BÉATRICE.

— Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

BÉNÉDICT.

Ma foi, non, pas plus que de raison.

BÉATRICE.

— Alors, ma cousine, Marguerite et Ursule, — dement déçues : car elles ont juré que vous m'ai

BÉNÉDICT.

— Ils ont juré que vous étiez presque malad pour moi.

BÉATRICE.

— Elles ont juré que vous étiez à peu près mo pour moi.

BÉNÉDICT.

— Il n'en est rien... Ainsi, vous ne m'aimez p

BÉATRICE.

— Pas autrement, en vérité, que d'une amica thie.

LÉONATO.

— Allons, cousine, je suis sûr que vous aimez homme.

CLAUDIO.

— Et moi, je suis prêt à jurer, qu'il est amoure — car voici un papier écrit de sa main, — un so tout boiteux de sa pure cervelle, — et adressé à Bé

HÉRO.

Et en voici un autre, — tombé de la poche de ma écrit de sa main, — et exprimant son affection p dict. —

BÉNÉDICT.

Miracle ! voici nos mains unies contre nos c Allons ! je veux bien de toi ; mais, vrai ! je te p pitié.

BÉATRICE.

Je ne veux pas vous refuser : mais, par la lu jour ! je cède à la persuasion et, en partie, au désir sauver la vie, car on m'a dit que vous mourriez somption.

BÉNÉDICT.

Silence ! je vous ferme la bouche.

Il lui donne un baiser.

DON PEDRO.

Comment vas-tu, Bénédict ? l'homme marié !

BÉNÉDICT.

Veux-tu que je te dise, prince ? un collége de faiseurs d'esprit ne me bernerait pas hors de mon goût. Crois-tu que je me soucie d'une satire ou d'une épigramme ? non : si un homme se laisse secouer par toutes les cervelles, il n'arrive jamais à rien de bon. Bref, puisque je suis résolu à me marier, je veux regarder comme non avenu tout ce qu'on peut dire à l'encontre. Ainsi, ne vous moquez pas de mes contradictions ; car l'homme est un être inconstant, et voilà ma conclusion... Quant à toi, Claudio, je pensais t'étriller ; mais puisque tu vas devenir mon parent, esquive les coups, et aime ma cousine.

CLAUDIO.

J'avais espéré que tu refuserais Béatrice ; alors, sans scrupule, j'aurais terminé sous le bâton ta vie de célibataire, pour t'apprendre à jouer double jeu ; ce que, sans doute tu continueras de faire, si ma cousine ne te surveille pas de très-près.

BÉNÉDICT.

Allons ! allons ! nous sommes amis ; dansons avant de nous marier, pour alléger nos cœurs et les talons de nos femmes.

LÉONATO.

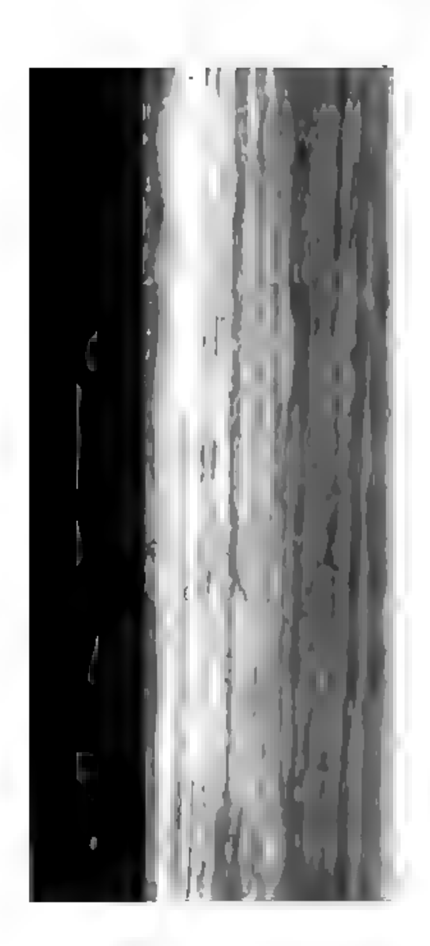
Nous aurons la danse ensuite.

BÉNÉDICT.

Non, ma foi, d'abord ! Ainsi, faites jouer la musique !

A don Pedro.

Prince, tu es triste ; prends femme, prends femme ; il



BÉNÉDICT, à don Pedro.

Ne pensons pas à lui avant demain : je te trouv
lui un bon châtiment... En avant les flûtes !

On danse. Tous s

FIN DE BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

LE CONTE D'HIVER [26]



MAMILIUS, son fils, prince de Sicile.

CAMILLO
ANTIGONE
CLÉOMÈNE
DION
} seigneurs siciliens.

POLIXÈNE, roi de Bohême.

FLORIZEL, prince de Bohême.

UN VIEUX BERGER, réputé père de Perdita

LE CLOWN, son fils.

AUTOLYCUS, filou.

ARCHIDAMUS, seigneur de Bohême.

AUTRES SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, GENS DE SERVICE

BERGERS ET BERGÈRES.

HERMIONE, femme de Léonte.

PERDITA, fille de Léonte et d'Hermione.

PAULINE, femme d'Antigone.

ÉMILIA, dame d'honneur.

DEUX AUTRES DAMES D'HONNEUR.

La scène est tantôt en Sicile, tantôt en Bohême.

SCÈNE I.

[En Sicile. Dans le palais du roi.]

Entrent CAMILLO et ARCHIDAMUS.

ARCHIDAMUS.

i le sort veut, Camillo, que vous visitiez la Bohême pour raison de service comme celle qui me tient ici sur pied, s verrez, ainsi que je vous l'ai dit, une grande différence e notre Bohême et votre Sicile.

CAMILLO.

e crois que, l'été prochain, le roi de Sicile a l'intention endre à son frère de Bohême la visite qu'il lui doit jus- ent.

ARCHIDAMUS.

i notre hospitalité ne nous fait pas honneur, nos sym- ies nous excuseront, car certainement...

CAMILLO.

e vous supplie...

ARCHIDAMUS.

raiment, je le dis avec la franchise de ma conviction, s ne pouvons pas avec autant de magnificence... avec si rare... je ne sais comment dire... Nous vous donne- des boissons soporifiques, afin que vos sens, ne s'aper- nt pas de notre insuffisance, s'ils ne peuvent nous r, ne puissent pas nous accuser davantage.

CAMILLO.

Vous payez de trop de frais ce qu'on vous donne sans façon.

ARCHIDAMUS.

Croyez-moi, je ne dis que ce que mes renseignements me suggèrent et ce que mon honnêteté me dicte.

CAMILLO.

Sicile ne peut se montrer trop affable pour Bohême. Les deux rois ont été élevés ensemble dans leur enfance ; et il y a entre eux une affection si bien enracinée qu'elle ne peut que jeter des branches. Depuis que leurs majestés plus mûres et les nécessités royales ont séparé leur société, leurs rapports, quoique non personnels, se sont continués royalement, par procuration, en échanges de cadeaux, de lettres et d'affectueuses ambassades ; au point que, bien qu'absents, ils semblaient être ensemble. Ils se serraient la main comme par-dessus l'abîme, et s'embrassaient, pour ainsi dire, des deux bouts opposés du vent. Que le ciel prolonge leur affection !

ARCHIDAMUS.

Je crois qu'il n'est pas au monde de malice ni d'incident qui puisse l'altérer. C'est pour vous une inexprimable joie que votre jeune prince Mamilius ; il n'est pas à ma connaissance de gentilhomme qui promette davantage.

CAMILLO.

Je partage entièrement vos espérances à son égard. C'est un galant enfant, un prince qui, vraiment, réconforte ses sujets et rafraîchit les vieux cœurs ; ceux qui allaient sur des béquilles avant qu'il fût né, désirent vivre encore pour le voir un homme.

ARCHIDAMUS.

Autrement, ils seraient donc contents de mourir ?

CAMILLO.

Oui, à moins qu'ils n'eussent d'autres prétextes pour désirer vivre.

ARCHIDAMUS.

Si le roi n'avait pas de fils, tous désireraient vivre sur des béquilles jusqu'à ce qu'il en eût un.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Sicile. Le palais du roi.]

Entrent LÉONTE, POLIXÈNE, HERMIONE, MAMILIUS, CAMILLO et des gens de la suite.

POLIXÈNE.

— Neuf changements de l'astre humide ont été – comptés par le berger depuis que nous avons laissé notre trône — sans fardeau ; je remplirais — un temps aussi long de mes remercîments, mon frère, — que je n'en partirais pas moins d'ici – votre débiteur à perpétuité. Aussi, comme un chiffre, — placé dans un beau rang, je multiplie — par un *Je vous rends grâces* les milliers de remercîments — qui précèdent.

LÉONTE.

Différez un peu vos remercîments ; — vous les paierez quand vous partirez.

POLIXÈNE.

Je pars demain, seigneur. — Je suis tourmenté par mes inquiétudes sur ce qui peut advenir — ou résulter de mon absence. Puisse-t-il ne pas souffler — chez nous des vents orageux qui me fassent dire : – « Ces conjectures n'étaient que trop vraies ! » Et puis, je suis resté assez – pour fatiguer Votre Majesté.

LÉONTE.

Nous sommes trop solide, mon frère, — pour que vous puissiez nous mettre dans cet état-là.

POLIXÈNE.

Pas un jour de plus !

LÉONTE.

— Encore une semaine !

POLIXÈNE.

Très-décidément, demain.

LÉONTE.

— Eh bien ! partageons la différence ; pour ça — je ne veux pas de contradiction.

POLIXÈNE.

Ne me pressez pas ainsi, je vous en supplie. — Il n'est pas de parole émouvante, non, il n'en est pas au monde — qui puisse me gagner aussi vite que la vôtre ; elle me déciderait en ce moment, — si ce que vous demandez vous était nécessaire, quelque — urgence qu'il y eût pour moi à refuser. Mes affaires — me traînent en réalité chez moi : me retenir, — ce serait me faire un fléau de votre affection : et mon séjour — n'est pour vous qu'embarras et trouble : pour nous mettre tous deux à l'aise, — adieu, mon frère.

LÉONTE, à Hermione.

Quoi ! bouche close, ma reine ? parlez donc !

HERMIONE.

— Je comptais, seigneur, garder le silence jusqu'à ce que vous eussiez tiré de lui le serment de ne pas rester. Vous, seigneur, — vous le pressez trop froidement. — Dites-lui que vous êtes sûr — que tout va bien en Bohême : cette rassurante nouvelle — est certifiée par le dernier courrier : dites-lui cela, — et il sera forcé dans sa meilleure parade.

LÉONTE.

Bien dit, Hermione.

HERMIONE.

— S'il disait qu'il lui tarde de revoir son fils, cela aurait sa force ; — qu'il le dise donc et qu'il parte ; — qu'il le jure, et il ne restera pas : — nous le chasserons d'ici avec nos quenouilles...

A Polixène.

— Voyons, je veux risquer l'emprunt pour une semaine — de votre royale présence. Quand vous recevrez — mon seigneur en Bohême, je lui donnerai permission — de rester chez vous un mois au delà du terme — fixé d'avance pour son départ : pourtant, sois-en sûr, Léonte, — je ne t'aimerai pas une seule minute en deçà du temps — qu'une femme doit aimer son mari...

A Polixène.

Vous resterez ?

POLIXÈNE.

Non, Madame.

HERMIONE.

— Nenni, vous resterez.

POLIXÈNE.

Je ne puis, vraiment !

HERMIONE.

Vraiment ? — Vous m'éconduisez avec des protestations bien flasques ; mais, — vous auriez beau chercher à englober les astres dans vos serments, — que je vous dirais encore : « Monsieur, pas de départ ! » Vraiment ! — vous ne partirez pas ; le « vraiment » d'une dame est — bien aussi puissant que celui d'un seigneur. Voulez-vous encore partir ? — Soit ! forcez-moi à vous garder comme prisonnier, — sinon comme hôte ; ainsi, vous paierez votre rançon — avant de partir, et vous économiserez vos remercîments. Que choisissez-vous ? — Mon prisonnier ou mon hôte ? Par votre terrible « vraiment, » — vous serez l'un ou l'autre.

POLIXÈNE.

Eh bien! je serai votre hôte, Madame : — être votre prisonnier impliquerait de ma part une offense — qu'il me serait moins facile encore de commettre — qu'à vous de punir.

HERMIONE.

Eh bien, je ne serai pas votre geôlière — mais votre affectueuse hôtesse. Allez! je vais vous questionner — sur les niches que vous faisiez, mon mari et vous, quand vous étiez enfants : — vous étiez alors de jolis petits maîtres!

POLIXÈNE.

Belle reine, nous étions — deux gars qui ne voyaient rien dans l'avenir — qu'un lendemain semblable à la veille — et croyaient être des gamins éternels.

HERMIONE.

— Est-ce que Monseigneur n'était pas le plus franc vaurien des deux?

POLIXÈNE.

— Nous étions comme deux agneaux jumeaux, gambadant au soleil — et bêlant l'un à l'autre : nous rendions — innocence pour innocence; nous ne connaissions pas — la doctrine du mal faire et nous ne nous figurions pas — que quelqu'un la connût. Si nous avions continué cette vie-là, — si nos faibles esprits n'avaient pas été exaltés — par un sang plus ardent, nous aurions pu hardiment — répondre au ciel: — Non coupables! excepté sur le chef — du péché originel.

HERMIONE.

Nous concluons de cela — que vous avez trébuché depuis lors.

POLIXÈNE.

Oh! mon auguste dame, — dès lors les tentations sont nées pour nous : car, — à l'époque ou nous étions au nid, ma femme était petite fille; — et votre précieuse personne n'avait pas encore traversé les regards — de mon jeune camarade.

HERMIONE.

Miséricorde! — Ne tirez pas de là votre conclusion; prenez garde! vous prétendriez — que votre femme et moi nous sommes des démons!... Pourtant, continuez. — Nous répondons des fautes que nous vous avons fait commettre, — pourvu que vous ayez commencé vos péchés avec nous et qu'avec nous — vous les ayez continués, sans faire de faux pas — avec d'autres.

LÉONTE, à Hermione.

Est-il enfin décidé?

HERMIONE.

— Il restera, Monseigneur.

LÉONTE.

A ma requête, il n'a pas voulu. — Hermione, ma très-chère, tu n'as jamais parlé — plus à propos.

HERMIONE.

Jamais!

LÉONTE.

Jamais, une fois exceptée.

HERMIONE.

— Quoi! j'ai deux fois bien parlé! Quand donc la première? — Je t'en prie, dis-le-moi : farcis-moi d'éloge, et fais-moi — engraisser comme un chapon. Une bonne action, mourant dans l'oubli, — en égorge des milliers qui la suivent. — Les louanges sont nos gages : vous pouvez nous faire courir — mille arpents avec un doux baiser, avant — de nous faire brûler un acre à coups d'éperon. — Mais revenons au point de départ : — ma dernière bonne action a été de le prier de rester; — quelle a été ma première? Elle a une sœur aînée, — ou je ne vous comprends pas. Oh! puisse-t-elle s'appeler Grâce! — Déjà, n'est-ce pas? j'avais une fois parlé à propos : Quand? — voyons, dites-le-moi : je brûle.

LÉONTE.

Eh bien! c'est quand, — après trois mois maussades ai-

grement consumés — à attendre l'instant où ta blanche main s'ouvrirait dans la mienne — et m'accorderait ton amour, tu me dis enfin : — « Je suis à vous pour jamais. »

HERMIONE.

Cet aveu, en effet, était la Grâce même. — Eh bien, vous voyez, j'ai parlé à propos deux fois. — La première, j'ai gagné pour toujours un royal mari ; — la seconde, un ami, pour quelque temps.

Elle donne la main à Polixène.

LÉONTE, à part.

Trop chaud ! Trop chaud ! — Mêler si intimement les sympathies, c'est mêler les personnes. — Je me sens un frisson ; mon cœur danse, — mais pas de joie, pas de joie. L'amabilité — peut aller visage découvert ; elle peut être autorisée à une certaine liberté par la bienveillance, par la générosité et l'expansion du cœur, — et n'avoir rien que de bienséant ; elle le peut, je l'accorde. — Mais en être aux serrements de mains et aux pincements de doigts, — comme ils sont en ce moment, et se faire des sourires d'intelligence comme dans un miroir, et puis soupirer, — comme si c'était — le hallali d'un cerf. Oh ! cette amabilité-là — ne va pas à mon cœur, ni à mon front... Mamilius, — es-tu mon enfant?

MAMILIUS.

Oui, mon bon seigneur.

LÉONTE.

En vérité ? — Ah ! voilà mon beau mâle. Comment ! aurais-tu barbouillé ton nez ? — On dit qu'il est la copie du mien. Surtout, capitaine, — ne reste pas le corps nu ; je veux dire sois décent, capitaine, — car le taureau, la génisse et le veau, — sont naturellement cornus...

Observant Polixène et Hermione.

Toujours à faire des gammes — sur sa main !...

A Mamilius.

Eh bien, veau effronté ! — es-tu mon veau ?

MAMILIUS.

Oui, Monseigneur, si vous voulez.

LÉONTE.

— Il te manque une tête accidentée et des prolonges comme j'en ai — pour me ressembler tout à fait; pourtant on dit — que nous nous ressemblons comme deux œufs; les femmes disent ça, — pour dire quelque chose. Mais elles auraient beau être fausses — comme du noir de teinture, comme le vent, comme l'eau, fausses — comme les dés que souhaite l'homme qui n'établit pas — de limites entre le tien et le mien; elles n'auraient pas moins raison — de dire que cet enfant me ressemble... Allons! seigneur page, — regardez-moi avec votre œil céleste... Doux coquin! — Mon chéri! Mon poupon! Est-ce que ta maman pourrait... Serait-ce possible? — Imagination! tes visions poignardent l'homme au cœur; — tu rends possibles les choses tenues pour impossibles, — tu communiques avec les songes... Comment cela peut-il être? — tu coagis avec le fantastique — et tu t'associes le néant! Mais il se peut aussi — que tu sois d'accord avec la réalité; tu l'es en ce moment, — et je le sens d'une manière irréfragable, — au trouble de mon cerveau, — et au durcissement de mon front.

POLIXÈNE.

Qu'a donc le roi de Sicile?

HERMIONE.

— Il a l'air un peu agité.

POLIXÈNE.

Eh bien, Monseigneur? — Qu'éprouvez-vous? Comment vous trouvez-vous, mon frère le plus cher?

HERMIONE.

Vous semblez — garder un front bien soucieux; — auriez-vous quelque émotion, Monseigneur?

LÉONTE.

Non, bien réellement... — Comme parfois la nature trahit

sa niaiserie — et sa sensibilité au risque d'être la risée — des cœurs endurcis ! En observant les traits — du visage de mon enfant, il m'a semblé que je rajeunissais — de vingt-trois ans ; je me voyais sans culottes, — dans ma cotte de velours vert, avec ma dague muselée, — de peur qu'elle ne mordît son maître et ne lui devînt — funeste comme le deviennent souvent les ornements. — Combien, à mon idée, je ressemblais à ce pépin, — à cette petite citrouille, à ce gentilhomme!

A Mamilius.

Mon honnête ami, — voudriez-vous prendre des vessies pour des lanternes ?

MAMILIUS.

Non, Monseigneur; j'aime mieux me battre.

LÉONTE.

— Vous, vous battre !... Alors, puisse-t-il avoir de la chance !...

A Polixène.

Mon frère, — êtes-vous aussi fou de votre jeune prince que nous — semblons l'être du nôtre ?

POLIXÈNE.

Chez moi, seigneur, — il est tout mon exercice, toute ma joie, tout mon souci ; — tantôt mon ami juré, et tantôt mon ennemi ; — mon parasite, mon soldat, mon homme d'État, tout ! — Il rend un jour en juillet aussi court qu'en décembre ; — et, par ses caprices enfantins, il guérit en moi — les idées noires qui épaissiraient mon sang.

LÉONTE, montrant Mamilius.

Cet écuyer a — le même office auprès de moi... Nous allons nous promener tous les deux, — et vous laisser, Monseigneur, suivre une marche plus grave... Hermione, — montre combien tu nous aimes dans ton hospitalité pour notre frère. — Que ce qu'il y a de plus cher en Sicile soit

pour lui bon marché. — Après vous et mon jeune corsaire, il est — l'héritier présomptif de mon cœur.

HERMIONE.

Si vous voulez nous rejoindre, — nous sommes à vos ordres dans le jardin : devons-nous vous y attendre ?

LÉONTE.

— Dirigez-vous à votre guise ; on vous retrouvera, — pourvu que vous restiez sous le ciel...

A part.

Je suis en train de pêcher, — bien que vous ne voyiez pas comment je jette ma ligne. — Allez ! allez ! —

Observant Polixène.

— Comme elle lui tend la patte, le bec ! — Comme elle s'arme de toutes les licences d'une femme — envers un mari indulgent !

Polixène, Hermione et leur suite s'en vont.

Déjà partis ! — Dans le bourbier jusqu'au genou ! Cornard par-dessus les oreilles !...

A Mamilius.

— Va, joue, mon garçon, joue ; ta mère joue, et moi, — je joue aussi, mais un rôle si déshonorant que le dénoûment — m'enterrera sous les sifflets ; le mépris et les huées — seront mon glas funèbre !... Va, joue, mon garçon, joue... Il y a eu, — ou je suis bien trompé, des cocus avant aujourd'hui : — et il est plus d'un homme, au moment même — où je parle, qui donne le bras à sa femme, — sans se douter qu'elle a lâché l'écluse en son absence, — et laissé pêcher dans le bassin son voisin d'à côté, — messire Sourire, son voisin ! Oui, c'est une consolation de me dire — que d'autres hommes ont des portes, et que ces portes s'ouvrent, — comme les miennes, contre leur volonté ; si tous ceux — qui ont des femmes en révolte se désespéraient, le dixième de l'humanité — irait se pendre. Il n'y a pas de remède à cela : — nous sommes sous l'influence d'une planète maque-

relle qui frappe — partout où elle domine, et qui est toute-puissante, croyez-le, — de l'est à l'ouest et du nord au sud. Conclusion, — pas de barricade pour un ventre ! Sachez-le, — il laissera entrer et sortir l'ennemi — avec armes et bagage. Des millions d'entre nous — ont la maladie et ne le sentent pas... Comment es-tu, mon garçon ?

MAMILIUS.

— Je suis comme vous, à ce qu'on dit.

LÉONTE.

Ah ! c'est toujours une consolation...

Il aperçoit Camillo.

— Quoi ! Camillo ici !

CAMILLO.

Oui, mon bon seigneur.

LÉONTE.

— Va jouer, Mamilius, tu es un honnête homme...

Mamilius sort.

— Camillo, ce grand sire va prolonger son séjour.

CAMILLO.

— Vous avez eu beaucoup de peine à faire tenir son ancre ; — elle chassait, chaque fois que vous la jetiez.

LÉONTE.

Tu as remarqué ?

CAMILLO.

— Il ne voulait pas rester à votre demande ; il déclarait — ses affaires plus urgentes.

LÉONTE.

Tu t'en es aperçu ?... — En voilà déjà avec moi qui murmurent et qui chuchotent : — « Le roi de Sicile est... ceci et cela. » Il se passera du temps — avant que j'aie avalé le tout... Comment se fait-il, Camillo, — qu'il soit resté ?

CAMILLO.

Grâce aux prières de la vertueuse reine.

LÉONTE.

— De la reine, soit ! Vertueuse, cela devrait être ; — mais,

tel que cela est, cela n'est pas. Est-ce que la chose a été comprise — par d'autres machines pensantes que la tienne ?

Car ton intelligence est plus spongieuse, elle aspire — beaucoup plus que les bûches vulgaires... Cela n'a été remarque, n'est-ce pas, — que des natures les plus fines ? par quelques êtres d'élite — ayant une tête extraordinaire ? Les espèces subalternes — n'ont peut-être rien vu à cette affaire, dis !

CAMILLO.

— Quelle affaire, Monseigneur ? Presque tous ont compris, je crois, — que le roi de Bohême prolonge ici son séjour.

LÉONTE.

Comment ?

CAMILLO.

Prolonge ici son séjour.

LÉONTE.

— Oui, mais pourquoi ?

CAMILLO.

— Pour satisfaire Votre Altesse, et le désir de notre très-gracieuse maîtresse.

LÉONTE.

Satisfaire — le désir de votre maîtresse !... Satisfaire !... — Il suffit. Je t'ai confié, Camillo, — les secrets les plus profonds de mon cœur, aussi bien — que ceux de mon conseil : tu étais comme le prêtre — qui purifiais mon âme, et je te quittais toujours — comme un pénitent converti ; mais je me suis — trompé sur ton intégrité, ou du moins — sur celle que je te supposais.

CAMILLO.

A Dieu ne plaise, Monseigneur !

LÉONTE.

Que je m'y fie plus longtemps ! Tu n'es pas loyal, ou, — si tu inclines à l'être, tu es un lâche — qui par derrière

donne le croc en jambe à la loyauté pour l'empêcher de suivre — le droit chemin : ou je dois te regarder — comme un serviteur, enraciné dans ma confiance, — et trop négligent pour y rester, ou comme un sot — qui me voit enlever mon plus riche trésor dans une partie de tricheurs, — et qui prend le tout pour une plaisanterie.

CAMILLO.

Mon gracieux seigneur, — je puis être négligent, sot et peureux ; — nul homme n'est exempt de ces défauts, — au point d'être sûr que, parmi les innombrables incidents de ce monde — la négligence, la sottise, la peur — ne se révéleront pas en lui. Si jamais dans vos affaires, Monseigneur, — j'ai été volontairement négligent, — ç'a été sottise de ma part ; si j'ai joué exprès — le rôle de sot, ç'a été négligence — à bien peser le résultat ; si jamais j'ai craint — de faire une chose dont le succès me semblait douteux et dont l'exécution était — un danger criant, ç'a été une crainte — qui peut affecter les plus sages : ce sont là, Monseigneur, — de ces infirmités permises dont la loyauté même — n'est jamais exempte. Mais, j'en supplie Votre Grâce, — soyez plus explicite avec moi, faites-moi connaître ma faute — sous ses traits réels ; si alors je la renie, — c'est qu'elle ne m'appartient pas.

LÉONTE.

N'avez-vous pas vu, Camillo — (sans nul doute vous l'avez vu, autrement votre lorgnette serait plus épaisse que la corne d'un cocu) ; n'avez-vous pas entendu dire (car devant un spectacle aussi apparent, la rumeur — ne saurait être muette) ; n'avez-vous pas cru (car la pensée — n'existe pas chez l'homme qui ne le croit pas) — que ma femme est infidèle ? Si tu l'avoues, — et tu le dois, à moins de nier impudemment — que tu aies des yeux, des oreilles, une raison, alors — dis que ma femme est un cheval de bois, et qu'elle mérite un nom — aussi ignoble qu'aucune caillette qui se donne — avant les fiançailles ; dis cela et développe-le.

CAMILLO.

— Je ne voudrais pas rester là à entendre — noircir ainsi ma maîtresse souveraine, sans — en tirer vengeance sur-le-champ. Maudit soit mon cœur, — si vous avez jamais dit une chose plus indigne de vous — que celle-ci ! La répéter serait un péché — aussi grand que le péché lui-même, s'il était vrai.

LÉONTE.

N'est-ce donc rien que de se parler tout bas ? — de s'appuyer joue contre joue? de s'approcher nez à nez ? de se baiser le dedans des lèvres ? de fermer la carrière — du rire par un soupir, signe infaillible — d'une vertu qui se brise ? de mettre le pied à cheval sur le pied ? de se fourrer dans des coins ; de souhaiter que l'horloge soit plus rapide ; — l'heure, une minute ; midi, minuit ! et que tous les yeux, — excepté les leurs, les leurs seulement, — soient aveuglés par une taie, par une cataracte pour que leur crime ne soit pas vu ? Est-ce que cela n'est rien ? — Alors le monde, avec tout ce qui est dedans, n'est rien ; — le ciel qui le couvre n'est rien ; Bohême n'est rien ; — ma femme n'est rien ; et tous ces riens ne renferment rien, — si cela n'est rien !

CAMILLO.

Mon bon seigneur, guérissez-vous — de cette opinion maladive, et au plus vite ; — car elle est des plus dangereuses.

LÉONTE.

N'importe, elle est vraie.

CAMILLO.

— Non, non, Monseigneur.

LÉONTE.

Elle l'est ; vous mentez, vous mentez !... — Je te dis que tu mens, Camillo, et que je te hais ! — Déclare-toi un gros benêt, un maroufle sans esprit, — ou bien un intrigant équivoque qui — peut voir du même œil le bien et le mal — et se prêter à tous les deux. Si le foie de ma femme —

était aussi corrompu que sa vie, elle ne vivrait pas — la durée d'un sablier.

CAMILLO.

Et qui donc l'a corrompue?

LÉONTE.

— Eh bien, celui qui la porte comme une médaille, pendue — à son cou, ce Bohême qui... Si j'avais — autour de moi de vrais serviteurs qui eussent des yeux — pour veiller à mon honneur aussi bien qu'à leurs profits, — à leurs bénéfices particuliers, ils feraient en sorte — qu'on n'en fît pas davantage. Oui, et toi, — son échanson, toi que d'un banc infime — j'ai fait monter à l'estrade et élevé à l'Excellence; toi qui peux voir — aussi distinctement que le ciel voit la terre et que la terre voit le ciel, — combien je suis outragé, tu pourrais épicer une coupe — qui fermât pour toujours les yeux à mon ennemi; — et ce breuvage serait pour moi un cordial.

CAMILLO.

Sire! Monseigneur, — oui, je pourrais le faire, et cela non avec un breuvage violent, — mais avec une liqueur lente qui ne trahirait pas, — comme le poison, son action funeste. Mais je ne puis croire — à une telle brèche dans l'honneur de ma maîtresse, — si souverainement vénérable... — Moi qui t'ai tant aimé!

LÉONTE.

Ah! mets cela en doute, et va pourrir! — Crois-tu que je sois assez écervelé, assez troublé — pour me créer à moi-même ce tourment? pour souiller — mes draps blancs et immaculés — dont la pureté est mon sommeil, et qui, une fois tachés, — ne sont plus que ronces, épines, orties, queues de guêpe? — pour mêler le scandale au sang même du prince mon fils, — que je crois bien de moi et que j'aime comme à moi? — Sans les raisons les mieux mûries,

crois-tu que je ferais cela ? — Un homme serait-il à ce point égaré ?

CAMILLO.

Il faut que je vous croie, seigneur; — eh bien, soit! et je ferai disparaître le roi de Bohême, — pourvu que, lui une fois écarté, Votre Altesse — consente à rappeler la reine dans la même intimité qu'auparavant, — ne fût-ce que pour le bien de votre fils et pour fermer la bouche à la médisance, dans les cours et dans les États — connus et alliés des vôtres.

LÉONTE.

Tu me conseilles là — justement la marche que je me serais prescrite à moi-même. — Je n'imposerai aucune flétrissure à son honneur, aucune.

CAMILLO.

Monseigneur, — allez donc, et montrez au roi de Bohême — et à la reine le visage le plus serein — que l'amitié puisse apporter à ses fêtes... — Je suis son échanson ; — s'il reçoit de ma main un breuvage salutaire, — ne me comptez plus pour votre serviteur.

LÉONTE.

Il suffit. — Fais cela, et tu as la moitié de mon cœur ; — ne le fais pas, et tu t'arraches le tien.

CAMILLO.

Je le ferai, Monseigneur.

LÉONTE.

— Je vais avoir l'air amical, ainsi que tu me l'as conseillé.

Il sort.

CAMILLO.

— O misérable reine !... Mais moi, — dans quelle position suis-je ? Il faut que j'empoisonne — ce bon Polixène ; et ma raison d'agir ainsi, — c'est l'obéissance à un maître qui, — rebelle à lui-même, veut que — tous ceux qui lui appartiennent le soient également .. A faire cela, — il y a

de l'avancement à gagner. Ah ! quand je pourrais trouver — mille exemples de gens qui ont frappé l'oint du Seigneur — et prospéré ensuite, je ne le ferais pas ; mais puisque — ni le cuivre ni la pierre ni le parchemin ne portent trace d'une action pareille, — que la scélératesse elle-même la repousse ! Il faut — que je quitte la cour ; la chose, faite ou non, est certainement — pour moi un casse-cou. Étoile propice, voici le moment de régner !... — Le roi de Bohême !

Entre POLIXÈNE.

POLIXÈNE.

C'est étrange ! Il me semble — que ma faveur commence à chanceler ici. Ne pas me parler !... — Bonjour, Camillo.

CAMILLO.

Salut, très-royal Sire.

POLIXÈNE.

— Quelles nouvelles à la cour ?

CAMILLO.

Rien de remarquable, Monseigneur.

POLIXÈNE.

— A voir la mine du roi, — on croirait qu'il a perdu quelque province, un domaine — qui lui était aussi cher que lui-même. Je viens à l'instant de l'aborder — avec le compliment d'usage ; aussitôt, — tournant les yeux d'un autre côté et faisant — une moue fort dédaigneuse, il s'enfuit de moi et — me laisse ainsi à deviner ce qui couve — sous ce changement de ses manières.

CAMILLO.

Je n'ose pas le savoir, Monseigneur.

POLIXÈNE.

— Comment ! vous n'osez pas ! Mais vous le savez, n'est-ce pas ? Et c'est pour moi que vous redoutez — d'être bien informé ! Voilà le sens de vos paroles : — car, pour vous-

même, vous devez bien savoir ce que vous savez, — et vous ne pouvez pas dire que vous ne l'osez pas! Bon Camillo, — le changement de vos traits est le miroir — qui me montre le changement des miens; il faut bien — que je sois pour quelque chose dans cette altération, puisque je m'en trouve — moi-même si altéré.

CAMILLO.

Il est un mal — qui a jeté le désordre dans quelqu'un d'entre nous; mais, — je ne puis nommer la maladie, elle a été attrapée — de vous qui pourtant vous portez bien.

POLIXÈNE.

Comment! attrapée de moi! — Ah! ne m'attribuez pas le regard du basilic; — mes yeux se sont fixés sur des milliers d'êtres qui n'en ont prospéré que mieux, — mais ils n'ont jamais tué personne Camillo, — si vous êtes, comme j'en suis sûr, un gentilhomme, si de plus vous avez ce savoir, cette expérience qui n'ornent pas moins — notre noblesse que le nom titré des aïeux — dont la gloire nous fait nobles, je vous en supplie, — pour peu que vous sachiez une chose qu'il m'importe d'apprendre, ne l'emprisonnez pas — dans une discrète ignorance!

CAMILLO.

Je ne puis répondre.

POLIXÈNE.

— Une maladie gagnée de moi, quoique je me porte bien! — Il me faut une réponse... Écoute, Camillo: — je t'en conjure par toutes les suggestions humaines — que l'honneur reconnaît, et la moindre — n'est pas la prière que je t'adresse, déclare-moi — quel est l'incident de malheur que tu sens — ramper vers moi; s'il est loin, s'il est près; — quel moyen il y a de le prévenir, s'il en est un; — sinon, comment y faire face!

CAMILLO.

Seigneur, je vais vous le dire, — puisque j'en suis sommé sur l'honneur et par quelqu'un — que je tiens pour honorable. Donc, attention à mon conseil ! — Qu'il soit suivi aussi vite — que je compte l'exprimer ; sinon, vous et moi — nous n'aurons plus qu'à crier : Tout est perdu ! et puis bonsoir !

POLIXÈNE.

Parle, bon Camillo.

CAMILLO.

— Je suis l'homme désigné pour vous tuer.

POLIXÈNE.

— Par qui, Camillo ?

CAMILLO.

Par le roi.

POLIXÈNE.

Pourquoi ?

CAMILLO.

— Il croit, que dis-je ? il jure avec autant de confiance — que s'il l'avait vu ou avait servi d'agent — pour vous débaucher, que vous avez touché la reine — criminellement.

POLIXÈNE.

Oh ! si cela est, que mon sang le plus pur tourne — en gelée infecte ; et que mon nom — soit accouplé au nom de celui qui a trahi le Juste ! — Que ma plus vivace renommée répande — une odeur qui fasse frémir les narines les plus grossières — partout où j'arriverai ! Que mon approche soit évitée, — oui, et maudite plus que la plus grande peste — connue par la tradition ou par l'histoire !

CAMILLO.

Vous auriez beau lui jurer le contraire — par chacun des astres du ciel et — par toutes leurs influences ; autant vaudrait — interdire à la mer d'obéir à la lune — que de vouloir détruire, par des serments, ou ébranler, par des

conseils, — l'édifice de sa folie, dont les fondations — sont appuyées sur sa croyance et dureront — tant que son corps sera debout.

POLIXÈNE.

Comment cette idée s'est-elle formée?

CAMILLO.

— Je ne sais pas; ce que j'affirme, c'est qu'il est plus prudent — de se mettre en garde contre elle que de rechercher comment elle est née. — Si donc vous ne craignez pas de vous fier à ma probité, — enfermée pour jamais dans ce coffre que vous — emmènerez en gage, partons cette nuit-même. — Je préviendrai tout bas vos gens, — et, en groupes de deux ou trois, par différentes poternes, — je les ferai sortir de la ville. Quant à moi, je mets — à votre service ma fortune que je viens de perdre ici — par cette révélation. N'ayez pas d'incertitude; — car, par l'honneur de mes pères, — j'ai déclaré la vérité. Si vous voulez des preuves, — je n'ose m'attarder à leur recherche; vous ne serez pas plus en sûreté ici — qu'un condamné dont l'exécution a été jurée — de la bouche même du roi.

POLIXÈNE.

Je te crois; — j'ai vu son cœur sur sa face. Donne-moi ta main; — sois mon pilote, et ta place sera — toujours à côté de la mienne. Mes vaisseaux sont prêts, et — mes gens attendent mon départ — depuis deux jours.. Cette jalousie — a pour objet une précieuse créature; autant celle-ci est rare, — autant la jalousie doit être grande; autant il est puissant, lui, — autant elle doit être violente; et comme il se croit — déshonoré par un homme qui toujours — s'était déclaré son ami, sa vengeance n'en doit — être que plus acharnée. La crainte me couvre de son ombre! — Puisse la bonne chance protéger ma fuite, et être propice — à la gracieuse reine qui reste exposée à ses trames, sans avoir — mérité ses soupçons! Viens, Camillo! — Je te respecterai

comme un père, si — tu tires ma vie de là. Évadons-nous !

CAMILLO.

— En vertu de mon autorité, je dispose — des clefs de toutes les poternes. Que Votre Altesse — profite de cette heure urgente ! Allons, Sire, en route !

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Toujours dans le palais.]

Entre HERMIONE, conduisant MAMILIUS et suivie de ses DAMES.

HERMIONE.

— Prenez l'enfant avec vous ; il me fatigue tant, — que je n'en peux plus.

PREMIÈRE DAME, offrant la main à Mamilius.

Allons, mon gracieux seigneur, — serai-je votre camarade de jeux ?

MAMILIUS.

Non, je ne veux pas de vous.

PREMIÈRE DAME.

— Pourquoi, mon doux seigneur ?

MAMILIUS.

— Vous m'embrassez trop fort ; et vous me parlez comme si — j'étais toujours un baby.

A une autre.

Je vous aime mieux, vous.

DEUXIÈME DAME.

— Et pourquoi ça, mon bon seigneur ?

MAMILIUS.

Ah ! ce n'est pas parce que — vous avez les sourcils les plus noirs ; — pourtant les sourcils noirs, à ce qu'on dit, —

vont le mieux à certaines femmes; pourvu qu'ils ne soient pas — trop épais et qu'ils fassent comme un demi-cercle, — une demi-lune tracée à la plume.

DEUXIÈME DAME.

Qu'est-ce qui vous a appris ça?

MAMILIUS.

— C'est le visage des femmes...

A la première dame.

Dites-moi donc — de quelle couleur sont vos sourcils?

PREMIÈRE DAME.

Bleus, mon seigneur.

MAMILIUS.

— Allons, vous vous moquez ; j'ai vu un nez de dame — bleu, mais jamais des sourcils.

DEUXIÈME DAME.

Écoutez : — la reine, votre mère, s'arrondit à vue d'œil ; nous allons — présenter nos services à un beau nouveau prince, — un de ces jours ; et alors vous serez bien aise de vous amuser avec nous, — si nous voulons de vous.

PREMIÈRE DAME.

Elle a pris depuis peu — un embonpoint superbe : que le bonheur lui fasse visite !

HERMIONE.

— Quel est le grave sujet qui s'agite entre vous ?

A Mamilius.

Allons, Monsieur, à présent, — je suis à vous : je vous en prie, asseyez-vous près de nous, — et contez-nous un conte.

MAMILIUS.

Triste ou gai ? Comment vous le faut-il ?

HERMIONE.

— Aussi gai que vous voudrez.

MAMILIUS.

Un conte triste vaut mieux pour l'hiver ; — j'en sais un de revenants et de lutins.

HERMIONE.

Donnez-nous celui-là, Monsieur. — Allons, venez vous asseoir ; allons, faites de votre mieux — pour m'effrayer avec vos revenants ; vous y excellez.

MAMILIUS.

— Il y avait une fois un homme...

HERMIONE.

Mais venez donc vous asseoir ; maintenant, continuez.

MAMILIUS.

— Qui demeurait près d'un cimetière... Je vais conter ça tout doucement ; — je ne veux pas que les grillons là-bas m'entendent.

HERMIONE.

Approchez-vous, alors, — et dites-moi ça à l'oreille.

Entrent LÉONTE, ANTIGONE, des SEIGNEURS, puis des GARDES.

LÉONTE.

— On l'a rencontré là, lui et sa suite! et Camillo avec lui !

PREMIER SEIGNEUR.

— Je les ai rencontrés derrière le taillis de pins : jamais — je n'ai vu des gens balayer si vite leur chemin. Je les ai suivis des yeux — jusqu'à leurs vaisseaux.

LÉONTE.

Que j'étais bien inspiré — dans ma juste censure, dans mes équitables soupçons ! — Hélas ! si j'avais pu n'en pas tant savoir !... Combien je suis maudit — d'avoir été si bien inspiré !... Il peut y avoir — une araignée au fond de la coupe ; un homme peut y boire et retirer ses lèvres — sans avoir pris aucun venin ; car son imagination — n'est pas infectée ; mais qu'on présente — à ses yeux l'horrible ingrédient et

qu'on lui apprenne — dans quoi il a bu, vite il crache sa gorge et ses flancs — par de violents efforts... Moi, j'ai bu et vu l'araignée (27) — Camillo lui a servi d'agent, d'entremetteur! — Il y a un complot contre ma vie, ma couronne! — Toutes mes méfiances étaient vraies! Ce misérable fourbe, — que j'employais, était déjà employé par lui : — il lui a révélé mes desseins, et moi, — je reste un souffre-douleur, oui, un véritable plastron — dont ils s'amusent à leur guise!... Comment les poternes — ont-elles été si aisément ouvertes?

PREMIER SEIGNEUR.

Grâce à sa grande autorité — qui souvent a exercé ce privilége — d'après vos ordres.

LÉONTE.

Je le sais trop bien...

A Hermione.

Donnez-moi l'enfant; je suis bien aise que vous ne l'ayez pas nourri; — quoiqu'il ait quelques traits de moi, cependant vous — lui avez donné trop de votre sang.

HERMIONE.

Que signifie cela? Est-ce un badinage?

LÉONTE.

— Qu'on emporte l'enfant, il n'approchera plus d'elle. Qu'on l'emmène! et qu'elle joue — avec celui dont elle est grosse! Car c'est Polixène — qui l'a fait enfler ainsi.

HERMIONE.

Je n'ai qu'à dire non; — et je jurerais que vous me croirez, — quelque penchant que vous ayez pour la contradiction.

LÉONTE.

Vous, Messeigneurs, — regardez-la, observez-la bien; vous serez tentés — de dire : « Cette femme est belle, » mais la justice de vos cœurs vous forcera d'ajouter : — « Quel malheur qu'elle ne soit ni honnête ni honorable! » — Vantez

seulement sa beauté extérieure — qui, sur ma foi, mérite de grands éloges, et aussitôt, — il faudra que les haussements d'épaules, les *hum!* les *ha!* toutes ces petites flétrissures — à l'usage de la calomnie : non, je me trompe, — à l'usage de l'indulgence, car la calomnie ne s'en prend — qu'à la vertu !... il faudra que les haussements d'épaules, les *hum!* et les *ha!* — quand vous aurez dit qu'elle est belle, interviennent, — avant que vous puissiez dire qu'elle est vertueuse. Car apprenez-le tous — de celui qui a le plus sujet de le déplorer, — elle est adultère !

HERMIONE.

Si un scélérat disait cela, — le scélérat le plus achevé du monde, — il serait deux fois plus scélérat : vous, Monseigneur, — vous ne faites que vous méprendre.

LÉONTE.

C'est vous qui vous êtes méprise, Madame, — en prenant Polixène pour Léonte. O toi, créature, — si je ne t'appelle pas du nom de tes pareilles, — c'est de peur que la barbarie, s'autorisant de mon exemple, — n'applique le même langage à tous les rangs — et n'efface toute distinction bienséante — entre le prince et le mendiant !... J'ai dit — qu'elle est adultère ; j'ai dit avec qui ! — Elle est plus encore, elle est coupable de haute trahison ; et Camillo est — du complot avec elle. Il sait — le secret qu'elle aurait dû rougir de partager rien — qu'avec son principal complice ; il sait qu'elle — a souillé son lit autant que ces impures — à qui le vulgaire donne les titres les plus hardis : oui, et elle est la confidente — de leur évasion !

HERMIONE.

Non, sur ma vie, — je ne suis confidente de rien de tout cela. Combien vous serez désolé, — quand vous viendrez à éclaircir les faits, — de m'avoir ainsi affichée ! Ah, mon doux seigneur, — c'est à peine si vous pourrez me faire réparation en déclarant — que vous vous êtes mépris.

LÉONTE.

Non, non! si je me méprends — sur les bases où se fonde ma croyance, — c'est que le centre de la terre n'est pas assez fort pour porter — une toupie d'écolier.

Montrant Hermione.

Qu'on l'emmène en prison! — Quiconque parlera pour elle sera condamné, — rien que pour avoir pris la parole.

HERMIONE.

Quelque planète sinistre règne sur le monde. — Ayons patience jusqu'à ce que les cieux se montrent — sous un aspect plus favorable... Mes bons seigneurs, — je ne suis pas prompte à pleurer, ainsi que notre sexe — l'est communément : à défaut de cette vaine rosée, — votre pitié se tarira peut-être; mais j'ai — là

Mettant la main sur son cœur.

une noble douleur qui brûle — trop pour s'éteindre dans les larmes... Je vous en conjure tous, Messeigneurs, — ne me jugez que d'après les idées les plus favorables que votre charité — peut vous inspirer; et sur ce, — que la volonté du roi soit accomplie!

LÉONTE, aux gardes.

M'écoutera-t-on?

HERMIONE.

— Qui est-ce qui part avec moi?... Je supplie Votre Altesse — de laisser mes femmes m'accompagner; car, vous le savez, — mon état l'exige...

A ses femmes.

Ne pleurez pas, pauvres folles, — il n'y a pas de raison pour cela. Quand vous apprendrez que votre maîtresse — a mérité la prison, alors, fondez en larmes — sur mes pas : le procès que je subis en ce moment — est pour ma plus grande gloire. Adieu, Monseigneur! — je n'ai jamais souhaité vous voir du chagrin; maintenant, — j'en suis

sûre, je vous en verrai. Venez, mes femmes, on vous le permet.

LÉONTE.

— Allez, faites ce que nous disons. Hors d'ici !

Les gardes emmènent Hermione et ses femmes.

PREMIER SEIGNEUR, à Léonte.

— J'en conjure Votre Altesse, rappelez la reine.

ANTIGONE.

— Soyez bien sûr de ce que vous faites, seigneur, de peur que votre justice — ne devienne violence, en faisant trois grandes victimes, — vous, votre reine, votre fils.

PREMIER SEIGNEUR.

Quant à elle, mon seigneur, — j'ose gager, je gage ma vie, Sire, — si vous voulez l'accepter, que la reine est pure — aux yeux du ciel et envers vous, pure, je veux dire, — de ce dont vous l'accusez.

ANTIGONE.

S'il est reconnu — qu'elle ne l'est pas, je veux me faire une étable là — où loge ma femme ; je ne veux marcher qu'accouplé avec elle, — et ne me fier à elle que quand je la sentirai et la verrai près de moi ; — car il n'est pas un pouce de femme au monde, — non, pas un atome de chair de femme qui ne soit fausseté, — si la reine est fausse !

LÉONTE.

Silence, vous deux !

PREMIER SEIGNEUR.

Mon bon seigneur !

ANTIGONE.

— C'est pour vous que nous parlons, et non pour nous-mêmes : — vous êtes abusé par quelque intrigant — qui sera damné pour cela ; je voudrais connaître le scélérat, — je me chargerais de le damner sur terre. Si elle est balafrée à l'honneur, — j'ai trois filles : l'aînée a onze ans, — la seconde neuf, et la troisième à peu près cinq. — Eh bien ! si

la chose est vraie, mes filles me le paieront : sur mon honneur, — je les mutilerai toutes ; elles ne verront pas quatorze ans — pour mettre au monde des générations bâtardes ; elles sont cohéritières ; — j'aimerais mieux me châtrer moi-même que de les exposer — à ne pas produire une postérité légitime.

LÉONTE.

Arrêtez : plus un mot. — Vous flairez cette affaire avec un sens aussi inerte — que l'odorat d'un mort.

Lui saisissant le bras.

Mais moi, je la vois, je la sens, — comme vous sentez mon étreinte, comme vous voyez — la main qui vous touche.

ANTIGONE.

Si cela est, — nous n'avons pas besoin de la tombe pour ensevelir l'honneur. — Il n'y en a pas un grain pour embaumer la face — de cette terre qui n'est que fumier.

LÉONTE.

Quoi ! la confiance m'est-elle refusée ?

PREMIER SEIGNEUR.

— J'aimerais mieux qu'elle se refusât à vous qu'à moi, Monseigneur, — sur ce terrain-là : et je verrais avec plus de joie — justifier son honneur que vos soupçons, — quelque blâme que vous puissiez encourir.

LÉONTE.

Eh ! qu'avons-nous besoin — de vous entretenir de ceci ? Que ne suivons-nous plutôt — notre irrésistible instigation ? Notre prérogative — ne demande pas vos conseils ; c'est notre bonté naturelle — qui s'est ouverte à vous ; si, par stupidité réelle — ou affectée, vous ne pouvez ou ne voulez pas — sentir comme nous la vérité, apprenez — que nous n'avons plus besoin de vos avis ; ce procès, — la perte, le gain, la décision à prendre, n'intéressent — personnellement que nous.

ANTIGONE.

Ce que je désirerais, mon suzerain, — c'est que vous l'eussiez instruit dans le silence de votre jugement, — sans plus de publicité.

LÉONTE.

Comment cela se pourrait-il? — Ou tu es devenu inepte avec l'âge, — ou tu es né imbécile. La fuite de Camillo — a ajouté à l'évidence de leur familiarité, — d'ailleurs aussi palpable que peut l'être, pour la conjecture, — une chose à qui il ne manque que d'être vue, non pas pour être prouvée, — mais pour être confirmée, tant les autres circonstances — sont unanimes! Voilà pourquoi j'ai brusqué ces poursuites. — Cependant, pour augmenter la certitude — (car, dans une action de cette importance, il serait — déplorable d'aller trop vite), j'ai dépêché en toute hâte — à la ville sacrée de Delphes, au temple d'Apollon, — Cléomène et Dion, dont vous connaissez — l'ample capacité. Ainsi, c'est de l'oracle — qu'ils rapporteront la décision suprême : ses divins conseils — m'arrêteront ou m'éperonneront. Ai-je bien fait?

PREMIER SEIGNEUR.

Très-bien fait, Monseigneur.

LÉONTE.

— Quoique je sois convaincu et n'aie pas besoin — d'en savoir davantage, l'oracle — mettra en repos les esprits, comme le vôtre, — dont la crédulité ignorante ne veut pas — se rendre à la vérité. Sur ce, nous avons trouvé bon — de l'enfermer loin de notre libre personne — de peur que l'évasion des deux traîtres — ne soit pour elle un dernier exemple. Venez, suivez-nous ; — nous allons parler au public : car cette affaire — doit nous faire tous éclater.

ANTIGONE, à part.

Oui, de rire, si, comme je le suppose, — la vérité vraie était connue.

Tous sortent.

SCÈNE IV.

[L'avant-salle d'une prison.]

Entrent PAULINE et sa suite.

PAULINE.

– Le gouverneur de la prison ! qu'on l'appelle ! – Qu'on lui apprenne qui je suis !...

Un de ses gens sort.

Bonne reine, – il n'est pas de cour en Europe trop bonne pour toi. – Que fais-tu dans une prison ?

Entre le GOUVERNEUR de la prison, précédé du valet.

Au gouverneur.

Eh bien ! mon cher monsieur, – vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

LE GOUVERNEUR.

Pour une noble dame, – que j'honore beaucoup.

PAULINE.

En ce cas, je vous en prie, – conduisez-moi à la reine.

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis pas, Madame ; cela m'est interdit – par commandement exprès.

PAULINE.

Que de peines – pour fermer l'accès de l'honneur et de la vertu – à de nobles visiteurs ! Est-il permis, – dites-moi, de voir une de ses femmes ? n'importe laquelle ! – Émilia !

LE GOUVERNEUR.

S'il vous plaît, Madame, – de faire retirer vos gens, je vous amènerai – Emilia.

PAULINE.

Je vous en prie, appelez-la...

A ses gens.

Retirez-vous.

Les gens sortent.

LE GOUVERNEUR.

En outre, Madame, — il faut que je sois présent à votre conférence.

PAULINE.

C'est bon, soit!... je t'en prie!

Le gouverneur sort.

— Que de peines pour faire à ce qui est sans tache une tache — qu'aucune excuse ne colore.

Le GOUVERNEUR rentre, accompagné d'ÉMILIA.

A Émilia.

— Chère dame, comment se porte notre gracieuse reine?

ÉMILIA.

— Aussi bien qu'une telle grandeur et une telle disgrâce — réunies le permettent : par suite de ses frayeurs et de ses douleurs, — (jamais tendre femme n'en éprouva de plus grandes) — elle vient d'accoucher un peu avant le terme.

PAULINE.

— D'un garçon?

ÉMILIA.

D'une fille, une magnifique enfant, — vigoureuse et bien viable. La reine en reçoit — un grand soulagement : « Ma pauvre prisonnière, dit-elle, — je suis aussi innocente que vous! »

PAULINE.

Je le jurerais sans hésiter. — Maudites soient ces dangereuses, ces fatales lunes du roi! — Il faudra qu'on le lui dise, et on le lui dira : ce devoir — sied surtout à une femme, et je m'en charge. — Si alors j'ai le miel aux lèvres, que ma langue ne soit plus qu'une ampoule, — et qu'elle

cesse pour jamais d'être la trompette — de ma rouge colère!... Je vous en prie, Émilia, — offrez à la reine mes services dévoués. — Si elle ne craint pas de me confier son petit nourrisson, — je le ferai voir au roi, et je m'engage à plaider hautement sa cause. Nous ne savons pas — combien il peut s'attendrir à la vue de l'enfant, — souvent le silence de la pure innocence — persuade, quand la parole échoue.

ÉMILIA.

Digne madame, — votre loyauté et votre bonté sont si manifestes, — que votre généreuse entreprise ne peut manquer — d'avoir une heureuse issue : nulle n'est plus que vous — à la hauteur de cette grande mission. Que Votre Grâce daigne — passer dans la chambre voisine! je vais immédiatement — informer la reine de votre offre si noble. — Aujourd'hui même, justement, elle forgeait ce dessein, — mais c'est un ministère d'honneur qu'elle n'osait proposer à personne, — de peur d'être refusée.

PAULINE.

Dites-lui, Émilia, — que je me servirai de la langue que j'ai : si l'éloquence en déborde — autant que la hardiesse de mon sein, il est hors de doute — que je réussirai.

ÉMILIA.

Dès à présent soyez bénie pour cela ! — Je vais trouver la reine : veuillez entrer dans une pièce plus rapprochée.

LE GOUVERNEUR, à Pauline.

— Madame, s'il plaît à la reine de vous envoyer l'enfant, — je ne sais à quoi je m'exposerai en la laissant passer, — car je n'y suis pas autorisé.

PAULINE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur : — l'enfant était prisonnière dans le ventre de sa mère, et c'est — par la loi et par la puissance de la grande nature qu'elle en — est délivrée et affranchie. Elle n'est pour rien — dans la colère du

roi ; et elle n'est pas coupable, — si crime il y a, du crime de sa mère.

LE GOUVERNEUR.

Je le crois.

PAULINE.

— Ne craignez rien. Sur mon honneur, je — m'interposerai entre vous et le danger.

Tous sortent.

SCÈNE V.

[Sicile. La salle du trône. Au fond une porte ouverte à travers laquelle on aperçoit une antichambre.]

Entre LÉONTE, suivi d'ANTIGONE, de SEIGNEURS, d'HUISSIERS et de GARDES qui restent au fond du théâtre.

LÉONTE, seul sur le devant de la scène.

— Ni jour ni nuit, pas de repos ! C'est une faiblesse — de supposer ainsi le malheur ; oui, ce serait pure faiblesse, — si la cause n'en était vivante encore. Je tiens du moins une partie de la cause, — elle, l'adultère... Quant au roi ruffian, — il est inaccessible à mon bras, hors de l'atteinte — et de la portée de ma rancune, à l'épreuve du complot : mais — je puis jeter le grappin sur elle. Elle une fois disparue — et livrée aux flammes, je pourrais retrouver encore — la moitié de mon repos... Holà ! quelqu'un !

PREMIER HUISSIER, s'avançant.

Monseigneur ?

LÉONTE.

— Comment va le garçon ?

PREMIER HUISSIER.

Il a bien reposé cette nuit ; — on espère que sa maladie est terminée.

LÉONTE.

Jugez de sa noblesse ! — Concevant le déshonneur de sa mère, — aussitôt il a décliné, il s'est étiolé, affecté profondément ; — il a enfoncé et fixé en lui-même le stigmate ; — il a perdu la vivacité, l'appétit, le sommeil, — et est tombé en langueur... Laissez-moi seul ; allez — voir comment il se porte.

L'huissier sort.

Fi ! fi ! ne pensons plus à l'homme ! — De ce côté, mes pensées de représailles — ricochent contre moi : il est trop puissant par lui-même, — par ses partisans, par ses alliances ; qu'il vive — jusqu'à ce que le moment soit favorable ! Pour la vengeance immédiate, — faisons-la tomber sur elle. Camillo et Polixène — rient de moi ; ils se font un amusement de ma douleur : — ils ne riraient pas, si je pouvais les atteindre, pas plus — qu'elle ne rira, elle qui est en mon pouvoir.

Il s'assied sur le trône, et semble absorbé.

Paraît à l'entrée de la salle PAULINE, portant un enfant.

PREMIER SEIGNEUR, allant à la porte.

Vous ne devez pas entrer.

PAULINE.

— Ah ! secondez-moi plutôt, mes bons seigneurs. — Sa colère tyrannique vous inquiète donc plus, hélas ! — que la vie de la reine, gracieuse âme innocente ; — plus pure qu'il n'est jaloux !

ANTIGONE, à Pauline.

C'en est assez.

PREMIER HUISSIER.

— Madame, le roi n'a pas dormi cette nuit ; il a donné l'ordre — que personne n'approchât de lui.

PAULINE.

Pas tant de chaleur, Messire. — Je viens lui apporter le

sommeil. Ce sont les gens comme vous, — qui glissent ainsi que des ombres autour de lui, et soupirent — à chacun de ses vains gémissements, ce sont les gens comme vous — qui entretiennent la cause de ses insomnies : — je viens avec des paroles aussi salutaires que franches — et honnêtes, pour le guérir de cette humeur — qui l'empêche de dormir.

LÉONTE, se détournant.

Holà ! quel est ce bruit ?

PAULINE, s'avançant vers le roi.

— Il ne s'agit pas de bruit, Monseigneur, mais d'un entretien nécessaire — sur des sujets qui touchent Votre Altesse.

LÉONTE.

Qu'est-ce à dire?... — Arrière cette audacieuse ! Antigone, — je t'avais chargé de ne pas la laisser venir près de moi : — je savais qu'elle le tenterait.

ANTIGONE.

Monseigneur, je lui avais défendu, — sous la menace de votre déplaisir et du mien, — de se présenter devant vous.

LÉONTE.

Quoi, n'as-tu pas pouvoir sur elle ?

PAULINE, au roi.

— Oui, pour m'interdire le mal ; mais ici, — à moins qu'il n'ait recours au même moyen que vous, — et qu'il ne me commette au geôlier pour avoir commis le bien, soyez-en sûr, — il n'aura pas de pouvoir sur moi.

ANTIGONE.

Eh bien, vous l'entendez ! — Quand elle prend le mors aux dents, je la laisse courir ; — allez, elle ne bronchera pas !

PAULINE, au roi.

Mon bon Suzerain, je viens... — et je vous conjure de m'écouter, moi qui me présente à vous — comme votre loyale servante, comme votre médecin, — comme votre plus humble

conseiller, mais qui, — tout en soulageant vos maux, n'ose faire parade de son zèle — autant que ceux qui vous semblent les plus dévoués ; je viens, dis-je, — de la part de votre vertueuse reine.

LÉONTE.

Vertueuse reine !

PAULINE.

— Vertueuse reine, Monseigneur, vertueuse reine : je dis vertueuse reine ! — Et je voudrais prouver sa vertu, les armes à la main, si j'étais — un homme, le dernier de vous tous !

LÉONTE.

Chassez-la d'ici !

PAULINE.

— Que celui qui fait bon marché de ses yeux, — mette le premier la main sur moi ! je sortirai de mon propre consentement ; — mais d'abord j'accomplirai ma mission...

Au roi.

La vertueuse reine, — car elle est vertueuse, vous a donné une fille ; — la voici ; elle la confie à votre bénédiction.

Elle dépose l'enfant aux pieds du roi.

LÉONTE.

Arrière ! — sorcière masculine ! Hors d'ici ! à la porte ! — Voilà une maquerelle bien apprise !

PAULINE.

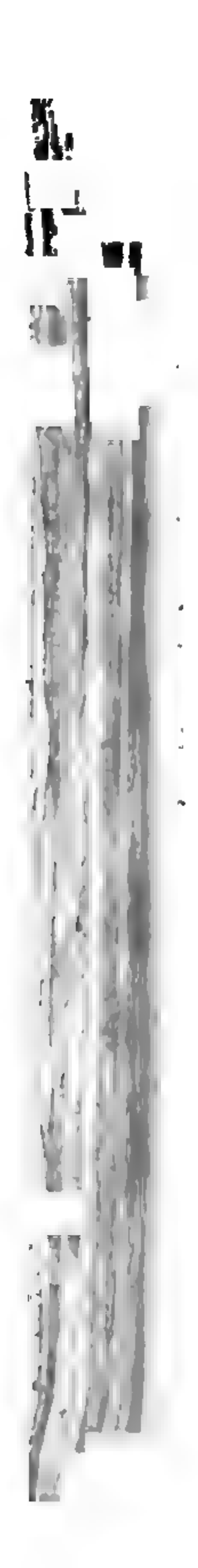
Non pas. — Je suis aussi ignorante en ce métier-là que vous — en me donnant ce titre ; je suis aussi honnête — que vous êtes insensé ; et c'est l'être assez, je vous assure, — au train dont va le monde, pour être réputée honnête !

LÉONTE, aux seigneurs.

Traîtres ! — Vous ne voulez donc pas la jeter dehors ! Qu'on lui rende cette bâtarde !...

A Antigone.

Toi, bélitre, que domine une femme et que supplante —



ici madame ta Poule ! ramasse cette bâtarde ! — Ramasse-la, te dis-je, et rends-la à ta stryge.

Antigone s'avance vers l'enfant.

PAULINE, à Antigone.

Qu'à jamais — tes mains soient déshonorées, si tu enlèves la princesse, sur la sommation infamante — qu'il vient de te faire !

Antigone recule.

LÉONTE.

Il craint sa femme !

PAULINE.

— Je voudrais qu'il en fût de même de vous ; alors, sans nul doute, — vous appelleriez vôtres vos enfants.

LÉONTE.

Un nid de traîtres !

ANTIGONE.

— Traître ! je ne le suis pas, par cette lumière sacrée !

PAULINE.

Ni moi ; ni aucun de ceux qui sont ici ; — hormis un seul ! Et c'est lui !

Elle montre Léonte.

Car c'est le roi lui-même — qui livre l'honneur sacré du roi, de la reine, — de son fils, plein d'avenir, et de cette enfant même, à la calomnie — dont la pointe est plus aiguë que celle de l'épée : il ne veut pas, — et c'est un malheur dans ce cas — de ne pouvoir l'y obliger, il ne veut pas arracher la racine d'une opinion qui est aussi pourrie — que le chêne et la pierre sont valides !

LÉONTE.

Une caillette — à la langue intarissable, qui vient de battre son mari, — et qui maintenant me harcelle !... Ce marmot n'est point de moi ; — il est la progéniture de Polixène. — Qu'on l'emporte, et qu'en même temps que sa mère, — on la livre aux flammes !

PAULINE.

C'est votre enfant, — et nous pourrions vous appliquer le vieux dicton : — Il vous ressemble tant que c'est tant pis ! Regardez, Messeigneurs, — si, tout petits que sont les traits, ce n'est pas absolument — l'image du père : ses yeux, son nez, sa lèvre, — le pli de son sourcil, son front ; oui, jusqu'à la vallée — de son menton, jusqu'aux jolies fossettes de ses joues ; et son sourire ; — et la forme, le modèle même de sa main, de son ongle, de son doigt !... — Bonne déesse nature qui as fait cette enfant — si semblable à son père, si c'est toi — qui doit aussi former son esprit, ne le laisse pas se colorer — des jaunes reflets de la jalousie, de peur qu'à son exemple, elle ne soupçonne — ses enfants de ne pas être de son mari !

LÉONTE.

Stryge grossière !...

A Antigone.

— Tu mériterais d'être pendu, toi, idiot, — qui ne veux pas arrêter sa langue.

ANTIGONE.

Faites pendre tous les maris — qui ne peuvent accomplir cet exploit-là, et c'est à peine s'il vous restera — un sujet.

LÉONTE, *aux seigneurs.*

Encore une fois, emmenez-la.

PAULINE.

— Le mari le plus indigne et le plus dénaturé — ne ferait pas pis.

LÉONTE.

Je te ferai brûler.

PAULINE.

Que m'importe ! — L'hérétique, c'est celui qui fera le feu, — et non celle qui y brûlera !... Je ne veux pas vous appeler tyran ; — mais traiter si cruellement la reine, — sans produire contre elle d'autre accusation — qu'une fantaisie

ne reposant sur rien, cela sent — la tyrannie, et cela suffit pour faire de vous l'opprobre — et le scandale du monde.

LÉONTE, aux Seigneurs.

Au nom de votre allégeance, — jetez-la hors de la chambre. Si j'étais un tyran, — où serait sa vie? Elle n'oserait pas m'appeler tyran, — si elle me savait tel. Qu'on l'emmène !

Les courtisans s'approchent d'elle.

PAULINE.

— Ne me touchez pas, je vous prie; je vais sortir... Veillez sur votre enfant, Monseigneur; elle est bien à vous que Jupiter lui envoie — pour guide un meilleur génie !

Aux seigneurs.

A quoi bon ces mains sur ma personne ! — Vous tous qui êtes si tendres à ses folies, — il n'aura jamais en vous bons serviteurs, dans aucun de vous ! — C'est bien ! c'est bien ! adieu ! nous partons !

Elle sort.

LÉONTE, à Antigone.

— C'est toi, traître, qui as poussé ta femme à ceci ! — Mon enfant ! hors de ma vue !

A Antigone.

Toi même, qui as — pour elle un cœur si tendre, emporte-la, — et fais-la sur-le-champ consumer par les flammes, toi-même, toi seul ! Ramasse-la vite, — puis avant une heure, reviens me prouver que la chose est faite, — et par de bons témoignages; sinon, je te prends la vie — et tout ce que tu possèdes. Si tu refuses, — si tu préfères affronter ma colère, dis-le, — et de mes propres mains je lui fais jaillir — sa cervelle bâtarde. Va, porte-la au feu, — car c'est toi qui as animé ta femme !

ANTIGONE.

Erreur, Sire ! — Ces seigneurs, mes nobles compagnons, peuvent, s'ils le veulent, — me justifier.

PREMIER SEIGNEUR.

Oui, nous le pouvons ; mon royal suzerain, — il n'est pas coupable de la démarche de sa femme.

LÉONTE.

Vous êtes tous menteurs !

PREMIER SEIGNEUR.

— J'en supplie Votre Altesse, accordez-nous une meilleure confiance. — Nous vous avons toujours loyalement servi, et nous vous supplions — de nous rendre cette justice. C'est à genoux que nous vous demandons, — comme la récompense de nos fidèles services, — passés et futurs, de changer votre résolution : — elle est trop horrible, trop sanguinaire — pour ne pas conduire à quelque sombre issue. Nous voici tous à genoux.

Tous les courtisans s'agenouillent.

LÉONTE.

— Je suis une plume pour tous les vents qui soufflent... — Dois-je vivre pour voir cette bâtarde s'agenouiller — en m'appelant son père ? Mieux vaut la brûler, — que de la maudire alors. Mais, soit ! qu'elle vive !... — Non, elle ne vivra pas davantage !...

A Antigone.

Approchez, Messire, — vous qui vous êtes si tendrement interposé — avec votre dame Margoton, votre accoucheuse, — pour sauver la vie de cette bâtarde, car c'est une bâtarde, — aussi sûr que cette barbe est grise, qu'êtes-vous prêt à risquer — pour sauver la vie de ce marmot ?

ANTIGONE.

Tous les sacrifices, Monseigneur, — que mes forces peuvent supporter — et que la noblesse peut m'imposer ! Je suis disposé, tout au moins, — à offrir le peu de sang qui me reste — pour sauver l'innocente !... à faire tout le possible.

LÉONTE.

— Ce que je vais te demander est possible ; jure cette épée — de l'exécuter.

ANTIGONE.

Je le jure, Monseigneur.

LÉONTE.

— Écoute, et obéis, vois-tu? car la moindre — omi sera la mort non-seulement — pour toi, mais pour ta fe insolente — à qui nous pardonnons pour cette fois. t'enjoignons, — comme à notre homme lige, d'enlever — bâtarde, de la transporter — sur quelque plage loint hors — de nos domaines, et de l'abandonner là, — sans de pitié, à sa propre protection — et à la merci du cl Comme elle nous est venue — par un étrange hasard, somme, en toute justice, — sous peine de péril pour âme et de tortures pour ton corps, — de l'abandon quelque lieu étrange — où la fortune pourra l'élever détruire ! Enlève-la !

ANTIGONE.

— Je jure de le faire, bien qu'une mort immédiate été plus clémente. Viens, pauvre enfant ! — Que qu esprit puissant te donne les milans et les corbeaux — nourrices ! On dit que les loups et les ours, — se dép lant de leur sauvagerie, ont rempli parfois — cet offi pitié. Seigneur, soyez prospère — plus que cette actio le mérite ! Et toi, que la bénédiction du ciel — te pr contre tant de cruauté, — pauvre être, condamné à p

Il sort, emportant l'enfant.

LÉONTE.

Non, je n'élèverai pas — l'enfant d'un autre.

PREMIER HUISSIER.

Pardonnez, Altesse, des courriers — ont apporté des velles de vos envoyés auprès de l'oracle, — il y a déjà heure. Cléomène et Dion, — heureusement arrivés de

phes, ont tous deux débarqué — et viennent en hâte à la cour.

PREMIER SEIGNEUR.

Ne vous déplaise, Sire, leur promptitude — a dépassé toute attente.

LÉONTE.

Il y a vingt-trois jours — qu'ils sont absents : voilà une rare rapidité ; elle annonce — que le grand Apollon veut — que la vérité se manifeste au plus vite. Préparez-vous, seigneurs ; — convoquez les assises, pour que nous y citions — notre déloyale épouse ; car, si — l'accusation a été publique, il faut également — que le procès soit équitable et à ciel ouvert ! Tant qu'elle vivra, — mon cœur sera un fardeau pour moi. Laissez-moi, — et songez à m'obéir.

Tous sortent.

SCÈNE VI.

[Sur une route. Devant une hôtellerie.]

Arrivent CLÉOMÈNE et DION.

CLÉOMÈNE.

— Le climat est délicieux, l'air très-doux, — l'île fertile ; le temple est bien au-dessus — des éloges vulgaires qu'on en fait.

DION.

Je ferai remarquer surtout, — car c'est ce qui m'a le plus frappé, les célestes vêtements, — je ne puis les qualifier autrement, et l'air vénérable — des graves pontifes. Et le sacrifice ! — comme il était majestueux, solennel et surhumain — au moment de l'offrande !

CLÉOMÈNE.

Mais c'est surtout, l'explosion, — la voix assourdiss l'oracle, — semblable à la foudre de Jupiter, qui a mes sens : — j'en étais anéanti.

DION.

Si l'issue de notre voyage — est (le ciel le veuille heureux pour la reine — qu'il a été pour nous charmant et rapide, — nous n'aurons pas perd temps.

CLÉOMÈNE.

Que le grand Apollon — arrange tout pour le mie proclamations — qui accusent Hermione à outranc plaisent peu.

DION.

Cette violence va hâter — le dénoûment, favorabl tal. Quand l'oracle, — ainsi scellé par le grand prê pollon, — rompra son secret, quelque révélation dinaire — en jaillira... Allons ! des chevaux de re — et que l'événement soit propice !

Ils s'en vo

SCÈNE VII.

(Sicile. Une cour de justice.)

LÉONTE, les SEIGNEURS et les OFFICIERS de la cour sont as leurs siéges respectifs.

LÉONTE.

— Ce procès, nous le déclarons à notre grand re est un coup pour notre cœur. L'accusée — est la fil roi, notre femme, notre femme — trop aimée. Qu nous reproche pas — d'être tyrannique, puisque no

cédons — avec cette publicité ; la justice aura son cours, — jusqu'à la condamnation ou jusqu'à l'acquittement. — Introduisez la prisonnière !

UN OFFICIER DE LA COUR.

— C'est le bon plaisir de Son Altesse que la reine — comparaisse en personne ici devant la cour… Silence !

HERMIONE entre, conduite par des gardes ; PAULINE et ses femmes l'accompagnent.

LÉONTE.

— Lisez l'acte d'accusation.

UN GREFFIER, lisant.

« Hermione, femme du digne Léonte, roi de Sicile, tu es ici prévenue et accusée de haute trahison, comme ayant commis l'adultère avec Polixène, roi de Bohême, et conspiré avec Camillo pour ôter la vie à notre souverain seigneur, le roi, ton royal époux. Lequel complot ayant été en partie découvert par les circonstances, toi, Hermione, contrairement à la foi et à l'allégeance d'une fidèle sujette, tu les as engagés et aidés, pour leur sûreté, à s'évader de nuit. »

HERMIONE.

— Puisque tout ce que j'ai à dire consiste — à nier l'accusation, — et que le seul témoignage en ma faveur est — celui qui vient de moi, il ne me servira guère — de me déclarer « non coupable. » Mon intégrité — étant tenue pour fausseté, son affirmation — sera réputée fausse. Mais voici ce que je dis : Si les puissances divines — voient, comme je le crois, nos actions humaines, — je ne doute pas que l'innocence ne fasse un jour — rougir l'accusation menteuse, et trembler la tyrannie — devant la victime…

A Léonte.

Monseigneur, vous savez mieux que tous, — vous qui semblez le moins le savoir, que ma vie passée — a été aussi vertueuse, aussi chaste, aussi pure — qu'elle est mainte-

nant malheureuse : et de malheur plus grand que le mien, — l'histoire n'en offre pas, que l'art puisse mettre — en scène pour émouvoir les spectateurs. Regardez donc! moi, — la compagne du lit royal, à qui appartient — la moitié d'un trône, moi, fille d'un grand roi, — mère d'un prince, espoir de tous, être ici debout — à argumenter et à pérorer pour ma vie et mon honneur devant — le premier venu qui daigne m'entendre ! La vie, je l'évalue — ce que pèse une douleur dont je voudrais être délivrée ! Mais l'honneur, — il est réversible de moi aux miens, — et c'est pour lui seul que je suis ici debout ! J'en appelle — à votre propre conscience, Sire. Avant l'arrivée de Polixène — à votre cour, n'étais-je pas dans vos grâces, — et ne méritais-je pas d'y être ? Et, après son arrivée, — à quelle intrigue illicite — me suis-je prêtée, pour comparaître ici ? Pour peu que j'aie transgressé — les bornes de l'honneur, ou que par action ou par pensée, — j'aie incliné à les franchir, que les cœurs — de tous ceux qui m'écoutent s'endurcissent, et que mon plus proche parent — crie : *Infamie !* sur ma tombe !

LÉONTE.

Je n'ai jamais ouï dire — que le vice effronté eût — moins d'impudence pour nier ses actes — que pour les commettre.

HERMIONE.

C'est une remarque vraie, — Sire, mais qui ne m'est pas due.

LÉONTE.

— Vous ne voulez pas l'avouer.

HERMIONE.

Je ne puis reconnaître, — dans les fautes qui me sont reprochées, que celles — dont je suis responsable. Pour Polixène, — dont on fait mon complice, je confesse — que je l'ai aimé, aussi honorablement qu'il désirait l'être, — de cette espèce d'amour qui convenait — à une dame de

mon rang, avec l'amour, — et rien qu'avec l'amour que vous-même m'aviez commandé pour lui. — Ne pas l'avoir fait eût été, de ma part, je le crois, — désobéissance envers vous, — et ingratitude envers votre ami d'enfance, dont l'affection, — du jour où elle avait pu parler, s'était spontanément — déclarée toute à vous. Quant à la conspiration, — j'en ignore même l'avant-goût, bien qu'elle ait été accommodée — pour m'être servie ; tout ce que j'en sais, — c'est que Camillo était un honnête homme. — Mais, pourquoi il a quitté la cour, c'est ce que les dieux eux-mêmes — ignorent, s'ils n'en savent pas plus que moi.

LÉONTE.

— Vous saviez son départ, comme vous savez — ce que vous deviez entreprendre en son absence.

HERMIONE.

Seigneur, — vous parlez un langage que je ne comprends pas : — ma vie est sous le coup de vos visions, — et j'en fais l'abandon.

LEONTE.

Ce sont vos actes qui sont mes visions : — c'est parce que vous avez eu de Polixène un enfant bâtard, — que je l'ai rêvé ! De même que vous avez perdu toute honte — (chacune de vos pareilles est dans ce cas), vous avez perdu toute franchise ; — mais ce sont des dénégations trop intéressées pour être efficaces... — Sache-le ! — Si ton marmot, abandonné à lui-même, a été jeté dehors, — n'ayant pas de père qui le reconnût, c'est encore plus — ta faute que la sienne. Attends-toi donc aussi — à subir notre justice, et la moindre satisfaction — qu'il lui faille, c'est la mort.

HERMIONE.

Seigneur, épargnez vos menaces ! — Cet épouvantail dont vous voulez m'effrayer, je le cherche. — Pour moi la vie ne peut plus être un bien. — La couronne, la joie de ma vie, votre faveur, — je la considère comme perdue, oui, je sens

qu'elle m'a échappé, — mais j'ignore comment. Ma seconde joie, — le premier né de mes entrailles, on me refuse — sa présence, comme à une pestiférée ! Ma troisième consolation, — venue au monde sous la plus funeste étoile, ma fille, la voilà, — le lait innocent encore humide sur ses lèvres innocentes, — traînée de mon sein à la mort ! Moi-même, à tous les poteaux, — je suis proclamée prostituée ! Une indécente haine — me refuse les priviléges d'une accouchée, qui appartiennent — aux femmes de tout rang, et me voilà, enfin, jetée — ici, à cette place, en plein air, avant — d'avoir repris mes forces. Maintenant, Monseigneur, — dites-moi quelles félicités j'ai dans cette vie, — qui doivent me faire craindre de mourir ? Poursuivez donc ; — mais écoutez encore ceci : Ne me méjugez pas !... La vie, non ! — je ne l'évalue pas à un fétu ; mais, mon honneur, — je veux le justifier ! Si je suis condamnée — sur des soupçons, sans autres preuves — que celles qu'éveille votre jalousie, je vous dis — que c'est rigueur, et non justice...

Aux assesseurs.

Toutes Vos Seigneuries m'entendent, — je m'en réfère à l'oracle : — qu'Apollon soit mon juge !

PREMIER SEIGNEUR, *à Hermione.*

Votre requête — est parfaitement juste... En conséquence, — au nom d'Apollon, qu'on produise son oracle !

Quelques officiers de la cour sortent.

HERMIONE.

— L'empereur de Russie était mon père. — Oh ! que n'est-il vivant, pour assister ici — au procès de sa fille ! Que ne peut-il voir seulement — la profondeur de ma misère, avec les yeux, — non de la vengeance, mais de la pitié !

Les OFFICIERS *reviennent, suivis de Cléomène et de Dion.*

UN OFFICIER, *tenant un papier à la main.*

— Vous allez jurer sur cette épée de justice — que vous, Cléomène et vous, Dion, avez — tous deux été à Del-

phes, que de là vous avez rapporté — cet oracle scellé, tel que vous l'avez reçu des mains — du grand prêtre d'Apollon, et que, depuis lors, — vous n'avez point eu l'audace de briser le sceau sacré — et de lire les secrets qu'il couvre.

CLÉOMÈNE ET DION.

Nous le jurons !

LÉONTE.

— Brisez les sceaux et lisez.

L'OFFICIER, lisant.

« Hermione est chaste, Polixène irréprochable, Camillo un fidèle sujet, Léonte un tyran jaloux ; son innocente enfant, légitime ; et le roi vivra sans héritier, si celle qui a été perdue n'est pas retrouvée. »

LES SEIGNEURS.

Béni soit le grand Apollon !

HERMIONE.

Gloire à lui !

LÉONTE, à l'officier.

— As-tu lu exactement?

L'OFFICIER.

Oui, Monseigneur, précisément tout — ce qui est ici consigné.

LÉONTE.

— Il n'y a rien de vrai dans cet oracle. — Les assises vont continuer ; tout cela est fausseté pure.

UN HOMME au service du roi entre précipitamment.

L'HOMME DE SERVICE.

— Monseigneur le roi ! le roi !

LÉONTE.

Qu'y a-t-il ?

L'HOMME DE SERVICE.

— Oh ! Sire, je vais être maudit pour annoncer cela : -

le prince, votre fils, à la seule idée, à la seule crainte — du sort de la reine, s'en est allé.

LÉONTE.

Comment! s'en est allé!

L'HOMME DE SERVICE.

Il est mort!

LÉONTE.

— Apollon est furieux, et les cieux eux-mêmes — châtient mon injustice... Eh bien! qu'a-t-elle?

Hermione tombe évanouie.

PAULINE.

— Cette nouvelle est mortelle pour la reine...

A Léonte.

Abaissez vos regards, — et voyez ce que fait la mort.

LÉONTE.

Emmenez-la d'ici. — Son cœur a été pris d'un étouffement; elle va se remettre... — J'ai trop cru mes propres soupçons...

Aux femmes de la reine.

— Je vous en conjure, prodiguez-lui les plus tendres soins — qui puissent ramener la vie.

Pauline et les femmes de la reine emportent Hermione.

Apollon, pardonne-moi — cette grande profanation de ton oracle!... — Je me réconcilierai avec Polixène; — j'offrirai à ma reine un nouvel amour; je rappellerai le bon Camillo, — que je proclame ici un homme de loyauté et de miséricorde. — Car, sachez-le, entraîné par ma jalousie — à des pensées de sang et de vengeance, j'avais choisi — Camillo pour le ministre chargé d'empoisonner — mon ami Polixène, et la chose eût été faite, — si la bonne âme de Camillo n'avait retardé — les violences de ma volonté. En vain, je l'avais tour à tour menacé de mort et encouragé par des promesses, — soit qu'il obéît, soit qu'il désobéît. Lui, plein d'humanité — et d'honneur, il a ouvert à mon hôte

royal — le secret de mes desseins; il a renoncé à la haute fortune — que vous lui saviez ici; et il s'est exposé — aux risques certains de toutes les incertitudes, — sans autre richesse que son honneur! Oh! comme — la rouille de ma vertu fait briller la sienne! et comme sa piété — noircit mes actions!

PAULINE rentre précipitamment.

PAULINE.

Malédiction! — Oh! coupez mon lacet, ou mon cœur va le rompre — en se brisant!

PREMIER SEIGNEUR.

Quel est donc cet accès, Madame?

PAULINE, à Léonte.

— Quels tourments étudiés, tyran, as-tu pour moi? — Quelles roues, quels chevalets, quels bûchers, quelles claies? Où est le plomb — fondu? Où est l'huile bouillante? Quelle torture, vieille ou nouvelle, — dois-je recevoir pour des paroles dont chacune mérite — l'essai de ton pire supplice? Ta tyrannie — a agi de concert avec tes jalousies, — ces caprices trop puérils pour des enfants, trop naïfs et trop futiles — pour des filles de neuf ans! Songe! oh! songe à ce qu'elles ont fait, — et alors deviens vraiment fou, fou frénétique! car toutes — tes extravagances passées ne sont que les germes de celle-là! — Ce n'était rien, que tu eusses trahi Polixène — et que tu te fusses montré d'une stupide inconstance — et d'une damnable ingratitude : c'était peu — que tu eusses voulu empoisonner l'honneur du bon Camillo — en lui faisant tuer un roi : ce sont là de pauvres peccadilles à côté de monstruosités plus fortes! Passe encore — que tu aies fait jeter aux corbeaux ta petite fille! — je compte cela pour rien ou pour peu de chose, bien qu'un démon — eût tiré des larmes de la flamme avant d'en faire autant. — Je ne te reproche non plus directement la mort — du jeune

prince dont les pensées d'honneur, — pensées trop hautes pour un âge si tendre, ont brisé le cœur, — et qui n'a pu survivre à l'idée qu'un père brutal et stupide — flétrissait sa gracieuse mère! Non, ce n'est pas ce crime — dont je te rends responsable, mais le dernier!... Oh! seigneurs, — quand je l'aurai dit, écriez-vous : « Malheur! » La reine! la reine! — la plus charmante, la plus adorable créature est morte! et la vengeance — n'est pas encore tombée de là-haut!

PREMIER SEIGNEUR.

— Que les puissances suprêmes nous en préservent!

PAULINE.

— Je dis qu'elle est morte; je suis prête à le jurer : si les paroles et les serments — ne vous convainquent pas, allez et voyez! Si vous pouvez ramener — la couleur à ses lèvres, l'éclat à ses yeux, — la chaleur au dehors, le souffle au dedans d'elle, je vous servirai — comme je servirais les dieux... Oh! quant à toi, tyran, — ne te repens pas de ces choses; car elles sont trop lourdes — pour que tous tes remords puissent les remuer : livre-toi donc — sans hésiter au désespoir. Quand tu plierais mille genoux, — durant dix mille ans, nu, à jeun, — sur une montagne désolée, au milieu d'un hiver — de perpétuels ouragans, tu ne pourrais pas émouvoir les dieux — à regarder où tu es!

LÉONTE.

Va! va! — Tu ne saurais en trop dire! J'ai mérité — de toutes les bouches les plus amères paroles!

PREMIER SEIGNEUR, à Pauline.

N'en dites pas davantage; — quoi qu'il soit arrivé, vous vous êtes mise en faute — par la hardiesse de votre langage.

PAULINE.

J'en suis fâchée : — toutes les fautes que je fais, quand

viens à les connaître, — je m'en repens. Hélas! j'ai trop montré — l'exaltation d'une femme.

Montrant Léonte.

Il est atteint — au plus noble du cœur... Ce qui est passé, ce qui n'est plus réparable, — ne devrait plus être regrettable. Ne vous affligez pas — de mes harangues, je vous en conjure; — punissez-moi plutôt de vous avoir rappelé — ce que vous devez oublier. Ah! mon bon suzerain, — Sire, royal seigneur, pardonnez à une folle. — L'amour que je portais à la reine .. Là! me voilà folle encore! — Je ne vous parlerai plus d'elle ni de vos enfants; — je ne vous rappellerai pas non plus mon noble mari — qui est perdu, lui aussi! Appelez à vous toute votre patience, — et je ne dirai plus rien.

LÉONTE.

Tu n'as que bien parlé, — en me disant la vérité; et je l'accueille plus volontiers que ta pitié. Je t'en prie, conduis-moi — près des corps morts de ma femme et de mon fils. - Tous deux n'auront qu'une seule tombe; et, inscrites au-dessus d'eux, — les causes de leur mort apparaîtront pour — ma perpétuelle honte. Une fois par jour je visiterai — la chapelle où ils reposeront; et les larmes que j'y verserai, — seront ma consolation. Aussi longtemps que la nature — me le permettra, je jure de remplir chaque jour ce devoir. Viens, — conduis-moi vers ces douleurs.

Tous sortent.

SCÈNE VIII.

[La Bohême. Un pays désert près de la mer.]

Arrivent ANTIGONE, portant l'enfant, et un MARIN.

ANTIGONE.

Ainsi tu es sûr que notre navire a touché — les déserts de la Bohême?

LE MARIN.

Oui, Monseigneur; et je crains — que nous n'ayons atterri dans un mauvais moment. La nue paraît sinistre — et nous menace d'une prompte tempête. En mon âme et conscience, — les cieux sont irrités de ce que nous allons faire, — et nous font sombre mine.

ANTIGONE.

— Que leur volonté sacrée soit faite!... Va, retourne à bord; — veille au bateau; je ne tarderai pas — à te rejoindre.

LE MARIN.

— Hâtez-vous autant que possible, et n'allez pas — trop loin dans les terres; il est probable que nous allons avoir un gros temps; — en outre, cet endroit est fameux pour les bêtes — féroces qui le hantent.

ANTIGONE.

Pars! — je te suis à l'instant.

LE MARIN.

Je suis content au fond du cœur — d'être ainsi débarrassé de l'affaire.

Il sort.

ANTIGONE.

Viens, pauvre enfant! — J'ai ouï dire, sans le croire, que les esprits des morts — peuvent revenir; si cela est, ta mère — m'est apparue la nuit dernière; car jamais rêve — n'a ressemblé autant à la réalité. Il est venu à moi une créature, — la tête penchée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. — Je n'ai jamais vu un vase de douleur, — si plein et si gracieux. Dans une pure robe blanche, — pareille à la sainteté même, elle s'est approchée — de la cabine où j'étais couché; trois fois elle s'est inclinée devant moi; — comme elle ouvrait la bouche pour parler, ses yeux — sont devenus deux torrents; et leur fureur une fois apaisée, aussitôt — elle a laissé tomber ces mots: « Bon Antigone, — puisque le Destin, en dépit de tes plus généreuses dispositions, — t'a fait le proscripteur — de ma pauvre enfant, en vertu de ton serment, —

il est en Bohême des contrées assez lointaines : — va donc là, en pleurant, pour l'y abandonner à ses cris ; et puisque l'enfant — est réputée perdue à jamais, appelle-la, je te prie, — Perdita : en expiation de cette mission inhumaine, — que t'a imposée mon seigneur, tu ne reverras plus jamais — Pauline, ta femme ! » Et sur ce, avec des sanglots, — elle s'est fondue dans l'air. Épouvanté d'abord, — je suis bientôt revenu à moi, et il m'a semblé — que tout cela était réel, et non une vision. Les songes sont des puérilités ; — cependant, je suis supertitieux pour cette fois, — et je veux me laisser inspirer par celui-ci. Je crois — qu'Hermione a subi la mort, et — qu'Apollon désire, cette enfant étant, en effet, fille — du roi Polixène, qu'elle soit déposée, — pour y vivre ou pour y mourir, sur les terres — de son père véritable.

Il dépose l'enfant à terre, puis met près d'elle un paquet et un sac plein d'or.

Fleur, puisses-tu prospérer ici ! — Repose là... Voici ton signe de reconnaissance... et puis ceci encore : — S'il plaît à la fortune, il y a là de quoi t'élever, jolie enfant, — et il t'en restera encore...

Tonnerre et éclairs.

La tempête commence... Pauvre petite, — qui, pour la faute de ta mère, es ainsi exposée — à l'abandon et à tous ses hasards !... Je ne puis pleurer, — mais mon cœur saigne. Combien je suis maudit, — d'être obligé par serment à ceci !... Adieu ! — Le jour s'obscurcit de plus en plus : tu vas être — un peu rudement bercée... Je n'ai jamais vu les cieux si sombres de jour...

On entend un rugissement.

Quel cri sauvage ! — Puissé-je heureusement retourner à bord !... Voilà la chasse sur mes talons : — je suis perdu. —

Il s'enfuit poursuivi par un ours.

Arrive UN VIEUX BERGER.

LE BERGER.

Je voudrais qu'il n'y eût pas d'âge entre dix ans et vingt-

trois, ou bien que la jeunesse ne fût qu'un somme tout ce temps-là ; car on ne fait rien dans cet intervalle qu'engrosser les filles, insulter les anciens, voler et se battre...

Lointains rugissements, coup de tonnerre.

Entendez-vous à présent!... Dites-moi si d'autres que des cerveaux brûlés de dix-neuf à vingt-deux ans chasseraient par ce temps-là ? Ils ont fait fuir deux de mes meilleurs moutons, et je crains bien que les loups ne les trouvent plutôt que leur maître ; si je les dois découvrir quelque part, c'est au bord de la mer, en train de brouter du lierre. Bonne chance, exauce mon vœu !... Qu'avons-nous là ?

Il ramasse l'enfant.

Miséricorde ! un nourrisson ! un très-joli nourrisson ! Un garçon ou une fille ; voyons donc ? Une jolie petite ! Une très-jolie petite ! Pour sûr, c'est quelque escapade ; quoique je ne sois pas savant, pourtant je puis lire là l'escapade de quelque suivante de bonne maison. C'est quelque besogne d'escalier, de vestiaire ou d'antichambre. Ceux qui l'ont faite avaient plus chaud que le pauvre être que voici. Je veux la recueillir par pitié ; pourtant j'attendrai que mon fils vienne. Je viens d'entendre son cri d'appel. Holà ! ho ! Holà !

Arrive le CLOWN.

LE CLOWN.

Hillo ! lo !

LE BERGER.

Quoi ! tu étais si près ? Si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et pourri, viens ici. Qu'éprouves-tu donc, mon brave ?

LE CLOWN.

Oh ! j'ai vu deux spectacles si émouvants, sur terre et sur mer... Mais non, je ne ne dois pas appeler ça la mer, il n'y a plus que le ciel ; car entre le firmament et la mer vous ne pourriez pas passer une pointe d'aiguille.

LE BERGER.

Allons, mon garçon, qu'est-ce que c'est?

LE CLOWN.

Je voudrais que vous eussiez seulement vu comme elle gronde, comme elle rage, comme elle bat le rivage! Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit!.. Oh! le cri lamentable de ces pauvres âmes! Tantôt on les voyait, tantôt on ne les voyait plus; dans un moment, le navire allait percer la lune de son grand mât; et, dans l'autre, il était avalé par le remou et par l'écume, comme un bouchon que vous jetteriez dans une cuve... Passons maintenant au service de terre: il fallait voir comme l'ours lui déchirait l'os de l'épaule; comme il m'appelait au secours, et comme il criait qu'il se nommait Antigone, un grand seigneur!. Mais pour en finir avec le navire, il fallait voir quel coup de dent la mer lui a donné; et d'abord, comme les pauvres âmes rugissaient, et comme la mer se moquait d'eux; et puis comme le pauvre gentilhomme rugissait, et comme l'ours se moquait de lui, l'un et l'autre rugissant plus haut que la mer et que l'orage!

LE BERGER.

Miséricorde, quand as-tu vu cela, mon garçon?

LE CLOWN.

A la minute! à la minute! je n'ai pas fermé l'œil depuis que je l'ai vu: les hommes ne sont pas encore froids sous l'eau, et l'ours n'a pas à moitié dîné du gentilhomme; il est encore en train

LE BERGER.

J'aurais voulu être là, pour secourir ce vieux!

LE CLOWN, *à part.*

Moi, je regrette que vous n'ayez pas été à portée du navire pour le secourir. Là, votre charité aurait perdu pied.

LE BERGER.

Tristes choses! tristes choses!.. Mais regarde ici, mon

gars. Rends-toi heureux ! Tu as rencontré des mourants, et moi des nouveau-nés. Voilà un spectacle pour toi! Regarde! une layette digne de l'enfant d'un écuyer. Regarde là.

Il montre le sac.

Ramasse, ramasse, mon garçon, et ouvre. Voyons donc! Il m'a été dit que je serais riche par les fées : c'est quelque enfant échangé au berceau... Ouvre : qu'y a-t-il là-dedans, mon garçon?

LE CLOWN, tirant une poignée de pièces d'or.

Vous faites fortune vieux. Si les péchés de votre jeunesse vous sont pardonnés, vous pourrez vivre à l'aise. De l'or! tout or!

LE BERGER.

C'est de l'or féerique, mon garçon, nous le verrons bien! Enlève-le vite et enferme-le bien. Chez nous! chez nous! par le plus court! Nous avons de la chance, garçon, et pour en avoir toujours, il ne faut que de la discrétion. Laissons aller mes moutons! Allons, bon garçon, chez nous par le plus court!

LE CLOWN.

Allez par le plus court avec vos trouvailles. Moi, je vais voir si l'ours a lâché le gentilhomme, et combien il en a mangé : ils ne sont hargneux que quand ils ont faim : s'il y a des restes, je les enterrerai.

LE BERGER.

Voilà une bonne action. Si tu peux reconnaître qui il est à ce qui reste de lui, viens me chercher pour le voir.

LE CLOWN.

Pardieu, oui; et vous m'aiderez à le mettre en terre.

LE BERGER.

Voilà un jour chanceux, garçon, et nous allons bien le mettre à profit.

Ils sortent.

Entre le TEMPS, comme CHOEUR.

LE TEMPS.

Moi qui plais à quelques-uns et qui éprouve tout le monde, moi qui suis la joie – des bons, et la terreur des méchants : moi qui fais et découvre l'erreur, – je prends maintenant sur moi, en ma qualité de Temps, – de déployer mes ailes. Ne m'imputez pas à crime, – si, dans mon vol rapide, je glisse – par-dessus seize années, et si je laisse inexplorée la transition de ce vaste intervalle; puisqu'il est en mon pouvoir – de renverser la loi, et dans une heure d'initiative, – de faire germer ou de bouleverser une coutume. Laissez-moi – passer tel que j'étais avant que fût établi le système ancien – ou le système aujourd'hui reçu. J'ai été témoin – des époques qui les ont fait naître, comme je le serai – des nouvelles modes destinées à régner ; et je ternirai – l'éclat du présent, en lui donnant – l'âge de mon récit. Avec votre permission, – je retourne mon sablier, et j'accélère la marche de la scène – comme si vous aviez fait un long somme. Leonte a cessé – de ressentir sa folle jalousie, et, plein de douleur, – s'est jeté dans la retraite. Figurez-vous, – bénévoles spectateurs, que je suis maintenant – dans la belle Bohême, et rappelez-vous bien – que je vous ai fait mention d'un fils du roi de ce pays ; c'est Florizel que je le nomme, vous m'entendez ? je mettrai le même empressement – à vous parler de Perdita qui a grandi dans la grâce – à la hauteur de l'admiration. Quelle sera sa destinée, – je ne veux pas le prédire ; et je laisse les événements nouveaux – se révéler à leur heure. La fille d'un berger, – et les aventures qui vont lui arriver, – voilà notre sujet pour le moment. Accordez-moi votre patience, – s'il vous est arrivé parfois d'employer plus mal votre temps ; – sinon, le Temps lui-même vous le dit, – il vous souhaite sincèrement de ne jamais l'employer plus mal.

Il sort.

SCÈNE IX.

[La Bohême. Dans le palais du roi]

Entrent POLIXÈNE et CAMILLO.

POLIXÈNE.

Je t'en prie, bon Camillo, ne m'importune plus : c'est une souffrance pour moi de te refuser ; c'est ma mort de t'accorder ta demande.

CAMILLO.

Il y a quinze ans que je n'ai vu mon pays. Bien que j'aie, pendant la plus grande partie de ma vie, respiré l'air de l'étranger, c'est là que je désire laisser mes os. En outre, mon maître, le roi pénitent m'a envoyé chercher : je puis être de quelque soulagement aux chagrins qu'il éprouve, j'ose du moins le croire, et c'est pour moi un nouveau coup d'éperon à partir.

POLIXÈNE.

Si tu m'aimes, Camillo, n'efface pas tous tes services passés en me quittant maintenant. Le besoin que j'ai de toi, c'est ton propre mérite qui l'a créé. Mieux eût valu ne pas t'avoir que de te perdre ainsi. Ayant engagé des affaires que nul n'est en état de bien conduire sans toi, tu dois rester pour les terminer toi-même, si tu ne veux pas emporter avec toi tous les services que tu m'as rendus. J'en ai peut-être tenu trop peu de compte, car je ne saurais en tenir trop. T'en être plus reconnaissant sera désormais mon étude ; et le profit que j'y aurai, sera d'augmenter le trésor de nos sympathies. Quant à cette fatale contrée, la Sicile, je t'en prie, ne m'en parle plus. Son nom seul me fait mal en me rappelant ce pénitent, comme tu l'appelles, mon

frère, le roi converti ! La perte de son adorable reine et de ses enfants est une douleur toujours fraîche... Dis-moi, quand as-tu vu le prince Florizel, mon fils? C'est un malheur non moins grand pour les rois de voir leurs enfants dégénérer, que de les perdre quand ils sont sûrs de leurs vertus

CAMILLO.

Seigneur, il y a trois jours que je n'ai vu le prince. Quelles peuvent être ses occupations favorites, c'est pour moi chose inconnue : mais j'ai remarqué avec regret que depuis quelques jours il s'absente beaucoup de la cour et qu'il est moins assidu que d'habitude à ses exercices princiers.

POLIXÈNE.

J'ai fait la même réflexion, Camillo, et je m'en inquiète . au point que j'ai à mon service des yeux qui veillent sur sa retraite. Et par eux j'ai appris qu'il est presque constamment chez un humble berger, un homme, dit-on, qui de rien, sans que ses voisins puissent s'imaginer comment, est parvenu à une fortune inexplicable.

CAMILLO.

J'ai entendu parler de cet homme-là, seigneur : il a une fille du plus rare mérite, et dont la réputation s'est étendue bien plus loin que ne pouvait le faire croire une renommée sortie d'une chaumière !

POLIXÈNE.

C'est aussi ce que me disent mes renseignements. Mais je crains l'hameçon qui attire là notre fils. Tu nous accompagneras sur les lieux : nous voulons, sans paraître ce que nous sommes, adresser quelques questions au berger. Je ne crois pas difficile de tirer de sa simplicité le secret des assiduités de mon fils. Je t'en prie, associe-toi vite à moi dans cette affaire, et laisse de côté tes idées de Sicile.

CAMILLO.

J'obéis volontiers à vos ordres.

POLIXÈNE.

Mon excellent Camillo!.. Allons nous déguiser.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[La Bohême. A travers champs.]

Entre AUTOLYCUS.

AUTOLYCUS, chantant.

Quand l'asphodèle commence à germer,
O gai! la fillette au val
Descend avec la douce saison :
Alors le sang rouge empourpre le pâle sein de l'hiver.

Le linge blanchit sur les haies.
O gai! comme les oiseaux chantent!
Ils aiguisent mes dents voraces :
Pour moi un quart d'aile est un plat de roi.

L'alouette qui chante tirelire,
O gai! ô gai! la grive et le geai
Font un orchestre pour moi et mes cousines,
Quand nous nous trémoussons dans le foin.

J'ai servi le prince Florizel, et dans mon temps j'ai po du velours à trois poils; mais à présent je suis hors service.

Mais irai-je m'affliger de ça, ma chère?
La pâle lune brille la nuit;
Et quand j'erre à l'aventure,
Je suis sûr de ne pas me tromper de route.

Si les chaudronniers peuvent vivre

Et se faire un sac en peau de truie,
Je puis bien trouver aussi mon compte,
Quitte à le régler dans les ceps.

Je trafique dans les draps ; quand la caille fait son nid, le lin renchérit. Mon père m'a appelé Autolycus ; ayant été mis bas sous l'influence de Mercure, j'ai eu pour destinée d'être escamoteur de menus objets. Ce sont les dés et les filles qui m'ont fourni le caparaçon que voici ; et mon revenu est la simple filouterie. Les gibets et les coups de grand chemin sont trop imposants ; être battu et pendu, autant d'épouvantes pour moi ; quant à la vie future, j'en endors en moi la pensée...

Apercevant le clown.

Une capture ! une capture !

Entre le CLOWN.

LE CLOWN.

Voyons : onze moutons donnent à peu près vingt-cinq livres de laine ; vingt-cinq livres de laine rapportent une livre sterling et un shelling environ : quinze cents toisons, combien donnent-elles de laine ?

AUTOLYCUS, à part.

Si le piége tient, l'étourneau est à moi.

LE CLOWN.

Je ne puis pas compter ça sans jetons.

Tirant un papier de sa poche.

Voyons, que dois-je acheter pour la fête de nos toisons ? *Trois livres de sucre, cinq livres de corinthe, du riz.* Qu'est-ce que ma sœur fera du riz ? N'importe ! c'est mon père qui l'a faite ordonnatrice de la fête, et elle le porte en note. Elle a fait vingt-quatre bouquets pour les tondeurs, tous chanteurs à trois parties, et très-bons chanteurs, mais la plupart dans le médium et dans la basse ; parmi eux pour-

tant il y a un puritain qui chante des psaumes sur la cornemuse. Il faut que j'aie du *safran* pour colorer les tartes de poires. Du macis, des dattes, point : ce n'est pas sur la note. *Muscades, sept ; une racine ou deux de gingembre...* Mais ça, je puis le demander. *Quatre livres de pruneaux et autant de raisins secs...*

AUTOLYCUS, se traînant à terre.

Oh ! pourquoi suis-je né !

LE CLOWN, se précipitant vers lui.

Au nom du ciel !...

AUTOLYCUS.

Oh ! à mon secours ! à mon secours ! Otez-moi seulement ces guenilles ; et alors, la mort ! la mort !

LE CLOWN.

Hélas ! pauvre âme ! Au lieu de t'ôter ces guenilles-là, tu aurais plutôt besoin qu'on t'en donnât d'autres pour te couvrir.

AUTOLYCUS.

Oh ! Monsieur, le dégoût qu'elles me causent me fait plus de mal que les coups d'étrivières que j'ai reçus ; et pourtant j'en ai reçu de rudes, et par millions.

LE CLOWN.

Hélas ! pauvre homme ! un million de coups peuvent produire un résultat grave.

AUTOLYCUS.

Je suis volé, Monsieur, et battu ; mon argent et mes habits m'ont été enlevés, et ces horribles choses, mises sur moi.

LE CLOWN.

Est-ce par un cavalier ou par un piéton ?

AUTOLYCUS.

Un piéton ! mon doux monsieur, un piéton !

LE CLOWN.

En effet, ce doit être un piéton, à en juger par les vête-

ments qu'il t'a laissés ; si c'est là l'habit d'un cavalier, il faut qu'il ait vu bien du service. Donne-moi la main, je t'aiderai ; allons, donne-moi la main.

Il l'aide à se relever.

AUTOLYCUS.

Oh ! bon monsieur, délicatement !... Oh !

LE CLOWN.

Hélas ! pauvre âme !

AUTOLYCUS, se laissant aller.

Oh ! bon monsieur, doucement, bon monsieur. Je crains d'avoir l'omoplate disloquée.

LE CLOWN, le retenant.

Comment ? ne peux-tu pas te tenir ?

AUTOLYCUS.

Doucement, cher monsieur.

Il fouille la poche du clown.

Mon bon monsieur, doucement ! vous m'avez rendu là un charitable service.

LE CLOWN.

As-tu besoin d'argent ? J'ai un peu d'argent pour toi.

AUTOLYCUS.

Non, bon doux monsieur ! non, je vous conjure !... J'ai à moins de trois quarts de milles d'ici un parent chez qui j'allais ; j'aurai là de l'argent et tout ce qu'il me faut. Ne m'offrez pas d'argent, je vous prie ; cela me fend le cœur.

LE CLOWN.

Quelle est l'espèce de drôle qui vous a volé ?

AUTOLYCUS.

Un drôle, Monsieur, que j'ai vu colporter partout des trou-madames. Je l'ai vu jadis au service du prince. Je ne puis dire, mon bon monsieur, pour laquelle de ses vertus, mais le fait est qu'il a été chassé de la cour.

LE CLOWN.

De ses vertus ! vous devriez dire de ses vices. On ne

chasse pas les vertus de la cour : on les y choie pour les y faire rester, et pourtant elles n'y sont jamais qu'en passant.

AUTOLYCUS.

C'est *vices* que je voulais dire, Monsieur. Je connais cet homme parfaitement ; il a été, depuis, montreur de singes ; puis agent de procès, huissier ; puis il a montré l'Enfant prodigue en marionnettes, et épousé la femme d'un chaudronnier à un mille de l'endroit où sont mes terres et mes biens ; enfin, après avoir voltigé de vilains métiers en vilains métiers, il s'est établi fripon. Quelques-uns l'appellent Autolycus.

LE CLOWN.

Infamie sur lui ! un filou ! Sur ma vie, c'est un filou : il hante les veillées, les foires et les combats d'ours.

AUTOLYCUS.

Justement, Monsieur, c'est lui, Monsieur, c'est lui ; c'est le gueux qui m'a mis dans cet appareil.

LE CLOWN.

Il n'y a pas de fripon plus couard dans toute la Bohême ; vous n'aviez qu'à prendre un air résolu et à lui cracher à la figure, il se serait sauvé.

AUTOLYCUS.

Je dois vous avouer, Monsieur, que je ne suis pas un batailleur ; je manque de cœur de ce côté-là ; et il le savait bien, je le garantis.

LE CLOWN.

Comment vous trouvez-vous à présent ?

AUTOLYCUS.

Beaucoup mieux, mon doux Monsieur, je puis me tenir debout et marcher. Je vais même prendre congé de vous, et m'acheminer tout doucement chez mon parent.

LE CLOWN.

Te mettrai-je dans ta route ?

AUTOLYCUS.

Non, avenant monsieur ; non, doux monsieur.

LE CLOWN.

Alors, adieu ; il faut que j'aille acheter des épices pour notre fête des toisons.

AUTOLYCUS.

Bonne chance, mon doux monsieur.

Le clown sort.

Va, ta bourse n'est plus assez ardente pour acheter tes épices. Je te rejoindrai à ta fête des toisons. Si je ne fais pas suivre cette filouterie d'une autre, et si je ne fais pas des tondeurs autant de moutons, que je sois désenrôlé, et que mon nom soit mis sur les registres de la vertu !

Trottons, trottons le long du sentier,
Et prenons le joyeux style, eh !
Un cœur allègre marche tout le jour ;
Un cœur triste se fatigue d'un simple mille, eh !

Il sort.

SCÈNE XI.

[La Bohême. Intérieur d'une chaumière.]

Entrent FLORIZEL et PERDITA, en toilette de fête.

FLORIZEL.

— Ces vêtements inaccoutumés à chacune de vos grâces — donnent une nouvelle vie. Ce n'est plus une bergère ; c'est Flore — surgissant au front d'Avril. Votre fête des toisons — est comme une réunion de petits dieux — dont vous êtes la reine.

PERDITA.

Messire, gracieux seigneur, — il ne me sied pas de vous gronder de vos exagérations. — Oh ! pardonnez-moi pour-

tant de les dénoncer; votre noble personne, — ce gracieux point de mire du pays, vous l'avez enfouie — sous les habits d'un pâtre; et moi, pauvre fille chétive, — vous m'avez érigée en déesse. Heureusement nos fêtes — admettent la folie à leur repas, et les convives — la digèrent par habitude! sans quoi je rougirais — de vous voir accoutré comme si vous aviez juré — de me rappeler par votre mise celle que je devrais avoir.

FLORIZEL.

Je bénis le moment — où mon bon faucon a pris son vol à travers — le champ de ton père.

PERDITA.

Puisse Jupiter vous donner raison! — La différence entre nous est la cause de mon inquiétude; votre grandeur — n'a pas été habituée à la crainte. En ce moment même je tremble — à l'idée que votre père, grâce à quelque hasard, — pourrait passer par ici, comme vous. O destins! — quelle mine ferait-il en voyant son noble ouvrage — si misérablement relié? Que dirait-il? Et comment — pourrais-je, moi, sous ces falbalas d'emprunt, supporter — la rigueur de son regard?

FLORIZEL.

Ne soyez — qu'à la joie. Les dieux eux-mêmes, — humiliant leur divinité devant l'amour, ont pris — la forme des animaux : Jupiter — est devenu taureau, et a mugi : le vert Neptune — est devenu bélier, et a bêlé; et le dieu à la robe de flamme, — le dieu d'or Apollon s'est changé en humble berger — comme moi en ce moment. Jamais leurs métamorphoses — n'ont eu lieu pour une beauté plus rare, — ni dans un but aussi chaste, puisque mes désirs — ne s'égarent pas au delà de l'honneur, et que ma passion — n'est pas plus ardemment brûlante que ma foi!

PERDITA.

Oh! mais, seigneur, — votre résolution ne pourra plus tenir devant — l'obstacle inévitable que lui opposera la

puissance du roi. — Alors la nécessité exigera de deux choses l'une : — ou que vous abandonniez votre projet — ou que j'abandonne la vie !

FLORIZEL.

Bien chère Perdita, — n'assombris pas, je t'en prie, par ces pensées erronées, — la gaieté de cette fête. Ou je serai à toi, ma belle, — ou je ne serai plus à mon père ; car je ne puis plus être — à moi, ni à personne, si — je ne suis pas à toi : je suis bien résolu à cela, — quand la destinée dirait : Non !... Soyez gaie, ma mie ; — étranglez les pensées de ce genre avec la première chose — qui attirera votre regard. Voici vos hôtes qui arrivent. — Rassérénez ce visage, comme si c'était le jour — de ces noces que — nous avons tous deux juré de célébrer.

PERDITA.

O dame Fortune ! — soyez-nous propice !

Entrent le BERGER, puis POLIXÈNE et CAMILLO, déguisés, puis le CLOWN, MOPSA, DORCAS et autres.

FLORIZEL.

Voyez, vos hôtes approchent ; — apprêtez-vous à les accueillir joyeusement, — et qu'ils soient rouges de plaisir !

LE BERGER, à Perdita.

— Fi, ma fille ! Quand ma vieille femme vivait, — en ce jour, elle était à la fois panetier, sommelier et cuisinier : — à la fois dame et servante ; fêtant tous ; servant tous ; — chantant sa chanson, et dansant sa ronde ; tantôt, — au haut bout de la table, tantôt au milieu ; — sur l'épaule de celui-ci, et puis de celui-là ; ayant le feu au visage — à force de fatigue ; et, dès que, pour l'éteindre, elle prenait quelque chose, — en donnant à tous une gorgée ! Vous, vous vous tenez à l'écart — comme si vous étiez une invitée, et non — l'hôtesse de la compagnie. Je vous en prie,

Aux paysannes.

Et à vous, — qui portez encore à vos branches pucelles — vos virginités en bourgeon !... O Proserpine, — que n'ai-je ici les fleurs que, dans ton effroi, tu laissas tomber — du char de Pluton ! Les asphodèles, — qui viennent avant que l'hirondelle se risque, et qui captivent — les vents de mars par leur beauté ! Les violettes, sombres, — mais dont le parfum est plus suave que les paupières de Junon — ou l'haleine de Cythérée ! Les pâles primevères qui — meurent stériles avant d'avoir connu — le brillant Phébus dans sa force, maladie — commune aux vierges ; la primerole hardie et — la couronne impériale ! Les iris de toute espèce, — et entre autres la fleur de lis !... Oh ! il me faudrait celles-là — pour vous en faire des guirlandes, mon doux ami, — et pour vous en couvrir tout entier.

FLORIZEL.

Quoi ! comme un corps au cercueil ?

PERDITA.

— Comme un lit de fleurs propre au repos et aux jeux de l'amour, — mais non comme un corps à ensevelir, — si ce n'est vivant, et dans mes bras... Allons, prenez vos fleurs. — Il me semble que je figure ici, comme j'en ai tant vu figurer, — dans une pastorale de la Pentecôte : pour sûr, c'est la robe que je porte — qui agit sur mon humeur.

FLORIZEL.

Ce que vous faites — est toujours mieux que ce que vous avez fait. Quand vous parlez, ma charmante, — je voudrais vous entendre sans cesse ; quand vous chantez, — c'est en chantant que je voudrais vous voir acheter et vendre, faire l'aumône, — et prier ; je voudrais que, pour arranger vos affaires, — vous n'eussiez qu'à les chanter. Quand vous dansez, je vous voudrais — vague de la mer, afin que vous ne pussiez jamais faire — que cela, et que vous fussiez toujours en mouvement, en mouvement toujours, sans connai-

tre — d'autre fonction. Votre façon d'agir, — si originale dans les moindres détails, — couronne si constamment ce que vous faites, — que toutes vos actions sont reines !

PERDITA.

O Doriclès, — vos louanges sont trop fortes : heureusement, votre jeunesse — et le sang pur qui la colore ingénument, — vous dénoncent comme un innocent berger ; — sans quoi, mon Doriclès, je pourrais craindre avec raison — que vous ne fussiez pas un amoureux sincère.

FLORIZEL.

Vous n'avez pas plus — sujet de craindre cela que je n'ai dessein — de vous faire douter de moi... Mais venez ! notre danse, je vous prie ! — Votre main, ma Perdita : ainsi s'appareillent les tourterelles, — qui veulent ne se séparer jamais.

PERDITA.

J'en fais pour elles le serment.

Florizel et Perdita marchent, bras dessus, bras dessous, en causant.

POLIXÈNE.

— Voilà la plus jolie fillette qui ait jamais couru — sur le vert gazon. Tous ses gestes et toutes ses allures — sentent je ne sais quoi de plus grand qu'elle-même, — et de trop noble pour ces lieux.

CAMILLO.

Il lui dit quelque chose — qui met son sang aux aguets. En vérité, elle est — la reine du laitage et de la crème.

LE CLOWN, empoignant Mopsa.

Allons ! la musique !

DORCAS, à part, observant le clown.

— Si c'est Mopsa qui est ta préférée, morbleu, prends de l'ail, — pour corriger ses baisers.

MOPSA.

Allons, en mesure !

LE CLOWN.

— Plus un mot ! plus un mot ! Nous sommes en position. — En avant, la musique !

Danse de bergers et de bergères, à laquelle tous prennent part, excepté le vieux berger, Polixène et Camillo.

POLIXÈNE, au vieux berger.

— Dites-moi, bon berger, quel est ce beau pâtre — qui danse avec votre fille?

LE BERGER.

— On le nomme Doriclès ; et il se vante — d'avoir un beau pâturage ; je ne le tiens — que de lui, mais je le crois : — il a l'air de la sincérité. Il dit qu'il aime ma fille, — et je le pense aussi ; car jamais la lune ne s'est mirée — dans l'eau aussi complaisamment qu'il reste à lire, — pour ainsi parler, dans les yeux de ma fille : à vrai dire, — je crois qu'il n'y a pas un demi-baiser de différence — entre leurs deux amours.

POLIXÈNE.

Elle danse gracieusement.

LE BERGER.

— C'est ainsi qu'elle fait tout ; mais que dis-je là? — je devrais me taire. N'importe. Si le jeune Doriclès — fait tomber son choix sur elle, elle lui apportera une dot — à laquelle il ne songe guère. —

Entre un VALET.

LE VALET, au clown.

Oh! maître! Si vous aviez entendu le colporteur à la porte, vous ne voudriez plus jamais danser au son du tambourin et des pipeaux : non, la cornemuse ne pourrait plus vous émouvoir. Il chante différents airs plus vite que vous ne compteriez de l'argent ; il les entonne si bien qu'il semble qu'il ait mangé des ballades et que toutes les oreilles s'allongent à sa voix.

LE CLOWN.

Il ne pouvait venir plus à propos; qu'il entre! J'aime à l'excès une ballade dont le sujet est lugubre et la musique gaie, ou dont les paroles sont drôles et l'air lamentable!

LE VALET.

Il a des chansons pour hommes ou pour femmes, de toute taille. Il n'est pas de modiste qui gante aussi bien ses pratiques. Il a les plus jolies chansons d'amour pour jeunes filles, et ça sans gravelures, ce qui est rare. Il a des refrains si délicats, des *ding-dong*, des *larifla*, des *enlevez-la*, des *balancez-la!* et au moment où quelque vaurien braillard voudrait, comme qui dirait, y entendre malice et interrompre la chose par un sale lazzi, il fait répondre à la fille un : *Halte-là! finissez, bonhomme!* Elle s'en défait et l'éconduit avec un : *Halte-là! finissez, bonhomme!*

POLIXÈNE.

Voilà un brave garçon.

LE CLOWN, au valet.

Crois-moi, tu parles-là d'un admirable gaillard. A-t-il des marchandises en étalage?

LE VALET.

Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; des points plus minutieux que n'en pourraient trouver dans le droit tous les juges de Bohême, bien que, lui, il les prenne en gros; des passements, des tricots, des batistes, des linons! Il met tous ces articles en chansons, comme si c'étaient des dieux ou des déesses; vous croiriez qu'une chemise est un ange, tant il chante haut le poignet de la manche et le travail de la bordure!

LE CLOWN.

Je t'en prie, introduis-le, et qu'il entre en chantant!

PERDITA.

Avertis-le de ne pas employer de mots grivois dans ses chansons!

LE CLOWN.

Vous avez de ces colporteurs qui ont en eux plus d'étoffe que vous ne pourriez le penser, ma sœur.

PERDITA.

Ou plutôt, chère frère, que je ne me soucie d'y penser.

Entre AUTOLYCUS, chantant.

AUTOLYCUS.

Linon aussi blanc que la neige,
Crêpe aussi noir que le fut jamais corbeau,
Gants parfumés comme des roses de Damas,
Masques pour visage et pour nez,
Bracelets de jais, colliers d'ambre,
Parfums pour chambre de dame,
Coiffes et gorgerettes d'or,
Que mes gars peuvent donner à leurs belles;
Epingles, et fers à papillotes,
Tout ce qu'il faut aux filles des pieds à la tête!
Venez, achetez-moi, venez : venez acheter, venez !
Achetez, damoiseaux, ou ces demoiselles vont pleurer.
Venez, achetez-moi, etc. !

LE CLOWN, à Autolycus.

Si je n'étais pas amoureux de Mopsa, tu n'aurais pas d'argent de moi; mais, captivé comme je le suis, je veux asservir à ses charmes quelques rubans et quelques paires de gants.

MOPSA.

Ils m'avaient été promis pour la veille de la fête; mais ils n'arrivent pas trop tard à présent.

DORCAS, à Mopsa.

Il vous avait promis quelque chose de plus, ou il y a des menteurs.

MOPSA, à Dorcas.

Vous, il vous a donné tout ce qu'il vous avait promis; il

se peut même qu'il vous ait donné, par-dessus le marché, ce que vous auriez honte de lui rendre.

LE CLOWN.

N'y a-t-il donc plus de mœurs parmi les filles? Vont-elles porter leurs jupes là où elles doivent porter leurs têtes? N'avez-vous pas, à l'heure d'aller traire, au moment d'aller au lit ou au four à drèche, le temps d'éventer tous ces secrets-là; faut-il que vous jacassiez devant tous nos hôtes? C'est heureux qu'ils soient eux-mêmes en train de se parler bas. Assourdissez vos cris, et plus un mot.

MOPSA.

J'ai fini. Allons, vous m'avez promis un beau galon et une paire de gants parfumés.

LE CLOWN, à Mopsa.

Ne t'ai-je pas dit comment j'ai été filouté sur la route et comment j'ai pardu tout mon argent?

AUTOLYCUS.

Effectivement, Monsieur, il y a des filous dans la campagne, et il est bon de se tenir sur ses gardes.

LE CLOWN.

Ne crains rien, l'ami, tu ne perdras rien ici.

AUTOLYCUS.

Je l'espère bien, Monsieur, car j'ai beaucoup de marchandises en pacotille.

LE CLOWN.

Qu'as-tu là? des ballades?

MOPSA, au clown.

Je vous en prie, achetez-en. J'aime tant les ballades imprimées! Alors nous sommes sûres qu'elles sont vraies.

AUTOLYCUS.

En voici une sur un air très-plaintif: Comme quoi la femme d'un usurier accoucha de vingt sacs d'argent à la fois, et comme quoi elle eut envie de manger un hachis de têtes de couleuvres et de têtes de crapauds.

MOPSA.

Est-ce vrai, croyez-vous?

AUTOLYCUS.

Très-vrai; il n'y a qu'un mois de cela.

DORCAS.

Le ciel me préserve d'épouser un usurier!

AUTOLYCUS.

La chose est signée de la sage-femme, une mistress Leconte, et de cinq ou six honnêtes matrones qui étaient présentes. Est-ce que je colporterais des mensonges?

MOPSA, au clown.

Je vous en prie encore, achetez-la.

LE CLOWN.

Allons, mettez-la de côté. Voyons d'abord les ballades; nous achèterons d'autres articles tout à l'heure.

AUTOLYCUS.

Voici une autre ballade. Elle est d'un poisson qui apparut sur la côte le mercredi, quatre-vingt avril, à quarante mille brasses au-dessus de l'eau, et qui a composé cette ballade contre les filles au cœur dur. L'auteur passe pour être une femme qui fut métamorphosée en poisson, à cause qu'elle n'avait pas voulu faire échange de chair avec un homme qui l'aimait! La ballade est très-pitoyable, et aussi vraie.

DORCAS.

Est-elle vraie aussi, croyez-vous?

AUTOLYCUS.

Il y a dessus la griffe de cinq juges et plus de certificats que ma balle ne peut en tenir.

LE CLOWN.

Mettez-la de côté aussi. A une autre!

AUTOLYCUS.

Voici une ballade gaie, mais elle est très-jolie.

MOPSA.

Ayons-en de gaies!

AUTOLYCUS.

Eh bien ! en voici une plus que gaie, qui va sur l'air de : *Deux filles aimaient un homme :* il n'y a peut-être pas une fille dans tout l'ouest qui ne la chante ; elle est fort demandée, je vous assure.

MOPSA, à Autolycus, montrant Dorcas.

Nous savons la chanter toutes deux ; si tu veux prendre une partie, tu vas l'entendre ; elle est à trois parties.

DORCAS.

Nous avons appris l'air, il y a un mois.

AUTOLYCUS.

Je puis chanter ma partie ; vous devez savoir que c'est mon métier : attention, vous deux !

Il chante.

Esquivez-vous, car il faut que j'aille...
Il n'est pas bon que vous sachiez où.

DORCAS, chantant.

Où ?

MOPSA, chantant.

Oh ! où ?

DORCAS.

Où ?

MOPSA.

C'est chose conforme à son serment
Que tu me dises tes secrets.

DORCAS.

A moi aussi ; laisse-moi aller là-bas !

MOPSA.

Tu vas à la grange ou au moulin !

DORCAS.

A l'un ou à l'autre, c'est bien mal.



AUTOLYCUS.

Vous n'y êtes point.

DORCAS.

Quoi ! point ?

AUTOLYCUS.

Non ! point !

DORCAS.

Tu as juré d'être mon amoureux !

MOPSA.

Tu me l'as juré bien plus à moi !
Donc, où vas-tu ? Dis où ?

LE CLOWN.

Nous aurons tout à l'heure cette chanson-là entre n mon père et ces messieurs sont en grave conversatio les gênons pas. Allons, emporte ton colis et suis-moi lettes, je lui achèterai pour vous deux : colporteur, d nous le premier choix... Suivez-moi, filles !

AUTOLYCUS, à part.

Et tu payeras largement pour elles.

Il chante.

Voulez-vous acheter cordonnet
Ou dentelle pour votre mante,
Ma friande poule, ma chère, eh ?
De la soie ou du fil,
Des bibelots pour votre tête,
A la mode la plus nouvelle et la plus belle, eh ?
Venez au colporteur
L'argent est un fureteur
Qui fait sortir toute marchandise, eh !

Le Clown, Autolycus, Dorcas et Mopsa so

Entre un VALET.

LE VALET, au vieux berger.

Maître, il y a là trois rouliers, trois bergers, trois

viers et trois porchers, qui se sont faits tous hommes à poil; ils s'intitulent sautyres; et ils ont une danse que les filles disent n'être qu'une galimafrée de gambade, parce qu'elles n'y figurent pas, mais elles sont d'avis elles-mêmes que, si elle ne semble pas trop rude à quelques-uns qui ne connaissent guère que les calmes exercices du boulingrin, elle plaira considérablement.

LE BERGER.

Assez! nous n'en voulons pas; il y a déjà eu ici trop de pauvres farces... Je sais, Monsieur, que nous vous fatiguons.

POLIXÈNE.

Vous ne fatiguez que ceux qui nous amusent : je vous en prie, faites-nous voir ces quatre trios de pâtres.

LE VALET.

L'un des trios, à les en croire, Monsieur, a dansé devant le roi; et le plus mauvais d'entre eux ne saute pas moins de douze pieds et demi, mesure royale.

LE BERGER.

Laissez là votre babil; puisque cela plaît à ces messieurs, faites-les entrer; mais vite, maintenant!

LE VALET.

Eh! ils attendent à la porte, Monsieur.

Il sort, puis rentre suivi de douze villageois, déguisés en satyres; ceux-ci dansent, puis se retirent (28).

POLIXÈNE, au berger.

— Oh! bon père, vous en saurez davantage bientôt... —

À part.

La chose n'est-elle pas déjà allée trop loin? Il est temps de les séparer... — Il est candide et il en dit trop.

Haut à Florizel qui passe.

Eh bien, beau berger? — Votre cœur est plein de quelque chose qui distrait — votre pensée de la fête! Ma foi,

quand j'étais jeune — et que je donnais comme vous le bras à ma mie, j'avais l'habitude — de l'accabler de babioles : j'aurais pillé — tout le trésor soyeux du colporteur et je l'aurais versé — à ses pieds ; vous l'avez laissé partir, — sans faire avec lui aucun marché. Si votre belle — interprétait à mal cet oubli et vous le reprochait — comme un défaut d'amour ou de générosité, vous seriez gêné — pour lui répondre, pour peu que vous teniez — à garder ses bonnes grâces.

FLORIZEL.

Digne vieillard, je sais — qu'elle n'attache aucun prix à de pareils colifichets ; — les présents qu'elle attend de moi sont entassés et enfermés — dans mon cœur, que je lui ai déjà donné, — mais pas encore livré.

A Perdita.

Oh ! laisse-moi exhaler ma vie — devant ce vieillard qui, semblerait-il, — a aimé dans son temps. Je prends ta main : cette main, — aussi douce que le duvet de la colombe, et aussi blanche qu'elle, — ou que la dent d'un Éthiopien ou que la neige la plus pure, — deux fois passée au crible des ouragans du Nord !

POLIXÈNE.

Que va-t-il se passer ?... — Comme ce jeune pâtre essuie gracieusement — cette main déjà si blanche !...

A Florizel.

Je vous ai interrompu ; — revenez donc à votre déclaration, que j'entende — votre profession de foi !

FLORIZEL.

Oui, et je vous prends à témoin !

POLIXÈNE, montrant Camillo.

— Et mon voisin aussi.

FLORIZEL.

Et lui aussi, et d'autres — encore, et tous les hommes, la terre, et les cieux, et l'univers ! — Eussé-je au front

couronne du plus impérial monarque, — et l'eussé-je mérité, fussé-je le plus beau jeune homme — qui jamais ait ébloui les yeux, eussé-je plus de force et de science — que jamais nul n'en eut, tous ces biens ne seraient rien pour moi — sans son amour; c'est pour elle que j'en ferais usage: — c'est à elle que je les consacrerais; je les condamnerais à son service, — ou au néant!

POLIXÈNE.

Voilà une offre loyale.

CAMILLO.

— Et qui prouve une affection profonde.

LE BERGER.

Mais, vous, ma fille, — lui en dites-vous autant?

PERDITA.

Je ne saurais dire — si bien rien de si bien, non, ni mieux penser. — C'est sur le modèle de mes sentiments que je mesure — la pureté des siens!

LE BERGER.

Prenez-vous la main! affaire conclue! — Vous, amis inconnus, vous en rendrez témoignage: — je lui donne ma fille, avec — une dot égale à la sienne!

FLORIZEL.

Oh! cette dot, — c'est la vertu de votre fille. Après la mort de quelqu'un, — j'aurai plus de fortune que vous ne pourriez l'imaginer, — assez, j'en suis sûr, pour vous émerveiller. Mais, voyons, — engagez-nous devant ces témoins.

LE BERGER.

Allons! votre main, — et vous, ma fille, la vôtre!

POLIXÈNE.

Doucement, berger! un moment, je vous prie!

A Florizel.

— Avez-vous un père?

FLORIZEL.

Oui, après?

POLIXÈNE.

— Est-il instruit de ceci?

FLORIZEL.

Il ne l'est pas et ne le sera jamais.

POLIXÈNE.

Il me semble qu'un père — est, aux noces de son fils, le convive — qui fait le mieux à table. Un mot encore, je vous prie! — Votre père n'est-il pas incapable — de raisonner une affaire? N'est-il pas devenu stupide — sous l'influence de l'âge et des catarrhes? Peut-il parler, entendre, — distinguer un homme d'un homme, discuter ses propres intérêts? — Ne garde-t-il pas le lit? Et n'a-t-il pas repris tout entière — la vie de l'enfance?

FLORIZEL.

Non, mon bon Monsieur. — Il a toute sa santé, et plus de vigueur — que n'en ont ordinairement ceux de son âge.

POLIXÈNE.

Par ma barbe blanche, — vous lui faites, si cela est, une offense — peu filiale! La raison veut que mon fils — choisisse lui-même sa femme; mais elle veut aussi — que le père, dont toute la joie est d'avoir — une postérité digne de lui, soit un peu consulté — dans une telle affaire.

FLORIZEL.

J'accorde tout cela; — mais, pour d'autres raisons, mon grave monsieur, — qu'il ne sied pas que vous sachiez, je n'informerai pas — mon père de cette affaire.

POLIXÈNE.

Faites-la lui savoir.

FLORIZEL.

— Non.

POLIXÈNE.

Je t'en prie!

FLORIZEL.

Impossible !...

LE BERGER.

— Fais-le, mon fils; il n'aura aucun sujet d'être fâché, — quand il saura ton choix.

FLORIZEL.

Allons ! allons ! c'est impossible !... — Prenez acte de notre contrat !

POLIXÈNE, arrachant sa longue barbe et se découvrant.

Acte de votre divorce, jeune sire !... — que je n'ose appeler mon fils !... Oui, tu es trop vil — pour que je te reconnaisse, toi qui, héritier d'un sceptre, — aspires ainsi à la houlette !

Au berger.

Toi, vieux traître, — je suis fâché de ce qu'en te faisant pendre, je ne puis — abréger ta vie que d'une semaine !

A Perdita.

Et toi, frais modèle — de la parfaite sorcière, toi qui savais forcément — à quel royal fou tu t'adressais...

LE BERGER.

O mon cœur !

POLIXÈNE.

— Je ferai écorcher ta beauté avec des ronces et je la rendrai — plus vilaine que ta condition...

A Florizel.

Pour toi, jeune insensé, — si jamais j'apprends que tu soupires seulement — de ne plus revoir cette poupée, car — j'entends que tu ne la revoies jamais, je te déshérite, — et je ne te reconnais pas pour être de mon sang, non ! ni pour m'être plus proche — que ne l'est tout enfant de Deucalion ! Retiens bien mes paroles, — et suis-moi à la cour... Toi, rustre, — quoique tu te sois attiré tout notre déplaisir, pour le moment j'en détourne de toi — le coup mortel...

A Perdita.

Et vous, charmeresse, — vous qui seriez un pa
sant pour un pâtre et même pour ce jeune homme
digne, s'il n'y allait pas de notre honneur, — de s
lier à vous..., si jamais il t'arrive — de lui ouvrir t
que loquet — ou de presser sa personne dans tes
j'imaginerai pour toi une mort aussi cruelle — q
délicate !

Il

PERDITA.

Perdue pour toujours !... — Eh bien, je n'ai pas
effrayée ; car une ou deux fois — j'ai été sur le point d
et de lui dire nettement — que le même soleil qu
son palais — ne cache point son visage devant
bane, et — brille également pour nous...

A Florizel.

Veuillez partir, seigneur. — Je vous avais dit c
sulterait de tout ceci. Je vous en conjure, — prene
vos propres intérêts. Quant à mon rêve, — maint
je suis éveillée, je le détrône de mon âme ; — je r
traire mes vaches et pleurer.

CAMILLO, *au berger.*

Allons donc, père ! — parle avant de mourir.

LE BERGER.

Je ne puis parler ni penser, — je n'ose même p
ce que je sais.

A Florizel.

Oh ! seigneur, — vous avez perdu un vieillard d
vingt-trois ans, — qui comptait prendre tranquillem
session de sa tombe, — qui espérait mourir dans le
père est mort, — et reposer tout près de ses os
mais maintenant — il faut qu'un bourreau me m
linceul et me dépose dans une terre — que la p
prêtre ne remuera pas !



A Perdita.

O misérable maudite ! — tu savais que c'était le prince, et tu t'es aventurée — à échanger ta foi avec la sienne !... Perdu ! perdu ! — Si je pouvais mourir avant une heure, j'aurais vécu — pour mourir au moment souhaité !

Il sort.

FLORIZEL, à Perdita.

Pourquoi me regardez-vous ainsi ? — Je suis attristé, non effrayé ; contrarié, — mais nullement changé ; ce que j'étais, je le suis encore. — Plus on me retient, plus j'avance, et je ne me laisse pas mener — en laisse malgré moi.

CAMILLO.

Mon gracieux seigneur, — vous connaissez le caractère de votre père ; en ce moment, — il ne permettra aucune observation, et je ne présume pas — que vous entendiez lui en faire ; tout au plus, — je le crains, pourrait-il supporter votre vue. — Ainsi, jusqu'à ce que la fureur de Son Altesse soit calmée, — ne vous présentez pas devant le roi.

FLORIZEL.

Je n'en ai pas l'intention.

Dévisageant Camillo.

— Camillo, je crois !

CAMILLO.

Lui-même, Monseigneur.

PERDITA, à Florizel.

— Combien de fois vous avais-je prévenu que cela finirait ainsi ? — Combien de fois avais-je dit que mes grandeurs ne dureraient — que jusqu'au jour où elles seraient connues ?

FLORIZEL.

Elles ne peuvent finir que par — la violation de ma foi ; et alors, — que la nature broie l'un contre l'autre les flancs de la terre — et en étouffe tous les germes ! Relève les yeux ! — Rayez-moi de votre succession, mon père !



A Perdita.

— J'hérite de ton amour !

CAMILLO.

Écoutez les avis.

FLORIZEL.

— J'écoute ceux de mon affection ; si ma raison — conformer, je serai raisonnable ; — sinon, ma mieux satisfaite par la folie, — l'appellera à son aid

CAMILLO.

C'est du désespoir, seigneur.

FLORIZEL.

— Soit ! mais ce désespoir comble mes vœux, dois le tenir pour vertu. Camillo, — ni la Bohême, les pompes que j'y pourrais — glaner, ni tout ce qu voit, ni — tout ce que les mers profondes cachent leurs abîmes inconnus, ne me feraient briser le se que j'ai fait à ma bien-aimée. Ainsi, je vous en vous qui avez toujours été l'ami vénéré de mon pè qu'il s'apercevra de mon absence (car je suis bien c à ne plus le revoir), jetez vos bons conseils — sur sa colère. La fortune et moi, — nous allons lutter de Apprenez, — et vous pourrez le lui redire, que je va barquer sur mer — avec celle qu'il m'est interdit d der sur ces rives : — par une heureuse circonstanc tout près d'ici un navire à l'ancre que j'avais fait — dans un tout autre but. Quant à la route que je suivre, — il vous est inutile de la savoir, et — il ne à rien de vous la dire.

CAMILLO.

Oh ! Monseigneur, — je voudrais que votre esprit accessible aux avis, — ou plus zélé pour vos intérêts

FLORIZEL.

Un mot, Perdita.

A Camillo.

Je vous écouterai dans un moment.

Il s'entretient à voix basse avec Perdita.

CAMILLO.

Il est irrévocablement — résolu à fuir. Quel bonheur pour moi, — si je pouvais faire servir son départ à mes desseins, — et, tout en le sauvant du danger, tout en lui prouvant mon dévouement et mon respect, — parvenir à revoir ma chère Sicile, — et ce malheureux roi, mon maître, que — je brûle tant de retrouver !

FLORIZEL, se dirigeant vers la porte.

Allons, bon Camillo, — je suis pressé par une affaire si exigeante que — je vous laisse sans cérémonie.

CAMILLO.

Seigneur, je crois — que vous avez ouï parler de mes pauvres services et de l'affection — que j'ai toujours portée à votre père.

FLORIZEL.

Certes — vous avez noblement mérité de lui. C'est pour mon père une musique — que de louer vos actes, et ce n'est pas pour lui le moindre souci — que de les récompenser autant qu'il les estime.

CAMILLO.

Eh bien, Monseigneur, — puisque vous vous plaisez à croire que j'aime le roi, — et, avec lui, ce qui lui est le plus proche, c'est-à-dire — votre gracieuse personne, adoptez mon conseil, — si votre projet, médité plus mûrement, — peut être modifié. Sur mon honneur, — je vous indiquerai lieu où vous recevrez un accueil — digne de Votre Altesse, vous pourrez — posséder votre maîtresse, que rien, je le — ne peut séparer de vous, si ce n'est — votre ruine, les cieux nous préservent ! Là vous l'épouserez, — et, pendant votre absence, je tâcherai, par tous les efforts, —

d'apaiser le mécontentement de votre père, — et de le ramener à la bienveillance.

FLORIZEL.

Comment, Camillo, — pourrais-tu faire cela? Ce serait presque un miracle! — Parle, que je voie en toi plus qu'un homme, — et que je t'accorde à jamais ma confiance!

CAMILLO.

Avez-vous décidé — le lieu où vous vous dirigerez?

FLORIZEL.

Pas encore! — Un incident imprévu étant coupable — de notre aventureux départ, nous nous considérons — comme les esclaves de la chance, comme des mouches — à tout vent qui souffle!

CAMILLO.

Alors écoutez-moi! — Si vous ne voulez pas renoncer à votre projet, — si vous êtes décidé à fuir, faites voile pour la Sicile. — Et là présentez-vous, présentez votre belle princesse, — (car je vois qu'elle le sera) au roi Léonte; — elle sera vêtue comme il convient — à la compagne de votre lit. Il me semble voir déjà — Léonte vous recevant à bras ouverts, avec une cordialité — mouillée de larmes; te demandant pardon à toi, le fils, — comme au père en personne; baisant les mains — de votre jeune princesse; partagé — entre ses duretés et sa tendresse; chassant — les unes aux enfers, et faisant grandir l'autre — plus vite que le temps ou la pensée!

FLORIZEL.

Digne Camillo, — pour colorer ma visite, quel prétexte — lui donnerai-je?

CAMILLO.

Que vous êtes envoyé par le roi votre père — pour le saluer et lui offrir des condoléances. — Quant à la conduite que vous devrez tenir envers lui, — quant aux choses que vous devrez lui confier, comme de la part de votre père, —

sur des secrets connus de nous trois seuls, je vous mettrai tout cela par écrit ; — en vous indiquant de point en point ce qu'à chaque entrevue — vous aurez à lui dire ; en sorte qu'il ne pourra s'empêcher de croire — que vous avez toute la confiance de votre père — et que vous parlez du fond de son cœur.

FLORIZEL.

Je vous suis obligé : — cet avis-là est fécond.

CAMILLO.

Cela vaut bien mieux — que de vous élancer à l'aventure, — sur des eaux inexplorées, vers des rivages perdus, avec la certitude — d'une foule de misères, sans espérances pour vous secourir, — que celles qui vous échapperont, aussitôt que saisies ; — ayant pour certitude suprême vos ancres qui — pourront, tout au plus, vous faire rester — où vous serez découragés d'être. D'ailleurs, vous le savez, — la prospérité est le lien véritable de l'amour, — dont le teint délicat, et le cœur même — s'altèrent avec le malheur !

PERDITA.

Cela est vrai à moitié ; — le malheur, je le crois, peut flétrir le visage, — mais non corrompre les sentiments.

CAMILLO.

Oui-dà ! c'est ainsi que vous parlez ! — Je doute que d'ici à sept ans il naisse chez votre père — une autre fille comme vous !

FLORIZEL.

Mon bon Camillo, — elle est aussi supérieure par le mérite — qu'inférieure à nous par la naissance.

CAMILLO.

Je ne puis dire que c'est dommage — qu'elle manque d'instruction ; car elle semble en remontrer — à ceux qui enseignent.

PERDITA.

Pardon, Monsieur! — Je vous rougis mes remercîments.

FLORIZEL.

Ma jolie Perdita!.. — Hélas, sur quelles épines nous marchons!.. Camillo, — sauveur de mon père et maintenant le mien, — médecin de notre maison, comment allons-nous faire? — Nous ne sommes pas équipé comme doit l'être un fils de Bohême, — et nous ne pourrons paraître en Sicile...

CAMILLO.

Monseigneur, — n'ayez aucune inquiétude à cet égard. Vous savez, je pense, que ma fortune — est toute dans ce pays-là : j'aurai soin — que vous soyez royalement costumé, comme si — vous jouiez une scène de moi! Par exemple, seigneur, — pour vous prouver que vous ne manquerez de rien, un mot. —

Camillo, Florizel et Perdita se retirent à l'écart.

Entre AUTOLYCUS.

AUTOLYCUS.

Ah! ah! quelle folle que l'honnêteté! et la confiance, sa sœur jurée, quelle simple créature! J'ai vendu tout mon clinquant : pierre fausse, ruban, verre, pot d'ambre, broche, carnet, ballade, couteau, cordonnet, gants, lacet de soulier, bracelet, bague de corne! rien ne me reste pour empêcher ma balle de jeûner! Ils s'étouffaient à qui m'achèterait le premier, comme si mes bibelots étaient sanctifiés et valaient une bénédiction à l'acheteur! Par ce moyen j'ai vu quelles étaient les bourses de meilleure mine; et ce que j'ai vu, je m'en suis souvenu pour mon profit. Mon paysan à qui il ne manque que peu de chose pour être un homme raisonnable, était tellement amoureux de la chanson de ces filles, qu'il n'a pas voulu remuer une patte avant d'avoir eu l'air et les paroles. Ce qui a attiré à moi le reste du troupeau, si bien

que chacun est devenu tout oreille. Vous auriez pu pincer une jupe, sans que nulle le sentît; rien n'était plus facile que de soutirer une bourse d'une braguette. J'aurais pu subtiliser des clefs attachées à des chaînes. On n'avait plus d'ouïe, plus de sens, que pour la chanson de monsieur, et plus d'admiration que pour ce néant! Aussi ai-je profité de cette léthargie pour vider et couper la plupart des bourses en fête, et si le vieux n'était pas survenu en clabaudant contre sa fille et le fils du roi, et n'avait pas effaré mes pigeons, je n'aurais pas laissé une bourse en vie dans toute l'armée.

CAMILLO, FLORIZEL et PERDITA reviennent sur le devant de la scène.

CAMILLO, à Florizel.

– Oui, mais mes lettres, étant par ce moyen arrivées – en même temps que vous, dissiperont ce doute.

FLORIZEL.

– Et celles que le roi Léonte vous répondra...

CAMILLO.

– Satisferont votre père.

PERDITA.

Puissiez-vous réussir! – Tout ce que vous dites me paraît bien.

CAMILLO, apercevant Autolycus.

Qui avons-nous là? - Servons-nous de cet homme; n'omettons rien – de ce qui peut nous aider. –

AUTOLYCUS, à part.

S'ils m'ont entendu tout à l'heure, gare la potence!

CAMILLO.

– Eh bien, mon brave, pourquoi trembles-tu ainsi? Ne crains rien, l'ami; on ne te veut pas de mal.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre garçon, Monsieur.

CAMILLO.

Continue de l'être; personne ne t'enlèvera ce privilége-là. Pour l'extérieur, au moins, de ta pauvreté, nous allons

faire avec toi un échange : déshabille-toi donc sur-le-champ (tu vois que la chose est pressée), et change de vêtements avec ce gentilhomme. Quoique déjà le profit ne soit pas de son côté, pourtant tu auras encore quelque chose par-dessus le marché.

Il lui donne sa bourse.

AUTOLYCUS.

Je suis un pauvre garçon, Monsieur...

A part.

Je vous reconnais bien, allez!

CAMILLO.

Voyons, dépêche, je t'en prie : ce gentilhomme est déjà à demi dépouillé.

AUTOLYCUS.

Parlez-vous sérieusement, Monsieur?...

A part.

Je flaire la malice.

FLORIZEL.

Dépêche, je t'en prie.

AUTOLYCUS.

Il est vrai que j'ai reçu des arrhes ; mais en conscience je ne puis pas les garder.

CAMILLO.

– Déboucle! Déboucle!

Florizel et Autolycus échangent leurs vêtements. A Perdita.

– Fortunée princesse, puisse ma prophétie – s'accomplir pour vous! Retirez-vous – sous quelque abri : prenez le chapeau de votre amant, et enfoncez-le sur vos sourcils; enveloppez-vous le visage; – défaites vos vêtements, et autant que possible, déguisez – les allures de votre sexe, afin de pouvoir – (car je crains pour vous les regards) vous rendre à bord – sans être reconnue.

PERDITA.

Je le vois, la pièce est arrangée de façon – que je dois y jouer un rôle.

CAMILLO.

C'est indispensable...

A Florizel.

— Avez-vous fini, là?

FLORIZEL.

Si maintenant je rencontrais mon père, — il ne m'appellerait pas son fils.

CAMILLO, à Florizel

Ah! ne gardez pas — votre chapeau. Venez, Madame, venez...

A Autolycus.

Adieu, mon ami.

AUTOLYCUS.

Adieu, Monsieur.

FLORIZEL.

— O Perdita, qu'allions — nous oublier tous deux! — Un mot, je vous prie.

Il la prend à part.

CAMILLO.

— La première chose que je vais faire sera d'informer le roi — de leur évasion et de la direction qu'ils ont prise. — J'espère ainsi, par mon influence, — l'entraîner à leur suite, et, en l'accompagnant, — regagner la Sicile que — j'ai un désir tout féminin de revoir.

FLORIZEL.

Que la fortune nous seconde! — Ainsi, Camillo, nous nous dirigeons vers le rivage.

CAMILLO.

— Le plus vite sera le mieux. —

Florizel, Perdita et Camillo sortent.

AUTOLYCUS.

Je comprends l'affaire, je l'entends : avoir l'oreille ouverte, l'œil vif et la main leste, est chose nécessaire pour un coupe-bourse ; un bon nez est également requis pour flairer

de la besogne aux autres sens. Ce temps-ci est, je le vois, celui où l'homme déshonnête prospère.

Observant ses habits.

Quel beau marché je faisais déjà sans le pot de vin!...

Pesant la bourse.

Et quel beau pot de vin j'ai là par-dessus le marché!... Pour sûr, les dieux sont cette année de connivence avec nous, et nous pouvons nous attendre à toutes les surprises! Le prince lui-même est occupé d'une œuvre d'iniquité : il se dérobe de chez son père, en traînant sa chaîne sur ses talons. Si je ne croyais pas que c'est un acte honnête d'en informer le roi, je le ferais sur-le-champ : mais je trouve plus de coquinerie à cacher la chose, et en cela je suis fidèle à ma profession...

Entrent le CLOWN et le BERGER.

Rangeons-nous! Rangeons-nous! Voici encore de la besogne pour une cervelle active. Il n'est pas de ruelle, de boutique, d'église, de session et de pendaison qui ne donne du travail à l'homme industrieux.

LE CLOWN, *au berger.*

Voyez, voyez, quel homme vous êtes à présent! Il n'y a pas d'autre ressource que de déclarer au roi que c'est un enfant trouvé, et qu'elle n'est pas de votre chair et de votre sang.

LE BERGER.

Un mot seulement!

LE CLOWN.

Un mot seulement!

LE BERGER.

Continue, alors.

LE CLOWN.

Etant avéré qu'elle n'est pas de votre chair et de votre

sang, votre chair et votre sang n'ont pas offensé le roi; et alors votre chair et votre sang ne doivent plus être punis par lui. Montrez-lui tous les objets que vous avez trouvés autour d'elle, tous les signes de reconnaissance, tous excepté ceux qu'elle porte sur elle. Cela fait, vous pouvez, je vous le garantis, laisser chanter la loi.

LE BERGER.

Je dirai tout au roi, tout, mot pour mot; je lui dirai aussi les fredaines de son fils qui, je puis le déclarer, ne s'est conduit en honnête homme ni envers son père ni envers moi, en cherchant à me faire beau-frère du roi.

LE CLOWN.

Beau-frère! c'est bien le moins que vous pouviez lui être! et alors votre sang serait devenu plus cher de je ne sais combien l'once.

AUTOLYCUS, à part.

Bien raisonné, pantins!

LE BERGER, prenant un paquet.

Eh bien, allons trouver le roi; il y a dans ce fardeau-là de quoi lui faire gratter la barbe.

AUTOLYCUS, à part.

Je ne sais quel obstacle cette dénonciation peut faire à l'évasion de mon jeune maître.

L CLOWN.

Je souhaite de tout cœur qu'il soit au palais.

AUTOLYCUS.

Bien que je ne sois pas naturellement honnête, je puis quelquefois l'être par hasard... Rentrons en poche mon excroissance de colporteur.

Il enlève sa fausse barbe, puis s'avance vers les deux bergers.

Eh bien! rustres, où allez-vous ainsi?

LE BERGER.

Au palais, n'en déplaise à Votre Révérence.

AUTOLYCUS.

Vous avez là des affaires? Lesquelles? avec qui? que contient ce paquet? le lieu de votre demeure? votre nom? votre âge? votre avoir? votre condition? Tout ce qu'il importe de savoir sur vous, déclarez-le!

LE CLOWN.

Nous sommes des gens fort doux, seigneur.

AUTOLYCUS.

Un mensonge! vous êtes rudes et poilus! Je ne veux pas qu'on me mente. Le mensonge, c'est bon pour les marchands qui trop souvent nous trompent, nous autres hommes de guerre. Et nous, ce n'est pas avec une pointe d'acier, mais en argent monnoyé que nous les payons! Aucun danger qu'ils nous donnent même un démenti pour rien!

LE CLOWN.

Votre Révérence allait nous en donner un, si elle ne s'était pas fort poliment reprise.

LE BERGER.

Ne vous déplaise, seigneur, êtes-vous de la cour?

LE CLOWN.

Qu'il m'en déplaise ou non, je suis un courtisan. Ne vois-tu pas un air de cour dans ces plis? Mon pas n'a-t-il pas une mesure de cour? Ton nez ne reçoit-il pas une odeur de cour? Est-ce que je ne réfléchis pas sur ta bassesse un dédain de cour? Crois-tu, parce que je t'insinue de me confier ta situation, que je ne suis pas un courtisan? Je suis courtisan de pied en cap, et je puis à mon gré pousser ou contrarier tes affaires à la cour. Voilà pourquoi je te somme de me les faire connaître.

LE BERGER.

C'est au roi, Monsieur, que j'ai affaire.

AUTOLYCUS.

Quel trucheman as-tu près de lui?

LE BERGER.

Je ne sais pas, ne vous déplaise.

LE CLOWN, bas au berger.

Trucheman est l'expression de cour pour dire faisan : répondez que vous n'en avez pas.

LE BERGER.

Je n'en ai pas, Monsieur ; je n'ai ni faisan ni coq ni poule.

AUTOLYCUS.

— Que nous sommes heureux, nous autres, de ne pas être des gens simples ! — Et cependant la nature aurait pu me faire naître comme eux ! — Aussi, ne faisons pas le dédaigneux !

LE CLOWN, au berger.

— Ce ne peut être qu'un grand courtisan.

LE BERGER.

Ses vêtements sont riches, mais il ne les porte pas élégamment.

LE CLOWN.

Il me paraît d'autant plus noble qu'il est plus fantasque : c'est un grand personnage, je vous le garantis ; je reconnais cela à ce qu'il se cure les dents.

AUTOLYCUS, au berger.

— Et ce paquet-là ! qu'y a-t-il dans ce paquet-là ? — Pourquoi ce coffre ?

LE BERGER.

— Monsieur, il y a dans ce paquet et dans ce coffre des secrets qui ne doivent être connus que du roi, et qu'il va connaître avant une heure, si je puis parvenir à lui parler.

AUTOLYCUS.

Vieillesse, tu as perdu tes peines.

LE BERGER.

Pourquoi, Monsieur ?

AUTOLYCUS.

Le roi n'est pas au palais ; il est allé à bord d'un vaisseau neuf pour purger sa mélancolie et prendre l'air ; car si tu es accessible aux choses sérieuses, tu dois savoir que le roi est plein de douleur.

LE BERGER.

C'est ce qu'on dit, Monsieur, à propos de son fils qui voulait épouser la fille d'un berger.

AUTOLYCUS.

Si ce berger n'est pas sous la main de la justice, qu'il se sauve vite. Les supplices qu'il subira, les tortures qu'il endurera, briseraient le dos d'un homme et le cœur d'un monstre.

LE CLOWN.

Croyez-vous, Monsieur?

AUTOLYCUS.

Ce n'est pas lui seul qui souffrira tout ce que l'imagination peut créer de douloureux et la vengeance d'amer! Tous ceux qui lui sont parents, fût-ce au cinquantième degré, défileront sous la corde du bourreau, c'est grand dommage, mais c'est nécessaire. Un vieux chenapan! un rabatteur de brebis! un éleveur de béliers! vouloir que sa fille passe Altesse! Il en est qui disent qu'il sera lapidé ; mais cette mort-là est trop douce pour lui, je le dis, moi! Traîner notre trône dans un parc à moutons! C'est trop peu de toutes les morts, et la plus cruelle est trop douce.

LE CLOWN.

Est-ce que ce vieux-là a jamais eu un fils, Monsieur? L'avez-vous entendu dire, s'il vous plaît, Monsieur?

AUTOLYCUS.

Il a un fils qui sera écorché vif ; puis, enduit de miel et placé sur un nid de guêpes où il sera maintenu jusqu'à ce qu'il soit plus qu'aux trois quarts mort ; puis, ranimé avec de l'eau-de-vie ou toute autre boisson brûlante ; puis, tout

saignant, au jour le plus chaud que l'almanach prédit, il sera exposé contre un mur de brique, le soleil dardant sur lui son regard méridional, jusqu'à ce qu'il se voie mangé à mort par les mouches. Mais à quoi bon causer de ces gueux, de ces traîtres dont les tourments doivent nous faire sourire, tant leur crime est capital! Dites moi (car vous semblez être de franches honnêtes gens) ce que vous voulez au roi. Pour peu que je reçoive des marques convenables de considération, je vous conduirai à bord, auprès du roi, je lui présenterai vos personnes, et je lui murmurerai deux mots en votre faveur. S'il est un homme, après le roi, capable de faire réussir vos demandes, cet homme est devant vous.

LE CLOWN, bas au berger.

Il semble avoir une grande autorité; approchez-vous de lui, donnez-lui de l'or. Quoique le pouvoir soit un ours mal léché, souvent avec de l'or on le mène par le bout du nez: montrez l'intérieur de votre bourse à l'extérieur de sa main, et plus d'inquiétude! Rappelez-vous : lapidé et écorché vif!

LE BERGER, à Autolycus.

Si vous daignez, Monsieur, vous charger de notre affaire, voici de l'or que j'ai sur moi; je puis encore m'en procurer autant, et laisser ce jeune homme en gage jusqu'à ce que je vous aie remis toute la somme.

AUTOLYCUS.

Ce sera quand j'aurai fait ce que j'ai promis?

LE BERGER.

Oui, Monsieur.

AUTOLYCUS.

C'est bon; donnez-moi toujours la moitié...

Il empoche l'or que lui donne le berger. Au clown.

Êtes-vous engagé dans l'affaire?

LE CLOWN.

Jusqu'à un certain point, Monsieur; mais, quoique mon

cas soit assez pitoyable, j'espère ne pas être écorché vif.

AUTOLYCUS.

Oh ! c'est le cas du fils du berger. Qu'on le pende, si l'on ne fait pas de lui un exemple !

LE CLOWN.

Voilà qui est rassurant, bien rassurant. Allons trouver le roi, et montrons-nous à lui sous une nouvelle figure ; il faut qu'il sache qu'elle n'est ni votre fille, ni ma sœur : nous sommes perdus autrement... Monsieur, je vous donnerai autant que ce vieillard quand l'affaire sera faite, et je vous resterai en gage, comme il le dit, jusqu'à ce que vous ayez tout reçu.

AUTOLYCUS.

Je vous fais crédit. Marchez en avant vers le rivage ; prenez à droite ; je vais jeter un coup d'œil par-dessus la haie, et je vous suis.

LE CLOWN.

Cet homme est pour nous une bénédiction, je puis le dire, une vraie bénédiction.

LE BERGER.

Marchons en avant, ainsi qu'il nous le dit ; il a été envoyé pour nous sauver.

Le berger et le clown sortent.

AUTOLYCUS.

Eussé-je envie d'être honnête, je vois que la fortune ne le souffrirait pas ; elle me met le butin dans la bouche. Me voici en ce moment favorisé d'une double chance : de l'or, et une occasion de rendre service au prince mon maître ! Et qui sait combien cela peut aider à mon avancement ! Je vais mener à son bord ces deux taupes, ces deux aveugles ; s'il trouve bon de les remettre à terre, s'il juge que la supplique qu'ils veulent présenter au roi ne le concerne en rien, qu'il me traite de coquin, s'il le veut, pour m'apprendre à faire ainsi l'officieux ! Je suis à l'épreuve de cette épi-

thète et de toute la honte qui s'y attache ! Je vais les présenter au prince, cela peut avoir son importance.

SCÈNE XI.

[La Sicile. Dans le palais du roi.]

Entrent LÉONTE, CLÉOMÈNE, DION, PAULINE, des COURTISANS.

CLÉOMÈNE, à Léonte.

Seigneur, vous avez assez fait ; vous avez acquitté — la sainte dette de la douleur ; vous n'avez pas commis une faute — que vous n'ayez rachetée ; vous avez vraiment, — par votre pénitence, plus que compensé vos erreurs. Enfin, — faites ce qu'ont fait les cieux, oubliez votre mal ; — pardonnez-vous comme ils vous pardonnent.

LÉONTE.

Tant que j'aurai souvenir — d'elle et de ses vertus, je ne pourrai cesser — d'y voir pour moi autant de flétrissures et de songer — au tort que je me suis fait à moi-même, — en laissant mon royaume sans héritier, et en — causant la mort de la plus suave compagne dont jamais homme — ait pu concevoir ses espérances !

PAULINE.

C'est vrai, trop vrai, Monseigneur. — Quand vous épouseriez une à une toutes les filles du monde, — quand à chacune d'elles vous prendriez une beauté — pour en faire une femme parfaite, celle que vous avez tuée — serait encore incomparable.

LÉONTE.

Je le crois. Tuée ! — Celle que j'ai tuée ! Oui, j'ai fait cela, mais tu me frappes — cruellement de me le dire : ce repro-

che est aussi amer — dans ta bouche que dans ma pensée. A présent, sois bonne, — ne me dis cela que rarement.

CLÉOMÈNE.

Ne le dites jamais, Madame. — Vous auriez pu dire mille choses — plus opportunes, et qui eussent fait — plus d'honneur à votre bonté !

PAULINE.

Vous êtes un de ceux — qui souhaitent de le voir remarié.

DION.

Si vous ne le souhaitez pas, — c'est que vous n'avez aucun respect pour l'État, ni pour le souvenir — de sa souveraine : vous songez peu — aux dangers qui, si le roi ne laisse pas d'héritier, — peuvent fondre sur son royaume et dévorer — les générations indécises. Quoi de plus pieux — que de se réjouir de la béatitude où est désormais la feue reine ? — Quoi de plus pieux, pour raffermir la royauté, — pour rassurer le présent et sauver l'avenir, — que de faire ramener le bonheur dans le lit de Sa Majesté — par quelque douce compagne ?

PAULINE.

Aucune n'en est digne, — après celle qui n'est plus. D'ailleurs les dieux — veulent que leurs mystérieux desseins s'accomplissent. — Le divin Apollon n'a-t-il pas déclaré, — n'est-ce pas là la teneur de son oracle, — que le roi Léonte n'aura pas d'héritier — avant que l'enfant perdu soit retrouvé? Espérer qu'il le sera, — c'est pour notre raison humaine chose aussi monstrueuse — que de s'attendre à voir mon Antigone ouvrir sa tombe — et revenir auprès de moi, lui, qui, j'en suis sûre, — a péri avec l'enfant. Vous, vous êtes d'avis — que le roi fasse résistance aux cieux, — et s'oppose à leur volonté.

A Léonte.

Ne vous souciez pas de postérité : — la couronne trou-

vera toujours un héritier. Le grand Alexandre — laissa la sienne au plus digne ; et par là son successeur — eut grande chance d'être le meilleur.

LÉONTE.

Bonne Pauline, — qui as pour la mémoire d'Hermione, — je le sais, tant de vénération, oh ! que ne me suis-je toujours — conformé à tes conseils ! En ce moment, — je contemplerais encore les yeux tout grands ouverts de ma reine, — je ravirais un trésor sur ses lèvres...

PAULINE.

En les laissant — plus précieuses, après tout ce que vous leur auriez pris !...

LÉONTE.

Tu dis vrai. — Il n'est plus de femmes pareilles : donc, plus de mariage — Moi, choisir une femme qui ne la vaudrait pas — et la traiter mieux qu'elle ! cela suffirait pour que son esprit sanctifié — reprît possession de son corps et revînt, sur ce théâtre — où nous paraissons, nous autres coupables, me jeter ce cri d'une âme ulcérée : « Pourquoi fus tu moins tendre pour moi ? »

PAULINE.

Si elle avait ce pouvoir, — elle aurait raison d'agir ainsi.

LÉONTE.

Elle l'aurait, et elle m'animerait — à tuer celle que j'aurais épousée.

PAULINE.

J'en ferais autant : — si j'étais son ombre errante, je vous sommerais de considérer — la physionomie de cette femme et de me dire pour quel attrait grossier — vous l'auriez choisie ; alors je crierais si fort que vos oreilles même — en seraient déchirées ; et les mots qui suivraient — seraient : Souviens-toi de moi !

LÉONTE.

Ses yeux étaient des astres, de vrais astres, — et tous les autres ne sont que de vrais charbons éteints ! — Ne crains pas pour moi une autre femme : — je n'en aurai plus, Pauline.

PAULINE.

Voulez-vous jurer — de ne jamais vous marier, si ce n'est de mon libre consentement ?

LÉONTE.

— Jamais, Pauline, je le jure sur le salut de mon âme !

PAULINE, aux courtisans.

— Ainsi, Messeigneurs, soyez témoins de son serment.

CLÉOMÈNE.

— Vous l'engagez à une trop rude épreuve.

PAULINE.

A moins qu'une autre femme, — aussi semblable à Hermione qu'un vivant portrait, — ne s'offre à son regard.

CLÉOMÈNE.

Bonne madame !

PAULINE.

J'ai fini.

A Léonte.

— Pourtant si Monseigneur veut se marier, si vous le voulez, — si votre volonté est irrémédiable, donnez-moi pour office — de vous choisir une reine : elle ne sera pas aussi jeune — que l'était la première ; mais elle sera telle — que, si l'ombre de la feue reine revenait, elle se réjouirait — de la voir dans vos bras.

LÉONTE.

Ma fidèle Pauline, — nous ne nous marierons que quand tu nous le diras.

PAULINE.

Ce — sera quand votre première reine ressuscitera ; — jusque-là, jamais !

Entre un GENTILHOMME.

LE GENTILHOMME.

— Quelqu'un qui se donne pour le prince Florizel, — fils de Polixène, accompagné d'une princesse, — la plus belle que j'aie jamais vue, demande accès — auprès de Votre Altesse.

LÉONTE.

Que signifie cela? Il ne se présente pas — comme il sied au rang de son père : son arrivée, — si imprévue et si brusque, nous annonce — que cette visite n'est pas régulière, mais nécessitée — par une force majeure ou par un accident. Quel est son train?

LE GENTILHOMME.

Peu de gens, — et tous de piteuse apparence.

LÉONTE.

La princesse avec lui, dites-vous?

LE GENTILHOMME.

— Oui; et c'est à mon avis le plus incomparable morceau de terre — sur lequel le soleil ait jamais rayonné.

PAULINE.

O Hermione! — Le présent s'exalte — au-dessus d'un passé supérieur à lui; aussi faut-il que ta tombe — cède le pas à ce qui se voit aujourd'hui.

Au gentilhomme.

Vous-même, Monsieur, — vous avez dit (hélas! vos louanges — sont maintenant plus froides que leur sujet même!) vous avez écrit qu'*Elle n'avait jamais été, — qu'elle ne serait jamais égalée.* C'est ainsi qu'autrefois votre poésie — épanchait ses flots en l'honneur de sa beauté; et aujourd'hui, quel reflux douloureux! — Vous prétendez en avoir vu une plus accomplie!

LE GENTILHOMME.

Pardon, Madame ! — L'une, je l'avais presque oubliée, pardon ! — Quant à l'autre, une fois votre regard conquis, — elle obtiendra aussi votre voix. C'est une créature telle — que, voulût-elle fonder une secte, elle pourrait éteindre la ferveur — de toutes les autres croyances, et faire des prosélytes — de tous ceux à qui elle dirait seulement de la suivre.

PAULINE.

Quoi ? même des femmes ?

LE GENTILHOMME.

— Les femmes l'aimeront de ce qu'elle est une femme — au-dessus de tous les hommes ; les hommes, de ce qu'elle est — la plus rare de toutes les femmes.

LÉONTE.

Allez, Cléomène ; — et vous-même, accompagné de vos nobles amis, — amenez-les dans nos bras.

Cléomène sort avec les courtisans et le gentilhomme.

C'est toujours bien étrange — qu'il vienne ainsi nous surprendre !

PAULINE.

Si notre jeune prince, — la perle des enfants, vivait à cette heure, il rivaliserait — avec celui-ci ; il n'y avait pas un mois de différence — entre leurs naissances.

LÉONTE, à Pauline.

Je t'en prie, assez ! tu sais — qu'il meurt pour moi chaque fois qu'on en parle. Sans doute, — quand je vais voir ce gentilhomme, tes paroles — vont m'entraîner à des réflexions capables — de m'ôter la raison... Les voici !

Entrent CLÉOMÈNE, FLORIZEL, PERDITA et les COURTISANS.

LÉONTE, continuant, à Florizel.

— Votre mère a été bien fidèle au lit nuptial, prince ; — car elle a reproduit votre royal père, — en vous concevant.

Si je n'avais que vingt et un ans, — l'image de votre père est si bien frappée en vous, — vous avez si bien son air, que je vous appellerais mon frère, — comme je l'appelais, et que je vous parlerais de quelque espièglerie — commise par nous jadis. Vous êtes le très-bienvenu, — ainsi que votre belle princesse, une déesse! Hélas! — j'ai perdu un couple qui, s'il avait pu apparaître — ainsi entre le ciel et la terre, eût enfanté la surprise — autant que vous, gracieux couple! Et puis j'ai perdu, — toujours par ma propre folie, la société, — l'amitié de votre brave père; ah! — tout accablé de misère que je suis, je demande à la vie — de me laisser le voir encore une fois!

FLORIZEL.

C'est d'après son commandement — que j'ai abordé ici en Sicile, et je vous apporte — de sa part tous les compliments qu'un roi ami — peut envoyer à son frère; si l'infirmité, — qui accompagne l'âge, n'avait quelque peu diminué — les forces nécessaires à son désir, il aurait lui-même — traversé les terres et les mers qui séparent son trône du vôtre, — rien que pour vous voir; vous qu'il aime, — il m'a chargé de vous le dire, plus que tous les sceptres, — et que tous ceux qui les portent!

LÉONTE.

O mon frère! — bon gentilhomme! les torts que j'ai eus envers toi agitent — de nouveau ma conscience; et tes procédés, — si exceptionnellement bienveillants, sont comme les accusateurs — de ma négligence prolongée!... Soyez le bienvenu ici — autant que l'est le printemps à la terre!

Désignant Perdita.

Léonte a-t-il donc aussi — exposé cette merveille aux dangereux, — ou tout au moins aux incivils traitements du redoutable Neptune, — pour venir saluer un homme qui ne vaut pas qu'elle se donne tant de peines, encore moins — qu'elle expose pour lui sa personne?

FLORIZEL.

Mon bon seigneur, — elle arrive de la Libye.

LÉONTE.

Où le belliqueux Smalus, — ce noble et illustre seigneur, est craint et aimé?

FLORIZEL.

— C'est de ses États, Sire, que nous venons; nous l'avons quitté, — proclamant par ses larmes qu'elle était bien sa fille, celle dont il se séparait! C'est de là — que, secondés par un bon vent du sud, nous nous sommes dirigés ici, — pour exécuter l'ordre que m'avait donné mon père, — de visiter Votre Altesse. — J'ai renvoyé de vos côtes la meilleure partie de mes gens; — ils retournent en Bohême pour y annoncer — mon succès en Libye, Sire, — ainsi que mon heureuse arrivée et celle de ma femme — au pays où nous sommes.

LÉONTE.

Que les dieux bienheureux — purgent notre atmosphère de tous miasmes tandis que vous — resterez dans ces climats! Vous avez pour père un saint homme, — un gracieux seigneur, envers qui, — toute sacrée qu'est sa personne, j'ai commis un péché; — pour m'en punir, les cieux irrités — m'ont laissé sans enfants; tandis que lui, par une bénédiction — qu'il a méritée du ciel, il a eu en vous un fils — digne de ses vertus. Quel bonheur pour moi, — si je pouvais en ce moment contempler un fils et une fille, — aussi beaux que vous deux!

Entre un SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

Très-noble sire, — ce que je vais annoncer passerait toute croyance, — si la preuve n'en était pas si proche. Permettez, illustre sire: — le roi de Bohême me charge de vous saluer, — et demande que vous fassiez arrêter son fils qui, — au

mépris de son rang et de ses devoirs, — s'est dérobé à son père et à son avenir, en compagnie — de la fille d'un berger.

LÉONTE.

Où est le roi de Bohême? parle!

LE SEIGNEUR.

Ici, dans la ville. Je le quitte à l'instant. — Je parle avec un désordre que justifient — ma surprise et mon message. Tandis qu'il marchait en hâte — vers votre cour, à la poursuite, sans doute, — de ce beau couple, il a rencontré en route — le père et le frère de cette prétendue princesse, — qui tous deux avaient quitté leur pays — avec ce jeune prince.

FLORIZEL.

Camillo m'a trahi, — lui dont l'honneur et l'honnêteté avaient, jusqu'ici, — résisté à toutes les tempêtes.

LE SEIGNEUR.

Vous pouvez l'accuser en face; — il est avec le roi, votre père.

LÉONTE.

Qui? Camillo?

LE SEIGNEUR.

— Camillo, seigneur; je lui ai parlé. Il est en train — d'interroger ces pauvres gens. Jamais je n'ai vu — misérables trembler ainsi; ils s'agenouillent, baisent la terre, — jurent leurs grands dieux à chaque mot. — Le roi de Bohême se bouche les oreilles, et les menace — de mille morts pour une.

PERDITA.

Oh! mon pauvre père! — Le ciel nous a livrés à des espions; il ne veut pas — que notre union soit célébrée.

LÉONTE.

Vous êtes mariés?

FLORIZEL.

— Nous ne le sommes pas, seigneur, et nous n'avons pas

chance de l'être ! — Auparavant, je le vois, les astres auront baisé les vallées ! — On nous triche avec des dés pipés !

LÉONTE, montrant Perdita.

Monseigneur, — est-elle fille de roi ?

FLORIZEL.

Elle l'est, — dès qu'une fois elle est ma femme.

LÉONTE.

— Cette fois-là, si j'en juge par la promptitude de votre père, — se fera longtemps attendre. Je suis fâché, — bien fâché que vous ayez brisé avec une affection — à laquelle vous liait le devoir ; et je suis également fâché — que l'élue de votre cœur ne soit pas aussi riche de qualité que de beauté, — et digne en tout point d'être possédée par vous.

FLORIZEL, à Perdita.

Chère ! relève la tête ! — Quand la fortune, devenue notre ennemie visible, — se joindrait à mon père pour nous courir sus, elle resterait sans force — pour changer nos amours.

A Léonte.

Je vous en conjure, seigneur, — rappelez-vous le temps où vous ne deviez pas à la vie plus de jours — que je ne lui en dois, et puisse le souvenir de vos passions — faire de vous mon avocat ! A votre requête, — mon père accordera la plus précieuse grâce, comme peu de chose !

LÉONTE.

— Si cela était, je lui demanderais pour vous votre précieuse fiancée, — qu'il regarde, lui, comme si peu de chose !

PAULINE, à Léonte.

Seigneur, mon suzerain, — il y a dans vos yeux trop de jeunesse ; un mois — avant de mourir, votre reine méritait plus ces regards d'admiration — que celle que vous contemplez à présent.

LÉONTE.

C'est à elle que je pensais — dans ma contemplation.

A Florizel.

Mais votre demande, — je n'y ai pas encore répondu : je vais au-devant de votre père ; — puisque vos désirs ne franchissent pas l'honneur, — je suis leur ami et le vôtre. Suivez-moi donc, — et observez-moi à l'œuvre. Venez, mon cher seigneur. —

Tous sortent

SCÈNE XII.

[La Sicile. Aux abords du palais.]

Entrent AUTOLYCUS *et un* GENTILHOMME.

AUTOLYCUS.

Monsieur, dites-moi, étiez-vous présent à cette révélation ?

LE GENTILHOMME.

J'étais là à l'ouverture du paquet, et j'ai entendu le vieux berger raconter la manière dont il l'avait trouvé : sur quoi, après un instant de stupéfaction, on nous a commandé à tous de quitter la salle ; seulement, il m'a semblé entendre dire au berger qu'il avait trouvé l'enfant.

AUTOLYCUS.

Je serais bien heureux de savoir l'issue de tout cela.

LE GENTILHOMME.

Je vous ai fait un récit décousu de l'affaire. Mais c'étaient les changements que je remarquais chez le roi et chez Camillo qui provoquaient surtout l'étonnement. Ils semblaient, à force de se regarder l'un l'autre, s'arracher les yeux : il y avait des paroles dans leur mutisme, un langage dans leurs gestes même ; on eût dit, à les voir, qu'ils avaient reçu la nouvelle d'un monde racheté ou d'un monde détruit. Une évidente surprise se remarquait en eux ; mais le plus

habile spectateur, à en juger seulement par ses yeux, n'aurait pas pu dire si leur émotion était joie ou douleur; à coup sûr, c'était l'excès de l'une ou de l'autre.

Entre un SECOND GENTILHOMME.

Voici un gentilhomme qui peut-être en sait davantage. Quelles nouvelles, Rogero?

SECOND GENTILHOMME.

Partout des feux de joie! L'oracle est accompli! la fille du roi est retrouvée! Tant de prodiges ont éclaté depuis une heure, que les faiseurs de ballades ne pourront jamais les raconter...

Entre un TROISIÈME GENTILHOMME.

Voici l'intendant de madame Pauline; il peut vous en dire davantage... Comment vont les choses, Monsieur? Cette nouvelle qu'on dit vraie ressemble tant à un vieux conte que la vérité en est fort suspecte. Est-ce que le roi a retrouvé son héritière?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Rien de plus vrai, s'il y eut jamais une vérité démontrée par les circonstances. Ce que vous entendez, vous jureriez le voir, tant il y a d'unité dans les preuves: le manteau de la reine Hermione; le collier autour du cou de l'enfant; les lettres d'Antigone trouvées avec elle, et dont l'écriture a été reconnue; la majesté de sa personne, sa ressemblance avec sa mère; l'air de noblesse par lequel la nature l'élève au-dessus de son apparente condition, et toutes les évidences proclament, avec une entière certitude, qu'elle est la fille du roi Léonte... Avez-vous assisté à l'entrevue des deux rois?

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Non.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Alors, vous avez perdu un spectacle qu'il fallait voir, un spectacle inexprimable! Vous auriez vu une joie couronner l'autre, mais tellement que la douleur semblait prendre en pleurant son congé, car leurs joies fondaient en larmes! Ce n'étaient que regards levés au ciel, mains tendues, et de tels désordres de physionomie qu'on ne les reconnaissait plus au visage, mais aux vêtements! Notre roi, presque hors de lui-même dans la joie d'avoir retrouvé sa fille, comme si cette joie était devenue tout à coup un deuil, s'écrie : *Oh! ta mère! ta mère!* puis il demande pardon au Bohémien; puis il embrasse son gendre; puis de nouveau il étreint sa fille à l'étouffer; enfin il remercie le vieux berger, resté là comme un aqueduc délabré qui a vu bien des règnes. Je n'ai jamais ouï parler d'une pareille entrevue; elle estropie le récit qui veut la suivre, et brave la description!

PREMIER GENTILHOMME.

Et qu'est devenu, je vous prie, cet Antigone qui avait emporté l'enfant?

TROISIÈME GENTILHOMME.

C'est encore une vieille histoire qui trouverait des narrateurs quand la confiance serait éteinte et toutes les oreilles fermées : il a été mis en pièces par un ours. C'est ce qu'affirme le fils du berger : outre sa candeur qui semble grande, ce qui garantit son récit, c'est la production du mouchoir et des bagues d'Antigone que Pauline a reconnus.

PREMIER GENTILHOMME.

Qu'est-il advenu de son navire et des gens qui l'accompagnaient?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Tous naufragés sous les yeux du berger, à l'instant même où a péri leur maître; en sorte que tous les instruments qui avaient aidé à exposer l'enfant étaient déjà perdus, quand

elle a été trouvée. Mais, dans l'âme de Pauline, oh ! quel noble combat entre la joie et la douleur! Tantôt son regard est abattu par la perte de son mari, tantôt il est tourné vers le ciel à l'idée de l'oracle accompli ! Elle soulève de terre la princesse et la serre dans ses bras comme si, par crainte de la perdre, elle voulait la river à son cœur !

PREMIER GENTILHOMME.

Cette scène majestueuse méritait des princes pour spectateurs, comme elle avait des rois pour acteurs.

TROISIÈME GENTILHOMME.

Un des traits les plus touchants, un trait qui a fait la pêche dans mes yeux, et en a tiré l'eau, sinon le poisson, a été, pendant le récit détaillé de la mort de la reine (franchement avouée et déplorée par le roi), l'attention de plus en plus poignante de sa fille. Après avoir donné successivement tous les signes de la douleur, elle a fini par pousser un hélas ! et, je puis le dire, par saigner des larmes ; car je suis sûr, quant à moi, que mon cœur pleurait du sang. Alors celui même qui était le plus de marbre a changé de couleur ; plusieurs se sont évanouis ; tous ont sangloté ; si le monde entier avait pu voir cela, le deuil eût été universel.

PREMIER GENTILHOMME.

Sont-ils retournés à la cour ?

TROISIÈME GENTILHOMME.

Non. On a parlé à la princesse de la statue de sa mère qui est confiée à la garde de Pauline ; ce travail a occupé plusieurs années et vient d'être achevé par ce grand maître italien, Jules Romain, qui, s'il possédait l'éternité et s'il pouvait donner le souffle à son œuvre, ferait la besogne de la nature, tant il la singe parfaitement. Il a fait une Hermione si semblable à Hermione qu'on voudrait, dit-on, lui parler, et rester à attendre la réponse. C'est là qu'ils sont allés, tous affamés d'amour, et qu'ils veulent souper.

DEUXIÈME GENTILHOMME.

Je soupçonnais bien que Pauline avait là quelque affaire importante ; car, depuis la mort d'Hermione, elle n'a pas manqué, deux ou trois fois par jour, de visiter secrètement cette demeure isolée. Voulez-vous que nous y allions, et que nous joignions notre compagnie à la fête ?

PREMIER GENTILHOMME.

Qui donc voudrait ne pas être là, ayant le privilége d'y être admis? A chaque coup d'œil naîtra quelque nouvelle merveille. Notre absence ferait grand tort à notre connaissance. Partons.

Les gentilshommes s'en vont.

AUTOLYCUS.

C'est à présent, si je n'avais pas sur moi l'éclaboussure de ma première existence, que les honneurs pleuvraient sur ma tête! C'est moi qui ai mené le vieux homme et son fils, à bord, auprès du prince ; je lui ai dit que je leur avais entendu parler d'un paquet et de je ne sais quoi encore ; mais, à ce moment-là, il était tout occupé de celle qu'il croyait la fille d'un berger et qui avait déjà un grand mal de mer : lui-même n'était guère mieux ; de sorte que, le mauvais temps ayant continué, le mystère n'a pas été éclairci. Mais cela m'est égal ; si j'avais été le révélateur de ce secret, c'eût été une action par trop déplacée au milieu de mes autres méfaits.

Entrent le BERGER et le CLOWN, splendidement vêtus.

Voici ceux à qui j'ai fait du bien sans le vouloir : ils apparaissent déjà dans tout l'épanouissement de leur fortune

LE BERGER, au clown.

Allons, mon gars, j'ai passé l'âge d'avoir des enfants ; mais tes fils et filles naîtront tous gentilshommes.

LE CLOWN, *à Autolycus.*

Charmé de vous rencontrer, Monsieur. Vous avez refusé de vous battre avec moi, l'autre jour, parce que je n'étais pas gentilhomme né. Voyez-vous ces habits? Dites-donc que vous ne les voyez pas, et que vous persistez à ne pas me croire gentilhomme né. Vous feriez mieux de dire que ces manteaux ne sont pas gentilshommes nés. Donnez-moi un démenti, voyons, et éprouvez si je ne suis pas à présent un gentilhomme né.

AUTOLYCUS.

Je sais que vous êtes à présent, Monsieur, un gentilhomme né.

LE CLOWN.

Oui, et voilà quatre heures que je le suis à tout moment.

LE BERGER.

Et moi aussi, garçon.

LE CLOWN.

Et vous aussi. Mais j'étais gentilhomme né avant mon père; car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé frère, et alors les deux rois ont appelé mon père : frère; et alors le prince, mon frère, et la princesse, ma sœur, ont appelé mon père : père; et sur ce, nous avons pleuré; et ce sont les premières larmes gentilhommières que nous ayons jamais versées.

LE BERGER.

Nous pouvons vivre assez, mon fils, pour en verser d'autres.

LE CLOWN.

Oui, certes; autrement nous n'aurions pas de chance, dans une position aussi saugrenue que la nôtre.

AUTOLYCUS.

Je vous supplie humblement, Monsieur, de me pardonner tous les torts que j'ai pu avoir envers Votre Révérence, et de faire de moi un bon rapport au prince, mon maître.

LE BERGER.

Je t'en prie, fais-le, mon fils ; soyons gentils à présent que nous sommes gentilshommes.

LE CLOWN, à Autolycus

Tu réformeras ta vie ?

AUTOLYCUS.

Oui, si c'est le bon plaisir de Votre Révérence.

LE CLOWN.

Donne-moi ta main. Je vais jurer au prince que tu es un des bons garçons les plus honnêtes qu'il y ait en Bohême.

LE BERGER.

Vous pouvez dire ça, mais ne le jurez pas.

LE CLOWN.

Ne pas le jurer, à présent que je suis gentilhomme ! Que les rustres et les bourgeois le disent ; moi, je le jurerai.

LE BERGER

Mais si c'est faux, mon fils ?

LE CLOWN.

Quand ce serait la chose la plus fausse, un vrai gentilhomme peut la jurer dans l'intérêt de son ami

A Autolycus.

Je vais jurer au prince que tu es un fort gaillard de tes bras et que jamais tu ne te soûleras. Je sais bien que tu n'es pas un fort gaillard de tes bras, et que tu te soûleras, mais n'importe ! je jurerai. Je voudrais tant que tu fusses un fort gaillard de tes bras !

AUTOLYCUS.

Je ferai mon possible pour l'être, seigneur.

LE CLOWN.

Oui, à tout prix, sois un fort gaillard. Si jamais tu oses risquer de te soûler, sans être un fort gaillard, et que je n'en sois pas étonné, n'aie plus confiance en moi.. Écoutez ! Les rois et les princes, nos parents, vont voir la peinture

de la reine. Allons, suis-nous ; nous serons pour toi de bons maîtres.

Ils s'éloignent.

SCÈNE XIII.

[Une chapelle attenant au château de Pauline.]

Entrent LÉONTE, POLIXÈNE, FLORIZEL, PERDITA, CAMILLO, PAULINE, des SEIGNEURS et des GENS de la suite du roi.

LÉONTE.

— O grave et bonne Pauline, quelle grande consolation — j'ai reçue de toi !

PAULINE.

Mon souverain seigneur, — si je n'ai pas toujours été bonne en action, en intention je l'ai toujours été. Tous mes services, — vous les avez amplement payés ; mais la grâce que vous me faites de visiter ma pauvre maison — avec votre frère couronné et ces deux fiancés, — héritiers de vos royaumes, — est un surcroît de faveur — que ma vie ne sera jamais assez longue pour reconnaître.

LÉONTE.

O Pauline ! — Cet honneur n'est pour vous qu'embarras. Nous sommes venus — pour voir la statue de la reine : en traversant — votre galerie, nous avons été charmés — des raretés qu'elle renferme ; mais nous n'avons pas aperçu — ce que ma fille est venue voir, — la statue de sa mère.

PAULINE.

Vivante, elle était sans égale ; — de même, j'en suis sûre, son image morte — surpasse tout ce que vous avez encore vu — ou tout ce que la main de l'homme a jamais fait : voilà pourquoi je la garde — seule et à part... C'est ici qu'elle est : préparez-vous à voir — la vie parodiée aussi

réellement que le fut jamais — la mort par le sommeil paisible. Regardez, et dites que c'est beau.

Elle écarte un rideau et découvre Hermione immobile comme une statue

— J'aime votre silence, il n'atteste que mieux — votre surprise. Mais parlez pourtant, vous d'abord, Monseigneur ; — ne trouvez-vous pas une certaine ressemblance?

LÉONTE.

C'est bien sa pose naturelle ! — Accuse-moi, chère pierre, que je puisse dire, vraiment, — que tu es Hermione; non, tu es elle bien plutôt — en ne m'accusant pas ; car elle était aussi douce — qu'enfance et grâce !... Mais cependant, Pauline, — Hermione n'avait pas tant de rides, elle n'était pas — aussi âgée qu'elle le paraît ici.

POLIXÈNE.

Oh ! non, à beaucoup près.

PAULINE.

— Le génie du statuaire n'en est que plus grand : — il l'a vieillie de seize ans et l'a représentée telle — que si elle vivait encore.

LÉONTE.

Oui, si elle vivait encore, — offrant à mes yeux un spectacle aussi consolant que celui-ci — est cruel pour mon âme ! Oh ! elle avait cette attitude, — cette animation majestueuse, animation aussi pleine de chaleur alors, — qu'elle est glacée ici, quand pour la première fois je lui fis ma cour ! — Je suis interdit : ne vous semble-t-il pas que cette pierre me reproche — d'avoir été plus pierre qu'elle? Oh ! royal chef-d'œuvre ! — il y a dans ta majesté une magie qui — évoque toutes mes fautes dans ma mémoire et — enlève ses esprits à ta fille stupéfaite, — et pétrifiée autant que toi !

PERDITA, se mettant à genoux.

Laissez-moi faire, — et ne dites pas que c'est une superstition, si — je m'agenouille et si j'implore sa bénédiction... Madame ! — Reine chérie ! Vous qui avez fini la vie quand

je la commençais à peine, — donnez-moi votre main à baiser !

PAULINE.

Oh ! patience ! — la statue est tout nouvellement fixée, et la couleur — n'est pas sèche.

CAMILLO, à Léonte.

Monseigneur, votre douleur est une plaie trop vive, — sur laquelle seize hivers ont vainement soufflé, — et que seize étés n'ont pu sécher : à peine est-il de joie — qui ait vécu si longtemps, il n'est pas de douleur — qui ne se soit tuée bien plus tôt.

POLIXÈNE.

Mon cher frère, — permettez que celui qui fut cause de ceci ait le pouvoir — de diminuer votre chagrin de toute la part — qu'il y prend lui-même.

PAULINE.

En vérité, Monseigneur, — si j'avais pensé que la vue de ma pauvre statue — (car elle est à moi) vous ferait cet effet, — je ne vous l'aurais pas montrée.

LÉONTE.

Ne tirez pas le rideau.

PAULINE.

— Il ne faut plus que vous la regardiez : peut-être — tout à l'heure vous figureriez-vous qu'elle se meut.

LÉONTE.

Soit ! soit ! — Je voudrais être mort, n'était que déjà il me semble... — Qui est-ce qui a fait cela ?... Voyez, Monseigneur ! — ne croiriez-vous pas que cela respire, et que ces veines — contiennent vraiment du sang.

POLIXÈNE.

C'est fait magistralement ! — La vie même semble toute chaude sur ces lèvres.

LÉONTE.

— La fixité de ce regard a je ne sais quel mouvement, — suprême moquerie de l'art !

PAULINE.

Je vais tirer le rideau ; — monseigneur est à ce point transporté — qu'il croira tout à l'heure que cela vit !

LÉONTE.

Oh ! douce Pauline, — fais-le-moi croire pendant vingt ans de suite : — toutes les froides raisons du monde ne valent pas — le bonheur de cette folie-là. Laisse-moi voir !

PAULINE.

— Je suis fâchée, seigneur, de vous avoir tant ému, et je craindrais — de vous affliger davantage.

LÉONTE.

Continue, Pauline ; — car cette affliction m'est aussi douce — que la consolation la plus cordiale !... Pourtant il me semble — qu'il vient d'elle un souffle... Quel ciseau superbe — a jamais pu tailler une haleine ? que nul ne se moque de moi, — je veux l'embrasser !

PAULINE.

Contenez-vous, mon bon seigneur ! — Le vermillon est encore humide sur sa lèvre ; — vous allez le gâter avec un baiser, et vous salir la bouche — d'huile de peinture. Tirerai-je le rideau ?

LÉONTE.

— Non, pas avant vingt ans !

PERDITA.

Moi, je pourrais tout ce temps-là — rester spectatrice.

PAULINE.

Arrêtez-vous là, — quittez immédiatement la chapelle, ou bien préparez-vous — à de nouvelles surprises : si vous avez la force de regarder, — je ferai mouvoir la statue, je la ferai descendre — pour vous prendre la main ; mais alors vous aurez cette pensée, — contre laquelle je proteste, que je suis assisté — par les puissances du mal.

LÉONTE.

Tout ce que vous pourrez lui faire faire, — je serai heu-

reux de le voir ; tout ce que vous pourrez lui faire dire, — je serai heureux de l'entendre ; car il vous est aussi facile — de la faire parler que remuer.

PAULINE.

Il est nécessaire — que vous appeliez à vous toute votre foi. Restez donc tous immobiles ; — ou que ceux pour qui ce que je vais accomplir — est une œuvre illicite se retirent !

LÉONTE.

Faites ! — pas un pied ne bougera.

PAULINE.

Musique, éveillez-la ! jouez !...

On entend une musique.

— Il est temps !... Descendez !... Cessez d'être pierre !... Approchez ! — Frappez tous ceux qui vous regardent de stupéfaction !... Allons, — je vais combler votre tombe... Remuez ; oui, avancez ! — Léguez à la mort votre immobilité ! — la chère vie vous délivre d'elle...

Hermione descend lentement du piédestal. A Léonte.

— Vous voyez qu'elle remue ! Ne reculez pas ; ses actions seront aussi innocentes — que mon incantation est légitime ! Ne l'évitez point — avant de l'avoir revue mourir ; car — ce serait la tuer une seconde fois. Allons, offrez-lui votre main ; — quand elle était jeune, c'était vous qui la priiez ; maintenant qu'elle ne l'est plus, — c'est elle qui vous sollicite !

Hermione ouvre les bras. Léonte s'y précipite.

LÉONTE.

Oh ! elle n'est pas froide ! — Si ceci est de la magie, être magicien — est aussi légitime que se nourrir !

POLIXÈNE.

Elle l'embrasse !

CAMILLO.

— Elle se pend à son cou. — Si elle appartient à la vie, qu'elle parle donc aussi !

POLIXÈNE.

— Oui, et qu'elle explique en quel lieu elle a vécu, — ou comment elle s'est dérobée de chez les morts !

PAULINE.

Si pour preuve de son existence — vous n'aviez que mon affirmation, vous en ririez — comme d'un vieux conte ; mais il est évident qu'elle vit, — bien qu'elle ne parle pas. Patientez un peu !

A Perdita.

— Veuillez intervenir, belle madame ; agenouillez-vous — et implorez la bénédiction de votre mère...

A Hermione.

Tournez-vous, Madame ! — Notre Perdita est retrouvée !

Elle lui présente Perdita qui tombe aux genoux d'Hermione.

HERMIONE.

Dieux, abaissez les regards, — et de vos urnes sacrées épanchez vos grâces — sur la tête de ma fille ! Dis-moi, mon enfant, — où as-tu été recueillie ? où as-tu vécu ? Comment as-tu retrouvé — la cour de ton père ? Écoute, moi, — j'avais appris par Pauline que l'oracle — donnait l'espoir que tu vivais encore, et je me suis conservée — pour en voir l'accomplissement !

PAULINE.

Elle vous dira cela plus tard ; — de peur qu'à ce propos on ne trouble — votre joie en vous demandant un récit pareil... Allez ensemble, — vous tous qui gagnez à ces événements ! Votre ravissement, — faites-le partager à tous. Moi, tourterelle vieillie, — je vais me nicher sur quelque branche desséchée, et là, — songeant au compagnon que je ne retrouverai jamais, — pleurer jusqu'à ce que je sois perdue moi-même.

LÉONTE.

Oh ! du calme, Pauline ! — Tu dois prendre un mari de ma main, — comme je prends de la tienne une femme :

c'est une convention — faite entre nous sur la foi du serment. Tu as retrouvé ma femme. — Comment? c'est ce qui reste à expliquer : car je l'ai vue — morte, à ce qu'il m'a semblé, et j'ai dit vainement bien — des prières sur sa tombe. Moi, je n'ai pas à chercher loin — (car je connais assez ses sentiments) pour te trouver — un mari honorable... Approchez, Camillo, — et prenez-la par la main, vous dont le mérite et l'honneur — ont cette gloire splendide d'être proclamés — par deux rois à la fois! Sortons de ce lieu.

A Hermione.

Regardez donc mon frère!... Pardonnez-moi tous deux — d'avoir jamais mis entre vos regards si purs — mon injuste soupçon!...

Montrant Florizel à Hermione.

Voici votre gendre, — le fils du roi Polixène, qui, par l'arrêt du ciel, — est fiancé à votre fille... Bonne Pauline, — emmène-nous quelque part où nous puissions à loisir — nous questionner et nous répondre sur le rôle — joué par chacun de nous dans cette vaste brèche de temps qui a commencé — à notre séparation. Vite emmène-nous!

Tous sortent.

FIN DU CONTE D'HIVER.

NOTES

SUR

TROYLUS ET CRESSIDA, BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN ET LE CONTE D'HIVER.

(1) Ce titre prolixe est l'œuvre de l'éditeur et non de l'auteur. Shakespeare n'a nulle part présenté Pandarus comme prince de Lycie; il en a fait un personnage entièrement *bourgeois* qui de son ancien rang seigneurial n'a conservé que la platitude du courtisan. Il est évident d'ailleurs que jamais le poëte n'aurait qualifié d'*ingénieuse* l'intervention de Pandarus livrant sa nièce à son ami.

(2) La préface adressée au lecteur par l'éditeur de l'in-quarto de 1609 est un document fort curieux qui manquait à notre langue et que je n'ai pas cru devoir me dispenser de traduire. Elle contient, en effet, des révélations très-importantes pour l'histoire des lettres. Nous sommes fixés désormais sur la gloire qu'avait obtenue Shakespeare de son vivant. Nous savons que le charme de ses « comédies » avait vaincu les plus grands ennemis du théâtre, et que son œuvre était devenue pour ses contemporains le commentaire ordinaire de toutes les actions de leur

vie. Cette courte déclaration n'est-elle pas le plus grand des éloges ? — Nous apprenons, en outre, que le droit de publier et de représenter les pièces de Shakespeare appartenait exclusivement à de *grands propriétaires* ; et ceci confirme le témoignage d'un biographe du XVII[e] siècle qui assure que Shakespeare, devenu actionnaire et acteur dans la troupe des comédiens du roi, s'était engagé par traité à leur livrer deux pièces par an. La vente d'un manuscrit étant alors considérée comme équivalant à la cession de tous les droits d'auteur, les comédiens du roi étaient devenus ainsi propriétaires absolus des œuvres de Shakespeare ; et ils en interdisaient la publication par la voie de la presse, afin d'empêcher les troupes rivales de leur faire concurrence en jouant les pièces de Shakespeare, ainsi révélées. Le monopole qu'avait obtenu la troupe du *Globe* explique pourquoi deux de ces pièces seulement ont été imprimées pendant les dix dernières années que vécut le poète : *le roi Lear* en 1608, *Troylus et Cressida* en 1609. La cession que Shakespeare avait faite de ses œuvres à la compagnie était considérée comme perpétuelle, et voilà pourquoi, sans doute, ce furent deux comédiens qui furent chargés de la publication générale de ces œuvres, sept ans après la mort de l'auteur. L'édition de 1623 mit dans les mains du public anglais seize pièces qui n'avaient jamais été imprimées. — C'est donc à la troupe du roi que le libraire Bonian fait allusion quand il parle de ces *grands propriétaires* dont la volonté aurait fait si longtemps obstacle à la publication de *Troylus et Cressida*. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans tout ceci, ou la cupidité des comédiens qui, dans leur intérêt sordide, confisquèrent si longtemps au monde entier l'œuvre de Shakespeare, ou l'effronterie de cet éditeur, avouant si fièrement son vol. Mais ce qu'il y a de plus curieux encore dans cette étrange affaire, c'est que le dit éditeur avait fait consacrer légalement son droit de mettre en vente l'ouvrage qu'il avait volé. Le 28 janvier 1608, il avait fait enregistrer au *Stationers' Hall* son édition de Troylus et Cressida ! C'est ainsi que la législation d'alors protégeait la propriété littéraire !

Troylus et Cressida est la seule pièce de Shakespeare qui ait été imprimée avant d'être jouée. Nous savons, par l'aveu même du

libraire, que cette pièce n'avait pas encore été représentée lors de sa publication en 1609. Et ceci fait justice de l'affirmation de Malone, qui fixe avant 1602 la représentation de *Troylus et Cressida*. Les registres du *Stationers' Hall* contiennent bien, en effet, cette inscription : *7 février*, 1602, *M. Roberts. Le livre de Troylus et Cressida, tel qu'il est joué par les hommes de mylord Chambellan.* Mais l'inscription ici faite est évidemment relative à quelque pièce antérieure faite sur le même sujet ; et, en effet, les livres du chef de troupe Honslowe font mention de certaines sommes avancées à deux auteurs dramatiques, Dekker et Chettle, sur un ouvrage appelé *Troylus et Cressida*. Le sujet avait donc été traité sur le théâtre anglais même avant que Shakespeare s'en emparât. Jusqu'à quel point le poëte s'est-il inspiré de ses devanciers immédiats, nous ne savons, car la tragédie de Dekker et de Chettle a disparu. Ce qui est certain, c'est que l'idée originale n'appartenait pas à ceux-ci, et que Shakespeare à dû puiser ses inspirations à des sources beaucoup plus hautes. Pour tout ce qui concerne la lutte des Grecs et des Troyens, Shakespeare a évidemment consulté Homère, dont l'Iliade avait été traduite par Chapman, et, en même temps qu'Homère, les livres légendaires publiés dans le moyen âge sur la guerre de Troie : l'*Histoire de Troie*, de Guido delle Columne, traduite par Lydgate dès le XVe siècle, et le *Recueil des Hystoires troyennes*, de Raoul Le Febvre, traduite par Caxton en 1471. Pour tout ce qui regarde les aventures de Troylus et de Cressida, Shakespeare a consulté spécialement le vieux poëte Chaucer, qui, dès le XIVe siècle, avait fait un poëme en cinq chants d'après le beau roman de Boccace, *Il Filostrato*. Ce même roman fut traduit dans notre langue dès le commencement du XVe siècle par un grand seigneur amoureux, Pierre de Beauvau, sénéchal d'Anjou, sous ce titre : *Le roman de Troïlus*. Le lecteur trouvera à la fin de ce volume des extraits de cette traduction remarquable qui lui permettront de comparer Shakespeare à Boccace. Mais Boccace lui-même n'est pas l'auteur de la fable originale. Dans une excellente introduction aux *Nouvelles Françoises du* XIVe *siècle*, deux archéologues, MM. Moland et d'Héricault, ont démontré que la légende primitive, d'origine française, est l'œuvre de Benoit de

Saint-Maur, trouvère normand du XIIe siècle. Ils ont également prouvé que bien longtemps avant d'occuper la scène anglaise, Troylus et Cressida avaient pris possession du théâtre français dans le mystère de la *Destruction de Troie la grant, par maistre Jacques Milet, estudiant ès loix en la ville d'Orléans* : mystère magnifique où l'on entendait le jaloux Troylus crier à son rival Diomèdes ces vers peu courtois :

Roy Diomèdes, dictes moy
Comment Briseïda se porte,
Et me contez de son arroy
Et qui c'est qui la reconforte.
Je voudrois qu'elle feust morte !

Aucun document contemporain ne nous permet de préciser avec certitude l'époque à laquelle la pièce de Shakespeare fut représentée. Elle fut réimprimée pour la seconde fois dans l'édition générale de 1623, où elle paraît avoir été ajoutée après coup. Car elle n'est pas mentionnée dans le catalogue des pièces placé en tête du volume, et elle a été intercalée, sans être paginée, après le feuillet 232, entre la dernière des pièces historiques, *Henri VIII*, et la première des pièces tragiques, *Coriolan*.

En outre, la division en cinq actes à laquelle les éditeurs de 1623 ont soumis la plupart des pièces de Shakespeare n'est pas indiquée dans *Troylus et Cressida*. Ce qui donnerait à croire que les éditeurs ont fait imprimer à la hâte la pièce qu'ils avaient volontairement ou involontairement omise.

Je ne serais nullement étonné que Heminge et Condell eussent longtemps hésité à réimprimer une œuvre comme *Troylus et Cressida*, dans un moment où les idées puritaines commençaient à prendre tant d'empire et où le fanatisme de la chaire criait si violemment déjà à l'immoralité du théâtre. Les raisons qui devaient faire proscrire *Troylus et Cressida* par les niveleurs devaient aider plus tard à son succès. Après la chute de Cromwell et la restauration de Charles II, Dryden, tenté sans doute par un sujet qui présentait tant de côtés licencieux, voulut le remettre sur la scène, sous prétexte de « balayer le tas de décombres sous

lequel étaient enterrées tant de pensées excellentes. » Il nous le dit dans une préface. — Dryden refit l'œuvre de Shakespeare selon le goût de son temps ; c'est-à-dire que, sous couleur d'améliorer la pièce, il la dégrada, lui ôta tout ce qu'elle avait d'épique, accentua tout ce qu'elle avait d'équivoque et défigura tous les caractères. Il fit de Troylus un jaloux criminel, de Pandarus un ignoble souteneur, et de Cressida une amante fidèle et calomniée : ce qui ne l'empêcha pas, par une contradiction étrange, de punir Cressida en la forçant à se suicider. Le lecteur pourra se rendre compte de cette dégradation sacrilége par les quelques citations qu'il trouvera plus loin.

(3) Ainsi que je l'ai dit dans l'*Introduction*, le personnage de Troylus est tout romanesque : il n'a d'homérique que le nom. L'*Iliade* ne le mentionne qu'une seule fois, et c'est dans le vingt-quatrième chant, au moment où Priam, pleurant ses fils morts s'écrie : « Nestor beau comme les immortels, *Troïlus qui aimait les chevaux*, et Hector qui était un dieu parmi les hommes, Mars me les a ravis ! »

(4) Cressida, fille de Calchas, est la même que Briséis qui, dans Homère, est la maîtresse d'Achille et qu'Agamemnon fait enlever par Eurybate et Thaltybias au premier livre de l'Iliade. C'est par suite de cet enlèvement, on s'en souvient, qu'Achille furieux se renferme dans sa tente.

(5) L'apparition du Prologue en armure était une véritable innovation. D'après la coutume du théâtre anglais, il devait porter un simple manteau noir.

(6) Dans la restauration qu'il a faite de *Troylus et Cressida*, Dryden a complétement interverti l'ordre des trois premières scènes. Au lieu de commencer par un entretien entre Pandarus et Troïlus et par une conversation entre le même Pandarus et Cressida, la pièce corrigée commence par la délibération des chefs Grecs dans la tente d'Agamemnon. Dryden a mis en tête de la pièce la scène III, et a rejeté à la suite de cette scène les

scènes I et II qu'il a réunies en une seule. Rien n'est plus maladroit que cette transposition. Rien n'est plus contraire aux lois de la composition dramatique que Dryden admirait tant, et que Boileau a fort bien résumées dans ce vers :

Le sujet ne peut être assez tôt expliqué.

Il y a bien deux actions dans la pièce de Shakespeare : la première relative aux amours de Troylus et de Cressida, la seconde relative à la lutte des Grecs et des Troyens. Mais, évidemment les rapports entre les Grecs et les Troyens ne forment qu'une action secondaire ; l'action principale repose tout entière sur les rapports entre Troylus, Cressida et Diomède. Telle était la pensée de Shakespeare, et le poëte l'a déclarée d'avance de deux façons, d'abord par le choix du titre, et ensuite par la disposition des scènes. En nous parlant tout d'abord de la passion de Troylus, Shakespeare nous indique clairement que cette passion est le nœud véritable de la pièce. Dryden, au contraire, commence par nous entretenir des discordes qui règnent dans le camps grec, comme si ces discordes étaient le sujet réel de l'œuvre, et comme s'il allait nous faire assister à quelque tragédie classique, imitée de l'*Iliade*. Ce contresens de composition n'est pas une des moindres fautes commises par Dryden. Il a, par malheur, complétement défiguré le personnage principal de la pièce. Grâce à ses modifications, Cressida cesse d'être le type à la fois si gracieux et si terrible que Shakespeare avait rêvé : elle n'est plus qu'une amoureuse timide qui fait pitié. Ainsi, par exemple, voici ce que devient, dans le drame revu et corrigé par Dryden, le monologue si caractéristique qui termine la scène II et dans lequel Cressida fait une théorie si savante de la coquetterie :

CRESSIDA, seule.

— Par ce même gage vous êtes un procureur, mon oncle ! — Nous autres femmes, nous sommes un sexe étrangement dissimulé. — Nous pouvons bien tromper les hommes, quand nous nous trompons nous-mêmes. — Longtemps mon âme a aimé secrètement Troïlus. — J'ai, de la bouche de mon oncle, aspiré ses louanges, — comme si mes oreilles

n'en pouvaient être rassasiées; — pourquoi alors, pourquoi n'ai-je pas dit que j'aimais ce prince? — Comment ma langue a-t-elle pu conspirer contre mon cœur, — jusqu'à dire que je ne l'aime pas? O amour puéril! — Il est dans ses jeux comme un enfant gâté, — et ce qu'il désire le plus, il le rejette.

(7) Ce serait une étude curieuse de comparer ce cartel tout chevaleresque avec le défi héroïque adressé par Hector aux chefs grecs dans le septième livre de l'*Iliade*.

(8) Pour créer, comme dit Ulysse, cette brute d'Ajax, Shakespeare paraît avoir confondu en un seul deux personnages que l'antiquité homérique distingue, Ajax, fils de *Télamon*, et Ajax, fils d'*Oïlée*. L'Ajax de Shakespeare est, par sa mère, parent d'Hector, comme l'est, dans la fable antique, le fils de Télamon; et il a, en même temps, le caractère que la tradition du moyen âge attribue au fils d'Oïlée :

« Ajax, fils d'Oïlée était très-corpulent; — il mettait tous ses soins à être bien vêtu; — il était très-élégant dans sa riche tenue, quoiqu'il fût massif de corps. — Il avait de grands bras avec des épaules carrées et larges; — sa personne était presque une charge de cheval. — Haut de stature, et bruyant au milieu de la foule, — il avait la parole rude et désordonnée, et s'emportait souvent en vaines paroles. » Lydgate, qui a peint ainsi le fils d'Oïlée, représente, au contraire, le fils de Télamon comme *disert, vertueux, fort bon musicien, hardi à la bataille et dénué de toute vaine pompe*.

(9) Voir au deuxième livre de l'*Iliade* la scène analogue entre Thersite et Ulysse.

(10) Cette vieille tante de Troïlus est Hésione, sœur de Priam. Hercule, pour se venger de Laomédon, l'avait enlevée et livrée à Télamon, qui eut d'elle Ajax.

(11) Hécube, grosse de Pâris, avait rêvé qu'elle mettait au monde une torche enflammée.

Et face pregnans
Cisseïs regina Parin creat.

(Énéide, liv. x.)

(12) Cette superbe apparition de Cassandre qui traverse la scène pour jeter au milieu du conseil des Troyens le cri terrible de l'avenir, a été supprimée par Dryden. Le poëte de la Restauration, au lieu de Cassandre, introduit Andromaque, et, sous prétexte d'imiter Homère, nous fait assister à la petite berquinade que voici :

HECTOR.

— Salut, Andromaque. Vous avez l'air enjoué. — Vous apportez quelque agréable nouvelle.

ANDROMAQUE.

Rien de sérieux. — Votre petit enfant Astyanax m'a envoyée ici — comme son ambassadrice.

HECTOR.

Pour quelle mission ?

ANDROMAQUE.

— Simplement, pour obtenir qu'aujourd'hui même son grand'père — le fasse chevalier. Il brûle de tuer un Grec. — Car, s'il tarde à devenir un homme, il s'imagine — que vous les tuerez tous, et que vous ne lui laisserez rien à faire.

PRIAM.

— Il est bien de votre sang, Hector.

ANDROMAQUE.

— Et aussi il a l'intention d'envoyer un cartel — à Agamemnon, à Ajax et à Achille, — afin de leur prouver qu'ils ont grand tort de brûler nos plaines, — et de nous tenir encagés comme des prisonniers dans la ville — pour mener cette vie de paresse.

HECTOR.

Quelles étincelles d'honneur — sortent de cet enfant ! Les dieux parlent par sa voix !

(13) Dryden a supprimé la scène VII et coupé la scène VIII en deux parties : l'une formant la scène II de son second acte, l'autre devenant la scène II de son troisième acte. L'extrait que voici montrera dans quel esprit Dryden a refait l'œuvre de Shakespeare. Le lecteur pourra voir avec quelle complaisance le poëte

favori de Charles II a accentué le rôle le plus scabreux, celui de Pandarus :

Entrent PANDARUS et CRESSIDA.

PANDARUS.

Le voilà qui attend là-bas, le pauvre malheureux ; il attend là, avec un air, avec un visage, avec des yeux si suppliants : il attend là, le pauvre prisonnier.

CRESSIDA.

Quel déluge de mots vous répandez, mon oncle, juste pour ne rien dire !

PANDARUS.

Vous appelez ça rien ! ce n'est rien ! appelez-vous ça rien ? Comment ! il a l'air pour tout le monde d'un misérable malfaiteur, juste accroché au gibet, avec son chapeau rabattu, ses bras attachés le long du corps, ses pieds allongés, son corps tout frémissant. Vous appelez ça rien ! Voilà un terrible rien !

CRESSIDA.

Et que pensez-vous d'un oiseau blessé qui se traîne avec une aile rompue ?

PANDARUS.

Eh bien ! après ? je pense qu'il ne peut pas s'envoler, c'est certain, c'est indubitable : il est sûr d'être pris... Mais si vous l'aviez vu, lui, quand je lui ai dit : Armez-vous de courage, mon homme, et suivez-moi ; et ne craignez pas les couleurs, et dites ce que vous voulez, mon homme : elle ne peut pas vous résister : il faudra qu'elle fasse une chute, comme une feuille en automne.

CRESSIDA.

Quoi ! vous lui avez dit tout cela sans mon consentement ?

PANDARUS.

Comment ! vous avez consenti ! vos yeux ont consenti ! vous lanciez du coin de vos yeux les plus humides œillades ! Vous me direz peut-être que votre langue n'a rien dit. Non, je l'accorde : votre langue a été plus discrète, votre langue a été mieux élevée, votre langue a gardé son secret : oui je dirai cela pour vous, votre langue n'a rien dit. Vraiment je n'ai jamais vu de ma vie deux amants aussi pudiques ! aussi effrayés l'un de l'autre ! Que de troubles pour vous mettre à la besogne. C'est bon. Quand cette affaire-là sera terminée, si jamais je perds mes peines pour la seconde fois avec un couple aussi embarrassé, je consens à être peint sur une enseigne pour représenter le *Labeur*

Inutile. Fi ! fi ! Il n'y a pas la moindre conscience là-dedans. Tous les honnêtes gens vous crieront que c'est une honte.

CRESSIDA.

Où se montre l'être curieux dont vous me parlez? que faut-il donner pour le voir.

PANDARUS.

De l'argent comptant ! De l'argent comptant ! Vous en avez sur vous ! Il faut donner pour obtenir ! Sur ma parole, c'est une demoiselle aussi farouche que vous ; j'ai été obligé d'user de violence avec lui, pour l'attirer ici : et je tirais et je tirais !...

CRESSIDA.

Pour ces bons offices de procureur vous serez damné un jour, mon oncle !

PANDARUS.

Moi ! damné ! Ma foi, je m'attends à l'être : en conscience, je crois que je le serai. Oui, si un homme doit être damné pour avoir rendu service, comme tu dis, je cours de grands risques.

CRESSIDA.

Eh bien ! je ne veux pas voir le prince Troïlus ! je ne veux pas être complice de votre damnation.

PANDARUS.

Comment ! ne pas voir le prince Troïlus ! mais je me suis engagé, j'ai promis, j'ai donné ma parole. Je me soucie bien d'être damné ! Laisse-moi tranquille avec ta damnation ! La damnation n'est rien pour moi à côté de ma parole ! Si je suis damné, ce sera pour toi une damnation fructueuse ; tu seras mon héritière. Allons ! tu es une vertueuse fille ! tu m'aideras à tenir ma parole ! tu verras Troïlus !

CRESSIDA.

Le risque est trop grand.

PANDARUS.

Aucun risque sérieux. Ta mère à couru ce risque-là pour toi ; tu peux bien le courir pour mon petit-neveu à venir.

CRESSIDA.

Considérez seulement mes inquiétudes. Le prince Troïlus est jeune...

PANDARUS.

Oui, morbleu, il l'est ; ce n'est pas là un sujet d'inquiétude, j'espère; l'inquiétant, ce serait qu'il fût vieux et faible.

CRESSIDA.

Et moi, je ne suis qu'une femme !

PANDARUS.

Rien d'inquiétant à cela. Tu es une femme, et il est un homme! Eh bien ! mets-les ensemble ! mets-les ensemble !

CRESSIDA.

Ne suis-je pas bien fragile ?

PANDARUS.

Toute mon inquiétude, c'est que tu ne le sois pas : il faut que tu sois fragile ; toute chair est fragile.

CRESSIDA.

Comment! vous, mon oncle, pouvez-vous donner de pareils conseils à la fille de votre propre frère ?

PANDARUS.

Quand tu serais mille fois ma fille, je ne pourrais pas faire mieux pour toi. Qui donc veux-tu avoir, fillette ? Il est prince, jeune prince, et jeune prince amoureux ! Tu m'appelles ton oncle ! Par Cupidon, je suis un père pour toi. Rentre, rentre, fille, je l'entends qui vient... Et vous entendez, ma nièce ! je vous donne permission de faire une légère résistance, c'est décent ! mais pas d'entêtement ! c'est un vice ! pas d'entêtement, ma chère nièce.

Cressida sort.

Entre TROÏLUS.

TROÏLUS.

Eh bien ! Pandarus.

PANDARUS.

Eh bien ! mon aimable prince ! Avez-vous vu ma nièce ? Non. Je sais que vous ne l'avez pas vue.

TROÏLUS.

— Non, Pandarus. J'erre devant vos portes — comme une âme étrangère sur les bords du Styx — attendant la barque. Oh ! Sois mon Charon, — et transporte-moi vite à l'Élysée, — et vole avec moi vers Cressida ! —

PANDARUS.

Promenez-vous ici un moment de plus : je vais l'amener tout de suite.

TROÏLUS.

Je crains qu'elle ne veuille pas venir : pour sûr, elle ne voudra pas.

PANDARUS.

Comment ! ne pas venir, quand je suis son oncle ! Je vous dis, prince, qu'elle raffole de vous. Ah ! la pauvre petite coquine ! ah ! la petite

coquine ! elle ne fait que penser, et penser à ce qui doit se passer entre vous deux. Oh ! que c'est bon ! Oh ! que c'est bon ! Oh !... Ne pas venir, quand je suis son oncle !

TROÏLUS.

Tu me flattes toujours ; mais, je t'en prie, flatte-moi encore. Vois-tu, je voudrais espérer ; je voudrais ne pas me réveiller de mon rêve charmant. Oh ! Espérance, que tu es douce ! Mais espérer toujours, et ne pas voir s'accomplir ce qu'on espère !

PANDARUS.

Oh ! faible cœur ! faible cœur ! les vieux proverbes ont souvent raison... Non ! elle ne viendra pas, je le garantis ; elle n'a pas de mon sang dans les veines, elle n'en a pas de quoi remplir une puce ! Ah ! si elle ne vient pas, si elle ne vient pas, si elle ne vient pas de tout son élan dans vos bras, je n'ai plus rien à dire, si ce n'est qu'elle a renié toute Grâce, et voilà tout.

TROÏLUS.

Je te crois : va donc, mais ne me trompe pas.

PANDARUS.

Non, vous ne voulez pas que j'y aille ! vous êtes indifférent ! irai-je, voyons ? Dites le mot alors... Après tout, que m'importe ? Vous pouvez bien vous contenter de votre propre prestige, et dédaigner le cœur d'une aimable jeune fille. C'est bon, je n'irai pas.

TROÏLUS.

Vole, vole, tu me tortures.

PANDARUS.

Serait-ce vrai ? Serait-ce vrai ? Est-ce que je vous torture vraiment ? Alors, je vais y aller.

TROÏLUS.

Mais tu ne bouges pas.

PANDARUS.

J'y vais immédiatement, tout droit, en un clin d'œil, aussi vite que la pensée ; pourtant vous croyez toujours qu'on ne fait pas assez pour vous : je me suis échiné à votre service. Ce matin je suis allé chez le prince Pâris pour lui demander d'excuser ce soir votre absence au souper de la cour : et je l'ai trouvé... Ma foi, où croyez-vous que je l'ai trouvé ? Cela me réjouit le cœur, quand je pense comment je l'ai trouvé. Pourtant vous croyez qu'on ne fait jamais assez pour vous.

TROÏLUS.

Voulez-vous vous en aller. Quel rapport cela a t-il avec Cressida ?

PANDARUS.

Comment ! Vous ne voulez pas entendre les gens... Quel rapport

cela a-t-il avec Cressida?... Eh bien! je l'ai trouvé au lit, au lit avec Hélène, sur ma parole. C'est une charmante reine, une charmante reine, une très-charmante reine! Mais elle n'est rien à côté de ma nièce Cressida : c'est un laideron, une gipsy, une moricaude à côté de ma nièce Cressida... Elle était couchée avec un de ses bras blancs autour du cou de ce putassier. Oh! quel bras blanc! blanc comme le lis! rond! potelé!... Il faut que vous sachiez qu'elle l'avait nu jusqu'au coude! Et alors elle le baisait, et elle l'étreignait... comme qui dirait...

TROÏLUS.

Mais, tu as beau dire, quel rapport cela a-t-il avec Cressida?

PANDARUS.

Eh bien! j'ai fait vos excuses à votre frère Pâris; cela a rapport à Cressida, je suppose!... Mais, quel bras! quelle main! quels doigts effilés! L'autre main était sous les draps du lit; celle-là, je ne l'ai pas vue, je l'avoue; je n'ai pas vu cette main-là.

TROÏLUS.

Tu continues de me torturer!

PANDARUS.

Mais, moi aussi j'étais torturé; vieux comme je suis, j'étais torturé aussi; pourtant j'ai trouvé moyen de lui faire vos excuses pour qu'il les fît à votre père... Par Jupiter! Quand je pense à cette main-là, je suis tellement ravi que je ne sais plus ce que je dis : j'étais torturé aussi, moi!

Troïlus se détourne d'un air impatienté.

Allons, j'y vais, j'y vais : je vais la chercher, je l'amène, je la conduis .. Ne pas venir, quand je suis son oncle!

Pandarus sort.

(14) Le Sagittaire était, selon Lydgate, un animal monstrueux, moitié homme et moitié cheval, comme le centaure classique.

(15) *Galathe* est, en effet, le nom que l'histoire de la *Destruction de Troie* attribue au cheval favori d'Hector.

(16) Dryden a changé complétement le dénoûment de Shakespeare, à qui il reproche, dans sa préface, de *ne pas avoir puni Cressida de sa fausseté*. Afin de réparer l'erreur qu'il dénonçait, le poëte de la Restauration a fait mourir Cressida; mais comme, dans la pièce refaite, Cressida est fidèle à Troïlus, et ne s'est pas

reellement donnée à Dioméde, il s'ensuit qu'elle n'est pas coupable, et que le poëte s'est retiré le droit de la punir. Étrange aberration ! Dryden blâme Shakespeare d'avoir pardonné à une coupable, et lui, Dryden, il châtie une innocente ! Il faut voir cela pour y croire ; je traduis donc ici cette dernière scène qui se passe sur le champ de bataille :

Entre DIOMÈDE, faisant retraite devant TROILUS, et tombant au moment où il entre.

TROÏLUS.

— Implore la vie ou meurs !

DIOMÈDE.

Non ! profite de ta fortune ! — Je dédaigne une vie que tu peux donner ou prendre.

TROÏLUS.

— Ferais-tu fi de ma pitié, misérable !... Eh bien ! que ton désir soit exaucé !

Il lève le bras. Cressida s'élance vers lui et le retient.

CRESSIDA.

— Retenez, retenez votre main, Monseigneur, et écoutez-moi.

Troïlus se retourne. Aussitôt Diomède se relève. Les Troyens et les Grecs entrent et se rangent des deux côtés derrière leurs capitaines.

TROÏLUS.

— N'ai-je pas entendu la voix de la parjure Cressida ? — Viens-tu ici pour donner le dernier coup à mon cœur ? — Comme si les preuves de ta perfidie première — n'étaient pas assez convaincantes, viens-tu ici — pour implorer la vie de mon rival ? — Oh ! s'il restait en toi une étincelle de loyauté, — tu ne pourrais pas ainsi lui témoigner sous mes yeux même ta préférence.

CRESSIDA.

— Que dirai-je ? la pensée que vous me croyez infidèle — m'a rendue muette ! Ah ! laisse-le vivre, mon Troïlus ; — par toutes nos amours, par toutes nos tendresses passées, — je t'adjure de l'épargner.

TROÏLUS.

Enfer et mort !

CRESSIDA.

— Si jamais j'ai eu pouvoir sur votre âme, — croyez-moi toujours

votre fidèle Cressida. — Quoique mon innocence ait l'air du crime, — par cela même que je demande sa grâce, — je ne la sollicite, sachez-le, que parce que sa mort — empêcherait pour toujours mon retour auprès de vous. — Mon père est ici traité comme un esclave et avili ; — moi-même je suis retenue captive dans des liens que je hais...

TROÏLUS.

— Si je pouvais avoir foi en toi, si je pouvais te croire fidèle, — je te ramènerais en triomphe dans Troie, — quand toute la Grèce rallierait ses troupes dispersées, — et serait rangée en bataille pour me barrer le passage ! — Mais, ô Sirène, je veux fermer l'oreille — à tes accents enchanteurs ; les vents emporteront — sur leurs ailes tes paroles plus légères qu'eux-mêmes.

CRESSIDA.

— Hélas !... Mon amour pour lui n'était que simulé ! — Si jamais il a eu de moi d'autres gages — que ceux que la modestie peut donner...

DIOMÈDE, montrant un anneau à son doigt.

Non ! témoin ceci !... — Va, prends-la, Troyen ; tu la mérites mieux que moi ! — Vous autres, débonnaires et crédules niais, — vous êtes des trésors pour une femme. — J'étais un amant, un amant jaloux, brutal, et taquin, — et j'ai douté de ce gage même, jusqu'au jour où je l'ai possédée ! — Mais elle a fait honneur à sa parole, — et je n'ai plus de raison maintenant de me plaindre d'elle !

CRESSIDA.

— Oh ! impudence sans exemple et effrontée !

TROÏLUS.

— Enfer, montre-moi un supplicié plus misérable que Troïlus.

DIOMÈDE.

— Non, ne t'afflige pas ; je te la cède volontiers ; — je suis satisfait, et j'ose affirmer, au nom de Cressida, — que si elle t'a promis sa personne, — elle s'empressera de s'acquitter de sa dette.

CRESSIDA, tombant à genoux devant Troïlus.

— Mon unique seigneur, par tous les vœux d'amour, — qui sont sacrés, s'il est un pouvoir au-dessus de nous, — et qui sont terribles, s'il est un enfer au-dessous, — puissé-je subir toutes les imprécations que votre rage — peut proférer contre moi, si je suis infidèle !

DIOMÈDE.

— Vraiment, puisque vous tenez tant à être crue, — je suis fâché de

m'être laissé entraîné si loin en paroles. — Soyez donc ce que vous voulez passer pour être. Je sais être reconnaissant.

TROÏLUS.

— Reconnaissant ! O supplice... Alors que les flammes les plus bleues de l'enfer — la saisissent toute vive ; que sous le poids de tous ses crimes — elle s'enfonce souillée ! Que l'hôte ténébreux — lui fasse place, et la montre au doigt et la siffle sur son passage ! — Que les âmes les plus flétries de tout so. sexe — se réjouissent et crient : voici venir un plus noir démon ! — Puisse-t-elle...

CRESSIDA.

Assez, Monseigneur ! vous en avez dit assez. — Cette perfide, cette parjure, cette odieuse Cressida — ne sera plus l'objet de vos malédictions ! — Quelques heures de plus, et la douleur eût achevé votre œuvre ; — mais alors vos regards n'auraient pas eu la satisfaction — que je leur donne ainsi... ainsi...

Elle se poignarde. Diomède et Troïlus s'élancent vers elle.

DIOMÈDE.

— Au secours ! Sauvez-la ! au secours !

CRESSIDA.

— Arrière ! ne me touche pas, toi, traître Diomède ! — Mais vous, mon Troïlus unique, approchez... — Croyez-moi, la blessure que je viens de faire à mon cœur — est bien moins douloureuse que la blessure que vous lui aviez faite... — Oh ! puissiez-vous croire encore que je vous suis fidèle !

TROÏLUS.

— Cela serait trop, même si tu eusses été perfide ! — Mais, oh ! tu es la plus pure, la plus blanche innocence, — je le reconnais à présent, et je le reconnais trop tard ! — Puissent toutes mes malédictions, et dix mille autres plus — accablantes encore, retomber sur ma tête ! — Puisse quelque divinité vengeresse arracher — Pélion et Ossa de dessus les tombes des géants, — et les précipiter sur moi, plus coupable que ceux — qui ont osé envahir le ciel !

CRESSIDA.

Ne l'écoutez pas, cieux ! — Mais entendez-moi le bénir avec mon dernier souffle : — et puisque je n'ai pas réclamé contre le dur décret — qui a condamné ma vie si courte et si infortunée, — ajoutez-lui les jours que vous m'enlevez, — et je mourrai heureuse de ce qu'il me croie fidèle.

Elle meurt.

TROÏLUS.

— Elle s'en est allée pour toujours, et elle m'a béni en mourant ! — Que ne m'a-t-elle maudit plutôt ! Elle est morte par ma faute ; — et moi, comme une femme, je me borne à la pleurer. — Le délire m'entraîne en divers sens à la fois. — La pitié me somme de fondre en larmes, — tandis que le désespoir me tourne contre moi-même — et m'ordonne sans aller plus loin, de finir ici ma vie !

Il met la pointe de son épée contre sa poitrine.

A Diomède.

Ah ! tu souris, traître ! tu m'apprends mon devoir, — et tu détournes ma juste vengeance sur ta tête !...

Troïlus et Diomède se battent, et les deux armées s'engagent en même temps ; les Troyens forcent les Grecs à la retraite ; Troïlus met en fuite et blesse Diomède. Les trompettes sonnent. Achille paraît avec ses Myrmidons derrière les Troyens qui sont enveloppés. Troïlus engage un combat singulier avec Diomède, le renverse et le tue. Achille tue Troïlus sur le corps de Diomède. Tous les Troyens meurent sur place. Troïlus expire le dernier.

(17) La comédie de *Beaucoup de bruit pour rien* fut enregistrée au Stationer's Hall le 23 août 1600, et imprimée in-quarto dans le courant de la même année. Elle dut être représentée vers la même époque, car elle n'est pas mentionnée dans la liste des pièces de Shakespeare que publia Meres en 1598. Elle fut réimprimée dans l'édition générale de 1623, presque sans variation. *Beaucoup de bruit pour rien* a été remanié deux fois pour la scène anglaise, la première, en 1673, par Davenant, sous ce titre : *La Loi contre les amants ;* la seconde, en 1737, par un certain James Miller, sous ce titre : *La Passion universelle*.

(18) Les cinq esprits dont parle ici Béatrice ne sont autres que les cinq perceptions correspondant aux cinq sens, — perceptions regardées par les philosophes du moyen âge comme les cinq facultés essentielles de l'âme. Dans les Contes de Cantorbéry, le vieux poëte Chaucer confond ces perceptions avec les sensations elles-mêmes, lorsque, dans le récit du curé, il parle des *appétits des cinq esprits, qui sont la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher*. Shakespeare, spiritualiste, rétablit la distinction entre l'âme et le corps, en disant lui-même dans un de ses sonnets :

But my five wits, nor my five senses can
Dissuade one foolish heart from serving thee.
Mais ni mes cinq esprits, ni mes cinq sens ne peuvent
Dissuader un cœur imbécile de te servir.

(19) Un commentateur, M. Blakeway a retrouvé dans une ancienne tradition le conte dont Bénédict répète ici les refrains. Je traduis ici ce récit sinistre qui rappellera au lecteur français notre légende de *Barbe-Bleue* :

« Il y avait une fois une jeune dame (elle s'appelait lady Mary dans l'histoire) qui avait deux frères. Un été, tous trois allèrent à une maison de campagne qui leur appartenait et qu'ils n'avaient pas encore visitée. Parmi les gentilshommes du voisinage qui vinrent pour la voir, était un M. Fox, un célibataire, qui était fort agréable aux deux frères et surtout à la sœur. Il avait coutume de dîner avec eux, et il invitait souvent lady Mary à venir le voir. Un jour que ses frères étaient absents, elle résolut d'y aller, et partit sans être accompagnée. Quand elle arriva à la maison, elle frappa à la porte ; personne ne répondit. A la fin, elle ouvrit elle-même et entra. Au-dessus du portail de l'avant-salle était écrit : *De l'audace ! de l'audace ! mais pas trop d'audace !* Elle avança : au-dessus de l'escalier, même inscription. Elle monta. Au-dessus de l'entrée de la galerie, même inscription. Elle continua de marcher : au-dessus de la porte d'une chambre, elle lut : *De l'audace ! de l'audace ! mais pas trop d'audace ! de peur que le sang de votre cœur ne se glace !* Elle ouvrit : la chambre était pleine de squelettes et de tonneaux remplis de sang. Elle revint vite sur ses pas. En descendant l'escalier, elle aperçut, par une fenêtre, M. Fox, qui se précipitait dans la maison, brandissant d'une main un sabre nu, et de l'autre traînant une jeune femme par les cheveux. Lady Mary eut juste le temps de se glisser et de se cacher sous l'escalier avant que M. Fox et sa victime arrivassent pour le gravir. Comme il traînait la jeune femme, celle-ci s'accrocha à la balustrade avec sa main qu'entourait un riche bracelet. M. Fox la lui trancha d'un coup de sabre : la main et le bracelet tombèrent

dans la robe de lady Mary, qui alors parvint à s'échapper sans être observée, et revint chez elle saine et sauve.

» Quelques jours plus tard, M. Fox vint dîner avec eux comme de coutume. Après le repas, les convives s'amusèrent à raconter des aventures extraordinaires, et lady Mary finit par dire qu'elle raconterait un rêve remarquable qu'elle avait fait récemment. J'ai rêvé, dit-elle, que, comme vous, monsieur Fox, m'aviez souvent invitée à aller vous voir, je m'étais rendue chez vous un matin. Arrivée à la maison, je frappai ; personne ne répondit. Quand j'ouvris la porte, je vis écrit au-dessus de l'avant-salle : *De l'audace! de l'audace! mais pas trop d'audace!* Mais, se hâta-t-elle d'ajouter, en se tournant vers M. Fox et en souriant : *Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai.* Et elle poursuivit le reste de son histoire, en terminant chaque phrase par : *Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai.* Enfin, quand elle en fut venue à la chambre pleine de cadavres, M. Fox l'interrompit en s'écriant : CE N'EST PAS VRAI, CE N'ETAIT PAS VRAI, A DIEU NE PLAISE QUE CE SOIT VRAI!. Et il continua de répéter cela après chaque phrase du récit, jusqu'au moment où elle parla de la main de la jeune dame, coupée sur la balustrade. Alors, après qu'il eut dit comme d'habitude : *Ce n'est pas vrai, ce n'était pas vrai, à Dieu ne plaise que ce soit vrai!* la jeune femme se hâta de répliquer : *Mais c'est vrai, c'était vrai, et voici la main que je vais vous montrer.* En même temps, elle tira de dessous son tablier la main et le bracelet; sur quoi tous les convives tirèrent leurs épées et immédiatement coupèrent en morceaux M. Fox. »

(20) Allusion à un jeu barbare de l'époque, qui consistait à tirer à l'arbalète sur un chat enfermé, soit dans une cruche, soit dans un panier. Steevens cite cet extrait d'un ancien ouvrage : « Quand le prince Arthur ou le duc de Shoreditch faisaient battre le tambour, les flèches volaient plus vite qu'au jeu du *chat dans un panier*. »

(21) Cet Adam l'archer n'est autre qu'Adam Bell, bandit célèbre que les ballades du moyen âge ont chanté, et qui vivait

dans la forêt d'Englewood, aux environs de Carlisle, avec ses deux camarades, les terribles *hommes du Nord*, Clym de Clough et William de Cloudesley.

(22) Le fonctionnaire si paisible que Shakespeare nous montre ici chargé de veiller à la tranquillité de Messine, n'est autre que l'antique watchman de Londres, que les gravures du temps nous présentent enveloppé dans un grand manteau descendant jusqu'aux talons, et muni d'une hallebarde, d'une lanterne et d'une cloche. Ce personnage se retrouve aujourd'hui dans toutes les communes d'Angleterre, avec quelques modifications de costume, et il est permis de croire, d'après nombre d'exemples, qu'il n'a pas oublié les leçons de saine prudence si comiquement données ici par Dogberry. — Il paraît, du reste, que ces leçons sont parfaitement d'accord avec les anciens règlements de la police anglaise. Un homme compétent dans la matière, lord Campbell, vient de publier un livre curieux où il démontre que Shakespeare, qui savait tant de choses, connaissait à fond la jurisprudence de son temps ; il cite même, comme preuve à l'appui de cette démonstration, les paroles même de Dogberry : « Si les différentes recommandations de Dogberry sont strictement examinées, on reconnaîtra que leur auteur avait une connaissance fort respectable des lois de la Couronne. Le problème était de mettre les constables à l'abri de tout trouble, de tout danger, de toute responsabilité, sans aucun égard pour la sûreté publique. Il est certain que lord Coke lui-même n'aurait pas mieux défini les pouvoirs d'un officier de paix. » *Shakespeare's legal acquirements;* by John lord Campbell. 1859.

(23) La chanson de *Léger amour* était une ballade fort populaire à la fin du seizième siècle. Shakespeare en reparle dans la scène II des *Deux Gentilshommes de Vérone*. Elle commence par ces deux vers qui en indiquent le sujet :

Leave lightie love Ladies for feare of yll name
And true love embrace ye to purchase your fame.

Renoncez au léger amour, Mesdames, par crainte d'un mauvais nom
Et embrassez l'amour fidèle pour acquérir un bon renom !

(24) Le *carduus benedictus*, dont le nom se prête ici si bien au jeu de mots, est une plante dont les propriétés passaient pour merveilleuses. S'il faut en croire les docteurs du XVIe siècle, ce chardon ne guérirait pas seulement les maux de cœur ; ce serait la panacée universelle. Écoutez plutôt : « Le *carduus benedictus* mérite bien par ses vertus d'être appelé le chardon bénit. De quelque manière qu'on l'emploie, il fortifie toutes les parties du corps ! il aiguise l'esprit et la mémoire ! il vivifie tous les sens ! il procure l'appétit ! il a une vertu spéciale contre le poison, et il préserve de la peste ! il est excellent pour toute espèce de fièvre, quand il est employé ainsi : « Prenez-en un » grain pulvérisé, mettez-le dans une bonne chopine d'ale ou de » vin ; faites chauffer et buvez un quart d'heure avant que l'at- » taque doive venir, puis couchez-vous, couvrez-vous bien, et » provoquez la transpiration que la force de l'herbe amènera » vite, et continuez jusqu'à ce que le moment de l'accès soit » passé. Par ce moyen, vous pouvez vous rétablir bien vite, fût- » ce d'une fièvre pestilentielle. Pour ses notables effets, cette » plante peut bien s'appeler *benedictus* ou *omnimorbia*, c'est-à- » dire baume à tout mal ; elle n'était pas connue des médecins » de l'antiquité, mais elle vient d'être révélée par la providence » spéciale du Tout-Puissant. » Extrait du *Havre de la santé*, par Thomas Bogan, maître ès-arts et bachelier de médecine. Londres, 1556.

(25) *S'il est furieux, il sait comment retourner sa ceinture.* Expression proverbiale. — Un contemporain de Shakespeare écrivait au ministre Cécil, dans une lettre qu'on a conservée, ces paroles qui semblent répétées littéralement par Claudio : « J'ai déclaré que je n'avais eu l'intention de le rendre furieux. Il a répondu : Si j'étais furieux, je saurais bien retourner derrière moi la boucle de mon ceinturon. » Il paraît que dans la vieille Angleterre les lutteurs de profession portaient une ceinture dont ils repoussaient la boucle derrière eux au moment de se battre

Cette habitude de retourner le ceinture serait devenue ainsi l'équivalent d'une provocation.

(26) La première édition connue du *Conte d'hiver* est celle de 1623. Cette pièce est une des dernières que composa et que fit jouer Shakespeare. Un certain docteur, Simon Forman, dont on a retrouvé récemment le curieux journal, en a fait une analyse minutieuse, après une représentation à laquelle il assista, au théâtre du Globe, le 15 mai 1611. Elle devait être alors dans toute sa nouveauté ; car, pendant cette même année 1611, elle fut jouée pour la première fois devant la cour à Whitehall, ainsi qu'en fait foi le registre officiel des Menus Plaisirs par la mention suivante :

	1611
« Les comédiens du roi.	Le 5 novembre : une pièce intitulée *Le Conte d'une nuit d'hiver*.

La pièce eut sans doute un grand succès, car elle fut reprise au théâtre de la cour, en mai 1613, à l'époque des fêtes splendides données par Jacques Ier à l'électeur palatin, et, plus tard encore, en août 1623. D'après les conjectures fort plausibles de M. Collier, *le Conte d'hiver* dut être composé pendant l'hiver de 1610-1611 pour inaugurer la réouverture du théâtre du Globe par les comédiens du roi, au commencement de l'été.

(27) C'était un préjugé populaire que les araignées étaient venimeuses. Dans l'affaire de sir Thomas Overbury, affaire qui émut toute l'Angleterre sous le règne de Jacques Ier, un des témoins cités contre la comtesse de Sommerset dit : « La comtesse me demanda de lui procurer le poison le plus fort que je pusse trouver, et, en conséquence, j'achetai sept grandes araignées et cantharides. »

(28) Un souvenir sinistre se rattache à cette danse. On peut lire dans la Chronique de Froissart le récit d'une soirée qui eut lieu à la cour en 1592, et où le roi Charles VI et cinq personnages,

…mte de Jouy, le sire de Poitiers, le comte de Valentinois, le … de Foix et le seigneur Nantouillet, dansèrent, déguisés en …res. Ces cinq personnages étaient attachés les uns aux au…s, et le roi les conduisait. Le duc d'Orléans ayant fait ap…ocher un valet avec une torche pour reconnaître leur visage, … feu prit à leur costume collé sur eux avec de la poix. Quatre …oururent brûlés; le roi et le sire de Foix seuls en réchappèrent. …algré cet effroyable événement, la danse des satyres n'en resta pas moins de mode en France, et Melville raconte dans ses Mémoires qu'elle fut introduite à la cour de Marie Stuart par un Français appelé Bastien, dans une fête donnée à l'occasion de la naissance de Jacques VI.

FIN DES NOTES.



APPENDICE.

LE ROMAN DE TROYLUS

TRADUIT DE BOCCACE PAR LE SÉNÉCHAL PIERRE DE BEAUVAU.

[Extraits.]

Venu le temps nouveau que les prés se reverdissent des herbes et de fleurs et que toutes gens deviennent gaies, ainsi qu'ils le démontrent en leurs amours, les clercs troyens et seigneurs de l'Église firent appareiller et orner leur grand temple de Pallas où ils ont accoutumé de sacrifier. Et à cette fête allèrent dames, demoiselles, chevaliers et tous gens de bien. Entre lesquelles y était la fille de Calcas, Brisaïda [1], belle en habit de noir. Et se tenait assez près du temple et était sa manière fière, plaisante et gracieuse. Troylus allait comme ont accoutumé à aller ces jeunes seigneurs, puis çà et puis là regardant parmi le grand temple. Il se tenait avec ses écuyers, desquels il s'allait d'aucuns moquant de leurs amourettes ; car il avait son

[1] Cressida.

cœur délié de tous liens, en sa pure franche volonté et liberté!. . Advint donc, comme Troylus s'allait moquant puis de l'un, puis de l'autre, puis celle-ci, puis celle-là regardant, que d'aventure par entre les gens son œil transperça et joignit jusque-là où était la plaisante Brisaïda. Elle était grande femme ; selon sa grandesse tous membres bien lui répondaient. Elle avait son visage orné de droite manière ; sa manière était douce, entre-mêlée de fierté. Elle haussa les bras et se découvrit un peu le beau visage en ouvrant son manteau de deuil qu'elle avait au-devant, et fit une façon de faire comme dire : « Las ! je suis trop empressée. » Cette manière qu'elle fit, en se tournant comme si elle fût ennuyée, plut fort à Troylus, car il semblait qu'elle voulait dire : « Je ne peux plus durer. » Et depuis il se met à la regarder de plus en plus, et bien lui semblait qu'elle était digne d'être louée sur toutes les autres. Et tant la regarda comme durèrent les sacrifices et honneurs faits à la déesse Pallas et que la fête fut achevée. Puis s'en issit hors du temple avec ses compagnons. Il ne s'en saillit pas franc et joyeux ainsi qu'il y était entré, mais morne et pensif... Tous autres pensements de lui s'étaient fuis, ni ne lui challait de la guerre ni de sa salvation. Et avait l'entendement empêché qu'il ne lui challait plus de rien, si non à entendre à sa serve amoureuse. Hélas ! il y mettait tout son plaisir, sa pensée et son entendement !...

Ainsi étant Troylus un jour seulet en sa chambre tout pensif, il y survint un gentil Troyen de haut lignage et moult courageux, nommé Pandaro [1], lequel, le voyant gesir sur son lit étendu et plein de larmes, lui dit : — Qu'est ceci, Monseigneur et mon ami ? Vous a déjà mis bas ce temps-ci pour ce qu'il est plein de guerre et de tribulation ? — O Pandaro, ce dit Troylus, quelle fortune vous a ici amené pour me voir

[1] Pandarus.

languir? Je vous prie que vous partez d'ici, car je sais bien qu'il vous déplairait plus qu'à nul autre à me voir mourir, et ne puis plus vivre, tant est la vertu de mon corps affaiblie et diminuée. Mais quelque chose que soit ma male aventure, mon ami, ne vous chaille de le savoir, car je m'en tais pour le meilleur! » Alors peu s'en faut que Pandaro ne crève de pitié et de désir qu'il a de savoir son mal et lui dit : « Je vous prie, si notre amitié vous plaît comme elle a fait dans le passé, que vous me découvriez d'où vous vient cette cruauté qui tant vous fait désirer la mort : car ce n'est mie fait de loyal ami de céler rien l'un à l'autre. » Troylus jeta un grand soupir et dit : « Pandaro, puisqu'il te plaît savoir mon douloureux martyre, je te dirai brièvement ce qui me meurtrit. Amour, contre qui nul ne se peut défendre, m'allume le cœur d'un joyeux plaisir par lequel j'ai toutes les autres choses éloignées de moi. Et ceci me tue, comme tu peux voir, et ai plus de mille fois retenu ma main qu'elle ne m'ait ôté la vie. » A ce dit Pandaro : « Comment avez-vous tant pu céler cette flamme? Car je vous eusse donné aide et conseil, et travaillé en quelque sorte à votre repos. » Aucunement se demeure Troylus en suspens, et, depuis qu'il eut jeté un grand soupir amer, tout le visage de honte lui devient rouge comme feu ; puis lui répondit : « Ami cher, je n'ai osé jusqu'ici, pour occasion assez honnête, vous dire ni déclarer ma grande ardeur, pour ce que celle qui m'a en cet état conduit est votre parente... Aucuns, comme vous savez, ont aimé leurs sœurs, leurs frères ; les filles aucunes fois le père, et les marâtres les fillâtres. Amour ne m'a conduit à telle, mais c'est la grande beauté de votre cousine laquelle m'a pris, je vous dis de Brisaïda, dont moult me déplaît. » Comme Pandaro ouit nommer celle-là, tout en riant lui dit : « Ami cher, pour Dieu, ne vous déconfortez point. Amour a mis votre cœur en tel lieu qu'il ne le pouvait mieux loger, pour ce vraiment qu'elle vaut trop en courage, en

beauté, en douceur, en gracieuseté, en honneur et en noblesse. Vous êtes digne d'avoir une telle dame, et elle d'avoir un tel ami. Et de ma part y emploierai tout mon engin et entendement. Ma cousine est veuve et désireuse comme autres, et, quand elle me dirait le contraire, je ne l'en croirais pas. Et pour ce que je vous connais et vous et elle, et êtes discrets et sages, à chacun de vous puis complaire et donner un pareil confort ; et vous le devez tenir couvert, et elle, ainsi que d'une chose qui jamais ne fut. » Troylus saillit hors légèrement du lit, et commença à accoler et baiser Pandaro sur le cou en jurant aprement que toute la guerre des Grieux avec leurs triomphes ne lui saurait méfaire après cet amour qui si fort le serre, et lui dit : « Pandaro, mon ami, je m'en recommande à vous ; vous êtes celui qui savez qu'il faut pour mettre fin à mes douleurs. »

Pandaro, volontereux de servir le jeune seigneur, lequel il aimait moult, s'en alla en la maison où Brisaïda était, laquelle, quand elle le vit venir, se leva droite et lui alla à l'encontre en le saluant de loin, et Pandaro elle ; puis la prit par la main et la mena en une galerie qui là était. Et si se prit à lui regarder son beau visage sans mouvoir ses yeux. Brisaïda, qui se vit ainsi regarder, lui dit en souriant : — « Cousin, ne m'avez-vous vue autrefois que ainsi me regardez ? » A qui Pandaro répondit : « Je sais bien qu'autrefois vous ai vue, et ai intention de vous voir encore ; mais vous me semblez trop plus belle que jamais vous visse, et plus tenue, à mon avis, de louer Dieu que nulle autre du monde, tant soit belle. » Brisaïda dit : « Qu'est-ce à dire ceci ? Pourquoi le dites-vous plus maintenant que le temps passé ? » A qui Pandaro répondit prestement : « Pour ce que vous avez le plus amoureux visage que dame qui soit en ce monde. Et connais qu'il plaît tant et outre mesure à tel homme que chacun jour s'en va fondant et despérant. » — « Qui est-ce donc, dit Brisaïda, qui prend si grand plaisir à me voir ? » A

qui Pandaro dit : « Il est haut homme de lignage et de courage, très-honnête et convoiteux de honneur, et de sens naturel, si est plus que nul autre sage et hardi, clair brun est son visage !... O bien êtes heureuse si vous le savez connaître ! Une bonne aventure a tant seulement chacune bonne personne en ce monde, si elle la sait prendre. Votre belle et gente figure la vous a fournie ; or la sachez prendre. » — « M'essayez-vous, ou me le dites-vous à bon escient? dit Brisaida. Êtes-vous hors du sens, de penser qu'il y eût homme vivant qui dût avoir plaisir de moi s'il ne devenait mon mari? Mais dites-moi qui est celui qui pour moi se trouble ainsi Est-il étranger, ou s'il est de cette ville ? » Lors dit Pandaro : « De cette ville est-il, non pas des moindres, lequel j'aime sur tous les autres. Et si lui ai tiré de la bouche par force de prière ce que je vous ai dit ; le pauvre homme vit en pleurs et en misère tout pour la beauté de votre visage. Et afin que vous sachiez qui est celui qui tant vous aime, c'est Troylus. » Lors Brisaida se tira un peu arrière en regardant Pandaro, et à grand'peine retint ses larmes et jeta un soupir et dit : « O Dieu ! veuillez-moi aider ! Et que feront les autres, puisque vous me conseillez les amoureuses flammes ! Je sais bien que Troylus est grand et noble, et que chaque grande dame en devrait être contente ; mais puisqu'il a plu à Dieu de m'ôter mon mari, ma volonté s'est du tout d'amours éloignée. Or, il me convient honnêtement me maintenir Pandaro, je vous prie, que cette réponse ne vous déplaise, et faites qu'il soit conforté d'autres plaisirs et nouveaux pensements. » Pandaro fut tout honteux quand il ouït ainsi parler sa cousine, et pour s'en partir fut prêt ; mais il se retint, et se tournant vers elle, il lui dit : « Brisaida, si Dieu me veuille donner ce que plus je désire, je vous ai dit et conseille ce que je dirais et conseillerais à ma propre sœur charnelle, ou à ma fille, ou à ma femme si je l'avais, pour ce que je connais que Troylus mérite plus grande chose

beaucoup que n'est votre amour. Je ne crois point que en tout le monde en soit un plus secret, loyal et qui mieux tienne sa promesse, ni ne désire rien tant que vous. Ne perdez plus temps et pensez que mort ou vieillesse emporteront votre beauté. » — « Hélas, dit Brisaïda, vous dites vrai. Ainsi s'en passent les ans petit à petit, et la plupart meurent avant que le terme de la nature soit accompli !... Sur ma foi, de ce que m'avez dit de Troylus, j'en ai pitié eu ; et si vous dis bien que je ne suis pas si peu piteuse comme il vous semble. » Puis un peu après jeta un grand soupir en muant couleur au visage, et dit à Pandaro : « Or, je connais où tire votre désir piteux, et je le ferai pour vous complaire, et ainsi qu'il veut, et lui suffise si je le regarde. Mais pour fuir honte ou pis, par aventure, priez lui qu'il soit sage et fasse en façon que je ne puisse ouir blâme ni lui aussi. » Quand Pandaro fut parti, s'en alla la belle Brisaïda toute seulette en sa chambre ; et, joyeuse, elle devise à elle-même en cette manière : « Je suis gente et belle, veuve, riche, noble et bien aimée, je n'ai nuls enfants, et vis en repos : pourquoi donc ne dois-je être amoureuse ? Et si, par aventure, honnêteté me le défend, je serai sage et tiendrai ma volonté, si qu'on ne pourra apercevoir que jamais amour au cœur me soit entré. Ma jeunesse s'en va d'heure en heure : la dois-je perdre si méchamment ? A faire comme les autres n'a point de péché ni de mal, ni de nul autre ne peut être blâmé... »

Pandaro partit d'avec la belle en bon accord et très-joyeux en courage, et cherchant Troylus, il le trouva en une église pensant, et tantôt qu'il vint à lui, le tira à part et lui commença à dire : « Ami cher, j'ai tel pensement de vous, quand je vous vois à toute heure pour amour languir, que mon cœur en souffre grande part de votre martyre ; et pour vous donner comfort n'ai jamais reposé, et j'ai tant fait qu'à la fin je vous l'ai trouvé : pour vous suis-je devenu moyen (entremetteur) ; pour vous ai-je jeté mon honneur ; pour

vous ai rompu honnêteté de l'estomac de ma cousine, et lui ai mis au cœur votre amour, et dedans peu de temps vous le verrez avec plus grande douceur que je ne saurais dire, quand la belle Brisaïda trouverez entre vos bras. Mais Dieu qui voit tout, sait bien qu'à ce faire ne m'a point induit espérance de mieux en valoir, mais tant seulement la grande amour que je vous porte Mais je vous prie, sur tous les biens et plaisirs que jamais vous désirez avoir, que vous y gouverniez si sagement que jamais cette chose ne vienne à être sue. Vous savez comme elle a toujours eu bonne renommée ; or est venu à présent que vous avez son honneur entre vos mains, et lui pouvez faire perdre son renom quand vous gouvernerez autrement que ne devez, et remarquez qu'elle ne le pourrait perdre sans mon déshonneur, car elle est ma prochaine parente et ai été conduiseur de toute la besogne. » Tout ainsi Troylus jeta un petit soupir, et, en regardant Pandaro au visage, dit : « Je vous jure par celui Dieu qui est au ciel que ne sera jamais sue cette besogne ; mais tant que aurai la vie au corps, mettrai pouvoir et savoir à garder l'honneur de celle-ci, de qui je suis et serai loyal serviteur... Vous avez fait comme ami doit faire pour autre quand il le voit en tribulation. Et afin que vous connaissez l'amour que je vous porte, j'ai ma sœur Policène, de laquelle on prise la beauté sur toutes autres, et encores y est la belle Hélaine, femme de mon frère ; ouvrez un peu votre cœur à savoir si nulle lui plaît, puis laissez faire à moi à celle qui plus lui plaira... »

Pandaro demeura très-content de Troylus, et chacun entend à ses besognes. Tant passèrent de jours l'un après l'autre que le temps désiré des amants vint. Lors Brisaïda fit appeler Pandaro et lui montra tout ce qui lui fallait à montrer... Et puis quand l'heure vint, tout célément avec Pandaro Troylus prit son chemin pour aller où Brisaïda était. L'air était obscur et plein de nues ainsi que Troylus vou-

lait ; car secrètement entra dedans l'hôtel, sans être vu ni senti de personne du monde. Et en certain lieu obscur, déconnu des gens, il attendait sa dame ; ainsi lui avait été ordonné... Après ce que un chacun se fut aller coucher et l'hôtel fut demeuré vide, il tardait à Brisaïda d'aller où s'était mis secrètement Troylus, lequel, comme il la sentit venir, si se dressa en pieds et lui alla à l'encontre tout gaiement. La belle tenait un flambeau ardent à sa main et toute seule descendit l'échelle et vit Troylus qui l'attendait, lequel elle salua ; puis lui dit comme bien faire le sut : « Si j'ai offensé Votre noble Seigneurie de la faire attendre en si obscur lieu, je vous prie, mon seul désir, qu'il vous plaise le me pardonner. » A qui Troylus dit : « Ma seule dame, toujours ai eu devant mes yeux l'étoile de votre beau visage qui m'a éclairé, et ai plus de plaisir en ce petit lieu que je n'eus oncques en la meilleure chambre que j'aie au palais ; ne m'est besoin d'en demander pardon. » Puis l'embrassa et baisa doucement, ni de ce lieu ne se partirent que mille fois ne s'entre-accolassent. Comme il eût recueilli sa joie, ils montèrent l'échelle et s'en entrèrent en la chambre. Longue chose serait à raconter la fête et impossible à dire le plaisir qu'ils prirent ensemble dès qu'ils furent en la chambre. Un peu après, tous deux d'un accord s'en allèrent mettre au lit. Mais la belle ne dépouilla sa chemise et à Troylus dit en jouant : « Mon ami, vous savez bien, les nouvelles mariées sont honteuses la première nuit. » A qui Troylus dit : « Je vous prie, la joie de mon cœur, que vous aie toute nue entre mes bras, car c'est la chose au monde que plus je désire. » Et alors elle lui dit : « Et voici, mon ami, pour l'amour de vous. » Si se dépouilla sa chemise et s'alla jeter entre ses bras, lequel doucement la recueillit, et l'un l'autre baisant et accollant avec grande ferveur sentirent le dernier et parfait bien d'amour. Et toute cette nuit ne issirent des bras l'un de l'autre, mais incessamment s'entre-accolaient

et baisaient, et encore doutaient-ils qu'ils fussent l'un à l'autre, ou qu'il ne fût pas vrai qu'ils se tinssent embrassés comme ils faisaient et que ce fût songe. Et souventes fois s'entredemandaient : « Est-il vrai que vous tiens ici entre mes bras, et si c'est songe?... » — Mais puis que le jour s'approcha et que l'aube commença à venir, les coqs commencèrent à chanter. Et incontinent que Brisaïda eut entendu les chants des coqs, dolente et malcontente dit : Hélas! ma douce amour, est venue l'heure qu'il nous faut lever, si bien nous voulons celer ; mais encore vous veux-je un peu accoler avant que vous vous leviez, afin que je sente moins de douleur à la départie. Or, embrassez-moi, m'amour, mon bien et mon espérance. » Troylus l'embrassa, et peu s'en fallut qu'il ne pleurât. Et elle le laissa en soupirant moult tendrement. Troylus se leva contre son plaisir ; mais toutefois s'habilla le plus diligemment qu'il put, et après plusieurs paroles disait : « Je fais votre volonté et m'en vais ; et adieu ma joie ; ayez pour recommandé mon pauvre cœur, lequel je vous laisse. » Elle cuida répondre, mais elle ne put, pourceque la voix lui faillait, de la grande détresse qu'elle sentait pour leur département ; puis Troylus tout doucement s'en alla au palais...

La très-légère et courante renommée, laquelle tout rapporte et mensonge et vérité, était prestement volée par toute Troie et disait comment l'ambassade des Grecs était venue pour requérir Brisaïda et bailler Anthénor au lieu d'elle, et comment Pryame, le roi et les seigneurs troyens l'avaient consenti : laquelle nouvelle comme Brisaïda ouit, qui déjà avait oublié tout le deuil de son père Calcas, dit en elle-même : « Hélas ! triste cœur, que feras-tu? » Et se commença fort à mérencollier comme celle qui avait son cœur à Troylus. Tant comme elle faisait ses lamentations, Pandaro arriva, à qui l'huis jamais ne se trouva fermé, et s'en entra en la chambre là où elle faisait ses piteuses plaintes, et il la

trouva sur son lit toute enveloppée, et de force de pleurs et de soupirs, elle avait le visage, toute la poitrine baignée de larmes, et ses yeux gros et rouges, avec les cheveux répandus qui montraient vrai enseigne de son âpre martyre. Et comme elle le vit, elle mussa son visage dessous un de ses bras, de honte qu'elle eut. Lors Pandaro commença à dire : « Cousine, m'amie, je crois que vous avez ouï dire comment vous êtes requise de votre père, et la conclusion que le roi a prise de vous rendre, si que vous en devez aller cette semaine. Et pensez que cette chose-ci est si dure à Troylus qu'il ne serait pas en puissance d'homme de le savoir dire. Car de tout en tout il se veut laisser mourir de deuil, et avons aujourd'hui tant pleuré lui et moi, que je me merveille bien d'où s'ont pu issir tant de larmes. O cousine, que ferez-vous? Ne prendrez-vous aucun confort, pendant que l'heure approche que vous tiendrez votre doux ami entre vos bras? Levez-vous et vous radoubez, qu'il ne vous trouve pas ainsi échevelée. S'il savait que vous fussiez en cet état, il se tuerait et nul ne l'en saurait garder. Levez-vous et vous mettez en état que vous puissiez alléger son mal et non pas l'empirer. — « Mais, dit Brisaïda, allez quérir mon ami, car je m'efforcerai, et vous parti, incontinent me lèverai de ce lit, et tiendrai célé dedans mon cœur au mieux que je pourrai mon grand mal et mon plaisir perdu. Faites tant seulement qu'il vienne en la manière comme il a fait l'autre fois. Il trouvera l'huis appuyé comme il a accoutumé. » Comme il fut temps et heure, Brisaïda s'en vint aux lieux où était Troylus avec un flambeau en sa main ardent. Il la reçut entre ses bras et elle lui, si pris de douleurs que plus ne pouvaient. Ni l'un ni l'autre ne savaient cacher la grande douleur que leurs cœurs sentaient; mais en eux accollant sans mot dire, commencèrent pleurs innumérables. Ils cuidaient parler, mais ils ne pouvaient. Si commença Brisaïda à s'affaiblir, et ses forces se départirent, et s'en cuida l'âme fuir du

corps. Lors Troylus la commence à regarder et l'appeler ; et, voyant qu'elle ne lui répondait point et avait les yeux clos, cuida bien qu'elle était morte. Et le pauvre douloureux lui mettait souvent la main puis à la bouche, puis au nez, et outre lui tâtait le pouls. Elle était froide et sans aucun sentiment que Troylus pût connaître. Puis lui baisa Troylus les lèvres, puis mit le corps d'elle en étendue tout ainsi qu'on a accoutumé à mettre ceux dont l'âme est issue ; et ceci fait, tira du fourreau sa propre épée, tout disposé de prendre la mort, afin que son esprit fût avec celui de sa dame. Adoncques Brisaïda se ressentit et jeta un soupir en appelant Troylus, lequel dit : « Mon seul désir, vivez-vous encore ? » Et en pleurant la prit dans ses bras et avec douces paroles la réconfortait ; puis un peu après Brisaïda retourna ses yeux, et vit l'épée toute nue qui là était. Si commença à dire : « Et cette épée, pourquoi fut-elle tirée hors du fourreau ? » A qui Troylus en pleurant raconta l'occasion pourquoi, dont elle dit : « Las ! qu'est-ce que j'entends ? Donc, si j'eusse un peu longuement été en voie, vous fussiez tué en cette place ? Las ! que m'avez-vous dit ! Je ne fusse guère demeurée en vie après vous, et de cette mort fusse-je morte, car je me fusse de ce glaive moi-même occise. Allons-nous-en en notre secret, et là, parlerons de nos angoisses ; car, selon ce que je vois, notre flambeau est déjà tout ars et une grande partie de la nuit allée... » Adonc s'en départit une grande partie de leur douleur et leur retourna espérance et recommencèrent l'amoureux usage en se fêtant. Et tout ainsi comme l'oisel prend son ébat au temps nouveau à aller sautant de feuille en feuille, ainsi faisaient-ils de leur côté, car il n'y avait endroit du lit là où ils n'allassent gigant et jouant en disant maintes gracieuses paroles. Mais quand ainsi une pièce ils s'étaient ébattus, à Troylus retournait arrière au cœur le département de sa dame et lui commençait en cette manière à dire : « O Brisaïda,

belle plus que nulle autre déesse, si vous me laissez, pensez que je suis mort ; donc trouvez façon que vous n'y allez point, si faire se peut. Allons-nous-en en autre région, et ne vous chaille des promesses du roi mon père. Fuyons d'ici secrètement et nous en allons vous et moi ensemble, et ce que nous avons encore droitement à vivre en ce monde ici, m'amour, vivons en joie et ensemble. » Brisaïda en soupirant répondit : « Mon cher bien, que vous conseillez de nous en aller, si ne conseillez-vous pas le meilleur ni le plus honnête conseil. Pensez, en ce temps de guerre plein, ce qui se dirait de vous. La foi serait rompue du roi votre père, et ceci redonderait sur tous vos frères, lesquels vous aurez laissés pour une femme et abandonnés d'aide et de conseil, et encore pouvez savoir que cette chose épouvanterait tous vos autres parents et amis. Après, pensez à mon honnêteté, laquelle j'ai toujours maintenue, comme elle serait chassée et pleine de diffame et du tout défaite et perdue. Et outre ceci, regardez bien tout les choses qui pourraient ensuir. Tant notre amour nous plaît, si est pour ce qu'il convient que de loin en jouissent ; mais si vous m'aviez à votre abandon, tantôt s'éteindrait la flamme de votre ardent désir, et aussi pareillement de moi serait éteinte. Donc, prenons la fortune en lui montrant les dents. Suivons son cours. Feignez d'aller à l'ébat en aucun lieu, et soyez sûr que dedans dix jours je serai ici. » — « J'en suis content, dit Troylus, mais entre deux, mes douleurs de qui auront-ils confort? Je ne puis passer une seule heure sans grand tourment, si je ne vous vois ; comment donc pourrai-je passer dix jours jusqu'à ce que vous retourniez ? » — « Hélas ! dit Brisaïda, vous me tuez, et votre mélancolie me fait tous les maux du monde ; et vois bien que vous ne vous fiez point en moi, quand ne voulez croire à la promesse que je vous fais. Je ne vous suis point ôtée, mais seulement suis rendue à mon

père. Ne cuidez pas que je sois sotte, que je ne sache trouver façon de retourner à vous que j'aime plus que moi-même. Si vous saviez le grand mal que me font les pleurs et les âpres soupirs que je vous vois jeter, vous vous abstiendriez de tant en faire. J'ai espérance de tôt retourner pour amour de vous. N'ayez donc plus de douleur que celle que met en la pensée votre amour et notre amour ensemble. » Puis qu'ils eurent longuement en cette façon parlé et plusieurs fois pleuré, pour ce que jà s'approchait le jour, ont laissé leur parlement et se sont recommencé à baiser et à accoller Dieu sait comment. Mais dès que les coqs eurent chanté, après plus de mille baisers se levèrent et prirent congé l'un de l'autre, tout pleins de grandes douleurs et gémissements.

Ce jour même vint Diomèdes, lequel mena Anthenor avec lui pour rendre aux Troyens, et le roi Priam rendit Brisaïda, si pleine de pleurs et soupirs et de douleurs, qu'il n'est nul qui la voit en cet état à qui il n'en prenne pitié. D'autre part était Troylus en telle tristesse que jamais homme ne la vit telle... Brisaïda vit que partir lui convenait toute dolente qu'elle était, monta sur la haquenée pour partir avec la compagnie qu'elle devait aller, puis se retourna piteusement vers Diomèdes et lui dit : Allons-nous-en. Et ceci dit, piqua sa haquenée des éperons, et sans autre mot dire, si non à ses parents adieu. Et ainsi s'en issit de Troie, laquelle, comme je crois, jamais n'y retournera ni avec Troylus ne sera. Troylus, en façon d'une courtoisie, avec plusieurs autres monta à cheval un faucon sur le poing, et lui firent compagnie jusque tout hors la ville, et volontiers par tout le chemin lui eussent faite et jusques au château où elle allait. Mais il se fût trop découvert et lui eût été réputé à peu de sens. Bientôt il fut temps de s'en retourner et prendre congé. Lui et Brisaïda s'arrêtèrent un peu et les yeux s'entrejetèrent l'un à l'autre.

puis s'entretouchèrent les mains, et tant s'approchèrent l'un de l'autre que Troylus lui dit tout bassement et tant qu'elle le put bien ouir : « Retournez, m'amour, afin que je ne meure. » Et sans plus dire, retourna son couvre-chef, tout dépiteux en son visage, ni à Diomèdes oncques ne parla, dont il aperçut bien et connut l'amour des deux, et pourpensa en son cœur, avec divers arguments, essayer s'il en pourrait sentir quelque chose quand temps et lieu serait. Le père la reçut à grande joie. Et elle retenait sa grande douleur en elle-même, en ayant toujours son cœur ferme à son ami Troylus, mais il ne lui dura guère, car elle mua en bref son opinion et abandonna celui qui tant loyalement l'aime pour un nouvel amant.

Troylus comptait tous les jours qu'il y avait qu'elle était partie, ne pensait pouvoir joindre jusqu'au dixième jour qu'elle devait des Grecs retourner. Les jours et les nuits lui semblaient trop plus grands qu'ils n'avaient accoutumé ; ainsi se tenait depuis le point du jour jusqu'à ce que les étoiles étaient au ciel, et disait que le soleil errait et qu'il se tenait plus longuement au ciel qu'il ne soulait faire ; semblablement disait de la nuit, de la lune et des étoiles. La lune était déjà en décours quand Brisaïda partit : il disait souvent à lui-même : « Quand cette lune deviendra nouvelle, le jour s'approchera que ma joie devrait être recouverte. »

Devers les Grecs, au rivage de la mer, était Brisaïda avec peu de femmes et entre tant de gens d'armes. Dyomèdes employait tous ses cinq sens naturels à faire chaque chose par quoi il pût entrer au cœur de Brisaïda, et ne tarda guère qu'il n'en chassât Troylus et Troie et tous les autres pensements qu'elle avait, fussent-ils loyaux. Elle n'avait pas demeuré quatre jours après l'angoisseux département que Dyomèdes trouva occasion honnête de venir vers elle, lequel la trouva à part des autres toute seule soupirant, et premièrement s'assit auprès d'elle et lui commença à parler de

l'âpre guerre qui entre eux était et les Troyens : « Gente dame, si j'ai bien regardé votre doux visage, lequel est plus plaisant que nul autre que je visse oncques, il me semble tout transmué d'ennui depuis le jour que nous partîmes de Troie. Ni ne sais l'occasion, ni que ce peut être, si ce n'est d'amours, lesquelles, si vous êtes sage, vous chasserez d'avec vous pour les raisons que je vous dirai. Il se peut dire que les Troyens sont par nous tenus en prison, comme vous voyez, et sommes délibérés de ne jamais partir d'ici qu'ils ne soient morts ou défaits, mis à feu et à flambe. Ne croyez pas que nul qui soit dans la ville trouve jamais pitié ni miséricorde à nous. Et s'il y avait bien douze Hectors, ainsi qu'il n'y en a qu'un, et six fois autant de frères, si ne les redoutons-nous point, ni ne sont rien accomparagés à nous! O belle douce dame, laissez aller cette amour fausse des Troyens ; chassez dehors cette espérance qui en vain vous fait soupirer, et rappelez votre claire beauté, laquelle me plaît plus que mille autres choses Et aujourd'hui est Troie en tel parti qu'il n'y a plus homme là qui n'ait perdu toute espérance; et si bien elle était pour toujours durer, si sont les rois, fils de roi et tous ceux qui y habitent d'étranges coutumes, et sont de peu de valeur au regard des Grecs qui peuvent aller devant toutes les nations, tant sont pleins de hautes coutumes. Et là vous étiez entre gens ignorans et bestiaux ; et ne croyez pas que l'amitié des Grecs ne soit plus haute et plus parfaite que celles des Troyens. Votre grande beauté et votre visage angélique trouveront assez ici digne serviteur et amant, si vous y prenez plaisir. Aussi gentilhomme suis comme homme qui soit en Troie ; si mon père Thidée eût vécu ainsi qu'il mourut en combattant à Thèbes, il eût été roi de Caldonia et d'Argos, et ainsi comme j'ai espérance d'être; et se peut dire que je suis descendu de la lignée des dieux. Je vous prie donc, si ma prière doit valoir, que vous chassiez hors

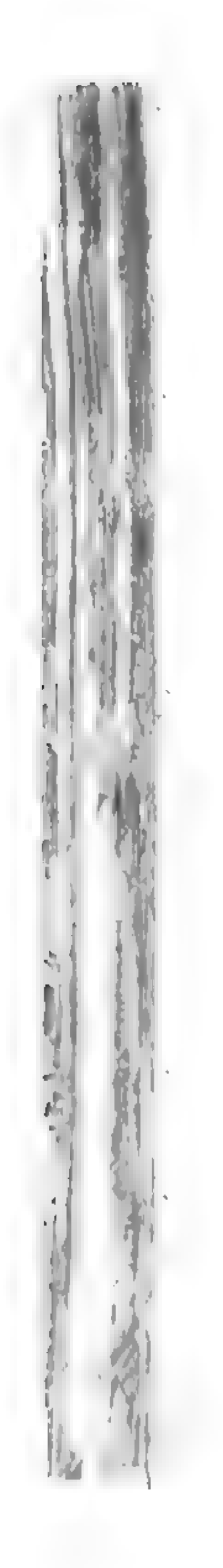
cette mélancolie et qu'il vous plaise me prendre à votre serviteur. Car je suis celui que votre grande beauté, douceur et genteté ont contraint à vous requérir, et je ferai tant, au plaisir de Dieu, que encore aurez cher Dyomèdes. »

Brisaïda l'écoutait et lui répondit peu de paroles de loin en loin : mais puis qu'elle eût ouï cette dernière requête et la grande hardiesse de Dyomèdes, elle lui dit en cette manière avec une voix moyenne : « Dyomèdes, j'aime cette ville en laquelle je suis crue et nourrie, et moult me déplaît sa guerre ; et cette douleur tant me serre le cœur que c'est l'occasion de mon ennui et mélancolie. Je ne connus que fut d'amours oncques depuis que mourut celui à qui loyalement la gardai comme à mon seigneur et mari ; ni de Grec, ni de Troyen ne me souciai oncques, ni en telle façon ne m'entrèrent au cœur, ni n'entreront jamais. Et que vous soyez descendu de sang royal, je le vois assez, et ceci me donne une grande admiration que vous puissiez mettre en votre courage une pauvre femme comme je suis. A vous appartiendrait la belle Hélaine, à moi ne revient que tribulation. Non pourtant ne dis que serais dolentée d'être aimée d'un homme comme vous. Le temps est mauvais et périlleux, et à présent êtes en armes ; laissez victoire à qui l'attend, et alors saurai-je mieux que j'aurai à faire, et par aventure me plairont plus les joyeusetés et plaisirs, et mieux qu'ils ne font maintenant, et peut-être que je prendrai vos paroles mieux en gré ; car si aucun veut entreprendre, il doit aviser temps et saison. »

Cette dernière parole que dit Brisaïda plut fort à Dyomèdes, et lui sembla bien que sans nulle faute encore trouverait merci en elle, si comme il fit tout à son beau plaisir et loisir ; et lui répondit : « Madame, je vous jure sur ma foi que d'ici en avant je suis tout votre, ni à autre tant que je vivrai ne serai, et toujours me trouverez prêt à faire ce qu'il vous plaira me commander, comme votre humble et

loyal serviteur. » Et plus ne dit et s'en partit. Il était grand et belle personne, jeune, frais et très-plaisant et hardi à merveille, et aussi beau parleur comme nul pourrait être, lesquelles choses Brisaïda allait pensant, malgré toutes ses douleurs, et de ceci vint l'occasion par quoi elle ne tint la promesse qu'elle avait faite.

Le tiers, le quart et cinquième jour passèrent depuis que les dix jours furent passés ; et avait encore Troylus en espérance qu'elle dût retourner et en soupirant l'attendait ; mais c'était pour néant, car elle ne retournait point. Il était l'un jour plus mélencolieux que l'autre et qu'il n'avait accoutumé pour la foi faillie de sa dame, et ainsi plein d'ennui se mit à dormir Troylus, lequel en songeant vit la honteuse et très-déshonnête faute de celle qui le faisait languir. Car il lui semblait ouir par un fort bois un grand bruit déplaisant, pourquoi en levant la tête lui semblait voir un grand sanglier qui s'évertuait, et puis après lui semblait avoir entre ses pieds Brisaïda. Et Brisaïda ne tenait compte de chose qu'il lui fit, mais lui semblait qu'elle prenait grand plaisir à tout ce que le sanglier lui faisait. Laquelle chose vint à Troylus en si grand dépit qu'il s'en éveilla et rompit son sommeil. Et incontinent fit appeler Pandaro, et en pleurant lui commença à dire : « Pandaro, mon ami, il ne plaît pas à Dieu que je vive. Hélas ! votre cousine Brisaïda me trompe. » Et puis lui commença à conter tout son songe, et ainsi lui dit : « Ce sanglier que je voyais était Dyomèdes, pour ce que son aïeul tua le sanglier de Caldonia (Calydon) et ceci savons certainement par les anciens ; et oncques ne fût que tous les siens ne portassent les sangliers en leurs armes. Hélas ! malheureux que je suis ! il aura tiré le cœur de Brisaïda à lui par son doux parler ! Et ainsi a Dyomèdes son amour... Et c'est chose bien vraisemblable. Que ferai-je, mon ami ? Si vous voyez aucunement en quelle façon je puisse connaître la vérité de mon songe, je vous prie pour



Dieu que vous me le dites, car j'ai le cerveau si troublé que je ne le saurais voir. » Auquel Pandaro dit : « Selon mon opinion, il me semble que cette chose se devrait essayer par lettres que vous lui écrirez. Écrivez-lui donc si vous m'en croyez, afin que nous voyions clairement ce que vous allez cherchant. » Troylus crut le conseil de Pandaro, et demanda un écritoire et du papier ; et, quand il eut un peu pensé, commença à faire sa lettre. Puis il la scella et bailla à Pandaro pour l'envoyer à Brisaïda. Mais pour néant attendirent par plusieurs jours la réponse, dont la douleur recommençait de plus belle... Ainsi était Troylus en grant tourment de ses amours. Si advint un jour qu'il y eut une fière et dure rencontre entre les Troyens et les Greux, à laquelle fut Dyomèdes richement habillé, et avait sur son harnais une riche cotte, laquelle Deiphobus gagna ce jour par force d'arme. Ainsi comme Deiphobus entrait en la ville et qu'on lui portait cette cotte qu'il avait ôtée à Dyomèdes, Troylus survint, lequel approcha de celui qui la portait pour la voir mieux. Et ainsi comme il regardait d'un côté et d'autre, il vit un fermail d'or qui était attaché, lequel on pouvait voir et ôter de la dite cotte. Il le connut tout incontinent comme celui qu'il avait donné à Brisaïda à l'heure qu'avec grande douleur il prit congé d'elle, le matin dont ils avaient été la dernière nuit ensemble. Et alors dit Troylus à part soi : « Or, vois-je maintenant mon songe clairement, mon soupçon et mes pensements vrais. » Puis se partit Troylus moult dolent et courroucé pour aller dans sa chambre. Et quand il y fut, il envoya quérir Pandaro. Et quand Pandaro y fut venu, Troylus se commença à plaindre fort de la longue et loyale amour qu'il avait eue à Brisaïda, et lui montra clairement sa trahison et lui dit : « Or, ne vois-je plus remède que la mort en mon cas, car faux et traître ne lui serai jamais tant que je vive. » Et de plus belle se recommence à plaindre et soupirer en disant : « O Brisaïda belle, où est la

foi, où est la loyauté, où est l'amour, où la grande promesse et les serments que vous me fîtes au partement? Qui croira jamais à serment qu'on fasse? Qui est-ce qui ajoutera plus foi à amour ni à promesse de femme, quand on regardera bien votre faux parjurement? Las! n'aviez-vous point d'autre joyau pour donner à votre nouvel ami, sinon celui que je vous donnai avec tant de larmes, afin que vous eussiez aucune souvenance de moi! A grand tort m'avez chassé de votre pensée, et faussement avez mis Dyomèdes en mon lieu. Mais je vous jure par votre déesse Vénus que je vous en ferai dolente avec mon épée en la première mêlée où je pourrai trouver Dyomèdes, si par vertu et par force puis avoir pouvoir sur lui; ou il me tuera ainsi que bien le voudriez. O Pandaro, mon ami, voudrais-je dès maintenant être mort, puisque jamais plus ne m'attends à avoir joie ni plaisir. Mais par votre conseil je veux attendre à mourir jusqu'à ce je sois en armes main à main avec mes ennemis. Et Dieu me fasse la grâce que, quand j'irai dehors pour aller en la bataille, que le premier que je rencontrerai soit Dyomèdes! » Pandaro, tant douloureux que plus ne pouvait, ne savait que répondre, car d'une part le grand amour qu'il avait à son ami le contraignit à demeurer; d'autre part la honte qu'il avait de la faute que Brisaïda avait faite l'admonestait à s'en partir. A la fin, il dit ainsi en pleurant: « Troylus, je connais sa grande faute, et si l'en blâme tant que je puis; et ce que j'en ai fait, c'est pour amour de vous, en mettant arrière toute honte qui m'en pût advenir. Si je vous ai fait plaisir, j'en suis très-joyeux; et de ce qu'elle a fait à présent, et en suis courroucé comme vous, et je prie Dieu qu'il la punisse selon la grande faute qu'elle a faite. »

Grandes furent les plaintes et lamentations. Mais toujours faisait fortune son cours: Brisaïda mettait tout son cœur en Dyomèdes, et Troylus gémissait et pleurait. Dyomèdes louait Dieu de sa bonne fortune et Troylus faisait le contraire; en

se dolant le maudissait. Dedans les batailles et estours entrait toujours Troylus le premier, cherchant Dyomèdes plus que tout autre, et plusieurs fois s'entretrouvèrent l'un l'autre en se faisant de vilains reproches, et s'entredonnèrent de très-grands et merveilleux coups telles fois de taille, et s'entrevendaient à merveilles chèrement leur folle amour. Mais Fortune n'avait pas disposé que l'un fournît le propos de l'autre. Le courroux de Troylus, tant que dura la guerre, fit sans nulle faute beaucoup d'ennui et de dommage aux Greux. Il ne semblait point homme en la bataille, mais un diable, tant donnait d'horribles et grands coups. Mais depuis long espace de temps après qu'il en eut fait mourir plus de IIII m. misérablement de sa main, le tua le vaillant capitaine des Greux nommé Achille. Cette fin eut Troylus en l'amour de Brisaïda. Cette fin eurent toutes ces misérables douleurs, lesquelles jamais à autres ne furent pareilles. Cette fin eut le fils du roi qui était bel entre les beaux avec son palais royal. Cette fin eut l'espérance vaine qu'avait Troylus en la belle Brisaïda, fausse, traîtresse et déloyale.

CINQUANTE-SIXIÈME HISTOIRE TRAGIQUE

TRADUITE DE BANDELLO PAR BELLEFOREST.

[Extraits.]

TIMBREÉ DE CARDONE devient amoureux, à Messine, de FÉNICIE LIONATI : et des divers et étranges accidents qui advinrent avant qu'il l'épousât.

Les Chroniques, tant de France et d'Espagne, que de Naples et Sicile, sont assez pleines de cette mémorable et cruelle boucherie de Français qui fut faite en Sicile, en l'an de Notre-Seigneur 1283. Auteur d'une telle conjuration, un nommé Jean Prochite qui était instigué à ce faire par le

roi Pierre d'Aragon [1] qui ne tendait qu'à la jouissance de cette île. Dès aussitôt que ce roi inhumain eut ouï les succès du conseil qu'il avait donné et sut que le nom français était exterminé dans l'île, ne faillit de dresser soudainement une armée pour se faire seigneur d'icelle; et après la victoire remportée à Panorme sur Charles, comte d'Anjou, il se retira à Messine, et y mit le siége de son royaume.

Entre une grande troupe de seigneurs de la suite royale, en y avait un estimé fort vaillant de sa personne et qui avait fait preuve de sa gaillardise, en toutes les guerres contre les Français, et ailleurs, et pour ce fort aimé et caressé du prince, et s'appelait ce gentilhomme Timbrée de Cardone [2], duquel pour la plus part cette histoire est bâtie, et pour raison de l'amour qu'il porta à une fille messinoise, le père de laquelle avait à nom Lionato de Lionati [3], gentilhomme de maison ancienne entre les Siciliens. Cette demoiselle s'appelait Fénicie [4], belle entre les plus belles, gentille, courtoise, et qui, en bonne grâce et doux maintien, emporta celles qui, de son temps, vivaient en la royale cité de Messine. Or Timbrée étant fort riche, comme celui qui ayant fait le devoir en toute expédition et par terre et par mer, se ressentait de la libéralité royale, ayant, outre sa pension, plus de douze mille ducats de rente, nonobstant sa richesse, ni la grâce de son roi, Amour ne cessa de lui faire la guerre, et, ayant eu le dessus, le rendit son esclave sous le voile des grandes perfections de la beauté de Fénicie, laquelle était encore de fort bas âge, comme celle qui ne passait guère plus de quatorze à quinze ans. Timbrée ne faisait que passer et repasser devant le logis de Lionato pour y voir celle que déjà il adorait dans son âme. Or ne

[1] Don Pedro, dans *Beaucoup de bruit pour rien.*
[2] Claudio.
[3] Léonato.
[4] Héro.

faut s'ébahir si Timbrée, quoique grand seigneur, étant comte de Colisan et favori du roi, se contentait d'amouracher sa maîtresse des yeux seulement, vu qu'en ce pays-là les femmes ne sont si familièrement visitées, je ne dirai pas qu'en France, mais encore qu'en plusieurs endroits d'Italie : d'autant que personne ne parle à elles que par procureur, si ce n'est ceux qui sont fort proches de sang. Fénicie, voyant ce seigneur aller ainsi tournoyant à l'entour de sa maison, et sachant quel il était, et de quelle valeur, le voyant vêtu fort richement et toujours bien accompagné, outre ce qu'il était beau, jeune, gaillard et gracieux, elle lui montrait bon visage, et lui la saluant, elle lui faisait courtoisement la révérence. Timbrée délibéra d'essayer par tout moyen de gagner l'amour déjà ébranlé de la fille, et d'en avoir la jouissance, car au mariage ne pensait-il point alors, comme n'étant elle de fille pareille avec lui. Il fit si bien que gagnant une vieille du logis de Lionato, il lui donna une lettre pour porter à sa dame. La vieille qui portait ce message, sachant la grande vertu de cette fillette, n'osait presque lui découvrir son fait, et ne s'y fût jamais enhardie si elle n'eût vu Fénicie faire la révérence, étant en fenêtre, lorsque le seigneur de Cardone passait. Aussitôt que la fille fut sortie de la fenêtre, la messagère d'Amour lui dit : — « Eh bien, ma fille, ce gentilhomme qui passe par là, est-il bien avant en vos bonnes grâces, puisque vous en faites si grand compte que de le saluer? Que diriez-vous s'il était amoureux de vous et que pour cette occasion il vous caressât et honorât de telle sorte ! — Il me ferait grand honneur pourvu que son cœur s'égalât à la pureté du mien, qui ne désire d'aimer jamais un homme que celui à qui mes parents me donneront en mariage, ce qui ne peut être de ce seigneur qui est trop grand pour s'allier à notre maison. — Je ne sais ce que c'est (dit la vieille), ni à quoi il tend, mais voilà une lettre qu'il s'est enhardi de vous écrire,

voyant le bon accueil que vous lui faites, lorsqu'il vous salue à la fenêtre. » Fénicie ouvrit la lettre et lut tout au long ce qui était contenu en icelle, de quoi elle rougit bien fort, puis s'adressant à la vieille, lui dit : « Je ne sais si le comte de Colisan pense que je sois quelque volage, mais d'une chose m'offensé-je bien fort en cette lettre, c'est qu'il me veut parler en secret et découvrir chose qu'il ne peut ouvrir à autre De l'aimer autrement qu'avec le respect dû à mon rang et chasteté, jamais ne puissé-je vivre, si jamais cela tombe en mon esprit, ayant cela résolu en moi, que jamais l'amour n'entrera dans mon cœur que de celui que Dieu me réserve pour seigneur et mari. Plutôt Fénicie choisira la mort que l'amour, si, en aimant chastement, elle ne peut se garder entière en son honneur. »

La vieille avertit de cette réponse le seigneur de Cardone, et lui déclara mot à mot les paroles sages et vertueuses de la fille, lui disant qu'il serait impossible de lui rompre ce vouloir... La chasteté de Fénicie fut cause que ce bon seigneur, qui n'avait rien de corrompu en soi, laissa la poursuite folle d'amour pour, selon Dieu, se faire une amie et alliée à jamais. A cette cause s'adressant à un gentilhomme messinois qui lui était ami, il lui découvre son affection, ce que l'autre trouve fort bon et l'incite de persister. Timbrée le prie d'en parler à Messer Lionato, sur sa promesse et foi : le Messinois lui promet, et soudain l'exécute avec une telle félicité que le père de Fénicie, s'estimant plus qu'heureux d'une telle alliance, accorda le mariage Et se sentait si saisi de contentement qu'étant en son privé à son logis, il dit à sa femme ce qu'il avait accordé avec le messager du comte de Colisan qui lui demandait sa fille pour épouse : de quoi la femme était la plus joyeuse du monde, sachant à qui elle faisait alliance Puis s'adressant à Fénicie, il lui dit le mariage qu'il avait bâti entre elle et le seigneur de Cardone. Cette nouvelle porta un plaisir extrême en l'esprit de Féni-

cie, et remercia Dieu de très-bon cœur de la grâce qu'il lui plaisait lui faire de donner une si heureuse fin à son amour si chaste et si entier. Mais la misère humaine et le sort qui nous conduit, ne cessant jamais d'empêcher le bien d'autrui, ne faillit aussi à donner un terrible obstacle à ces noces, de chacun tant désirées.

Il y avait à Messine un gentilhomme fort riche, et grand ami et compagnon d'armes de Timbrée, lequel avait à nom Gironde Olérie Valérian, homme preux et vaillant, et estimé des plus magnifiques et libéraux d'entre les courtisans. Celui-ci était devenu si amoureux de Fénicie qu'il lui semblait que son heur était une félicité insupportable, s'il ne gagnait cette fille pour son épouse, et oyant parler que le mariage d'elle et du comte de Colisan se faisait, fut si saisi de crève-cœur, que, sans avoir égard ni à la raison ni à son honneur, il trama en son esprit une menée indigne d'un cœur noble, et délibéra de semer un champ ample de discorde entre Timbrée et ses nouveaux alliés. Comme il a fait son complot en son âme, il trouve homme tout propre à mal faire, et aussi homme de bien que ceux qui vivent à Paris à gages, n'ayant affaire que de tuer, ou servir de faux témoins, pourvu qu'on leur fasse pleuvoir l'or en leur bourse. Ce galant attitré par Gironde, était un courtisan des plus parfaits, homme de bon esprit, mais qui l'appliquait toujours à mal, dissimulé, déloyal, flatteur, et ne se souciant d'autre chose que du gain présent. Celui-ci, bien informé qu'il est, s'en alla vers le comte de Colisan, et le pria qu'il lui pût parler un peu en secret : ce que lui étant octroyé, il commença à ourdir ainsi sa trame en disant : « Monsieur, comme hier je fus averti de l'alliance que Votre Seigneurie fait avec messer Lionato de Lionati, je me trouvai le plus étonné du monde, tant pour voir un si grand seigneur que vous s'abaisser à prendre femme si inégale à votre rang, que pour autre respect de plus grande conséquence,

et qui vous touche de si près que, vous le sachant, je m'assure que voudriez avoir donné la moitié de votre bien, et que la chose ne vous fût point advenue. Mais, Monsieur, afin que je ne vous tienne point longuement en suspens, il faut que vous entendiez, ce qui est aussi vrai que l'Évangile, que toutes les semaines, il y a un gentilhomme, mien ami, qui va coucher deux ou trois fois avec votre Fénicie, et m'assure qu'il ira ce soir, lequel j'y dois accompagner comme j'ai de coutume. Si vous me voulez jurer de n'offenser ni le gentilhomme, mien ami, ni homme de sa troupe, je ferai que vous-même verrez et le lieu par où il entre, et comme il s'arrête dedans à son aise. » Pensez si le seigneur de Cardone fut étonné oyant une parole si dure ; ayant discouru longtemps en son esprit, vaincu de juste douleur (comme il lui semblait), il répondit au galant en cette sorte : « Mon ami, quoique ces nouvelles me soient fort déplaisantes, si est-ce que je ne dois ni ne peux faire autrement que de bon cœur, je ne vous en remercie, puisque par effet vous me montrez en quel égard je vous suis, et combien vous prisez mon honneur et réputation. Puisque de votre bon gré vous vous êtes offert à me faire voir ce que jamais je n'eusse osé imaginer, je vous prie, par cette amitié qui vous a induit à m'aviser de cette trahison, que franchement vous accompagniez ce votre ami jouissant, car je vous jure la foi de chevalier que je ne vous donnerai nuisance ni destourbier aucun, mais tiendrai la chose aussi secrète que les plus cachés conseils de mon âme. » Le courtisan dit alors au comte : « S'il vous plaît donc, Monsieur, vous ne faillirez de vous trouver sur les onze heures du soir près le logis de messer Lionato, tout joignant ces ruines qui sont vis-à-vis de son jardin, et vous y tiendrez au guet : vous assurant que de ce lieu en avant vous ferez découverte de ce quoi je vous ai donné avis. »

Or, de ce côté répondait une face du corps de logis du

beau-père de Timbrée, où il y avait une salle antique en laquelle ni en tout ce corps de logis personne n'habitait point : et en la salle avait des fenêtres répondantes, et sur la rue, et sur le jardin, où souvent de jour Fénicie venait prendre l'air, car d'autre licence de se promener n'avait-elle point : et ces fenêtres demeuraient toujours ouvertes, à cause que ce côté de maison était inutile. Le courtisan s'en alla vers Gironde, lui faisant récit de ce qu'il avait mis à fin, de quoi il se montra très-joyeux et loua grandement son invention. Étant venue l'heure assignée, le déloyal Gironde fit vêtir richement un sien serviteur, lequel était instruit au badinage, et le parfuma et musqua, comme une courtisane des plus magnifiques de Rome ; et ainsi paré, s'en allèrent vers celui qui dressait la partie ; et le parfumé et un autre portant une échelle à bras, au lieu du palais de Lionato qui avait été assigné au seigneur de Cardone. Lequel, pour s'éclaircir de ce qu'il ne voulait savoir, était allé de bonne heure au lieu de son assignation .. Comme les trois passaient devant le lieu de son embûche, il entendit que M. le Parfumé dit à celui qui portait l'échelle : « Prends bien garde d'asseoir mieux l'échelle que la dernière fois que nous vînmes ici, car ma Fénicie me dit que tu l'avais appuyée avec trop de bruit ! » Je vous dirai bien que Timbrée semblait que reçut autant de coups de lance à travers le cœur, comme il entendait les paroles de celui qu'il estimait être son corrival. Si est-ce que peu s'en fallut qu'il ne leur courût sus, pour tuer celui qui lui faisait une injure si grande. Mais lui souvenant de sa promesse et foi jurée au courtisan détestable, aima mieux endurer cette escorne qu'assaillir son ennemi.

Plus sentit-il grand le crève-cœur, voyant l'échelle appuyée tout bellement, et l'ami supposé entrer dans le palais tout ainsi comme s'il eût eu l'entrée libre par la porte. Ce fut alors que le comte de Colisan se tint pour assuré de la déloyauté de sa fiancée. Laissant toute jalousie à part, et ne

se souciant de plus avant s'enquérir du fait, il changea cette amitié qui l'avait induit à vouloir épouser Fénicie en une si grande haine que, sans attendre la fin de cette farce, il se retira tout confus, et plein de maltalent, marmonnant la patenôtre du singe, et disait ainsi en s'en allant : « Et que sert-il de me fâcher pour chose que j'aie vue? Ne vaut-il pas mieux que je le sache, avant d'être lié avec cette écervelée, que puis après mon infamie, elle me fît cerf et servît de monture à mes dépens à celui qui en a eu la première possession? Aillent à tous les diables telles mâtines avec leurs dissimulations, et vive joyeux Timbrée, sans plus se passionner pour la méchanceté de cette louve! »

Timbrée, qui ne reposa guère toute cette nuit, comme celui qui avait la puce à l'oreille, se leva fort bon matin, et envoya quérir le Messinois, à qui premièrement il donna charge de demander pour épouse en son nom Fénicie à Lionato, auquel il enchargea la défaite de ce mariage, lui disant l'occasion qui lui semblait suffisante et juste. Le Sicilien obéit au comte et s'en alla sur le dîner trouver le père de Fénicie, qui était en salle avec sa femme et sa fille, et les voyant assemblés, il dit à Lionato : — « Mon grand ami, je suis marri que moi qui ai été annoncester ces jours passés de bonnes nouvelles, faille que je sois à présent celui qui vous en apporte de déplaisantes. Le seigneur de Cardone m'envoie vers vous tout exprès pour vous dire que vous cherchiez un autre mari pour votre fille, d'autant qu'il ne vous veut point pour père, et non de défaut qui soit en vous qu'il estime pour gentilhomme fort vertueux, mais pour avoir vu en Fénicie chose telle que jamais il n'eût osé soupçonner. Quant à vous, Fénicie, il m'a prié de vous dire que ce n'était lui qui devait recevoir un si fâcheux guerdon de l'amitié qu'il vous a portée jusqu'ici, que de le tromper si traîtreusement que vous ayez fait autre amant que lui, et lequel ayant joui de votre virginité, vous prendrez pour mari

tout à votre aise, car il ne prétend labourer au terroir qui a été défriché par un autre. »

Ces nouvelles donnèrent tel étonnement à cette petite troupe que le plus affecté des trois demeura immobile comme une statue. Toutefois le père, prenant cœur, répondit en telle sorte : « Je me suis toujours douté, dès que vous me parlâtes de ce marier, que le seigneur de Cardone ne persisterait pas en sa demande, à cause que je suis pauvre gentilhomme. Mais s'il se repent pour ma fortune, il faut qu'il sache que, quoique les grandes richesses me manquent, si est-ce que mes ancêtres n'ont été que des plus grands et illustres de ce pays, et ne sais si le comte de Colisan en montrerait de si belles enseignes des siens que je peux faire de ceux desquels j'ai pris origine. Vous lui direz que je ne suis marri d'autre chose que du tort qu'il fait à mon enfant, duquel je répondrais au prix de ma vie, ayant de si près épié les actions de sa vie qu'il est impossible que la vérité ait place en ce qu'il vous a chargé de nous dire. »

Comme celui-ci s'en est allé, Fénicie, voyant combien on lui faisait de tort en l'accusant d'un crime où jamais elle n'avait pensé, tomba en telle syncope et saisissement que, sans jeter une seule larme, elle tomba du haut de soi toute évanouie et si décolorée et amortie, qu'un membre mort n'est pas plus pâle ni froid qu'elle demeura au seul récit de si piteuse nouvelle. Elle est portée sur un lit... A ce fier et merveilleux accident, on eût vu le misérable père battre son estomac, se disant malheureux d'avoir jamais accepté l'alliance d'un grand ; d'autre côté, la mère s'arrachait les cheveux, et ne pardonnait à partie de son corps, tant elle était démesurément outrée de douleur... La bonne dame retint avec elle une sienne belle-sœur, femme du frère de Lionato, et s'enfermèrent elles deux en la chambre de la fille, mirent de l'eau chauffer ; puis, dépouillant Fénicie, se mi-

rent à la laver avec cette eau ainsi chaude : sitôt que le sang refroidi sentit la chaleur, les esprits se remettant en devoir, et reprenant leur force, donnèrent un signe évident de la vie de celle qu'on tenait pour morte, laquelle commença à ouvrir les yeux. La mère et la tante, voyant un si bon commencement, échauffent des draps, la frottent si bien, que la fille revient du tout en soi, laquelle, soupirant fort hautement, dit : « Hé Dieu, et où est-ce que je suis ? » La mère soudain appela son mari, lequel sentit si grande liesse de cette occurrence qu'il ne le put dissimuler, mais baisant sa fille, lui dit qu'elle se confortât sur lui. Et fut mis en délibération et accordé qu'on continuerait la nouvelle et bruit de sa mort, et cependant Fénicie s'en irait aux champs, pour être nourrie avec ses oncles et tantes : ce qui fut fait dès le soir même, après qu'ils l'eurent restaurée avec confitures et autres choses délicates ; et ce afin qu'elle devenue plus grande, on la pût pourvoir honnêtement sous un autre nom, étant reçu partout que Fénicie était trépassée.

Le cercueil est dressé où la mère mit ce que bon lui sembla, en lieu du corps de la fille, fermant le coffre, et l'étoupant de poix de toutes parts, si bien que chacun estimait que là fût enclos le corps de la misérable. L'appareil des funérailles étant fait, le corps est porté en terre, avec les pleurs et plaintes de tous les Messinois Et n'y en avait aucun qui ne détestât le seigneur de Cardone, ayant cette opinion qu'il avait mis cette calomnie sur la fille trépassée, à tort, et pour n'être contraint de la prendre pour femme Timbrée avait un deuil insupportable en son esprit, et sentait ne sais quel élancement de cœur qui lui proposait à toute heure le tort qui avait été fait à Fénicie.

Mais comme le comte de Colisan se tourmentait, voici Geronde qui (se voyant être le vrai bourreau et de l'honneur et de la vie de Fénicie) se repent de son forfait et délibère, à peine de mourir, de découvrir à Timbrée la trahison qu'il



lui avait dressée pour le priver de son épouse... Et pour ce, s'en allant au palais du roi, il trouve celui qu'il cherchait, auquel il fit requête de se venir promener en une église voisine, ayant à lui dire des choses qui lui étaient d'importance. Le comte qui l'aimait lui accorde, et s'en vont au temple même, où les ossements supposés de Fénicie gisaient ; et y entrants seuls, ils vinrent devant le tombeau qui était le monument de la famille Léonatine. Sitôt qu'il est là, il dégaîne sa dague, et la baille en main au seigneur de Cardone, lequel fut étonné de cet acte. A Timbrée donc parla Geronde agenouillé, en ces termes : « Illustre seigneur, c'est raison que ce fer que vous tenez en votre main soit celui qui vous venge, et que votre main fasse l'office de telle vengeance, sacrifiant le sang de ce gentilhomme misérable aux os et mémoire de l'innocente Fénicie, laquelle gît ici morte : de la ruine de laquelle moi seul ai été l'occasion. Voici ma gorge, vengez-vous sur elle, et pour vous, et pour votre Fénicie, malheureusement trahie ! » Le comte de Colisan ne savait que penser tant il était étonné de cette occurrence ; il fit lever Geronde, jetant le poignard loin de lui, et le pria de lui conter cette histoire, ce que l'autre fit pleurant avec telle véhémence que les sanglots interrompaient souvent sa parole. Le comte oyant ceci fut plus étonné que de chose qu'il eût ouïe de sa vie, et était si triste que la couleur, et les larmes qui coulaient le long du visage donnaient assez d'évidence de son altération. Il plaignait celle qu'il estimait morte, et s'offensant du forfait de son ami ennemi, ne voyait guère grande occasion de s'aigrir contre lui, voyant que c'était l'amour qui l'avait induit à ce faire, mais jugeant en soi-même que la défaite de celui-ci ne servirait de rien pour la recouvrance de sa Fénicie. Et pour ce il lui parla ainsi : « Geronde, puisque Dieu a voulu que ce désastre éprouvât ma patience, je suis marri de votre fait, n'en voulant votre vengeance que votre confession.

Ce que je vous requiers est tant pour votre acquit que pour le mien : c'est que, puisque Fénicie a été diffamée par notre moyen, ce soyons aussi nous deux qui lui restituons sa bonne renommée, tant envers ses parents que tout le peuple de Messine; autrement jamais je n'aurais plaisir au cœur, me semblant que toujours j'aurais son ombre devant mes yeux, laquelle me reprocherait ma déloyauté ! — C'est à vous, Monsieur, dit Geronde, à me commander, et à moi à vous obéir ; c'est à vous à qui honneur est dû pour votre courtoisie, et à moi vitupère à cause de ma perversité qui ai trahi le meilleur chevalier qui vive : et disait ceci avec tel crève-cœur que Timbrée ému à compassion le prit par la main disant : Laissons ces propos, mon frère, et allons visiter les parents de la défunte, sur le tombeau de laquelle ils se jetèrent tous deux, lui requérant merci. Puis prirent le chemin du logis de Lionato, lequel dînait avec plusieurs de ses parents, et, sitôt qu'il entendit que ces deux seigneurs lui voulaient parler, leur vint au-devant et les recueillit fort gracieusement. Aussi dès qu'ils fussent assis, le comte raconta la douloureuse histoire qui avait causé la mort avant saison de l'innocente Fénicie ; et le récit fini, lui et son compagnon, se jetèrent aux pieds des parents, leur requérant pardon d'une méchanceté si grande, et forfait tant abominable. Le bon gentilhomme Lionato les embrassant amoureusement, leur pardonna de bon cœur, louant Dieu de ce que sa fille reconnue pour innocente. Timbrée, après plusieurs propos, dit à son beau-père failli et qui le fut bientôt après : « Mon père, puisque la fortune n'a point voulu que je fusse votre gendre, je vous prie néanmoins de me tenir pour fils et user du mien comme de ce qui est vôtre, et verrez à l'effet que le cœur n'est en rien éloigné des paroles. » Le bon vieillard, oyant si courtoises offres, lui dit : « Monsieur, puisque si libéralement vous vous offrez à me faire plaisir, je prendrai la hardiesse de vous supplier d'une chose, sur

tout l'amour que jamais vous portâtes à ma misérable fille : c'est que vous voulant prendre femme me fassiez cet honneur que de m'en avertir, et si je vous donne femme qui vous vienne à gré, que vous la preniez de moi comme de celui qui vous aime autant que si vous étiez sorti de mes entrailles. » Le comte, embrassant le bonhomme, lui dit : » Monsieur mon père, non-seulement je ne prendrai de ma vie femme sans votre conseil, mais celle seule sera mon épouse, laquelle par vous me sera donnée, et de ceci je vous engage ma foi, en prenant Dieu à témoin. » Lionato lui promit de le loger si bien qu'il n'aurait occasion de se plaindre de l'avoir choisi pour lui chercher une compagne.

Cependant que Timbrée fréquente familièrement avec Lionato, Fénicie devint grande et refaite, et fort gentille, ayant l'an 18 de son âge, n'était plus simple, ainsi que sont ordinairement les enfants, mais si sage que, le tout bien contemplé, encore ne l'eût-on pas reconnue de prime face pour cette Fénicie jadis accordée au comte de Colisan. Elle avait une sœur qui la suivait et approchait fort en beauté et en âge, comme celle qui avait atteint l'an 15 et s'appelait Blanchefleur. Lionato voyant ces deux fruits si mûrs délibéra de mettre fin à son entreprise, et dit un jour au comte : « Il est temps, Monsieur, que je vous délie de l'obligation à laquelle de votre grâce vous vous êtes astreint à moi, car je pense vous avoir trouvé une demoiselle pour épouse, autant belle, sage et gentille qu'il en soit en cette contrée, et de laquelle (à mon avis) vous serez content l'ayant vue. S'il vous plaît venir dimanche et mener avec vous le seigneur Geronde, en un village à deux milles de Messine, nous vous ferons compagnie, moi et mes parents, et là verrez la fille que je vous ai dit, et dînerons ensemble. » A quoi Timbrée s'étant accordé, il sollicita son compagnon, et le dimanche de bon matin, Lionato le venant trouver avec ses parents, ils allèrent ensemble au village du frère de Lionato.

Ils ne furent pas si entrés au logis que voici sortir (comme du cheval troyen) d'une chambre un escadron de damoiselles, entre lesquelles reluisaient en beauté et en bonne grâce Fénicie et Blanchefleur, comme le soleil et la lune, entre toutes les clartés qui sont au ciel. Alors Lionato prenant par la main le comte de Colisan, et s'accostant de Fénicie, qu'on appelait Lucilie, lui dit : « Monsieur, voici la damoiselle que je vous ai choisie pour épouse. » Timbrée, voyant une beauté tant rare et exquise, se plut grandement en elle, et pour ce il répondit : « Mon père, je prends dès à présent cette damoiselle pour mon épouse légitime, pourvu qu'aussi elle y consente de son côté. » — « Quant à moi, dit la fille, je suis prête d'obéir à tout ce qu'il plaira au seigneur Lionato me commander. » — « Je veux donc, dit le bonhomme, que vous preniez à mari et époux le seigneur comte de Colisan, et vous exhorte de l'aimer comme il le mérite, et lui obéir comme la femme doit à son mari, qui comme chef, a sur elle puissance » Cet accord fait, fut appelé le prêtre qui les fiança. Timbrée ainsi épousa sa Fénicie pensant prendre une Lucilie, et sentait ne sais quoi en son cœur qui le tirait à aimer uniquement cette fille, pour le rapport de sa face (comme il lui semblait) à celle de sa défunte maîtresse, tellement qu'il ne pouvait se soûler de la regarder. Qui fut cause qu'eux étant à table et sur la fin du dîner, une tante de Fénicie, voyant le comte si attentif à contempler son épouse, lui va dire joyeusement : « Monsieur, je vous prie me dire si jamais fûtes marié. » Lui, oyant cette parole, ne put tant se commander que les larmes ne lui coulassent le long de la face : « Ah ! Madame, dit-il, que vous renouvelez une grande plaie en mon cœur ; laquelle tourmente si fièrement mon esprit qu'à peine il ne me laisse pour s'attendre au contentement qu'il aurait en l'autre monde, jouissant seulement de la vue de ma chère Fénicie !... Cette damoiselle me plaît bien, je le confesse; mais

si auparavant que de l'épouser, j'eusse pu recouvrer ma Fénicie, je n'ai rien si cher ni si précieux, qui n'y eût été employé, à cause que je l'aimais uniquement, et en était l'amitié si bien fondée, que si je vivais mille ans, je l'aimerais aussi bien absente que présente. » Le bonhomme Lionato, ne pouvant plus dissimuler son allégresse, tourna sa face vers le comte, et, avec un ris attrempé de larmes, il lui dit : « Vous montrez bien mal, Monsieur mon fils et gendre (car c'est ainsi que je puis appeler) avec l'effet la vérité de votre parole, vu qu'ayant épousé votre tant aimée Fénicie et lui ayant été voisin toute cette matinée, n'avez encore su la reconnaître ! Fénicie vit, elle est l'épouse de son mari promis ; je vous l'ai tirée du cercueil et de la porte de la mort, afin de vous la garder saine et pure, et de laquelle je vous ai fait et fais dès à présent maître et possesseur ! » Timbrée fut si étonné de cette nouvelle qu'il pensait être charmé. Enfin l'amour lui ouvrant les yeux, et revenu de sa pamoison contemplative, il se rue, les bras étendus sur le col de sa gentille épouse, il la baise, caresse et accole, et semblaient tous deux liés et collés ensemble, une vigne et un ormeau enlacés en un... Le seigneur Geronde, voyant que la tragédie était devenue comique, ayant demandé pardon de sa faute à Fénicie, et elle lui pardonnant, s'adressa à Lionato auquel il requit fort humblement sa fille Bellefleur en mariage, ce que le bonhomme lui octroya de bon cœur. Ainsi Geronde fut gendre, comme il l'avait autrefois desseigné, de Lionato et frère de son grand ami Timbrée... Le roi d'Aragon fit honneur à ces seigneurs, à leurs noces, y assistant, et lui, et Jacques, infant d'Aragon, son fils aîné. Le mal que Geronde avait dressé fut occasion d'un grand bien, car de Timbrée et Fénicie est sortie cette maison des Cardonne, tant renommés en Espagne et en Italie, si que de notre temps il y a eu don Pietro, comte de Colisan,

grand connétable et amiral de Sicile, lequel mourut à la journée de la Bicoque, régnant en France Louis douzième, et Maximilien tenant l'Empire.

PANDOSTO OU LE TRIOMPHE DU TEMPS

Nouvelle de Robert Greene, traduite par F.-V. Hugo.

[Extraits.]

Dans le pays de Bohême, régnait un roi appelé Pandosto, qui, par des succès fortunés dans ses guerres contre ses ennemis et par une généreuse courtoisie envers ses amis dans la paix, s'était fait grandement craindre et aimer de tous les hommes. Ce Pandosto[1] avait épousé une dame appelée Bellaria[2], royale par naissance, savante par éducation, belle par nature et fameuse par vertu. Ces deux époux, unis dans un parfait amour, vivaient dans un si heureux contentement que leurs sujets se réjouissaient de voir leurs paisibles dispositions. Peu de temps après leur mariage, la fortune, désirant accroître leur bonheur, leur prêta un fils tellement embelli des dons de la nature que sa perfection augmenta l'amour de ses parents et la joie des communes. Ce jeune enfant fut appelé Garinter[3] et nourri dans le palais... Bientôt envieuse d'un si heureux succès, désirant donner quelques signes de son inconstance, la Fortune tourna sa roue et assombrit le brillant soleil de leur prospérité sous les nuages du malheur et de la misère. Car il arriva qu'Egistus[4], roi de Sicile, qui dans sa jeunesse avait été élevé avec Pandosto, désireux de montrer que ni aucun espace de temps, ni au-

[1] Léonte dans le *Conte d'hiver*.
[2] Hermione.
[3] Mamilius.
[4] Polixène.

cune distance de lieu ne pouvait diminuer leur amitié première, fréta une escadre de navires et fit voile vers la Bohême pour visiter son vieux camarade. A la nouvelle de son arrivée, celui-ci alla en personne, accompagné de sa femme Bellaria et d'un grand cortége de seigneurs et de dames, à la rencontre d'Egistus; dès qu'il l'aperçut, il descendit de cheval, l'embrassa très tendrement, et pria sa femme de faire fête à son vieil ami. Celle-ci (pour montrer qu'elle avait pour agréables ceux qu'aimait son mari) accueillit Egistus avec une courtoisie si familière que le roi de Sicile ne douta plus d'être le bienvenu. Après qu'ils se furent salués et embrassés, ils remontèrent à cheval et chevauchèrent vers la cité, devisant et se racontant les tendres passe-temps dans lesquels ils ont passé leur enfance... Après avoir traversé les rues de la ville, ils arrivèrent au palais où Pandosto entretint Egistus et ses Siciliens dans de somptueux banquets. Bellaria, qui dans son temps était la fleur de la courtoisie, voulant montrer son amour pour son mari par ses prévenances envers ses amis, traitait Egistus assez familièrement pour témoigner par ses actes combien son âme lui était sympathique : elle allait elle-même souvent dans sa chambre à coucher pour voir si tout était à sa convenance. Cette honnête familiarité s'accroissait chaque jour entre eux ; Bellaria remarquant dans Egistus une âme princière et généreuse, et Egistus découvrant dans Bellaria une disposition vertueuse et courtoise, il se fit une si secrète union de leurs affections que l'un n'était jamais bien sans la société de l'autre. Aussi, lorsque Pandosto, occupé d'affaires urgentes, ne pouvait tenir compagnie à son ami Egistus, Bellaria se promenait avec lui dans le jardin, et tous deux passaient le temps, à leur grande satisfaction, dans des entretiens privés et enjoués. Cette habitude continuant toujours entre eux, une certaine passion pénétra dans l'âme de Pandosto et lui inspira diverses pensées soupçonneuses. Il commença alors à mesurer toutes

leurs actions et à interpréter à mal leur familiarité trop privée, jugeant qu'elle n'était point une affection honnête, mais un caprice désordonné; et il se mit à les surveiller pour voir s'il ne pouvait pas acquérir une preuve certaine à l'appui de ses soupçons. Tandis qu'il observait leurs gestes et leurs regards, eux, ces deux folles âmes, ne se doutant pas de ses intentions traîtresses, se fréquentaient chaque jour. L'esprit obsédé de jalousie, Pandosto se persuada que son ami Egistus le trichait: sur quoi, pour se venger, il résolut, tout en dissimulant sa rancune sous une apparence amicale, de lui jouer le tour d'un ennemi. Après avoir réfléchi comment il pourrait se débarrasser d'Egistus sans être soupçonné de l'avoir occis traîtreusement, il se détermina enfin à l'empoisonner; et, pour mieux dépêcher l'affaire, il manda son échanson à qui il confia secrètement son projet, lui promettant pour récompense mille couronnes de revenu. L'échanson, soit par scrupule de conscience, soit afin de repousser pour la forme une si sanguinaire requête, essaya par de grandes raisons de dissuader Pandosto, lui montrant quelle offense le meurtre était envers les dieux. Mais les conseils de Franion [1] (c'est ainsi qu'il s'appelait) ne purent détourner le roi de sa diabolique entreprise. Il accabla son homme des plus amers reproches, et lui dit que s'il voulait empoisonner Egistus, il l'élèverait à de hautes dignités, tandis que, s'il persistait dans son obstination, aucune torture ne serait trop grande pour punir sa désobéissance. Si bien que Franion, jugeant inutile de lutter contre le courant, consentit à dépêcher Egistus à la prochaine occasion: ce dont Pandosto resta quelque peu satisfait, résolu d'ailleurs, aussitôt qu'Egistus serait mort, de donner à sa femme une soupe de la même sauce, et de se débarrasser ainsi de ceux qui lui causaient cette incessante douleur... Franion,

[1] Camillo.

voyant qu'il lui fallait mourir avec une âme pure ou vivre avec une conscience souillée, prit enfin le parti de révéler la chose à Egistus. Un soir, il alla au logement d'Egistus sous prétexte de l'entretenir de certaines affaires qui touchaient le roi, et, quand tous eurent été congédiés de la chambre, il lui déclara toute la conspiration que Pandosto avait ourdie contre lui... Egistus n'eut pas plutôt entendu ce récit que la frayeur le fit trembler de tous ses membres, s'imaginant qu'il y avait quelque trahison là-dessous, et que Franion dissimulait sa ruse sous de fausses couleurs : il se mit en grande colère, et dit qu'il ne doutait pas de Pandosto, puisqu'il était son ami et que jamais il n'y avait eu aucune rupture de leur amitié. Il n'avait pas cherché à envahir ses terres, à conspirer avec ses ennemis, à dissuader ses sujets de leur allégeance; il ne voyait donc aucune raison pour que Pandosto en voulût à sa vie et soupçonnait que c'était quelque machination des Bohémiens pour le brouiller avec le roi. Franion, l'arrêtant au milieu de son discours, répondit que Sa Majesté se méprenait sur ses intentions, puisqu'il avait pour but d'empêcher la trahison, et non d'être traître; que, comme preuve de sa sincérité, si Sa Majesté voulait se retirer en Sicile pour sauvegarder sa vie, il s'offrait à l'accompagner.... Entendant la protestation solennelle de Franion, Egistus commença à réfléchir que les monarchies sont sans foi ni loi comme l'amour, et à soupçonner que Pandosto cherchait à ruiner ses sujets par la mort et à envahir la Sicile à la tête d'une rapide expédition. Tous ces doutes bien pesés, il remercia fort Franion et lui promit de le créer duc en Sicile, s'il pouvait retourner sain et sauf à Syracuse.... La Fortune, quoique aveugle, favorisa cette juste cause en leur envoyant un bon vent au bout de six jours ; Franion, voulant profiter du moment et éloigner les soupçons de Pandosto, alla le trouver la nuit, la veille du jour fixé pour le départ, et lui promit que le lendemain il accomplirait la vo-

lonté du roi, car il s'était procuré un poison si terrible que sa seule odeur causait une mort soudaine. Pandosto fut joyeux d'entendre cette bonne nouvelle, mais il fut déçu dans son espoir de vengeance. Car Egistus, craignant que le retard ne produisît un danger, plia bagage, et, aidé de Franion, sortit avec ses gens par une poterne de la cité, si secrètement et si promptement que tous arrivèrent au bord de la mer et s'embarquèrent, prenant congé de la Bohême avec force amères imprécations. Tandis qu'ils voguaient paisiblement sur les flots, grand était l'émoi de Pandosto et de ses sujets.

Le roi s'imagina que Franion et sa femme Bellaria avaient conspiré avec Egistus, et que si celui-ci avait pu se sauver secrètement, c'était seulement grâce à l'ardente affection qu'il avait inspirée à la reine ; enflammé de rage, il ordonna qu'on enfermât sa femme en prison jusqu'à nouvel ordre. Les gardes, répugnant à mettre la main sur une princesse si vertueuse, allèrent tristement exécuter leur consigne. En arrivant chez la reine, ils la trouvèrent jouant avec son fils Garinter et lui expliquèrent en pleurant leur mission. Bellaria, étonnée d'une si cruelle censure et trouvant dans sa conscience pure un infaillible avocat, se rendit avec empressement en prison, où elle attendit avec des soupirs et des larmes le moment de son procès Pandosto, voyant qu'il ne pouvait pas atteindre Egistus, résolut d'assouvir toute sa fureur sur la pauvre Bellaria. Il fit donc faire dans tout son royaume une proclamation publique qui déclarait la reine et Egistus coupables d'avoir, avec l'aide de Franion, commis un adultère incestueux, et en même temps conspiré contre la vie du roi ; sur quoi le traître Franion s'était enfui avec Egistus, et Bellaria avait été justement emprisonnée... Malgré les instincts de vengeance qui l'excitaient à la guerre, Pandosto avait réfléchi que non-seulement Egistus était par sa puissance et par sa prouesse un adversaire redoutable,

mais qu'en outre il avait dans son alliance une foule de rois, prêts à l'aider, s'il en était besoin, car il avait épousé la fille de l'empereur de Russie. Ces considérations avaient quelque peu diminué son courage, et il avait résolu, puisque Egistus avait échappé sans fournir son écot, que Bellaria payerait pour tous au prix le plus exorbitant... Le roi n'ayant pas voulu l'entendre ni l'admettre à se justifier, Bellaria fit de nécessité vertu et se résigna à supporter patiemment sa triste infortune. Tandis qu'elle était ainsi accablée par les calamités, (surcroît de douleurs) elle découvrit qu'elle était mère, et sentit un enfant s'agiter dans son corps.

Aussitôt elle se mit à fondre en larmes, accusant la Fortune et se tordant les mains. Le geôlier, apitoyé par son désespoir, et croyant que, si le roi savait qu'elle était en mal d'enfant, il apaiserait un peu son courroux et la relâcherait de prison, se rendit en toute hâte auprès de Pandosto pour lui déclarer la nature des souffrances de Bellaria. Dès que le roi eût entendu le geôlier dire qu'elle était en mal d'enfant, il fut saisi de frénésie, et, se levant avec rage, jura qu'il les ferait mourir, elle et son marmot bâtard, quand même les dieux diraient: non, — convaincu comme il l'était par le calcul de l'époque que c'était Egistus, et non pas lui, qui était le père de l'enfant. Bellaria mit au monde une belle et jolie fille: Pandosto ne l'eut pas plutôt appris qu'il décida que Bellaria et la jeune enfant seraient brûlées vives. Les nobles, entendant la cruelle sentence du roi, cherchèrent par la persuasion à le détourner de sa décision sanguinaire. Leurs raisons ne purent calmer sa rage: il resta résolu à ceci que, Bellaria étant adultère, l'enfant était une bâtarde, et qu'il ne souffrirait pas qu'un infâme marmot l'appelât son père. A la fin, cependant, il consentit à épargner la vie de l'enfant, tout en l'exposant à une mort pire. Car s'imaginant qu'elle était née par hasard, il voulut la remettre à la charge du hasard: il fit donc préparer une petite nacelle pour y dé-

poser l'enfant et le livrer à la merci des mers et des destins. Bellaria n'eut pas plus tôt appris la rigoureuse résolution de son mari, qu'elle s'évanouit et que tous la crurent morte ; pourtant, à la fin, ayant repris ses sens, elle proféra en sanglotant ces paroles : « Hélas ! douce enfant infortunée, haïe par la Fortune avant même de naître !... faut-il que ta mort prématurée paye la dette de ta mère et que son crime innocent soit pour toi une malédiction fatale !... Tu auras donc les mers pour refuge, et la barque dure pour berceau ! Au lieu de doux baisers, ce seront les tempêtes amères qui se presseront sur tes lèvres ! Le sifflement des vents sera pour toi le chant de la nourrice, et l'écume salée te tiendra lieu de doux lait !... Laisse-moi baiser ta bouche, enfant bien-aimée, et mouiller de mes larmes tes tendres joues et mettre cette chaîne autour de ton petit cou, afin que si le destin te sauve, elle puisse aider à te secourir ! Puisque tu vas disparaître dans la vague orageuse, je te dis adieu dans un douloureux baiser, et je prie les dieux de te protéger. » Si grande était sa douleur qu'elle s'évanouit de nouveau, et que, même après être revenue à elle, elle perdit la mémoire et resta longtemps immobile, comme en léthargie. Les gardes la laissèrent dans cette perplexité et portèrent l'enfant au roi, qui commanda que sans délai elle fût mise dans une barque sans voile et sans rien pour la guider et abandonnée au milieu de la mer. Les matelots, émus de pitié pour la dure fortune de l'enfant, la placèrent à l'un des bouts du bateau, sous un berceau de branches vertes qu'ils firent exprès pour la garantir autant que possible du vent et du mauvais temps, puis attachèrent la barque à un navire, la remorquèrent jusqu'en pleine mer, et alors coupèrent la corde. Aussitôt s'éleva une forte tempête qui secoua si violemment le petit bateau, que les marins crurent qu'il devait bientôt chavirer ; l'ouragan devint même si violent qu'ils ne regagnèrent la côte qu'à grand'peine et à grand péril. Retour-

nons à Pandosto. Celui-ci, ayant assemblé ses nobles et ses conseillers, fit comparaître Bellaria dans un procès public, sous la prévention d'avoir commis l'adultère avec Egistus, d'avoir conspiré avec Franion pour empoisonner Pandosto son époux, et, enfin, le complot ayant été en partie surpris, d'avoir conseillé à ses complices de s'évader nuitamment pour assurer leur salut. Bellaria, se tenant comme prisonnière à la barre, et voyant que sa mort seule pouvait pacifier la fureur de son mari, s'enhardit jusqu'à demander justice, car elle ne pouvait espérer ni implorer pitié, et insista pour que les misérables parjures qui l'avaient calomniée auprès du roi fussent amenés devant elle pour donner leur témoignage. Mais Pandosto déclara que ses accusateurs étaient d'un tel crédit que leurs paroles étaient des preuves suffisantes, que d'ailleurs la brusque et secrète évasion d'Egistus et de Franion avait confirmé leur déposition, que, quant à elle, elle était dans son rôle en niant un crime si monstrueux, et qu'ayant perdu toute honte en commettant la faute, elle devait être assez impudente pour nier le fait; mais que ses arguments de mauvais aloi n'étaient pas valables et qu'elle serait punie, comme sa bâtarde, d'une cruelle mort. Bellaria, nullement interdite par cette rude réponse, répliqua à Pandosto qu'il parlait en colère et non en conscience, car jamais la tache du soupçon n'avait souillé sa vertu. Si elle avait eu de si aimables prévenances pour Egistus, c'était parce qu'il était l'ami du roi, et nullement par une impure affection: donc, si elle était condamnée sans autre preuve, c'était rigueur et non loi. — Les seigneurs qui siégeaient au jugement dirent que Bellaria avait raison et supplièrent le roi de permettre que les accusateurs fussent examinés et assermentés publiquement. Le roi répondit immédiatement que dans ce procès il pouvait et voulait se dispenser de la loi, que les jurés devaient prendre sa parole comme une preuve suffisante et que, sinon, il ferait repentir

le plus fier d'entre eux. Les seigneurs, voyant le roi en colère, restèrent tous cois ; mais Bellaria, craignant plus une infamie perpétuelle qu'une mort instantanée, se jeta à genoux et supplia le roi, au nom de l'amour qu'il avait pour son jeune fils Garinter, de vouloir bien envoyer six de ses nobles à l'île de Delphes, pour s'enquérir auprès de l'oracle d'Apollon si elle avait commis l'adultère avec Egistus ou tenté d'empoisonner le roi avec Franion ; — ajoutant que, si le dieu Apollon la déclarait coupable, elle se résignait d'avance à tous les tourments. La requête était si raisonnable que Pandosto ne pouvait la refuser sans honte.... Il choisit donc six de ses nobles qu'il savait peu favorables à la reine et les envoya à Delphes. Ceux-ci y arrivèrent au bout de trois semaines ; à peine avaient-ils mis pied à terre qu'ils se rendirent au temple, et, là, ayant offert un sacrifice au dieu et des présents aux prêtres, implorèrent humblement une réponse à leur question. Ils ne furent pas plutôt à genoux devant l'autel, qu'Apollon dit à voix haute : « Bohémiens, prenez ce que vous trouverez derrière l'autel et partez. » Ayant obéi à l'oracle, ceux-ci trouvèrent un parchemin roulé où étaient écrits ces mots en lettres d'or :

L'ORACLE

Soupçon n'est pas preuve ; jalousie n'est pas juge équitable ; Bellaria est chaste ; Égistus irréprochable ; Franion un sujet loyal ; Pandosto un traître ; son enfant innocente, et le roi vivra sans héritier, si celle qui est perdue n'est pas retrouvée.

Aussitôt qu'ils eurent pris le parchemin, le prêtre du dieu leur recommande de s'abstenir de le lire avant d'être en présence de Pandosto, sous peine d'encourir le déplaisir d'Apollon. Les Bohémiens obéirent scrupuleusement, et, prenant congé du prêtre avec grand respect, regagnèrent

leur navire et revinrent sains et saufs en Bohême... Pandosto ne les eut pas plutôt vus que, avec une contenance joyeuse, il leur demanda : Quelles nouvelles? Les envoyés dirent à Sa Majesté qu'ils avaient reçu du dieu une réponse écrite dans un rouleau, mais qu'ils avaient eu ordre de ne la lire qu'en présence du roi, et sur ce ils lui remirent le parchemin. Mais les nobles, se fondant sur ce que cet écrit contenait le salut et l'honneur de la reine ou sa mort et son infamie perpétuelle, supplièrent le roi de rassembler ses nobles et ses communes dans la salle du tribunal, où la reine, amenée comme prisonnière, entendrait le jugement de l'oracle. Charmé de cet avis, Pandosto fixa le jour, assembla ses lords et ses communes, et fit amener la reine devant le tribunal... Alors il ordonna à un de ses ducs de lire le contenu du parchemin. A peine les communes l'eurent-elles entendu, qu'elle jetèrent un grand cri et battirent des mains en réjouissance de ce que l'innocence de la reine était reconnue. Quant au roi, il fut si honteux de sa téméraire folie, qu'il supplia ses nobles d'engager Bellaria à lui pardonner et à oublier ses torts ; promettant de se montrer à son égard un mari loyal et aimant, et en outre de se réconcilier avec Egistus et Franion ; enfin, révélant devant tous la cause véritable de leur évasion secrète, et comment il aurait traîtreusement fait mettre Egistus à mort, si l'honnêteté de son échanson n'avait empêché son projet. Comme il exposait ainsi toute l'affaire, on vint lui annoncer que son fils Garinter était mort soudainement. A cette nouvelle, Bellaria fut prise d'un désespoir aussi grand que sa joie venait d'être vive, et ses forces vitales l'abandonnèrent au point qu'elle tomba morte sur-le-champ et ne put jamais être rappelée à la vie.

Ce brusque spectacle épouvanta à ce point le roi qu'il tomba de son trône évanoui. Ses nobles l'emportèrent dans son palais où il resta trois jours sans parler... Quand

il revint à lui, il saisit une rapière pour se tuer, mais ses pairs l'empêchèrent d'accomplir cet acte sanglant, en lui remontrant que le bien public était attaché à son salut, et que le troupeau ne pouvait que périr sans le berger. Enfin, le roi se laissa fléchir et reprit quelque calme ; mais, aussitôt qu'il put sortir, il fit embaumer sa femme et ordonna qu'elle fût déposée dans un cercueil de plomb avec son jeune fils Garinter ; il érigea un sépulcre riche et splendide où tous deux furent enfermés, et sur lequel cette épitaphe fut par ses ordres gravée en lettres d'or : *Ci-gît l'aimable Bellaria, accusée faussement d'être impudique, justifiée par la sentence sacrée d'Apollo, et pourtant tuée par la jalousie. Qui que tu sois, passant, maudis celui qui a fait mourir cette reine.* Cette épitaphe une fois gravée, Pandosto résolut d'aller une fois par jour sur la tombe, et là de déplorer son infortune par d'humides lamentations, ne voulant d'autre compagne que la douleur, d'autre harmonie que la repentance.

Mais laissons-le à ses tristes émotions, et reprenons la tragique histoire de la petite fille. L'enfant, secouée par le vent et par la vague, sur le point d'être noyée à chaque rafale, flotta deux grands jours sans secours, jusqu'à ce qu'enfin la tempête ayant cessé, le petit bateau, entraîné par la marée, échouât sur les sables de la côte de Sicile. Il arriva qu'un pauvre berger mercenaire, qui gagnait sa vie à garder les troupeaux des autres, ayant perdu une de ses brebis, errait du côté de la plage pour voir si par hasard il ne la retrouverait pas broutant le lierre de mer dont les moutons aiment à se nourrir ; mais, ne l'ayant pas aperçue là, comme il allait retourner à son troupeau, il entendit un cri d'enfant ; sachant qu'il n'y avait pas de maison là, il pensa qu'il s'était mépris et que c'était le bêlement de sa brebis. Sur quoi, regardant plus attentivement, comme il jetait les yeux vers la mer, il aperçut un petit bateau d'où il lui sem-

bla que partaient de nouveaux cris. Il s'avança sur le bord, et, marchant dans l'eau jusqu'au bateau, il regarda et vit un petit nourrisson, couché tout seul, presque mort de faim et de froid, enveloppé dans un manteau d'écarlate, richement brodé d'or, et ayant une chaîne autour du cou. Le berger, qui n'avait jamais vu un si beau baby ni de si riches joyaux, pensa qu'assurément c'était un petit dieu, et se mit avec grande dévotion à se frapper la poitrine. L'enfant qui faisait la grimace pour chercher le sein, se mit à crier de nouveau; le pauvre homme reconnut que c'était une enfant de noble famille qui, victime de quelque sinistre projet, avait été chassée là par la tempête... Émù de pitié, il résolut de la porter au roi afin qu'elle reçût une éducation d'accord avec sa naissance, car il n'avait pas lui-même les moyens de l'élever, quelque bonne volonté qu'il en eût. Prenant donc l'enfant dans ses bras, comme il repliait le manteau pour mieux la défendre du froid, il vit tomber à ses pieds une bourse très-belle et très-riche où il trouva une grande somme d'or : cette vue le remplit de joie en même temps qu'elle l'accabla de frayeur; de joie, parce qu'il avait une telle somme en son pouvoir; de frayeur, parce qu'il pouvait courir des dangers dans le cas où la chose serait connue. A la fin, l'amour de l'or l'emporta, et il résolut d'élever l'enfant, et avec la somme de soulager sa propre misère. Il renonça donc à chercher sa brebis, et, aussi secrètement qu'il put, il rentra chez lui par un sentier détourné, de peur qu'aucun de ses voisins ne l'aperçût avec son fardeau. Aussitôt qu'il eût franchi le seuil de la porte, l'enfant commença à crier; sa femme, ayant entendu le cri et voyant son mari avec un nourrisson dans ses bras, commença à être quelque peu jalouse, s'étonnant que son mari fût si libertin dehors quand il était si tranquille chez lui; comme les femmes sont naturellement inclinées à croire le pire, elle commença à maugréer contre son bonhomme, et, prenant

un bâton, jura de lui en donner une volée s'il lui apportait quelque marmot bâtard. Le bonhomme, voyant sa femme dans sa majesté avec la masse à la main, la supplia de rester tranquille et lui raconta toute l'histoire ; quand enfin il lui montra la bourse pleine d'or, elle se mit à soupirer doucement, et, prenant son mari autour du cou, l'embrassa à sa rude manière, lui disant que Dieu, ayant vu leur misère, entendait la soulager, et ayant vu qu'ils n'avaient pas d'enfant, leur avait envoyé cette petite fille pour être leur héritière. Après qu'ils eurent mis tout en ordre, le berger retourna à ses moutons en chantant gaiement, et la bonne femme se mit à bercer l'enfant après l'avoir enveloppée dans une couverture commune au lieu du riche manteau, et la nourrit avec tant de soin, qu'elle commença à être une jolie fille. En rentrant chez lui tous les soirs, le berger la faisait danser sur ses genoux et la faisait babiller, si bien qu'en peu de temps elle commença à parler et à l'appeler papa, et la bonne femme maman... Fawnia [1] (c'est ainsi qu'ils nommèrent l'enfant), croyant que Porrus [2] était son père et Mopsa sa mère, les honorait et leur obéissait avec un respect qu'admiraient tous les voisins. Porrus devint vite un homme de substance et de crédit ; il acheta des terres qu'il comptait léguer à sa fille après sa mort, si bien que les riches fermiers venaient dans sa maison comme des amoureux. Dès qu'elle atteignit seize ans, Fawnia avait une perfection si exquise de corps et d'esprit, que sa haute naissance se révélait dans sa disposition naturelle ; mais les gens, la croyant fille du berger Porrus, ne faisaient que s'étonner de sa beauté et de son intelligence. Chaque jour elle menait paître son troupeau, abritant son visage des ardeurs du soleil avec une simple guirlande de branches et de fleurs, et cette coiffure lui

[1] Perdita.
[2] Le vieux berger, dans le *Conte d'hiver*.

allait si galamment, que la jeune fille semblait par sa beauté être la déesse Flore elle-même... Une fois il y eut réunion de toutes les filles des fermiers de la Sicile, et Fawnia y fut conviée comme la maîtresse de la fête. Elle se rendit donc, sous ses plus beaux atours, au milieu de ses compagnes, et passa le jour dans les naïfs amusements familiers au berger. Le soir venu, Fawnia, ayant prié une de ses camarades de l'accompagner, s'en revint chez elle pour voir si le troupeau était bien parqué. Comme les deux filles cheminaient, il arriva qu'elles rencontrèrent Dorastus [1], fils du roi, qui toute la journée avait chassé au faucon et tué du gibier.

En jetant les yeux sur Fawnia, Dorastus fut à demi effrayé, craignant d'avoir vu Diane, ainsi qu'Actéon. Tandis qu'il était interdit, un de ses gens lui dit que la fille à la guirlande était Fawnia, cette jolie bergère dont la beauté était si célèbre à la cour. Dorastus se hasarda alors à lui demander de qui elle était fille, quel âge elle avait et comment elle avait été élevée ? Et elle lui répondit avec une réserve si modeste et une telle vivacité d'esprit, que Dorastus crut que sa beauté extérieure n'était que la terne contrefaçon de ses qualités intérieures ; tandis qu'il causait avec elle, la perfection de Fawnia enflamma son imagination au point qu'il sentit son âme se métamorphoser, et, pour éviter la sirène qui l'enchantait ainsi, il donna de l'éperon à son cheval, en disant adieu à cette jolie bergère. Fawnia s'en retourna chez elle, et se trouvant mal à l'aise, se mit au lit, mais elle ne put prendre de repos ; car si elle était éveillée, elle songeait à la beauté de Dorastus, et si elle tentait d'éluder ces pensées par le sommeil, elle rêvait de la perfection de Dorastus. Celui-ci, de son côté, resta tellement ensorcelé par la beauté et l'esprit de Fawnia, qu'il ne put goûter de repos. Il sentit son âme blessée prête à s'avouer vaincue sous l'assaut de l'amour,

[1] Florizel.

mais il tâchait de détruire cette passion frénétique en se rappelant que Fawnia était bergère et indigne des regards d'un prince : « Rougis, Dorastus, se disait-il à lui-même, rougis de ton choix et de ton amour : tes pensées ne peuvent être exprimées sans honte, et tes affections sans déshonneur... Ah! Fawnia ! adorable Fawnia !... N'as-tu pas honte, Dorastus, de nommer une créature si inférieure à ta naissance et à ton rang ? Meurs, Dorastus, meurs... Pourtant la beauté doit être obéie, parce qu'elle est la beauté. Ah ! lutter contre l'amour, c'est vouloir, comme ceux de Scyros, lancer des flèches contre le vent, ou mordre la lime, comme le serpent. J'obéirai donc, puisque je dois obéir. Fawnia, oui, Fawnia sera ma fortune, en dépit de la fortune. Les dieux d'en haut ne dédaignent pas d'aimer les femmes d'ici-bas. Phœbus s'est épris de la Sibylle, Jupiter d'Io, et pourquoi donc ne m'éprendrai-je pas de Fawnia ? Si elle est inférieure à celles-ci par la naissance, elle leur est bien supérieure en beauté ; née pour être bergère, mais digne d'être déesse !... »

Tel était le chagrin incessant de Dorastus qu'il perdit son appétit accoutumé ; il devint pâle, blême, mélancolique, au point que son père et toute la cour s'imaginèrent qu'il était en proie à quelque maladie de langueur. Le roi fit donc venir les médecins, mais Dorastus ne voulut pas se laisser soigner, ni même leur permettre de voir son urine... L'amour finit par l'emporter en lui sur l'honneur, si bien que ses désirs ardents lui firent imaginer de nouveaux stratagèmes, car il se fit faire immédiatement un costume de berger, afin de pouvoir aller jaser avec Fawnia sans être reconnu ni soupçonné, et, s'étant rendu seul dans un bosquet touffu adjoignant le palais, il revêtit ce costume ; puis, prenant une grande houlette à sa main, il alla à la découverte de sa bien-aimée. Mais, chemin faisant, se voyant affublé de ces hardes messéantes, il se prit à sourire de sa

propre folie, et à se la reprocher en ces termes : « Bon ! Dorastus, tu gardes un beau décorum ! Étrange changement ! De prince devenir paysan !... Mais, choisis donc les fleurs, non les mauvaises herbes ; les diamants, non les cailloux ; les dames qui peuvent te faire honneur, non les bergères qui peuvent t'avilir. Vénus est peinte dans la soie, non en haillons ; et Cupidon marche d'un pied dédaigneux pour parvenir à la dignité. Et pourtant, Dorastus, ne rougis pas de ces habits de berger. Les dieux célestes ont parfois des pensées terrestres. Neptune est devenu bélier, Jupiter taureau, Apollo berger : ils sont dieux et pourtant ils aiment ; et toi, qui es un homme, tu es obligé d'aimer. » Tout en se parlant ainsi à lui-même, il arriva à l'endroit où Fawnia gardait ses moutons. Dès que celle-ci le reconnut, elle se leva et lui fit une profonde révérence. Dorastus la prenant par la main lui rendit sa courtoisie dans un doux baiser, et la priant de s'asseoir près de lui, il se mit à établir ainsi sa batterie. « Si tu t'étonnes, Fawnia, de mon étrange accoutrement, le changement de ma pensée te surprendrait bien davantage : l'un ne déshonore que ma forme extérieure, l'autre bouleverse mes facultés intérieures. J'aime, Fawnia, et ce qui plaît à mes amours ne peut me déplaire. Tu avais promis d'aimer Dorastus quand il cesserait d'être prince et deviendrait berger : vois, j'ai fait la métamorphose ; accorde moi donc mon désir. — C'est vrai, dit Fawnia, mais l'habit ne fait pas le moine : les aigles peints sont des peintures, et non des aigles. Les grappes de Zeuxis n'étaient des grappes qu'en apparence... Ce costume n'a pas fait Dorastus berger, mais seulement tel qu'un berger. — Ah ! Fawnia, répliqua Dorastus, je serais berger que je t'aimerais de même, et, tout prince que je suis, je suis forcé de t'aimer. Prends garde, Fawnia ; ne sois pas trop fière des couleurs de la beauté, car c'est une fleur qui se fane à peine épanouie. Si mes désirs étaient illégitimes, tu pourrais me

repousser avec raison; mais je t'aime, Fawnia, non pour faire de toi ma concubine, mais pour faire de toi ma femme! » En entendant cette solennelle protestation, Fawnia ne résista plus à l'assaut, mais elle livra la forteresse en ces termes attendris. « Ah! Dorastus, je n'ose dire que je t'aime, puisque je ne suis qu'une bergère; mais les dieux savent (pardon, si ce que je dis est mal) que j'ai honoré Dorastus, oui, et que je l'ai aimé de la plus respectueuse affection que puisse éprouver Fawnia ou désirer Dorastus. Je cède, vaincue, non par les prières, mais par l'amour, restant, pour Dorastus une servante prête à faire sa volonté, si elle ne porte aucun préjudice ni à sa dignité ni à mon honneur! »

En entendant cette aimable conclusion, Dorastus serra Fawnia dans ses bras, jurant que ni la distance, ni le temps, ni la fortune contraire, ne diminuerait son affection. Dès qu'ils eurent ainsi engagé leur foi l'un à l'autre, Dorastus, comprenant que jamais Egistus ne consentirait à un mariage aussi misérable, se détermina à l'emmener en Italie, où tous deux vivraient heureux, jusqu'au temps où il serait réconcilié avec son père ou appelé à lui succéder. Ce projet fut grandement approuvé de Fawnia; et une fois d'accord sur ce point, ils se séparèrent, après maintes embrassades et maints doux baisers... Chaque fois que l'occasion le favorisait, Dorastus se rendait ainsi auprès de Fawnia: mais, quoiqu'il ne la visitât jamais que dans ses hardes de berger, ses fréquentes apparitions le firent non-seulement suspecter, mais reconnaître par divers voisins qui, par amitié pour le vieux Porrus, le prévinrent secrètement de toute l'intrigue. Porrus fut si consterné de cette nouvelle qu'après avoir remercié ses voisins de leur bonne volonté, il rentra vite chez lui, prit sa femme à part, et, se tordant les mains et fondant en larmes, il s'ouvrit à elle en ces termes: « J'ai grand'peur, femme, que ma fille Fawnia ne paye bien cher sa

beauté. J'apprends une nouvelle qui, si elle est vraie, causera des regrets à plus d'un. Mes voisins m'ont dit que Dorastus, le fils du roi, commence à regarder notre fille Fawnia; si cela est, je ne donnerai pas un denier de son honnêteté à la fin de l'année. Ah! ce sont de dures conjonctures que celles où les appétits des princes font loi! — Paix, mari, dit la femme, prenez garde à ce que vous dites; c'est par ruse qu'il faut arrêter les grands courants, et non par force, c'est par soumission qu'il faut persuader les princes, et non par rigueur. Faites ce que vous pouvez, mais pas plus, de peur qu'en sauvant le pucelage de Fawnia vous ne perdiez votre tête. — Bah! femme, tu parles comme une folle : si le roi savait que Dorastus a fait un enfant à notre fille, comme je crains que cela n'arrive bientôt, sa fureur serait telle que nous perdrions nos biens et nos vies. Je veux donc prendre la chaîne et les joyaux que j'ai trouvés avec Fawnia, et les porter au roi, en lui déclarant qu'elle n'est point ma fille, mais que je l'ai trouvée, secouée par les vagues, dans une petite barque et enveloppée en un riche manteau où était enclos ce trésor. Par ce moyen, j'espère que le roi prendra Fawnia à son service, et nous, quoi qu'il arrive, nous serons sans reproche. » Ce dessein plut beaucoup à la bonne femme, si bien qu'ils résolurent, aussitôt qu'ils pourraient voir le roi à loisir, de lui confier toute l'affaire.

Pendant ce temps, Dorastus s'était procuré toutes les choses nécessaires au voyage. Il avait amassé un trésor et des joyaux à profusion, et avait mis dans sa confidence un vieux serviteur, appelé Capnio, par qui il avait été élevé. Celui-ci avait agi avec tant de zèle qu'en peu de temps il avait frété un navire prêt pour la traversée. Dès que le vent fut favorable, il fit porter nuitamment les bagages à bord et avertit Fawnia que le départ était fixé pour le lendemain matin. Celle-ci se leva de bonne heure, attendant Dorastus qui

arriva au grand galop de son cheval, et l'ayant prise en croupe la conduisit au havre où ils s'embarquèrent. De son côté, Capnio, en se dirigeant vers le navire, rencontra Porrus qui se rendait au palais ; il le reconnut, et, se doutant de quelque manigance, l'arrêta sur la route et lui demanda où il allait si matin. Porrus lui répondit que le fils du roi Dorastus avait séduit sa fille et qu'il allait se plaindre au roi du tort que lui faisait le prince. « Vous perdez votre peine, dit Capnio, en allant au palais, car le roi entend faire aujourd'hui une promenade en mer et se rendre à bord d'un navire qui est dans le port. Je vais en avant pour veiller à ce que tout soit prêt, et si vous m'en croyez, vous vous en retournerez avec moi au port, où je vous mettrai à même de parler au roi à loisir. » Porrus, confiant dans la parole de Capnio, s'en vint avec lui... Aussitôt qu'il fut sur le navire, il aperçut Dorastus se promenant avec Fawnia, qu'il eut peine à reconnaître sous ses riches vêtements. Dorastus et Fawnia ne pouvaient s'expliquer quel vent avait amené là le vieux berger. Capnio leur expliqua tout, en leur disant comment Porrus allait faire sa plainte au roi si par un stratagème il ne l'avait empêché, et ajouta que, puisqu'il était à bord, le mieux était de l'emmener en Italie, pour éviter de nouveaux dangers. Dorastus approuva le conseil ; et, malgré les protestations de Porrus, les marins, ayant hissé leur grande voile levèrent l'ancre et gagnèrent le large... La fortune, souriant au jeune prince ; lui envoya une brise si favorable que pendant un jour et une nuit les matelots dormirent sur le pont ; mais le lendemain matin le ciel se couvrit, le vent s'éleva, la mer s'enfla, et il s'éleva une tempête si terrible que le navire fut en danger d'être englouti à chaque vague... Le grand mât fut brisé, les voiles furent déchirées... La tempête continua trois jours pendant lesquels les marins attendaient la mort à toute minute. Mais le quatrième jour, vers dix heures, le vent cessa, la mer devint

calme, le ciel s'éclaircit, et les marins ayant reconnu la côte de Bohême, firent feu de toute leur artillerie en réjouissance d'avoir échappé à une si terrible tempête. Dorastus, apprenant qu'on était arrivé dans un havre, embrassa tendrement Fawnia ; et lui fit reprendre courage : mais quand on lui dit que le port appartenait à la capitale de la Bohême où Pandosto tenait sa cour, Dorastus s'en affligea, se rappelant que son père ne haïssait aucun homme autant que Pandosto, et que ce roi avait essayé secrètement de perdre Egistus ; il était à demi effrayé d'aller à terre, mais Capnio lui conseilla de dissimuler son nom et sa patrie jusqu'à ce qu'on se fût procuré un autre navire qui pût les transporter en Italie. Dorastus, approuvant cet avis, mit les marins dans la confidence, et, les récompensant généreusement de leurs peines, leur commanda de dire qu'il était un gentilhomme de Transpologne nommé Méléagrus. Les matelots promirent de garder le secret; et sur ce, ils débarquèrent dans un petit village, à un mille de la cité où ils se reposèrent tout un jour. Pendant ce temps, la renommée de la beauté de Fawnia s'était déjà répandue dans toute la cité et était parvenue jusqu'aux oreilles de Pandosto. Celui-ci, malgré ses cinquante ans, avait encore les passions juvéniles, si bien qu'il désira grandement voir Fawnia ; et, pour y réussir plus sûrement, apprenant que les deux voyageurs n'avaient qu'un serviteur, il les fit arrêter comme espions. Dorastus, accompagné seulement de Fawnia et de Capnio (Porrus était resté pour garder les bagages), alla à la cour sans être aucunement effrayé. Pandosto, ébloui par la singulière perfection de Fawnia, resta si interdit qu'il oublia presque ce qu'il avait à faire : à la fin prenant un air sévère, il leur demanda leurs noms, et de quel pays ils étaient et pour quelle cause ils avaient débarqué en Bohême ? — Seigneur, dit Dorastus, sachez que mon nom est Méléagrus, chevalier né et élevé en Pologne, et cette gentille femme, que

j'entends épouser, est une Italienne née à Padoue, d'où je l'ai enlevée. Ses parents s'opposant au mariage, j'ai voulu l'emmener secrètement en Transpologne : et c'est en m'y rendant que j'ai été jeté sur vos côtes par la tempête. — Méléagrus, répondit rudement Pandosto, je crains que tu ne caches une vilaine peau sous de belles couleurs. Cette dame est, par sa grâce et par sa beauté plus digne d'un puissant prince que d'un simple chevalier, et tu me fais l'effet d'un traître qui l'a enlevée à ses parents, pour leur chagrin présent et pour leur désespoir futur. Conséquemment, jusqu'à ce que je sois mieux renseigné sur sa famille et sur ta condition, je vous retiendrai tous deux en Bohême » Sur ce, Pandosto ordonna que Dorastus fût mis en prison jusqu'à nouvel ordre ; mais quant à Fawnia, il recommanda qu'elle fût traitée à la cour avec toute la courtoisie due à son rang. En dépit de son âge, Pandosto commençait à être quelque peu chatouillé par la beauté de Fawnia. Bien qu'il cherchât par raison et par sagesse à maîtriser cette affection frénétique, il ne pouvait plus prendre de repos. Un jour, se promenant dans un parc qui touchait à son palais, il envoya chercher Fawnia et lui dit ces paroles : « Fawnia, j'admire ta beauté et ton esprit, et je prends en pitié ta détresse : si tu veux renoncer à messire Méléagrus dont la pauvreté est incapable de soutenir un train en rapport avec ta beauté, et si tu veux accorder tes faveurs à Pandosto, je te comblerai d'honneurs et de richesses. — Non, seigneur, répondit Fawnia, Méléagrus est un chevalier qui a obtenu mon amour, et nul autre ne me possédera. J'aimerais mieux être la femme de Méléagrus et mendiante, que de vivre dans l'abondance, concubine de Pandosto. » Malgré la réponse décidée de Fawnia, Pandosto continua de la presser avec la plus vive ardeur, cherchant par de grandes promesses à escalader le fort de sa chasteté, et jurant que si elle cédait à ses désirs, Méléagrus serait non-seulement mis en liberté,

mais honoré à la cour parmi ses nobles. Mais ces appâts séduisants ne purent arracher son cœur à l'amour de son cher fiancé Méléagrus; ce que voyant, Pandosto la laissa pour le moment réfléchir de nouveau à la demande qu'il lui avait faite... Mais, grillé par le feu d'une convoitise illégitime, il ne pouvait prendre de repos; il sentait son âme sans cesse troublée par ce nouvel amour, et les nobles s'étonnaient fort de cette soudaine altération, ne pouvant deviner la cause de son anxiété continuelle. Pandosto, à qui chaque heure semblait une année jusqu'à ce qu'il eût de nouveau parlé à Fawnia, l'envoya chercher secrètement et, malgré la répugnance de Fawnia, la fit entrer dans sa chambre. — Fawnia, lui dit-il avec douceur, êtes-vous devenue moins volontaire et assez raisonnable pour préférer l'amour d'un roi à l'affection d'un chevalier? *Fawnia :* « L'honnêteté doit être préférée à l'honneur. J'ai promis à Méléagrus de l'aimer, et je tiendrai parole. » *Pandosto :* « Fawnia, tu es en mon pouvoir, et pourtant tu me vois suppliant; je puis te forcer par la violence, et pourtant je t'implore avec prières. Accorde ton amour à celui qui brûle d'amour pour toi : Méléagrus sera délivré et tu seras aimée et honorée. » *Fawnia :* « Je le vois, Pandosto, là où la luxure règne c'est une misérable chose d'être vierge; mais sachez que j'aime mieux la mort que le déshonneur. » Voyant que Fawnia était déterminée à aimer Méléagrus et à le détester, Pandosto s'éloigna d'elle avec rage, jurant que si bientôt elle ne cédait pas au raisonnement, il la forcerait à tout accorder par la rigueur.

Sur ces entrefaites, Egistus avait appris par des marchands de Bohême que son fils Dorastus était tenu en prison par Pandosto, et pensé que ce qu'il avait de mieux à faire était d'envoyer au plus vite une ambassade pour demander à Pandosto de délivrer Dorastus et de mettre à mort Fawnia et son père Porrus. En apprenant l'arrivée des ambassadeurs, Pandosto alla au-devant d'eux en personne et les reçut avec

la courtoisie la plus somptueuse et la plus cordiale, pour leur montrer combien il était désolé des affronts qu'il avait jadis faits à leur roi et combien il était désireux de les réparer. Pandosto leur ayant raconté comment un certain Méléagrus, chevalier transpolonais, était arrivé récemment, d'une manière fort suspecte, avec une dame appelée Fawnia, les envoyés soupçonnèrent que c'était Dorastus qui, par crainte d'être connu, avait changé de nom ; mais ils dissimulèrent leur opinion jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la cour Là, tous les nobles de Sicile ayant été rassemblés, ils s'acquittèrent de leur mission et certifièrent à Pandosto que Méléagrus était le fils du roi Egistus dont le vrai nom était Dorastus Ils dirent comment il s'était évadé, contrairement à la volonté du roi, avec cette Fawnia qu'il voulait épouser, bien que fille du pauvre berger Porrus ; et demandèrent au nom du roi que Capnio, Fawnia et Porrus fussent mis à mort et que Dorastus fût renvoyé sain et sauf dans sa patrie. Pandosto ayant à sa grande suprise écouté leur ambassade, et voulant se réconcilier avec Egistus, bien que l'amour lui interdît de blesser Fawnia, - résolut pourtant par dépit amoureux d'exécuter la volonté d'Egistus. Il envoya donc immédiatement chercher Dorastus, et, l'embrassant, le fit asseoir affectueusement sur un fauteuil d'État. Dorastus resta interdit, jusqu'à ce que Pandosto lui eût expliqué en résumé l'ambassade de son père ; mais à peine l'eut-il connue qu'il fut touché au vif par la cruelle sentence prononcée contre Fawnia. Mais son chagrin et ses instances furent sans force, car Pandosto ordonna que Fawnia, Porrus et Capnio fussent amenés devant lui ; et à peine furent-ils venus que Pandosto, sentant son premier amour se changer en haine dédaigneuse, se mit en rage contre Fawnia en ces termes : « Méprisable vassale, comment as-tu osé, étant une mendiante, prétendre épouser un prince et enchanter le fils d'un roi par tes regards provoquants pour satisfaire

tes désirs désordonnés? O insolente créature! sois sûre que tu vas mourir. — Et toi, vieux radoteur qui as follement permis à ta fille de s'élever au-dessus de ta condition, attends-toi au même châtiment. Mais toi, Capnio, toi qui as trahi ton roi, je te ferai arracher les yeux, et, subissant une mort continuelle, tourner la roue d'un moulin comme une bête brute. » La crainte de la mort réduisit Fawnia et Capnio à un douloureux silence. Mais Porrus, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de vivre, éclata enfin par ces paroles : « Pandosto, et vous nobles ambassadeurs, voyant que je suis sans cause condamné à périr, je suis heureux d'avoir l'occasion de décharger ma conscience. Je ne suis pas le père de Fawnia, elle n'est pas ma fille. Un jour, cherchant au bord de la mer une de mes brebis qui s'était égarée, je vis un petit bateau, échoué à la côte, dans lequel je trouvai une enfant âgée de six jours enveloppée dans un manteau d'écarlate, et ayant au cou cette chaîne. Prenant pitié de l'enfant, et désirant le trésor, je la portai chez moi à ma femme qui l'éleva. Voici la chaîne et les bijoux, et l'enfant que j'ai trouvée dans la barque, c'est Fawnia. Qui est-elle? Quels sont ses parents? je l'ignore, mais je suis bien sûr qu'elle ne m'est rien. » Pandosto, lui laissant à peine le temps d'achever son récit, demanda des détails sur l'époque de l'événement, la forme du bateau et sur d'autres circonstances; et quand il reconnut qu'ils étaient d'accord avec ses propres calculs, il sauta soudainement de son trône et embrassa Fawnia, en criant : « Ma fille! Fawnia! ah! chère Fawnia! je suis ton père! » Cette soudaine émotion du roi frappa tous les assistants de stupeur, spécialement Fawnia et Dorastus. Mais dès que le roi eut repris haleine, il raconta l'histoire devant les ambassadeurs. Fawnia n'eut pas plus de joie d'avoir retrouvé un tel père que Dorastus d'avoir obtenu une pareille femme. Les ambassadeurs se réjouirent de ce choix qui réconciliait par une perpétuelle

amitié des royaumes depuis longtemps ennemis. Les citoyens de Bohême firent des feux de joie et des démonstrations par toute la cité... Dix-huit jours s'étant passés en fêtes, Pandosto, voulant récompenser le vieux Porrus, de berger le fit chevalier; puis, accompagné de Dorastus, de Fawnia et des ambassadeurs, fit voile vers la Sicile où il fut reçu très-princièrement par Egistus. Les noces furent célébrées sans délai; et à peine furent-elles terminées que Pandosto, se rappelant qu'il avait eu pour sa fille une passion contraire à la nature, fut pris d'un accès mélancolique et se tua; sa mort ayant été pleurée par Fawnia, Dorastus et son cher ami Egistus, Dorastus prit congé de son père et revint avec sa femme et le corps de Pandosto en Bohême, où, après avoir fait au roi de somptueuses funérailles, il finit ses jours dans une heureuse tranquillité.

FIN DE L'APPENDICE.



TABLE

DU TOME QUATRIEME

St-Denis. — Typ. de Drouard et A. Moulin.





